3.25.11

Library of the Theological Seminary,

PRINCETON, N. J.

Presented by A. G. Cameron, Ph.D.

Division BS2343

Section .B966

v.2

grand-mère

ÉTUDES

ÉLÉMENTAIRES ET PROGRESSIVES

DE

LA PAROLE DE DIEU

IV

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE CH. MEYRUEIS ET Cie
RUE DES GRÈS, 11

Ely Sandoz

ÉTUDES

ÉLÉMENTAIRES ET PROGRESSIVES

DE

LA PAROLE DE DIEU

PAR

L. BURNIER

LIBRARY OF PRINCETON
MAR 25 1911
THEOLOGICAL SEMINARY.

NOUVEAU TESTAMENT

SECONDE PARTIE

> Ces choses sont écrites afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et afin qu'en croyant vous ayez la vie en son nom.
> (JEAN 20 : 31.)

NOUVELLE ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE, AVEC CARTES

PARIS
LIBRAIRIE DE CH. MEYRUEIS ET Cie
RUE DE RIVOLI, 174

1862

ÉTUDES

SUR

LE NOUVEAU TESTAMENT

SECONDE PARTIE

PREMIÈRE ÉPITRE DE PAUL AUX THESSALONICIENS.

CCLXXXVII. — Réflexions générales sur les Épîtres. — Exposition de la Première aux Thessaloniciens; souvenirs de Thessalonique; témoignages d'affection.

3819. Parmi les traits qu'a revêtus la révélation divine dans le Nouveau Testament, on doit envisager comme un des plus caractéristiques, la forme d'Epîtres ou de Lettres, sous laquelle le Saint-Esprit y donne ses enseignements. Dans les anciennes Ecritures, les livres d'édification proprement dits, sont ou des poëmes (Job, les Psaumes, le Cantique de Salomon), ou des recueils de maximes (les Proverbes, l'Ecclésiaste); il ne s'y trouve que deux seules lettres (Jér. **29**), par la raison fort simple qu'à cette époque, les hommes de Dieu vivaient au milieu de ceux qu'ils étaient appelés à instruire. Sous le Nouveau Testament, il n'en fut pas de même. L'Evangile devait être porté à toute créature (Marc **16** : **15**). De là des voyages missionnaires tout autres que celui de Jonas et l'extension du règne de Dieu par tout le monde; de là aussi la nécessité pour les messagers du salut, d'écrire aux Eglises, soit afin de leur remettre en mémoire les choses qu'ils leur avaient prêchées, soit afin de les diriger dans leur marche, suivant

les conjonctures; de là enfin les vingt et une lettres des apôtres que nous possédons dans le recueil sacré, sans compter celle de la conférence de Jérusalem et les épîtres de l'Apocalypse.

3820. En lisant le livre des Actes, vous aurez pu observer que si les prédications de Pierre et de Paul occupent une assez grande place dans ce récit, d'ailleurs fort succinct, on est loin toutefois de les y retrouver toutes. Ou bien l'historien sacré les passe entièrement sous silence, se bornant à dire de Pierre et de Paul, comme de plusieurs autres, qu'ils annonçaient le Seigneur Jésus, ou bien il lui suffit de rapporter leur premier discours en certaine localité, et ce premier discours ne renferme guère que les éléments de leur doctrine. Quelquefois aussi les allocutions enregistrées par Luc tirent leur principal intérêt des événements qui les firent naître et sur lesquels elles jettent plus de jour que sur les grands dogmes de la foi. Nul doute que le Saint-Esprit n'eût pu nous conserver dans le livre même des Actes, en lui donnant une longueur convenable, la substance de tous les enseignements des apôtres; mais il a jugé bon qu'ils nous parvinssent sous une autre forme, la forme épistolaire.

3821. Cette forme est admirablement appropriée au but. Les apôtres, écrivant à leurs frères, devront naturellement entrer dans les détails de la doctrine et de la vie chrétiennes, mieux qu'ils ne pouvaient le faire sur la place publique et au milieu des synagogues, ou même dans les assemblées nombreuses de leurs disciples. Une correspondance a toujours quelque chose de plus intime, de plus vivant, de plus actuel que le meilleur discours; on y tient compte des moindres circonstances et l'on y est plus complet, par cela même qu'il est permis d'y passer d'un sujet à un autre sans transition et d'y traiter les questions les plus diverses. Nous devons donc nous attendre à trouver dans les épîtres des apôtres une très grande variété d'enseignements. La Parole de Dieu y étant adressée, non plus au monde, comme bien souvent dans l'Evangile et presque toujours dans les Actes, mais à ceux qui ne sont pas du monde (Jean **15** : 19), elle y prendra son entier développement; en sorte qu'après avoir étudié cette portion des saints Livres, nous saurons tout ce que Dieu veut que nous sachions pour le salut éternel de nos âmes et pour sa gloire.

3822. Les Epîtres offrent d'ailleurs un intérêt tout particulier, en ce qu'elles sont, plus évidemment encore que les autres livres de la Bible, une parole à la fois divine et humaine. C'est le Saint-Esprit qui enseigne, exhorte, reprend, prophétise et raconte par la plume des auteurs de ces lettres; mais les auteurs aussi y exposent, sous la di-

rection du Saint-Esprit, leur foi personnelle, leurs sentiments, leurs désirs, leurs craintes, les expériences de leur vie; en sorte que leurs écrits, semblables aux Psaumes à cet égard, nous sont doublement utiles, en mettant à la fois sous nos yeux le tableau du vrai christianisme et celui du vrai chrétien. Les saintes dispositions des fidèles nous y sont donc offertes de deux manières; et par la voie de l'exposition théorique, et par le compte sincère que les apôtres nous rendent de leurs impressions et de leur activité. Il en est de même quant à la vie des Eglises primitives. Elle pouvait nous être tracée historiquement, et elle l'est en partie dans le livre des Actes; mais les épîtres des apôtres nous introduisent beaucoup mieux au sein même de ces Eglises, par les nombreuses allusions qu'elles font à leurs circonstances, par les conseils, les réprimandes, les encouragements, les éloges qu'elles leur adressent. C'est ainsi que, complétant les enseignements proprement dits de la Révélation tout entière, les Epîtres complètent également l'histoire importante de la fondation de l'Eglise, dans la mesure du moins que Dieu a jugée nécessaire. Elles abondent en renseignements historiques et il y est fait mention d'une foule de circonstances qui jettent un grand jour sur les récits du livre des Actes, quant au ministère de Paul en particulier. On va le voir déjà dans les deux épîtres aux Thessaloniciens.

3823. Mais avant d'entrer en matière, je dois rappeler à mes lecteurs que les titres de ces livres de la Parole de Dieu ne leur ont pas plus été donnés par les écrivains sacrés eux-mêmes, que ceux des autres livres. Il ne faut donc pas qu'ils s'étonnent d'y voir le nom de Paul précédé de l'épithète de *saint*, bien que ni lui, ni les autres apôtres ne se soient jamais qualifiés de la sorte. Nous avons vu qu'on désignait ainsi, d'une manière générale, tous les disciples de Jésus (Actes **9** : 32); mais nul d'entre eux ne reçut ce nom comme une prérogative. Paul et ses collègues dans l'apostolat occupèrent certainement une place éminente parmi les saints de leur époque, c'est-à-dire parmi les disciples, et ceux de tous les siècles ne sauraient garder leur mémoire en trop grand honneur; mais n'oublions pas que, si l'Esprit du Seigneur en fit les organes infaillibles de ses dernières révélations, comme Moïse, Elie et les prophètes l'avaient été des précédentes, ils furent des hommes sujets aux mêmes infirmités que nous (Actes **14** : 15); en sorte que s'ils ont été du nombre des *saints*, ce n'a pu être qu'aux mêmes conditions sous lesquelles ce glorieux privilége nous est offert à nous-mêmes : la conversion envers Dieu et la foi en Jésus-Christ. C'est une observation dont il importe de se sou-

venir en lisant leurs épîtres, afin de ne pas se croire dans l'impossibilité d'être saints comme ils le furent, parce qu'on est dans l'impossibilité très réelle de faire comme eux des miracles et de parler au moyen d'une inspiration surnaturelle.

3824. Outre les titres des lettres apostoliques, titres, viens-je de dire, qui n'ont pas le Saint-Esprit pour auteur, il y a encore dans beaucoup de nos Bibles, au bas de chaque épître, une inscription destinée à indiquer le lieu d'où elle aurait été écrite. Ces inscriptions ne sont pas non plus le fait de l'écrivain sacré. Elles ont été placées dans les manuscrits assez longtemps après, et par des hommes qui n'y ont pas toujours mis une attention suffisante. Il en est donc plusieurs qui sont fautives, et, par cette raison, l'on a bien fait de les supprimer dans la plupart des Bibles qui s'impriment maintenant. Les apôtres envoyaient leurs lettres par des messagers, suivant l'usage de ce temps, et il n'était pas nécessaire qu'ils y marquassent le lieu de l'expédition; ce n'était d'ailleurs d'aucune importance, car, en définitive, ce sont des lettres venant du ciel.

3825. Après ces observations préliminaires, j'ouvre la première épître de Paul aux Thessaloniciens, et je commence par inviter mes lecteurs à en prendre connaissance comme ils le feraient de la lettre d'un ami. Il me semble difficile qu'ils n'aient pas suivi avec un vif intérêt l'histoire de l'Apôtre, depuis le moment où il concourait d'une manière si triste au martyre d'Etienne, jusqu'à son récent départ de Corinthe, environ quatorze ans après. Ils aiment sûrement ce grand serviteur de Dieu, si actif et si éprouvé, par l'organe duquel essentiellement l'Evangile pénétra dans notre Europe. Ils aiment aussi ces chers Thessaloniciens qui embrassèrent la foi à travers tant de tribulations et auxquels s'adresse maintenant notre apôtre. Ils comprennent d'ailleurs que, si le Saint-Esprit a fait écrire aux fidèles de Thessalonique, ce n'était pas seulement dans leur intérêt, mais pour l'instruction des élus de tous les temps. Puis, si Dieu nous a conservé cette lettre et les suivantes, s'il a voulu qu'elle fût traduite en notre langue, s'il l'a mise entre nos mains enfin, c'est pour que nous nous en appropriions le contenu. Dans ce but, lisons-la d'abord comme on lit toute lettre, non pas un mot ici et un mot là, non pas une page aujourd'hui et une autre dans quelques jours; mais tout entière, d'un bout à l'autre et, s'il est possible, sans nous arrêter; premier moyen de la comprendre, de l'apprécier à sa juste valeur et d'en recueillir du fruit pour nos âmes. Après cela pourtant, cette lettre n'étant pas une lettre comme on en peut recevoir tous les jours, elle mérite d'être

reprise et méditée ligne après ligne. Quand vous l'aurez lue dans son ensemble, vous direz : Comme elle est simple et touchante! Sous quel jour aimable elle nous présente soit l'auteur, soit ceux auxquels il s'adresse! Puis, après l'avoir étudiée en détail, vous vous écrierez : Ah! qu'elle est sublime! Quels trésors de science divine elle renferme! Comme elle porte bien le cachet de l'inspiration! Encore une fois donc, je prie mes lecteurs de laisser mon livre de côté pour un moment, de prendre l'épître même et de la lire avec attention dans son entier. Cela fait, ce que je suppose, j'entre volontiers avec eux dans l'exposé des enseignements qu'elle m'a donnés à moi-même.

3826. (1 : 1.) Il y a d'abord à l'étudier au point de vue historique, c'est-à-dire à recueillir les indices qu'elle fournit sur diverses circonstances du deuxième voyage missionnaire de Paul, soit en confirmation, soit en amplification des récits de Luc. Dès les premiers mots de l'épître, où, suivant l'usage des anciens, se lisent les noms de celui ou de ceux qui écrivent, puis les noms des personnes à qui l'on s'adresse, enfin la salutation; dès les premiers mots, dis-je, nous voyons, comme au livre des Actes (17), que Paul avait pour collègues dans son voyage de Macédoine et de Grèce, Silas et Timothée. Silas est ici nommé Silvain. C'est le même nom, mais avec une terminaison grecque; tandis que Silas est hébreu, et, dans cette langue, veut dire *troisième*. Puis on voit plus loin qu'au moment où la lettre fut écrite, la parole du Seigneur avait été portée avec succès en Achaïe (7), c'est-à-dire donc à Corinthe, capitale de cette province, et de plus, que Timothée avait alors rejoint Paul depuis peu (3 : 6). En sorte que la vraie date de cette lettre serait de Corinthe, quelques mois après que Paul y fut arrivé. Depuis qu'il avait quitté les Thessaloniciens, il avait séjourné un certain temps à Bérée, puis à Athènes, où il paraît que Timothée l'avait rejoint (3 : 1, 2), mais pour peu de jours; enfin, il avait commencé à Corinthe sa longue mission. Pendant tout cet intervalle, il n'avait cessé d'avoir l'esprit et le cœur pleins de ses chers frères de Thessalonique, ce qu'il leur avait bien prouvé en leur envoyant Timothée : maintenant qu'ils n'ont plus avec eux ni Timothée, ni Silas, Paul se sent pressé de leur écrire pour les encourager, les fortifier et les instruire.

3827. (1 : 1.) Bien que revêtu d'une autorité personnelle digne de tout respect, Paul joint à son nom celui de ses deux compagnons d'œuvre, afin de donner plus de poids à ses paroles et de réjouir d'autant mieux ceux auxquels il s'adresse. Ceux-ci, il les désigne sous

le titre de « l'Assemblée des Thessaloniciens en Dieu le Père et en notre Seigneur Jésus-Christ. » Voilà donc ce qu'est une Eglise vraiment digne de ce nom. C'est une société de personnes qui, unies en Dieu, ont Jésus-Christ pour Seigneur, et, par la foi en lui, Dieu même pour Père. A ceux qui sont tels, la grâce et la paix appartiennent, savoir le bienfait entier du salut, les dons du Saint-Esprit, de la part du Père et du Fils; proclamation indirecte du dogme de la Trinité. Cette notion spirituelle de l'Eglise est d'une grande importance; car, non-seulement elle nous conduit à ne pas nommer *Eglise* tout ce que les hommes appellent ainsi, mais encore à restituer ce nom à des associations qui en sont vraiment dignes, bien que les hommes le leur refusent ou qu'elles se le refusent elles-mêmes. Partout où quelques croyants s'assemblent au nom du Père et du Fils, comme ils ne sauraient le faire que par l'Esprit-Saint, nous devons voir en eux une Eglise de Jésus-Christ; tandis qu'il y a telle institution plus politique que religieuse, qui se donne le titre d'Eglise par excellence, et qui n'en porte point les caractères essentiels. Or, la grâce et la paix ne sont assurées qu'aux premières.

3828. (2-10.) On ne sait qui l'on doit estimer les plus heureux, ou cet apôtre Paul et ses collègues, auxquels le Saint-Esprit avait donné pour leurs frères de Thessalonique un amour tel, qu'ils ne cessaient de les avoir présents à l'esprit dans leurs prières et leurs actions de grâces, ou ces Thessaloniciens eux-mêmes, hommes pleins de *foi*, d'*amour* et d'*espérance*, d'une foi ouvrière, si je puis dire ainsi, d'un amour actif et dévoué, d'une espérance que rien n'ébranlait, parce qu'ils mettaient leur confiance en Jésus-Christ et qu'ils vivaient en la présence de Dieu le Père. Et si Dieu leur avait fait porter la bonne nouvelle du salut, si la prédication de ce salut avait été accompagnée de l'efficace du Saint-Esprit, si ceux qui leur avaient parlé s'étaient conduits au milieu d'eux de manière à les gagner au Seigneur, c'est parce que Dieu les avait élus pour devenir son peuple. Par un effet de cette même grâce et de l'action du Saint-Esprit, les élus d'entre les Thessaloniciens, devenus les imitateurs des apôtres et du Seigneur Jésus, avaient reçu la Parole avec joie, sous le feu même de la persécution; en sorte que, à leur tour, ils avaient pu être proposés en exemple aux fidèles du reste de la Macédoine (Philippes, Bérée et autres lieux sans doute); puis, plus tard, à ceux de l'Achaïe. Partout, il n'était question que de la foi des frères de Thessalonique et des conversions éclatantes qui s'opéraient parmi eux. Nulle part on

(I Thessaloniciens 2 : 1-12.)

n'avait vu tant de personnes abandonner aussi complétement le culte des idoles, pour se donner au Dieu vivant et véritable et pour mettre leur espérance en Jésus-Christ.

3829. Si, dans cette épître, Paul n'expose pas théoriquement et systématiquement la doctrine du salut, ses paroles ne laissent pas d'être tout imprégnées de cette doctrine, enseignement qui, pour n'être pas explicite, n'en est que plus impressif. Ainsi, nous apprenons ici que les dispositions caractéristiques d'un vrai disciple de Jésus, sont LA FOI, L'ESPÉRANCE et L'AMOUR ou *la charité* (3), trois mots que nous retrouverons fréquemment sous la plume de l'Apôtre et dont le Saint-Esprit a fait, pour ainsi dire, la devise de Paul. Nous y apprenons ensuite que les élus de Dieu prennent pour modèle de leur vie le Seigneur Jésus lui-même et ses imitateurs (6), et que, dans sa douce communion, ils ressentent une vive joie, même au milieu des tribulations. Nous y apprenons enfin que la vraie conversion consiste à quitter toute idole, tout attachement et toute confiance aux choses de ce monde, pour se consacrer exclusivement à Dieu ; et que la foi du pécheur converti est d'attendre des cieux ce Jésus qui, ayant été mort, a repris la vie, et qui, par sa vie comme par sa mort, nous délivre de la colère à venir (9, 10).

3830. Ces pensées de l'Apôtre pivotent autour de deux grandes doctrines : l'élection de la grâce de Dieu et l'action du Saint-Esprit sur les âmes. Comme Paul lui-même était un vase d'élection (4 ; Actes 9 : 15), ainsi l'étaient les frères de Thessalonique ; si Dieu l'avait choisi pour porter la bonne nouvelle devant les nations, il les avait choisis, à leur tour, entre les nations pour entendre cette bonne nouvelle ; et si le Saint-Esprit avait inspiré, animé et conduit Paul durant son séjour à Thessalonique (5), ce même Esprit avait rempli de joie le cœur des Thessaloniciens qui avaient cru (6). Le salut tout entier vient donc de Dieu et de sa grâce merveilleuse. Vous savez maintenant, mes chers lecteurs, où vous devez chercher le vôtre ; c'est par le Saint-Esprit qu'on croit en Jésus, et c'est par Jésus qu'on a Dieu pour Père.

3831. (2 : 1-12.) Quand on est profondément persuadé que tout ce qu'on a de bon, c'est à Dieu qu'on le doit, et que tout ce qu'on fait de bien, c'est par la grâce de Dieu qu'on le fait, il est possible de parler de soi sans vanité, ou plutôt c'est la gloire de Dieu même qu'on célèbre de la sorte. Si donc l'Apôtre continue sa lettre en rappelant aux Thessaloniciens comment il était arrivé chez eux tout couvert des plaies dont son corps avait été déchiré à Philippes, comment il avait

(**I Thessaloniciens 2** : 13-16; 17-20. **3** : 1-9.)

néanmoins trouvé la force de leur annoncer immédiatement l'Evangile et comment il avait persévéré malgré l'opposition violente des adversaires; s'il leur rappelle encore que, ni lui, ni ses collègues, ne cherchèrent jamais à les gagner par de belles paroles, qu'ils ne cédèrent à aucun intérêt pécuniaire, qu'ils n'eurent aucunement en vue leur propre gloire; s'il remet sous leurs yeux la douceur toute maternelle qu'ils déployèrent à leur égard, la tendre affection qu'ils ne cessèrent de leur témoigner, et ce dévouement qui serait allé jusqu'au sacrifice de leur vie le cas échéant; s'il insiste en particulier sur ce qu'ils ne leur occasionnèrent aucune dépense, parce que, tout en leur prêchant l'Evangile, ils avaient travaillé de leurs mains, nuit et jour, pour ne leur être pas à charge; s'il invoque enfin le témoignage même des Thessaloniciens sur sa conduite morale et celle de ses collègues, sur la sainte vie qu'ils avaient menée au milieu d'eux, ce n'est évidemment qu'un moyen dont l'Apôtre se sert pour ranimer dans leur cœur les exhortations paternelles et les consolations qu'il leur avait adressées précédemment. C'était de nouveau les sommer « de marcher d'une manière digne de Dieu; » car tout cela tendait à leur confirmer que Dieu les appelait bien réellement « à son royaume et à sa gloire. »

3832. (13-16.) La gloire de Dieu! Comme c'est bien là ce qui fait le fond des préoccupations de l'Apôtre! Ce qui le réjouit, ce dont il rend grâces, c'est que les Thessaloniciens ont reçu sa doctrine, et celle de Silas et de Timothée, non comme leur doctrine propre, mais comme une doctrine venant de Dieu même, dit Paul. Par là, ils étaient devenus les émules des Eglises de la Judée; et, de même que les fidèles de la Judée avaient été persécutés par leurs compatriotes, ainsi en avait-il été des Thessaloniciens. Mais le crime des persécuteurs païens de Thessalonique n'égalait pas celui des Juifs. Ceux-ci, après avoir fait mourir le Seigneur Jésus et maints prophètes avant lui, persécutaient maintenant ses disciples; et, ce qu'il y avait de pire, c'est qu'ils ne voulaient pas qu'on parlât de salut aux païens. Voilà comment ils mettaient le comble à leurs péchés; voilà ce qui allait hâter leur ruine, selon la parole du Seigneur. Il fallait donc que les Thessaloniciens ne se laissassent point décourager par les persécutions, car il ne leur arrivait pas autre chose qu'à leurs frères de la Judée, et le jugement de Dieu était proche.

3833. (17-20; **3** : 1-9.) On voit dans ce qui suit l'intention qu'avait Paul de consoler ses frères et de réjouir leur cœur abattu. Il le fait en leur donnant les plus vifs témoignages de son affection et en leur

rappelant qu'il ne leur arrivait rien qui ne leur eût été annoncé. Que de traits touchants il y aurait à relever ici ! Est-il possible d'être plus tendre que ce Paul, si ferme et si résolu d'ailleurs? Voyez. S'il avait été privé de ses frères, c'était de visage, non de cœur. Il espérait que ce serait pour peu de temps, mais encore, comme ce temps lui paraît long ! Plus d'une fois il fit le projet de retourner à Thessalonique, soit de Bérée, soit d'Athènes, mais chaque fois Satan, excitant de plus en plus la haine des adversaires, l'en avait empêché. Et comment n'aurait-il pas un vif désir de voir ces chers Thessaloniciens, qui étaient, dit-il, son espérance, sa joie, sa couronne pour le jour de la venue future de Jésus-Christ? Tel était son amour pour eux qu'il s'était privé en leur faveur de son bien-aimé Timothée, étant ainsi demeuré seul à Athènes. Il est vrai que Paul avait bien eu quelque crainte à leur sujet. La prolongation de leurs souffrances ne les avait pas pris au dépourvu sans doute, puisqu'ils en avaient été avertis; cependant il savait que la persécution est semblable à un soleil brûlant sur des plantes nouvellement semées (Matth. 13 : 21), semblable encore à un crible où l'on passe le blé (Luc 22 : 31) [3435]; il savait que Satan s'en sert pour ébranler la foi des faibles. Mais depuis que Timothée lui avait apporté de si bonnes nouvelles de leur foi et de leur amour, il s'était senti tout ranimé, et son cœur chaleureux s'écrie : « Maintenant, nous vivons, puisque vous demeurez fermes dans le Seigneur ! » Toutefois, plus l'Apôtre était rassuré et heureux de ce qu'il avait appris, plus il éprouvait le désir de se retrouver au milieu de ses amis de Thessalonique, afin de jouir avec eux des grâces qui leur étaient faites et de leur donner encore quelques instructions pour le perfectionnement de leur foi : voilà ce qu'il demandait à Dieu nuit et jour. Oui, dans toutes ses prières, prières qu'il ne cessait pas avec le jour, ce désir lui revenait au cœur et il l'exprimait devant Dieu. Or, nous sommes parfaitement sûrs qu'il en était ainsi ; car l'Esprit qui inspirait Paul ne lui a certainement pas permis d'exagérer ses sentiments ou l'expression de sa pensée.

3834. (10-13.) Ici finit la première partie de l'épître, celle qui est tout entière relative aux circonstances de l'Apôtre et de ceux auxquels il écrivait. Elle se termine par un vœu non moins touchant que tout le reste. Ce que l'Apôtre demande d'abord à Dieu le Père et au Seigneur Jésus-Christ, un seul Dieu, c'est qu'il dirige les choses de manière à satisfaire le besoin qu'il a de revoir Thessalonique; puis, qu'il y fasse en tout cas abonder l'amour mutuel des frères et leur amour

pour tous les hommes, afin d'affermir leur cœur dans la vraie sainteté, devant Dieu, les préparant ainsi pour le jour où notre Seigneur Jésus-Christ doit arriver avec tous ses saints ! [3628.] Vœu excellent que je me plais à faire dans mon cœur pour tous ceux qui lisent ces lignes, et que je les invite à présenter au Seigneur les uns pour les autres. Ils voient d'ailleurs, pour la seconde fois dans cette épître, que ce qui caractérise les rachetés de Jésus-Christ, c'est qu'ils attendent son retour; mais c'est dans l'amour de Dieu et du prochain, dans la pratique de la sainteté qu'ils l'attendent; ou plutôt, rien n'est plus propre à produire cet amour et cette sainteté, que l'attente patiente du retour de Jésus-Christ.

CCLXXXVIII. — La connaissance; la sanctification; la fraternité; le travail; la prochaine venue de Jésus-Christ; marcher dans la lumière; devoirs de la charité; la joie, la prière, les actions de grâces; ne pas éteindre l'Esprit, s'abstenir de tout mal. Conclusion.

3835. La seconde partie de l'épître renferme en peu de lignes tout ce qu'on peut dire de plus élevé et de plus complet sur les devoirs des fidèles. Le germe des enseignements de l'Apôtre se trouve déjà dans les livres de l'Ancien Testament; mais il y a ici plus qu'un progrès naturel, et, si la morale de la loi et des prophètes est divine, celle-ci l'est d'une manière bien plus évidente encore. On peut aller plus loin, et dire même que les instructions morales de Paul complètent celles de Jésus-Christ et les dépassent. Ce n'est point élever le disciple aux dépens du Maître, puisque c'est par l'Esprit de Christ que Paul a parlé, selon la promesse du Seigneur (Jean 14 : 26). Aussi ne vous étonnerez-vous pas de voir toute cette morale pivoter autour de Jésus-Christ : c'est un des caractères essentiels de la morale évangélique.

3836. (4 : 1, 2.) Dès les premiers mots, l'Apôtre exhorte ses disciples au nom du Seigneur Jésus, et il leur rappelle que tous les préceptes qu'il leur avait donnés, il les leur avait donnés par le Seigneur Jésus, c'est-à-dire de sa part, sous son autorité et par son Esprit. Il leur avait donc appris, pendant son séjour à Thessalonique, de quelle manière il faut marcher et comment il faut plaire à Dieu (2 : 12). Voilà ce qu'ignoraient les Thessaloniciens avant leur conversion : ils ignoraient même qu'il fallût marcher selon Dieu et chercher à lui plaire. Mais en morale, comme ailleurs, tout commence par l'instruc-

tion; aussi peut-on dire que la première grâce du salut, c'est l'*illumination*. Pour aimer Dieu, il est nécessaire de le connaître; pour entrer dans le bon chemin et le suivre, il faut savoir où il est. Sans doute que la connaissance à elle seule ne suffit pas et qu'ici le cœur importe encore plus que la tête; toutefois, rien n'est plus commun que de voir des gens faire fausse route avec les meilleures intentions, par ignorance de la volonté de Dieu. Sans doute encore que le seul guide assuré, c'est le Saint-Esprit; mais le Saint-Esprit guide et stimule en instruisant, et c'est dans la Bible que se trouvent ses instructions. Ecoutons donc celles qu'il donnait aux Thessaloniciens par la bouche de Paul, car elles nous sont destinées aussi bien qu'à eux.

3837. (3-8.) Et d'abord, qu'est-ce que Dieu veut de nous? Il veut que nous nous sanctifiions, que nous nous consacrions à lui [2883], que nous lui soyons un peuple à part, que nous nous rendions dignes du nom de « saints » et que nous fassions des progrès dans la vie spirituelle. C'est un devoir très général, car il renferme l'ensemble entier de nos obligations morales; mais dans un sens plus restreint et qui marche toutefois en première ligne, la sanctification consiste à éviter l'impureté sous toutes ses formes. Les mœurs publiques et privées sont, de nos jours même, en opposition bien grande et bien triste avec ce précepte divin; cependant nous ne saurions nous faire une idée de ce qu'elles étaient chez les peuples de la Grèce au temps de la première prédication de l'Evangile. Les plus horribles abominations y étaient universelles et publiques, au point qu'il n'est pas un auteur païen, même parmi les plus décents, qu'il soit possible de traduire littéralement pour le mettre entre les mains de tout le monde. Les antiquités découvertes à Herculanum et ailleurs, ont mis sous nos yeux les turpitudes les plus révoltantes. Des hommes qui reçurent de ces générations perverties le nom de sages, ne se faisaient aucun scrupule de pratiques détestables dont le monde même ne parle, de nos jours, qu'en secret. Or, quand on sait l'empire qu'exercent les coutumes nationales et les vices qu'on a sucés avec le lait, on comprend que le Saint-Esprit insiste avec tant de vigueur auprès des fidèles eux-mêmes, pour qu'ils s'efforcent de posséder leur vase, c'est-à-dire leur corps en sanctification et en honneur; car Dieu ne nous a point appelés à la souillure. Quelles que soient les fausses maximes du libertinage, les excuses qu'il ose alléguer, le mépris qu'il fait des remontrances de la sagesse, « le Seigneur est vengeur de toutes ces choses, » et les conséquences présentes de l'immoralité ne

(**I Thessaloniciens 4** : 9, 10; 11, 12.)

disent que trop quelles en doivent être les conséquences finales au jugement de Dieu. Oh ! je supplie instamment et sérieusement mes lecteurs, jeunes et vieux, de considérer leur conduite et leurs habitudes à cet égard ; c'est une puissance terrible que celle qu'exercent sur nous les passions charnelles, et cette puissance ne va à rien de moins qu'à la ruine de l'âme.

3838. (9, 10.) Quant à la fraternité, c'est-à-dire quant à l'amour, aux égards, aux bons procédés que des frères en Christ se doivent les uns aux autres, il ne devrait jamais être nécessaire d'y exhorter : c'est un sentiment si naturel, une fois qu'on a reçu du Saint-Esprit un nouveau cœur ! Telle n'est pas cependant la raison qui porte l'Apôtre à n'en toucher qu'un mot en passant. Celle qu'il en donne est que, sous ce rapport et grâce à l'enseignement de Dieu, les fidèles de Thessalonique ne laissaient rien à désirer. Quel beau témoignage il leur rend ! Combien il serait à souhaiter qu'on en pût dire de même aujourd'hui, si ce n'est de tous ceux qui portent le nom de chrétiens (hélas ! le nom ne fait pas la chose), de tous ceux du moins dont le cœur appartient à Jésus-Christ ? Mais encore que cela fût, toujours devrait-on les exhorter, avec l'Apôtre, à y faire des progrès. Quel que soit notre amour pour nos frères, il est susceptible d'accroissement, et toute affection qui ne s'accroît pas est un feu qui s'éteint.

3839. (11, 12.) La vraie fraternité n'est pas plus connue et pratiquée par le monde que ne l'est la vraie pureté ; ce que le monde ne connaît guère mieux, c'est le devoir de mener une vie laborieuse. On travaille, et même beaucoup, en certains pays agricoles et en certaines villes manufacturières ; mais c'est généralement parce qu'il le faut, bien plus que par devoir ; c'est pressé par la faim ou par l'avarice ; c'est dans l'espoir de pouvoir un jour demeurer sans rien faire ; c'est en vue des jouissances que la fortune procure. Si l'homme non converti pouvait se dispenser de tout travail, il le ferait dans la plupart des cas ; or, c'est précisément ce à quoi les citoyens des républiques de la Grèce et de Rome étaient parvenus en tous lieux. La plus grande partie de la population subissait les dures lois de l'esclavage ; soumise à la minorité riche et armée, la population esclave faisait tous les travaux pénibles, et les autres vivaient sans rien faire, j'entends sans toucher à aucun des travaux qui exigent l'emploi de la force physique. Les arts mécaniques, les occupations manuelles semblaient indignes de l'homme, parce que l'homme s'y fatigue, quelquefois s'y épuise, et que nous sommes naturellement paresseux,

(**I Thessaloniciens 4** : 13-18. **5** : 1, 2.)

nonchalants, ennemis de la peine, des sueurs, de la souffrance, suite et gages du péché. Il n'y avait d'exception à ce désordre universel que chez les Juifs, grâce aux lumières qu'ils avaient reçues de Dieu (Gen. **2** : 15; Ex. **20** : 9). Ainsi Joseph, l'époux de Marie, fut charpentier; Pierre et ses collègues, pêcheurs; Paul, faiseur de tentes. Il y avait donc à lutter, dans les Eglises d'Europe, contre des habitudes invétérées d'oisiveté, il y avait à réhabiliter les travaux manuels. Les motifs que l'Apôtre met en avant, c'est que, par une occupation régulière et assidue, on entre dans un genre de vie calme, paisible, régulier, tel qu'il convient à des disciples du Christ; c'est ensuite que, par cette voie, on évite des relations peu convenables avec le monde, relations si souvent le fruit de l'oisiveté; c'est enfin que, par le travail, on se procure ce genre d'indépendance qui consiste à n'avoir besoin de personne. Car si le chrétien riche doit être toujours prêt à donner, le chrétien pauvre doit éviter autant que possible de demander.

3840. (13-18; **5** : 1, 2.) Cependant, l'Apôtre ne saurait oublier les consolations qu'attendaient ses amis de Thessalonique, car c'était pour cela même que le Saint-Esprit l'avait poussé à leur écrire. Il les avait laissés sous le coup de la persécution, et ils avaient déjà plus d'un frère à pleurer, soit qu'ils fussent morts de mort naturelle, soit qu'ils eussent été victimes de la violence des adversaires. D'abord, il les console en leur parlant de la mort comme d'un sommeil, dont les rachetés de Jésus se réveilleront, de la même manière que le Sauveur s'en est relevé après avoir été couché dans le sépulcre. Ensuite, l'Apôtre dit que ce réveil général de tous ceux qui dorment en Jésus doit coïncider avec son retour; qu'alors les trépassés entendront le commandement du Seigneur, acompagné d'une voix d'archange et d'une trompette de Dieu (Jean **5** : 25); que le moment de son retour est proche, et que ceux qu'il recueillera dans son sein demeureront toujours avec lui. Voici même ce qui arrivera et ce qui est propre à remplir de joie, c'est que les fidèles morts antérieurement au retour du Seigneur se réveilleront de leur sommeil avant que les fidèles alors vivants soient transportés auprès de lui. En sorte que, à nous supposer, nous, sur la terre, au moment où Jésus paraîtra, nous le verrons venir, escorté des fidèles et des saints de tous les temps, depuis Abel jusqu'à ceux qui auront rendu le dernier soupir quelques instants avant sa manifestation, et nous ne précéderons dans la nouvelle vie aucun de ceux qui seront morts avant nous. C'est là ce que l'Apôtre présente aux

(I Thessaloniciens 5 : 3-5.)

Thessaloniciens comme une pensée très consolante. Non-seulement, leur dit-il, le Seigneur viendra pour vos frères qui dorment aussi bien que pour vous; mais encore, s'il arrivait aujourd'hui même, il viendrait moins vite pour vous que pour eux : il n'y a donc pas à déplorer leur sort, comme le feraient des hommes qui n'ont point d'espérance.

3841. Quant à l'époque du réveil de ceux qui dorment en Jésus, les Thessaloniciens n'avaient pas besoin que Paul leur répétât ce qu'ils savaient très bien, savoir que ce jour doit venir subitement, comme un voleur qui pénètre dans une maison sans se faire annoncer. Le temps précis nous en demeure donc voilé; raison pour l'attendre à toute heure, car le moment de notre départ de ce monde et celui de notre rencontre avec le Seigneur sont un seul et même instant; la période qui les séparera devant se passer, pour nous, plus rapide que l'éclair. Par la manière dont les Ecritures nous parlent de « l'heure » où le Seigneur viendra, on ne peut douter qu'il ne soit dans les intentions de Dieu que nous vivions avec la pensée habituelle de la proximité de ce grand événement. Si elle n'en donne pas la date, ce n'est pas pour que nous disions : Le jour est incertain, donc il ne viendra pas; mais plutôt : Le jour est incertain, donc il peut arriver d'un instant à l'autre. Voilà pourquoi le Saint-Esprit a voulu que Paul, s'identifiant avec ceux qui seront encore sur la terre lors de la venue du Christ, s'exprimât en des termes qui semblaient dire que son arrivée aurait lieu du vivant même de l'Apôtre. Nous verrons que les Thessaloniciens s'y trompèrent; mais les explications que l'Apôtre dut leur donner ne laissent aucun doute sur ce qui fut sa vraie pensée. Il avait dit : « Nous qui vivrons et qui resterons sur la terre, » comme Esaïe disait : « Nous avons caché notre visage arrière de lui » (Es. 53 : 3), bien qu'il ne dût pas vivre à l'époque de la première venue du Christ, et encore moins se trouver au nombre de ses adversaires. Mais encore, Paul ne dit pas : « Nous qui vivrons, etc.; » il y a littéralement, et par deux fois : « Nous [je veux dire], les vivants restés, etc., nous ne devancerons pas..... » Toutefois, cela même nous crie avec force que nous devons vivre comme si le Seigneur allait paraître aujourd'hui sur les nuées des cieux, seul moyen de n'être pas surpris par ce jour solennel.

3842. (3-5.) C'est ce que montre bien le développement que l'Apôtre donne à son idée. Le jour du Seigneur sera terrible pour ceux qui, vivant loin de lui, se tranquillisent néanmoins comme s'ils ne devaient jamais mourir, ou comme s'ils n'avaient rien à redouter du

jugement de Dieu. Mais malgré les sophismes et les horribles sarcasmes au moyen desquels ils se rassurent, une ruine subite tombera sur eux, et ils ne pourront pas plus y échapper qu'une femme enceinte ne peut retarder ou éviter les douleurs de l'enfantement. Quant à nous, si nous croyons en Jésus, nous ne sommes pas sur ce point dans l'ignorance volontaire des impies; nous savons où nous allons et en qui nous croyons. C'est pourquoi, malgré l'incertitude où nous sommes sur le jour de notre réunion avec le Seigneur, ce jour ne saurait être pour nous un objet de surprise et d'effroi; voilà certainement un des plus grands priviléges du vrai croyant.

3843. (6-10.) Mais, si, par nos relations avec Celui qui est la lumière, nous sommes devenus fils du jour et non de la nuit, comme dit l'Apôtre, notre conduite doit être toute différente de celle des hommes qui sont encore dans les ténèbres. Paul reprend ainsi la suite de ses exhortations morales, un moment interrompues. C'est pendant la nuit qu'on dort, c'est aussi de nuit que les amis de la débauche s'abandonnent à leurs excès, vérité de fait que fournit l'observation la plus superficielle; on dirait que, la nuit venant, le pécheur éprouve le besoin de chasser par le vice les sombres pensées qui l'assiégent. Ce qui n'est pas moins vrai, c'est que l'irrégénéré est, quant aux choses de Dieu, tel qu'un homme qui dort, et qui ne veut pas qu'on le réveille. Voilà comment il va, tantôt dormant, tantôt s'étourdissant, à la rencontre de l'éternité! Il n'en est pas ainsi des croyants : ils veillent et ils sont sobres. Le Saint-Esprit les ayant rendus attentifs à leurs âmes, ils font de la sanctification leur principale affaire, et, dans un sens, l'unique affaire de leur vie. C'est là-dessus que se concentrent leurs pensées, à cela que se rapporte leur activité. Pour pouvoir s'y livrer sans distractions et avec une entière possession d'eux-mêmes, ils sont sobres en toutes choses, sobres quant à la nourriture et à la boisson, sobres quant aux jouissances même les plus permises; la modération, la retenue leur facilite la vigilance convenable à un serviteur qui attend que son maître revienne des noces (Luc **12** : 36).

3844. L'Apôtre dit une seconde fois : « Soyons sobres, » et il ajoute à son exhortation des paroles où nous trouvons les mots que j'ai appelés sa devise : « ayant revêtu la cuirasse de la *foi* et de l'*amour*, et prenant pour casque l'*espérance* du salut. » Ces images sont d'une grande beauté. Une cuirasse et un casque, armes défensives, dont l'une protége le cœur et l'autre la tête; voilà ce qu'il faut au chrétien pour le garantir contre les nombreuses tentations qui peuvent

si aisément lui faire violer les lois de la sobriété et de la modération. Or, cette cuirasse du chrétien, c'est la *foi* et l'*amour*, foi en Jésus-Christ, amour pour lui et pour les siens; et ce casque, c'est l'*espérance* des biens célestes, l'espérance du prochain retour de Jésus, acier brillant et bien trempé. En effet, mes chers lecteurs, croyons, aimons, espérons, et certainement nous veillerons et nous serons sobres.

3845. Voici, du reste, le grand motif que nous propose le Saint-Esprit. Si nous devons veiller et être sobres, ce n'est pas *afin* d'échapper à la colère à venir; mais *parce que* nous, nous qui croyons, ce qui est supposé, Dieu nous a réservés, non pour la colère, mais pour la possession du salut. Ce salut nous a été acquis par la mort de Jésus-Christ; en sorte que, soit que nous veillions, c'est-à-dire que nous soyons dans cette vie, soit que nous dormions, c'est-à-dire que nous soyons rappelés de ce monde, nous ne cessons pas d'être avec lui. Telle est donc la place qu'occupe la sanctification dans l'œuvre de notre délivrance. Avant de pouvoir se sanctifier, il faut recevoir par la foi ce que Jésus-Christ a fait pour nous, et cette foi même, en nous unissant à Christ (Jean **15** : 4), nous maintient dans la vigilance et dans la sobriété, ou, plus généralement, nous sanctifie.

3846. (**11.**) « C'est pourquoi, dit l'Apôtre, en concluant cette portion de son enseignement, c'est pourquoi, exhortez-vous les uns les autres, et édifiez-vous l'un l'autre, comme aussi vous le faites. » On oublie trop que chaque fidèle a charge d'âmes. L'Eglise de Thessalonique ne manquait pas d'anciens pour la conduire, ce qui se voit au verset suivant; mais si le devoir spécial de ceux qui présidaient sur elle était d'exhorter et d'édifier l'Eglise, ce n'était pas à l'entière décharge des simples membres. Le devoir de s'exhorter au bien est un devoir de charité générale, et il est évident que des hommes qui se nomment frères, ne peuvent mieux se témoigner leur affection fraternelle qu'en s'encourageant mutuellement dans le service du Seigneur. Ici, comme ailleurs, mais sans que je l'aie fait remarquer (Actes **9** : 31), l'Eglise est un édifice à la construction et à l'embellissement duquel tous les fidèles doivent travailler. Ou plutôt, chaque fidèle est à lui seul un monument de la grâce de Dieu, et l'ensemble n'est vraiment édifié que par l'édification de chacune de ses parties. C'est pour cela que l'Apôtre dit : « Edifiez-vous l'un l'autre. » Rien ne se fait en bloc dans l'Eglise de Dieu; c'est une à une que les âmes

(I Thessaloniciens 5 : 12, 13; 14.)

sont converties; c'est par la sanctification des âmes, prises une à une, que la sanctification du corps entier fait des progrès. Si donc nous désirons sincèrement que l'Eglise dont nous faisons partie soit de plus en plus digne de son divin chef, exhortons-nous et édifions-nous mutuellement. Heureux Thessaloniciens, auxquels le Saint-Esprit rend le témoignage qu'ils faisaient ainsi!

3847. (12, 13.) Si chaque fidèle est un ouvrier inscrit au rôle du suprême Architecte, il y a, par la volonté du Seigneur et par une nécessité d'ordre intérieur, des frères qui président sur le travail de chaque escouade d'ouvriers. Ils doivent le faire « en notre Seigneur, » c'est-à-dire en son nom, selon les principes de son Evangile et pour sa gloire. Leur fonction principale est d'avertir leurs frères, de les tenir éveillés sur leurs grands intérêts, de signaler les dangers qu'ils peuvent courir, de les diriger dans leur œuvre. Tout cela ne se fait pas sans travail, sans fatigue, sans de grandes douleurs morales; aussi le Saint-Esprit exhorte-t-il les fidèles à considérer et à aimer ceux qui prennent cette peine. Bien qu'ils aient leurs infirmités et leurs défauts comme les autres, l'œuvre qu'ils font les rend dignes de ce respect et de cette affection. C'est d'ailleurs un des plus sûrs moyens pour que la paix règne dans une Eglise; de même que, dans la famille, l'amour respectueux des enfants pour leurs parents est le meilleur préservatif contre les haines et les disputes entre frères et sœurs. Au surplus, que la paix entre les frères et sœurs en Christ soit absolument nécessaire à la gloire de Dieu et aux progrès de la piété, c'est ce qui est de la dernière évidence.

3848. (14.) Poursuivant ses exhortations apostoliques et les complétant, Paul dit maintenant ce qu'ont à faire pour l'édification commune, et les fidèles et leurs conducteurs. « Avertir les déréglés, » savoir ceux qui, d'une manière quelconque, s'écartent de la vie modeste, laborieuse, régulière et décente qui convient à des rachetés de Jésus; « consoler les esprits qu'abattent » soit les peines de la vie, soit la vue de leurs péchés, soit les difficultés morales de leur situation; « soutenir les faibles, » ceux qui ont de la peine à marcher dans la bonne voie, les prendre en quelque sorte par la main, les porter, au lieu de les fouler et de les écraser; enfin, « user de patience envers tous, » car les plus forts même ont des faiblesses; tous sont pécheurs, encore que convertis, et nul ne fait dans la vie chrétienne tous les progrès désirables. Quelle admirable exposition des devoirs de la charité, en ce qui touche aux intérêts spirituels de nos frères!

(1 Thessaloniciens 5 : 15; 16; 17.)

C'est aussi dans ce même sentiment que nous devons prendre garde, non pas seulement à ne pas rendre le mal pour le mal, c'est bien clair, mais à ce que nul de nos frères ne le fasse (15). Enfin, si nous aimons notre prochain comme nous-mêmes, nous serons pleins de bienveillance, d'abord envers ceux qui sont nos frères en Christ, et ainsi nos prochains très prochains; puis envers tous les hommes.

3849. (16.) L'Apôtre, arrivant au terme de sa lettre, devient toujours plus bref et plus solennel. Si la foi en Christ, si l'habitation de son Esprit dans nos cœurs en bannit les folles joies du péché, elles y produisent une sainte et constante joie, la joie du salut [1632, 2642, 3439, 3713]. Ce n'est pas un privilége seulement, c'est un devoir. Croire qu'on a été aimé de Dieu d'un amour éternel, que le Fils éternel du Père a porté sur la croix tous nos péchés, qu'étant à lui, nul ne peut nous ravir de sa main; croire cela, et être habituellement, je ne dis pas sérieux (car le vrai bonheur est sérieux), mais triste, mais abattu, ce serait une contradiction,ou du moins une preuve que la foi est bien faible. C'est d'ailleurs dans la sainte joie de l'âme qu'on est vraiment capable des sacrifices auxquels la foi nous appelle; c'est par elle aussi que nous faisons honneur à l'Evangile devant le monde. Quand celui-ci voit les disciples de Jésus saintement joyeux au sein des plus vives douleurs et jusque sur leur lit de mort, il ne peut qu'être frappé de ce fruit magnifique de la foi. Je ne sais s'il se rend compte du miracle, mais il est sûr qu'il n'en est pas de plus grand. Un pécheur toujours joyeux! Il est une seule religion qui ait fait de la joie permanente un devoir, et c'est la religion qui déclare tout homme maudit! Mais c'est que, d'un autre côté, cette même religion proclame que « celui qui croit, a la vie éternelle. »

3850. (17.) La joie sainte dont nous venons de parler, comme toutes les grâces du salut, ne s'entretient que par la prière et par la prière persévérante. Celle-ci est donc un devoir tout aussi incontestable et tout aussi important que la joie; elle est également une grâce et un privilége. Oui, un privilége et une grâce; car n'est-ce pas une chose bien admirable que le Dieu trois fois saint nous permette de lui parler sans cesse? « Sans cesse! » Remarquez ce mot, pour bien comprendre d'abord ce qu'est la vraie prière, ensuite ce que doivent être les dispositions de celui qui invoque Dieu. S'il y a dans l'Eglise des prières communes qui ne peuvent se faire qu'en certains jours et à certaines heures convenues, si même chaque fidèle, seul ou avec sa famille, doit avoir des moments à part destinés à l'oraison, il est

(I Thessaloniciens 5 : 18; 19.)

clair que ces exercices de dévotion ne constituent pas à eux seuls la prière selon l'Evangile, bien qu'on puisse leur appliquer le mot de l'Apôtre, en ce que ces prières doivent se faire sans interruption. Mais il s'agit surtout d'oraisons mentales, d'une constante élévation de l'âme à Dieu; habitude de laquelle il résulte qu'à l'instant où l'on semble pris le plus au dépourvu et où l'âme est le plus absorbée en apparence par les circonstances du dehors, il s'en échappe involontairement une prière : nous en avons deux beaux exemples dans les Ecritures [2432, 2515]. Quant aux dispositions que suppose cette habitude de la prière, elles peuvent se résumer d'un seul mot : il faut vivre en la présence du Seigneur, ou, comme dit la Bible, marcher avec Dieu. Alors il est tout simple qu'on soit en continuel entretien avec lui. Dans le bonheur, on lui raconte ses joies et on le bénit; dans la douleur, on lui ouvre son âme et on lui demande des consolations; dans les chutes, on réclame la puissance de son bras; dans les sécheresses spirituelles, on sollicite les eaux de sa grâce; inquiet au sujet de quelqu'un de ses frères, on le recommande à Dieu; affligé des maux de l'Eglise, on crie au Seigneur pour qu'il ait pitié.

3851. (18.) A la prière doivent s'ajouter les actions de grâces, et c'est en quoi nous sommes généralement le plus défectueux, tant nos cœurs sont ingrats. On s'excuse quelquefois en alléguant le pharisien de la parabole, qui rendait grâce à Dieu dans l'orgueil de son cœur (Luc 18 : 11); mais les actions de grâces de celui qui croit en Jésus-Christ sont d'une tout autre nature. D'abord, parce qu'elles sont toujours accompagnées de paroles d'humiliation, paroles que lui fournit le sentiment de sa profonde misère; ensuite parce qu'il remercie Dieu bien plus de ce que Christ a fait pour nous, que de ce qu'il fait en nous; puis, parce qu'il accomplit ce devoir en regardant à Dieu et à sa gloire, et non pas à lui; enfin, parce qu'il offre ses actions de grâces par Jésus-Christ, c'est-à-dire qu'il fait de Jésus-Christ son médiateur, dans l'action de grâces comme dans la prière, se sentant indigne de parler à Dieu, même pour le bénir. Mais pesez bien les mots donnés à l'Apôtre par le Saint-Esprit. C'est « en toute chose » que nous devons rendre grâces : en toute chose qui nous vient de Dieu; l'épreuve comme la délivrance, car si nous appartenons au Seigneur, tout est pour notre bien et pour sa gloire.

3852. (19.) Qui peut être toujours joyeux, prier sans cesse et, en toutes choses, rendre grâce, si ce n'est celui qui est sous l'influence constante du Saint-Esprit? C'est par lui que la vie de Dieu se forme

(I Thessaloniciens 5 : 20, 21.)

dans les âmes et qu'elle s'y entretient; ce n'est donc pas sans raison que cet Esprit est comparé à un feu qui éclaire, réchauffe, réjouit, vivifie (Matth. 3 : 11). Or ce feu, nous ne pouvons pas plus l'éteindre que nous ne saurions éteindre les rayons du soleil; mais on peut fermer les yeux à la lumière du soleil; on peut, en s'enfonçant dans quelque grotte, se soustraire à sa chaleur et à sa clarté; c'est ainsi que si on ne l'éteint pas, lui, on l'éteint en soi et pour soi. Il faut se souvenir d'ailleurs que l'Esprit est l'auteur des Ecritures et que c'est par les Ecritures qu'il répand la vie de Dieu dans les âmes. Si donc vous veniez à ne plus lire la Bible ou si vous ne la lisiez qu'avec distraction, si vous vous permettiez de l'interpréter à votre propre sens et de placer vos sentiments au-dessus de ses déclarations les plus positives, si enfin vous cherchiez à étouffer sa voix dans vos consciences pour vivre à votre gré, vous éteindriez l'Esprit quant à ce qui vous concerne; et n'est-ce pas une perspective effrayante?

3853. (20.) Que faut-il entendre par ces prophéties que des hommes pieux tels que les fidèles de Thessalonique pouvaient être tentés de traiter avec quelque mépris? Ce ne sauraient être les oracles de l'Ancien Testament, ni ceux de Jésus et de ses apôtres. Mais par la *prophétie*, on doit entendre quelquefois la prédication de la Parole de Dieu, l'enseignement donné à l'Eglise par les ministres de cette Parole et par quiconque a reçu de Dieu la connaissance de la vérité et les dons requis pour la proposer aux autres. C'est là ce qu'on pourrait être tenté de mépriser, sous prétexte que nous avons dans la Bible des instructions parfaitement suffisantes. Il est vrai que, si quelqu'un est privé par des circonstances impérieuses de tout autre secours, la Bible lui suffira pleinement; mais si, de propos délibéré, on néglige les moyens que Dieu met à notre portée pour diriger nos études de sa Parole, on se condamne soi-même à demeurer fort au-dessous de ce qu'on pourrait être. Il est vrai encore qu'en passant par l'intermédiaire de l'homme, la Parole de Dieu est exposée à se mélanger de quelques erreurs, que la doctrine prend facilement la teinte des vues particulières de celui qui la prêche, et que, par cette raison, nous devons toujours en revenir à la Parole de Dieu elle-même (21). C'est pour cela qu'elle nous dit ici d'écouter avec discernement, avec circonspection, et de retenir seulement ce qui est bon; c'est-à-dire ce qui nous paraît décidément conforme à la Parole révélée. Peut-être cette recommandation de l'Apôtre a-t-elle aussi un sens plus général et signifie-t-elle que nous devons revêtir un esprit

(I Thessaloniciens 5 : 22; 23, 24; 25-28.)

observateur, pour prendre et adopter ce qui est bon, quelque part que nous le rencontrions.

3854. (22.) Si notre devoir est d'adopter ce qui est bon, de quelque part qu'il vienne, il faut d'un autre côté nous abstenir de toute espèce de mal, ou, plus exactement peut-être, de tout ce qui a mauvaise apparence. Il peut arriver qu'un acte bon en lui-même ne soit mauvais que par la manière dont on le fait; en ce cas, on fera ce qui est bon, en s'efforçant de supprimer les dehors fâcheux. Puis, dans le doute, il faut s'abstenir; c'est-à-dire que si un acte, bon peut-être, nous paraît ne l'être pas, nous sommes tenus de l'éviter jusqu'à ce que notre conscience soit pleinement éclairée. A supposer enfin que cet acte n'eût rien de répréhensible à nos yeux, si nos frères en jugent autrement, nous devons également nous abstenir; à moins que nous n'ayons une parfaite certitude de leur erreur, et qu'il n'y ait un devoir pour nous de les éclairer en tenant la conduite même qu'ils désapprouvent.

3855. (23, 24.) Après de telles exhortations, qui n'éprouverait le besoin de convertir en prière pour soi-même, le vœu que Paul adressait à Dieu, par l'Esprit, en faveur des Thessaloniciens. Oui, ô mon Dieu, Dieu de la paix, toi qui as fait ta paix avec nous par Jésus-Christ, sanctifie-moi toi-même; produis en moi ce que tu me demandes; garde-moi tout entier : esprit, âme et corps; garde-moi de toute souillure, me préparant ainsi pour le jour de l'arrivée de Jésus-Christ. Tu es fidèle, ô mon Dieu ! tu tiens ta parole, et puisque tu as daigné m'appeler à ta connaissance, je compte sur ta fidélité pour achever en moi toute l'œuvre de ta grâce ! — Après avoir prié pour ses disciples, Paul les exhorte à prier pour lui (25), tant il était loin de penser qu'il n'eût pas besoin des mêmes grâces qu'eux et que ses propres prières pussent lui suffire. Puis il les salue en les invitant à se donner le baiser de la fraternité (26); il exige d'eux, dans les termes les plus forts, que sa lettre soit lue par tous (27), ce qui nous montre à nous-mêmes notre devoir; il termine enfin comme il a commencé, en formant le vœu que la grâce du Seigneur Jésus-Christ soit avec eux (28). — Telle est cette lettre admirable, dont je ne me flatte pas d'avoir fait sentir toute l'excellence. On peut dire hardiment que rien de pareil n'avait jamais été écrit par aucun homme; mais l'homme que nous venons d'entendre écrivait selon que l'Esprit de Dieu le faisait écrire. Cela seul explique la perfection de ses enseignements, jointe à tant de naturel et de simplicité. Quel changement que celui qui s'était

(**II Thessaloniciens 1** : 1-10; 11, 12.)

opéré en Paul, depuis qu'il était Saül, le pharisien; et quelle œuvre magnifique de la grâce du Seigneur!

—

SECONDE AUX THESSALONICIENS.

CCLXXXIX. — Le retour du Seigneur, précédé par la manifestation de l'Inique; exhortation à demeurer ferme dans la foi et à mener une vie occupée.

3856. (**1** : 1-10.) Cette lettre-ci, écrite peu de temps après la première et du même lieu, était devenue nécessaire aux fidèles de Thessalonique, soit à cause de la prolongation de leurs souffrances, soit parce qu'ils avaient mal compris les expressions de l'Apôtre relativement au retour prochain de Jésus-Christ. Elle commence dans les mêmes termes que l'autre. Puis l'Apôtre remercie Dieu et se félicite des progrès que faisaient les Thessaloniciens dans *la foi* et dans *l'amour*, malgré tant de persécutions, persécutions qui devaient leur être une démonstration du jugement à venir. En effet, quand on voit tout ce qu'ont à souffrir ici-bas ceux qui servent Dieu et qu'il aime comme ses enfants, on ne saurait mettre en doute qu'un jour ne vienne où il rendra la tribulation à ceux qui causent maintenant les tribulations de ses saints et où ceux-ci goûteront le parfait repos. C'est ce qui arrivera lorsque le Seigneur Jésus reviendra du ciel dans la gloire du Père et de ses saints anges (Matth. **16** : 27; Jean **1** : 52), avec une grande puissance (Matth. **26** : 64), pour exercer la vengeance (Luc **18** : 7, 8) ou le jugement sur ceux qui ne connaissent point Dieu et en particulier sur ceux qui n'auront pas obéi aux sommations de l'Evangile (Luc **19** : 27). Oh! l'horrible condition qui leur est réservée! Une ruine éternelle, dit le Saint-Esprit par la bouche de Paul, comme déjà le Seigneur l'avait déclaré (Matth. **25** : 46). Une ruine éternelle! Se voir chassé pour toujours de la présence du Seigneur! être privé de toute participation à sa gloire! Mais quant aux saints, savoir ceux qui croient en lui, ils seront, en ce même jour, la couronne de leur Sauveur, et c'est alors surtout qu'on verra tout ce qu'il y a d'admirable, de merveilleux dans son amour pour les élus et dans la rédemption qu'il leur a procurée par ses souffrances.

3857. (11, 12.) L'effet de ces révélations sur l'éternelle misère des rebelles et sur l'éternelle félicité des croyants, doit être de pousser

(**II Thessaloniciens 2 : 1-3 ; 3-12.**)

nos âmes à la prière, afin que le Seigneur, nous jugeant dignes de son appel, accomplisse envers nous toute sa bienveillance, et, au dedans de nous, toute l'œuvre de la foi. C'est ainsi que nous ferons la gloire de Jésus-Christ; car en vivant d'une manière digne de notre vocation, nous honorons Celui par la grâce duquel nous sommes sauvés. Selon cette même grâce, nous, à notre tour, nous serons glorifiés avec lui; c'est-à-dire que nous partagerons sa gloire le jour où il reviendra vêtu de magnificence.

3858. (**2 : 1-3.**) Mais ce jour, quand luira-t-il? Les Thessaloniciens, naturellement désireux de voir promptement s'établir le règne glorieux du Seigneur et des saints (Dan. **7 : 18, 27**), avaient pris dans leur sens apparent les expressions de la première lettre, et ils se persuadaient que ce jour était en réalité fort proche; non pas seulement le jour du départ de chaque fidèle un à un, cela va sans dire, mais le jour du rassemblement général des rachetés auprès du Seigneur. Or saint Paul les invite à ne pas se laisser troubler par une telle pensée, à n'en croire personne là-dessus, pas même sa propre lettre, si elle avait pu dire rien de pareil; car si l'on ne peut savoir précisément à quelle époque le Seigneur viendra, il y a moyen toutefois de dire quand il ne viendra pas. De grands événements doivent auparavant s'accomplir, et tant qu'on ne les a pas vus, il est sûr que le jour du Seigneur est encore à distance.

3859. (3-12.) Lorsque l'Apôtre écrivait, un de ces événements approchait rapidement, je veux dire la destruction de Jérusalem; mais toute une œuvre et une grande œuvre devait se faire ensuite, dont la base seulement était posée, savoir la prédication de l'Evangile aux nations (Matth. **24 : 14**). Ainsi, selon les prophéties de notre Sauveur, son retour ne pouvait encore avoir lieu et les Thessaloniciens l'avaient précédemment compris. Bien plus, pendant qu'il était avec eux, l'Apôtre leur avait annoncé pour l'Eglise un temps d'affreuse défection, temps qui devait s'épuiser au préalable et qui n'était alors qu'au commencement de ses sombres lueurs. Avant la glorieuse révélation du Fils de Dieu, il y aura celle d'un homme qui portera jusqu'aux dernières limites le blasphème et l'impiété, en se mettant au-dessus de toute loi. Pour le présent, dit Paul, il existe un obstacle à son apparition, mais quand cet obstacle sera levé, alors se révélera l'homme inique, objet de la prophétie. Puis le Seigneur arrivant à son heure, détruira ce pouvoir malfaisant, qui aura toutefois exercé sur ceux qui se perdent, une puissance horriblement merveilleuse.

(II Thessaloniciens 2 : 3-12.)

3860. Cette importante prophétie, dont il est facile de voir les rapports avec plusieurs oracles de l'Ancien Testament relatifs aux derniers jours, a constamment éveillé l'attention des lecteurs de la Bible, par la raison qu'elle porte à la fois sur la plus grande des calamités de l'Eglise et sur la plus grande de ses délivrances. La généralité des interprètes vraiment dignes de crédit voient ici la description prophétique de l'origine, des progrès et de la chute du pouvoir papal, et l'on ne saurait contester que la plupart des traits du tableau ne s'y rapportent fidèlement. Les papes, dans leur longue suite, ne forment vraiment qu'un seul homme, animé d'un même esprit, se proposant le même but, et y tendant par les mêmes moyens. Dans leurs prétentions blasphématoires, ils se font réellement adorer, s'attribuent des prérogatives toutes divines et, se posant au sein de l'Eglise, qui est le temple de Dieu, comme le centre de la religion, ils éloignent les âmes du vrai Dieu, leur font commettre le plus grand des péchés, l'idolâtrie, et les entraînent à la perdition. Au temps de l'Apôtre, et pendant quelques siècles encore, ce qui faisait obstacle à l'avénement de ce pouvoir impie et blasphématoire, c'était la présence de l'empereur à Rome; mais lorsque le siége de l'empire fut transporté à Constantinople, on vit bientôt s'élever dans le clergé de ce qu'on appelait la ville éternelle, les arrogantes prétentions qui aboutirent à la tyrannie que les papes ont exercée et exercent encore, tyrannie appuyée sur le bras séculier, sur de faux miracles, sur la puissance de Satan; tyrannie parfaitement accueillie de ceux qui n'ont pas reçu de Dieu l'amour de la vérité pour être sauvés; tyrannie enfin qui ne se soutient que par les mensonges de ses fauteurs et par l'esprit de mensonge si universellement répandu dans le monde.

3861. Sans mentionner ici les objections qu'on fait contre cette manière d'entendre la prophétie, je dirai seulement que d'autres chrétiens fort respectables prétendent qu'elle n'a pas le moindre rapport avec la papauté, ni avec rien de ce qui a paru jusqu'ici dans le monde. En conséquence, ils s'attendent à voir se manifester un homme, un individu qui, dans le temple de Jérusalem restauré, sera le Dieu de ce monde, faisant des miracles à l'appui de son impiété. Satan devenu homme, en quelque sorte, se hâtera de perdre autant d'âmes qu'il lui sera possible; mais il n'aura qu'un règne de courte durée, après lequel il se verra détruit par la subite arrivée du Seigneur. Pour moi, fidèle au système d'interprétation que j'ai suivi jusqu'ici, je ne saurais douter que la prophétie n'ait tout au moins un

premier accomplissement, partiel, dans l'existence actuelle de la papauté, qui, depuis douze siècles environ, répond si bien à la description prophétique de l'Apôtre. Après quoi, je ne suis point éloigné de croire que l'oracle n'est pas entièrement réalisé, dans ce sens que l'iniquité actuelle du papisme peut se voir dépassée, ou par l'avénement d'un pouvoir plus inique et plus blasphématoire encore, ou simplement par quelque transformation de ce pouvoir même, concentré dans la personne d'un individu horriblement impie, puissant et criminel.

3862. Quoi qu'il en soit, deux conséquences importantes résultent de la prophétie. Premièrement, le retour de notre Seigneur ne saurait avoir lieu aussi longtemps que l'homme du péché, le fils de la perdition, n'a pas été complétement révélé; il faut que ce mystère d'iniquité, dont le germe fut déposé par Satan dans l'Eglise apostolique, au moment de sa première fleur, prenne auparavant tout son essor. En second lieu, malgré sa puissance, l'homme du péché, le fils de la perdition, quel qu'il soit, n'aura d'action que sur les âmes qui se perdent; c'est-à-dire sur le monde, sur ceux qui ne possèdent de chrétien que le nom, qui, rebelles à la vérité, se plaisent dans le mal; en sorte que si nous regardons véritablement et fidèlement à Jésus-Christ, nous sommes à l'abri de ses atteintes; pour mieux dire, s'il nous touche, il ne peut nous perdre; car, après tout, il ne saurait être plus puissant que Satan lui-même (Luc 11 : 22).

3863. (13-17.) C'est sous l'impression de cette pensée consolante que l'Apôtre retourne à ses chers frères de Thessalonique. Il les sait bien-aimés du Seigneur, élus de Dieu dès le commencement, sauvés en Jésus-Christ, sanctifiés par l'Esprit, pleins de foi en la vérité, parce qu'ils ont obéi à l'appel de grâce que leur avait adressé l'Evangile; c'est pourquoi, il ne saurait assez bénir Dieu à leur sujet, ni leur recommander autre chose si ce n'est de demeurer fermes et de retenir ses enseignements, soit oraux, soit écrits. Or, c'est du fond de mon âme que j'adresse à mes lecteurs la même exhortation. Plus les siècles s'écoulent et les événements s'entassent, plus aussi nous approchons des grandes crises qui doivent précéder le retour du Seigneur. L'impiété revêt chaque jour davantage les apparences d'une religion, et, jusque dans l'Eglise, que d'erreurs pleines de subtilités, répandues même par des hommes pieux! Au milieu de tout cela, que ferons-nous, vous et moi, mes chers lecteurs, si ce n'est de demeurer fermement attachés aux enseignements de Jésus-Christ, et de les retenir

(II Thessaloniciens 3 : 1-5; 6-12.)

tels que nous les avons reçus jusqu'ici, parce que nous en avons reconnu la vérité, éprouvé la vertu sanctifiante, goûté les douces joies? Mais encore faut-il que notre Seigneur Jésus-Christ lui-même et notre Dieu et Père, de l'amour et de la grâce duquel procèdent toute solide consolation et toute bonne espérance, console nos cœurs déchirés par la perspective de tant de maux et qu'il nous affermisse de telle sorte que nos paroles et nos œuvres soient dignes de lui. Adressez-lui donc vos prières à cet effet, comme Paul vous y invite, par les vœux mêmes qu'il formait en faveur de ses chers Thessaloniciens.

3864. (3 : 1-5.) Paul s'était déjà recommandé, d'une manière générale, aux prières de ses frères (1 Thess. 5 : 25); ici, nous apprenons dans quel intérêt il en éprouvait le désir. Demandez, leur dit-il, que la Parole dont je suis l'interprète s'avance rapidement en tous lieux; demandez, pour cela, que je sois délivré de la malice des hommes, car même parmi ceux qui professent la foi, tous n'ont pas la foi. Comme dans sa première épître encore, il déclare que Dieu étant fidèle, il les affermira et les gardera contre les atteintes de Satan. C'est là ce qui le remplissait d'assurance. Il savait bien que ses disciples de Thessalonique ne possédaient, non plus que nous, aucune force propre; mais il avait confiance en eux *dans le Seigneur*. C'est donc à lui qu'il s'adresse de nouveau, lui demandant de diriger leurs cœurs vers l'amour de Dieu et vers l'attente patiente du Christ. Que ces prières apostoliques sont belles dans leur simplicité! Nulle part on ne voit mieux l'action du Saint-Esprit. Disons donc, selon ce vœu sublime de l'Apôtre : «O mon Dieu, dirige toutes les émotions et tous les désirs de mon cœur vers le grand amour dont tu m'as aimé et vers le prochain retour de mon puissant Rédempteur! Donne-moi de l'attendre avec patience et dans l'entière possession de ta grâce. Amen!»

3865. (6-12.) Il y a tout lieu de croire d'après la lettre même (2 : 2), que l'idée qu'on s'était faite à Thessalonique sur la très prochaine venue de Jésus-Christ, avait jeté une certaine perturbation dans l'Eglise; que, le cœur plein de cette grande perspective, on avait abandonné les affaires de la vie, comme s'il ne valait plus la peine de s'en occuper, et qu'ainsi les choses ne marchaient pas dans le bon ordre. C'est pourquoi Paul revient avec une grande force sur les exhortations de sa première lettre. Rappelant encore l'exemple qu'il avait donné, bien qu'il eût été dans le droit de se borner au seul travail de la prédication, il ajoute que celui qui ne veut pas travailler ne doit pas manger non plus. Aussi longtemps donc que nos corps auront besoin

(**II Thessaloniciens 3** : 13-15; 17. **Actes 18** : 19-23.)

d'aliments, fussions-nous à deux jours de la venue de Jésus-Christ, nous devrons vaquer à nos occupations terrestres, non pas sans doute afin de nous amasser des biens périssables, mais afin de n'être à charge à personne et de demeurer dans la paix et la tranquillité d'une vie saintement laborieuse.

3866. (13-15.) En général, loin que la pensée du prochain retour de Jésus, comme qu'on l'entende, doive diminuer notre activité dans ce qui est bon, elle doit nous encourager à en déployer une toujours plus grande. L'Apôtre exige que si quelqu'un refusait de se ranger à ses avertissements, on le signalât aux frères et qu'on s'en tînt éloigné, afin de lui faire sentir ses torts. Non qu'il fallût rompre avec lui toutes relations, encore moins le traiter en ennemi; au contraire, il fallait l'avertir comme un frère et demeurer ainsi dans la paix. La paix! grâce excellente qui ne peut venir que du Dieu de la paix. Oh! que le Seigneur daigne nous donner la paix continuellement en toute manière; la paix au dehors, la paix au dedans, sans aucun intervalle de divisions et de troubles! Que, pour cet effet, son Esprit demeure sans cesse avec nous!

3867. (17.) Paul, on le voit par cet endroit, écrivait difficilement, à cause de ses fatigues sans doute, et il avait dicté sa lettre. Mais, pour donner aux Thessaloniciens un de ces témoignages d'affection qui, bien que faibles en apparence, sont toutefois d'un haut prix, il prend la plume, écrit son nom avec une salutation, et de quel cœur, rempli d'amour et de foi par le Saint-Esprit, ne dut-il pas tracer cette ligne : « Que la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ soit avec vous tous. Amen! »

—

ACTES DES APOTRES.

(Suite.)

CCXC. — **Quatrième voyage de Paul à Jérusalem depuis sa conversion; son retour à Antioche. Troisième voyage missionnaire : en Phrygie et en Galatie; long séjour à Éphèse; départ pour la Macédoine.**

3868. (Act. 18 : 19-23.) Paul étant parti de Corinthe avec Aquilas et Priscille [3817], se rendit à Ephèse, grande ville près de la côte occidentale de l'Asie Mineure, où les attirait sans doute leur industrie

(**Actes 18** : 24-28. **19** : 1-7.

et où l'Apôtre aurait voulu aller précédemment, sans le pouvoir (**16** : 6). Dès son arrivée, il entra dans la congrégation des Juifs, et les ayant entretenus des choses de Dieu, selon sa coutume, ils le sollicitèrent de leur accorder quelque temps; mais il lui importait d'être à Jérusalem pour la fête qui s'approchait, en sorte qu'il prit congé d'eux, leur promettant de revenir si Dieu le voulait. Laissant donc derrière lui Aquilas et Priscille, et toujours accompagné de Silas et de Timothée, bien que le texte ne le dise pas, il cingla droit sur Césarée, sans se détourner vers Antioche, et de Césarée il monta à Jérusalem. Son séjour n'y fut pas long, car il nous est dit simplement qu'il y salua l'assemblée ou autrement l'Eglise; puis il descendit à Antioche, son point de départ [3785]. Plusieurs années s'étaient écoulées depuis qu'il n'avait vu les frères d'une localité qui devait lui être chère à tant de titres, aussi y demeura-t-il quelque temps avec eux. Ce fut alors qu'apprenant les ravages dont l'erreur judaïsante [3777] menaçait les Eglises de la Galatie, il se mit en route pour son troisième voyage missionnaire, commençant par cette même Galatie et par la Phrygie, afin d'affermir les frères.

3869. (24-28.) A cette époque, parut à Ephèse un Juif d'Alexandrie, nommé Apollos, homme éloquent et très versé dans les Ecritures. Disciple de Jean-Baptiste, il n'avait pas encore été mis en rapport avec les apôtres du Seigneur. Il connaissait toutefois les principes fondamentaux de l'Evangile et, plein de zèle, il les prêchait avec une grande force, mais en ne s'adressant qu'aux Juifs. Quand Aquilas et Priscille l'eurent entendu, ils le prirent chez eux avec leur générosité habituelle, et ces deux simples fidèles devinrent le moyen dont Dieu se servit pour achever d'éclairer le savant Apollos; car les docteurs ont souvent beaucoup à profiter avec les simples et les petits. Puis Apollos ayant résolu de passer en Achaïe, dont Aquilas lui racontait tant de choses, on lui remit des lettres de recommandation pour les frères de Corinthe, et il fut très utile à ceux qui avaient cru, en même temps qu'il réfutait vigoureusement les objections des Juifs, s'attachant à leur démontrer que Jésus était le Christ.

3870. (**19** : 1-7.) Pendant qu'Apollos séjournait à Corinthe, Paul revenant de Galatie et de Phrygie, se vit ainsi rapproché d'Ephèse, et il arriva dans cette ville, où les voies lui avaient été si bien frayées, soit par Aquilas, soit par le docteur alexandrin. Ayant réuni les disciples, il leur demanda s'ils avaient reçu l'Esprit-Saint lorsqu'ils avaient cru; par où il faut entendre les dons miraculeux, car on ne saurait

(**Actes 19** : 8, 9.)

croire en Jésus sans avoir été rendu participant de son Esprit. Tel étant le sens de la question, on comprend celui de la réponse qui fut faite par douze d'entre eux, bien qu'il soit permis de s'étonner que ces hommes pussent ignorer des faits devenus si publics; mais enfin, la chose était ainsi. Baptisés du baptême de Jean, si ce n'est par lui, du moins par Apollos ou par quelque autre de ses disciples, ils avaient peut-être évité toute relation avec ceux qui auraient pu achever l'œuvre commencée. Mais quand ils eurent entendu Paul, ils furent baptisés au nom du Seigneur; après quoi, Paul leur ayant imposé les mains, le Saint-Esprit vint sur eux, et, dans cette nouvelle Pentecôte, ils se mirent à parler des langues et à prophétiser.

3871. (8, 9.) La ville d'Ephèse, où ces choses venaient de se passer, était un des grands centres de l'idolâtrie régnante. Là se trouvait le célèbre temple de Diane, nom sous lequel on adorait la lune. Les superstitions païennes exerçaient un tel empire dans cette importante cité, que Paul ne put d'abord avoir accès qu'auprès de ses coreligionnaires, car il ne paraît pas qu'il y eût ici, comme ailleurs, beaucoup de Grecs craignant Dieu. Pendant trois mois, il ne cessa d'annoncer le royaume des cieux à ses frères selon la chair, mais il trouva chez quelques-uns une vive opposition contre sa doctrine. Devant la multitude assemblée dans la synagogue, ils décriaient « le chemin » par lequel Paul voulait les faire marcher; car, dans le royaume de Dieu, il s'agit non de théorie, mais de pratique. Les choses en vinrent à un tel point que Paul dut se retirer d'avec eux et il sépara les disciples, les réunissant chaque jour dans l'école d'un certain Tyrannus, où il leur exposait toute la doctrine du salut : ce fut comme à Corinthe (**18** : 7). Le séparatisme, ou l'esprit de séparation, est certainement un grand mal, car l'Esprit de Christ est plutôt un esprit de support, d'union et de rapprochement; nous voyons toutefois par cet exemple qu'il est des cas où la séparation devient une nécessité, un devoir. C'est avec les frères que l'Esprit du Seigneur nous unit et non avec des adversaires déclarés. Sortir d'une Eglise vraiment digne de ce nom pour en former une autre, c'est du séparatisme; mais former une Eglise là où il n'en existait proprement point, appeler les disciples à sortir d'un établissement qui se nomme Eglise, bien que Jésus-Christ y soit ouvertement renié et ses disciples les plus fidèles odieusement outragés, ce n'est pas céder à un esprit charnel de séparatisme; c'est faire ce que fit Paul, sous la conduite de l'Esprit de Dieu, c'est réédifier les murs de Jérusalem [2533].

(**Actes 19** : 10-17; 18, 19.)

3872. (10-17.) Cette résolution dut coûter à Paul; mais, prise en vue du Seigneur, elle fut admirablement bénie. Deux années durant, Paul prêcha dans le local appartenant à Tyrannus, et beaucoup de gens vinrent l'y entendre, qui auraient fui la synagogue; en sorte que la parole du Seigneur Jésus se répandit dans toute la province dont Ephèse était le chef-lieu et qui recevait quelquefois le nom spécial d'Asie. La puissance du Seigneur se déployait d'ailleurs d'une manière extraordinaire par les mains de Paul; non par ses mains seulement, et l'on conjecture que Jésus avait eu en vue de tels miracles, lorsqu'il avait prédit que ceux qui croiraient en lui feraient des œuvres plus grandes que les siennes (Jean **14** : 12). Or, il existait à ce moment, dans la contrée, sept Juifs, fils de Scéva, de la famille d'Aaron, qui allaient çà et là, faisant le métier d'exorcistes. En voyant l'empire que Paul exerçait au nom de Jésus sur les malins esprits, ils imaginèrent d'appeler ce nom à leur secours, dans l'intérêt de leur bourse ou de leur réputation; comme on voit quelquefois certains prédicateurs se mettre à prêcher l'Evangile par des motifs de lucre ou d'influence mondaine. Mais le Seigneur ne souffre pas toujours impunément qu'on trafique de son nom et de sa puissance. Pour confondre l'imposture, il voulut que l'esprit malin démasquât lui-même les imposteurs, et le démoniaque, devenu furieux, se jeta sur ces impudents guérisseurs et les maltraita cruellement [2811-2813]. Cet événement produisit une très forte impression sur les habitants d'Ephèse. Comme au temps d'Elie, le Seigneur venait de prononcer entre les prêtres de Bahal et son propre ministre; aussi le nom de Jésus était-il de plus en plus vénéré, car non-seulement il opérait des prodiges supérieurs à ceux que Satan faisait quelquefois par le moyen de ses serviteurs, soit païens, soit Juifs, mais encore l'esprit des ténèbres venait de s'avouer vaincu.

3873. (18, 19.) L'empire que Satan exerçait alors dans les pays aveuglés par l'idolâtrie, dépasse tout ce que nous saurions imaginer. Le nombre des hommes et des femmes qui, sous le nom de devins et de devineresses, se livraient à ce que l'historien appelle des pratiques curieuses, était fort considérable, et il n'y en avait nulle part plus qu'à Ephèse, Diane étant la déesse des enchantements et des sortiléges. Ce n'étaient pas tous des gens qui, le sachant et le voulant, en imposassent à une multitude ignorante et superstitieuse, et le résultat de leur art diabolique n'était pas toujours de simples illusions. La plupart d'entre eux étaient aussi bien trompés que trompeurs. Agents

(**Actes 19** : 20-22.)

aveugles, et coupables néanmoins, du prince de ce monde, ils se faisaient les instruments d'une puissance fort réelle, bien que profondément mystérieuse; en sorte que leurs prodiges étaient souvent de vrais prodiges, encore que ce ne fussent pas des œuvres de Dieu (Matth. **24** : 24). Il s'en fallait tellement, que c'était là surtout ce qui perpétuait le crédit des idoles et l'immoralité publique. On conçoit sans peine combien de tels hommes se trouvaient, par leur métier même, éloignés du royaume des cieux; aussi, la conversion de quelques-uns d'entre eux doit-elle être mise au rang des plus grands miracles de la grâce du Seigneur. C'est ce qui eut lieu pour plusieurs à Ephèse, et le changement de leur cœur fut si réel, qu'on les vit brûler, devant tout le peuple, les livres qui contenaient les règles et les secrets de leur art. Ces livres, manuscrits rares et chers comme tous les livres à cette époque, l'étaient surtout par l'intérêt que leurs détenteurs avaient à ne pas les multiplier. La valeur totale de ces abominables écrits fut de cinquante mille pièces d'argent, équivalant à une quarantaine de mille francs. Si ceux qui les possédaient avaient voulu les vendre, ils auraient certainement trouvé de nombreux acheteurs; ce sacrifice montre donc leur parfaite sincérité.

3874. Il est triste de devoir ajouter que des superstitions semblables subsistent de nos jours, non pas seulement en pays idolâtres, mais encore dans ceux qui se nomment chrétiens. Il y a partout des gens qui font le métier de dire la bonne fortune, de deviner ce qu'on a intérêt à savoir, de guérir les maladies au moyen de pratiques secrètes, enseignées par certains livres ou transmises de père en fils; et quand on considère l'impiété, la vie immorale de ceux qui exercent de tels arts, quand on réfléchit que tout cela ne sert qu'à leur procurer des ressources pour satisfaire leurs vices et à maintenir l'ignorance et la superstition des peuples, on demeure convaincu que s'ils réussissent quelquefois dans leurs pratiques occultes, ce ne peut être par la puissance du Seigneur et qu'ils sont, ainsi que leurs dupes, les victimes de l'influence abominable de Satan. Ce qui le prouve de reste, c'est, d'un côté, combien il est rare que ces gens consentent à écouter l'Evangile, et d'un autre côté, l'abandon qu'ils font de leur magie, aussitôt qu'ils viennent à se convertir. En général, de toutes les maladies de l'esprit humain, il n'en est pas de plus difficile à guérir; mais, partout où brille le glorieux Evangile de Jésus-Christ, on voit ces superstitions perdre chaque jour du terrain.

3875. (20-22.) Deux ans au moins devaient s'être écoulés depuis

que Paul était arrivé à Ephèse; la Parole de Dieu croissait et se fortifiait puissamment, tant en cette ville que dans la contrée, lorsque l'Apôtre, toujours éclairé et conduit par l'Esprit, forma le projet de retourner à Jérusalem, mais non sans avoir revu auparavant la Macédoine et l'Achaïe; puis, il se sentait un vif désir ou plutôt une vocation céleste, à se diriger après cela vers Rome. Vous vous rappelez qu'écrivant de Corinthe aux Thessaloniciens, il leur avait dit combien il souhaitait de les revoir. Or, bien qu'il n'eût pas encore pu effectuer son dessein, il ne l'avait pas abandonné. De Macédoine, il était naturel qu'il songeât à pousser jusqu'à Corinthe, où de graves circonstances le rappelaient, comme nous le verrons. Quant à Rome, capitale de l'empire, l'Evangile y étant parvenu indirectement, il importait qu'un apôtre de Jésus-Christ s'y montrât enfin, et cette charge appartenait tout naturellement à celui qui avait une mission spéciale auprès des nations (9 : 15). Avant de partir, cependant, Paul envoya devant lui deux de ses aides dans le ministère : Timothée et Eraste; Timothée qui, depuis longtemps, nous le voyons par ceci, n'avait pas quitté Paul; Eraste, Corinthien, à ce qu'on pense, qui avait suivi l'Apôtre, ou l'avait rejoint plus tard. Ces deux disciples partis, Paul attendit leur retour, du moins celui de Timothée, continuant son œuvre en Asie, jusqu'à ce que, les progrès même de cette œuvre ayant produit un terrible mouvement à Ephèse, il reprit enfin le cours de ses voyages. Voici comment la chose se passa.

3876. (23-41.) Un orfévre, nommé Démétrius, fabriquait, en argent, des modèles du temple de Diane et employait à cette industrie lucrative un grand nombre d'ouvriers. Encore que la prédication de l'Evangile en Asie eût rencontré bien des cœurs attentifs, il n'est pas probable que les gains de Démétrius eussent pu déjà diminuer d'une manière sensible; mais l'avarice est soucieuse. Démétrius sentait bien, après tout, qu'il ne devait sa fortune qu'à la superstition de ses coreligionnaires; il reconnaissait en sa conscience la supériorité de la doctrine de Paul sur les absurdités de la mythologie; il crut voir le moment où tout le monde se convertirait, et, dès cet instant même, il s'envisagea comme ruiné. C'est ce qui se reproduit de nos jours à l'occasion d'un réveil religieux. Ceux qui ne vivent que du péché et de la folie d'autrui, trouvant, au fond, qu'on ferait mieux de se convertir que de perdre sa santé, sa fortune et son âme dans les plaisirs et les vanités du monde, s'imaginent que tous vont devenir sérieux, tempérants, modestes, retirés, laborieux, et leur industrie leur paraît déjà

(**Actes 20 : 1.**)

détruite; aussi ne manque-t-on pas de les voir toujours au premier rang des persécuteurs.

3877. C'est ce que fit Démétrius. Il attroupa ses ouvriers et, avec eux, tous ceux qui avaient un travail analogue; car Ephèse, lieu célèbre de pèlerinage païen, ressemblait sous ce rapport aux lieux de pèlerinages papistes. Il y existe une foule d'industries par lesquelles on exploite la crédulité des dévots; ce sont, outre les images du saint qu'on y adore, des chapelets, des amulettes, des reliques, des cierges et mille autres choses pareilles. Il est clair que la prédication de l'Evangile est fatale à ce genre de trafic; aussi nul ne s'oppose à la foi plus que ceux qui s'y livrent. Démétrius n'eut pas de peine à influencer son monde. Nous sommes perdus! leur dit-il. Mais comme il fallait donner à ses craintes une couleur moins égoïste : Non-seulement cela, ajouta-t-il, si on laisse faire ce Paul, on verra tomber en mépris, et le temple de Diane et la grande déesse elle-même. Démétrius disait vrai, et le peuple entier comprit le danger qui menaçait ses antiques croyances. Ils se mirent donc à pousser une de ces clameurs qui, d'un instant, savent ameuter toute la population d'une grande ville. La foule s'emparant des premiers qu'elle rencontra, et c'étaient deux Macédoniens, Caïus et Aristarque, compagnons de Paul, les conduisit au théâtre, vaste cirque où se tenaient les jeux scéniques et les assemblées populaires. Paul, informé de ce qui se passait, et toujours courageux, voulait se rendre sur les lieux afin de parler à ces gens; mais les disciples ne le lui permirent pas, et même quelques-uns des asiarques, magistrats qui avaient la police du théâtre et qui portaient intérêt à Paul, l'exhortèrent à ne pas se risquer au milieu de cette multitude passionnée. Plusieurs, entraînés par le torrent, ignoraient encore de quoi il était question, et la présence de Paul, loin de calmer, aurait irrité probablement toujours plus. C'est ce qu'on put voir lorsqu'un Juif, nommé Alexandre, eut fait signe qu'il voulait parler. Les cris recommencèrent avec une nouvelle fureur, et il fallut, pour pacifier cette émeute, toute l'habileté du secrétaire de la ville, homme influent et populaire sans doute.

3878. (**20 : 1.**) Cet événement fut pour Paul le signal du départ. Il y avait alors près de trois ans qu'il était arrivé à Ephèse; son œuvre y était achevée et même, nous le verrons, beaucoup plus qu'on ne peut le conclure du livre des Actes. Le jour était donc venu de reprendre le projet qu'il avait formé précédemment (**19 : 21**). Quelques personnes pensent, comme je le dirai à l'occasion de la première

épître à Timothée, que, durant les derniers mois de son séjour et avant l'affaire de Démétrius, Paul avait fait une courte excursion en Macédoine; mais c'est à cette heure seulement qu'il va contenter le désir qu'il entretenait de revoir un peu longuement ses chers amis et disciples de Philippes, d'Amphipolis, d'Apollonie, de Thessalonique, de Bérée, puis ceux de Corinthe. Il ne quitta pas Ephèse sans avoir convoqué les frères et les avoir salués; or nous savons, par les épîtres aux Thessaloniciens, ce qu'étaient les saintes salutations de l'Apôtre. — Avant de le suivre dans ce nouveau voyage, nous devons étudier son épître aux Galates. Il l'écrivit, selon toute apparence, pendant qu'il était à Ephèse, ainsi que trois autres lettres d'une égale valeur.

—

ÉPITRE AUX GALATES.

CCLXCI. — Données historiques. Sujet de l'Épître.

3879. Les récits précédents nous ont fait connaître deux excursions de Paul dans la Galatie, l'une à l'époque de son second voyage missionnaire (Act. **16** : 6), l'autre avant son long séjour à Ephèse (**18** : 23). La seconde excursion en Galatie eut pour point de départ Antioche, où Paul se reposait des fatigues de sa dernière mission. C'est à Antioche qu'avait été soulevée, plusieurs années auparavant, la grande question de la liberté chrétienne, sujet de cette lettre-ci; d'Antioche qu'était partie la députation qui provoqua la conférence de Jérusalem (**14** : 26; **15** : 2), et les fidèles d'Antioche, plus en rapport avec les gentils que ceux de Jérusalem [3739], furent constamment les plus chauds défenseurs des droits que les païens convertis avaient à la grâce de Jésus-Christ, sans être obligés de passer auparavant par le judaïsme. On comprend, d'après cela, qu'ils devaient être attentifs plus que personne aux tentatives qu'on pouvait faire contre cette liberté, et que les Eglises de Galatie ne purent être menacées sans qu'ils en fussent promptement informés. De là vint la résolution que prit Paul de commencer par elles son troisième voyage missionnaire. Or, ce fut, pense-t-on généralement, après les avoir visitées et durant son séjour à Ephèse, que l'Apôtre leur écrivit, soit parce qu'il apprit que le mal, un moment arrêté par sa présence, re-

(**Galates 4** : 18; 13, 16. **1** : 9; 2; 17.)

prenait un nouveau cours (4 : 18), soit parce que le Saint-Esprit a voulu qu'il nous restât quelque chose de cette importante discussion. On voit en effet, par plusieurs endroits de l'épître (notamment 4 : 13 et 16), qu'au moment où Paul traçait ces lignes il avait été deux fois en Galatie, la première fois pour y annoncer la bonne Nouvelle (13), la seconde fois pour ramener les Eglises dans le chemin de la vérité (16). On y voit aussi (1 : 9) qu'il ne fait que répéter ici par écrit ce qu'il avait dit de bouche peu auparavant, et par conséquent dans le voyage entrepris exprès pour traiter ce sujet avec eux.

3880. L'épître aux Galates abonde en renseignements historiques. Elle nous apprend d'abord qu'il existait plusieurs Eglises dans la Galatie (1 : 2). D'où il suit que les prédications de Paul y avaient eu, par la grâce de Dieu, des succès d'autant plus remarquables, qu'on ne rencontrait pas, parmi ces descendants des barbares Gaulois [2568], beaucoup de Juifs et de synagogues par qui ils eussent pu être préparés à recevoir le Messie. De ce fait, je crois pouvoir conclure, en général, qu'il se forma, par le ministère des apôtres, beaucoup plus d'Eglises que celles qui sont spécialement nommées dans les Actes et dans les Epîtres. Ce n'a point été la pensée du Saint-Esprit de nous donner une histoire complète de son œuvre et comme une statistique des Eglises primitives ; il a voulu seulement nous faire savoir ce que fut cette œuvre, ou comment elle se fit, afin qu'on la continuât de la même manière dans tous les siècles, autant que les circonstances le permettraient.

3881. Voici, en second lieu, un détail historique qui montre que, là même où le saint auteur du livre des Actes a été le plus circonstancié, il n'est pas entré dans son plan de n'omettre aucun événement (17). Paul parle d'un voyage en Arabie dont Luc ne fait point mention [3721]. On en peut inférer que ce voyage fut très court. En tout cas, ce fut bien de Damas que, à son retour d'Arabie, Paul regagna Jérusalem pour la première fois depuis sa conversion. Celle-ci est le grand événement d'où il date tous les faits importants de sa vie, et le retour à Jérusalem eut lieu trois ans après. Le livre des Actes nous dit d'une manière générale que Barnabas le rapprocha des apôtres, et Paul lui-même nous apprend ici qu'il ne vit que Pierre et Jacques, le frère du Seigneur [3747]. Il ajoute qu'il ne passa que quinze jours à Jérusalem, lors de ce premier voyage, et Luc nous explique ce prompt départ en nous disant que sa vie y avait été en danger (Actes 9 : 29). Paul, conduit par les frères à Césarée, partit de là pour Tarse,

(**Galates 1** : 21, 22; **2** : 1.)

sa ville natale (Actes **9** : 30), et il nous raconte ici (**21**) que, depuis Jérusalem, il alla dans les régions de la Syrie et de la Cilicie, inconnu de visage aux fidèles de la portion du pays qu'il traversa (**22**). Tout ceci nous apprend indirectement que Paul se transporta de Césarée à Tarse, non par mer, mais par terre, et qu'ainsi il dut traverser Antioche, circonstance qui n'est pas sans intérêt, si elle n'est pas d'une grande importance. Ce fut en effet d'Antioche, qu'un peu plus tard, Barnabas alla chercher Paul à Tarse (Actes **11** : 25).

3882. Tout ceci est en parfait accord avec le livre des Actes, bien qu'avec des différences qui montrent que ni l'auteur des Actes n'a copié l'auteur de l'épître, ni l'auteur de l'épître n'a copié le livre des Actes. Voici une autre donnée historique (**2** : 1) moins facile à concilier avec ce qui est raconté par Luc. Jusqu'au moment où nous sommes parvenus, l'histoire de Paul mentionne quatre voyages à Jérusalem : trois ans après sa conversion, celui que nous venons de rappeler; puis, avec Barnabas, pour porter la collecte d'Antioche, environ deux ans après [3742]; ensuite un troisième voyage, postérieur de quatre ou cinq années, pour ce qu'on appelle le Concile [3777]; le quatrième enfin, quatre ans plus tard, à son retour de Corinthe [3868]. La question est de savoir auquel de ces quatre voyages Paul fait allusion dans son épître. A première vue, il semble qu'il s'agisse plutôt du troisième, de ce voyage qu'il fit avec Barnabas, comme il est dit ici, et dont l'objet fut le même que celui de l'épître, la question de la liberté chrétienne. Mais il est impossible de compter quatorze ans depuis la conversion de Paul jusqu'à ce voyage. Aussi les auteurs qui adoptent cette opinion font-ils remarquer que, au lieu de lire « quatorze ans après, » il n'est pas impossible de traduire : « il y a quatorze ans. » Pour compléter l'accommodement des faits, ils pensent que Paul écrivit aux Galates vers la fin de son ministère, savoir donc quatorze ans après son troisième voyage à Jérusalem. Mais dans son troisième voyage, Paul se rendit à Jérusalem chargé d'une mission de la part de l'Eglise d'Antioche; tandis que, dans celui qu'il mentionne ici, ce fut ensuite d'une révélation. C'est pourquoi, je me persuade plutôt que nous avons ici le voyage dont le livre des Actes ne fait que prendre note, sans même nommer Jérusalem (Actes **18** : 22), et qui tombe effectivement dans la quatorzième année depuis la conversion de Paul. L'épître, complétant les Actes, nous apprendrait ainsi que Paul, de retour à Antioche après sa longue demeure en Macédoine et en Achaïe, y retrouva Barnabas, revenu sans doute de-

(**Galates 2** : 1-3 ; 11-16. **4** : 13.)

puis longtemps de l'île de Chypre (Actes **15** : 39), et que, cette fois encore, il l'eut pour compagnon de voyage à Jérusalem.

3883. (**2** : 1-3.) Avec eux se trouvait aussi dans ce moment un jeune Grec, nommé Tite, dont le livre des Actes ne fait aucune mention. Nous ne savons d'où il était originaire, ni quand il fut converti, ni à quelle époque il devint un des compagnons d'œuvre de Paul. Plus tard, il reçut de l'Apôtre une mission qui atteste la grande confiance qu'il lui inspirait. Tite était un autre Timothée, avec cette différence que, par sa mère comme par son père, il était païen de naissance. Paul nous apprend qu'il ne voulut point le faire circoncire, par la raison même que certains Juifs l'exigeaient impérieusement.

3884. Quelques lignes plus bas (11-16), il rapporte un débat qui eut lieu entre Pierre et lui, débat dont le livre des Actes ne parle aucunement. Il est difficile, mais peu nécessaire, d'en déterminer la date. Peut-être était-ce un fait récent lorsque Paul écrivait sa lettre, car il n'y avait pas si longtemps qu'il était encore à Antioche.

3885. Parmi les données historiques que renferme l'épître aux Galates, il en est peu qui offrent plus d'intérêt que celle à laquelle nous arrivons (**4** : 13). Nous avons vu dans le livre des Actes (**16** : 6), que Paul et Silas, ayant traversé la Phrygie et la Galatie, auraient voulu pousser plus loin, mais qu'ils en furent empêchés par le Saint-Esprit; ici, nous apprenons qu'ils ne se seraient peut-être pas même arrêtés un jour en Galatie, si Paul n'y avait été retenu par une grave indisposition; car c'est ainsi qu'on doit traduire ce texte : « Vous savez qu'*à cause* d'une infirmité de la chair je vous annonçai ci-devant la bonne Nouvelle. » Or, au témoignage de l'Apôtre lui-même, cette infirmité était à la fois pénible et repoussante. Il l'appelle une tentation en sa chair, comme pour dire, ou que la douleur aurait pu facilement le pousser au murmure, ou bien que l'aspect de sa maladie aurait pu éloigner de lui ceux auxquels Dieu l'envoyait prêcher l'Evangile. Quelques-uns pensent que cette maladie avait son siége dans l'organe de la vue. Ils s'expliquent ainsi ce qui est dit deux lignes ensuite (15), et ils y voient la raison pour laquelle Paul, voulant écrire aux Galates de sa propre main, n'avait pu le faire qu'en grosses lettres (**6** : 11), ce qui est la vraie traduction. Quoi qu'il en soit, c'était donc avec un corps malade que notre Paul travaillait, si actif, à l'avancement du règne de Dieu; c'est accablé de douloureuses infirmités qu'il avait quitté la Galatie pour passer à Troas et de là en Macédoine; c'est sur une chair souffrante qu'avaient frappé les verges

(Galates 6 : 17.)

de Philippes, et nous ne pouvons qu'admirer d'autant plus la force d'âme que la foi sut donner à ce grand serviteur de Dieu. L'activité d'un homme qui travaillait nuit et jour pour sa subsistance, et qui, au milieu de cela, n'oubliait pas son œuvre principale, serait merveilleuse, même s'il eût joui d'une bonne santé; mais non, c'est en souffrant qu'il travaillait et qu'il prêchait, et à ses souffrances, que les grands devoirs de sa charge rendaient plus dures, venaient s'ajouter les persécutions violentes dont son corps portait les honorables cicatrices (6 : 17).

3886. Après ces observations préliminaires, d'un caractère tout historique, entrons dans l'étude de l'épître au point de vue du dogme, et disons d'abord quel en est le sujet. Un simple coup d'œil montre que c'est la question même qui, débattue entre certains Juifs et tout le reste de l'Eglise, soit d'origine juive, soit d'origine païenne, avait été discutée et résolue au concile de Jérusalem. Les Eglises de Galatie, sorties du milieu des nations, n'auraient jamais eu l'idée de la soulever, si quelques Israélites, chrétiens ou non, n'étaient venus leur persuader qu'à moins d'être circoncis selon la loi de Moïse, ils ne pouvaient être sauvés par Jésus-Christ. En apprenant cela, Paul, animé d'un zèle ardent pour la saine doctrine et plein d'amour pour ses chers disciples de Galatie, s'était rendu chez eux; puis, non content de leur avoir recommandé de bouche la cause de la vérité, il leur écrit avec une sainte véhémence, pour assurer le succès de ses prédications; le Saint-Esprit ayant pourvu de la sorte aux besoins de l'Eglise de Jésus-Christ, dans tous les siècles.

3887. Il peut sembler au premier abord que cette épître doive être d'un faible intérêt pour nous, vu que nul homme au monde ne pense maintenant qu'il faille s'affilier au peuple juif, avant de pouvoir être sauvé par Jésus-Christ. Mais le fond de l'erreur subsiste, et l'idée juive, sous diverses formes, a plus d'adhérents qu'on ne pense. Le cœur de l'homme est si éloigné de Dieu, que c'est toujours en se défendant qu'il se range à la saine doctrine, et quand on croit qu'il s'y est enfin soumis, bientôt il trouve le moyen d'y échapper en la dénaturant par quelque invention de son orgueil. Parmi ceux qui, après avoir longtemps méconnu le besoin qu'ils ont d'être sauvés, finissent par s'avouer coupables devant Dieu, il en est beaucoup qui refusent d'aller à Jésus pour avoir la vie, se persuadant que leur repentance et leurs bonnes œuvres rachèteront leurs péchés, ou se confiant en l'idée vague de la miséricorde divine; d'autres permettent qu'on leur parle

du salut qui est en Christ, mais ils pensent devoir et pouvoir commencer par s'en rendre dignes; d'autres enfin, renonçant, comme il le faut bien, à tout mérite personnel antérieurement à la conversion, estiment toutefois que si Christ a expié les péchés de ceux qui croient, c'est à condition qu'ils fassent maintenant de bonnes œuvres, et ils l'entendent en ce sens, que les bonnes œuvres achèvent, complètent l'œuvre de la rédemption commencée par Jésus-Christ. Ces œuvres, suivant les uns, ce sont des pénitences, des pèlerinages, des macérations; selon d'autres, des aumônes, des prières, de bonnes lectures; selon quelques-uns enfin, un travail intérieur de soi-même sur soi-même, au moyen duquel on s'applique les mérites de Jésus-Christ. Toutes ces erreurs se touchent et se lient; car elles reviennent toujours à nier la perfection de l'œuvre de notre Sauveur et à faire de l'homme l'agent de son propre salut : c'est ce que je viens d'appeler l'idée juive, et voilà ce que le Saint-Esprit combat dans l'épître aux Galates par la plume de Paul. Mes lecteurs comprendront en conséquence, et que cette épître ait été écrite, et que Dieu nous l'ait conservée. Je ne doute pas qu'ils n'en fassent l'étude avec une sérieuse attention. Plus d'une âme y a trouvé la paix, et puisse-t-il leur en arriver de même ! Ils vont entendre Paul parlant d'un ton auquel ses précédentes lettres ne nous ont pas habitués. Ils retrouveront néanmoins dans celle-ci la même tendresse et la même vivacité d'affections : ce qu'ils y trouveront surtout, c'est la bonne parole du salut et les promesses de l'amour de Dieu.

CCXCII. — La bonne Nouvelle. L'apostolat de Paul. Argumentation.

3888. (1 : 1-5.) Le seul nom de Paul figure en tête de cette lettre, mais avec mention expresse de la mission qu'il avait reçue directement du Seigneur, lors de sa conversion. C'est ainsi que, dès l'entrée, l'Apôtre se pose comme une autorité qui doit être écoutée et crue. Pourtant, ce qu'il va dire, c'est au nom de tous ses frères qu'il le dira; car Aquilas, Timothée, Tite, Caïus, Aristarque, Eraste, ses compagnons d'œuvre à cette époque, et tous les fidèles d'Ephèse n'avaient pas une autre doctrine que la sienne, nouvelle raison pour que ceux auxquels il écrivait fussent attentifs à sa parole. Bien que l'Eglise ne soit pas l'organe infaillible de la vérité, office qui appartient exclusivement aux saintes Ecritures, le témoignage de l'Eglise ne

laisse pas d'être une grande confirmation de la foi, lors du moins que c'est vraiment l'Eglise ou l'assemblée des croyants qui rend ce témoignage, et non pas quelques prêtres s'arrogeant à eux seuls le nom et la qualité d'Eglise.

3889. Le préambule de la lettre est du reste assez semblable à celui des épîtres aux Thessaloniciens, si ce n'est qu'il est plus ample, l'Apôtre y rappelant les deux doctrines fondamentales du salut, prêchées dès le commencement par Pierre et ses collègues, savoir que si Jésus-Christ s'est soumis à la mort, c'est pour expier nos péchés et pour nous arracher au présent siècle mauvais. L'Apôtre ajoute que cette œuvre de grâce procède tout entière de la volonté du Père, auquel il faut en rapporter la gloire éternellement.

3890. (6-10.) Après avoir ainsi rappelé le grand fait qui est la base de tout l'édifice, Paul entre vivement en matière, pressé qu'il est de déposer sur le parchemin sa protestation contre l'erreur qui menaçait la foi et le salut des Galates. Il commence par déclarer d'une manière générale qu'il ne saurait y avoir deux Evangiles ou deux bonnes Nouvelles. La bonne Nouvelle, comme il le dit, c'est « la grâce de Christ, » cette grâce même qu'il leur avait prêchée. Si donc quelqu'un était allé leur annoncer comme une bonne nouvelle qu'en se faisant circoncire, mais non autrement, ils auraient part aux promesses données à Abraham, celui-là ne leur avait pas annoncé une bonne nouvelle. Quand Paul lui-même, ou un ange venu du ciel, leur tiendrait ce langage, ils devraient le repousser avec exécration, par la raison déjà que ceux qui imaginent quelque chose à côté de la bonne Nouvelle, ne le font certainement pas pour plaire à Dieu, mais pour plaire aux hommes, idée que l'Apôtre reprendra dans la suite avec plus de détail. En attendant, remarquez à cette occasion de quel zèle nous devons être animés pour la saine doctrine. Toute erreur éloigne de Dieu dans une certaine mesure; tout ce qui tend à pervertir la bonne Nouvelle du Christ tend pareillement à perdre les âmes : comment donc pourrions-nous ménager l'erreur en matière de foi? Sans cesser d'user de patience envers ceux qui s'égarent, soyons impitoyables contre tout égarement, fût-ce un ange du ciel qui vînt mettre à l'épreuve notre fidélité.

3891. (11-24; 2 : 1-10.) Il est probable que les hommes qui avaient porté le trouble dans les Eglises de Galatie, avaient eu soin d'affaiblir, par toutes sortes de moyens, l'influence légitime qu'exerçait sur elles le souvenir des prédications de celui par qui Jésus-Christ les

(**Galates 1** : 11-24. **2** : 1-10.)

avait appelées au salut. On avait dû leur dire que Paul n'était qu'un apôtre du second ordre, puisqu'il n'avait pas vécu, comme les autres, avec le Seigneur; que si, en leur prêchant l'Evangile, il ne leur avait jamais parlé de circoncision, ce n'était pas étonnant de la part de quelqu'un qui, extrême en tout, s'affranchissait des obligations de la loi, bien que les frères de Jérusalem n'eussent pas cessé de s'y montrer obéissants. On ne manquait pas, après cela, de le mettre en contradiction avec lui-même, parce qu'il avait fait circoncire Timothée, et en opposition directe avec Pierre, parce qu'il lui avait une fois résisté tout ouvertement. Cela expliquerait pourquoi Paul commence son épître par quelques faits de sa propre histoire. Il dit que s'il n'a pas vécu avec le Seigneur, il l'a vu néanmoins et qu'il a appris de lui directement la doctrine du salut; qu'après avoir été zélé plus que personne pour le judaïsme et, par ce zèle même, persécuteur à outrance de l'Eglise, Christ lui fut révélé par un effet de la grâce éternelle de Dieu; qu'appelé dès ce moment à prêcher la bonne Nouvelle aux nations, il se mit à l'œuvre sans consulter aucun homme; qu'au bout d'un certain temps néanmoins, il vit Pierre et Jacques, desquels il fut reçu en frère, et que les assemblées de la Judée, encore qu'elles ne le connussent pas de visage, glorifiaient Dieu pour la grâce qui lui avait été faite. A cette époque donc, il y avait accord entre lui et tous les disciples, preuve qu'alors du moins il professait l'Evangile même qu'ils avaient tous reçu.

3892. Lorsque, plusieurs années ensuite, et la quatrième fois depuis sa conversion, mais après un long séjour parmi les gentils, il revint à Jérusalem, poussé par une révélation divine, il exposa devant les frères les plus considérés la doctrine qu'il avait prêchée partout, et il savait bien en le faisant qu'il ne serait désavoué par aucun d'eux. Quelques faux frères, il est vrai, s'étant furtivement introduits dans l'Eglise et ne comprenant rien à la liberté évangélique, voulaient contraindre Paul à circoncire Tite; mais précisément parce qu'on l'exigeait et qu'on en faisait une condition de salut, il s'y était refusé catégoriquement, voulant par là maintenir intacte la bonne Nouvelle annoncée aux païens; or il va sans dire qu'il ne fut point blâmé par ceux qui auraient eu vocation à le faire, s'il eût été dans l'erreur. L'Apôtre, cependant, tient à rappeler que son ministère était parfaitement indépendant de celui des autres envoyés de Jésus, ce qui imprimait d'autant plus de force au témoignage de tous. Tenant, eux et lui, directement du Seigneur leur mission, quelle joie et quel affer-

missement de foi pour eux, comme pour nous, de voir qu'un seul et même Esprit leur avait été donné; que si les uns avaient pour mandat spécial d'annoncer l'Evangile aux Juifs et d'autres aux nations, il n'y avait pas toutefois deux évangiles! Aussi, avec quel empressement ne se tendirent-ils pas la main d'association! Il fut d'ailleurs reconnu que Dieu ne faisait aucune différence entre païens et Juifs convertis, et que tous possédaient le même droit au salut; mais que pourtant les pauvres de la Judée avaient des titres particuliers aux assistances pécuniaires des Eglises, puisqu'ils avaient souffert les premiers pour l'Evangile et plus que beaucoup d'autres. Ce détail est touchant : c'est le seul point peut-être sur lequel Paul aurait eu quelque différence d'opinion avec ses collègues, mais encore tombèrent-ils bientôt d'accord là-dessus. Il n'est pas moins intéressant de remarquer le témoignage qu'il rend occasionnellement au ministère de Pierre et de Jean, mais avant tous, de Jacques, l'ancien de Jérusalem, car le frère de Jean était mort à cette époque (Actes 12); par où l'on voit combien Paul était éloigné de vouloir rabaisser ceux qui avaient été appelés au service du Seigneur avant lui.

3893. (11-14.) Il y eut un moment, toutefois, où l'on eût pu croire qu'il existait quelque divergence d'opinions entre Paul et les autres envoyés, notamment entre Paul et Pierre. Celui-ci se trouvant en séjour à Antioche, n'avait fait aucune difficulté de vivre familièrement avec les frères incirconcis. Il les tenait pour héritiers du salut aussi bien que les Juifs qui avaient cru, et comment aurait-il pu voir la chose autrement, lui qui avait baptisé Corneille, l'incirconcis? Mais quelques Juifs, en mission de la part de Jacques, étant arrivés de Jérusalem à Antioche, eurent la faiblesse de se scandaliser d'une telle conduite, et Pierre eut à son tour la faiblesse non moins grande de condescendre à leurs préjugés, lorsqu'il aurait fallu plutôt les braver sans crainte, dans l'intérêt de la vérité et par amour pour eux. En agissant comme il le fit, ne tendait-il pas un piége à certains frères juifs, qui pouvaient s'ancrer ainsi dans la fausse idée que la différence religieuse entre circoncis et incirconcis subsistait encore? Si Pierre eût changé de mode de vivre par l'effet d'un changement dans ses convictions, il eût été moins coupable; mais sa conduite était empreinte de ce genre d'hypocrisie qui consiste à dissimuler ses vrais sentiments, par crainte des hommes [3193]; et, preuve du danger qu'offrait un tel exemple, voyez Barnabas qui fut lui-même entraîné à feindre. C'est pourquoi Paul dut reprendre Pierre, lui résister pu-

(Galates 2 : 15-18.)

bliquement en face, bien que Pierre fût son aîné dans la foi, comme dans la vie. Mais sur quoi porta la censure? Sur ce que Pierre abandonnait la saine doctrine? Nullement. L'accord demeurait complet en ce point. L'erreur momentanée de Pierre fut une simple erreur de pratique, ce que montrent clairement les observations de son collègue. «Quoi! dit-il à Pierre, tu es dans la conviction que Dieu ne met pas de différence entre les nations et nous, Juifs; en conséquence, depuis que tu es à Antioche, tu n'as fait aucune difficulté de vivre avec eux, bien qu'ils ne suivent pas les observances de la loi; et maintenant, tu les traites comme s'ils étaient encore étrangers au peuple de Dieu et aux promesses de l'alliance! Mais c'est dire, contre tes vraies intentions et contre tes propres actes, qu'ils sont dans l'obligation de se faire Juifs! » Tel est le premier argument de l'Apôtre : les suivants sont plus dogmatiques.

3894. (15-18.) C'est ici proprement que commence l'argumentation. Les raisonnements s'y pressent avec une telle abondance et une telle concision, que le sens n'en est pas toujours facile à déterminer. D'abord, mais cela importe peu, l'on ne voit pas très bien si l'Apôtre continue le récit de son entretien avec Pierre, ou s'il s'adresse dès ce moment aux Galates. Peut-être fait-il les deux choses à la fois; c'est-à-dire qu'il glisse de l'argument qu'il présenta jadis à son collègue pour lui faire honte de son inconséquence, à ceux par lesquels il voulait faire sentir aux Galates la leur. Quoi qu'il en soit, voici la substance de sa pensée. En se convertissant à Jésus-Christ, les Juifs déclarent qu'ils ne sauraient être justifiés par l'observation de la loi; mais s'ils ne le peuvent, les païens le peuvent bien moins encore : par conséquent, nulle chair, nul homme au monde, ne peut être justifié par l'obéissance à une loi quelconque. Or, continue-t-il (et voici où le raisonnement devient difficile à suivre), si, après avoir cherché en Christ notre justice (Actes 13 : 39), nous avions encore besoin des observances de la loi pour être sauvés, ce serait une preuve que nous serions encore dans nos péchés. Mais si nous sommes encore pécheurs, dépourvus de justice, même après avoir cru, quel service Jésus-Christ nous a-t-il rendu? Se pourrait-il qu'il nous laissât dans la condition du péché? Impossible, dit l'Apôtre, car ce serait reconstruire ce qui a été détruit, et, si je le faisais, moi qui me suis employé à la démolition de la propre justice, je me constituerais transgresseur du commandement de Dieu, ou plutôt je demeurerais chargé de mes transgressions, tout en me réclamant de Jésus-Christ. Voilà

(**Galates 2** : 19-21. **3** : 1-7.)

pourquoi Paul disait tout à l'heure qu'en agissant ainsi, on ferait du Christ un ministre, ou un serviteur du péché ; qu'on le mettrait au service du péché.

3895. (19-21.) Comment d'ailleurs ose-t-on parler d'œuvres pour compléter ou s'assurer la justice qui vient du Christ? Ne sait-on pas que la loi n'a de puissance que pour faire mourir? Heureux ceux que l'étude de la loi et leurs efforts pour la mettre en pratique, amènent à sentir leur état de mort devant Dieu [88], afin de chercher leur vie en Jésus-Christ! Mais ce n'est pas même la loi proprement qui nous donne cette conviction de notre état de mort; c'est bien plutôt la contemplation de la croix de Jésus-Christ. En regardant à cette croix sur laquelle mes péchés furent expiés, d'une part je vois ce que je méritais devant Dieu et ce que Christ m'a mérité; d'autre part, je sens se former en moi la vie de Celui qui m'a aimé d'un amour éternel; vie qui, par la foi en lui, se développe dans tout mon être, aussi longtemps que j'habite ce corps terrestre. La vérité est donc que toute justice vient de Christ, par la foi; soit le pardon, soit la sainteté, la loi ne pouvant produire ni l'un ni l'autre de ces bienfaits. Or, cette vérité, c'est, en d'autres termes, la doctrine de la grâce de Dieu. Ah! prenons garde de l'annuler; et considérons bien que chercher, de façon ou d'autre, la justice par le moyen d'une loi ou autrement par les œuvres, c'est faire mourir Christ en pure perte, agir comme si Jésus n'était pas mort pour nous, comme s'il n'y avait point de grâce.

3896. (3 : 1-7.) Tout ceci paraît si évident à l'Apôtre qu'il ne peut retenir une exclamation toute semblable à celle qui sortit de la bouche de notre Sauveur, lorsque ses disciples s'obstinaient à ne pas comprendre la chose la plus simple (Luc 24 : 25). « Vous, leur dit-il, qui, lorsque la croix du Christ vous fut prêchée, aviez saisi la signification des souffrances du Seigneur comme s'il avait été crucifié sous vos yeux; vous qui, par la foi en lui et non par la loi, avez reçu le Saint-Esprit; vous qui avez souffert tant de maux à cause de la profession de cette foi, est-ce que vous voudriez annuler la grâce de Dieu et faire que Christ fût mort en pure perte? Est-ce qu'après avoir commencé par l'Esprit, vous voudriez finir par la chair? Vos souffrances mêmes ne vous attacheront-elles pas à la doctrine pour laquelle vous souffrez? Les dons miraculeux du Saint-Esprit qui vous ont été faits, ne vous sont-ils pas un garant que vous possédez la vérité? Que demanderez-vous à la loi, que la foi ne vous ait déjà donné? Serait-ce peut-être la qualité d'enfants d'Abraham et les priviléges

(**Galates 3** : 8-14; 15-18.)

qui s'y rattachent? Mais, « comme Abraham crut Dieu et que cela lui fut imputé à justice, sachez que ceux qui sont de la foi, ceux-là sont fils d'Abraham. » Nous avons ici l'argument principal de l'Apôtre. Il déclare avec l'autorité du Saint-Esprit que c'est la foi et non la circoncision, ni aucune observance légale, qui transmet la vraie qualité de fils d'Abraham; puis il va le démontrer par divers passages des Ecritures, et il en résultera que les Galates eux-mêmes, bien qu'issus de peuples qui n'avaient, selon la chair, aucune relation avec le père des Juifs, ne laissaient pas d'être, par la foi en Christ, les héritiers de toutes les promesses faites à Abraham et à sa postérité.

3897. (8-14.) S'appuyant sur les Ecritures, Paul rappelle la grande promesse qui avait été faite aux nations dans la personne d'Abraham (Gen. **12** : 3); et, pour montrer que cette promesse devait leur être appliquée par la foi et non par la loi, il cite une autre déclaration constatant qu'il n'y a que malédictions à recevoir de la loi, au lieu de bénédictions (Deut. **27** : 26). Ce n'est donc pas par la loi que s'héritent les promesses faites à Abraham, et, dans sa personne, à toutes les nations. Pour confirmer ce raisonnement sans réplique, l'Apôtre avance encore deux passages, dont l'un déclare que la vie éternelle appartient à celui qui est juste par la foi (Hab. **2** : 4), et l'autre, que pour obtenir la vie éternelle aux termes de la loi, il faut lui rendre une obéissance parfaite (Lévit. **18** : 5). Il rapproche ces deux passages sans conclure, mais la conclusion se présente d'elle-même. Pour hériter de la vie éternelle selon la loi, il faut avoir accompli tout ce qu'elle commande (Luc **10** : 28), et c'est ce que personne n'a fait. En conséquence, il n'y a de vie éternelle possible que par la foi, et voici comment. Christ nous a rachetés de la malédiction, en souffrant malédiction pour nous sur la croix; sur cette même croix, il a rendu possible pour des pécheurs maudits, l'effusion du Saint-Esprit dans leurs coupables cœurs [3447]; enfin, c'est au moyen de la foi que nous avons part à cette double grâce. Le raisonnement est complet, et la vérité qu'il établit subsiste tout entière pour nous, que nous descendions d'Abraham selon la chair, ou que nous soyons, par nature, des pécheurs d'entre les nations.

3898. (15-18.) Ce n'est pas tout, lorsque Dieu fit connaître à Abraham sa volonté dernière au sujet de l'héritage des promesses, il exprima dans cette espèce de testament, que les promesses étaient faites, non à tous ceux qui naîtraient du patriarche, mais à un de ses descendants, appelé par excellence sa postérité, postérité qui est le

(Galates 3 : 19, 20; 21-29.)

Christ. C'est donc à lui proprement qu'appartient l'héritage, comme il est dit au psaume second, à lui et aux siens. Mais un testament, une fois homologué, ne peut être ni annulé, ni modifié. Or, dans le cas actuel, l'hérédité ouverte par le testateur, l'a été en vertu d'une promesse et non d'un commandement. Dieu a dit : « Je te bénirai, » et cela sans condition quelconque. Il est vrai que, plus tard, il a tenu cet autre langage : « Si tu obéis, je te bénirai » [1030]; mais c'était sous un régime tout différent, et ce régime de la loi ne saurait avoir aboli le testament fondé sur la promesse : encore un raisonnement sans réplique.

3899. (19, 20.) Cependant il fait naître une question qui paraît grave. A quoi bon la loi, cette loi qui fut donnée quatre cent trente ans après, si elle n'annule ni ne modifie la promesse? La réponse de l'Apôtre est obscure comme tout ce qui est très concis, et elle est concise parce que l'écrivain sacré est pressé de reprendre la suite de son argumentation. La loi, dit-il, fut ajoutée à cause des transgressions; c'est-à-dire, je pense, parce que le péché allait croissant et qu'il fallait le comprimer, tout en effrayant les transgresseurs; mais ce n'était qu'un état de choses provisoire, en attendant la postérité à qui la promesse avait été faite, c'est-à-dire le Christ et son peuple; état de choses par conséquent très inférieur à celui qui l'avait précédé et encore plus à celui qui devait le suivre. Car sous la loi il y eut, outre les anges, un médiateur humain entre le Seigneur et Israël, savoir Moïse, tandis que pour Abraham comme pour l'Eglise, le nouveau peuple, Dieu lui-même est le médiateur; par quoi il faut entendre notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ.

3900. (21-29.) Après cette courte digression, l'Apôtre reprenant ce qu'il disait tout à l'heure (18), que si l'hérédité venait d'une loi, elle ne viendrait plus d'une promesse, se pose à lui-même cette question : « La loi est-elle donc contre les promesses de Dieu? » — Réponse : Pour que la loi fût réellement en opposition avec les promesses, il faudrait qu'il lui fût possible de donner la vie : alors la justice s'obtiendrait au moyen d'une loi, la foi serait inutile et la promesse, sans objet. Mais, comme on l'a vu plus haut, l'Ecriture (et par conséquent la loi qui y est comprise) suppose partout l'homme pécheur et justement condamné; c'est pourquoi toutes ses promesses sont faites à ceux qui croient en Jésus-Christ, et non à ceux qui pratiquent la loi. La raison en est que tous sont enfermés sous le péché, comme un prisonnier sous la sombre voûte d'un cachot. La loi ne fut point une dé-

(Galates 4 : 1-7.)

livrance de cette prison, car la loi est, elle-même, une cellule dans laquelle nous fûmes gardés, dit l'Apôtre, jusqu'à ce que la révélation de Jésus-Christ vînt nous l'ouvrir par la foi. D'une autre manière, si la loi se trouve en quelque rapport avec la promesse, ce n'est que parce qu'elle a exercé près de nous les fonctions d'un instituteur pour nous conduire au Christ. C'est elle qui, agitant notre conscience, nous a fait sentir le besoin que nous avions d'un Sauveur; mais maintenant que la foi est venue, nous ne sommes plus sous l'instituteur. O vous qui lisez ces lignes! si, comme les Galates, vous possédez la foi en Jésus, vous avez aussi comme eux atteint, spirituellement, l'âge de majorité; vous êtes fils et filles de Dieu; vous avez revêtu Christ. Juifs ou Grecs, esclaves ou libres, hommes ou femmes, n'importe, vous êtes un seul dans le Christ Jésus; c'est-à-dire qu'unis à lui par la foi, vous êtes avec lui la postérité bénie. Membres de l'alliance dont Dieu seul est médiateur, vous appartenez au Christ; de cette manière, « vous êtes fils d'Abraham et, selon la promesse, héritiers. » — Oh! combien cette page magnifique dut faire battre le cœur des pauvres Galates! Que d'âmes qui, dès lors, y ont trouvé leur consolation et leur force! Puisse-t-il en être de même pour vous, mes chers lecteurs!

CCXCIII. — Exhortation à demeurer dans la liberté par le moyen de la foi; à s'assujettir les uns aux autres par l'amour; à fuir les œuvres de la chair pour porter le fruit de l'Esprit; à remplir les uns envers les autres tous les devoirs de la charité.

3901. (4 : 1-7.) Ici, l'Apôtre revient sur une idée précédente, en la revêtant d'un nouveau jour. Il représente le peuple élu tout entier sous l'image d'un petit enfant qui, bien qu'héritier présomptif d'une grande fortune, ne possède rien en propre, non plus qu'un esclave, et qui, son père étant absent, se voit sous la tutelle d'administrateurs de son bien, jusqu'au temps marqué par le père. Telle fut, dit Paul, notre situation, jusqu'à la venue du Christ. Nous étions asservis sous les éléments du monde, mis en tutelle, dépendants d'une loi, partie élémentaire de l'éducation religieuse d'ici-bas; mais au temps marqué par les prophètes, le fils de la femme [103], un Sauveur né sous la loi, est venu racheter ceux qui sont nés sous la loi, et, Juif, procurer à des Juifs la qualité d'enfants de Dieu par adoption (Jean 1 : 12). Mais cette même grâce, Dieu vous l'a faite à vous, Galates; puisqu'il a envoyé dans vos cœurs l'Esprit de son Fils, par lequel vous criez Abba,

(Galates 4 : 8-12; 13-20.)

Père, comme Jésus-Christ lui-même (Marc 14 : 36). Cet Esprit étant en vous par le rachat de vos âmes, vous n'êtes plus esclaves, mais fils; or, si vous êtes fils de Dieu, vous êtes aussi ses héritiers, et par conséquent ceux d'Abraham, au moyen, non de la loi, mais de Jésus-Christ; c'est en ces mots que Paul ramène sa conclusion précédente.

3902. (8-12.) Des Juifs, sur qui sa pensée s'était portée d'abord, il avait passé aux Galates, sans transition sensible. Maintenant, il reprend d'une façon plus spéciale ce qui les concerne. La position des Gentils avant la prédication de l'Evangile, avait quelque chose de bien plus humiliant et de plus défavorable que celle des Juifs; car ils étaient asservis, non à la loi de Dieu, mais à d'impures idoles, choses qui, de nature, ne sont point des dieux. Mais, leur dit-il, à présent que vous avez connu Dieu, ou plutôt que Dieu vous a connus, cherchés, éclairés, sauvés, comment se peut-il que, par un véritable anachronisme, vous vous tourniez vers un nouvel asservissement? Vous êtes majeurs et vous voulez redevenir enfants; libres, et vous courez au-devant de la servitude! Votre éducation est faite, et vous retournez aux éléments! car toutes ces observances légales qu'on veut vous imposer ne sont pas autre chose! Vraiment, vous me faites craindre que je n'aie perdu ma peine au milieu de vous! Parole pleine de tristesse, dans laquelle on verrait du découragement, si elle venait de quelqu'un d'autre et si elle n'était suivie de cette chaleureuse exhortation : « Soyez comme moi, car moi aussi je suis comme vous. Frères, je vous en supplie. » — « Je suis comme vous; » c'est-à-dire, moi Israélite, moi ex-pharisien, moi apôtre, je ne suis ni plus ni moins pécheur que vous, je ne suis pas justifié autrement que vous, je ne me sens pas plus lié par la loi que vous. « Soyez donc comme moi, » vous hommes des nations, qui n'avez pas les excuses que je pourrais alléguer si j'avais le tort de judaïser.

3903. (13-20.) « Vous me faites craindre que je n'aie pris en vain de la peine pour vous : » voilà ce que l'Apôtre venait de dire; « toutefois, semble-t-il ajouter, ne pensez pas que je m'envisage comme personnellement offensé. Loin de là, je ne saurais oublier avec quelle extrême bienveillance vous me reçûtes la première fois, avec quelle considération, avec quelle joie, et je ne saurais dire de quels sacrifices vous n'eussiez pas été capables à mon égard. Si donc vous négligez maintenant mes leçons, je ne vous en veux d'aucune manière; c'est vous plutôt qui me traitez en ennemi, depuis que, dans mon séjour récent, je vous ai dit la vérité. » Car, hélas! telle est la répu-

gnance de notre cœur naturel pour la vérité de Dieu, que nous en voulons souvent à ceux qui nous la disent! « Mais vos réels ennemis, continue l'Apôtre, ne le voyez-vous pas? ce sont les hommes qui déploient tant de zèle à m'enlever votre affection et à me retirer votre confiance. » Et pourtant, comme il méritait de meilleurs procédés, ce Paul qui était en travail continuel d'enfantement pour ses chers Galates, qu'il appelle ses petits enfants! Il regrette d'avoir dû les quitter, il voudrait être encore au milieu d'eux; car l'avenir de leurs Eglises le met dans la plus grande inquiétude.

3904. (21-31.) Après cette effusion des sentiments affectueux qui remplissaient son âme, l'Apôtre retourne à sa discussion. Abraham, dit-il, eut deux fils, l'un d'Agar, l'autre de Sara; celui-là né de la servante et fils d'Abraham selon la chair, est l'image de l'alliance légale promulguée en Sinaï; Isaac, au contraire, enfant de la promesse et né de la femme libre, est l'image du second testament. Ou plutôt, Agar, l'esclave, est la Jérusalem selon la chair ou la loi, qui n'enfante que des esclaves; tandis que Sara est la Jérusalem céleste, mère de tous ceux qui croient. Longtemps elle fut stérile; mais, comme l'avait prédit Esaïe, elle devait avoir enfin une nombreuse, très nombreuse postérité (Es. 54 : 1-3). Que font donc ceux qui se replacent sous la loi, comme moyen de salut? D'enfants de la femme libre, de citoyens de la Jérusalem céleste, ils ont la folie de vouloir redevenir les enfants de l'esclave, les sujets de la Jérusalem charnelle! A cette occasion, l'Apôtre rappelle qu'Ismaël, en persécutant Isaac, fut le type des Juifs qui persécutaient l'Eglise; et de tout temps l'esprit légal et formaliste a été l'Ismaël se moquant de ceux qui, par la foi, sont héritiers de la promesse.

3905. (5 : 1-6.) Notre Seigneur avait dit aux Juifs : « Si le Fils vous rend libres, vous serez véritablement libres » (Jean 8 : 36) [3137]. Lui seul en effet peut nous soustraire au joug de la loi et du péché; hors de lui, il n'y a pour l'âme que crainte et esclavage. C'est pourquoi Paul déclare que si, par obéissance servile à la loi et pour s'assurer la qualité d'enfant de Dieu, quelqu'un se faisait circoncire, Christ ne lui servirait de rien. Car aussitôt qu'on entre dans la carrière des observances légales, il faut la parcourir jusqu'au bout; et il est clair que, si la justice s'obtient par la loi, ce n'est pas par la seule loi cérémonielle, mais par la loi dans son ensemble et dans chacune de ses parties : la foi uniquement, ou la loi tout entière. Ceux donc qui poursuivent la justice des œuvres, se séparent du Christ et

(Galates 2 : 7-12; 13-15.)

brisent eux-mêmes avec le salut par grâce. C'est ce que ne feront jamais les hommes qui sont conduits par l'Esprit de Dieu. Ils savent qu'en Jésus-Christ, ce n'est ni d'être circoncis, ni de ne l'être pas qui sert à quelque chose, mais que ce qui sauve, c'est la foi, principe de vie dont l'efficace se déploie par l'amour. Il faut bien remarquer ce point essentiel. La foi que l'Apôtre met en opposition avec la loi; la foi qui justifie, tandis que la loi condamne; la foi qui rend libres ceux que la loi retient dans l'esclavage, cette foi n'est pas une simple adhésion de l'entendement, mais une sainte affection, le regard du cœur vers Jésus-Christ crucifié et ressuscité (Jean 6 : 40), et cette sainte conplation produit l'amour de Dieu et du prochain.

3906. (7-12.) C'est ainsi que les choses s'étaient passées jusque-là chez les Galates. Animés par une vraie foi, ils ne marchaient pas, ils couraient dans la carrière. Comment donc s'étaient-ils arrêtés pour ne plus obéir à la vérité? Leur erreur, pour certain, ne venait pas de celui qui les avait appelés au salut et qui les appelait encore par la voix de son apôtre. Un peu de mauvais levain s'était glissé parmi eux et menaçait d'envahir toute l'Eglise. Mais Paul se confiant dans le Seigneur bien plus qu'en eux, avait tout espoir que leur égarement ne serait que momentané, et que, de cette manière, celui qui les avait troublés, porterait seul la peine de son péché. Hélas! il savait par expérience qu'il n'est pas agréable de soutenir la vérité envers et contre tous; il savait que ce qui irritait les Juifs, c'était précisément la doctrine du salut par pure grâce, et que, volontairement esclaves, ils auraient voulu voir tous les hommes esclaves comme eux; mais, pour leur plaire, pliera-t-il l'Evangile à leurs préjugés? Non; mieux vaut être persécuté par les falsificateurs de la saine doctrine, que de se concilier leur approbation en les imitant.

3907. (13-15.) Cependant, plus l'Apôtre avait insisté sur l'erreur de ceux qui cherchent leur justice dans la loi, plus il importait qu'il prévînt l'abus qu'on pouvait faire du salut par grâce. Reprenant ce qu'il disait tout à l'heure relativement à la liberté que Jésus-Christ assure aux croyants, il rappelle à ses lecteurs que la liberté des enfants de Dieu n'est pas la liberté de faire le mal. Parce qu'ils croient, ils aiment; et, parce qu'ils aiment, ils s'assujettissent les uns aux autres, renonçant ainsi librement à leur liberté, ou plutôt n'étant affranchis de l'esclavage du péché que pour devenir les esclaves du devoir. Par là, sans chercher leur justice dans la loi, ils accomplissent la loi, puisqu'on peut la résumer en cette seule parole : « Tu aimeras

(**Galates 5** : 16-25; 26. **6** : 1-5.)

ton prochain comme toi-même. » En effet, c'est par notre amour pour le prochain que se manifeste notre amour pour Dieu. Or, que s'était-il passé, selon toute apparence, chez les Galates? Avec l'erreur, Satan avait semé des divisions, des discussions, des querelles; la charité disparaissait et la ruine des âmes était imminente.

3908. (16-25.) Le chrétien croit, donc il aime; donc il n'est pas sans loi, encore qu'il ne soit pas sous la loi. Voici maintenant un autre point de vue de la même vérité. Les disciples de Jésus sont conduits par le Saint-Esprit. On peut donc leur dire : « Marchez par l'Esprit, et n'accomplissez pas les désirs de la chair. » L'Esprit et la chair sont deux maîtres, comme Dieu et Mammon (Matth. **6** : 24); leurs volontés sont absolument opposées, et à tel point que le même individu fait souvent, selon la chair, des choses que, selon l'Esprit, il condamne. S'il y a des fruits de l'Esprit, il y a aussi des œuvres de la chair. Celles-ci sont manifestes, c'est-à-dire qu'elles se produisent au dehors et sont faciles à reconnaître. Il en est d'horribles, telles que l'adultère, la fornication, le meurtre, l'ivrognerie; il en est de moins odieuses, mais non moins coupables, savoir la jalousie, l'esprit de secte, la gourmandise; ceux qui s'y livrent n'hériteront pas le royaume de Dieu, et si nous sommes conduits par l'Esprit, nous éviterons tous ces péchés, bien que nous ne soyons pas sous la loi. D'un autre côté, les fruits de l'Esprit; non, le fruit de l'Esprit (car l'œuvre de Dieu est une œuvre une et indivisible), le fruit de l'Esprit c'est l'amour et toute une aimable famille de saintes affections et d'honnêtes habitudes. Or, contre ces choses, il n'y a point de loi, car c'est au contraire tout ce que la loi exige de plus relevé. En résumé donc, les disciples de Jésus ne pratiquent pas les œuvres de la chair, parce qu'ils ont crucifié la chair avec ses convoitises; en eux, au contraire, se produit le fruit de l'Esprit, parce qu'ils vivent par l'Esprit. Il suit de là qu'ils accomplissent la loi, quoiqu'ils ne cherchent point en elle leur justice; c'est même par cette raison que l'Esprit d'adoption les sanctifie.

3909. (26; **6** : 1-5.) En comparant le dernier verset du chapitre **5** avec les versets 13 et 15 de ce même chapitre, on voit la pensée de l'Apôtre se rejoindre en quelque sorte. Aimer son prochain c'est, d'un même coup, accomplir la foi et la loi. Combien donc ne sont pas dangereuses et criminelles les disputes entre chrétiens, disputes qui viennent toujours de ce qu'on abjure de part ou d'autre la saine doctrine, et encore plus de ce qu'on manque d'humilité. Pourquoi cette passion d'idées nouvelles, et ces discussions violentes, et cet esprit de

rivalité qui troublent les Eglises? C'est, nous dit le Saint-Esprit, c'est l'amour de la vaine gloire qui produit tout cela. On veut briller, on veut se faire un nom, et, dans le cas particulier, on ne peut renoncer à toute justice propre. Après quoi, la charité pouvant seule guérir les plaies de l'orgueil et de l'égoïsme, lorsqu'un homme s'égare de la sorte, faisant l'œuvre de la chair et non celle de l'Esprit, il faut que ceux qui sont conduits par l'Esprit le redressent avec douceur, comme on redresse un acier qui volerait en éclats si on le traitait brusquement. Ce qui d'ailleurs doit porter à la douceur celui qui reprend un frère, c'est la pensée de sa propre fragilité. Cette considération et celle de nos nombreux péchés nous diront en outre de porter le fardeau les uns des autres; c'est-à-dire de compatir aux misères spirituelles de nos frères, d'en gémir avec eux, de leur en procurer le soulagement. C'est accomplir la loi de Celui qui a « porté nos douleurs et s'est chargé de nos langueurs. » Que si quelqu'un oublie son propre néant, il se séduit lui-même et il se met dans l'incapacité de tendre secours à autrui. Il faut donc que chacun éprouve ou examine son œuvre à soi. S'il croit pouvoir s'en glorifier, que ce ne soit pas du moins en s'élevant au-dessus des autres, car le meilleur même a son fardeau de péchés.

3910. (6-10.) Du devoir de compatir aux misères spirituelles de nos frères, l'Apôtre passe au devoir non moins strict de subvenir à leurs nécessités temporelles. D'abord, il parle de la générosité avec laquelle ceux qui reçoivent les riches enseignements de la Parole de Dieu doivent pourvoir aux besoins des ministres de cette Parole. Rien n'est plus opposé à l'esprit et au texte des Ecritures que de fournir aux frais du culte par des voies légales et par conséquent de contrainte. Il ne l'est pas moins d'encourager les fidèles à faire de riches fondations, au moyen desquelles les besoins de l'Eglise soient assurés pour des siècles, en sorte que ceux qui sont enseignés dans la Parole n'aient à l'avenir plus rien à faire pour l'entretien de ceux qui les enseignent. Dieu veut qu'il y ait cette constante relation entre le docteur et ses disciples : l'un, prêchant la Parole sans rien exiger de ceux qui l'écoutent et prêt à continuer lors même qu'on ne lui fournirait pas son pain, sauf à se le procurer par quelque travail, comme Paul; les autres, se faisant une douce obligation devant Dieu, de partager leur aisance avec les hommes fidèles qui consacrent leur vie à quelque ministère dans l'Eglise. Or, dès qu'on le fait pour Dieu, on ne peut que le faire avec libéralité; autrement, ce serait se moquer

(Galates 6 : 11-16.)

de Celui qui nous a tout donné et à qui tout revient de droit. En général, notre devoir est de semer l'argent. Beaucoup de personnes le jettent au vent, ou le sèment en des lieux d'avarice, de sensualité, de vaine gloire : c'est semer pour sa chair; mais quand viendra le temps de la moisson (Matth. 13 : 39), de telles semailles ne produiront qu'une récolte de mort et de pourriture. Si au contraire on sème pour l'Esprit, on moissonnera, de l'Esprit, la vie éternelle. Toute dépense a donc en elle un germe de mort ou de vie. Mais la moisson ne suit pas immédiatement les semailles. De mauvais jours peuvent venir entre deux. Le fruit de nos bonnes œuvres se fait quelquefois attendre. Pas de découragement néanmoins; la récolte ne peut manquer au temps voulu de Dieu. Quant à la saison des semailles, elle dure toute la vie : les occasions d'exercer la bienfaisance ne manquent jamais, soit envers les nécessiteux, quels qu'ils soient, soit surtout envers ceux qui appartiennent à la maison de la foi, c'est-à-dire à l'Eglise de Jésus-Christ [3380].

3911. (11-16.) Sans revenir sur ce que j'ai dit à l'occasion du verset 11, voyez comment l'Apôtre, qui pensait avoir achevé sa lettre, reprend avec une nouvelle force l'idée principale qu'il y a développée : « Ceux qui veulent vous contraindre à la circoncision ne le font que par des motifs charnels. Au fond, ils sont plus touchés de l'honneur d'appartenir à Abraham que de posséder les grâces qui découlent de la croix du Christ, et ils s'efforcent de calmer, par ce compromis, l'irritation des Juifs contre l'Evangile. » « Quant à moi, continue Paul, toute ma gloire est dans la croix de notre Seigneur Jésus-Christ. Par elle, le monde me fait l'effet d'un crucifié; je m'en éloigne avec compassion et avec dégoût, m'inquiétant peu de l'opinion qu'il peut avoir de moi. Par elle aussi, je suis crucifié quant au monde; c'est-à-dire que je me soumets à tout ce que le monde voudra me faire souffrir à raison de ma foi. Après cela, peu importent au fond et la circoncision et l'incirconcision; l'essentiel est d'être devenu une nouvelle créature. Pensez-vous comme moi là-dessus et faites-vous de cette pensée la règle de votre vie? En ce cas, la miséricorde et la paix vous appartiennent, à vous fidèles de Galatie, non moins qu'aux enfants d'Israël qui ont cru Dieu. » — En rapprochant le verset 15 de ce que nous lisons au chapitre 5, verset 6, on arrive à ce résultat évident que la nouvelle création ou la nouvelle naissance dont Jésus-Chirst parlait à Nicodème (Jean 3) se manifeste par la foi, mais par une foi qui déploie son efficace au moyen de la charité.

(**Galates 6 : 17; 18.**)

Avec une telle foi, l'on a le ciel dans le cœur et l'on marche d'un pas assuré vers la vie éternelle.

3912. (17.) Paul, crucifié quant au monde, portait en son corps les flétrissures du Seigneur Jésus [3885]. Il rappelle ce fait pour engager les Galates, par ce dernier trait, à répudier leurs funestes erreurs. En y persistant, ils navraient le cœur de leur père en la foi, et voudraient-ils ajouter cette affliction aux souffrances de son pénible ministère? Considération bien humaine, diront peut-être quelques personnes! mais le Saint-Esprit nous montre par là qu'il n'est pas absolument interdit d'en appeler aux affections de ceux qu'on veut éclairer. Ah! sans doute, s'attacher à la vérité par des motifs purement humains, ne saurait plaire à Dieu; mais ce qui ne saurait non plus lui être agréable, c'est que nous comptions pour rien la douleur profonde que nos erreurs et nos péchés causent à nos frères en la foi, à ceux entre autres qui furent les instruments de notre conversion et qui nous prodiguèrent si souvent leurs soins. Combien d'âmes et d'Eglises qui seraient encore debout, si elles avaient mieux écouté la voix intérieure qui, d'accord avec la Bible, leur disait de ne pas désoler leurs conducteurs spirituels!

3913. (18.) L'Apôtre termine par un vœu tout à fait semblable à ceux de ses précédentes lettres. La seule différence vient probablement de ce que les maux des Galates étaient d'une nature spirituelle. Quoi qu'il en soit, mes chers lecteurs, convertissons ces vœux en prière, et ne quittons pas cette importante épître sans nous écrier : « O Seigneur Jésus! sois avec notre esprit par ta grâce; donne-nous de sentir toujours plus le besoin de ta grâce; garde-nous de toute doctrine qui pourrait nous éloigner de toi et nous priver de ta grâce, quelque belle apparence que cette doctrine pût revêtir. Amen! »

—

PREMIÈRE ÉPITRE DE PAUL A TIMOTHÉE.

CCXCIV. — Données historiques. La foi et la loi; la bonne guerre; la prière d'intercession; la femme chrétienne; les anciens et les diacres; l'Église et le mystère de la piété.

3914. Rien, au premier abord, ne semble plus facile que de marquer l'époque précise où cette lettre fut écrite. On y voit que, peu

(I Timothée 1 : 3. 3 : 14. 4 : 13)

auparavant sans doute, Paul avait quitté la ville d'Ephèse pour aller en Macédoine (1 : 3), et cette circonstance dirige naturellement la pensée sur le voyage qu'il fit dans cette province et plus loin, à la fin de son séjour à Ephèse [3878]. Mais il exprime, par deux fois dans cette même lettre, l'intention qu'il avait de rejoindre bientôt Timothée (3 : 14); or, quand il partit d'Ephèse, après l'émeute suscitée par Démétrius, il dut plutôt songer à exécuter le plan qu'il avait conçu précédemment (Actes 19 : 21), et que, par le fait, il exécuta, du moins en partie, ainsi que nous le verrons plus tard (4 : 13).

3915. Quelques personnes pensent que, durant son séjour d'environ trois ans à Ephèse, Paul ne put se sentir si près de la Macédoine, sans contenter le désir qu'il entretenait depuis plusieurs années de revoir ses frères de Thessalonique et des Eglises voisines. Il se serait donc mis en route d'assez bonne heure, même avant la mission plus tardive de Timothée et d'Eraste [3875], et il aurait franchi les quatre-vingts lieues de mer qui le séparaient de l'Europe, avec l'intention de rejoindre ses frères à Ephèse. Ce serait pendant cette excursion qu'il aurait écrit à Timothée la lettre que nous avons sous les yeux. On peut objecter que le livre des Actes ne fait nulle mention d'une excursion de Paul en Macédoine durant son séjour à Ephèse; mais il n'avait pas parlé non plus du séjour de Paul en Arabie, et chacun sait que l'auteur de ce saint livre n'a pas dû nous donner des mémoires complets sur les événements de l'époque.

3916. Il est une autre supposition que je ne saurais passer sous silence. Un certain nombre de théologiens croient que la première lettre à Timothée fut écrite après un troisième séjour de Paul à Ephèse, séjour dont le livre des Actes ne ferait pas mention, parce que l'histoire qu'il renferme ne va pas jusque-là. La composition de cette lettre se trouverait ainsi reculée d'au moins huit ans. Or on a quelque peine à concilier ce fait avec un détail intéressant contenu dans l'épître même. On y voit que Timothée était jeune encore lorsque Paul lui écrivit (4 : 12). Et puis, ne serait-il pas bien étonnant, qu'après tant d'années d'exercice de son ministère, Timothée n'eût pas encore reçu les instructions que le Saint-Esprit lui donne ici par la bouche de son père en la foi. Ces difficultés s'évanouissent au moyen de la supposition que j'ai faite tout à l'heure d'après de bons auteurs, et je crois devoir m'y arrêter. D'ailleurs, quel que soit le moment où cette lettre fut écrite, puisqu'elle est adressée à un homme qui, momentanément du moins, eut à remplir un important ministère dans l'Eglise

(**I Timothée 1** : 1, 2; 3, 4; 5-11.)

d'Ephèse, il est intéressant de l'étudier peu après le récit de la fondation de cette Eglise.

3917. (**1** : 1, 2.) La lettre que nous avons sous les yeux est une lettre particulière, même une lettre d'affaires, si l'on veut, et toutefois de quel ton solennel elle commence. Ce n'est pas la solennité qu'affecte un homme qui, à défaut d'autorité réelle, cherche à imposer; c'est une gravité simple et vraie, résultant de la position que celui qui parle occupe devant Dieu et de la sainteté du mandat qu'il a reçu. Paul est le père spirituel de Timothée, mais il est, avant cela, apôtre ou envoyé de Jésus-Christ; il agit, parle et écrit selon le commandement de Dieu, auteur de notre salut comme de notre existence, et de la part du Seigneur Jésus, dont la volonté est une avec celle du Père et sur qui reposent toutes les espérances du pécheur, pour le temps et pour l'éternité. Quant au vœu par lequel il ouvre sa lettre, c'est celui que nous avons vu précédemment [3827, 3889], avec l'addition du mot « miséricorde. » Est-ce à dire que Timothée eût plus besoin de pardon que les Thessaloniciens et les Galates? Ni plus, ni moins; mais que pouvons-nous souhaiter de mieux à ceux que nous aimons? [565].

3918. (3, 4.) Il est difficile de savoir ce qu'étaient ces fables et ces généalogies contre lesquelles l'Apôtre veut que son disciple continue de prémunir les Ephésiens. Quand on considère la puissance qu'exercent sur nous les préjugés que nous avons sucés avec le lait, il ne serait pas étonnant que les fidèles d'entre les païens eussent permis à leur imagination de concilier les fables de leur ancien paganisme avec les vérités de la foi, comme les fidèles d'entre les Juifs ne revenaient que trop facilement aux généalogies dont, en leur qualité de fils d'Abraham, ils étaient si fiers, ce qui les entraînait probablement à de continuelles disputes de prééminence. Ceci nous montre, hélas! d'accord avec l'épître aux Galates, que, déjà dans ces premiers temps et sous les yeux même d'un Apôtre, l'Eglise était loin de jouir d'une entière pureté. Puis, l'enseignement général qui résulte de l'exhortation adressée à Timothée, c'est que nous devons éviter avec le plus grand soin « tout ce qui produit des contestations plutôt que l'édification de Dieu, laquelle est en la foi; » c'est-à-dire le bien que Dieu fait aux âmes par le moyen de la foi.

3919. (5-11.) Mais l'idée de la foi, nous l'avons vu (Gal. **5** : 6), ne se sépare pas de celle de l'amour, fin ou but du précepte divin; amour fort différent des affections charnelles et terrestres, car il procède

(**I Timothée 1** : 12-17.)

d'un cœur pur; amour dépouillé de toute recherche de soi-même, puisqu'il vient d'une bonne conscience; amour saint et divin dans son principe, attendu qu'il naît de la foi et d'une foi sincère. Ils s'écartaient de la foi, ces vains discoureurs, qui, prenant la défense de la loi, le faisaient de manière à prouver qu'ils ne se comprenaient pas eux-mêmes; et combien de docteurs, en nos jours, qui ne font pas autrement! Sans doute, la loi est bonne, car elle vient de Dieu; mais il faut en user selon la pensée du législateur. Elle n'a pas été promulguée pour justifier le pécheur; et le pécheur justifié par la foi, le juste, a dans sa foi même, et non dans la loi, le principe de la sainteté. La loi donc est surtout destinée aux pécheurs non convertis, les comprimant par la crainte et les menaçant de la condamnation. Or, que le fidèle n'ait plus rien à redouter de la loi, que son activité morale soit déterminée par un principe supérieur, c'est ce que proclame le glorieux Evangile du Dieu bienheureux, et ce qui fait de la saine doctrine une bonne nouvelle.

3920. (12-17.) A ce propos, l'Apôtre épanche dans le sein de son bien-aimé disciple les sentiments de reconnaissance dont il était pénétré envers Jésus-Christ, à cause de la grâce qu'il lui avait faite en lui confiant le ministère de cet Evangile, l'ayant fortifié, et ayant vu d'avance qu'il lui serait fidèle. Et remarquez l'humble confession que Paul fait de ses péchés passés. Mais s'il avait blasphémé le nom de Christ, persécuté son peuple, outragé les saints, il n'avait pas, comme tant de pharisiens, agi contre ses propres lumières. Toutefois, s'il eût persisté dans cet état, son âme eût été perdue. Aussi, reconnaît-il la grandeur de la miséricorde dont il avait été l'objet. Après lui avoir pardonné ses péchés, la grâce du Seigneur s'était plu à le remplir de foi et d'amour, « en Jésus-Christ, » c'est-à-dire par le moyen de son union spirituelle avec lui. Personne donc n'était mieux placé pour attester que Jésus-Christ est venu dans le monde afin de sauver les pécheurs; car nul, à ses propres yeux, n'était plus criminel qu'il ne l'avait été, et néanmoins il jouissait maintenant de la grâce de Dieu. Après une telle manifestation de la miséricorde céleste, personne, d'un autre côté, ne devait s'estimer trop coupable pour que Dieu pût lui pardonner ses offenses. Vous donc qui lisez ces lignes, pécheurs, quels que vous soyez, encouragez-vous par l'exemple de Paul, non à persévérer dans vos péchés, ce qu'il n'a pas fait, mais à écouter la voix du Sauveur et à croire en lui. Alors, vous vous écrierez, le cœur plein d'adoration, comme Paul : « Au Roi des siècles, incorruptible,

invisible, au Dieu seul sage, honneur et gloire, aux siècles des siècles. Amen!

3921. (1 : 18-20.) Il avait été fait précédemment des prophéties au sujet de Timothée; par où l'on doit entendre ou bien que le Saint-Esprit avait annoncé la destination future de ce jeune homme, ou bien que, dans une assemblée fraternelle, plusieurs lui avaient adressé, par ce même Esprit, des exhortations et des encouragements. Paul revenant donc sur ce qui avait été prononcé à son sujet, lui redit, avant tout, qu'il était appelé à faire la guerre au péché, à l'erreur, à Satan, ce qui est une bonne guerre. Pour tout homme, la vie est un train de guerre continuel (Job 7 : 1; Eccl. 8 : 8); mais la plupart, hélas! ne connaissent d'autres combats que ceux des passions et des intérêts matériels. Pour faire la bonne guerre et la faire avec succès, il faut être animé par la foi, et posséder cette foi dans une conscience droite, simple et sincère. Faute de cela, dit Paul, quelques-uns ont fait naufrage. Après avoir paru marcher avec les fidèles et comme eux, il a été démontré par le fait, ou qu'ils ne croyaient pas réellement, ou qu'il n'y avait pas dans leur profession de foi une parfaite sincérité. Tels furent deux hommes que le Saint-Esprit a voulu signaler par leur nom, mais pourtant dans une lettre particulière qui ne devait avoir que plus tard une entière publicité. Quant à ce que dit l'Apôtre, qu'il les avait livrés à Satan, afin « qu'ils fussent corrigés, pour ne plus blasphémer, » il est difficile de comprendre ce qu'il entend par là. Quelques-uns pensent qu'il les avait exclus de l'Eglise, et rejetés ainsi dans le monde sur lequel Satan règne; mais on ne conçoit pas bien comment ce genre de discipline pouvait servir à les corriger et à prévenir leurs blasphèmes. D'autres soupçonnent qu'il pourrait être question d'une simple dénonciation du sort qu'ils se préparaient par leurs infidélités, ou de quelque affliction corporelle particulièrement propre à leur rappeler celui dont ils accomplissaient les mauvais désirs. Dans tous les cas, ceux qui avaient connu Hyménée et Alexandre, savaient bien ce qui leur était arrivé; en sorte que cette parole n'est obscure que pour nous. Telle qu'elle est, je pense qu'elle a tout ce qu'il faut pour nous inspirer la crainte salutaire de faire un naufrage semblable au leur.

3922. (2 : 1-7.) Rien n'abonde plus dans le Nouveau Testament, que des exhortations à la prière; mais ce n'est pas pour nous seulement que nous devons prier. Il faut que nous adressions à Dieu des supplications en faveur de nos semblables, quels qu'ils soient, et surtout en

faveur de ceux qui sont appelés aux fonctions difficiles de gouverneurs des nations. Souvent, hélas! ils se montrent hostiles à la piété (Luc 12 : 11; Act. 4 : 26); raison de plus pour que nous nous souvenions d'eux dans nos prières (Matth. 5 : 44), « afin que nous puissions mener une vie paisible et tranquille, en toute piété et gravité. » C'est d'ailleurs ce que veut et aime le Dieu qui nous a sauvés, et qui appelle toutes sortes d'hommes au salut par la connaissance de la vérité; car, bien qu'il y ait des différences notables d'homme à homme, il n'y a qu'un seul Dieu et un seul Médiateur entre Dieu et les hommes, l'homme-Christ, Jésus, qui s'est donné en rançon pour tous. Lors donc que les catholiques-romains s'approchent de Dieu par la médiation des saints et des anges, ils se mettent en contradiction manifeste avec l'Ecriture. Pour justifier cette invention, ils allèguent le besoin d'intercesseurs entre nous et Jésus-Christ, Dieu; mais ils oublient que si Jésus-Christ est Dieu en effet, il a été et il est encore homme, devenu tel précisément pour nous servir de Médiateur. Voilà donc à quoi Paul revient sans cesse : le salut par Christ et par lui seul. C'est pour rendre témoignage à cette doctrine qu'il fut établi prédicateur, qu'il reçut de Jésus-Christ sa mission, qu'il fut chargé d'enseigner les peuples, et cette vérité est l'objet propre de la foi.

3923. (8.) Où que les disciples soient réunis en assemblées de prières, c'est aux hommes seuls qu'il appartient de prier. Mais il faut qu'ils élèvent vers le ciel des mains saintement suppliantes; que leur cœur soit libre de toute irritation et de toute colère; que leurs prières en conséquence ne prennent jamais la forme d'imprécations; il faut enfin qu'ils mettent de côté tout ce qui pourrait transformer la prière en une sorte de lutte, où chacun chercherait, comme dans un débat public, à faire prévaloir son opinion. En prenant le précepte dans son sens le plus général, il signifie que la prière suppose la foi qui sanctifie les âmes, et l'amour qui unit les cœurs.

3924. (9-15.) Quant aux femmes, elles doivent éviter en tout temps, mais particulièrement dans les assemblées du culte, ce qui pourrait attirer sur elles les regards. Une parure mondaine, la recherche et le luxe dans la toilette, ne conviennent nullement à des femmes qui font profession de servir Dieu, et qui l'honorent bien mieux par leurs bonnes œuvres que par la richesse et le bon goût de leurs vêtements. La bienséance, la modestie, la propreté, voilà ce qui est convenable; mais rien de plus. Après cela, il n'est pas permis à la femme d'enseigner

dans les assemblées. Mariée ou non, elle prendrait ainsi, sur l'homme, une autorité qui ne lui appartient pas. Même avant la chute, l'homme était le chef de la femme, car Adam fut créé le premier; et si nous prenons le genre humain après la chute, nous voyons que la transgression entra dans le monde au moyen de la femme. Ce doit être pour toute fille d'Eve une pensée humiliante, propre à la maintenir dans le silence, comme s'exprime le Saint-Esprit par la bouche de Paul. Cependant, ce n'est pas dire que la femme ne participe pas au salut, de même que l'homme. Non-seulement elle y participe; mais de plus, si, par sa désobéissance, elle a été l'introductrice du péché dans le monde, elle y a été aussi, par l'enfantement du Christ, l'introduction du salut, comme Dieu l'avait dit aussitôt après la chute. Car voici la vraie traduction de ce passage difficile : « Mais elle sera sauvée au moyen de l'enfantement. » On peut aussi traduire : « au travers de l'enfantement, » ce qui ferait allusion aux douleurs souvent mortelles qui accompagnent pour une mère « la joie qu'elle a de ce qu'un homme est arrivé dans le monde. » Rien ne lui crie plus fortement qu'elle est sous la condamnation, à cause du péché; mais « au travers » de cette malédiction, elle est sauvée, « si elle demeure dans la foi et l'amour de Dieu, dans la sanctification avec modestie. » Pour la femme donc, comme pour l'homme, la foi est le moyen du salut, cette foi qui, déployant son efficace dans l'amour, sanctifie la vie tout entière; et ce qui caractérise la femme fidèle, c'est la modestie qu'elle apporte à ce qu'elle fait; la modestie, dis-je, forme si aimable de l'humilité.

3925. (3 : 1-7.) Nous avons vu [3774] que, dès son premier voyage missionnaire, Paul institua des anciens dans chacune des villes où ses prédications avaient porté des fruits; nous avons dit qu'il ne fit en cela, sous la direction du Saint-Esprit, qu'imiter ce qui existait au milieu des Juifs; et que, chez ces derniers, les anciens de chaque congrégation recevaient aussi le nom de « surveillants » ou *évêques*. Ici, nous voyons notre apôtre donner à Timothée d'importantes directions relativement à cette charge d'évêque ou de surveillant, c'est-à dire d'ancien dans l'Eglise.

3926. D'abord, on doit envisager l'œuvre d'ancien comme une bonne œuvre; bonne pour ceux qui l'exercent consciencieusement et qui, serviteurs du Seigneur et de l'Eglise tout à la fois, cherchent leur lumière et leur force dans le Saint-Esprit; bonne pour l'Eglise elle-même, à qui elle est une garantie d'ordre dans les assemblées, dans

(I Timothée 3 : 1-7.)

les familles, dans la vie des individus. Aussi est-il permis à chacun de désirer cette charge, d'y aspirer, comme à tout ce que Dieu déclare bon ; seulement, il faut examiner si l'on possède les qualités requises, et sans doute que l'Eglise, par elle-même ou par ses représentants, est appelée à juger de l'aptitude des aspirants à la charge d'ancien. Si elle ne le fait pas, qui le fera ? et si personne ne le fait, il ne faut plus parler d'aspirants.

3927. Cette énumération détaillée des qualités requises dans un surveillant, atteste l'importance de l'emploi et dit avec quel soin l'on doit choisir ceux auxquels on le confie. Il n'en est aucune toutefois qui suppose les dons extraordinaires du Saint-Esprit, aucune qui ne puisse et ne doive se trouver, dans tous les temps, chez tous les chrétiens, sauf l'aptitude à l'enseignement ; preuve que cette charge n'était pas particulière au siècle apostolique, mais qu'elle était destinée à demeurer perpétuellement dans l'Eglise. Au surplus, par cette aptitude à l'enseignement, il ne faut pas entendre la science d'un docteur ; mais une intelligence de la Bible assez approfondie, une connaissance du cœur humain assez exercée, une expérience de la vie chrétienne assez variée, pour qu'on soit en état d'édifier les âmes par de simples discours, d'exhorter, de reprendre, de consoler d'une manière conforme à la saine doctrine.

3928. Il y a trois qualifications sur lesquelles l'Apôtre insiste d'une façon spéciale. La première, c'est que l'évêque préside bien sa propre maison et qu'il tienne ses enfants dans le bon ordre ; sinon comment lui confierait-on le soin d'une assemblée de Dieu ? Remarquez en passant que l'Eglise romaine, toujours en opposition avec l'Ecriture, défend aux anciens de se marier (car, qui dit prêtre, dit ancien) ; tandis que la Parole de Dieu suppose qu'ils ont des enfants. Remarquez encore que l'original ne dit pas gouverner, « mais prendre soin : » Jésus-Christ seul gouverne l'Eglise. — La seconde qualification essentielle, c'est que l'ancien ne soit pas nouvellement converti et depuis peu membre actif de l'Eglise, attendu qu'il pourrait s'enorgueillir de sa charge et donner prise aux calomnies de Satan. Celui-ci sait combien la conduite des anciens jette un bon ou un mauvais reflet sur l'Eglise et même sur le Seigneur ; c'est pourquoi le monde a le regard dirigé sur eux plus que sur personne. — La troisième enfin, c'est que, par la même raison, les anciens doivent avoir un bon témoignage, non-seulement de l'Eglise, mais encore de ceux qui y sont étrangers. L'Eglise accueille tout pécheur que Christ reçoit lui-même, c'est-à-dire

(**I Timothée 3** : 8-13; 14-16.)

les plus grands criminels, s'ils viennent à se convertir; mais le monde ne pardonne pas comme Dieu. Ce serait pour lui un grand scandale et une occasion de blasphèmes, s'il voyait parmi les conducteurs d'une Eglise des hommes naguère malfamés, dont on n'aurait pu oublier les écarts, peut-être les crimes, et qu'il faut maintenir dans l'humilité au lieu de les mettre en tentation d'orgueil.

3929. (3 : 8-13.) Outre les anciens, il y a dans chaque Eglise bien conduite, ou du moins il peut y avoir suivant les besoins une autre classe de fonctionnaires, désignés sous le nom grec de *diacres*, ce qui signifie *serviteurs;* nous avons vu ailleurs quelles étaient leurs fonctions [3687]. Bien que d'une nature différente de celles des anciens, elles ne sont pas moins saintes, et il y faut des hommes également exemplaires, instruits des mystères de la foi, fidèles au Seigneur et consciencieux, des hommes éprouvés par l'Eglise et à l'abri de tout reproche grave. Leurs femmes mêmes doivent se distinguer par la sainteté de leur vie, et si, comme cela peut arriver souvent, elles sont appelées à aider leurs maris dans les services qu'ils rendent à l'Eglise, nous voyons ici de quelle manière elles doivent s'acquitter de cette noble tâche. Il importe d'ailleurs que les diacres, comme les évêques, donnent l'exemple des vertus domestiques et notamment de la pureté dans le mariage. Enfin, c'est un grand privilége d'être appelé au service de l'Eglise, même dans le rang le plus humble. On y recueille beaucoup de bénédictions pour sa propre âme, et, par l'expérience qu'on y fait de la présence du Seigneur au milieu des siens, on acquiert en lui une assurance de foi toujours plus vive.

3930. (14-16.) Bien que l'Apôtre espérât de rejoindre bientôt son disciple, il lui donne toutes ces directions par écrit, afin qu'il puisse les avoir sous les yeux, et disons-le, sans craindre de nous tromper, c'est l'Esprit du Seigneur, cet Esprit au nom duquel Paul prophétise quelques lignes plus bas, c'est lui qui l'a voulu, afin que les instructions reçues par Timothée étendissent leur influence sur les siècles à venir. Aussi voyons-nous que Paul ne dit pas à Timothée : Je t'écris ces choses afin que tu saches comment il faut *te* conduire, mais *se* conduire dans la maison de Dieu. Cette maison de Dieu, c'est « l'Assemblée ou l'Eglise du Dieu vivant, colonne et appui de la vérité. » Elle n'est pas la source de la vérité, comme le prétendent les catholiques-romains; mais une Eglise du Dieu vivant ne saurait être digne de ce nom, si elle ne professe hautement la vérité et si elle ne marche selon la vérité. C'est ainsi qu'elle en devient la colonne et l'appui;

(**1 Timothée 4** : 1-5.)

l'Eglise tout entière, remarquez-le bien, et non pas seulement ce qu'en certains lieux on appelle l'Eglise, c'est-à-dire le clergé. Or voici en substance la vérité dont le dépôt est confié à l'Eglise : c'est le grand mystère de l'amour de Dieu, tel qu'il a été manifesté en Jésus-Christ, lui qui est Dieu devenu homme; lui que le Saint-Esprit a proclamé le seul juste ; lui que les anges ont vu et célébré, soit à sa naissance, soit à sa résurrection; lui dont le salut a été prêché parmi les nations; lui qui est devenu l'objet de la foi d'une multitude d'hommes dans le monde, lui enfin qui maintenant est rentré dans sa gloire. Ainsi, Jésus-Christ, base et sommaire de toute la révélation, voilà ce que l'Apôtre rappelle en passant.

3931. (**4** : 1-5.) Mais si l'Eglise, dans son ensemble, est la colonne et l'appui de la vérité, ce n'est pas à dire qu'elle sera toujours et dans toutes ses parties, fidèle au mandat que la grâce de Dieu lui a confié. L'Esprit dit expressément par la bouche de Paul, que dans les derniers temps, c'est-à-dire donc, dans les temps dont les apôtres ont vu le premier siècle [2165], quelques-uns se retireraient de la foi, s'attachant à des doctrines pleines de séductions et tout imprégnées d'un venin diabolique. Les fauteurs de ces doctrines, généralement hypocrites et menteurs, auront la conscience cautérisée, et voici à quels traits, fort sensibles, on pourra les reconnaître. Ils feront du célibat une obligation sacrée et ils ordonneront de s'abstenir de certains aliments, comme si Dieu ne les avait pas tous créés pour l'usage de l'homme, et comme si tout aliment n'était pas sanctifié par la prière et par l'action de grâce. Ajoutez à cela que le mot *démon*, chez les païens, se disait de leurs dieux du second ordre. Cela étant, vous penserez, avec beaucoup de chrétiens, qu'on peut entendre par « les doctrines de démons, » celles qui enseignent à rendre aux saints et aux anges une partie du culte qui n'est dû qu'à Dieu. Cette prophétie ne serait donc qu'un développement de celle qui a pour objet « *le mystère de l'iniquité*, » dans l'épître aux Thessaloniciens [3859]. Si le Saint-Esprit n'emploie pas ici les mêmes mots pour désigner l'apostasie, il est à remarquer toutefois qu'il met ces déplorables erreurs en opposition avec « *le mystère de la piété* » dont il parlait tout à l'heure. Prophétie fort remarquable assurément, et qui atteste au plus haut point l'inspiration des écrits de saint Paul ; car quel est l'homme qui eût pu prévoir que de pareilles énormités se manifesteraient jamais au sein de l'Eglise de Jésus-Christ?

(**I Timothée 4** : 6-12; 13.)

CCXCV. — Devoirs des serviteurs de Jésus-Christ; directions au sujet des veuves, du salaire des anciens et de la discipline; les esclaves, les mercenaires, l'avarice, les riches, le bon dépôt.

3932. (4 : 6-12.) Deux grands mystères nous sont donc révélés à la fois par les Ecritures : le mystère de la piété en Jésus-Christ, et le mystère de l'iniquité en Satan. Or, le devoir de tout ministre ou serviteur de Jésus-Christ (il y a en grec le mot *diacre*), est d'exposer fidèlement à ses frères ce qui concerne l'un et l'autre de ces mystères; tout ce qui s'y rapporte étant du domaine de la foi et de la bonne doctrine dont un prédicateur doit se nourrir lui-même. Quant aux fables et aux légendes par où l'on prétend alimenter la dévotion des fidèles, il faut qu'il s'en abstienne entièrement et qu'il cherche ailleurs l'exercice nécessaire à la piété. Car s'il y a une gymnastique pour le corps, il en est une aussi pour l'âme. Mais tandis que celle-là n'est utile qu'au maintien de la santé et au développement des forces physiques, celle-ci abonde en bénédictions pour le temps et pour l'éternité. Les promesses faites à la piété sont, au reste, d'une nature toute spirituelle. Le chrétien est appelé au travail et à la souffrance; c'est même ainsi que sa piété s'exerce. Mais si les avantages terrestres ne lui sont pas garantis, il a, dès la vie présente, le plus grand de tous les biens; car il espère dans le Dieu vivant, Sauveur de tous ceux qui croient en lui.

3933. « Que personne ne méprise ta jeunesse » (12). Adressée à Timothée, cette exhortation revient à dire : « Ne permets pas qu'on méprise tes enseignements, sous prétexte que tu es encore trop jeune pour conduire l'Eglise. » Elle signifie aussi : « Comporte-toi de manière à faire respecter ta jeunesse, » et, pour cela, « sois le modèle des fidèles; que tes discours et tes actes s'imprègnent de charité; qu'on y discerne sans peine l'influence du Saint-Esprit et de la foi; que toutes tes habitudes enfin respirent l'amour de Christ. » Je prie mes jeunes lecteurs de se rendre attentifs à ces lignes, quelle que soit leur position dans l'Eglise.

3934. (13.) J'ai dit que Timothée avait été de bonne heure instruit dans les Ecritures par sa mère et par sa grand'mère [3787], comme nous en aurons la preuve plus tard. Cependant, on aurait beau savoir la Bible par cœur, rien ne dispense d'en faire une lecture habituelle, surtout si l'on est appelé d'office à exhorter et à enseigner.

(**I Timothée 4** : 14-16. **5** : 1, 2; 3-16.)

Mais tous les fidèles sont serviteurs de Jésus-Christ, ministres de sa bonne volonté envers les âmes; tous ont, de manière ou d'autre, à reprendre, à consoler, à redresser, à instruire (1 Thess. **5** : 14); tous donc doivent faire une étude assidue des Ecritures. C'est par là qu'une mère se met en état de conduire sa famille, un ami de consoler ses amis affligés, un frère de retirer de l'erreur des frères qui s'égarent; et c'est par là que le moindre des fidèles peut devenir l'instrument de la conversion de beaucoup de pécheurs.

3935. (14-16.) Au moment peut-être où Paul avait laissé Timothée à Ephèse, si ce n'est plus tôt, le jeune disciple avait été consacré à son office par l'imposition des mains, non de Paul seulement, mais de tout le corps des anciens [3754]. Il y avait eu alors une effusion de la grâce de Dieu sur son âme, selon les prophéties dont il avait été précédemment l'objet (**1** : 18). L'Apôtre l'exhorte à se souvenir de cette journée solennelle, et à s'en souvenir de telle sorte que ses progrès dans le bien soient évidents. Le chrétien, sans doute, ne fait pas montre et parade de sa piété, mais il est impossible que sa lumière ne luise pas devant les hommes, et s'il gagne en foi et en amour, ses frères devront nécessairement s'en apercevoir, bien que lui-même, croissant à proportion dans l'humilité, se voie toujours plus misérable. Enfin, Timothée est invité à diriger son attention sur deux choses : d'abord sur lui-même, puis sur son enseignement; car il y allait de son propre salut et du salut de ceux qui l'écoutaient. Ah! quel excellent, mais redoutable ministère, que celui de prédicateur de l'Evangile!

3936. (**5** : 1, 2.) Bien que considérable, l'autorité d'un serviteur de Jésus-Christ ne va pas jusqu'à le dispenser des égards que réclament l'âge et le rang. A égalité même de conditions, cette autorité doit toujours être tempérée par les saintes affections de l'amour chrétien. Il faut donc que le ministre du Seigneur exhorte un ancien comme il exhorterait un père, une femme âgée comme une mère, les jeunes hommes comme des frères, et les jeunes femmes comme des sœurs. Dans ce dernier cas, il sera particulièrement sur ses gardes pour éviter tout rapport contraire à la plus entière pureté. Quelles directions admirables, et qui dira de combien de manières elles ont été et sont encore journellement méconnues, surtout dans l'Eglise qui se vante le plus de sa prétendue apostolicité!

3937. (3-16.) Il a été dit précédemment d'où vient que l'Eglise des premiers temps paraît avoir compté des veuves en grand nom-

bre [3685]. Ici, nous avons à leur sujet diverses règles, qui, d'une importance moindre et d'une application plus rare de nos jours, ne laissent pas d'avoir encore leur utilité. En général, c'est un devoir pour tous d'honorer le malheur. Quant aux enfants, qu'ils aient soin de leurs mères, en échange de tout ce qu'ils ont reçu d'elles; et si quelqu'un abandonne ses parents, il a renié la foi, négligeant une obligation que remplissent même des incrédules. C'est pourquoi il ne faut pas que l'Eglise entretienne par ses aumônes des pauvres que leur famille devrait soulager avant tout. Pour ce qui est des veuves, pauvres ou riches, le Seigneur, en les privant de leur époux selon la chair, les invite d'une façon toute particulière à se consacrer au service des saints pour l'amour de leur époux céleste; mais si leur cœur est léger, qu'elles se remarient, dit l'Apôtre, plutôt que de donner du scandale.

3938. (17, 18.) Paul ayant parlé des assistances que l'Eglise peut se voir dans le cas de faire à ses pauvres, retourne aux anciens et aux émoluments dus à leur charge. C'est bien de cela qu'il est question; car, au lieu du mot « honneur » qui se trouve dans nos versions, il faut lire « honoraire. » La chose est d'ailleurs de toute évidence, si l'on considère, soit le passage de l'Ancien Testament, soit le mot de notre Seigneur que Paul cite à cette occasion (Deut. 25 : 4; L. 10 : 7). Il est donc établi dans cet endroit de l'Ecriture, comme autre part encore (Gal. 6 : 6), que l'Eglise doit indemniser les anciens selon le temps qu'ils consacrent à son service. Il se peut qu'ils n'aient pas besoin de leurs émoluments pour vivre et qu'ils ne les acceptent pas; toujours est-il qu'ils y ont droit. Ce passage nous montre de plus qu'il est deux espèces d'anciens ou évêques. Tous président sur l'Eglise, mais tous ne sont pas employés à la prédication et à l'enseignement. Ceux-ci, obligés de donner à leur office une plus grande partie de leur temps, ont droit à un double honoraire; c'est même ce qui est de stricte justice en faveur des anciens qui consacrent à l'Eglise toute leur activité, ne fût-ce qu'à des occupations de moindre valeur en apparence.

3939. (19-21.) Par un effet de la mission extraordinaire qu'il avait reçue, ou simplement comme membre du corps des anciens ou presbytère (*ancien* se rend en grec par *presbyteros*, d'où les mots *presbytère* et *prêtre*), Timothée pouvait se voir dans le cas d'exercer la discipline sur les conducteurs mêmes de l'Eglise d'Ephèse; mais il est exhorté d'une manière fort solennelle à ne pas y procéder légère-

ment. L'accusation devra être soutenue par deux ou trois témoins, et si l'inculpé est convaincu, on devra le reprendre publiquement, en réparation du scandale public qu'il aura donné. Il s'agira d'ailleurs de se prémunir contre toute prévention favorable ou défavorable, afin de prononcer avec une entière impartialité. C'est devant Jésus-Christ, Dieu et Seigneur, et devant les anges élus, devant ces anges qui escorteront, à sa venue, le Juge des vivants et des morts ; c'est en présence de cette auguste assemblée que tous les actes de la discipline ecclésiastique doivent s'accomplir, comme c'était devant elle que Paul traçait les règles de cette discipline pour les communiquer à son disciple.

3940. (22.) En qualité d'évangéliste et d'ancien, Timothée pouvait aussi avoir à consacrer, par l'imposition des mains, quelque fonctionnaire de l'Eglise. Paul l'exhorte à ne point le faire avec précipitation. Celui qui accepte légèrement une charge ecclésiastique quelconque, commet un péché que partagent ceux qui lui confèrent cette charge sans un sérieux examen. Ici, comme en toute occasion où nous devons agir de concert avec quelques-uns de nos frères, il faut que nous soyons attentifs à ne pas nous laisser entraîner dans une mauvaise voie par la majorité; il faut, si nous ne pouvons empêcher le mal, que nous demeurions, quant à nous, purs du mal qui se commet, et prendre toutes nos mesures pour qu'on ne puisse pas nous l'imputer.

3941. (23.) Le serviteur de Dieu doit aussi songer au maintien de sa santé. Quelques personnes s'étonnent, mais bien à tort, qu'un écrit inspiré renferme une recommandation de cette nature. Comme si l'Esprit de Dieu avait dû arrêter dans le cœur de l'Apôtre l'affection qu'il avait vouée à son enfant en la foi ou du moins l'empêcher de l'exprimer, et comme si le Seigneur lui-même ne portait pas intérêt à la santé de ceux qu'il aime! Timothée avait de fréquentes maladies, nous l'apprenons ici. Dieu, qui sait ce qui convient à ses serviteurs, permet souvent que les plus pieux soient aussi les plus éprouvés dans leur corps; excellente discipline pour l'âme. Timothée, modéré en toutes choses, ainsi qu'il sied à un serviteur de Dieu, poussait la tempérance jusqu'à l'abstinence entière. Paul jugeant, de son côté, que la plupart des indispositions de Timothée venaient peut-être de la trop grande sévérité de son régime, l'invite à se fortifier l'estomac en buvant quelque peu de vin. Ce conseil d'hygiène était-il le fruit de l'inspiration divine? (2150) cela se peut. En tout cas,

(**I Timothée 5** : 24. **6** : 1, 2.)

le Saint-Esprit ayant dit ailleurs que ni les anciens (**3** : 3), ni les diacres (**3** : 8), ni personne (Gal. **5** : 21), ne doit s'adonner à la boisson, il a voulu montrer qu'il est cependant des austérités exagérées; et, sous ce rapport comme sous tant d'autres, combien la morale de l'Evangile est admirable, quand on la compare à celle de toutes les religions fausses ou au christianisme falsifié de certaines sectes! Enfin, le Saint-Esprit savait qu'il viendrait des incrédules qui soulèveraient force objections contre l'authenticité des Ecritures; or le passage qui nous occupe est un de ces mots pleins de naturel, auquel nul imposteur n'eût jamais songé.

3942. (24.) Les paroles qui suivent portent aussi un cachet frappant de vérité, mais par une autre raison. C'est ce qu'elles ont d'obscur qui les rend naturelles, car on ne saurait feindre l'obscurité. Qu'est-ce qu'il faut entendre par ces « péchés qui, chez quelques-uns sont manifestes, précédant pour le jugement, » péchés à distinguer de ceux qui, « chez quelques autres, suivent? » Puis, que signifient ces « bonnes œuvres qui sont manifestes » et celles qui, « étant autrement, ne peuvent être cachées, » traduction littérale? Les uns, liant ceci aux paroles immédiatement antécédentes, pensent qu'il y est fait allusion aux péchés de Timothée, car « il n'y a personne qui ne pèche, » a dit Salomon. D'autres croient que Paul, après s'être interrompu pour donner à Timothée deux conseils, l'un relatif à la pureté intérieure (fin du verset 22), le second relatif à la santé (23), retourne au sujet principal de sa pensée, et qu'il faut entendre ses paroles comme suit : « Il est quelquefois très facile de savoir si le candidat à une charge d'ancien est qualifié ou non; car les péchés de quelques-uns sont notoires, avant toute enquête du presbytère. Mais il peut arriver qu'on impose les mains à un homme qui n'avait rien contre lui et dont les dispositions vicieuses se manifestent plus tard; auquel cas sans doute ceux qui l'ont consacré ne sont pas responsables. De même, les bonnes œuvres d'un candidat sont généralement assez connues pour déterminer l'opinion de ses examinateurs, et si elles ne le sont pas suffisamment, une enquête bien faite ne peut manquer de les mettre au jour. »

3943. (**6** : 1, 2.) Au moment où l'Evangile fut porté dans le monde par les apôtres, la société civile était constituée de telle sorte qu'il y avait partout, sauf chez les Juifs, beaucoup plus d'esclaves que d'hommes libres. C'était un régime que la foi chrétienne devait abolir insensiblement; mais il ne pouvait entrer dans les vues du Sei-

(I Timothée 6 : 3-5; 6-10.)

gneur qu'il cessât tout à coup, car il eût fallu pour cela des révolutions politiques, des bouleversements, des luttes sanglantes qui sont incompatibles avec la foi. En conséquence, loin d'exciter les esclaves à secouer violemment le joug, la parole évangélique dut les exhorter à honorer leurs maîtres en toutes choses, leur représentant combien l'honneur même de Dieu et de la saine doctrine y était intéressé. Que si des esclaves avaient le bonheur d'appartenir à des maîtres membres de l'Eglise comme eux, au lieu de les traiter d'égal à égal parce qu'ils étaient frères et de méconnaître leur autorité, ils devaient les servir avec une soumission d'autant plus grande. Or, quoique la domesticité de maintenant ne ressemble point à l'antique esclavage, les domestiques chrétiens et ceux qui sont de quelque manière sous l'autorité d'autrui, trouvent ici la règle parfaite de la conduite qu'ils sont appelés à tenir envers leurs maîtres et leurs supérieurs.

3944. (3-5.) Toutes ces instructions sont de saines paroles, des paroles du Seigneur Jésus-Christ s'exprimant par la bouche de son apôtre; ce sont des doctrines morales en accord avec la piété, et l'orgueil humain, source si fréquente d'ignorance, peut seul tenir un autre langage. Souvent aussi ce qui éloigne de ces saintes maximes, c'est la maladie des contestations et des disputes de mots, semences de désordres pour l'Eglise. La plupart du temps, ces contestations elles-mêmes viennent d'hommes qui, corrompus d'entendement, pleins de sophismes et étrangers au vrai, font de la piété ou de ce que nous appelons la religion, un moyen de gagner de l'argent; docteurs mercenaires qui cesseraient de s'occuper des choses de Dieu s'ils n'étaient pas payés, et qui, par cela même, ne s'en occupent pas comme il convient. Ce sont les disputes de mots qui les font vivre, comme Démétrius vivait de ses petits temples de Diane, et ils ont intérêt à les perpétuer. Paul dit à Timothée, et il nous dit à nous-mêmes : « Retire-toi de ceux qui sont tels. »

3945. (6-10.) Souvent un mot fait naître une idée. L'Apôtre ayant parlé de ceux qui voient dans la piété une source de gain, revient là-dessus pour exprimer qu'en effet la piété est une bonne fortune, mais non pas comme l'entendent les amis de l'argent. La vraie piété est inséparable du contentement d'esprit. Regardant à l'éternité, le chrétien sait que nous n'emporterons avec nous aucun des biens d'ici-bas. Riche de ceux de la grâce, il lui suffit, quant aux autres, de posséder la nourriture et le vêtement; or celui-là est opulent, à qui rien ne manque de ce qu'il désire. Mais ceux qui, à toute force, veulent s'en-

(I Timothée 6 : 11-16.)

richir, hélas! qu'ils sont à plaindre! Que de tentations, que de piéges, que de désirs insensés et pernicieux, et au bout, quelle ruine! L'amour de l'argent est la racine de tous les maux, car l'amour de l'argent est le contre-pied de l'amour de Dieu [3246]. Qui s'en laisse posséder, s'égare de la foi et se transperce soi-même d'une foule de douleurs. Ah! les douleurs de l'avare! elles sont d'autant plus cruelles que son Dieu est sans entrailles. Et que sera-ce encore si cet avare a ouï parler des richesses de la miséricorde de Dieu, s'il se sent quelquefois porté vers les trésors de la grâce et s'il est constamment tiraillé des deux côtés, ne trouvant pas le bonheur dans l'abondance de ses biens, et ne pouvant se décider à le chercher en Jésus-Christ?

3946. (11-16.) Mais toi, ô homme de Dieu (le même titre qui est donné à Moïse, Ps. 90 : 1), fuis ces choses; car l'amour de l'argent est incompatible avec la mission sacrée d'un évangéliste, avec la qualité non moins sainte d'enfant de Dieu. Nous donc, au lieu de poursuivre la fortune, poursuivons la justice, soit la justice de Dieu qui est par la foi, soit la vertu qui nous fait rendre à chacun ce qui lui est dû; poursuivons la piété, c'est-à-dire le commerce habituel avec Dieu, en prières et en actions de grâce; l'amour, cet amour même dont l'Apôtre parlait au commencement de son épître; la patience dans les maux et dans les difficultés de la vie; la douceur enfin, le plus bel apanage des disciples de Celui qui fut doux et humble de cœur. N'oublions pas d'ailleurs que la foi nous appelle au combat (1 : 18; 1 Thess. 2 : 2), et ne reculons jamais devant l'ennemi. Il voudrait nous arracher la vie éternelle, raison pour nous de la saisir avec force, de nous cramponner aux promesses de notre céleste vocation. Timothée avait fait, devant beaucoup de témoins, une belle confession de ses espérances en Christ; c'est ce que Paul lui rappelle, pour l'encourager : mais ce qu'il lui rappelle surtout, c'est la belle confession que Jésus-Christ fit devant Ponce Pilate lorsqu'il se déclara vraiment Roi, roi par la vérité. C'est de ce Roi que nous devons garder le commandement, jusqu'à son apparition. Mais que faut-il entendre par ce commandement? Peut-être celui que l'Apôtre avait signalé tout d'abord en disant : « La fin du précepte, c'est l'amour » (1 : 5; Jean 13 : 34; 15 : 12); peut-être le commandement qu'il vient d'exprimer en trois mots : « Saisis la vie éternelle; » à moins qu'il ne veuille dire simplement que plus on s'attache aux promesses de Dieu, plus on est attentif à faire ce qu'il commande. Quant à l'apparition de notre Sei-

(**I Timothée 6** : 17-19; 20, 21.)

gneur Jésus-Christ, c'est le grand événement vers lequel, depuis l'ascension de leur Maître (Actes **1** : 11), les disciples dirigeaient sans cesse leurs pensées, comme vers l'époque où devaient se réaliser pleinement leurs espérances. Alors en effet sera manifesté Celui qui est le Dieu bienheureux, le seul Souverain, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, le seul qui possède par essence l'immortalité, qui habite une lumière inaccessible et qu'aucun homme pécheur ne vit ni ne peut voir : à lui appartiennent l'honneur et le pouvoir éternellement!

3947. (17-19.) Après ce sublime élan de foi et d'adoration, l'Apôtre veut compléter ses avertissements au sujet des richesses. Il a dit les maux auxquels s'exposent ceux qui courent après les biens de la fortune; mais il est des gens qui sont riches sans l'avoir cherché, soit par un effet du travail ou de l'avarice de leurs pères, soit parce que Dieu a jugé bon de bénir leurs propres entreprises au delà peut-être de ce qu'ils demandaient. Or, parmi les riches, Dieu fait aussi des miracles de conversion, et voici ce qu'il leur recommande par la bouche de l'Apôtre. D'abord, de ne pas s'enorgueillir de cet or et de cet argent qui n'ajoutent quoi que ce soit à leur valeur personnelle; puis de ne pas mettre leurs espérances en des richesses si incertaines et de se souvenir que le plus opulent même doit à Dieu, jour par jour, de pouvoir se nourrir de son pain quotidien; en troisième lieu, de faire du bien, car c'est à cette seule condition que la fortune est un avantage; de ne pas donner chichement, mais richement; de ne pas donner à contre-cœur, mais avec joie : en un mot, de ne point envisager ce qu'ils ont comme étant à eux, et par conséquent de le répartir entre tous ceux pour lesquels Dieu leur en a confié l'administration; enfin, d'avoir leur principal trésor dans le ciel et de saisir des deux mains la vie éternelle, ce qui ne peut se faire quand on les a pleines de biens terrestres qu'on ne veut pas abandonner. Ah! si tous les riches de ce monde étaient au nombre des croyants, ou seulement, si tous les riches qui croient agissaient d'une manière conséquente avec leur foi, les richesses du petit nombre n'exciteraient pas tant de mécontentement et d'envie. En ce point, comme en bien d'autres, les maux de la société viennent, hélas! du mépris qu'on fait de la Parole de Dieu.

3948. (20, 21.) L'Apôtre termine sa lettre par un avertissement que les ministres et les fidèles de nos temps ne sauraient traiter avec trop de sérieux. Un dépôt sacré leur est confié : celui de la saine doctrine,

(**I Timothée 6** : 20, 21.)

dépôt que plusieurs voudraient ravir pour le dilapider; il s'agit d'en faire la garde avec une jalouse vigilance, comme les sacrificateurs anciens gardaient l'arche sainte. Mais si l'on veut maintenir la saine doctrine dans l'Eglise, et, par l'Eglise, dans le monde, il faut la conserver en soi-même; pour cela se détourner des discours vains et profanes, et des objections d'une science faussement ainsi nommée. Ces discours vains et profanes sont ceux auxquels l'Apôtre a fait allusion plus d'une fois dans cette épître; et, par une connaissance faussement ainsi nommée, il faut entendre la philosophie de certaines gens qui, ayant la vérité dans les Ecritures, vont toutefois la chercher ailleurs; semblables à un homme qui creuserait péniblement un puits près de sa fontaine, au risque d'en couper la source et de la faire tarir. C'est ainsi que les sectateurs de la science s'écartent de la foi. Pour éviter un tel mal, comme pour accomplir en tout point la Parole de Dieu, que nous faut-il, mes chers lecteurs? Il faut ce que Paul demandait en faveur de son disciple : « Que la grâce soit avec nous. »

3949. Ici se termine la première épître de Paul à Timothée : nous nous occuperons une autre fois de la seconde, écrite plusieurs années après. En attendant, il est incontestable que nous venons de lire une des plus riches portions de la sainte Ecriture. L'étude en est principalement utile à ceux qui occupent dans l'Eglise quelque charge d'évangéliste, d'ancien ou de diacre; mais il n'est personne qui n'y trouve des directions d'une extrême importance. Puis, bien que la doctrine du salut n'y soit pas traitée directement, on l'y voit percer à toutes les lignes, et, soit la manière dont elle y est exposée, soit la prophétie remarquable qu'on y lit occasionnellement, tout nous atteste l'inspiration divine sous laquelle Paul écrivait. D'un autre côté, il n'est nulle part plus entièrement lui-même que dans cette lettre intime écrite à son disciple bien-aimé, à son véritable enfant dans la foi. Sous ce dernier rapport, elle offre un intérêt particulier. Quelle sincérité, quelle chaleur de sentiments, quel dévouement à la saine doctrine, quelle simplicité dans les plus grandes choses et quelle élévation dans les moindres détails! En vérité, le Seigneur avait fait à Saul de Tarse des grâces singulières, et quelle douceur n'y a-t-il pas à penser qu'il ne les lui fit pas pour lui seul, mais pour nous aussi, lecteurs de ses écrits inspirés!

—

PREMIÈRE ÉPITRE AUX CORINTHIENS.

CCXCVI. — **Données historiques; divisions à Corinthe; la parole de la croix; la vraie sagesse; l'homme naturel et l'homme spirituel; Christ, le seul fondement; le temple de Dieu; exhortations paternelles.**

3950. (**16** : 8.) En rassemblant les renseignements historiques contenus dans cette épître, on voit que, lorsqu'il l'écrivit, Paul, revenu de Macédoine [3915], était encore à Ephèse, où il se proposait de demeurer jusqu'à Pentecôte et d'où il salue les Corinthiens au nom des Eglises d'Asie, particulièrement au nom de l'Eglise qui s'assemblait chez Aquilas et Priscille (19), leurs anciens amis, maintenant établis à Ephèse (Actes **18** : 2, 19). On se trouvait alors, pense-t-on, à l'époque des fêtes de Pâques, ce que l'on conjecture d'une allusion que Paul fait à cette solennité (**5** : 7). Timothée venait de partir pour la Macédoine (Actes **19** : 22), avec la mission de pousser jusqu'à Corinthe, nous l'apprenons ici (**4** : 17), mais sans qu'il y eût certitude qu'il pût accomplir ce dessein et Paul l'attendait à Ephèse, avant de se transporter lui-même en Macédoine et en Achaïe, où il se proposait de passer l'hiver (**16** : 10, 11; 6; Act. **19** : 21). A ce moment aussi, Paul avait près de lui plusieurs frères de Corinthe : Stéphanas, le premier grec d'Achaïe qui eût reçu l'Evangile, Fortunat, Achaïque (17), dont les noms se trouvent seulement ici, et Sosthènes (**1** : 1), ce même Sosthènes probablement qui, encore Juif et opposé au Seigneur lorsqu'il fut maltraité par la populace de Corinthe (Actes **18** : 17), avait, dès lors, pris place parmi les frères. C'est par eux sans doute que Paul avait reçu de Corinthe une lettre à laquelle celle-ci est, en grande partie, une réponse (**7** : 1), et, par leurs mains, que cette réponse devait atteindre Corinthe (**16** : 12). Paul aurait voulu qu'Apollos lui-même y accompagnât les frères; d'où il résulte que ce docteur était, à cette époque, revenu à Ephèse (Actes **18** : 27). L'épître aurait donc été écrite de cette dernière ville, très peu de temps avant que Paul en partît pour n'y plus revenir (Actes **20** : 1), et lorsque, de retour de son voyage présumé en Macédoine [3915], il y avait envoyé Timothée et Eraste, avec invitation à pousser plus loin, s'il était possible.

3951. (**1** : 1-3.) Comme dans l'épître aux Galates, Paul commence

par rappeler la sainte origine de sa mission. Il s'associe toutefois le frère Sosthènes; de même qu'écrivant aux Thessaloniciens, il avait joint à son nom ceux de Silas et de Timothée, tant il était loin de sa pensée et de celle du Saint-Esprit, que le nom et l'autorité d'un apôtre dussent effacer toute autre influence. Il qualifie l'Eglise de Corinthe de la même manière que celle de Thessalonique, en ajoutant quelques mots que je recommande à l'attention de ceux qui estiment faire partie du peuple de Dieu. Il s'agit de savoir si, appelés par Jésus-Christ et portant le nom de saints [3727], ils sont vraiment sanctifiés par Jésus-Christ. C'est d'ailleurs à tous les saints, quel que soit le lieu de leur résidence, que cette lettre est adressée, et je ne crains pas d'ajouter qu'elle l'est par cela même aux fidèles de tous les temps. Cette épître est donc pour nous aussi, mes chers lecteurs, bien qu'elle semble d'abord n'avoir trait qu'aux circonstances particulières de l'Eglise de Corinthe. Or, dans ce préambule déjà, nous voyons de nouveau (Actes 9 : 14), que ce qui caractérise la piété des saints, c'est qu'ils invoquent le Seigneur Jésus-Christ, proclamation fort claire, bien qu'indirecte, de sa divinité.

3952. (4-9.) Le cœur toujours plein d'amour pour ses frères, aussi bien que de zèle pour Dieu, Paul sentait avec une vive reconnaissance les grâces qui leur avaient été accordées. Remarquez cependant qu'il ne parle pas ici, comme lorsqu'il s'était agi des Thessaloniciens, de *la foi*, de *la charité* et de *l'espérance* des Corinthiens. Il y avait sans doute parmi eux bon nombre de vrais croyants; mais ce qui distinguait cette Eglise entre beaucoup d'autres, et nous verrons qu'elle n'avait pas le meilleur lot peut-être, c'était une grande richesse de parole et de connaissance; de parole de Dieu et de connaissance de Dieu sans doute, mais ce sont là des dons en dépit desquels on peut demeurer hors du salut, tandis qu'avec la foi, l'espérance et l'amour on est infailliblement sauvé. Toujours est-il que là où la Parole de Dieu abonde, là où la connaissance de Dieu est richement répandue, il ne manque rien aux âmes qui se prévalent de ces heureuses circonstances. Si donc, éclairé d'en haut, on attend avec une foi vivante, comme le faisaient beaucoup de Corinthiens, le retour glorieux du Seigneur Jésus, on est sûr d'être affermi jusqu'à la fin et rendu irréprochable par Celui qui a fait les promesses; par ce Dieu fidèle qui appelle les âmes à lui et les met en communication avec son Fils Jésus-Christ.

3953. (10-17.) Après avoir donné cours à sa reconnaissance, Paul

(I Corinthiens 1 : 10-17.)

entre en matière; et d'abord, il reproche aux Corinthiens l'esprit de parti qui s'était glissé parmi eux. Cela, certes, ils n'avaient eu garde de le lui marquer dans leur lettre; mais il l'avait appris, on ne sait quand, par des gens appartenant à une femme, membre de l'Eglise, nommée Chloé. Il y avait donc au milieu d'eux des disputes, et ces disputes provenaient de ce qu'il s'était formé certaines coteries, qui, sans se constituer en Eglises différentes, se rattachaient chacune à quelque nom d'homme et se croyaient plus excellentes que les autres. Paul introduit ici son propre nom et ceux d'Apollos, de Céphas, c'est-à-dire de Pierre; même celui de Christ. Je ne pense pas qu'on en doive nécessairement conclure que ces coteries étaient juste au nombre de quatre, ayant pour drapeau les quatre noms indiqués. Il se pourrait que, par ménagement pour les personnes, Paul eût substitué aux vrais noms ceux que nous lisons ici, et je me confirme dans cette pensée en lisant ce qui est écrit deux pages plus loin (4 : 6). C'est par figure, dit Paul, qu'il avait tourné son discours sur Apollos et sur lui. Quoi qu'il en soit, voici ce qui résulte du passage que nous avons sous les yeux. Paul, Apollos et Pierre enseignant tous les trois le même Christ, dire : Moi je suis à Paul, moi à Apollos, moi à Céphas et moi à Christ, ce n'était pas se poser comme étant en différend quant aux dogmes de la foi; mais c'était, pour les trois premières catégories, se rattacher à des noms d'hommes, et pour toutes les quatre, c'était diviser ce qui aurait dû demeurer uni. A Ephèse même, d'où Paul écrivait cette lettre, il avait séparé les disciples de ceux qui ne l'étaient pas (Actes 19 : 9) [3871] : toute séparation n'est donc pas criminelle; mais elle le devient, du moment qu'on ne peut alléguer de différence essentielle entre soi et ceux dont on se sépare.

3954. Rien, je le répète, n'autorise à penser que les Corinthiens fissent autant d'Eglises qu'il y avait de noms auxquels ils se rattachaient. Tout en continuant à ne former, en Christ, qu'un seul corps extérieur, leur faute était d'avoir chacun son docteur de préférence, comme le public des théâtres se passionnait pour certains acteurs et se partageait en autant de camps; leur faute encore était de faire au défi, non à qui aurait le plus de zèle dans le service du Seigneur, mais à qui prônerait le plus son docteur favori. C'est un mal qui n'est que trop commun dans beaucoup d'Eglises, et de véritables sectes sont sorties de là. Eh! quoi, dit l'Apôtre : « Christ est-il divisé? » N'est-ce pas un seul et même Christ que vos docteurs vous annoncent? Sont-ce vos docteurs qui ont été crucifiés pour vous? Est-ce pour faire de vous

leur propriété qu'ils vous ont baptisés? Et parce que l'homme dont le Seigneur s'est servi dans le but de vous amener à lui, est mieux doué que tel autre, en appartenez-vous d'autant plus à Jésus-Christ? Or, comme Paul « tournait tout ce discours » sur lui-même, il en est conduit à bénir Dieu de ce qu'il n'avait du moins pas à craindre de voir se former une coterie qui pût dire : Et nous, nous sommes les baptisés de Paul! car il n'avait baptisé personne à Corinthe, sinon Crispus, ancien chef de la synagogue (Actes 18 : 8), Caïus (son hôte, comme nous le verrons ailleurs), et la maison de Stéphanas, les premiers convertis de l'Achaïe (1 Cor. 16 : 17). Du reste, il attachait si peu d'importance à l'acte du baptême, comparativement à la prédication de la Bonne Nouvelle, qu'il ne se rappelait pas s'il avait baptisé quelqu'un d'autre. A défaut de cela, ce n'était pas son éloquence ou sa philosophie qui aurait pu lui faire une secte d'admirateurs ; car il avait annoncé la Bonne Nouvelle, sans y mêler quoi que ce soit qui sentît l'homme, de peur d'affaiblir le grand mystère de la croix et d'en rendre la prédication infructueuse.

3955. (18-21.) Un racheté de Jésus ne saurait prononcer ce mot solennel, « la croix de Christ, » sans que tout son cœur se porte de ce côté. Aussi voyons-nous l'Apôtre s'interrompre, pour s'arrêter quelques moments sur cet important sujet. Ce n'est pas, à bien dire, une digression, puisqu'il s'agissait de ramener les Corinthiens à plus d'humilité et de charité. La parole de la croix, dit Paul ; la prédication qui, du haut de ce bois infâme et béni, nous est faite, et sur notre profonde misère, et sur l'amour incompréhensible de Dieu; cette parole de la croix, parole de malédiction contre le péché et parole de grâce en faveur des élus, semble une folie incroyable, non pas à tout le monde, mais à ceux qui se perdent : car, pour ceux qui se sauvent, c'est la puissance de Dieu. Qui le savait mieux que Paul? Par la croix, il était passé de la mort à la vie. D'orgueilleux, devenu humble, et de persécuteur, persécuté, il avait trouvé la paix et la sainteté au pied de la croix de Jésus. Il avait aussi compris, par expérience, la prophétie que le Saint-Esprit met ici sous sa plume (Es. 29 : 14). Lui-même fut une fois un de ces sages et de ces intelligents, un de ces scribes et de ces disputeurs du siècle, dont Dieu avait brisé la vaine sagesse par la parole de la croix ; car, par elle, Dieu rend folle la sagesse de ce monde; c'est-à-dire que la sagesse de l'homme, toute sa philosophie n'est qu'aberration d'esprit, en comparaison de ce que le monde appelle folie dans l'Evangile et qui est la vraie sagesse. Bien

(I Corinthiens 1 : 22-25; 26-31.)

plus, c'est par un effet de la sagesse adorable de Dieu que les sages du monde, même un Socrate, n'ayant pas connu Dieu par leur sagesse, il a voulu sauver les croyants au moyen de la prédication de la croix, toute folle et absurde qu'elle paraît à la vaine raison de l'homme.

3956. (22-25.) Folie pour tout le monde, la parole de la croix l'était surtout pour les Grecs. Le Seigneur du ciel et de la terre, mort dans le plus infâme supplice ! Quant aux Juifs, ce qu'ils voulaient alors, comme du passé et sans que cela pût les convertir, c'étaient des miracles [3178, 3183]. Mais nous, dit Paul, sans nous inquiéter des exigences, ni des uns, ni des autres, nous prêchons Jésus-Christ crucifié, le laissant être pour les uns une folie, pour les autres un scandale ou une occasion de chute (Luc 2 : 34), mais sachant que, pour ceux qui sont appelés d'une vocation intérieure et efficace par le Saint-Esprit, il est la puissance et la sagesse de Dieu, le moyen par lequel Dieu triomphe des résistances du monde et s'empare des âmes qu'il a élues.

3957. (26-31.) Pour preuve, voyez, dit-il aux Corinthiens, voyez quel a été parmi vous l'effet de l'appel divin. Bien des personnes avaient été converties; entre elles, quelques sages, quelques puissants, quelques nobles, mais ce n'était pas, il s'en fallait, le plus grand nombre. Au contraire, des gens que le monde appelait fous, des petits et des faibles, de ces hommes qui ne comptent pas et qu'on dédaigne; voilà de quoi se composait essentiellement l'Eglise, voilà par qui cependant Dieu agissait avec puissance, voilà ceux qui allaient exercer une influence irrésistible sur les peuples. Et d'où vient que Dieu choisit les choses faibles pour confondre les fortes, et non pas les fortes pour confondre les faibles? C'est afin que les forts et les sages soient convaincus d'impuissance dans les choses de Dieu, et qu'aucune chair n'ait à se glorifier devant lui. Le grand péché de l'homme, c'est d'avoir voulu s'élever [82] : la grande sagesse de Dieu est de nous abaisser, et de nous abaisser si bien, que, lorsqu'il lui plaira de nous relever, il n'y ait, dans ce relèvement même, rien qui puisse nous enorgueillir. C'est pour cela qu'il ne permet pas que nous trouvions ailleurs qu'en la croix de Jésus-Christ, sagesse, justice, sanctification et rachat. Il est vrai que, si nous croyons, toutes ces grâces nous sont acquises; mais remarquez d'abord que si nous croyons ou, comme le dit l'Apôtre, si nous sommes en Christ, c'est par lui et par sa grâce; remarquez ensuite que si Jésus-Christ est notre sagesse, notre justice, notre sanc-

tification et notre rachat ; c'est encore de Dieu que cela vient et non pas de nous. D'où il résulte qu'il n'y a rien dans l'œuvre de notre salut dont nous puissions nous attribuer la gloire, et que « celui qui se glorifie, doit se glorifier dans le Seigneur » (Jér. 9 : 24). Toute gloire ne nous est donc pas interdite, mais il n'y a pour nous de gloire possible que celle qui résulte de notre union avec notre glorieux Rédempteur de nos âmes.

3958. (2 : 1-5.) Ce ne fut donc pas en cherchant sa force dans les ressources de l'éloquence et de la philosophie, que Paul se présenta jadis à Corinthe ; mais en rendant simplement témoignage, de la part de Dieu, aux souffrances et à la mort expiatoires de Jésus. La croix de Christ, cette folie et ce scandale, voilà ce qui fut le point de départ, la base de toutes ses prédications. Et même, à ne voir que l'homme, il s'était acquitté de sa charge au milieu des circonstances les plus défavorables ; car, jusqu'à l'arrivée de Timothée à Corinthe, Paul n'avait éprouvé que faiblesse et qu'appréhension, soit par suite de ses infirmités [3885], soit par l'émotion que lui causaient le mouvement et la dépravation de cette ville populeuse [3815]. Mais s'il s'était vu privé de toute force humaine, sa prédication n'en avait pas moins été accompagnée de la puissance du Saint-Esprit ; et, de cette manière, ceux qui s'étaient convertis, avaient une certitude d'autant plus grande que leur foi provenait d'une sainte origine. Les conversions qui s'opèrent par la simple exposition du mystère de Christ, sont de vraies conversions ; tandis que les effets produits par des prédications, même fidèles, lorsque la vérité y est présentée avec tout le talent de l'orateur ou le savoir du philosophe, peuvent laisser des doutes sur leur durée et leur réalité.

3959. (6-13.) Le mystère du Christ est pourtant aussi une sagesse ou une philosophie ; mais la philosophie « des parfaits, » nouvelle manière de désigner les disciples du Sauveur, soit à cause de la perfection à laquelle ils sont appelés (Matth. 5 : 48), soit parce que leur foi est l'œuvre de Dieu et que l'œuvre de Dieu est parfaite (Deut. 32 : 4). C'est une philosophie divine, longtemps cachée en Dieu (c'est le sens du mot *mystère*), philosophie révélée pour la gloire de ses élus. Aucune des célébrités du monde ne l'a connue, et nul homme ne peut y parvenir par les efforts de la raison ; mais le Saint-Esprit l'enseigne à ceux pour qui Dieu l'a préparée. Le Saint-Esprit scrute les profondeurs divines, comme nous connaissons nos propres pensées, et mieux encore ; et nul ne connaît Dieu que Dieu lui-même,

(**I Corinthiens 2** : 14-16. **3** : 1-8.)

ou, ce qui est tout un, l'Esprit de Dieu. Or, voici ce qui fait encore la gloire des fidèles; c'est qu'ils ont reçu l'Esprit qui vient de Dieu, esprit tout autre que celui qui vient du monde. Par lui, ils connaissent les choses qu'il a plu à la grâce de Dieu de leur révéler, et s'ils en parlent, ils le font avec la sagesse qu'enseigne l'Esprit, non avec celle du monde. Encore faut-il, pour qu'un homme s'approprie leurs enseignements, qu'il soit lui-même sous l'action de l'Esprit (Luc **10** : 22; Act. **16** : 14).

3960. (14-16.) Il est en effet deux classes d'hommes qu'il ne faut pas confondre : l'homme naturel, l'homme ayant l'âme, l'homme doué d'intelligence et de sensibilité, mais n'ayant que cela; en un mot, l'homme tel que nous sommes tous avant la conversion; puis il y a l'homme spirituel, celui qui a reçu dans son âme le Saint-Esprit. Le premier ne saurait accepter les choses de l'Esprit de Dieu; elles lui paraissent une folie, parce que c'est spirituellement, ou par l'Esprit, qu'on les discerne; en sorte que, pour comprendre la doctrine du salut, il faut naître de nouveau, comme Jésus le disait à Nicodème (Jean **3** : 3). Il n'y a non plus que l'homme spirituel qui possède la clef du cœur humain, tandis qu'il demeure lui-même tout à fait incompris. Le monde ne voit dans les chrétiens que des insensés, par la raison qu'il ne voit dans la croix du Christ qu'une absurde folie. En somme donc, la différence entre ces deux classes d'individus provient de ce que les uns connaissent, comprennent, aiment, possèdent la pensée de Jésus-Christ, tandis que les autres y demeurent étrangers. A laquelle de ces deux classes appartenez-vous, ô vous qui lisez ces lignes?

3961. (**3** : 1-8.) Et les Corinthiens? Si l'on se reporte au moment où Paul arriva chez eux, la réponse ne saurait être douteuse. Mais, maintenant qu'ils ont été les objets de tant de grâces, ils sont tous probablement des hommes spirituels, qui, ayant été nourris du lait de la Parole, peuvent recevoir aujourd'hui la nourriture plus forte que cette même Parole contient! Hélas! quand on se laisse dominer par l'esprit de parti, on marche selon l'homme et non pas selon Dieu, on est charnel et non spirituel. Voilà comment l'Apôtre renoue le fil de ses idées (**1** : 17). Ce n'était pas dire qu'il n'y eût personne de vraiment converti à Corinthe; mais en tant que les membres de cette Eglise se livraient à des divisions et à des disputes, fruit de la jalousie et de l'esprit de parti, ils étaient encore prodigieusement charnels. Se rattacher au nom, même d'un Paul ou d'un Apollos, qu'était-ce,

sinon subordonner le Seigneur à ses ministres, oublier Celui qui donne l'accroissement, pour ne voir que ceux qui ne sont rien auprès de Dieu et dont toute l'œuvre est de planter et d'arroser?

3962. (9-15.) Ainsi, dit Paul, nous sommes de simples coopérateurs de Dieu et non pas Dieu lui-même; vous, Corinthiens, vous êtes le champ de Dieu et non le nôtre, l'édifice de Dieu et non point notre propre maison. Tout ce que j'ai fait, et encore selon la grâce qui m'a été donnée, c'est de poser le fondement de l'édifice. Que d'autres aient édifié dessus, soit; toujours s'agit-il de savoir comment ils l'ont fait. D'abord, nul ne peut poser d'autre fondement que Christ (Actes 4 : 11, 12). Puis, si les constructeurs élèvent sur ce fondement la saine doctrine tout entière et sans mélange, leur édifice sera d'or, d'argent et de pierres précieuses; sinon, ce ne sera que bois, foin et chaume. Quand donc se fera le jugement éternel, alors que l'œuvre de chacun subira l'épreuve du feu, la paille sera consumée, l'or seul subsistera; le bon constructeur recevra un salaire, mais non pas l'autre; toutefois celui-ci se verra sauvé comme au travers du feu, parce qu'il a construit sur le fondement, bien qu'avec les pauvres matériaux de la sagesse humaine. Dans tous les cas (cette idée est sous-entendue), celui qui édifie n'est rien, pas plus que celui qui plante et que celui qui arrose.

3963. « Il sera sauvé, mais comme au travers du feu! » Parole à la fois redoutable et consolante pour ceux qui s'occupent des âmes et de Dieu. D'abord, tout enseignement religieux qui n'a pas pour base la doctrine du salut par Jésus-Christ, est un enseignement qui n'a rien de commun avec l'Evangile; et si, après avoir posé Christ pour fondement, on veut n'édifier dessus que de l'or, de l'argent et des pierres précieuses, il faut tirer du fondement lui-même ou de Christ tout le reste de l'édifice. C'est ce que je me suis efforcé de faire dans ces Etudes, mes chers lecteurs; mais c'est ce que ne font ni les papistes, ni les rationalistes. Ceux-là semblent élever fort haut la croix de Jésus-Christ, et néanmoins il est de fait que c'est le pape, non Jésus-Christ, qui est la pierre angulaire de l'Eglise romaine; en sorte que s'il y a, comme je me plais à le reconnaître, des catholiques dont la foi repose sur le vrai fondement, c'est qu'ils ne sont pas vraiment de leur religion. Alors même, c'est du bois, du foin et du chaume, ce qu'ils édifient sur le fondement. Donc, leur édifice sera brûlé; voilà ce qu'il y a de redoutable dans la Parole; toutefois ils seront sauvés comme au travers du feu; c'en est le côté consolant. Quant au

(I Corinthiens 3 : 16-21 ; 4 : 1-5.)

rationalisme, le fondement qu'il pose, c'est la raison humaine, la dignité et les forces morales de l'homme, doctrine entièrement subversive de la croix de Christ et qui ne laisse place à aucune espérance. Toutefois, si, après quelques entretiens avec un homme qui vous avait d'abord paru fort éloigné du véritable Evangile, vous croyez vous apercevoir que, par une de ces inconséquences assez communes, son cœur vaut mieux que son système, et qu'au fond c'est à Jésus crucifié qu'il regarde, il vous est permis de nourrir l'espoir que son bois et son chaume ayant été brûlés, il sera sauvé comme au travers du feu. Hélas! c'est une supposition de charité que je fais ici ; mais l'office le plus sûr de la charité sera toujours que nous nous efforcions d'amener les âmes à la vraie connaissance de Jésus-Christ et que nous n'accueillions, quant à nous, aucune doctrine, aucune opinion, aucune vue qui ne soit tirée de l'or pur de ce divin sanctuaire.

3964. (16-21.) L'Apôtre venait de dire : « Vous êtes l'édifice de Dieu ; » il reprend maintenant cette image, sans toutefois abandonner son idée principale ; car il signale le crime dont on se rend coupable, quand, au lieu d'édifier sur le fondement, on fait de préférence tout ce qu'il faut pour ruiner l'édifice. Or il n'est piques ni pioches qui sapent plus activement que l'orgueil et les divisions (Gal. 5 : 15). L'Eglise de Corinthe, malgré ses misères, était donc un temple de Dieu. Avant la venue du Christ, il n'y avait qu'un temple, celui de Jérusalem ; aujourd'hui, le Seigneur possède ici-bas autant de temples qu'on y compte d'assemblées de chrétiens. Ces temples ne consistent pas en des matériaux magnifiques, superposés avec art : ce qui les forme, c'est l'assemblage des fidèles, sainte habitation de l'Esprit. Mais deux choses tendent à exclure le Saint-Esprit d'une assemblée : la première, c'est lorsque ceux qui la composent recherchent une autre sagesse que la folie de Dieu ; la seconde, c'est lorsqu'ils se glorifient dans les hommes, c'est-à-dire lorsque, se laissant entraîner par les séductions du talent, ils se rattachent à quelque nom humain, que ce nom soit celui de Paul, d'Apollos ou de Céphas, n'importe. Or, se glorifier d'appartenir à certain parti religieux, se rattacher à un homme, c'est oublier ce qui fait la vraie gloire des rachetés. Ils sont à Jésus-Christ comme Christ est à Dieu ; et en lui, ils possèdent toutes choses. Quelle folie et quel crime de vouloir plus et mieux que cela.

3965. (4 : 1-5.) On ne saurait se donner à certains docteurs, sans

(I Corinthiens 4 : 6-13; 14-21.)

dénigrer ceux de qui l'on se détache, et il arrive, la plupart du temps, que ces derniers ont infiniment plus de droits à notre confiance et à notre affection. Tel était le cas à Corinthe. Des partis n'avaient pu s'y former, sans qu'on eût d'abord tâché d'affaiblir dans les cœurs l'autorité qu'y exerçaient justement Paul et ses collègues. Il rappelle donc à quel titre ils avaient parlé de Jésus-Christ et des mystères de Dieu. Il se rend témoignage d'avoir été fidèle dans la décharge de son mandat; tout ce qu'on peut demander d'un administrateur. Il fait sentir d'ailleurs combien sa position le mettait au-dessus des jugements humains. En paix dans sa conscience, ce n'était pourtant pas là-dessus qu'il comptait pour être justifié devant Dieu; toujours est-il que Dieu seul devait être son juge. C'est lui qui fera venir au grand jour ce qui est caché dans les cœurs; lui qui distribuera, sans erreur, la louange ou le blâme, grande raison pour ne juger personne avant le temps.

3966. (6-13.) Si d'ailleurs l'Apôtre a tout le long parlé d'Apollos et de lui, c'est par ménagement. Il n'a pas voulu afficher les noms des coupables, anciens de l'Eglise probablement; puis il a eu l'intention de montrer que, fût-il question de Paul et d'Apollos, encore y aurait-il eu du péché dans leurs débats et dans la passion qu'ils mettaient à se distinguer, en élevant aux nues quelques-uns de leurs docteurs aux dépens des autres. Il est vrai que tous ne reçoivent pas la même mesure de grâces; mais encore, qui établit cette différence? Et si tout vient de Dieu, pourquoi se glorifier comme si on s'était fait soi-même ce qu'on est? Afin que les Corinthiens sentissent mieux l'indignité de leur conduite, Paul oppose leur vaine gloire à sa propre situation. Dans ce langage doucement ironique qu'un père se permet avec ses enfants : « Vous, leur dit-il, vous êtes riches et rassasiés; vous régnez, vous êtes forts et prudents; tout est honneur pour vous, et nous..... » Relisez ce morceau plein d'une éloquence divine. Non-seulement vous y verrez la misérable vie que menaient les apôtres du Seigneur, et les sublimes sentiments dont les revêtait l'Esprit de Dieu, en regard de leurs persécuteurs; mais encore vous comprendrez tout ce qu'il y avait d'odieux dans la conduite de disciples qui passaient leur temps à se disputer la prééminence, tandis que leurs maîtres et leurs pères en la foi se voyaient traités comme les balayures du monde.

3967. (14-21.) Oui, c'est en sa qualité de père que Paul parle aux Corinthiens; non pour les couvrir de honte, mais pour leur témoi-

(**I Corinthiens 5** : 1-5.)

gner son amour. C'est aussi par cette raison qu'il les exhorte à suivre son exemple dans les souffrances et dans les humiliations. Afin de se rappeler à leur souvenir, il avait prié Timothée de les aller voir, Timothée déjà connu d'eux et l'enfant bien-aimé de Paul (1 Tim. 1 : 2). C'était probablement depuis le départ de ce jeune disciple pour la Macédoine que la députation et la lettre des Corinthiens étaient arrivées à Ephèse; mais auparavant déjà l'Apôtre avait pensé à eux. Bien plus, il songeait lui-même très sérieusement à leur faire bientôt une visite [3875], pour ramener dans le devoir ceux qui, profitant de son éloignement, s'arrogeaient une autorité qui ne leur appartenait pas, et pour juger si les hommes qui prenaient le ton si haut en son absence tenaient réellement leur pouvoir de Celui à qui appartient le royaume de Dieu. Mais si je vais, dit l'Apôtre, sera-ce avec la verge d'un père qui se voit dans la douloureuse nécessité de corriger ses enfants, ou sera-ce avec amour et dans un esprit de douceur? Il ne répond pas à cette question; la suite ne montre que trop ce qu'il craignait d'être obligé de faire.

CCXCVII. — L'incestueux; discipline; les procès; ce qui est permis n'est pas toujours convenable; l'impureté, le célibat, le mariage, l'esclavage; les veuves; les viandes sacrifiées aux idoles; le salaire dû aux prédicateurs de l'Évangile.

3968. (**5** : 1-5.) Un horrible désordre régnait dans une des familles de l'Eglise de Corinthe. Au vu et au su de tous, un homme avait pris pour femme sa belle-mère. Les Corinthiens s'étaient bien gardés d'en parler dans leur lettre, mais l'Apôtre en avait été informé par le bruit public, car ce crime était universellement connu : il avait scandalisé les idolâtres mêmes. « Et vous vous êtes enflés, dit l'Apôtre. Vos cœurs peuvent se livrer à l'orgueil, tandis que vous devriez être tous dans le deuil, jeûner et prier, jusqu'à ce que celui qui a fait cette œuvre de ténèbres fût ôté du milieu de vous! » Voilà donc le premier devoir de la discipline. Il faut que l'Eglise s'humilie profondément, lorsque quelqu'un de ses membres s'écarte avec scandale du droit chemin. Mais dans le cas actuel, il ne s'agissait pas de s'en tenir là. Avec une solennité d'expression qui ne saurait échapper à personne, l'Apôtre, bien qu'absent de corps, mais présent d'esprit, prononce au nom du Seigneur Jésus, les Corinthiens et son esprit étant assemblés, et la puissance du Seigneur étant avec eux, que cet homme

(**I Corinthiens 5** : 6-8; 9-13.)

soit livré au Satan pour la ruine de la chair, afin que l'esprit puisse être sauvé dans le jour du Seigneur Jésus. Il est clair, d'après ces paroles mêmes, que Paul agit ici en vertu des pouvoirs extraordinaires qui lui avaient été conférés avec l'apostolat; car personne aujourd'hui ne pourrait juger à distance, ni livrer qui que ce soit au Satan, n'importe le sens qu'on donne à cette formule. Il n'est pas moins clair ni moins remarquable que, malgré les pouvoirs extraordinaires dont il était investi, l'Apôtre ne pense pas pouvoir prendre cette décision disciplinaire sans le concours de l'Eglise (*vous* et mon *esprit* étant assemblés, dit-il); seulement, le cas était si grave, le crime si manifeste, l'urgence tellement grande, qu'il ne doute pas de l'assentiment de ses frères. On ne saurait disconvenir, d'autre part, qu'il n'y ait une très grande obscurité dans la sentence elle-même. J'ai dit ailleurs comment on cherche à l'expliquer [3921].

3969. (6-8.) Quelle que soit au reste la nature de la discipline ecclésiastique, répétons avec l'Apôtre que les fautes d'un seul invitent l'Eglise entière à s'humilier. Il y a une certaine solidarité entre tous les fidèles; la honte de l'individu devient celle de tous et le péché étend aisément ses ravages; c'est comme une pâte dont la masse entière se pénètre du levain qu'on y a déposé (Gal. **5** : 9). Il faut donc qu'une Eglise fasse son possible pour que, purifiée du vieux levain, elle soit une nouvelle pâte, chaque fidèle étant un des pains sans levain de la pâque dont Jésus-Christ est l'agneau. Les Corinthiens assurément ne faisaient pas la Pâque des Juifs; ils avaient toutefois, ainsi que nous, une grande fête à célébrer sans cesse, en vertu de la délivrance que Jésus nous a procurée par son sang. Mais pour que nos cœurs ressentent la joie de cette fête, il faut qu'au lieu de la malice et de la méchanceté qu'ils recèlent, ils soient remplis de sincérité et de vérité par le Saint-Esprit. Ainsi, maintenir la pureté du corps de l'Eglise, et à cet effet, se maintenir chacun dans la pureté, telle est la condition requise pour être en fête continuelle devant le Seigneur.

3970. (9-13.) Ce double devoir se lit en traits fort nets dans les paroles que l'Apôtre ajoute immédiatement. Il avait, paraît-il, écrit aux Corinthiens une précédente lettre qui ne nous a pas été conservée, par la raison sans doute qu'elle ne traitait que d'un seul point, lequel se trouve exposé plus amplement dans celle-ci. Paul leur avait enjoint de ne pas se rencontrer avec des hommes de mœurs déréglées; par quoi il avait entendu, non pas les hommes légers et dépravés dont le monde est plein, car il faudrait pour cela sortir du monde; mais ceux

(I Corinthiens 6 : 1-9.)

qui, se nommant frères, vivaient dans la dissolution, ou dans l'avarice, ou dans une habitude quelconque de péché notoire. Bien qu'ils se nommassent frères, ou plutôt à cause de cela, il était interdit de s'associer avec eux, de vivre dans leur intimité, d'accepter des invitations chez eux, comme de les inviter chez soi. Membres gangrenés de l'Eglise, il importait de leur faire sentir qu'on les tenait pour tels, et c'est en les évitant, en les signalant de la sorte (2 Thess. 3 : 14), après les avoir toutefois avertis et repris (Gal. 6 : 1), que le méchant devait être ôté de l'assemblée. Sous la loi, d'où cette parole est extraite (Deut. 17 : 7), on faisait mourir les profanateurs et les pécheurs incorrigibles : sous la grâce, on s'éloigne d'eux comme d'un cadavre; c'est ainsi qu'ils sont ôtés ou retranchés. Que tous s'entendent pour les tenir à distance, et ils finiront bien par se retirer d'eux-mêmes; voilà comment le Seigneur purifiera son Eglise, par la pureté même de ceux qui sont purs.

3971. (6 : 1-9.) Un autre grief de l'Apôtre contre les frères de Corinthe, c'est qu'ils se faisaient des procès les uns aux autres et qu'ils n'avaient pas honte d'en soumettre la décision aux tribunaux ordinaires. Dans une ville de commerce, où se traitent une foule d'intérêts, il est fort difficile qu'il n'y ait, de temps en temps, quelque différend même entre des frères; mais ces différends doivent se terminer à l'amiable, car l'esprit processif est incompatible avec l'Esprit de Christ. Lors donc que vous avez quelque affaire litigieuse à régler, faites-vous juger par les saints [3727] et non par les injustes ou autrement par les gens du monde! Ce qui serait encore préférable, c'est qu'il n'y eût jamais rien de pareil entre vous. Les considérations que l'Apôtre invoque à l'appui de sa double exhortation, sont fort remarquables. C'est, pour le premier point, que les saints, réunis au Seigneur avant le jugement universel, jugeront avec lui le monde des impies et même Satan et ses anges. Or, comment les saints peuvent-ils consentir à se faire juger par des hommes dont ils seront un jour les juges? Comment ne voient-ils pas de plus que, prendre pour arbitres les moindres d'entre eux, serait une voie plus digne et plus sûre tout à la fois, que de se présenter devant des gens qui ne sont pas animés de l'Esprit de Dieu? Quant au second point, mieux vaut mille fois supporter l'injustice et subir quelque perte que de se disputer avec un frère (Matth. 5 : 40). Il y a toujours dans les procès un esprit d'avarice, qui, aveuglant même les meilleurs, non-seulement leur fait attacher trop d'importance à leurs intérêts matériels, mais encore les

(**I Corinthiens 6** : 9-11; 12-20.)

entraîne à ne pas respecter comme ils le devraient les intérêts d'autrui. De là vient qu'ils commettent l'injustice; car il est évident que, dans tout procès, une des parties au moins se rend coupable de ce péché. Or « les injustes, dit l'Apôtre, n'hériteront point du royaume des cieux. »

3972. (9-11.) Et non pas uniquement les ravisseurs du bien d'autrui ou les gens peu délicats dans les affaires, ce que le monde, adorateur de l'argent, n'a pas trop de peine à admettre; mais les fornicateurs, les idolâtres, les adultères, les efféminés, les abominables, les avares, les ivrognes, les diffamateurs, aucun de ceux-là n'héritera mieux du ciel que les voleurs et les filous. Marcher dans ces voies criminelles, c'est marcher dans la voie de l'enfer. Or, ne pensez pas que le Saint-Esprit ait entendu donner ici une nomenclature complète des péchés dont l'habitude exclut du royaume des cieux. S'il ne parle pas de la gourmandise, du mensonge, de la dissipation, et que sais-je encore? c'est qu'il lui suffisait d'indiquer les grands traits, et que d'ailleurs il n'est pas de désordre qui ne se trouve implicitement contenu dans ceux qu'il signale. Mais, à bien considérer la chose, est-il un seul fidèle qui, avant sa conversion, n'ait eu quelque habitude de péché grave? est-il quelqu'un, en conséquence, qui ait droit par ses œuvres à l'héritage céleste? Remarquons toutefois que l'Apôtre dit seulement : « Et c'est là ce qu'étaient quelques-uns d'entre vous. » Par où il entend que, si tous les frères de Corinthe avaient été jadis des pécheurs dignes de la condamnation, tous cependant n'avaient pas vécu d'une vie ouvertement scandaleuse. Toujours est-il qu'il y en avait parmi eux qui avaient à se reprocher tous ces crimes, et c'est d'eux que l'Apôtre dit comme des autres : « Vous avez été lavés, sanctifiés, justifiés par le nom du Seigneur et par l'Esprit de notre Dieu; » c'est-à-dire par la foi que le Saint-Esprit leur avait donnée en notre Seigneur Jésus-Christ. Voici donc un passage important. Il nous rappelle tout à la fois notre profonde misère et l'immensité de la grâce de Dieu. Deux choses sont parfaitement certaines : l'une, que, par le péché, nous sommes déshérités du ciel; l'autre, que, par le sang et par l'Esprit de Christ, nous sommes lavés (Jean **13** : 8), sanctifiés (1 Thess. **5** : 23) et justifiés (Gal. **2** : 16).

3973. (12-20.) L'Eglise de Corinthe n'avait pas été, comme celles de Galatie, travaillée par des docteurs judaïsants et menacée de se voir enlever la liberté dont les fidèles jouissaient en Jésus-Christ; mais elle était tombée dans un autre extrême, paraît-il. Sous prétexte de

(I Corinthiens 6 : 12-20.)

spiritualité et d'indépendance des formes légales, quelques-uns s'étaient livrés, en théorie ou en pratique, à des écarts qui ne se sont que trop revus dès lors. Serait-ce les calomnier, si l'on concluait des exhortations mêmes de l'Apôtre, qu'ils allaient peut-être jusqu'à ne pas voir plus de mal dans certaines souillures de l'impureté, que dans l'usage de certains aliments déclarés impurs par la loi de Moïse? On s'expliquerait ainsi toute la suite des idées de Paul à cet endroit de sa lettre, et la nouvelle plainte qu'il y formule contre les frères de Corinthe.

3974. Commençant par les choses permises, il déclare qu'elles ne sont pas toujours avantageuses, et qu'il faut savoir, à l'occasion, s'affranchir en quelque sorte de sa liberté; car celui-là est esclave de la liberté, qui ne sait pas s'assujettir par amour pour autrui. Ainsi en est-il de l'usage « des viandes, » sur lequel il reviendra plus tard. Mais à côté des choses permises, il est des choses défendues. Si le corps est destiné à recevoir toute espèce d'aliments, comme les aliments eux-mêmes sont destinés au corps, et si l'usage ou l'abstinence de certaine nourriture n'est d'aucun intérêt en vue de l'éternité, il n'en est pas ainsi des désordres du libertinage. « Le corps n'est pas pour la fornication, mais pour le Seigneur, et le Seigneur pour le corps. » Le Seigneur Jésus-Christ, en revêtant un corps, en souffrant dans ce corps et en le retirant de la tombe, a racheté nos corps et se les est acquis ; en sorte que si nous lui appartenons par la foi, nos corps sont les membres mêmes de son humanité sur la terre, comme son corps glorifié est notre humanité dans le ciel. Après cela, dit l'Apôtre, irez-vous faire des membres du Christ, les membres d'une prostituée? Si vous êtes un seul esprit avec le Seigneur, consentirez-vous jamais à être un seul corps avec elle? Ne comprenez-vous pas que, de tous les péchés, il n'en est pas un qui souille le corps comme celui-ci ? Or, si votre Eglise est un temple de Dieu (**3 : 16**), ce n'est qu'autant que le Saint-Esprit habite en chacun de vous; mais si cet Esprit habite en vous, vous ne vous appartenez point à vous-mêmes ; vous n'êtes pas libres de vous abandonner à la souillure : au contraire, rachetés au prix du sang de Jésus, vous devez glorifier Dieu dans vos corps et dans vos esprits, qui appartiennent à Dieu (15-20).

3975. J'ai dit ailleurs [3837] combien de telles exhortations étaient nécessaires au sortir du paganisme, et cela n'avait pas échappé aux apôtres et aux anciens assemblés précédemment à Jérusalem (Actes **15 : 20**). Ah! plût à Dieu qu'il n'y eût plus personne parmi nous à qui

(**I Corinthiens 7** : 1-9; 10-16.)

il fût besoin de rappeler que le corps n'est pas pour la fornication, mais pour le Seigneur ! Il est certain que la foi seule peut, non-seulement préserver des péchés de la chair, mais encore corriger l'opinion générale, sur ce point si pervertie. Le monde verra toujours dans ces désordres une faiblesse plutôt qu'un péché ; à savoir même s'il ne les estimera pas une simple obéissance au vœu de la nature, et, en certaines circonstances, un bien comparativement à d'autres maux. Reconnaissons, dans tous les cas, combien il est nécessaire que les personnes même les plus affermies, veillent et prient sans cesse, afin d'être rendues capables de fuir toute souillure de la chair et de l'esprit.

3976. (**7** : 1-9.) Ici vient la réponse à l'une des questions que les fidèles de Corinthe avaient adressées à l'Apôtre. Le mariage, relation honorable, sainte et bienfaisante, n'est pourtant encore qu'une relation terrestre dont il ne restera rien dans l'éternité (Luc **20** : 35). A ce point de vue, on conçoit que la Parole de Dieu puisse nous présenter le célibat, mais le célibat pur de toute souillure, comme un état supérieur à celui du mariage, même le plus sanctifié. Mais cette absolue pureté du célibat étant, quoi qu'il en soit, fort difficile à conserver, Dieu veut, en thèse générale, que, non-seulement dans le monde, mais encore dans son Eglise, chacun ait sa femme et que chaque femme ait son mari, sans qu'il y ait d'exception faite, ni pour prêtres, ni pour moines ou nonnes d'aucune espèce. Il veut qu'une fois marié, on s'envisage comme s'appartenant réciproquement, qu'on ne se dérobe point l'un à l'autre, qu'on se soit mutuellement fidèle ; moyen d'éviter l'impureté. Mais si je dis que Dieu veut le mariage, ce n'est pas qu'il interdise absolument le célibat. Paul n'était pas marié et il aurait voulu que tous pussent être comme lui ; seulement il reconnaît qu'il faut avoir reçu de la grâce divine une grande continence et que tous ne peuvent demeurer seuls ; c'est déjà ce qu'avait dit Jésus-Christ (Matth. **19** : 11, 12).

3977. (10-16.) Après cela, Paul ayant rappelé, du moins en partie, de quelle manière le Seigneur s'était prononcé sur le divorce (Matth. **19** : 9), il détermine à son tour ce qu'il y avait à faire dans un cas dont notre Seigneur n'avait point parlé, le moment n'en étant pas venu, celui d'un frère dont la femme, incrédule, consent à demeurer avec lui, ou d'une femme fidèle, dont le mari, non converti, consent à la garder pour sa femme. En de telles circonstances, le mariage est indissoluble : il suffit que l'un des époux soit au Seigneur pour que l'union,

(I Corinthiens 7 : 17-24; 25-38.)

jadis contractée, soit sainte, et tout à la fois pour que les enfants nés de ce mariage soient saints ou consacrés à Dieu. De même que Timothée, fils d'une mère juive, faisait partie du peuple de Dieu, encore que son père fût païen [3787], l'enfant dont le père ou la mère sont à Christ, appartient à l'Eglise et naît sous une promesse de grâce dont il aura plus tard à se prévaloir par la foi. Mais si l'incrédule, mari ou femme, se sépare, celui qui est délaissé est libre de divorcer, seul moyen de recouvrer la paix à laquelle le Seigneur appelle les siens. Et il ne faut pas se laisser retenir par l'idée, souvent bien chimérique, qu'en demeurant avec l'époux incrédule on deviendra l'instrument de son salut; car, dit l'Apôtre, « que sais-tu, femme, si tu sauveras ton mari? ou que sais-tu, mari, si tu sauveras ta femme? » — Nos anciennes versions portent : « si tu ne sauveras pas; » mais ce n'est pas le vrai sens.

3978. (17-24.) A cette occasion, Paul établit d'une manière générale que chacun doit demeurer dans l'état où il était lorsque Dieu le prit à son service; si d'ailleurs, et cela va sans dire, ce n'est pas un état de péché. Marié ou non, circoncis ou incirconcis, libre ou esclave, on peut glorifier le Seigneur. Toutefois, l'esclavage met tellement sous la dépendance de l'homme que, si l'esclave peut devenir libre, il faut qu'il profite de cette possibilité, par la raison qu'il est un affranchi du Seigneur et que, rendu à lui-même, il pourra d'autant mieux remplir ses devoirs d'esclave de Jésus-Christ. Dans aucun cas d'ailleurs, celui qui fut affranchi du péché et qui est ainsi devenu l'esclave du Seigneur, ne se rendra, de son plein gré, l'esclave des hommes : le motif est le même que celui pour lequel nous devons glorifier Dieu dans nos corps et dans nos esprits (6 : 20). — Remarquez en cet endroit (19) un mot qui rappelle deux paroles semblables de l'épître aux Galates (Gal. 5 : 6; 6 : 15). Du rapprochement de ces trois passages, il résulte qu'avoir la foi, être une nouvelle créature, observer les commandements de Dieu, sont les trois faces d'une même œuvre : la foi en est le moyen; la nouvelle naissance, le principe; l'observation des commandements de Dieu ou la sainteté en est pour ainsi dire la substance.

3979. (25-38.) L'Apôtre retourne à son sujet. Sans donner ce qu'il va dire comme un ordre formel du Seigneur, mais comme un avis, un conseil venant d'un de ses fidèles ministres, et tout en répétant, sous diverses formes, que le mariage est une situation parfaitement légitime, il insiste pour que ceux qui ne sont pas mariés examinent

(1 Corinthiens 7 : 39, 40. 8 : 1-13.)

sérieusement si, à raison des circonstances où se trouvait l'Eglise, ils ne feraient pas mieux de demeurer dans le célibat. Par cela même que le mari et la femme s'appartiennent réciproquement, il leur est moins facile, à l'un et à l'autre, de se dévouer pour le Seigneur; sans parler des persécutions, qu'il est plus aisé d'affronter quand on n'a pas les douceurs et les charges d'une famille. Dans tous les cas, il n'est rien qui rattache autant à la vie, si l'on n'y prend garde. Ici donc, plus qu'en aucune autre circonstance, il faut se rappeler que tout est passager et précaire ici-bas; de sorte que ceux qui ont une femme doivent être comme n'en ayant point. En général, le disciple de Jésus-Christ évite de mettre son cœur aux affections, aux douleurs, aux joies et aux affaires même les plus légitimes; car la figure de ce monde passe.

3980. (39, 40.) Pour ne rien laisser en arrière, l'Apôtre en vient aux femmes que Dieu a privées de leur mari. Ce qui vaut le mieux pour elles, c'est de demeurer veuves et tout entières au service du Seigneur. Elles sont libres néanmoins de se remarier, pourvu que ce soit de manière à ne pas se séparer de Jésus-Christ. C'est du reste ce qui est généralement sous-entendu. Le mariage est permis au chrétien, mais non pas toute espèce de mariage. Il faut qu'il n'y ait, dans les liens que l'on contracte, rien qui soit de nature à diminuer l'intimité et la fréquence des relations avec le Seigneur. Pour cela, il doit exister entre les époux une entière communauté de foi, d'espérance et d'amour en Christ; c'est-à-dire qu'ils doivent être convertis l'un et l'autre, enseignement qui s'est présenté plus d'une fois à nous, dans l'étude de l'Ancien Testament. L'Esprit qui y parle parlait également par la bouche de Paul, comme il le déclare; en sorte que, soit qu'il reproduise les paroles du Seigneur, soit qu'il donne quelque commandement nouveau, ou de simples conseils, c'est par l'Esprit de Dieu qu'il le fait, et nous devons écouter sa voix comme la voix de Dieu même.

3981. (8 : 1-13.) Quant aux choses sacrifiées aux idoles, autre point sur lequel les Corinthiens avaient probablement consulté leur père en la foi, voici la réponse du Saint-Esprit. A cet égard, le péché, quand il y en a, vient moins d'un manque de connaissance que d'un manque de charité. En général, la connaissance sans l'amour n'est qu'une source d'orgueil. Pour être en édification aux âmes, il faut connaître et aimer, et, fallût-il choisir, mieux vaudrait la charité sans la connaissance, que la connaissance sans la charité. Voici donc ce que tous

(**II Corinthiens 9** : 1-15.)

les frères de Corinthe savaient parfaitement, c'est qu'une idole n'est rien, qu'une viande consacrée aux idoles ne saurait contracter aucune souillure par ce simple fait, et, en conséquence, que manger de ces viandes ne séparait aucunement de Celui par qui et pour qui sont toutes choses, et les fidèles plus que nulle chose au monde. Mais il est tellement difficile de se dépouiller des impressions de l'enfance, que plusieurs se faisaient encore scrupule de manger de la viande qui avait été offerte aux idoles, soit qu'on l'achetât au marché, soit qu'elle se trouvât sur la table de quelque idolâtre. Après avoir vu si longtemps dans ces viandes une nourriture particulièrement sainte, ils ne pouvaient se décider à n'y pas voir maintenant une nourriture souillée, bien qu'ils sussent au fond que l'idole n'est rien. La règle que l'Apôtre prescrit à ce sujet est fort simple. Comme, après tout, il n'y avait pas *devoir* à manger de la viande consacrée aux idoles, mais simplement liberté de le faire, on devait s'abstenir d'en manger lorsque cela pouvait étonner quelque frère ou l'entraîner à l'imitation, bien que sa conscience le lui défendît; auquel cas c'était le faire pécher. Mais plutôt que d'être une occasion quelconque de péché pour un frère, nous devrions, dit Paul, nous abstenir totalement de manger de la viande. Telle est la loi de la charité, loi suprême.

3982. (**9** : 1-15.) Ce cas n'est pas le seul où, par amour pour ses frères et par intérêt pour la gloire de Dieu, il est bon de renoncer à son droit en s'abstenant de ce qui d'ailleurs est permis. Ainsi, il eût été permis à Paul de se marier et d'avoir partout sa femme avec lui, comme les frères du Seigneur et comme Pierre (les apôtres n'étaient donc pas catholiques-romains); il eût eu le droit de vivre aux dépens de ceux auxquels il annonçait Jésus-Christ, ce que faisaient tous les autres, sauf Barnabas et lui; mais il avait mis sa gloire à prêcher l'Evangile sans rien prendre de personne, afin qu'on ne pût, dans aucun cas, l'accuser de motifs intéressés et que sa parole trouvât plus facilement l'accès des cœurs. A cette occasion, pour qu'on ne songeât point à faire de l'exception la règle et de son exemple un commandement, il établit, comme dans deux de ses épîtres précédentes (Gal. **6** : 6; 1 Tim. **5** : 17), le droit des prédicateurs de l'Evangile à recevoir, de ceux qu'ils enseignent, leur entretien, mais rien de plus. Un soldat ne va pas à la guerre à ses dépens; nul ne plante une vigne pour ne pas en recueillir le fruit, et personne ne paît un troupeau sans en boire le lait. La loi a dit : « Tu n'emmuselleras pas le bœuf qui foule le grain » (Deut. **25** : 4; 1 Tim. **5** : 18); or Dieu a plus soin

assurément de ses serviteurs que des bœufs. Le laboureur aussi sème pour récolter, et ceux qui, dans l'intérêt des âmes, sèment les choses spirituelles, peuvent bien aspirer à moissonner de leurs disciples les choses charnelles. L'Apôtre est tellement explicite et abondant sur ce point, que plusieurs penseront peut-être qu'il l'est trop. Je ne m'étonnerais pas, en conséquence, si l'on trouvait quelque peu mondaine sa manière de traiter cette question d'argent. Mais il y a une vraie et une fausse spiritualité. Persuadé que l'apôtre Paul possédait la spiritualité véritable, convaincu d'ailleurs qu'il parlait par l'Esprit de Dieu, je conclus qu'il y a souvent plus de piété réelle à savoir envisager avec calme ces questions, qui ne sont délicates que par suite de l'avarice de nos cœurs. Il y a là-dessus un commandement formel du Seigneur (Luc 10 : 7); et peut-il jamais être mauvais d'insister sur le devoir de faire ce que Dieu commande? Au surplus, personne n'était mieux placé que Paul pour agiter ce sujet, puisqu'il n'avait jamais rien reçu des Corinthiens; ce qui ne veut pas dire que celui qui touche un salaire soit tenu de garder un silence absolu sur cette portion de la Parole de Dieu. Remarquons enfin qu'en renonçant à ses droits, Paul montrait admirablement par son propre exemple que « tout ce qui est permis n'est pas avantageux, » ainsi qu'il l'avait dit plus haut (6 : 12).

CCXCVIII. — Le devoir; la vigilance; la condescendance; les femmes dans l'Église; la Cène; l'Église; la foi, l'espérance et l'amour; le don de prophétie.

3983. (16-22.) L'Apôtre venait de tracer un mot qu'il semble vouloir retirer. Plutôt mourir, avait-il dit, que de voir anéantir « la gloire » qui m'a été faite de prêcher l'Evangile en renonçant à toute rétribution. Mais afin de n'être pas mal compris, il reprend ce mot de gloire, bien que fort légitime à cette place, et il déclare que s'il annonce la bonne Nouvelle, ce n'est pas une chose dont il puisse tirer vanité. La foi qu'il cherchait maintenant à répandre, après l'avoir persécutée, il ne se l'était pas donnée à lui-même, non plus que sa mission; et il aurait voulu cesser de parler aux âmes, que cela lui eût été impossible, poussé qu'il était par l'Esprit du Seigneur. Comme son cœur marchait d'accord avec la volonté de Dieu, il n'avait pas à se plaindre du lot qui lui était échu; car l'obéissance porte avec elle son salaire. Dans tous les cas, il était tenu de remplir sa charge, en

(**I Corinthiens 9** : 23-27.)

dépit même de ses répugnances, s'il en avait eu. Telle est, mes chers lecteurs, notre vraie position à tous. Le devoir est toujours le devoir. En ne le remplissant pas de bon cœur, nous ne saurions être agréables à Dieu; toutefois, de bon cœur ou malgré nous, il faut nous en acquitter : « la nécessité nous en est imposée, et malheur à nous si nous la méconnaissons. » Quant à Paul, c'était bien de toute son âme qu'il s'adonnait à son ministère; car il n'y cherchait d'autre récompense que le bien même dont il devenait l'instrument. Aussi, de quelle abnégation de soi-même n'avait-il pas été rendu capable? Toutes les fois qu'il l'avait pu sans violer quelque principe, sans enfreindre quelque commandement, il s'était accommodé aux Juifs, zélés observateurs de la loi; aux païens, hommes étrangers à la loi de Dieu; aux faibles, aux ignorants; s'efforçant d'être avec eux tout ce qu'il fallait pour les amener au salut. Toujours vrai, mais toujours plein d'amour et de condescendance, Paul accomplissait ainsi la loi du Christ, loi sous laquelle il vivait, et ce sont là des qualités que vous chercherez vainement chez les prédicateurs de l'Evangile qui ne sont pas du cœur à leur œuvre.

3984. (23-27.) Ce que vous ne trouverez pas mieux en eux, c'est la constante application à leur propre âme de la parole qu'ils prêchent aux autres. Paul savait qu'un ministre de l'Evangile n'est pas sauvé par sa prédication, mais par sa foi aux doctrines qu'il prêche; il savait que le fidèle, semblable aux athlètes dans les jeux antiques, ne remporte pas la victoire sans une attention persévérante sur lui-même et sans de vigoureux efforts; et il comprenait que la couronne incorruptible suspendue à la croix de Jésus-Christ, est mille fois plus digne de notre ambition que la vaine couronne de laurier que remportaient les vainqueurs dans la course ou la lutte. Lui donc, courant, mais non à l'aventure; frappant du poing, comme les lutteurs, et, comme eux, non pour battre l'air; lui, dis-je, bien qu'assuré de ce qu'il faisait et du terme vers lequel il tendait, ne laissait pas de veiller et de prier, d'éviter les occasions de chute, de se modérer et de se posséder en toutes choses; ce qu'il compare encore au lutteur et au coureur qui s'endurcissaient le corps et se l'assujettissaient par la tempérance. Et Paul se conduisait ainsi, afin qu'après avoir prêché aux autres, il ne fût pas lui-même comme une monnaie de mauvais aloi, qui, après avoir servi à plusieurs dans la circulation, finit par trouver quelqu'un qui la rejette et la brise. Est-ce que Paul pouvait réellement craindre un pareil sort? Non; mais il savait que ne rien

(**I Corinthiens 10** : 1-14; 15-22.)

craindre est le chemin du danger, et que le plus sûr préservatif contre les terreurs de l'enfer, c'est d'entretenir la crainte salutaire de se voir privé de la grâce de Dieu. Plus nous sommes sûrs de notre salut, plus nous tremblons à la seule pensée de ce que nous deviendrions si Dieu ne nous avait pas pris à lui.

3985. (**10** : 1-14.) Pour que ses lecteurs s'appliquassent cet enseignement, l'Apôtre leur rappelle ce qui était arrivé aux Israélites dans le désert. Il dit : « Nos pères ; » soit parce qu'il était lui-même Israélite et qu'il y avait plusieurs chrétiens juifs à Corinthe, soit parce que tous les fidèles sont, spirituellement, fils d'Israël. Il leur rappelle donc les grâces dont leurs pères avaient été comblés au désert, l'ingratitude avec laquelle ils y répondirent et les justes jugements sous lesquels ils succombèrent enfin, choses dont j'ai suffisamment parlé dans le premier volume de ces Etudes. Remarquez toutefois, en passant, ce qui est dit ici du Rocher. Il était le Christ; ce qu'il faut entendre spirituellement, comme le pain de la Cène est son corps : c'est évidemment une figure. Or, dit l'Apôtre, toutes ces choses leur arrivaient en types, et elles furent écrites pour notre instruction, nous enseignant à nous tenir en garde contre les tentations ; à ne pas nous reposer sur ce que nous faisons extérieurement partie du peuple de Dieu, sur ce que nous sommes tout enveloppés de ses grâces, sur ce que nous avons été baptisés pour suivre le Christ comme ils l'avaient été pour suivre Moïse, et sur ce que nous possédons Jésus dans la Cène comme ils le possédaient dans l'eau du rocher. « Que celui qui pense être debout prenne garde qu'il ne tombe. » Les tentations auxquelles les Corinthiens s'étaient vus exposés jusque-là, n'étaient autres que celles qui se rencontrent sur le chemin de tout homme : la chair, le monde, Satan; ils ne connaissaient pas les terribles persécutions qui avaient sévi ailleurs, et l'Apôtre leur dit : Prenez garde ! (Matth. **13** : 21.) Mais il ajoute pour leur encouragement, que Dieu tient avec fidélité ses promesses (1 Thess. **5** : 24), que jamais il n'envoie aux siens des tentations irrésistibles, qu'il donne à ceux qui le prient la force et la délivrance du Saint-Esprit. Par-dessus tout, fuyons l'idolâtrie, quelque forme qu'elle revête et quel qu'en soit l'objet; car l'idolâtrie est le chef-d'œuvre du Tentateur. Il sait bien qu'en détournant notre cœur de Dieu, il nous désarme absolument et que toute tentation peut alors devenir mortelle.

3986. (15-22.) Que l'idolâtrie soit l'œuvre par excellence de Satan; bien plus, que ce soit Satan lui-même qui se fasse adorer dans la per-

(**I Corinthiens 10** : 23-32. **11** : 1; 2-16.)

sonne des faux dieux, c'est ce que le Saint-Esprit établit ici nettement, en opposant le culte évangélique au culte idolâtre. Dans l'un et dans l'autre, il y avait une coupe et du pain : là une coupe de bénédiction, par laquelle, aussi bien que par le pain, les fidèles se mettaient en relation avec Jésus-Christ, pour n'être qu'un seul corps avec lui; ici, une coupe destinée à faire des libations aux idoles et du pain que les païens mangeaient avec la viande offerte sur l'autel. C'était ainsi que les idolâtres proclamaient leurs rapports avec les faux dieux, ou, pour mieux dire, avec les démons, nom qu'ils donnaient eux-mêmes à leurs divinités secondaires. De ce rapprochement d'idées, il résultait évidemment que les rachetés de Jésus-Christ ne pouvaient d'aucune façon participer au culte des idoles.

3987. (23-32; **11** : 1.) Ceci ramène naturellement l'écrivain sacré vers une idée qu'il reprend dans les mêmes termes : « Toutes choses me sont permises, mais toutes choses ne sont pas avantageuses; » sauf qu'il explique ce qu'il entend par « avantageuses : » c'est ce qui édifie (1 Thess. **5** : **11**). En tout ce que la conscience nous permet, consultons aussi la conscience de nos frères; car si elle allait être scandalisée par l'usage que nous faisons de notre liberté, le devoir serait de nous abstenir. Il peut en être ainsi de certaine manière de passer son temps le dimanche, de certaines habitudes de toilette, de certaines jouissances de la bouche ou des yeux; comme à Corinthe, des viandes qui se vendaient au marché et de celles qui paraissaient sur une table à laquelle on avait été invité. « Soit donc que nous mangions, soit que nous buvions, soit que nous fassions quelque autre chose, » nous pouvons et devons « faire tout pour la gloire de Dieu. » Ces devoirs de la charité nous sont imposés, non-seulement à l'égard de nos frères en la foi, ou de l'assemblée de Dieu, mais à l'égard de tous les hommes, Juifs et Grecs. Nous nous en acquitterons, non pour nous faire supporter ou louer, ce qui serait encore chercher notre propre avantage, mais dans l'intérêt même des autres et afin de les amener d'autant plus sûrement au Dieu de leur salut. Or, comme Paul avait la certitude qu'en se conduisant ainsi, il n'avait fait que suivre l'exemple de Jésus-Christ, il ne craint pas de terminer en répétant à ses disciples de Corinthe : « Soyez mes imitateurs comme je le suis moi-même de Christ » (**5** : 16).

3988. (2-16.) Cependant, si l'Apôtre avait contre les Corinthiens de graves sujets de plainte, il ne faudrait pas en conclure que cette Eglise fût tombée dans le désordre à tous égards. Au contraire, Paul recon-

(**I Corinthiens 11** : 17-22.)

naît, avec éloge, qu'en général on y était demeuré fidèle aux institutions qu'il leur avait transmises, et dont plusieurs, en ce qui tenait, par exemple, à l'ordre des assemblées, étaient empruntées aux usages de la synagogue. Là, comme je l'ai dit précédemment [2801], les femmes occupaient une place d'où elles ne pouvaient être aperçues par les hommes, si ce n'est peut-être par les anciens ou évêques, appelés aussi les serviteurs et les *anges* de la congrégation [3774]. Pour maintenir cette décence dans l'assemblée des frères, il était exigé que les femmes ne s'y rendissent que couvertes d'un voile; en sorte que, de leurs places, elles ne pussent être vues, pas même des anges ou anciens, assis sur l'estrade. Or, tout en admettant que la grande amélioration survenue dans les mœurs publiques dès cette époque, permet à cet égard des usages qui n'eussent pas été convenables alors, il demeure vrai que la femme, toujours appelée à se parer de modestie, doit éviter tout ce qui, dans les assemblées de l'Eglise et ailleurs, peut attirer sur elle les regards (1 Tim. **2** : 9). Il demeure également vrai que, par la volonté de Dieu, il y a de l'homme à la femme une hiérarchie, comme de Dieu au Christ, le Fils issu du Père, mais abaissé pour un temps. Cette infériorité de la femme quant à l'homme, n'est également que momentanée. Abolie en Christ (Gal. **3** : 28), elle ne subsistera que jusqu'à ce qu'il revienne dans sa gloire. Quant aux raisonnements sur lesquels Paul appuie ces directions, il ne se dissimule pas qu'on pouvait y objecter bien des choses et qu'on ne manquerait pas de le faire; c'est pour cela qu'il termine en disant: « Si quelqu'un se plaît à contester, nous n'avons pas une telle coutume, ni les assemblées de Dieu non plus. »

3989. (17-22.) Mais voici un grand scandale dont l'Eglise de Corinthe offrait le douloureux spectacle. Outre les divisions qui y régnaient et qui devaient tôt ou tard aboutir à des sectes, afin qu'on vît une fois de quel côté étaient les vrais frères, il se commettait dans la célébration de la Cène, des péchés qu'on aurait peine à croire si la Parole de Dieu, toujours vraie, ne les rapportait expressément. Il arrivait souvent, en ce siècle de l'Eglise, que les disciples, confondant leur repas du soir en un repas commun, qu'on appelait une *agape* ou repas d'amour fraternel, rompaient alors le pain et distribuaient la coupe en mémoire de leur Sauveur. A ces agapes, le pauvre n'apportait rien, mais le riche apportait d'autant plus, et, dans la règle, une fois les parts réunies, il ne devait plus y avoir de différence entre les convives. Or, par le même esprit d'orgueil qui était la grande plaie

des Corinthiens, les riches, laissant les pauvres avoir faim, se gorgeaient, s'enivraient, déshonoraient ainsi l'assemblée de Dieu et méprisaient les pauvres. De la sorte, ils se réunissaient, non pour devenir meilleurs, mais pour empirer. « En cela, dit l'Apôtre, pourrai-je vous louer? Non, je ne vous loue point; » censure qui, dans sa simplicité et dans sa gravité, me paraît plus forte que s'il se fût livré à de violentes apostrophes; car il y a des péchés si odieux que toute parole demeure au-dessous de celles qu'il faudrait pour les qualifier. Or, combien n'est-il pas de gens, aujourd'hui même, qui se rendent aux assemblées des chrétiens, qui y prennent régulièrement la Cène, et qui, par les dispositions qu'ils y apportent, n'y vont pas « pour le mieux, mais pour le pis. » Ah! certes, ce n'est pas une chose à louer.

3990. (23-29.) Pour faire sentir aux coupables leur indignité, Paul se borne à leur rappeler l'institution de la Cène, telle qu'il l'avait apprise directement du Seigneur par le moyen d'une révélation; car il n'était pas entre les disciples dans cette nuit solennelle où Jésus fut livré au Conseil des Juifs. Sans revenir sur ce que j'ai dit à cette occasion, voyez seulement ce que le Saint-Esprit ajoute ici, par la bouche de Paul, au récit contenu dans les Evangiles. Ceux qui célèbrent la Cène du Seigneur, « annoncent, » publient, prêchent ainsi « la mort de Jésus-Christ, jusqu'à ce qu'il vienne. » Il y a donc à la fois dans cette cérémonie la proclamation de deux grandes vérités, dont la seconde n'est que trop souvent oubliée : l'une que Jésus mourut, qu'il mourut pour nos péchés et pour nous délivrer de la condamnation; l'autre, qu'il doit revenir, afin d'achever l'œuvre de notre rédemption par le relèvement de nos corps et par notre admission définitive à sa gloire éternelle. Comme il est sûr que nous voyons ce pain et ce vin, il est sûr également, et que le sang a coulé du corps de Jésus, brisé par la douleur, et que nous le verrons revenir à nous dans ce même corps. Le pain et le vin sont donc là, tenant lieu de Jésus-Christ lui-même; c'est pourquoi, si quelqu'un y participe sans repentance, sans foi, sans reconnaissance, sans un vrai désir de sainteté, il s'approche de Jésus comme le firent ceux qui le rejetèrent et avec eux il le crucifie. Par cet acte indigne, il mange et boit sa propre condamnation. S'il croyait en Christ, il le verrait lui-même sous ces symboles et il les traiterait tout autrement. Or, ne croyant pas, il est condamné; et, tandis que la Cène est pour les fidèles le sceau de leur délivrance, elle ne peut être pour lui que le sceau de la perdition. Conclusion : « Que chacun s'éprouve, se sonde, s'examine soi-même. » Mais, vous qui

(**I Corinthiens 11** : 30-34. **12-14. 12** : 1-3.)

vous éloigneriez de la Cène à cause de votre indignité, dites-vous bien cependant que cette prudence-là ne saurait vous sauver. Malheur à ceux qui célèbrent la Cène indignement! mais malheur aussi à quiconque ne se met pas en état de prendre la Cène avec un cœur purifié par la foi!

3991. (30-34.) Au scandale donné par les Corinthiens, le Saint-Esprit rattache, comme punition justement méritée, les infirmités, les maladies et la mort même de plusieurs d'entre eux; à moins qu'on n'entende ces expressions dans un sens spirituel. Alors, cela signifierait que, par un juste jugement de Dieu, ceux qui profanent la Cène du Seigneur ne peuvent que décliner dans la vie chrétienne, jusqu'à redescendre au rang des morts, bien qu'ils paraissent vivants. Ils se croient chrétiens, et ils ne laissent pas de se conduire comme ceux qui ne le sont pas. C'est dire, dans tous les cas, qu'il n'est rien dont l'abus soit plus funeste, ni rien de plus déplorable que certaines institutions moitié politiques et moitié religieuses qui multiplient à l'infini les communions indignes. Si la Cène n'est pas pour notre âme un aliment, elle est, par notre faute, un poison. Quelle folie donc, et quel danger que de ne pas se juger soi-même sérieusement avant d'y participer. Assurément, il ne s'agit pas d'attendre qu'on soit sans péché, sans faiblesse, sans ignorance; mais du moins il faut se reconnaître pécheur et regarder du cœur, avec repentance et avec joie, à notre bienheureux et puissant Rédempteur.

3992. (**12-14.**) Les trois chapitres où nous entrons maintenant, traitent d'un même sujet : les dons du Saint-Esprit et l'exercice de ces dons. Ils présentent des difficultés résultant de ce que les directions qu'on y trouve, supposent un ordre de choses qui n'existe plus. Cela même atteste l'authenticité de l'épître et la vérité des faits. Il s'ensuit d'un autre côté, qu'on risque fort de se méprendre, quand on essaye d'appliquer toutes ces directions aux chrétiens de nos jours. Plusieurs d'entre elles cependant, n'ont rien perdu de leur valeur, et c'est à celles-ci que je m'arrêterai de préférence.

3993. (**12** : 1-3.) La première grâce que le Saint-Esprit fait à une âme, celle qui rend manifeste sa conversion, c'est la connaissance de Jésus comme Dieu et Seigneur : voilà ce qui se trouve chez tout vrai membre de l'Eglise. Mais il y a dans l'Eglise, et par l'action du même Esprit, diversité de dons et d'opérations, comme il y a diversité de services ou de ministères. Sagesse, connaissance, foi, don de guérir, miracles, prophétie, discernement des esprits, langues, interpréta-

(**I Corinthiens 12** : 12-26; 27-31. **13** : 1-3.)

tions : toutes ces grâces viennent du Saint-Esprit, qui les distribue comme il lui plaît, parce qu'il est Dieu dans l'unité avec le Père et le Fils, et il les distribue pour l'utilité commune.

3994. (12-26.) La volonté de Dieu est, en effet, que les fidèles, pour nombreux qu'ils soient, ne forment entre eux qu'un seul corps, comme le corps humain est un, malgré la diversité des membres dont il se compose : c'est par cette raison que tous reçoivent un même baptême et sont abreuvés d'un même Esprit. Mais il n'est pas moins important de remarquer dans cette unité du corps de Christ, la diversité des parties qui le constituent, diversité qui provient de la variété des grâces du Saint-Esprit, encore plus que de celle des caractères. Nul ne reçoit toutes ces grâces, comme aussi nul d'entre les fidèles n'en est entièrement privé, et si quelqu'un semblait en être dépourvu, ce serait une raison pour avoir de lui un soin tout particulier. Dans le corps de l'Eglise, aussi bien que dans le corps humain, c'est cette variété qui, non-seulement fait la beauté de l'ensemble, mais encore qui détermine l'utilité de chacun des membres, les rend nécessaires les uns aux autres, établit entre eux une communauté d'action et une sympathie qui fait que le bien ou le mal survenu à l'un d'eux, est ressenti par tous.

3995. (27-31.) Voici donc, en résumé, ce qui constitue la perfection de l'Eglise par l'action du Saint-Esprit, c'est que, l'ensemble de ceux qui croient formant le corps de Christ ici-bas, chacun d'eux est, pour sa part, membre de ce corps, par la foi. Celle-ci, semblable au sang dans le corps humain, se retrouve chez tous les membres de l'Eglise : c'est par là qu'ils sont égaux. Mais, dans l'Eglise, ainsi formée et bénie, Dieu avait placé, au temps des apôtres, d'abord et en tête, les apôtres eux-mêmes ou les envoyés spéciaux du Seigneur; puis des prophètes, des docteurs; ensuite, des puissances, des dons de guérison, des services, des directions, des langues diverses. Ces grâces, quelque chose qu'il faille entendre par certaines d'entre elles, ces grâces n'appartenaient pas à tous; elles n'étaient pas toutes de valeur égale pour l'utilité commune, et, bien qu'excellentes assurément, comme tout ce qui vient de Dieu, il y en avait et il en existe encore de plus excellentes. Qu'est-ce donc qu'il peut y avoir de plus grand et de meilleur que d'être fait participant de la puissance de Dieu? C'est ce que l'Apôtre ou plutôt le Saint-Esprit, auteur de ces grâces, va nous dire dans une des pages les plus sublimes de la sainte Ecriture.

3996. (13 : 1-3.) Aimer Dieu et nos frères; aimer Dieu dans notre

(1 Corinthiens 13 : 4-8; 8-13.)

prochain, et aimer notre prochain en Dieu : la charité, cet amour qui vient d'un cœur pur, et d'une bonne conscience et d'une foi non feinte (1 Tim. 1 : 5), voilà ce qui est plus que de parler les langues des hommes et des anges, plus que de prophétiser, plus que de connaître tous les mystères et tout ce qui se peut connaître, plus que de transporter les montagnes (Matth. 21 : 21), plus que de distribuer tout son bien aux pauvres et que de livrer son corps aux flammes pour la cause de la vérité, si tout cela se fait sans amour, ce qui s'entend de soi-même. Par le moyen de ces grâces éclatantes, je puis devenir l'instrument de grandes choses dans l'Eglise; mais si je n'ai pas la foi qui déploie son efficace par l'amour (Gal. 5 : 6), je suis comme l'airain sonnant qui appelle au combat et célèbre la victoire; c'est-à-dire qu'au fond je ne suis rien, et que ce déploiement de la puissance divine, ne m'est, à moi, d'aucune utilité.

3997. (4-8.) L'amour donc, cet amour qui, seul, fait qu'on est quelque chose devant Dieu, et, seul, sert à celui qui le possède; cet amour est tout à la fois le principe et l'accomplissement de nos devoirs envers le prochain. Pour vous en convaincre, voyez le tableau qu'en trace un apôtre qui parla mieux que personne de la charité, parce que le Saint-Esprit en avait rempli son cœur et qu'il guidait sa plume. La patience et la bonté; l'absence de jalousie, de vanité, d'orgueil, de malhonnêteté, d'égoïsme, de rancune, de méfiance; éprouver de la tristesse à la vue des péchés d'autrui, aimer la vérité, supporter, se confier, espérer, endurer : il y a là une telle abondance d'idées, que je renonce à les développer, laissant à mes lecteurs le soin d'en faire le sujet de leurs méditations. Tel est donc, tel est l'amour dans le cœur des vrais disciples de Jésus-Christ. Il est cela chez tous, bien qu'à différents degrés selon la vivacité et la profondeur de la foi. Or, cet amour ne périt jamais. Se perfectionnant dans l'âme du fidèle à mesure que la vie de Dieu s'y développe, il deviendra parfait en lui, lors de sa réunion avec le Seigneur, et il demeurera l'essence de son être moral durant toute l'éternité, comme il constitue déjà l'essence même de Dieu [124].

3998. (8-13.) Mais si, par sa nature, la charité est d'une durée éternelle, il n'en est pas ainsi des autres grâces, bien qu'elles aient une plus grande apparence. L'Apôtre en prend trois pour exemple : le don de prophétie, celui des langues et celui de la connaissance. Qu'on entende par le premier, ou la faculté de prédire, ou celle de prêcher, il est clair que, lorsque tout sera fini, il n'y aura plus rien à prédire,

(I Corinthiens 14 : 1-40.)

et que, lorsque nous verrons le Seigneur, il n'y aura plus à le prêcher. Les langues cesseront aussi, et nul ne saurait dire quel sera, dans le siècle à venir, le moyen de communication entre les héritiers de la vie éternelle et leur Dieu. Quant à la connaissance, elle deviendra inutile, comme la lune et sa clarté le deviennent, lorsque au matin le soleil se lève, la lune étant encore sur l'horizon. Notre connaissance de Dieu, pour avancée qu'elle soit, est ici-bas la connaissance d'un petit enfant, et l'homme fait ne saurait plus se servir des vêtements de son enfance. Ainsi, toutes les grâces dont les Corinthiens tiraient vanité et que tant de gens voudraient voir reparaître dans l'Eglise avec l'éclat des temps passés, toutes ces grâces, reparaissant, ne seraient que temporaires, en comparaison de la *foi*, principe de tout, de l'*espérance*, fille et sœur de la foi, de l'*amour* enfin, qui procède de l'une et de l'autre [3829]. Celles-ci sont le patrimoine de l'Eglise d'âge en âge. Encore est-il à observer que la foi sera changée en vue; que les biens éternels, possédés, ne seront plus espérés; en sorte que, sous le point de vue de la permanence, l'amour est, de toutes les grâces, la plus excellente, sans exception : elle l'est encore comme le fruit est plus excellent que l'arbre, comme la fin vaut mieux que le commencement.

3999. (**14 : 1-40.**) La conséquence de ce principe n'est pas qu'il faille tenir pour rien les autres dons de l'Esprit, mais qu'on doit, avant toutes choses, s'étudier à la charité, et ne rechercher qu'en seconde ligne ce que l'Apôtre appelle *les dons spirituels* par opposition à ceux qu'on appelle les *dons moraux*, savoir LA FOI, L'ESPÉRANCE et L'AMOUR. Puis, parmi les dons spirituels, il n'en est pas qui soit plus digne de considération que le don de prophétiser. L'Apôtre déclare que cette grâce est de beaucoup préférable au don des langues, et il se trouve précisément qu'elle subsiste seule dans l'Eglise d'une certaine manière; car si quelqu'un prêche l'Evangile, expose la Parole de Dieu, exhorte, console, persuade par cette Parole, sous la direction du Saint-Esprit, il est vrai de dire, après l'Apôtre, qu'il a quelque part au don de prophétie. Il me paraît, néanmoins, que, dans les premiers temps de l'Eglise, ce don différait, non-seulement en degré, mais en nature, d'avec ce que nous appelons maintenant les dons du prédicateur. Il suit de là, pour le redire, que cette portion de l'Ecriture s'applique difficilement aux temps actuels; par où je n'entends pas qu'elle soit pour nous sans utilité.

4000. Je ferai d'abord une observation que je crois importante.

(**I Corinthiens 14** : 1-19 ; 20-33 ; 34, 35.)

Puisque le Saint-Esprit, parlant par la bouche de Paul, donne ici des directions sur la manière de prophétiser, ceux qui pensent avoir le don de prophétie ne peuvent se flatter que ce soit réellement par l'Esprit qu'ils parlent, s'ils ne s'astreignent pas à ces directions. Plus généralement encore, la Parole dictée par l'Esprit est tellement la loi suprême, que nul ne saurait avoir reçu de l'Esprit la mission d'enseigner autrement que l'Esprit ne le fait lui-même dans les Ecritures. Nous devons donc détourner résolûment nos oreilles d'un homme qui, se prétendant poussé par l'Esprit, s'écarterait des enseignements positifs de la Parole de Dieu.

4001. (1-19.) La prédication fidèle de cette Parole est une grâce excellente, puisque c'est par elle que l'Eglise est édifiée, exhortée, consolée ; mais c'est à la condition première que celui qui parle s'exprime de manière à être compris. Quelle que soit donc l'impulsion divine qui est en lui, il faut qu'il se serve de son intelligence pour donner à ses sentiments une forme accessible. Ce travail de l'intelligence ne se fait pas sans le Saint-Esprit, bien loin qu'il exclue son action, puisque le Saint-Esprit lui-même le recommande ; à quoi j'ajoute que, puisqu'il le recommande, il le dirigera.

4002. (20-33.) Après cela, s'il y a dans une assemblée plusieurs frères doués du don de la prophétie, il faut que chacun puisse l'exercer pour l'édification, car c'est ainsi que la présence de Dieu se manifestera dans l'assemblée. Ce n'est pas à dire qu'on doive se disputer la parole, ni que tous ceux qui sont en état d'édifier leurs frères se croient obligés de parler sans cesse. Les uns après les autres, et deux ou trois seulement, le reste de l'assemblée devant juger de ce qu'elle entend, car l'Esprit de Dieu est aussi avec elle. Si quelqu'un prétendait être poussé, malgré lui, par l'Esprit, à prendre hors de propos la parole, il se tromperait certainement ; vu que le Saint-Esprit lui-même déclare que les esprits des prophètes se soumettent aux prophètes, et que Dieu n'est pas un Dieu de désordre, mais de paix.

4003. (34, 35.) Il ne saurait y avoir contradiction entre ce que nous lisons à cet endroit et ce qui est dit ailleurs (**11** : 5). Là il est question de femmes qui « prophétisaient, » et nous ne retrouvons pas ici le même mot. Il est vrai que s'il leur est défendu « de parler » dans les assemblées, cela semble leur interdire aussi de prophétiser. Mais c'est qu'il faut faire une différence entre la prédication ordinaire de la Parole et le don surnaturel de prophétie. Une femme avait-elle reçu ce dernier don, elle pouvait l'exercer, sans contredit, moyennant qu'elle

(**I Corinthiens 14** : 36-40. **15** : 1-57; 1-11.)

eût la tête voilée (**11** : 5); quant à se lever dans une assemblée mixte pour y prononcer des paroles de simple exhortation, c'est ce qui n'était pas permis aux femmes (1 Tim. **2** : 11). Il résulte de là que, de nos jours où les dons extraordinaires du Saint-Esprit ont cessé, la parole est entièrement interdite aux femmes dans les assemblées de culte public. Si d'ailleurs l'Apôtre semble n'avoir en vue que les femmes mariées, sa défense s'applique bien plus encore à celles qui ne le sont pas.

4004. (36-40.) Au terme de son enseignement sur l'exercice des dons spirituels, l'Apôtre coupe court à toutes les objections. Est-ce de l'Eglise de Corinthe que la Parole de Dieu est sortie? Est-ce que les membres de cette Eglise prétendraient au monopole de la vérité? Ah! s'il y a parmi eux de vrais prophètes, ils seront les premiers à reconnaître dans les instructions de Paul des commandements du Seigneur, et ils donneront l'exemple de la soumission. Quant à ceux qui prétexteront leur ignorance, l'Apôtre renonce à l'espoir de les éclairer et de les convaincre. Voici, quoi qu'il en soit, ce qui demeure vrai : prophétiser vaut mieux que parler des langues, et toutes choses doivent se faire avec décence et avec ordre.

CCXCIX. — La résurrection des fidèles; projets de l'Apôtre; exhortations; salutations.

4005. (**15** : 1-57.) Jusqu'ici, Paul n'avait pas encore touché à la plus grande plaie de l'Eglise de Corinthe. Le sadducéisme s'y insinuait subtilement. Cette circonstance explique bien des choses, notamment le crime de l'incestueux et les profanations de la Cène; mais on n'aurait guère attendu cela d'une Eglise fondée si récemment et d'ailleurs si admirablement enrichie des dons extraordinaires du Saint-Esprit. Il en était pourtant ainsi; et, par la bonté de Celui qui tire le bien du mal, nous devons à cette circonstance un admirable discours sur la résurrection des morts, ou sur le relèvement final qui doit s'effectuer par la puissance de Jésus-Christ.

4006. (1-11.) L'écrivain sacré commence par rappeler les deux grands faits qui constituent la Bonne Nouvelle ou l'Evangile, et desquels le salut des âmes résulte avec certitude; je veux dire la mort et la résurrection de Jésus-Christ. Sur le premier de ces faits, tous étaient d'accord : il avait eu pour témoin le peuple entier de Jérusalem; amis et ennemis l'acceptaient. Quant au second, il était attesté par un nombre considérable d'hommes pieux, sincères, désintéres-

(I Corinthiens 15 : 12-19.)

sés, qui avaient vu plus d'une fois le Seigneur Jésus après sa mort. Paul lui-même était une preuve vivante de cet événement fondamental; car il serait demeuré l'indigne persécuteur de l'assemblée de Dieu, si le Seigneur, plein de grâce, ne lui était apparu sur le chemin de Damas; mais pour lui apparaître de la sorte, il fallait qu'il ne fût plus parmi les morts. L'apostolat de Paul attestait donc sans réplique la résurrection de Jésus-Christ. C'est ce que proclamait également la prédication de tous les apôtres, et cela de deux manières : premièrement, en ce qu'ils parlaient de choses qu'ils avaient vues et entendues; secondement, en ce qu'ils n'eussent jamais prêché Jésus-Christ, s'il ne les eût lui-même envoyés, éclairés, fortifiés, bénis; ce qui suppose toujours sa résurrection.

4007. (12-19.) De ce que Jésus-Christ est ressuscité, l'Apôtre conclut, avec raison, qu'il n'est donc pas impossible que des morts ressuscitent. Puis, prenant la supposition contraire, pour en prouver l'absurdité, il dit : « Admettons que Jésus-Christ ne se soit pas réveillé d'entre les morts, notre prédication tout entière est un non-sens et votre foi un néant; nous sommes de faux témoins et nous avons fait mentir Dieu; vous-mêmes, vous êtes encore dans vos péchés; ceux qui se sont endormis en Jésus sont perdus; et nous, qui ne mettons ici-bas d'espérance que dans le Christ, nous sommes, de tous les êtres, les plus misérables. » Cette manière de raisonner est un appel plein de force à la conscience, au sens intime et à l'expérience. Voyez plutôt : Un homme suivait une carrière que tout permettait d'envisager comme sainte, paisible et heureuse; il était universellement honoré et le plus riant avenir s'ouvrait devant lui. Tout à coup, cet homme se reconnaît pécheur, grandement pécheur devant Dieu, et il croit en Jésus-Christ pour obtenir le pardon de ses péchés. Dès ce moment, toutes ses espérances terrestres lui sont enlevées : ceux qui l'honoraient le méprisent, ceux qui l'aimaient le haïssent, ceux qui l'employaient le persécutent; il n'a plus d'espoir qu'en Jésus et en ceux qui, misérables selon le monde comme lui, comme lui n'espèrent qu'en Jésus. Cet homme va partout, rendant témoignage à la résurrection de celui qu'il appelle le Seigneur, et qu'il déclare avoir vu et entendu lui-même. A sa voix, de nombreux pécheurs se convertissent, croient, se réjouissent et vivent d'une vie nouvelle. Lui, de son côté, fait des progrès manifestes dans l'humilité, la patience, la charité, à mesure qu'il prêche avec plus de foi la résurrection de son Sauveur. Enfin, il meurt victime de sa persévérance à publier ce fait; il meurt

(I Corinthiens 15 : 20-28; 29-34.)

de la main des méchants; il meurt en priant pour ses bourreaux; il meurt en remettant son âme entre les mains de Jésus-Christ, dans une parfaite paix! Que cet homme soit Saul de Tarse, ou Etienne, l'un des sept de Jérusalem, ou un de ces nombreux pécheurs qui, dans la suite des siècles, ont cru en Jésus-Christ, selon leur parole et à leur exemple, n'est-il pas vrai qu'une telle vie et une telle mort sont inexplicables si Jésus-Christ n'est pas ressuscité?

4008. (20-28.) Christ s'est donc réveillé d'entre les morts. Paul le proclame maintenant comme une vérité positive. Il s'est réveillé pour être les prémices de ceux qui dorment, semblable aux premiers fruits qu'on cueille à un arbre et qui attestent à la fois que cet arbre donnera des fruits désormais, et qu'il donnera les fruits mêmes qu'on vient d'y cueillir. C'est par le moyen d'un homme, ajoute-t-il, que la mort est venue; eh bien! c'est aussi par le moyen d'un homme que vient le relèvement des morts. En Adam, tous les pécheurs moururent; en Christ, de même, tous les croyants seront rendus à la vie. Dans ce relèvement des morts, c'est lui naturellement qui marche en tête; puis, quand il reparaîtra, ceux qui lui appartiennent se relèveront à leur tour. Alors viendra la fin, savoir quand le Christ, victorieux de tous ses ennemis, même de la mort, remettra le royaume à celui qui est Dieu et Père. Le règne du Médiateur (1 Tim. 2 : 5) ne durera donc que jusqu'au moment où il aura mené à son dernier terme l'œuvre de la rédemption des élus de Dieu, époque où Dieu sera toutes choses en tous, d'une manière qui nous est, pour le présent, inexplicable. Ainsi, la résurrection de Jésus est une conséquence même de l'œuvre qu'il est venu accomplir pour le salut des âmes et pour la gloire de Dieu, œuvre qui consiste dans la réparation du péché d'Adam et de ses suites, comme dans la destruction de toute puissance qui s'élève contre Dieu. Mais cela même suppose la résurrection des fidèles et leur participation à la gloire du Seigneur.

4009. (29-34.) A cette preuve dogmatique, l'Apôtre en ajoute une d'un autre ordre. Loin que les persécutions, même les plus violentes, amenassent le déclin de l'Eglise, il se trouvait toujours des gens qui, longtemps indécis, comme Joseph d'Arimathée et Nicodème, n'hésitaient plus à demander le baptême, pour remplacer en quelque sorte ceux qui attestaient par leur martyre la sincérité de leur foi; ils étaient baptisés pour les morts, ou à la place des morts. Paul lui-même et ses collègues passaient leur vie de périls en périls, et, comme on dit, vivre ainsi, ce n'était pas vivre. Lui, en particulier, et tout dernière-

ment, dans cette ville d'Ephèse d'où il écrivait, il s'était vu comme au milieu de bêtes sauvages, et cela par un effet même de sa foi et de sa prédication. Mais si les morts ne doivent pas se relever, quelle folie et quelle absurdité de gagner la mort par une telle vie! Les hommes les plus raisonnables ne sont-ils pas ceux qui ont pour toute pensée de se divertir, de jouir des biens de la vie et de n'avoir aucun souci de l'éternité? Prétendre qu'il n'y a pas de résurrection, c'est donc renverser toute morale, c'est au fond nier Dieu, c'est la suprême honte pour des gens qui se disent à Christ. On n'atteint cet excès d'égarement que par la fréquentation des mauvaises compagnies et par l'habitude du péché. Alors on entre dans une sorte d'ivresse, étourdi qu'on est par les passions, et ainsi, je le répète, tout s'explique. La foi en la résurrection est la part des saints : la négation ou l'oubli de cette vérité est le propre d'une âme non convertie.

4010. (35-50.) Une grande difficulté s'élève néanmoins, celle de savoir comment les morts se réveilleront et dans quels corps ils revivront. Le comment et le pourquoi des choses sont d'un grand attrait pour notre curiosité, et comme celle-ci ne saurait être toujours satisfaite, nous tournons notre ignorance en objection contre les faits. Eh bien, sur ce sujet, du moins, nous ne pouvons pas nous plaindre que la Bible nous laisse sans lumières. D'abord, elle nous dit que notre corps ressuscité ne sera pas identiquement le même corps que notre corps actuel. Celui-ci n'est que la semence de ce qui est à venir (Jean 12 : 24). Les fidèles ressuscités posséderont bien réellement un corps; mais il ne s'ensuit pas que ce sera un corps exactement de même nature; car, actuellement déjà, tous les corps ne se ressemblent pas. Semé en corruption, en déshonneur, en faiblesse, le corps du racheté de Jésus-Christ se relèvera incorruptible, plein de gloire et de puissance. Habitation d'une âme en qui l'Esprit habite maintenant à côté du péché, il deviendra l'habitation de l'Esprit sans partage. Car il y a deux Adam : l'un créé en âme vivante; l'autre, Esprit faisant vivre; celui-là ayant ici-bas précédé celui-ci. Terre, poussière, par le premier Adam, ceux qui croient sont célestes, grâce à l'Adam venu du ciel. Toujours est-il que « la chair et le sang ne peuvent hériter du royaume de Dieu, et que la corruption n'hérite point de l'incorruptibilité. » L'économie du siècle à venir étant tout autre que celle du siècle actuel, il faut nécessairement que notre être subisse une complète transformation; et déjà l'Apôtre l'avait donné à entendre dans un autre endroit de sa lettre (6 : 13).

(I Corinthiens 15 : 51-57 ; 58. 16 : 1-11.)

4011. (**15 : 51-57.**) Selon la doctrine exposée précédemment dans l'épître aux Thessaloniciens [3841, 3858], et en adoptant la même forme, l'Apôtre continue à révéler le mystère des derniers jours. Les fidèles ne mourront pas tous. Ceux qui seront sur la terre à la venue du Seigneur seront changés, transmués. Ce qui ne veut pas dire qu'ils précéderont les fidèles morts auparavant. A la dernière trompette, les morts se réveilleront incorruptibles; après quoi les vivants seront changés ; parce qu'il faut que ce corps corruptible revête l'incorruptibilité, et que notre être mortel revête l'immortalité. Alors s'accomplira l'une des plus belles prédictions d'Esaïe (Es. **25 : 8**) ; la mort sera vaincue, et les rachetés de Jésus entonneront l'hymne de la victoire, cet hymne auquel leur foi prélude en leur faisant dire avec l'Apôtre : « Où est, ô mort, ton aiguillon? où est, séjour des morts, ta victoire?..... grâces à Dieu qui nous donne la victoire par le moyen de notre Seigneur Jésus-Christ. » Ce qui rend la mort redoutable, c'est le péché; et ce qui nous rend le péché mortel, c'est qu'il est la transgression de la loi. Mais Dieu nous ayant délivrés par Jésus-Christ de la peine et de l'empire du péché, nous n'avons plus rien à craindre ni de la mort, ni du sépulcre; car Jésus a subi la mort pour nous, et il est sorti glorieusement de la tombe. Voilà comment tout l'espoir du fidèle est fondé sur la résurrection de Jésus-Christ.

4012. (58.) La foi en la résurrection a pour effet d'imprimer à nos convictions, comme à nos espérances et à notre vie spirituelle, une grande fermeté; elle nous rend inébranlables contre les objections et les tentations de Satan ; elle est enfin le pivot de notre activité morale tout entière. Oh ! combien je plains ceux qui se tourmentent pour ce qui n'est que vanité ! (Eccl. **1 : 1.**) Heureux, au contraire, qui « travaille, non pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui est permanente en vie éternelle ! » Heureux, en particulier, ce Paul qui abondait en zèle et en dévouement, à mesure qu'il approchait du terme de sa carrière terrestre ! Mais pourquoi heureux? si ce n'est parce que Jésus-Christ est ressuscité et que sa résurrection nous garantit la nôtre.

4013. (**16 : 1-11.**) Paul ayant achevé sa longue lettre, recommande aux Corinthiens une collecte générale pour les saints de la Judée, objet qui lui avait été si chaudement recommandé à lui-même par les apôtres de Jérusalem (Gal. **2 : 10**). Il les invite à recueillir leurs offrandes le premier jour de chaque semaine, dans les assemblées sans doute qui se tenaient ce jour même en souvenir de la résurrection du Seigneur, prêt à les porter lui-même à Jérusalem, si on le jugeait

nécessaire. Nous avons vu d'ailleurs que cela entrait dans le plan de voyage que lui avait suggéré le Saint-Esprit et je n'y reviendrai pas [3875]. Sans repéter non plus ce que j'ai dit sur la mission que Paul avait donnée à son cher Timothée [3950], voyez avec quelle chaleur il le recommande aux frères de Corinthe, et remarquez comme il les exhorte à ne pas le mépriser à cause de sa jeunesse (1 Tim. 4 : 12). Quand le Saint-Esprit dictait à l'Apôtre cette recommandation, il savait que de très jeunes hommes iraient souvent de sa part annoncer la bonne nouvelle du salut, et il voulait prémunir l'Eglise de tous les temps contre les préventions défavorables qui pouvaient s'attacher à leur inexpérience. Or, il est certain que la foi en la Parole de Dieu donne de la maturité aux plus jeunes, et ceux qui prêchent fidèlement l'Evangile ont droit au respect, n'importe leur âge.

4014. (16 : 12.) Le désir qu'avait eu Paul de voir Apollos repartir pour Corinthe me confirme dans l'opinion que le docteur alexandrin n'y était devenu, ni volontairement, ni involontairement, le chef d'un des partis qui divisaient cette Eglise [3953]. Il y avait sans doute exercé une grande influence, mais une bonne influence; et notre Apôtre, chez lequel vous ne verrez jamais la moindre jalousie, aurait voulu qu'Apollos allât appuyer de son autorité les réprimandes et les directions que contient cette épître.

4015. (13, 14.) Ces deux versets nous rappellent les exhortations par lesquelles Paul avait terminé sa première lettre aux Thessaloniciens. Celles-ci sont infiniment plus courtes; mais que de choses en ce peu de mots. Au lieu de vous abandonner au sommeil, comme on le fait après une journée laborieuse, « veillez. » « Demeurez fermes dans la foi, » sans vous laisser ébranler par les doutes du dedans et par les attaques du dehors. « Soyez hommes, » car dans les choses de Dieu il ne s'agit pas d'être mou, faible, lâche, efféminé (Matth. 11 : 12); et, comme en Christ il n'y a ni homme, ni femme (Gal. 3 : 28), on peut dire aussi que les personnes du sexe, même les plus jeunes, acquièrent par la foi quelque chose de viril, de résolu, de courageux dans tout ce qui tient au salut. « Fortifiez-vous » par la prière, par la lecture de la Parole, par l'exercice des grâces de Dieu. Enfin, « que tout ce que vous faites se fasse dans l'amour, » mot qui complète celui du chapitre 10, verset 31; car si nous voulons que notre activité tout entière soit à la gloire de Dieu, il faut qu'elle tire ses inspirations de la charité.

(I Corinthiens 16 : 15-24. Tite 1 : 4.)

4016. (15-24.) Après avoir recommandé particulièrement aux Corinthiens leurs propres députés, ces chers frères dont la visite avait été un baume pour son âme, toujours si remplie de sollicitude envers les assemblées des saints; après leur avoir transmis les exhortations des Eglises d'Asie, notamment de celle qui s'assemblait chez Aquilas, Paul écrit de sa propre main la dernière ligne d'une lettre qu'il avait donc dictée jusque-là. C'étaient probablement sa signature et ses vœux ordinaires qu'il se proposait uniquement de tracer; mais il ne peut se décider à poser la plume sans avoir écrit encore quelques mots, et ces mots sont bien sérieux pour nous, comme ils durent l'être pour les Corinthiens. Hélas! d'où venaient tant de désordres au sein de l'Eglise de Corinthe, si ce n'est de ce que le Seigneur Jésus n'y était pas aimé comme il mérite de l'être; de ce qu'on parlait et vivait comme s'il n'eût jamais dû revenir? C'est pourquoi le Saint-Esprit déclare par la bouche de l'Apôtre que celui qui n'aime pas le Seigneur Jésus est anathème, ou exécration; ou, en d'autres termes encore, qu'il n'a pas cessé d'être au nombre des maudits (Matth. **25 :** 41). Puis il ajoute un mot en langue syriaque, mot sans doute bien connu des Corinthiens, pour l'avoir souvent entendu prononcer à Paul : *Maranatha,* « le Seigneur vient. » Maranatha! Ne pensez-vous pas, mes chers lecteurs, que si ce mot et l'idée qu'il exprime étaient plus habituellement présents à notre pensée, nous serions gardés de bien des tristesses et de bien des péchés? Ce dernier avertissement de l'Apôtre était donc le fruit de l'amour qu'il portait aux Corinthiens. Il finit en le leur assurant expressément : « Mon amour est avec vous tous dans le Christ Jésus. Amen. »

—

ÉPITRE DE PAUL A TITE.

CCC. — Données historiques. Les anciens; exhortations et directions; la doctrine de la grâce; le salut; exhortations.

4017. Le disciple auquel Paul écrivit cette courte lettre, n'est mentionné nulle part dans le livre des Actes, mais nous avons appris par l'épître aux Galates qu'il avait accompagné Paul dans son quatrième voyage à Jérusalem, et qu'il était païen de naissance (Gal. **2 :** 3). Nous apprenons ici qu'il avait été amené à la connaissance du Seigneur par le ministère de Paul (**1 :** 4). Un autre mot, comparé avec ce que

(**Tite 2** : 15. **1** : 5. **3** : 12, 13.)

l'Apôtre dit ailleurs à Timothée, porte à conclure que Tite était jeune encore (**2** : 15; 1 Tim. **4** : 12); mais c'est là tout ce que notre épître ajoute de renseignements sur la personne de ce serviteur de Dieu.

4018. Le livre des Actes, dans la portion que nous en avons étudiée, ne fait aucune mention de quelque voyage de Paul dans l'île de Crète, où, d'après cette épître-ci (**1** : 5), il aurait laissé Tite pour achever de mettre en ordre les Eglises. Plus tard, nous verrons que l'Apôtre, prisonnier sur un vaisseau allant à Rome, fut arrêté par le vent contraire dans cette île; mais rien n'indique qu'il ait pu y exercer alors son action apostolique. C'est pourquoi, l'on a cru que ce fut longtemps après son second voyage en Grèce et à une époque sur laquelle nous manquons de renseignements, que Paul prêcha l'Evangile en Crète et qu'il y laissa Tite après lui. Mais rien n'empêche de supposer que l'Evangile y ait été porté de très bonne heure, quand ce ne serait que par un de ces Crétois qui se trouvaient à Jérusalem, lors de la grande Pentecôte (Actes **2** : 11). Il est permis, en outre, de supposer une excursion de Paul en Crète durant son séjour à Ephèse, excursion qui coïnciderait avec celle qu'il fit aussi, selon toute apparence, en Macédoine [3915]. C'est l'opinion que j'adopte, parce qu'elle me paraît assez plausible, tout en faisant remarquer que la question n'est pas d'une haute importance.

4019. (**3** : 12, 13.) Cette épître aurait donc été écrite d'Ephèse, peu avant que Paul en partît. Elle fut, paraît-il, portée à Tite par Zénas et par Apollos, et la première aux Corinthiens (**16** : 12) nous a dit en effet qu'Apollos avait rejoint Paul à Ephèse; c'est peut-être en le faisant partir pour la Crète, que Paul l'engageait à pousser jusqu'à Corinthe. Nous verrons ailleurs que Tychique, le frère que Paul se proposait d'envoyer plus tard, était d'Asie et probablement d'Ephèse même. Quant à l'invitation que l'Apôtre adresse à Tite de le rejoindre à Nicopolis, où il comptait passer l'hiver, elle semble en contradiction avec ce qu'il écrivait, presque dans le même temps, aux Corinthiens (1 Cor. **16** : 6). Mais il est à remarquer qu'il y avait en Epire, sur les confins de l'Illyrie, une ville nommée Nicopolis, qui, avec toute la contrée, faisait alors partie de la province d'Achaïe, dont Corinthe était le chef-lieu. Puis, si l'on observe que la première aux Corinthiens n'est pas adressée aux seuls habitants de Corinthe, mais à tous les saints du voisinage, on conçoit que Paul ait pu leur écrire : « Peut-être passerai-je l'hiver auprès de vous, » et à Tite, quelques jours après : « J'ai jugé devoir passer l'hiver à Nicopolis. »

(Tite 1 : 1-4; 5-9.)

4020. L'extrême ressemblance qui existe entre notre lettre et la première à Timothée, justifie d'ailleurs l'opinion de ceux qui les placent l'une et l'autre dans le même temps de la vie de Paul. Il est vrai que des lettres écrites en des circonstances fort semblables, auront nécessairement une grande analogie, bien qu'appartenant à des époques assez distantes; il est vrai que le Saint-Esprit a pu vouloir reproduire les mêmes instructions à peu près dans les mêmes termes, comme il l'a fait pour quelques prophéties importantes; mais, en somme, l'explication la plus simple est généralement la meilleure, et, conclure de la similitude des épîtres qu'elles furent écrites assez près l'une de l'autre, ce n'est pas dire que l'Apôtre se soit copié, ni que le Saint-Esprit n'ait pas eu l'intention que je viens de signaler. La conformité des pensées et des expressions est telle, que je me bornerai plus d'une fois à rappeler mes explications précédentes. Cependant, l'épître à Tite offre des différences assez notables. Loin d'être un simple extrait de l'autre, ce qu'on pourrait croire vu sa plus grande brièveté, elle renferme des expositions dogmatiques d'une haute importance et qui ne se trouvent en cette forme, ni dans l'épître à Timothée, ni dans aucune de celles que nous avons étudiées jusqu'ici.

4021. (1 : 1-4.) L'introduction déjà, est, à ce point de vue, digne d'une attention particulière. Pour la première fois, Paul s'honore du titre « d'esclave de Dieu » (vraie traduction). Il ne s'appartient pas à lui-même, mais à Dieu; il ne veut pas faire sa propre volonté, mais celle de Dieu; il ne travaille pas dans son intérêt à lui, mais dans celui de Dieu, qui l'a « acheté à grand prix » (1 Cor. 6 : 20). Puis, s'il est apôtre ou envoyé de Jésus-Christ, sa mission a pour objet d'amener à LA FOI les élus de Dieu, en propageant la vérité; non pas la vérité sur toutes choses, mais celle qui engendre et alimente la piété ou *l'amour* de Dieu, savoir la vérité en Christ, Christ lui-même (Jean 14 : 6). Par lui, est L'ESPÉRANCE de la vie éternelle, et une espérance infaillible, puisqu'elle se fonde sur la Parole du Dieu qui ne ment point. Après avoir, dès les temps éternels, fait dans son cœur une promesse, il l'a réalisée en Celui qui est Dieu, notre Sauveur, et par le commandement duquel Paul prêchait le salut. Il y a, dans ce peu de mots, la proclamation indirecte, mais d'autant plus frappante peut-être, des principes fondamentaux de l'Evangile : les autres épîtres de Paul et celles de ses collègues Pierre et Jean, nous en donneront le développement.

4022. (5-9.) Sans revenir sur ce qui a été dit ailleurs [3926-3928],

je ferai seulement remarquer que l'énumération des qualités requises chez un ancien est plus complète ici que dans l'épître à Timothée. Nous y voyons d'ailleurs avec la dernière évidence que les anciens et les évêques ou surveillants étaient une seule et même classe de serviteurs de l'Eglise. C'est à ceux qui occupent de telles fonctions que s'adressent tout premièrement les divines instructions que nous lisons en cet endroit; mais il faut aussi que les Eglises les prennent au sérieux, quand elles sont appelées à nommer ou à proposer des anciens. Que s'il ne se trouve personne dans une Eglise qui remplisse les conditions voulues, cette Eglise est condamnée par le fait à n'avoir pas de conducteurs. Je dis, condamnée; car il résulte de la mission apostolique conférée à Tite, que l'ordre d'une Eglise n'est pas complet sans cela. Il en résulte également que les Eglises doivent supplier le Seigneur de susciter au milieu d'elles, des hommes capables de les présider selon son Esprit et selon sa Parole. Du reste, il est intéressant de voir quels succès l'Evangile avait obtenus dans l'île de Crète. Non-seulement il s'y trouvait des disciples en état de revêtir la charge d'anciens, mais encore on voyait des Eglises dans les diverses cités de cette île, et chacune d'elles était assez heureuse pour avoir ses propres anciens ou évêques.

4023. (10-16.) Ce n'est pas cependant que le tableau n'eût ses ombres. Au dire même d'un de leurs poëtes (Epiménide), les Crétois étaient un peuple essentiellement menteur, stupide, méchant, sensuel, paresseux; dans leur île abondaient les Juifs, avec leurs habitudes formalistes, leur mauvais prosélytisme (Matth. **23** : 15) et leurs objections opiniâtres contre la vérité. Semblables à beaucoup de gens parmi nous, ils faisaient profession de connaître Dieu, et toutefois ils le reniaient par leurs œuvres. De là résultait qu'il devait y avoir chez les membres mêmes des Eglises bien des restes de leur caractère primitif, et de plus que ces pauvres congrégations étaient fortement menacées du dehors, non par la persécution peut-être, mais par un mal pire encore. C'est pour cela que les anciens devaient « retenir la parole fidèle, selon la doctrine » (9), afin d'être capables, tout à la fois, de donner un enseignement sain et de reprendre les contredisants, ce qui n'est pas moins nécessaire aujourd'hui qu'alors, et dans nos pays que dans l'île de Crète.

4024. (**2** : 1-8.) Quant à Tite, quoiqu'il ne fût ancien ou évêque, ni de toutes les Eglises de Crète, puisqu'il n'y avait pas alors d'anciens établis ainsi sur plusieurs congrégations, ni d'une de ces Eglises en

particulier, puisqu'il n'en était pas même un des membres, Paul l'exhorte à profiter de son séjour pour rappeler aux fidèles les conséquences morales de la saine doctrine. Il dira donc aux vieillards et aux femmes âgées les devoirs que leur impose la profession de la vérité; aux uns, la sobriété, la gravité, la prudence, LA FOI, L'AMOUR, l'attente patiente du Seigneur ou *l'espérance;* aux autres, outre tout cela, un extérieur convenable à la sainteté, une langue qui se garde de toute calomnie, la modération dans le vin, l'enseignement de ce qui est bon. Il dira de même aux jeunes hommes d'être prudents; et, par son exemple, il leur apprendra les bonnes œuvres, la manière d'enseigner, l'intégrité, la gravité, et il leur inculquera de saines doctrines, afin que les adversaires de l'Evangile soient confus, en voyant tant de sainteté dans un âge ordinairement si léger. Quant aux femmes encore jeunes, c'est aux plus âgées de leur enseigner l'amour de leur mari et de leurs enfants, la prudence, la chasteté, le goût de la retraite, la bonté, la soumission à leur époux, au lieu d'être, par une conduite inconsidérée, en opprobre à Dieu et à sa Parole. — Je voudrais pouvoir reprendre chacun de ces mots et en faire l'application à mes lecteurs et à mes lectrices de tout âge; mais je dois me restreindre, et j'espère qu'ils les méditeront d'eux-mêmes avec un grand sérieux.

4025. (9,10.) Par des raisons que j'ai exposées précédemment [3943], Paul n'oublie pas les pauvres esclaves, et ce qu'il leur fait dire ne s'adresse pas avec moins de justesse à ceux qui sont entrés volontairement au service d'autrui. Etre soumis à ses maîtres, s'efforcer de leur plaire, ne pas les contredire, éviter tout abus de confiance, tel est le devoir de ceux qui vivent ou dans l'esclavage ou dans la domesticité. Plus leur position est difficile, plus ils glorifieront le Seigneur par les triomphes que la foi leur fera remporter sur eux-mêmes. En général, c'est une erreur de croire qu'il faille nécessairement être haut placé pour pouvoir faire honneur à « la doctrine de Dieu notre Sauveur. » C'est, au contraire, des petits et des humbles que Dieu aime à tirer sa gloire (Matth. **21** : 16). Parmi les traits si intéressants que fournit l'histoire des missions contemporaines, il n'en est pas de plus édifiants que ceux qui nous montrent des esclaves contents de leur position, des esclaves soumis de cœur, des esclaves priant pour leurs méchants maîtres, des esclaves, en un mot, qui, par l'ensemble de leur vie, sont l'ornement de la doctrine du Dieu Sauveur en la grâce duquel ils ont obtenu le véritable affranchissement.

(Tite 2 : 11-14; 15; 3 : 1, 2.)

4026. (11-14.) Or, cette doctrine de Dieu notre Sauveur, la voici telle que le Saint-Esprit la résume en quelques mots sous la plume de l'Apôtre. D'abord, tout vient de la grâce de Dieu ou de son amour, libre, absolu comme lui, et complétement immérité : une grâce! c'est tout dire. Par cela même que cette grâce est infinie et gratuite, par conséquent une vraie grâce, il n'est pas un homme, si méchant soit-il, qu'elle ne soit capable de sauver. Habitant en Dieu dès l'éternité, elle est apparue ici-bas dans la personne de Jésus et dans l'effusion du Saint-Esprit, et elle est venue instruire l'humanité, afin que, renonçant à l'impiété, le propre de toute âme non convertie, et aux désirs mondains, les seuls que nos cœurs naturels connaissent, nous vivions dans le présent siècle selon la vraie sagesse, selon la justice et selon la piété; la sagesse consistant à éviter tout écart; la justice, à rendre à chacun ce qui lui est dû; la piété, à montrer en toutes choses l'amour qu'on a pour Dieu. A cela se résume la vie chrétienne; là est le résultat pratique des enseignements de la grâce de Dieu. Et pour savoir si nous vivons réellement dans la grâce de Dieu et par elle, examinons les motifs qui nous déterminent. La sainteté des fidèles est un fruit des espérances que leur donne la foi. Ils attendent du ciel leur grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ, qui s'est donné pour nous, afin de nous procurer le pardon de nos péchés par son sang et la purification de nos cœurs par le Saint-Esprit. Vous pouvez vous rappeler que c'était déjà la prédication de l'apôtre Pierre, et c'est en prêchant ce grand salut que Pierre, Paul et leurs collègues avaient formé au Seigneur un nouveau peuple, un peuple à part, un peuple zélé pour les bonnes œuvres. Il ne s'agit pas, assurément, de chercher à nous singulariser; mais il n'en est pas moins vrai que nous ne saurions nous envisager comme appartenant à Jésus-Christ, s'il n'y a rien en nous qui nous distingue du monde, si nos passions et nos habitudes sont celles du monde, si nous suivons la multitude pour faire le mal.

4027. (15.) Voilà donc ce que Tite devait dire aux fidèles d'entre les Crétois; et, comme c'était de la part de Dieu qu'il le ferait, il lui était permis, malgré sa jeunesse, d'exhorter et de reprendre avec autorité. Puis, retournant à l'exposé des devoirs du fidèle, l'Apôtre rappelle la soumission due aux autorités civiles, l'obéissance avec laquelle il faut accueillir les lois qu'elles ont le droit de promulguer dans la sphère de leurs attributions (3 : 1, 2); il invite de nouveau les frères à faire de bonnes œuvres, à n'injurier personne, à être en-

nemi des querelles, modérés et pleins de douceur envers tous. Rien ne serait plus facile si nous n'étions jamais entourés que de bienveillance; mais haïs, méprisés, conspués, persécutés, comme le sont parfois les disciples de Jésus, il ne nous faut pas une faible grâce de Dieu, ni une légère attention sur nous-mêmes pour demeurer en de justes bornes quand on n'en respecte aucune à notre égard. Voici donc le motif qui doit nous maintenir dans la charité, quelles que soient les circonstances, et voici en même temps une nouvelle exposition sommaire de toute la doctrine du salut :

4028. (3-8.) Nous, dit l'Apôtre, nous qui, maintenant, sommes convertis au Seigneur, nous fûmes, nous-mêmes, de grands pécheurs. Néanmoins, Dieu nous a reçus en grâce; raison décisive pour que nous déployions à notre tour une grande charité envers tous les hommes. Telle est la pensée de l'Apôtre dans la liaison avec le contexte ; mais les développements de sa pensée sont dignes d'une grande attention, parce qu'ils nous fournissent, sous une forme différente de tout à l'heure, une vue d'ensemble de « la doctrine de Dieu notre Sauveur. » Sept questions se trouvent résolues ici par des déclarations formelles du Saint-Esprit : 1° Qu'est l'homme, dans son état naturel? — Il est dépourvu de vrai bon sens, rebelle à Dieu, hors du bon chemin, asservi aux désirs de son cœur et aux voluptés de la vie, plein de malice et d'envie, digne de haine quand on le connaît à fond, et haïssant ses semblables, en tant qu'il s'aime lui-même d'une manière exclusive. 2° De quoi l'homme a-t-il absolument besoin dans une telle condition? — C'est d'être sauvé. 3° D'où peut lui venir le salut? — De la bonté de Dieu et de son amour pour les hommes. 4° Quel est le moyen par lequel l'amour de Dieu nous sauve? — Avant d'être convertis, nous ne pouvons faire aucune œuvre juste; aussi Dieu nous sauve-t-il par pure miséricorde, au moyen du lavage de la renaissance et du renouvellement de l'Esprit-Saint. 5° Mais, qu'est-ce qui nous vaut cette grâce? — C'est ce que Jésus-Christ a fait pour nous, par un effet de la miséricorde même qui nous sauve. 6° Et tout ce salut, en quoi finalement consiste-t-il? — En ce que nous sommes justifiés par la grâce de Jésus-Christ et que, par là, nous devenons héritiers de l'espérance de la vie éternelle. 7° Quelle est enfin la conséquence morale de cette doctrine parfaitement certaine? — C'est que ceux qui ont cru Dieu, parlant dans les Ecritures, doivent s'appliquer à être aux premiers rangs parmi ceux qui font du bien. Mais tandis que les gens du monde font certaines œuvres pour se sauver, ceux qui ont

cru Dieu pratiquent les bonnes œuvres parce qu'ils sont sauvés. Quoi qu'il en soit, il est évident que si nous voulons être bons et utiles à notre prochain, il faut que nous ayons une foi abondante en fruits de justice, et non pas une foi stérile. En cela donc, aussi bien que dans le pardon de nos péchés, consiste le salut pleinement gratuit de nos âmes.

4029. Ce salut a sa source dans la grâce ou la miséricorde éternelle de Dieu et il se réalise en nous par la nouvelle naissance ou la régénération, appelée ici un lavage ou plutôt un bain, œuvre de renouvellement qui a le Saint-Esprit pour auteur. L'effet de ce salut est de nous rendre justes devant Dieu par grâce et non par œuvres, de nous assurer l'héritage céleste, de nous rendre zélés pour tout ce qui est bien. Enfin, ce salut a sa base dans l'œuvre de rédemption accomplie par notre Seigneur Jésus-Christ en faveur de misérables pécheurs, qui, n'était cela, périraient sans ressource (3-8). O mes chers lecteurs, méditez ces grandes doctrines de l'amour de Dieu, et puissent-elles devenir en vos cœurs de vivantes réalités ! Puissent-elles vous dégoûter de toute question, de toute dispute, de toute recherche, de toute vue qui aurait pour effet de vous éloigner d'elles? (9.) Et quand vous rencontrez sur votre chemin des hommes qui, dominés par l'esprit de secte, attachent une importance souveraine à des doctrines secondaires; qui, de là, glissent facilement à donner comme inspirées des opinions humaines; qui s'entourent de disciples pour se faire un nom et un parti dans l'Eglise, évitez de tels hommes, après les avoir avertis de leur péché et du préjudice qu'ils portent à l'Evangile; évitez-les pour retourner à Jésus seul, et à « la vérité qui est selon la piété » (10, 11).

4030. (12-15.) Avant de terminer par sa salutation accoutumée, Paul revient pour la troisième fois sur une recommandation dont l'importance est donc bien grande. Il faut que le peuple particulier du Seigneur (**2 : 14**), ceux qui ont cru Dieu (**3 : 8**), « les nôtres, dit-il ici, apprennent à être en avant dans les bonnes œuvres, » par où il me parait désigner surtout les œuvres de bienfaisance. Or, disons à la gloire de Dieu que cette recommandation de sa Parole n'est pas retournée à lui sans effet. Non-seulement une foule d'institutions charitables sont nées de l'amour chrétien, et dans les siècles passés et dans le nôtre; mais encore, on ne saurait méconnaître que, partout où il y a quelque bien à faire, on voit les vrais disciples de Jésus se présenter les premiers pour y mettre la main, ou du moins ne pas

(**II Corinthiens 1** : 1; 15, 16; 23. **8** : 6; 17. **2** : 13. **7** : 6-16.)

demeurer en arrière. Ce n'est pas à dire qu'ils fassent encore tout ce qu'il faudrait. Hélas! c'est que leur foi est faible; c'est qu'ils sont trop attachés aux intérêts matériels; c'est qu'ils s'effrayent de tout ce qu'il y aurait à faire; c'est qu'ils négligent peut-être l'étude et la méditation des portions de l'Ecriture semblables à celle que nous venons de lire. O Seigneur, fais que ceux qui croient en ta grâce, montrent un intérêt véritable pour tout ce qui est bon et utile, afin que, voyant leurs bonnes œuvres, le monde lui-même soit comme contraint de te glorifier! (Matth. **5** : 16.)

—

SECONDE AUX CORINTHIENS.

CCCI. — **Données historiques. Souffrances et consolations; charité de Paul; la prédication de l'Évangile; la lettre et l'esprit; la foi; les deux chez-nous; la régénération; la substitution; le ministère de Paul; la séparation d'avec le monde.**

4031. Le livre des Actes nous montre Paul partant pour la Macédoine (**20** : 1). C'est de là qu'il écrivit cette nouvelle lettre aux Corinthiens, sans qu'on puisse savoir précisément de quelle ville. A ce moment, Timothée était avec lui, comme on le voit dès les premiers mots (**1** : 1); en sorte que, si le jeune disciple avait poussé jusqu'à Corinthe [3950, 4013], il avait pu rapporter à son père en la foi quelques renseignements sur une Eglise qui lui tenait tant à cœur. De son côté, Timothée avait pu dire aux Corinthiens que Paul, modifiant ses premiers plans [3875], avait formé le projet de passer directement d'Asie en Achaïe, pour aller de là en Macédoine (15, 16), sauf à retourner plus tard à Corinthe (23); mais nous apprenons de cette lettre-ci que l'Apôtre avait repris son ancien plan. Nous y voyons aussi que Tite avait été chargé par lui, auprès des Eglises d'Achaïe (**8** : 6), d'une mission relative à la collecte qui se faisait en faveur des frères de la Judée, mission acceptée de grand cœur (17); que Paul, qui lui avait donné rendez-vous à Troas, l'y attendit avec anxiété et l'y attendit vainement (**2** : 13), mais que s'étant enfin transporté en Macédoine, il avait eu la joie d'y voir arriver Tite, porteur de bonnes nouvelles (**7** : 6-16). D'Ephèse, Paul avait annoncé à Tite qu'il lui enverrait Artémas ou Tychique, et l'on pense que ce fut probablement par ce dernier qu'il lui adressa l'invitation d'aller à Corinthe et de re-

(II Corinthiens 8 : 2. **11** : 9. **8** : 3. **7** : 5. **11** : 23-27. **12** : 1-4; 7. **1** : 1-7; 8-14.
venir de Corinthe à Troas. Tout cela se passait au printemps; c'était seulement pour l'hiver suivant qu'il avait été question de Nicopolis (Tite **3** : 12).

4032. L'épître, complétant les renseignements que nous avons pu recueillir ailleurs sur les Eglises de Macédoine [3791-3805; 3825-3866], nous fait connaître indirectement qu'elles étaient très pauvres (**8** : **2**), et que toutefois elles avaient montré une grande libéralité chrétienne, soit envers Paul lorsqu'il était à Corinthe, soit actuellement envers les pauvres de Judée (**11** : 9; **8** : 3). « Quant à l'amour fraternel, avait dit Paul aux Thessaloniciens, vous n'avez pas besoin qu'on vous en écrive » (1 Thess. **4** : 9). Si donc Paul eut encore beaucoup à souffrir pendant ce voyage, ce ne fut sûrement pas de la part des Eglises (**7** : 5); mais il y retrouva la haine particulière que lui portaient les ennemis de l'Evangile, haine qui, depuis sa conversion, lui avait attiré les nombreuses persécutions dont il fait le douloureux tableau (**11** : 23-27). C'est d'ailleurs ici que l'Apôtre parle pour la première fois de la vision dans laquelle, quatorze ans auparavant (**12**: 1-4), savoir lors de son second voyage à Jérusalem, le Seigneur lui avait directement révélé l'Evangile et les mystères de sa personne et de son règne. Enfin nous avons, dans cette lettre, la confirmation de ce que nous savions déjà sur les infirmités physiques qui étaient pour l'Apôtre, une cause non-seulement de souffrances, mais encore d'humiliations (7), et qui entravaient si souvent son activité.

4033. (**1** : 1-7.) Cette lettre, comme la précédente, s'adresse, non aux seuls fidèles de Corinthe, mais à tous ceux de l'Achaïe. Plein de reconnaissance envers Dieu, « le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, le Père des miséricordes, le Dieu de toute consolation, » l'Apôtre commence par le bénir des consolations qui lui étaient accordées dans ses souffrances, et qui le mettaient à son tour en état de consoler ceux qui se trouvaient en quelque tribulation. S'il souffrait beaucoup à cause de sa foi en Christ, cette même foi était aussi pour lui la source de grandes joies. Or, soit ses souffrances, soit ses consolations, tout tournait à l'avantage de ses frères, et cette pensée ne faisait pas son moindre bonheur; nouvelle preuve, si nous en avions besoin, de l'ardente charité qui remplissait le cœur de l'Apôtre. Et comme « la charité espère tout (1 Cor. **13** : 7), » elle le remplissait de la ferme confiance que les Corinthiens, souffrant ainsi que lui, étaient, ainsi que lui, consolés.

4034. (8-14.) Des souffrances de Paul, les plus récentes étaient

celles qu'il venait d'essuyer à Ephèse. La persécution y avait été d'une extrême violence, ce que pouvait déjà faire conjecturer le récit du livre des Actes. Paul avait vu sa vie sérieusement menacée, et il n'en avait dû la conservation qu'à la puissance de Celui qui, au besoin, fait revivre les morts. Raison pour Paul de se confier en lui, quoi qu'il arrivât; mais non sans réclamer le concours des prières de ses frères, afin qu'ils pussent aussi se joindre à ses actions de grâces : toujours la charité! Or, qu'ils dussent s'intéresser à lui, c'est ce qui ressortait du ministère qu'il avait rempli au milieu d'eux. La grâce de Dieu, elle seule, sans rien d'humain ni de charnel, avait été tellement avec lui durant son séjour en Achaïe, que les Corinthiens pouvaient hardiment tirer gloire de l'avoir eu pour père en la foi, comme il se plaisait à voir en eux le sujet de sa gloire future, au jour de la venue de Jésus-Christ. Encore ici, la charité de l'Apôtre se montre bien grande; car elle lui apprend à couvrir d'un voile ce qui, dans la foi et dans la conduite des Corinthiens, faisait plutôt honte à l'Evangile.

4035. (15-24; 2 : 1-13.) Même observation sur les deux pages que je réunis dans ce paragraphe. En voyant l'Apôtre renoncer au plan de voyage qu'il s'était d'abord prescrit, on avait pu le taxer de légèreté; mais non, c'était par ménagement pour les Corinthiens qu'il avait modifié son itinéraire, et il en prend Dieu à témoin, tant il lui importait qu'on ne se méprît pas sur ses vrais motifs. C'est avec le cœur serré et en versant beaucoup de larmes qu'il leur avait écrit sa précédente lettre; or, pour ne pas se voir obligé de répéter ses reproches de vive voix et avec un surcroît d'indignation, il avait préféré retarder son arrivée. Ses douloureuses préoccupations avaient été telles que, dans une de ces circonstances où le cœur semblerait ne devoir goûter que de la joie, à Troas, dis-je, où le Seigneur lui avait ouvert une grande porte, il n'eut pas de relâche en son esprit, parce qu'il n'y trouva pas les nouvelles que Tite devait lui apporter de Corinthe. Cependant, il savait (par Timothée sans doute), que les choses avaient changé; que l'homme qui avait donné un si grand scandale était rentré dans l'ordre [3968], et Paul exprime son bonheur de pouvoir se joindre à ses frères pour lui tendre la main de la réconciliation.

4036. Tel est en peu de mots le résumé bien sec de ce beau passage de notre épître. Mais j'en veux extraire quelques lignes, pour les recommander particulièrement à l'attention de mes lecteurs. D'abord, qu'est-ce qui doit préserver un ministre de Jésus-Christ, ou

(**II Corinthiens 1** : 17-20; 21, 22; 24. **2** : 14-17. **3** : 1-11.)

plutôt chaque fidèle, de toute légèreté, de toute fluctuation dans ses desseins, de dire oui, peu après avoir dit non, et non, peu après avoir dit oui? (17-20). C'est sa foi même en Jésus-Christ; en ce Jésus par qui se sont accomplies avec tant de fidélité les promesses de Dieu, et qui est le Oui et l'Amen; c'est-à-dire celui au moyen duquel Dieu s'affirme auprès de nous et atteste son inaltérable véracité.

4037. (21, 22.) Unis au Christ par la foi, les fidèles aussi sont des christs ou des oints de l'Eternel (Ps. **105** : 15), pensée réjouissante mais bien sérieuse. L'Esprit-Saint qu'ils ont reçu, est en même temps le sceau et les arrhes de la grâce qui leur a été faite; le sceau, en ce qu'il les marque comme appartenant à Dieu; les arrhes, par la paix qu'il répand en leur cœur et par la sainteté dont il empreint leur vie.

4038. (24.) Les lettres de l'Apôtre abondent en exhortations à la fermeté, à la fermeté dans la foi, cela s'entend. Or, nous voyons ici que c'est par la foi qu'on demeure ferme dans la foi. Ce n'est point une contradiction ou un cercle vicieux; car cela revient à dire que c'est la grâce de Dieu en Jésus-Christ qui nous fait demeurer fidèles à Jésus-Christ. Lors donc que nous nous sentons faibles, ce sera toujours en regardant du cœur à Jésus que nous retrouverons de la fermeté.

4039. (**2** : 14-17.) Ce que l'Apôtre venait d'exprimer sur les succès de son ministère à Troas, durant le peu de jours qu'il y passa, le conduit à remercier Dieu de ses triomphes ou plutôt du triomphe de Jésus-Christ. Il compare la prédication de sa grâce et les prédicateurs eux-mêmes, à un parfum, parfum vivifiant pour ceux qui croient et se sauvent, parfum mortel pour ceux qui demeurent incrédules et se perdent. Parler des triomphes de l'Evangile, ce n'est donc pas proclamer que tous le reçoivent; au contraire, il y eut toujours beaucoup de gens qu'il irrita, loin de les convertir, et c'est à cause de cela que l'Apôtre s'écrie : « Qui est suffisant pour ces choses? » Il y aurait bien un moyen de plaire au monde, dit-il; ce serait de frelater la Parole de Dieu; mais lui, il la prêchait avec sincérité, de la part de Dieu, en présence de Dieu et dans le Christ, c'est-à-dire en déduisant toute sa doctrine de Jésus-Christ et de Jésus-Christ crucifié (1 Cor. **2** : 2) [3958].

4040. (**3** : 1-11.) Que si l'Apôtre se rend un tel témoignage ce n'est pas pour se recommander à l'affection, au respect, à la confiance des Corinthiens, ou autrement, pour constater auprès d'eux la céleste origine de son mandat. Les fruits mêmes de sa prédication étaient

(II Corinthiens 3 : 12-18. 4 : 1-15.)

une preuve évidente que Dieu avait parlé par sa bouche; car certes, ce n'était pas de son propre fond qu'il avait tiré sa doctrine; ce n'était pas lui non plus qui avait pu la faire agir avec efficace. Toute sa capacité venait de Dieu, qui l'avait mis en état de le servir dans l'institution d'un nouveau testament ou d'une nouvelle alliance, supérieure à l'alliance de Moïse comme l'esprit, à la lettre. Par ce dernier mot, l'Apôtre entend évidemment la loi écrite sur les tables de pierre en Sinaï. Cette loi tue. Le ministère de la loi était un ministère de mort et de condamnation; mais il faut dire aussi que c'était une économie ou un ordre de choses tout à fait transitoire. L'Esprit, au contraire, l'Esprit fait vivre. Le ministère de l'Evangile, qui est celui de l'Esprit, est un ministère de vie et de justice; c'est un ordre de choses ou une économie qui n'est pas destinée à se voir remplacer ici-bas par une autre. On ne saurait cependant méconnaître la gloire dont l'Eternel entoura l'économie de la loi, gloire qui eut pour symbole l'éclat du visage de Moïse quand il descendit de la sainte montagne; mais, si le ministère de la loi fut glorieux, combien plus ne doit pas l'être celui de la grâce, par laquelle seule l'Esprit est donné.

4041. (12-18.) Loin que ce plus grand éclat de l'économie évangélique la rende moins accessible, il faut reconnaître, au contraire, avec adoration, qu'il la met infiniment plus à notre portée. La gloire de l'Ancien Testament était une gloire voilée; celle du Nouveau Testament est une gloire que les fidèles peuvent contempler à visage découvert. Dans l'économie actuelle, qui est donc celle du Saint-Esprit, ce même Esprit, lequel est Dieu, donne à ceux qui l'ont reçu la pleine liberté de s'approcher du Père. Sans que nous puissions voir Dieu face à face, nous le voyons en Christ comme dans un miroir. Contemplant en Jésus la gloire de Dieu (Jean 1 : 14), espérant par lui la possession de cette gloire et la foi nous y faisant déjà participer, nous sommes transformés à son image de gloire en gloire par l'Esprit du Seigneur. Telles sont les magnifiques prérogatives de ceux qui croient. Quant aux Juifs, ils lisent Moïse et ne le comprennent point, parce que c'est en Christ seulement que le voile est levé. Hélas! combien n'y a-t-il pas de soi-disant chrétiens pour qui Moïse est tout aussi voilé qu'il l'était et qu'il l'est encore pour les Juifs!

4042. (4 : 1-15.) Ayant parlé de l'excellence infinie de son ministère, Paul va nous dire comment il lui était donné de le remplir. Tout revient à ceci : il croyait, et c'est dans la foi qu'il parlait et agissait. Tel était le principe de son inébranlable fermeté, de son

(**II Corinthiens 4** : 16-18. **5** : 1-10.)

horreur pour toute voie détournée, de son scrupuleux attachement à la vérité, de la confiance enfin qu'il mettait en elle. De là venait qu'il ne se lassait pas de prêcher la bonne nouvelle du salut, sans s'étonner de la voir rejetée par ceux dont Satan, le dieu de ce siècle, aveuglait les yeux pour qu'ils se perdissent. C'est encore par cette raison que, loin de se prêcher lui-même et de songer à s'élever (1 Cor. **3** : 5), il se mettait à la pleine disposition de tous, pour l'amour de Celui qu'il prêchait et de qui procède la lumière. Nul ne savait mieux que Paul combien les ministres de l'Evangile sont personnellement au-dessous de leur tâche. La doctrine du salut, la connaissance de la gloire de Dieu en la personne de Jésus-Christ, est un trésor inappréciable ; mais ceux qui le présentent au monde sont de pauvres vases de terre. Cependant, la foi leur donne la force et l'éclat du diamant, afin qu'on voie à n'en pouvoir douter que ce qu'ils offrent vient de Dieu. En somme donc, et Paul et tous ses vrais successeurs ont pu dire avec le Psalmiste : « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé » (Ps. **116** : 10). Et que croyaient-ils? — Que Celui qui a réveillé Jésus d'entre les morts les réveillerait aussi par le moyen de Jésus et les présenterait vivants devant lui, au jour de sa venue, avec tous ceux qui auraient reçu leur parole ; car enfin, ce ministère si excellent et la foi de ceux qui le remplissent, tout est en vue des élus et pour que la gloire de Dieu soit magnifiée par leurs actions de grâces.

4043. Reprenons dans ce morceau deux passages sur lesquels nous n'aurions pu nous arrêter sans interrompre le fil de cette analyse. Le premier est celui qui, après avoir rappelé indirectement notre profonde misère, compare l'état naturel de notre cœur à l'état du globe terrestre lorsqu'il était tout enveloppé de ténèbres, et qui nous montre Dieu faisant luire sa lumière au dedans de nous par sa Parole, afin que nous puissions contempler la gloire de Jésus-Christ (6). C'est donc une vérité certaine, que toute lumière procède du Seigneur.

4044. Le second passage est celui où l'Apôtre décrit avec une vraie et sublime éloquence le contraste qu'offre si souvent l'enfant de Dieu pressé par la tribulation, en perplexité, persécuté, abattu, mourant tous les jours, et cependant tellement plein de la vie de Dieu et de sa paix, et de sa force, que rien ne peut l'écraser, ni réellement l'ébranler (8-12). Vous donc qui cédez si facilement aux impressions du dehors, n'en accusez que la faiblesse de votre foi et votre peu de communion avec Jésus-Christ !

4045. (**16-18** ; **5** : 1-10.) En conséquence, voici les sentiments d'un

(**II Corinthiens 4** : 16-18. **5** : 1-10.)

vrai disciple. Jamais il ne se décourage. Il voit de jour en jour, comme Paul, son homme extérieur dépérir; l'âge et les infirmités dévorent lentement son corps; mais de jour en jour aussi son homme intérieur se renouvelle par l'action constante du Saint-Eprit. Il a des tribulations dans le monde; mais elles lui paraissent légères en comparaison de celles que ses péchés méritent, légères au prix de celles du Sauveur, légères surtout s'il les met en regard de la gloire souverainement excellente à laquelle ces tribulations mêmes le préparent. Remarquez toutefois qu'il s'agit du vrai disciple, de celui qui, racheté de Jésus, regarde non aux choses visibles et passagères, mais aux invisibles, qui sont éternelles. Cette dernière pensée est développée tout au long. Notre état ici-bas est semblable à une maison ou à une habitation temporaire; mais nous qui croyons, nous savons (et non pas seulement nous espérons, nous aimons à penser), nous savons, dis-je, que Dieu a construit dans le ciel un édifice qui n'est pas fait de main d'homme, un état permanent que rien ne saurait abolir. Or celui qui a bâti cette maison céleste prépare aussi les âmes qu'il destine à y habiter, les faisant être, dès ici-bas, les temples du Saint-Esprit. Si donc nous sommes de ceux qui ont reçu les vêtements du salut, la robe de noces [3358], arrhes de l'héritage, il nous arrivera de gémir quelquefois au fond du cœur et de soupirer après notre domicile à venir, non pour être dépouillés, mais pour être revêtus; c'est-à-dire, non pour être délivrés des maux de la vie, mais pour nous voir parés du manteau royal de la sainteté; non pour mourir, la seule chose que voient les mondains malheureux, mais pour vivre. En résumé, il y a deux « chez-nous; » l'un que nous voyons, l'autre que nous croyons. Dans ce corps mortel, nous sommes chez nous, mais c'est un chez-nous qui nous tient loin du Seigneur et comme en voyage. Puis, nous avons un chez-nous auprès du Seigneur. Si nous le croyons réellement, nous marcherons avec confiance dans le chemin qui conduit à ce chez-nous, qui est le véritable. Enfin, « soit que nous soyons chez nous, soit que nous soyons hors de chez nous, » nous nous efforcerons d'être agréables au Seigneur, sachant qu'à notre délogement nous devrons tous comparaître devant le tribunal de Christ, et qu'alors nos œuvres montreront si nous avons cru en lui ou non. — Tout ceci, pour le dire en passant, établit clairement, comme au reste la seconde épître aux Thessaloniciens tout entière, que Paul ne nourrissait point l'erreur qu'on lui impute quelquefois sur l'époque du retour de Jésus-Christ. Il comptait réellement mourir.

(II Corinthiens 5 : 11-21.)

Quant à sa réunion avec le Seigneur, il ne l'attendait que pour le grand jour du jugement universel. Mais l'intervalle qui sépare ces deux moments ne devant avoir de durée sensible que celle d'un clin d'œil, d'un éclair, il en résultait pour Paul, comme pour nous, que sortir de ce monde, c'est aller vers Jésus.

4046. (11-21.) C'est la pensée du jugement à venir, jointe à son ardent amour pour ses frères, qui rendait Paul si pressant dans ses exhortations et si désireux de persuader ceux auxquels il prêchait. Quelquefois il en était comme hors de sens, et alors c'était entre Dieu et lui que tout se passait; mais quand il retrouvait le calme, c'était pour reprendre avec un nouveau zèle l'œuvre qui lui était confiée auprès des âmes. Cet amour si vif et ce zèle si persévérant proviennent, d'un côté, de ce que les fidèles ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour le Seigneur, leur homme naturel étant mort avec lui sur la croix; d'un autre côté, de ce qu'ils sont devenus des êtres spirituels, préférant même leurs relations invisibles avec Christ à celles qu'ils pouvaient avoir eues avec lui durant les jours de sa vie terrestre. Sur ce dernier point, l'Apôtre dit « nous, » selon son habitude (1 Cor. **15** : 51; 1 Thess. **4** : 15), bien qu'il ne puisse s'agir de lui personnellement. Mais ces dispositions mêmes découlent de la considération de l'amour de Christ et sont l'effet d'une nouvelle création; car pour nous qui croyons en Jésus-Christ et qui, par la foi, sommes un avec lui, toutes choses sont devenues nouvelles. Oui, toutes choses : le ciel, la terre, nos relations de famille, nos rapports avec les autres hommes, nos désirs, nos craintes, nos espérances; tout a pris un nouvel aspect, un nouveau sens, une nouvelle direction par la régénération de notre cœur, et cette régénération même vient de Dieu, qui nous a réconciliés avec lui par Jésus-Christ. En effet, si le Seigneur ne se fût donné pour les pécheurs, nul de nous n'eût pu recevoir le Saint-Esprit, par lequel se produit la nouvelle naissance. L'Evangile n'a donc pas de vérité plus fondamentale que celle-ci : « Dieu était dans le Christ, réconciliant le monde avec soi, ne leur imputant point leurs offenses; » et toute la prédication de l'Evangile se résume dans cette simple, mais sublime parole : « Soyez réconciliés avec Dieu; car celui qui n'a pas connu le péché, il l'a fait être péché pour nous, afin que nous, nous devinssions justice de Dieu en lui. » Ces paroles nous prêchent clairement la doctrine de *la substitution*, par où l'on entend que Jésus-Christ ayant, à notre place, été traité comme un pécheur, et même comme s'il eût été le péché en personne, nous sommes

(II Corinthiens 6 : 1, 2; 3-10.)

maintenant traités, à cause de lui, comme des êtres parfaitement justes, justes d'une justice divine, à supposer toujours que nous sommes dans la foi. C'est le point sur lequel nous devons sérieusement nous examiner, comme nous allons voir bientôt que l'Apôtre y exhorte ses disciples de Corinthe.

4047. (6 : 1, 2.) Une des plus grandes grâces que le Seigneur puisse faire à un pauvre pécheur, c'est de le charger du ministère de la réconciliation. Paul en exprime à plus d'un endroit sa vive reconnaissance. Et moi aussi, mes chers lecteurs, je sens la faveur que Dieu m'accorde, d'avoir à plaider auprès de vous la même cause que Paul soutenait avec tant de chaleur. En vous expliquant, selon la mesure des lumières que Dieu m'a départies, les paroles que le Saint-Esprit lui dicta, je deviens, si j'ose le dire, son collaborateur. O vous donc, avec qui je m'entretiens depuis si longtemps des merveilles de la miséricorde du Seigneur! « prenez garde que vous n'ayez reçu en vain cette grâce de Dieu. » Vous êtes encore dans un jour de salut, puisque vous avez les Ecritures entre vos mains. Profitez de ce que Dieu vous parle, et ne laissez pas échapper l'occasion qu'il vous offre!

4048. (3-10.) Afin de rendre son ministère irréprochable, Paul avait eu soin d'éviter, non ce qui pouvait déplaire (Gal. 1 : 10), mais ce qui pouvait offenser et devenir pour d'autres une occasion de chute. Il ne suffit pas cependant qu'un ministre de Jésus-Christ soit à l'abri du blâme, il faut que son ministère se recommande au respect et à la confiance. C'est ce qu'il obtient surtout par la persévérance dans la bonne voie, quels que soient les accidents du terrain et les difficultés de la route. Rien de plus varié que les péripéties de la carrière d'un serviteur de Dieu tel que Paul; mais au milieu de cela, vous le voyez toujours le même homme : pur, intelligent, patient, bon, rempli par le Saint-Esprit d'un amour sans hypocrisie, tout entier à la prédication de la vérité, remportant d'éclatantes victoires par la puissance de Dieu, guerrier muni, pour l'offensive et pour la défensive, des armes que donne la justice de Christ. Cependant, par l'opposition naturelle du cœur humain contre l'Evangile et contre ceux qui le prêchent, par l'ignorance où est le monde de ce qui constitue l'homme spirituel, par la constante lutte qui existe dans le cœur même du fidèle entre les choses extérieures et son âme, rien de plus paradoxal et de plus contradictoire que la manière dont on l'envisage, et même que ses propres impressions. Tour à tour honoré et méprisé, loué et censuré, il se voit traité de séducteur par des gens qui d'ailleurs se confient

pleinement en sa véracité; on le connaît très bien et l'on fait comme si on ne le connaissait pas; il est tenu pour mort, et pourtant il vit; triste et toutefois joyeux, pauvre et enrichissant beaucoup de gens, n'ayant rien et possédant tout, car il a Christ pour lui.

4049. (11-18; 7 : 1.) Après un chaleureux appel aux affections de ses chers disciples de Corinthe, qu'il invite à l'aimer et à s'aimer les uns les autres comme il les aimait lui-même, l'Apôtre insiste avec une grande force sur le devoir imposé aux fidèles de ne former aucune relation intime avec les hommes non convertis. En effet, d'un côté sont la justice, la lumière, le Christ, la foi, le temple de Dieu (1 Cor. 3 : 16, 17); de l'autre, l'iniquité, les ténèbres, Bélial, l'incrédulité, les idoles! Quelle union réelle peut-il exister entre des choses si opposées? Paul s'appuie d'ailleurs sur des promesses et sur des recommandations de la Parole de Dieu auxquelles nous devons nous-mêmes prêter une oreille attentive. D'abord, une promesse faite à l'ancien peuple, type du peuple de la nouvelle alliance (Lévit. 26 : 12); puis, une invitation prophétique au nouveau peuple, à l'effet de l'arracher des impuretés du monde (Esaïe 52 : 11); enfin, la promesse formelle que ceux qui formeraient ce peuple seraient les fils et les filles du Tout-Puissant (Jér. 31 : 1, 9). De là résulte pour nous, si nous appartenons à l'Eglise des rachetés, l'obligation positive de « nous purifier de toute souillure de la chair et de l'esprit, achevant notre sainteté dans la crainte de Dieu, » ce que nous ne pouvons faire en vivant au milieu du monde, avec le monde, comme le monde. Nous voyons, du reste, dans cette magnifique exhortation, qu'il y a des souillures de l'esprit, comme il y en a de la chair, et que celles-là, connues de Dieu seul, ne sont pas les moins criminelles; qu'il y a chez tous ceux qui croient une sainteté commencée et que cette sainteté doit se perfectionner; qu'il existe une crainte du Seigneur parfaitement compatible avec le sentiment de notre adoption, et que si nous devons achever notre sainteté *dans* la crainte de Dieu, c'est *par la foi en ses promesses* que nous nous y encourageons et que nous y réussissons.

CCCII. — Les deux tristesses; l'aumône; apologie de Paul; exhortations. — Un mot sur les sept premières épîtres de Paul.

4050. Si l'on voulait diviser en deux la lettre que nous étudions, c'est ici que commencerait la seconde partie. Déjà dans la première,

(II Corinthiens 7 : 2-16.)

l'Apôtre a touché quelque chose du sujet qu'il avait particulièrement en vue ; mais c'est surtout à partir d'ici qu'il le prend pour ne plus le quitter. Ce sujet, c'est l'effet produit à Corinthe par sa précédente lettre, effet qu'il pouvait connaître jusqu'à un certain point par Timothée, mais dont il ne fut pleinement informé que par l'arrivée de Tite. Il se pourrait même que sa lettre fût déjà commencée lorsque Tite le rejoignit en Macédoine, et nous aurions ici les lignes qu'il ajouta dès lors.

4051. (7 : 2-16.) Il est clair que la première lettre de Paul n'avait pu contenter tout le monde, et c'est à cela que l'Apôtre fait allusion, lorsqu'il sollicite la bienveillance des Corinthiens, lui qui ne leur avait jamais causé de dommage, qui n'avait rien exigé d'eux, qui les aimait, comme on dit, à la vie et à la mort, et qui ne cessait de mettre en eux une grande confiance. L'arrivée de Tite n'avait fait que le confirmer dans ces sentiments. Ce qu'il venait d'apprendre à leur sujet, le remplissait d'une grande joie et le consolait de son affliction précédente. Bien que sa lettre les eût affligés, ils goûtaient, eux aussi, la plus pure des jouissances, puisqu'ils avaient retrouvé les consolations divines, en rentrant dans la bonne voie par le repentir. Tite lui-même était revenu de chez eux, plein d'amour pour leur Eglise et tout édifié des choses dont il y avait été témoin. Telle est en abrégé cette portion de la lettre, où je ne m'arrêterai pas à vous faire observer de nouveau la profonde sensibilité de Paul et la délicatesse de ses sentiments. Mais remarquons ce qu'il dit de la tristesse selon Dieu, par opposition à la tristesse du monde. Celle-ci, soit qu'on entende par là les ennuis, les fatigues, les peines, les déceptions, les souffrances de la vie; soit qu'il faille y voir les remords et les agitations de la conscience, les reproches dont le pécheur, même non converti, ne peut se défendre quand il contemple les suites de ses péchés ; cette tristesse du monde ne va qu'à la mort : les exemples les plus frappants sont ceux de Saül, d'Ahitophel, de Judas. Mais la tristesse selon Dieu, celle qu'avaient éprouvée les Corinthiens, la vraie et profonde douleur d'avoir offensé le Seigneur, la tristesse d'un David repris par le prophète de l'Eternel, ou d'un Pierre atteint par le regard de la miséricorde céleste ; cette tristesse produit une conversion à salut dont on ne se repent jamais. La connaissez-vous, cette tristesse, mes chers lecteurs? Si vous n'étiez pas pécheurs, vous pourriez recevoir la paix de Dieu sans passer par la tristesse; mais, dans votre condition réelle, vous ne le pouvez pas. Et si vous demandez : Que faut-il donc faire

pour se repentir? je vous répondrai : Considérez sérieusement vos péchés, et portez-les au pied de la croix de Jésus ; car c'est lui qui donne la repentance ; c'est en lui seul que se trouve la conversion à salut (Actes 5 : 31 ; 11 : 18).

4052. (8, 9.) Ces deux chapitres traitent d'un seul et même sujet : la collecte qui se faisait à Corinthe, comme dans les autres Eglises d'Europe, pour les pauvres de la Judée. Bien qu'il n'y eût dans l'Eglise de Corinthe, non plus que dans les autres, ni beaucoup de riches, ni beaucoup de puissants (1 Cor. 1 : 26), la pauvreté n'y était pas aussi extrême qu'à Jérusalem. On a expliqué de diverses manières cette profonde pénurie. On l'attribue en partie à la sainte imprudence de ceux qui, dans la ferveur du premier zèle, se dépouillèrent volontairement de leurs propriétés [3651] ; mais, à cette époque déjà, cette admirable générosité fut commandée sans doute par le dénûment absolu d'un grand nombre de frères, et il reste toujours à expliquer d'où provenait ce dénûment. Or, l'histoire du temps présent est souvent la lumière des temps passés. De nos jours même, lorsqu'un Israélite embrasse l'Evangile, il est rejeté de sa famille, privé de ses biens, et aucun de ses anciens coreligionnaires ne l'emploie ni ne lui tend le moindre secours, ce qui le plonge dans la plus entière indigence. Voilà probablement ce qui s'était passé à Jérusalem dès le premier instant ; la persécution générale s'étant jointe à ces persécutions individuelles, la détresse avait dû aller croissant. Aussi, voyez avec quelles instances Paul supplie les Corinthiens de s'élargir en faveur de leurs frères de la Judée, à l'exemple des fidèles de Macédoine, qui, dans leur pauvreté, avaient donné au delà même de ce qu'ils pouvaient. C'était pour cela qu'il leur avait envoyé Tite, avec deux autres frères. Ceux-ci étaient apôtres des Eglises d'Asie, c'est-à-dire leurs députés. Je pense que ce pouvaient être Tychique et Trophime ; Tychique dont il a été déjà fait mention (Tite 3 : 12) et Trophime que nous retrouverons plus tard avec Tychique, parmi les compagnons de voyage de Paul.

4053. Bien que tout ceci se rattache à une circonstance très particulière, nous ne laissons pas d'y trouver pour nous-mêmes des instructions de première importance. Nous y avons d'abord la preuve que, malgré le secret qui doit généralement envelopper nos aumônes, le Seigneur n'entend point interdire les collectes publiques [2870]. Puis, l'exemple de ce qui se fit alors, invite les Eglises fidèles à se tendre secours mutuellement. Mais surtout, nous voyons ici de quelle

(**II Corinthiens 8. 9.**)

manière doit s'exercer la bienfaisance et par quels motifs. Il faut donner de son plein gré; non pas le moins possible, mais en quelque sorte au delà du possible. Il faut donner par amour pour ceux qu'on assiste. Quand on a résolu de donner, il faut se sentir lié en sa conscience, ne pas revenir en arrière, se mettre en mesure d'accomplir la résolution qu'on a prise et le faire avec joie. Voilà quant à la manière. En tête des motifs, se trouve la haute considération de l'exemple de Jésus-Christ, qui, étant riche, a vécu pauvre pour nous, afin que par sa pauvreté nous fussions enrichis. Il a été pauvre : ayons pitié de ses frères pauvres (Jean **20** : **17**); il nous a enrichis de mille grâces de Dieu : montrons-lui notre reconnaissance en faisant part de nos biens temporels à ceux qui sont les membres de son corps. Un second motif, c'est l'égalité qui doit régner entre les Eglises, égalité qui n'est pas un nivellement, ni la destruction de toute différence dans les positions respectives; mais, d'un côté, il faut que celles qui peuvent donner le fassent, pour que la charge ne retombe pas tout entière sur quelques-unes seulement; il faut, d'un autre côté, que celles qui sont riches des biens de ce monde, les communiquent aux Eglises pauvres, en échange du bien spirituel que celles-ci leur font par leurs prières et souvent par l'exemple d'une plus grande piété. Un troisième motif pour donner et pour donner libéralement, c'est que Dieu ne manque jamais de récompenser les actes de bienfaisance qui partent d'un cœur croyant, et qu'il proportionne la rémunération à la libéralité. Sur quoi, il faut rappeler « qu'on est agréé selon ce qu'on a, et non selon ce qu'on n'a pas. » C'est-à-dire que la libéralité se mesure, moins par la quotité de la somme qu'on verse dans une collecte, que par ce qu'on garde pour soi; en sorte que celui qui ayant peu donne peu, donne davantage que celui qui donne beaucoup et auquel il reste encore infiniment plus qu'il ne donne. Quatrième motif : Rien n'ouvre le cœur à la grâce de Dieu, comme de savoir ouvrir sa bourse largement. Si nous abondons en œuvres de bienfaisance, Dieu nous fera abonder en toute bonne œuvre, et il accroîtra, dit l'Apôtre, les produits de notre justice. Un cinquième motif, c'est qu'en donnant aux saints, non-seulement on pourvoit à leurs besoins, mais encore on leur fournit le sujet de louer le Seigneur; c'est-à-dire qu'on affermit leur foi et leur confiance en lui. Enfin, sixième et septième motifs : Ceux à qui nous donnons, auront pour nous un amour toujours plus vif et ils multiplieront les prières qu'ils font en notre faveur. — Mais l'Apôtre ne saurait terminer cet admirable traité sur la bienfaisance sans élever

(**II Corinthiens 10** : 1-6; 7-18.)

son cœur à celui par la bienfaisance duquel nous subsistons et nous sommes sauvés : « Grâces à Dieu, dit-il, pour son don ineffable! »

4054. (**10** : 1-6.) Les détracteurs de Paul (et il y en avait à Corinthe autant que de chefs de parti) prenaient avantage contre lui de ce qu'il avait un extérieur peu imposant, de ce qu'il ne parlait pas le grec comme l'aurait fait un citoyen d'Athènes, enfin et surtout de ce que, tout de feu dans ses lettres, sa parole semblait mollir lorsqu'il se trouvait en présence de ses adversaires. C'est à quoi l'Apôtre fait allusion, exhortant les Corinthiens, par la douceur et la clémence du Christ, à ne pas le mettre dans la douloureuse nécessité de déployer toute sa force quand il arriverait au milieu d'eux. Car, faible en la chair ou extérieurement, il ne faisait pas la guerre selon la chair, et le Saint-Esprit mettrait à sa disposition des armes capables de renverser les forteresses dans lesquelles l'orgueil humain se retranche contre Dieu, capables aussi de réduire les âmes à l'obéissance de Jésus-Christ, capables enfin de punir toute rébellion ; mais son désir était que l'Eglise rentrât pleinement dans le bon ordre, afin que, s'il fallait châtier, le châtiment ne tombât que sur quelques-uns.

4055. (7-18.) Il est vrai que si l'on ne regardait qu'à l'extérieur, Paul n'était pas en état de rivaliser avec bien d'autres. Toutefois, il appartenait à Jésus-Christ, autant si ce n'est plus que ses détracteurs. Il avait reçu du Seigneur une autorité incontestable, non pour détruire (ce que faisaient les opposants), mais pour édifier. Après quoi, bien qu'il fût loin de vouloir s'arroger une puissance universelle sur l'Eglise, puissance qui n'appartient qu'à Celui qui mesure à chacun sa place et sa tâche, il n'était pas douteux qu'étant devenu, par la volonté d'en haut, le père spirituel des Corinthiens (1 Cor. **4** : 15), il n'eût à leur obéissance des titres particuliers. Il espérait même que, leur foi s'accroissant, non-seulement ils ne lui fermeraient pas l'entrée de leurs cœurs, mais encore qu'ils l'aideraient à porter plus loin son activité. Au moment donc où, de Macédoine, il écrivait cette lettre, il se proposait, une fois à Corinthe, d'en sortir pour prêcher ailleurs l'Evangile : c'est ce qu'il fit réellement, comme nous le verrons bientôt dans son épître aux Romains. Mais, si l'Apôtre insistait sur l'autorité qui lui était dévolue et s'il parlait des vastes projets qu'il entretenait, ce n'était pas par esprit de vaine gloire. Il répète à ce propos ce qu'il avait dit dans sa première lettre (1 Cor. **1** : 31), et il ajoute : « Car ce n'est pas celui qui se recommande lui-même qui est approuvé, mais celui que le Seigneur recommande. »

(II Corinthiens 11 : 1-5; 12-21.)

4056. (11 : 1-5.) Cependant, puisqu'il y avait des gens assez aveuglés ou assez pervertis, pour s'obstiner à dénigrer Paul et son ministère, il fallait bien qu'il se justifiât, au risque (et voilà l'imprudence), au risque de paraître se vanter, et même de se laisser aller involontairement à quelque mouvement d'orgueil. Mais s'il se décide à le faire, c'est par intérêt pour la gloire du Christ et pour le salut des âmes. Oui, il était jaloux de l'affection et de la confiance des Corinthiens, non pour lui, l'ami de l'Epoux [2768], mais pour l'Epoux lui-même. Les Corinthiens ne pouvaient se détacher de Paul sans se détacher du Seigneur, et peu à peu ils devaient en venir à rejeter l'Evangile, pour s'attacher aux faux docteurs. Voici donc ce qu'il doit encore dire, afin de rétablir son autorité, contestée au détriment de celle du Seigneur. C'est, d'abord, qu'il n'a été inférieur en rien aux douze premiers apôtres, auxquels il donne cependant le nom d'Envoyés ou d'Apôtres par excellence; c'est que, s'il ne parle pas le langage des lettrés, il n'en a pas moins reçu plus qu'eux, la connaissance des mystères célestes; c'est enfin qu'il a prêché l'Evangile aux Corinthiens, sans recevoir d'eux aucun émolument. Il avait vu d'entrée à quelle espèce de gens il avait affaire. En cette ville universellement adonnée au commerce, il fallait, plus que nulle part, éviter l'apparence de vues intéressées, tout comme il importait de ne pas se mettre sous l'orgueilleuse dépendance du petit nombre de riches qui y recevraient l'Evangile. Mais, ici même, remarquez quelle délicatesse de sentiment. Quand nous aimons quelqu'un, nous ne craignons pas de lui être redevable; aussi Paul se hâte-t-il de dire : « Si je n'ai rien voulu recevoir de vous, est-ce peut-être que je ne vous aime pas? » — « Dieu le sait : » telle est sa réponse.

4057. (12-21.) A défaut de justes griefs contre les serviteurs de Dieu, les adversaires de la vérité cherchent des prétextes. Or, ces prétextes mêmes, il faut, par charité, les leur enlever s'il est possible. Mais, parmi les adversaires de la vérité, les plus dangereux sont ceux qui la combattent en se rangeant sous ses étendards; qui, au nom de la vérité, renversent la vérité; qui se donnent l'apparence de vouloir, eux aussi, fonder tout leur système sur la Bible et se donnent pour ministres de Jésus-Christ : ouvriers trompeurs, dit l'Apôtre, Satan se transformant en ange de lumière, ministres du mal, dont la fin sera selon leurs œuvres! Or, à supposer que Paul fût un imprudent, il y avait plus d'imprudence encore à écouter des hommes qui, n'ayant pour eux que leur arrogance, travaillaient à la perte des âmes.

(**II Corinthiens 11** : 21-23. **12** : 1-10.)

En voyant tant de Corinthiens se laisser entraîner par eux, Paul ne pouvait se garder d'une certaine honte, car cela semblait indiquer que sa prédication n'avait laissé que de faibles traces dans leurs cœurs. Hélas ! c'est l'histoire de bien des ministres de Jésus-Christ, qui se voient souvent préférer des docteurs sans consistance, et cela par des personnes de la conversion desquelles ils furent les instruments !

4058. (21-33; **12** : 1-10.) Mais encore, s'il fallait opposer vanterie à vanterie, Paul aurait eu de quoi écraser ses adversaires; lui, vrai fils d'Abraham par sa naissance, et non prosélyte d'entre les nations; lui, serviteur de Jésus-Christ plus qu'aucun autre; lui, au terme bientôt de la carrière apostolique la plus laborieuse, la plus fatigante, la plus exposée, la plus dévouée, la plus angoissée, depuis le jour où il dut fuir de Damas jusqu'au moment où il écrivait (Actes **9** : 25) [3721]; lui surtout, qui avait été favorisé de visions et de révélations telles que nul de ses collègues n'en avait eu probablement de pareilles à cette époque ! Mais non, il aime mieux se glorifier dans ses infirmités. Dieu ayant pourvu de la sorte à ce que l'excellence des grâces qu'il avait reçues ne le remplît pas d'orgueil, il regarde cela comme la plus grande des grâces qui lui avaient été faites. Au reste, il ne voulait pas que l'opinion qu'on se formait à son égard, reposât sur autre chose finalement que sur ce qu'on voyait en lui et sur ce qu'on entendait de lui; c'est-à-dire sur sa vie et sur sa prédication, plutôt que sur les communications mystérieuses qu'il avait eues avec le Seigneur ! Ah ! certes, ceci n'est pas d'un fanatique !

4059. Vous remarquerez dans le tableau que Paul fait des souffrances de son apostolat, plusieurs traits qui rappellent certaines circonstances mentionnées au livre des Actes; ainsi, lorsqu'il parle de ses blessures, de ses prisons, de sa lapidation [3795, 3796, 3772]. Mais vous y verrez aussi des allusions à des événements dont le récit ne nous est fait nulle part, nouvelle preuve que le Saint-Esprit n'a point entendu nous offrir, dans le livre des Actes, une histoire complète de la vie de Paul. Vous remarquerez surtout, j'en suis sûr, ce qu'il dit des soucis qui l'assaillaient chaque jour au sujet des Eglises qu'il avait fondées, et sans doute aussi des autres. Il est permis de se demander si, peut-être, il ne poussait pas trop loin la sollicitude; s'il n'oubliait pas Celui à qui appartiennent les Eglises, qui les garde, qui les soutient et qui les relève, après se les être acquises par son sang? Encore serait-ce un effet de son zèle pour le Seigneur et de son amour

II Corinthiens 11 : 21-23. **12** : 1-10.)

pour les âmes. Mais voyez, par ce qu'il ajoute, ce que signifiait dans sa bouche le mot de « souci. » Il n'y avait pas chez lui manque de confiance dans le Seigneur, ni la prétention d'être en quelque sorte une providence pour les Eglises : non, c'étaient les misères et les chutes des frères qui pesaient sur son âme, comme si elles eussent été ses propres misères et ses propres chutes. Ainsi entendues, les paroles de Paul ne respirent plus que cette sainte charité dont il nous a déjà donné tant de preuves.

4060. A côté de sa charité, admirez, je vous prie, son humilité. Voyez avec quel embarras et quelle réserve il parle des magnifiques révélations dont il avait joui! Voyez comme il se désigne sans se nommer; combien peu il tient à raconter les merveilles dont il avait été témoin! Admirez la juste appréciation qu'il sait faire des choses! Selon lui, avancer dans la piété vaut mieux qu'être ravi en extase, même jusqu'au ciel de Dieu; et les progrès dans la sainteté ne sauraient être achetés trop chèrement, fût-on même souffleté par un ange de Satan. Quant à cet ange de Satan et à l'écharde en la chair dont parle l'Apôtre et qui lui avaient été en salutaire humiliation, on ne sait au juste ce qu'il faut entendre par là. Peut-être sont-ce les mêmes infirmités physiques dont il est fait mention dans l'épître aux Galates (4 : 13); peut-être quelque chose encore tenant à la vie intérieure, aux combats spirituels de Paul et qui demeurait un secret entre Dieu et lui. Quoi qu'il en soit, ce lui fut une occasion de prières instantes, prières auxquelles le Seigneur fit une réponse qui est pleine de clarté, si l'occasion en est obscure : « Ma grâce te suffit; car ma puissance se consomme dans l'infirmité. » En effet, Paul avait éprouvé que « lorsqu'il était faible, alors il était puissant. »

4061. Beaucoup de serviteurs de Dieu ont fait la même expérience. Le Seigneur sait que, par un effet de l'orgueil si fortement enraciné dans nos cœurs, nous ne pouvons devenir les objets de ses grâces, sans que nous soyons tentés de nous élever; en sorte que s'il n'y pourvoyait de quelque manière, on verrait ceux qui lui tiennent de plus près donner les plus grands scandales. Aussi est-il rare qu'il ne les humilie de manière ou d'autre. Au dehors ou au dedans, une écharde en la chair, un ange de Satan, des souffrances propres à leur rappeler leurs anciens péchés, à leur faire sentir leur néant, à attirer vers le ciel leurs mains suppliantes, à les maintenir dans une vigilance continuelle. Alors, renonçant à s'appuyer sur les grâces reçues, ils cherchent leur force dans les secours et dans les actes journaliers

de la grâce du Seigneur. C'est ainsi que leur faiblesse même les garantit, parce qu'alors, comme le dit l'Apôtre : « La puissance du Christ dresse sa tente sur eux. »

4062. (11-15.) L'Apôtre reconnaît donc qu'à un certain point de vue, il a tort de se glorifier, ou seulement de s'en donner l'air. Mais il l'a fallu, et pourquoi? Parce que les Corinthiens, plusieurs si ce n'est tous, avaient méconnu ce qu'il était et ce qu'ils lui devaient. Sur le premier point, il rappelle encore le rang éminent qu'il occupait parmi les envoyés de Jésus, la persévérance avec laquelle il n'avait cessé de lui rendre témoignage et les miracles dont sa prédication avait été accompagnée. Sur le second point, y avait-il une seule Eglise qui fût plus favorisée des grâces de Dieu, et cela par un effet même du ministère que Paul y avait exercé? Il est vrai qu'il leur avait fait l'injure de n'accepter de leurs mains aucun subside, ayant préféré le rôle d'un père qui amasse pour ses enfants; il est vrai qu'il était prêt à dépenser beaucoup et à se dépenser lui-même en faveur de leurs âmes, tant il les chérissait; mais était-ce une raison pour l'aimer moins? Je ne m'arrête pas à faire remarquer de nouveau l'exquise délicatesse des sentiments de l'Apôtre et la tendresse de ses expressions; mais comme on apprend bien par son exemple ce qu'est la charité de Christ dans l'âme de ses vrais serviteurs!

4063. (16-21.) Combien il dut lui être pénible, après cela, de devoir prévenir l'imputation calomnieuse de duplicité que ses adversaires étaient gens à porter contre lui, comme s'il n'avait eu que les apparences du désintéressement. Il ne laisse pas de l'aborder de front et de la réfuter, en invoquant le témoignage des faits et celui de sa conscience. Ce qui d'ailleurs semblait devoir le mettre à l'abri de tels soupçons, c'était le ton même de ses lettres et la résolution qu'il manifestait de ne ménager personne : ce n'est pas ainsi que se conduisent ceux qu'animent des vues intéressées. Au sujet des mesures sévères que l'Apôtre craignait de devoir prendre, il n'y a pas contradiction avec la joie qu'il exprimait plus haut. Il avait sans doute acquis la conviction que le mal n'avait pas fait parmi les Corinthiens d'aussi grands ravages qu'on aurait pu le craindre; mais il ne s'ensuivait pas qu'il n'y eût plus personne dans leur Eglise qui méritât d'être repris. C'est ce qu'il ne faut pas perdre de vue en lisant les épîtres de Paul. Comme le Saint-Esprit les destinait aux Eglises de tous les siècles, l'écrivain sacré s'exprime la plupart du temps en termes généraux; en sorte qu'on ne doit pas conclure des éloges,

que tous les méritaient, ni des censures, que nul ne marchait dans la bonne voie.

4064. (13 : 1.) Déjà quelques lignes plus haut, Paul avait dit : « Voici, pour la troisième fois, je suis prêt à aller vers vous » (12 : 14) ; et maintenant il répète : « C'est ici la troisième fois que je viens à vous. » Quelques-uns ont conclu de là qu'il y a entre le premier voyage de Paul à Corinthe [3812] et celui qui eut lieu peu après l'envoi de cette lettre-ci et qui serait le troisième, un second voyage dont le livre des Actes ne parlerait pas et que Paul aurait fait à l'occasion de son excursion en Crète [4018]. D'autres pensent qu'il fait simplement allusion à ses deux précédentes lettres, dont la première ne serait pas venue jusqu'à nous [3970]. Peut-être cela ne signifie-t-il autre chose sinon que Paul avait eu déjà deux fois l'intention de partir pour Corinthe, à l'effet d'y rétablir son autorité méconnue, sans avoir pu ou voulu définitivement exécuter son dessein [4035]. Le fait importe peu ; ce qui est plus digne de notre attention, c'est le dernier moyen que Paul emploie pour se replacer auprès des Corinthiens dans la position qui lui appartenait légitimement. Après avoir déclaré du ton le plus ferme qu'il était bien résolu à ne point épargner les rebelles (2), mais à leur faire sentir au contraire l'autorité spirituelle dont le Seigneur l'avait revêtu, il adresse un appel direct à leur conscience (3-6). Sont-ils dans la foi ou non ? Le reconnaissent-ils lui, du moins, comme étant dans la foi ? S'il n'est pas dans la foi, il est donc au nombre des réprouvés, et c'est ce que nul Corinthien n'aurait osé dire. Quant à eux, s'ils ne sont pas réprouvés, ils sont donc dans la foi ; et s'ils sont dans la foi, eux et lui, comment peuvent-ils mettre en doute que Jésus-Christ parle par sa bouche ? Prétexteront-ils sa faiblesse ? Mais en Jésus-Christ lui-même il y a eu faiblesse, et toutefois il vit par la puissance de Dieu. C'est par un effet de cette puissance même que les Corinthiens avaient été convertis, et qui est-ce qui avait été l'instrument de leur conversion, si ce n'est Paul ?

4065. Une autre chose digne de toute notre attention, ce sont les exhortations qui terminent la lettre. Elles nous viennent donc d'un homme par lequel Christ parlait et en qui se déployait la puissance de Dieu (3, 4, 8) ; d'un homme qui mit au service de la vérité toutes les grâces qui lui avaient été faites et qui ne se servit de son grand pouvoir d'éloquence et de foi, que pour l'édification des âmes (10). S'il invite les Corinthiens à faire un retour sur leur foi (5), pour y lire, en quelque sorte, les titres qu'il avait à leur obéissance, le Saint-

(**II Corinthiens 13** : 11.)

Esprit ne nous invite pas moins à éprouver la nôtre, à voir si nous nous soumettons réellement à l'autorité de la Parole de Dieu. Souvent les afflictions et les tentations se chargent de faire cette épreuve, et combien, hélas! qui y sucombent (Matth. **13** : 21). Mais il faut que nous nous éprouvions, que nous nous sondions nous-mêmes. Si nous sommes dans la foi, Christ est en nous (Jean **15** : 4, 5); or, il est impossible que Christ soit en nous sans que nous en ayons quelque sentiment. Ce n'est pas toujours une impression de vive joie, mais c'est une paix habituelle; non pas l'absence de tout péché, mais une horreur véritable pour le mal; non pas un cœur vide de tout excepté de Christ, mais un cœur pourtant où il occupe la première place. Si Christ est en nous, la solitude ne sera pas pour nous un désert et la société ne sera pas un étourdissement; s'il est en nous, la vie nous sera comme une mort, et la mort nous paraîtra la vraie vie; car, où est Christ, là nous sommes aussi par la foi. Que si, en nous examinant, nous ne trouvions rien de Christ au dedans de nous, hélas! notre état actuel serait celui qui attend les réprouvés au dernier jour (Luc **13** : 27), et malheur à nous si nous n'avons hâte d'en sortir!

4066. (11.) A vous qui croyez, l'Apôtre vous dit : « Réjouissez-vous » (1 Thess. **5** : 16); et comment ne le feriez-vous pas? Quel plus grand sujet de joie, que de penser qu'on a obtenu le pardon de ses péchés, qu'on est devenu héritier de la vie éternelle, qu'on est gardé par un tendre et puissant Rédempteur et que, par lui, on est un temple du Saint-Esprit? — Il vous dit encore : « Perfectionnez-vous. » La sainteté est, chez vous, une œuvre commencée, ce qui n'est pas le cas des pécheurs non convertis; mais à quelque point qu'elle en soit, dites-vous bien qu'il y a toujours des progrès à faire dans *la foi*, dans *l'espérance* et dans *l'amour :* pensez-y sérieusement et que ce soit l'objet constant de votre étude et de vos prières. — « Consolez-vous : » ne vous laissez pas abattre par les maux de la vie, ni même par le sentiment de vos péchés; car vous portez en vous le Saint-Esprit, qui est le Consolateur, et ce n'est pas dans l'abattement de l'âme que vous pouvez travailler à votre perfectionnement. — « Ayez une même pensée : » l'unité de vues et de principes est tout ce qu'on doit désirer le plus ici-bas, car c'est le ciel anticipé. — « Soyez en paix, » même avec ceux dont les opinions diffèrent essentiellement des vôtres. En faisant ainsi, « le Dieu de l'amour et de la paix sera avec vous, » nous dit l'Esprit de la promesse, par la bouche d'un de ses plus fidèles organes. — Enfin, le saint apôtre prononce sur nous cette

admirable bénédiction de la part du Dieu trois fois saint : « Que la grâce du Seigneur Jésus-Christ, et l'amour de Dieu et la communication du Saint-Esprit soient avec vous tous, » amen! [926.]

4067. Avant de retourner au livre des Actes, jetons un dernier coup d'œil sur les épîtres que nous avons étudiées jusqu'ici : deux aux Thessaloniciens, une aux Galates, une à Timothée, une à Tite et deux aux Corinthiens. Ce sont toutes des lettres de circonstance, ou, comme nous dirions, des lettres d'affaires. Affaires, non de ce siècle, mais du royaume des cieux; toujours est-il que si Paul écrivit aux Thessaloniciens, ce ne fut pas pour leur prêcher l'Evangile, mais pour les consoler dans leurs peines; aux Galates, pour les retenir sur le bord de l'abîme où ils couraient; à Timothée, pour lui donner les directions qu'exigeait son isolement momentané; à Tite, pour lui mettre sous les yeux tous les détails du mandat qui lui était confié; aux Corinthiens, enfin, vous venez de le voir, Paul écrit pour ramener l'ordre au milieu de leurs Eglises, déchirées par l'orgueil et l'esprit de parti. Il en résulte que le fond de ces épîtres est essentiellement pratique. Elles ne sont, ni les unes ni les autres, destinées à exposer le système évangélique, pas plus au point de vue de l'Eglise qu'au point de vue du dogme et de la morale. Vous aurez pu remarquer cependant combien les enseignements de cette nature y abondent. Mais ce que vous n'aurez pas observé peut-être, c'est la forme générale dont le Saint-Esprit y revêt les pensées de l'Apôtre, forme qui rend évidente l'intention du Seigneur que cette Parole fît autorité dans tous les temps et qu'elle s'étendît à d'autres hommes qu'à ceux qui la reçurent les premiers; c'est ce que vous voyez, par exemple, dans l'affaire de la collecte [4053]. L'observation de ce fait est encore plus frappante en ce qui concerne l'exercice des dons miraculeux [3999] et des viandes consacrées aux idoles [3981], par la raison que ceci est tout à fait en dehors de nos circonstances actuelles. De cette manière, les instructions apostoliques sont, à la fois, tout ce qu'on peut de plus spécial et de plus général : c'est, ensemble, le concret et l'abstrait.

4068. L'esprit de Paul, conduit par l'Esprit de Dieu, se porte donc successivement, comme Dieu lui-même, des petites choses aux grandes. Cela se voit surtout dans l'élévation des motifs sur lesquels Paul fonde l'accomplissement du devoir et la profondeur des principes qui servent de base à son argumentation, quel qu'en soit l'objet.

(**Actes 20** : 1-3.)

Rappelez-vous, par exemple, à l'occasion de quoi vient cette magnifique parole : « Vous connaissez la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ; c'est qu'étant riche, il a vécu en pauvre à cause de vous, afin que par sa pauvreté vous fussiez enrichis » (2 Cor. **8** : 9); et cette autre : « Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint-Esprit, qui est en vous, lequel vous avez de Dieu, et que vous n'êtes point à vous-mêmes ; car vous avez été achetés à prix ; c'est pourquoi glorifiez Dieu dans votre corps et dans votre esprit qui appartiennent à Dieu » (1 Cor. **6** : 19, 20). Je pourrais multiplier les exemples; mais ceux-ci suffisent pour me faire comprendre et pour attirer l'attention de mes lecteurs sur ce trait, qui est comme le cachet, non pas de Paul assurément, mais de l'Esprit qui parlait en lui.

—

ACTES DES APOTRES.

(Suite.)

CCCIII. — Paul achève son troisième voyage missionnaire en traversant la Macédoine et la Grèce; retour par Troas, Milet, Tyr et Césarée. Cinquième et dernier voyage à Jérusalem.

4069. (Actes **20** : 1-3.) Reprenant l'histoire de Paul où nous l'avons laissée [3878], et complétant le récit du livre des Actes par les renseignements que nous ont fournis les épîtres de cette époque, nous devons redire ce que le grand apôtre devint quand il eut quitté Ephèse, et le suivre jusqu'à son dernier voyage à Jérusalem. Au lieu de se rendre directement à Corinthe, comme il en avait eu un moment la pensée (2 Cor. **1** : 15, 16), Paul prit le chemin de la Macédoine, où nous l'avons vu écrivant sa seconde lettre aux Corinthiens. Mais, auparavant, il avait passé quelque temps à Troas, attendant Tite, que, dans l'intérêt de la collecte et sans doute aussi pour qu'il pût l'informer de l'état des choses à Corinthe, il avait invité par Tychique et Trophime à passer en Achaïe [4031]. Tite n'arrivant pas, Paul était parti pour la Macédoine, où il trouva Timothée, revenu récemment de Corinthe, si toutefois il y avait été [3950, 4013], et quelque temps après il vit enfin arriver Tite avec des nouvelles de plus en plus satisfaisantes. Quant à la manière dont Paul occupa son temps, soit à Troas, soit en Macédoine, il n'est pas trop difficile de le

conjecturer. Nous savons qu'il y avait des Eglises en ces lieux déjà visités par Paul; nous connaissons, d'un autre côté, le zèle avec lequel il prêchait l'Evangile à ceux qui ne l'avaient pas encore entendu.

4070. L'historien sacré ne nous dit pas combien de temps Paul séjourna en Macédoine avant de diriger ses pas vers la Grèce, mais il nous apprend qu'il ne demeura que trois mois dans ce dernier pays, et qu'au moment de s'embarquer pour la Syrie, il fut décidé qu'il retournerait plutôt par la Macédoine. Or on sait qu'à cette époque les voyages sur mer ne se pratiquaient pas avant le mois de mars. Ce seraient donc décembre, janvier et février qu'il aurait passés en Grèce, et comme il était parti d'Ephèse vers la Pentecôte, son séjour de Troas et de Macédoine comprendrait environ six mois. Quant à ces trois mois d'hiver passés en Grèce, est-ce que ce fut à Corinthe ou à Nicopolis? Il est probable que Paul partagea son temps entre ces deux villes. Je dirais même qu'il le donna tout entier à Corinthe, si l'épître aux Romains (que nous lirons bientôt) ne nous montrait notre infatigable missionnaire annonçant l'Evangile en Illyrie, c'est-à-dire non loin de Nicopolis.

4071. (4, 5.) Ainsi donc, après avoir vu pour la quatrième fois [3790, 3915, 4031] ses chères Eglises de Macédoine, Paul reprit le chemin de l'Asie, accompagné d'un de ses amis de Bérée, nommé Sopater; de trois Thessaloniciens, Aristarque, Second et Gaïus; de Timothée, de Derbe (notre Timothée); puis de Tychique et de Trophime, deux frères d'Ephèse ou du voisinage, rejoints, selon toute apparence, à Corinthe [4052]. Qu'il est intéressant de voir tous ces hommes ainsi groupés autour de l'Apôtre, et formant comme la couronne de son ministère! D'abord, un de ces Béréens qui s'étaient montrés si zélés à confronter avec les Ecritures ce que Paul leur disait; puis, trois frères de Thessalonique, de ceux auxquels il avait écrit : « Quant à l'amour fraternel, vous n'avez pas besoin qu'on vous en instruise; » ensuite Timothée, son véritable enfant dans la foi; deux membres enfin de l'Eglise d'Ephèse, à laquelle Paul avait consacré tant de soins au milieu de tant de peines, tous, ses disciples; quelques-uns, convertis par lui dès ses premiers voyages, d'autres, peut-être, fruits plus récents de son noble travail et les prémices de la grande moisson des âmes en Europe et en Asie. Ils prirent les devants, nous est-il dit. Arrivés à Troas, ils y attendirent Paul et ses autres compagnons de route, au nombre desquels se retrouve Luc, l'auteur même du livre des Actes, comme on le voit par l'emploi

qu'il recommence à faire du « nous, » au verset 5 [3790]. Il paraît toujours plus certain que Luc appartenait à ces contrées. On verra plus tard qu'il était médecin (Col. 4 : 14). Dans l'état habituel d'infirmités et de maladie de l'Apôtre, la présence de ce frère devait lui être précieuse. Sans dire que ce soit par cette raison, il est sûr que Luc ne le quitta plus. Il résulte de là que, dès ce moment, le récit vient d'un homme qui, outre les directions du Saint-Esprit, parle en témoin des choses qu'il rapporte; aussi l'histoire est-elle beaucoup plus détaillée.

4072. (6-12.) Après les jours des pains sans levain (et l'on a calculé que cette année-là, ce devait être le 5 avril), Paul et Luc, avec quelques autres sans doute, partirent de Philippes pour Troas. Or, soit qu'ils naviguassent lentement, soit qu'ils s'arrêtassent dans les ports et dans les îles où se trouvaient des disciples, ils mirent cinq jours à cette traversée; puis, ils passèrent une semaine à Troas. La veille du jour qu'ils avaient fixé pour leur départ était un dimanche, ou, comme on disait encore, c'était le premier jour de la semaine, jour commémoratif de la résurrection du Seigneur, jour où les frères tenaient spécialement leurs assemblées, mais le soir, car on n'avait pas encore pu faire du dimanche un sabbat (1 Cor. 16 : 2). Les disciples de Troas étant donc assemblés pour rompre le pain, ce qui est la partie essentielle du culte évangélique (Actes 2 : 42, 46), Paul s'entretint avec eux, et prolongea son discours jusqu'à minuit. La salle était éclairée par un grand nombre de lampes; car, s'il est tout à fait licite d'avoir des réunions religieuses durant la soirée, il faut user de précautions pour éviter que le mal ne s'y glisse à la faveur de l'obscurité. Un jeune homme, nommé Eutyche, assis sur une fenêtre, tant il y avait de monde, fut saisi d'un profond sommeil, et, tombant du troisième étage dans la rue, il fut relevé mort. Mais Paul rappela le jeune homme à la vie, et quand il fut remonté dans la salle, on rompit le pain en mémoire de celui qui s'est donné pour les pécheurs et qui les fait revivre. Cet acte fut suivi, paraît-il, d'une agape [3989], et l'assemblée s'étant prolongée jusqu'au jour, Paul partit ce même matin.

4073. (13-16.) Mais tandis que tous s'embarquaient pour doubler le promontoire qui est au sud de Troas, Paul prit, seul et à pied, le chemin conduisant de cette ville à Assos, dans le golfe Adramite. Il éprouvait ce besoin de solitude qui, chez un serviteur de Dieu, ne provient pas de dégoût du monde, ni des fatigues du plaisir, ni d'a-

(**Actes 20** : 17-35.)

mour pour le changement, mais du désir de se recueillir et de se trouver d'une façon plus intime dans la communion de Dieu. Vous pouvez donc vous représenter Paul, par une riante matinée du milieu d'avril, sous ce beau ciel et entouré de cette riche végétation de l'Asie Mineure, marchant de village en village, inconnu de tous peut-être, mais connu de Dieu; solitaire, mais non pas seul; repassant en son cœur les grâces que le Seigneur lui avait faites depuis environ vingt ans, qu'il l'avait converti sur un tout autre chemin, et se préparant ainsi aux nouvelles épreuves qui l'attendaient et qu'il prévoyait. Ses compagnons de voyage étaient à Assos lorsqu'il y arriva. Sans perdre de temps, ils voguèrent vers Mytilène, d'où ils repartirent pour Chios, puis pour Samos, îles où ils touchèrent; et, en trois jours, ils furent à Milet (aujourd'hui *Palatcha*), port de mer au delà d'Ephèse, Paul n'ayant pas voulu s'arrêter dans cette ville, parce qu'il était pressé d'arriver à Jérusalem pour la Pentecôte.

4074. (17-35.) Mais si Paul se refusait la douceur de revoir ses amis d'Ephèse, dont il était séparé depuis environ une année, il ne voulut pas du moins passer si près d'eux sans leur donner quelque signe de son affection. Il fit donc appeler leurs anciens, et ce fut en leur personne qu'il dit adieu à toute l'Eglise. Son discours est à la fois touchant et instructif. On en fait aisément l'analyse. Après avoir rappelé quel avait été son minstère à Ephèse, il annonce les maux qui le menaçaient à Jérusalem, donnant à ses amis le douloureux avertissement qu'ils le voyaient pour la dernière fois. A cette heure suprême, il proteste qu'il leur a enseigné toute la pensée de Dieu relativement à leurs âmes; en sorte que s'ils venaient à se perdre, ils en auraient l'entière responsabilité. Il sollicite les anciens à veiller sur eux-mêmes et sur tout le troupeau, afin de le préserver des fausses doctrines et de leur funeste influence. Il termine en recommandant les Ephésiens à la Parole et à la grâce de Dieu, et en disant quelques mots encore de la manière dont il s'était comporté parmi eux.

4075. Ce dernier point est d'un grand intérêt, en ce qu'il complète les récits précédents. Ce que l'historien sacré ne nous avait pas dit quand il racontait les faits, il nous le dit en rapportant le discours de Paul et en le rapportant avec toute l'exactitude d'un témoin auriculaire et oculaire. Ainsi, au verset 34 : « Vous savez vous-mêmes que ces mains ont servi, etc. » Ne semble-t-il pas qu'on voie Paul debout, parlant et étendant vers les anciens d'Ephèse, ces mains qui avaient pourvu à sa nourriture pendant son long séjour chez eux. Ce séjour

avait duré trois ans à peu près (31), y compris l'excursion en Macédoine et en Crète. Dès le premier instant jusqu'à la fin (18), Paul s'était entièrement donné au service du Seigneur, accomplissant son ministère au travers de nombreuses souffrances morales et sans cesse exposé aux embûches des Juifs (19). Tout ce qu'il importe de connaître de Dieu et de son salut, il n'avait pas discontinué de l'enseigner à Ephèse, tant en public, que de maison en maison (20), et son activité y fut telle, que le jour ne lui suffisait pas. D'ailleurs, combien d'esclaves, d'artisans, de gens occupés qu'il ne pouvait atteindre que dans la soirée, et son travail journalier, à lui-même, devait souvent ne lui laisser de libre que la nuit. Ce qu'il prêchait, tant aux Juifs qu'aux Grecs, c'était de se convertir à Dieu et de croire en Jésus-Christ, comme le faisaient tous les apôtres. Voilà le seul fondement qui doit être posé, et c'était en édifiant là-dessus que Paul développait tout le plan de Dieu quant à la rédemption des élus. Ensuite, s'il parle du désintéressement avec lequel il avait accompli sa mission (33-35), c'est, comme avec les Corinthiens, pour la gloire d Dieu et non pour la sienne. Il est si loin de s'en faire un mérite, qu'il rappelle à cette occasion une belle parole du Seigneur qu'on ne lit pas dans l'Evangile, mais que les disciples s'étaient transmise de bouche en bouche : « Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. »

4076. Si Paul parle de ses travaux, c'était aussi pour servir de modèle aux anciens de l'Eglise d'Ephèse et à ceux de tous les temps. « Anciens » est leur vrai nom, et non pas celui de *pasteurs*, comme portent certaines versions. Nous avons dit ailleurs [4022] qu'on appelait ainsi les conducteurs des Eglises; et nous voyons ici que leur office était de prendre garde au troupeau dont Jésus est le Pasteur ou le Berger (Jean 10 : 11, 16). C'est pour cela qu'ils sont aussi appelés « surveillants » (28-30) ou « évêques. » Ils ne sont pas au-dessus du troupeau, mais ils sont « *dans* le troupeau, » comme dit le texte sacré. Enfin, quand une Eglise procède au choix des anciens selon l'ordre établi par le Saint-Esprit, c'est le Saint-Esprit lui-même qui les établit [3926-3928; 4022]. Ceux d'Ephèse avaient sûrement été investis de leurs fonctions du consentement de l'Eglise et avec le concours de l'Apôtre; mais, bien que nous n'ayons plus d'apôtres avec nous, si nos anciens sont des hommes pieux, versés dans les Ecritures, approuvés de l'Eglise, choisis et institués au milieu d'abondantes prières, nous pouvons et nous devons les envisager comme établis dans le troupeau par le Saint-Esprit, pour le garder, le surveiller et

le paître, ou le conduire. Quant à eux, s'ils sont vraiment dignes de leur charge, ils n'envisageront point comme leur appartenant, un troupeau qui est l'assemblée de Dieu et non la leur, un troupeau que Dieu, en Christ, s'est acquis au moyen de son propre sang. Mais ce ne sera pas une raison pour qu'ils ne prennent pas un vif intérêt à tout ce qui concerne l'Eglise. Voyez par quels puissants motifs l'Apôtre exhorte les anciens à veiller sur eux-mêmes et sur tout le troupeau. Sur celui-ci, parce que des loups ravissants s'y faufileront pour le ravager (Matth. 7 : 15-20); sur eux-mêmes, parce que de faux docteurs ne manqueront pas de s'élever de leur propre sein, malgré l'institution de l'Esprit de Dieu. Or si les choses devaient se passer de la sorte à cette glorieuse époque du christianisme, ne nous étonnons pas trop de voir les mêmes maux se renouveler de nos jours. Que les anciens qui ont encore quelque fidélité ne s'acquittent qu'avec d'autant plus de zèle de leur importante mission. Qu'ils le fassent aussi avec le désintéressement de Paul. C'est le devoir des Eglises d'entretenir leurs anciens; ceux-ci ont donc, devant Dieu, droit à une rémunération; mais il faut que, de manière ou d'autre, ils parviennent à convaincre les membres du troupeau que ce n'est pas en vue du gain qu'ils le surveillent et le paissent. Que dire enfin? S'ils sont vraiment animés de l'Esprit de Christ, ils imiteront l'infatigable activité de Paul, sa fidélité à ne rien soustraire de la Parole de Dieu, et cette compassion profonde qui lui faisait répandre des larmes, à la pensée de maux auxquels il ne pouvait remédier?

4077. Il est encore dans ce discours un ou deux mots que je désire de signaler à l'attention de mes lecteurs. C'est d'abord celui qui nous montre entre quelles mains l'Apôtre laissait, et les anciens et les fidèles d'Ephèse; sous quelle influence il voulait qu'ils fussent constamment (32). Il les recommande à Dieu et à la Parole de sa grâce : à Dieu, tout-puissant et tout bon, et à sa Parole pleine de grâces. C'est en effet par sa Parole que Dieu garde, bénit, relève, console, sanctifie, affermit les Eglises comme les individus; c'est de sa grâce que tout bien découle pour les âmes : la loi suprême et la vie des Eglises, c'est donc la Parole de Dieu, et non celle d'aucun homme. — L'autre trait que je veux encore relever, c'est celui où l'Apôtre parle de l'avenir vers lequel il marchait (22-24). Il n'y a rien de plus angoissant que la perspective certaine de maux graves dont on ignore la nature. Telle était la douloureuse situation de Paul. « Mais je ne tiens compte de rien, dit-il, et ma vie ne m'est pas aussi précieuse que de con-

sommer avec joie ma course et le ministère que j'ai reçu du Seigneur. » Quel bel exemple de dévouement et de renoncement à soi-même !

4078. (36-38.) Si le discours de Paul est touchant, la scène qui le suivit ne l'est pas moins. Voyez ce vénérable serviteur de Dieu qui ploie les genoux pour offrir, avec ses frères, de ferventes supplications au Seigneur. Des larmes s'échappent de tous les yeux, on l'embrasse avec tendresse, et ce qui causait tant d'affliction, c'est que Paul leur avait dit qu'ils ne reverraient plus son visage. L'affection chrétienne a donc aussi ses douleurs ! Avant la grande séparation qui doit durer jusqu'à la réunion générale auprès du Seigneur, il y a de fréquentes et douloureuses séparations ici-bas. Encore sont-elles bien adoucies lorsque la prière y préside. On se quitte, mais on demeure uni par la foi, l'espérance et l'amour. Ces liens immuables existaient entre Paul et ses chers Ephésiens. Quand ceux-ci virent cingler le navire qui emportait l'envoyé de Jésus, leur cœur pouvait soupirer encore, mais ce n'était pas avec déchirement.

4079. (**21** : 1-6.) Ce ne fut pas sans peine toutefois que Paul et les siens s'arrachèrent des bras de leurs amis pour continuer leur voyage. Longeant les îles de Cos et de Rhodes, ils abordèrent à Patara, ville à l'extrémité méridionale de la Lycie. Ici, ils montèrent sur un vaisseau marchand qui passait en Phénicie, et, laissant à leur gauche l'île de Chypre, cette île où Paul avait commencé avec Barnabas ses travaux missionnaires, ils abordèrent à Tyr. Bien que Tyr existât encore et qu'elle fît toujours quelque commerce, ce n'était plus l'orgueilleuse Tyr des prophètes; mais il s'y trouvait ce qui vaut mieux que l'or et la pourpre. La bonne nouvelle du salut y était parvenue, et Paul put y jouir pendant une semaine de la société de ses frères. Ceux-ci, avertis sans doute par Paul lui-même des maux qui l'attendaient à Jérusalem, le suppliaient de ne pas y monter; ils le lui demandaient au nom du Seigneur et dans la charité que donne l'Esprit-Saint; peut-être présentaient-ils aussi leurs instances comme la voix même de cet Esprit. Mais Paul, muni de directions particulières et plus certaines, savait que là où le Seigneur commande, le cœur ne doit être écouté que dans le sens de l'obéissance. Le terme de son séjour à Tyr étant donc arrivé, tous les frères, avec les femmes et les enfants, l'accompagnèrent au bord de la mer, et, à genoux sur le rivage, ils se séparèrent, comme à Milet, après avoir prié les uns pour les autres. Puis, s'étant encore réciproquement salués ou recommandés à Dieu,

(**Actes 21** : 7-10; 11-14.)

Paul et ses compagnons de route montèrent sur le vaisseau qui devait l'éloigner pour toujours de ces contrées.

4080. (7-10.) Après avoir abordé à Ptolémaïs et consacré un jour aux frères de la localité, les voyageurs arrivèrent enfin à Césarée, le terme de leur voyage par mer. C'était là que dix-huit ou vingt ans plus tôt, Pierre avait baptisé Corneille, et, qu'auparavant encore, Philippe, l'un des sept, avait prêché l'Evangile pour la première fois. Corneille n'y était plus sans doute, mais oui bien Philippe. Le premier devait avoir changé de station avec sa troupe; il se peut même que le Seigneur l'eût retiré des combats de ce monde. Quant à Philippe, c'était là qu'il exerçait ses fonctions de prédicateur de la bonne nouvelle, ou d'évangéliste. Il avait quatre filles encore jeunes qui prophétisaient, expression dont le sens nous est maintenant connu [3999 et suiv.]. Paul lui-même avait été jadis à Césarée, et l'on comprend d'ailleurs qu'avant de monter à Jérusalem, il se soit procuré la douceur de passer le plus de temps possible dans une ville où l'Esprit du Seigneur agissait avec tant d'évidence.

4081. (11-14.) Pendant qu'il était là, un prophète nommé Agabus, le même, pense-t-on, qui avait prophétisé jadis la famine (Actes **11** : 28), descendit des montagnes de Juda, et, joignant à son discours un acte symbolique qui rappelle les anciens prophètes [1802], il annonça que les Juifs lieraient Paul et le livreraient aux païens pour le faire mourir. « Quand nous eûmes entendu cela, dit Luc, nous l'exhortâmes, nous et ceux du lieu, à ne pas monter à Jérusalem. » On s'étonne que des amis de Paul, des hommes qui partageaient sa foi et s'associaient d'ailleurs si bien à son dévouement, aient pu s'opposer de la sorte à la volonté de Dieu. Mais, quoique la prophétie signifiât tout à la fois, et que Paul irait à Jérusalem et qu'il y serait mis dans les chaînes, l'affection que Luc et tous les frères portaient à Paul, la leur fit entendre comme si le Saint-Esprit avait dit que, dans le cas où Paul persisterait à gagner Jérusalem, il n'y trouverait que des malheurs. Il n'est pas rare en effet de se méprendre sur le vrai sens de l'Ecriture, parce qu'on écoute ses affections naturelles, au lieu de les soumettre, comme tout le reste, à la Parole de Dieu (1 Tim. **5** : 21). Ici toutefois, il y avait plus qu'une affection naturelle : il y avait l'amour chrétien, il y avait le sentiment de l'immense perte que ferait l'Eglise en perdant Paul; de sorte que les larmes de ses frères étaient, par un côté, fort légitimes. Cependant elles ne laissaient pas de peiner celui qui en était l'objet. Décidé à remplir son devoir jusqu'à donner

sa vie s'il le fallait, il se sentait, non pas ébranlé, mais déchiré par tant de sollicitude. Ses amis le comprirent enfin, et, calmés par son propre calme : « Que la volonté de Dieu soit faite, » dirent-ils, tous d'une voix. Ils sont nombreux, dans l'histoire de l'Eglise, les moments où les serviteurs de Dieu ne purent accomplir leur tâche qu'au prix de grands déchirements; or le temps des sacrifices n'est pas fini, et ceux qui aiment leurs frères doivent veiller sur eux-mêmes et sur leurs propres impressions, pour ne pas rendre, par des sollicitations inopportunes, l'immolation toujours plus douloureuse.

4082. (15, 16.) Enfin donc, Paul s'achemine du côté de cette ville de Jérusalem, où il allait rentrer pour la cinquième et dernière fois depuis sa conversion et d'où il ne devait sortir que lié de chaînes comme un malfaiteur. Il y monte escorté, non-seulement par les compagnons de son long voyage, mais encore par plusieurs disciples de Césarée. Ce n'était pas pour le protéger contre ses ennemis, ni par curiosité de ce qui allait arriver; mais il leur était doux de l'assister de leur présence et de leurs prières. Ils conduisirent Paul, Luc et les autres chez un Cyprien, nommé Mnason. C'était un ancien disciple, converti peut-être au Seigneur dans le premier voyage missionnaire de Paul. Heureux Mnason ! d'avoir pu exercer l'hospitalité envers ce grand et fidèle serviteur de Dieu ! Ce devait être l'an 58 de l'ère chrétienne. — Je n'entrerai pas dans l'exposition des données historiques qui servent à déterminer cette date; mais il ne sera pas sans intérêt pour mes lecteurs d'entrevoir du moins par quels calculs astronomiques on a pu se diriger. Nous avons vu, dans cette Etude même [4072], que Paul partit de Troas un lundi, après y avoir passé sept jours, et qu'il en avait mis cinq pour se rendre de Philippes à Troas. Il suit de là qu'il avait quitté Philippes un mercredi, savoir douze jours avant son départ de Troas. Mais on voit, d'un autre côté (Actes 20 : 6), qu'il était parti de Philippes à l'expiration de la semaine dite des pains sans levain, et comme cette semaine suivait immédiatement la Pâque, il est facile de calculer que, cette année, la Pâque, ou le 15 Nisan, tomba sur un mardi, et par conséquent aussi le 1er de Nisan. Là-dessus, on s'est posé ce problème : En quelle année de cette période, la lune de l'équinoxe du printemps se renouvela-t-elle un mardi ? Par des tables astronomiques qu'il est possible de rétablir, on s'est convaincu que ce dut être en l'année 54 ou en l'année 58; mais que ce ne peut avoir été aucune des années intermédiaires ou immédiatement subséquentes. Or, après avoir pesé le pour et le contre, il me paraît que l'an 58 est

la date la plus réellement probable, et comme je l'ai dit, Paul serait parti de Philippes le 5 avril. Quatre années à peu près s'étaient écoulées depuis qu'il avait visité Jérusalem pour la dernière fois et que, vers l'automne, il avait entrepris sa troisième tournée missionnaire, j'entends de celles que le livre des Actes mentionne [3880]; et il pouvait y avoir vingt-deux ans, vingt au moins, que le Seigneur l'avait pris à son service. Paul n'était plus jeune, et il devait se sentir encore plus vieux de fatigues et d'infirmités que d'années. Nous allons le suivre dans les nouvelles épreuves auxquelles il plut à Dieu de soumettre sa vieillesse et admirer les grandes œuvres qu'il lui réservait encore, tout en le plaçant en des circonstances bien nouvelles pour lui. Cet homme si actif va se voir retenu par une longue captivité, sans que ses chaînes puissent lier toutefois le témoignage qu'il rendait à son Sauveur : il n'ira plus de lieu en lieu poussé par l'Esprit-Saint, et nous ne l'en verrons pas moins édifiant l'Eglise et le monde par ce même Esprit. Mais nous avons à étudier auparavant une épître qu'il écrivit peu de jours avant de quitter l'Europe pour retourner en Asie : c'est l'épître aux Romains.

—

L'ÉPITRE AUX ROMAINS.

CCCIV. — Introduction. — La misère de l'homme.

4083. Il me tardait d'arriver à cette épître, une des plus importantes portions de la Parole de Dieu, celle qu'on a appelée *la Clef d'or des Ecritures*. Toutes les lettres de Paul sont pleines de doctrine; partout la lumière divine y éclate; à propos de tout, on y retrouve les grands dogmes du salut, indiqués, rappelés, si ce n'est toujours exposés et développés; cependant, celles que nous avons lues jusqu'ici sont plutôt, comme je l'ai dit, des lettres de circonstances, ou si l'on veut des lettres d'affaires, en entendant ce mot dans le même sens que notre Seigneur (Luc **2** : 49). Ici, au contraire, nous avons une lettre entièrement dogmatique, un vrai traité de théologie, complet et divin, comme jamais aucun n'a pu l'être. On a dit quelquefois que la Bible n'est pas un système de religion, et l'on a dit vrai dans un sens. On ne saurait nier cependant qu'elle ne pose certains principes fondamentaux, auxquels les écrivains sacrés rattachent de nombreuses conséquences, principes elles-mêmes de nouvelles déductions; or,

(**Romains 1** : 13, 15, 22. **15** : 25. **1** : 1; 2; 3, 4; 5.)

ce bel ensemble de doctrines forme bien certainement un système. Non-seulement cela, mais encore Dieu n'a pas voulu nous laisser le soin de recueillir çà et là dans le saint livre les vérités fondamentales et leurs principaux corrollaires; il les a lui-même résumés en quelques pages, afin que d'un coup d'œil on puisse savoir tout ce qu'il faut et par là s'expliquer tout le reste. Ces quelques pages, c'est l'Epître aux Romains; et veuille le Saint-Esprit, qui l'a dictée, nous l'expliquer lui-même, pour notre salut et la gloire de Dieu!

4084. (**1** : 13, 15, 22; **15** : 25.) Il ne peut y avoir qu'un avis sur l'époque où cette lettre fut écrite. Paul n'avait pas encore vu Rome, et il allait à Jérusalem, porteur de la collecte qui s'était faite en Grèce pour les saints de la Judée. Cela, joint à d'autres détails que nous verrons à la fin de l'épître, conduit à penser qu'elle fut écrite au moment de quitter Corinthe, l'an 58 [4070, 4082]. Avant de partir d'Ephèse, Paul avait eu déjà l'intention de pousser jusqu'à Rome (Actes **19** : 21). Contrarié dans son plan, il ne veut pas tourner le dos à l'Occident sans avoir satisfait, en partie, le vœu de son cœur; ou plutôt, c'est le Saint-Esprit qui l'incite à adresser aux fidèles de Rome cette lettre qui, dès lors, a éclairé, converti, consolé et sanctifié tant et tant de milliers de pécheurs.

4085. (**1** : 1.) Sans répéter ce qui a été dit précédemment sur la manière dont Paul commençait ses lettres, remarquez cependant, encore une fois, comme il a soin de rappeler sa qualité d'esclave de Jésus-Christ ou de Dieu, en même temps que sa vocation et sa mission. Il ajoute qu'il a été mis à part, non pour prêcher une autre doctrine que ses collègues, mais pour accomplir une tâche spéciale. Quant à la doctrine, en voici déjà, bien qu'occasionnellement, un parfait résumé. Il y a une bonne nouvelle qui vient de Dieu, selon la promesse (2), c'est la nouvelle du salut annoncé par les prophètes, point central de la Révélation tout entière. Cette bonne nouvelle, c'est que les promesses se sont accomplies en Jésus-Christ, à la fois Fils de l'homme et Fils de Dieu, né de David selon la chair et de Dieu par le Saint-Esprit, puis déclaré Fils de Dieu par sa résurrection, ce qui sous-entend qu'il a été mort (3, 4)....

4086. (5.) C'est de ce Jésus et de sa grâce que Paul avait reçu la mission d'amener les nations à la foi, et, par la foi, à l'obéissance; ou, si l'on veut, de les amener à la foi en Jésus-Christ par l'obéissance à la Parole de Dieu; cela peut s'entendre de ces deux manières. Et comme l'Eglise de Rome sortait essentiellement du milieu des nations

et non des Juifs (6), Paul se sentait auprès d'elle un mandat particulier. Il donne à ceux qui la composaient les titres de bien-aimés de Dieu d'appelés, et de saints (7), parce que ceux que Dieu a convertis ne peuvent pas douter que Dieu ne les aime; puis, c'est en vertu même de cet amour qu'il les a appelés à lui et qu'il les sanctifie : à eux donc, « grâce et paix de la part de Dieu notre Père et du Seigneur Jésus-Christ ! »

4087. (8-15.) Celui qui aime a de grandes douleurs, mais aussi de grandes joies. Qu'est-ce que les Eglises de Galatie et d'Achaïe n'avaient pas fait souffrir à notre Apôtre, et que de supplications, mêlées de larmes, n'avait-il pas élevées devant le Seigneur à leur occasion ! Celle de Rome, pour autant qu'il la connaissait, ne lui procurait que de la joie, et sa joie s'exprimait par des actions de grâces. Cependant, cette Eglise n'avait pas encore été enrichie des dons spirituels dont la distribution se rattachait au ministère des apôtres. Elle s'était formée sans qu'aucun d'eux y eût coopéré directement. Rome, capitale de l'empire, voyait affluer dans son sein des hommes de tous les pays et de toutes les croyances. Sans parler des Juifs de Rome qui s'étaient trouvés à Jérusalem le jour de la première Pentecôte (Actes **2** : **10**), bien des individus, juifs ou païens, convertis à l'Evangile, avaient pu y jeter les semences de la foi et y devenir le noyau de plusieurs congrégations. L'œuvre prospérait donc, sous la bénédiction divine; toutefois il entrait dans les vues du Seigneur qu'un de ses apôtres y allât, un jour, sanctionner de sa part tout ce qui s'était fait. Paul, en particulier, s'y estimait appelé. Il se faisait d'ailleurs une joie de retremper sa foi dans le contact d'hommes auxquels ni lui, ni aucun apôtre n'avaient prêché l'Evangile, et qui néanmoins entretenaient les mêmes espérances qu'eux. Il avait déjà plus d'une fois projeté ce voyage, et c'était comme une dette dont il lui tardait de s'acquitter.

4088. (16.) Il semble que l'Apôtre, se transportant par la pensée dans la capitale de l'empire romain, se voie déjà comme entouré d'une foule avide de l'entendre. Mais de quelle parole fera-t-il retentir les places de cette grande ville, et ses amphithéâtres et ses écoles ? Osera-t-il annoncer aux maîtres du monde la croix de Jésus-Christ, cette grande folie, au dire des sages de la terre ? Oui ; car c'est, après tout, une bonne nouvelle. Cette bonne nouvelle est le moyen par lequel la puissance de Dieu sauve ceux qui croient, comme il l'avait dit aux Corinthiens (1 Cor. **1** : **22-25**), et si elle avait dû être prêchée d'abord aux juifs, ce n'était pas à l'exclusion des gentils.

(**Romains 1** : 17; 18; 19; 20; 21.)

4089. (17.) Or, voici le point fondamental que l'Apôtre va développer et démontrer dans sa lettre, en attendant qu'il puisse le faire de vive voix : C'est en Jésus-Christ seul qu'est la vie; en lui seul que les pécheurs peuvent trouver une justice digne de Dieu, parce que cette justice vient de lui; justice, non par les œuvres, mais « par la foi, » c'est-à-dire que la foi en est le principe; justice « pour la foi, » c'est-à-dire qu'elle appartient à ceux qui croient. Le Saint-Esprit avait déjà proclamé cette doctrine par la bouche du prophète Habacuc (**2**:4), Paul lui-même l'avait rappelée aux Galates (**3** : **11**) ; mais, tandis qu'il l'avait fait occasionnellement et en vue des erreurs opposées, il va traiter maintenant cette question pour elle-même, l'embrasser dans sa généralité et montrer que la Bonne Nouvelle, ou l'Evangile, consiste en ce point essentiel.

4090. Il s'agit donc de prouver qu'il n'y a, pour l'homme, de justice possible que par la foi. A cet effet, le Saint-Esprit établit d'abord que tout homme est pécheur, et que tout pécheur est perdu. C'est la première de ces vérites qui est développée avec le plus d'ampleur, et voici quelle me paraît être la suite des idées.

4091. (18.) Un simple coup d'œil jeté sur le monde nous le montre en proie à toutes sortes de misères. Or, loin que ce soit une pure conséquence de ce que le monde ne saurait être ni aussi parfait, ni aussi heureux que son auteur, il nous a été révélé d'en haut que tout ce mal est l'effet d'un jugement de Dieu; et il est certain qu'un pareil jugement, ou, comme dit Paul, une pareille « colère » suppose une terrible révolte. Continuons à observer ce qui se passe sur la terre, et nous verrons qu'elle fut de tout temps le théâtre d'une profonde impiété et de mille injustices; que les hommes, dépositaires de la vérité, ont enfermé ce trésor dans un réseau de chaînes qui ne sont autres que le péché, le désir du mal et le besoin de le commettre. Tout ce qu'on peut savoir de Dieu, non pas son essence, mais son existence, ses perfections, sa volonté, tout cela leur a été rendu manifeste (19). Il est vrai que Dieu ne peut être vu; mais sa puissance suprême et son éternelle divinité se voient clairement, quand on le considère dans l'œuvre de ses mains. Il a voulu qu'il en fût ainsi, pour que l'impiété fût inexcusable (20). Nul en effet n'osera prétendre que, dans l'origine, Dieu ait jeté les hommes sur la terre en se laissant ignorer d'eux; mais ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu; ils ont été pour lui sans reconnaissance (21); abusant des dons excellents qu'il leur a faits, en particulier de leur intelligence, ils se sont mis à

(**Romains 1** : 22; 23; 24-32.)

raisonner sans fin; et, fiers de leur vaine logique, ils ont refusé d'écouter leur sentiment intime (ce qu'on pourrait appeler l'intelligence du cœur), et c'est ainsi qu'ils se sont trouvés remplis de ténèbres (22). Cela n'a pas empêché, bien au contraire, qu'ils ne se soient estimés sages, philosophes, c'est-à-dire amis de la sagesse; mais à quoi donc cette prétendue sagesse est-elle venue aboutir? à l'énorme folie du culte des idoles! (23.) De dégradation en dégradation, après avoir adoré Dieu sous de certains emblèmes, ils sont tombés jusqu'à voir des dieux dans les images de leur fabrication. C'est donc le péché qui a fait l'idolâtrie (18); puis, par un juste retour, l'idolâtrie a mis le comble à l'immoralité (24).

4092. (24-32.) Il y a là un effet naturel, semblable à ce qui arrive lorsqu'un homme, s'étant enivré, fait sans honte les choses les plus honteuses; mais il y a là de plus un jugement de Dieu. L'homme ayant changé la vérité contre le mensonge, adoré la créature au lieu du Créateur éternellement béni, celui-ci s'est retiré de l'homme, il l'a livré à ses convoitises, remis à Satan, et, pour résultat immédiat, l'homme s'est déshonoré lui-même par les plus horribles impuretés. Tel est le premier fruit de l'oubli de Dieu, et nous ne saurions nous en étonner. Quand on refuse de chercher en lui son bonheur, on le cherche dans les jouissances matérielles, et s'il en est qui soient à la fois les plus vives et les plus faciles, croyez bien que chacun s'y précipitera; on finira même par y voir tout le but et tout le charme de l'existence. Oh! quelle dégradation! quelle turpitude! Puis, quand l'homme s'adonne tout entier au mal, l'estimant le souverain bien, il ne manque jamais de le perfectionner; et de même que celui qui se plaît à la cruauté apprend à raffiner les supplices, le libertin raffine ses débauches; c'est-à-dire qu'il les rend de plus en plus infâmes. Quand on connaît les mœurs de l'antiquité, pour avoir lu les livres des historiens, des poëtes et des philosophes, non dans des traductions d'où l'on a dû bannir une foule d'horreurs, mais dans les originaux mêmes, on sait, hélas! que ce tableau de la dépravation qui régnait universellement au temps des apôtres n'a rien d'exagéré. Il y a tels personnages de cette époque qu'on fait admirer aux jeunes gens de nos écoles, et dont ils se détourneraient avec dégoût s'ils connaissaient les détails de leur vie privée. Mais l'impureté n'est pas le seul désordre auquel entraîne l'oubli de Dieu; ou plutôt ce désordre-là, confirmant l'âme dans son impiété, la pousse à tous les autres; c'est ce que vous voyez dans les traits par lesquels l'Apôtre achève sa lu-

gubre et fidèle peinture du monde païen. Il n'est pas de péchés, de vices et de crimes dont il ne fût souillé. Cependant, de même que c'est en fermant les yeux à l'évidence qu'on abandonne Dieu pour les idoles, c'est en étouffant la voix de la conscience qu'on en vient à cet excès de méchanceté, non-seulement de faire le mal sans remords, mais encore d'approuver ceux qui le commettent : ceci est la pire des iniquités.

4093. Ce tableau de la corruption païenne au temps de la prédication des apôtres, demeure d'une effrayante vérité quant à cette vaste partie du globe qui est encore plongée dans les ténèbres de l'idolâtrie, et il ne dépeint que trop bien aussi les mœurs mêmes des contrées soi-disant chrétiennes. Les désordres de l'impureté n'y sont pas aussi horribles sans doute, ni aussi publics qu'ils l'étaient jadis à Rome et dans la Grèce, ou qu'ils le sont de nos jours en certains pays idolâtres et mahométans. Mais, bien qu'on voulût pouvoir se persuader le contraire, de toutes les horreurs qui souillèrent ouvertement le sol païen, il n'en est aucune dont il n'y ait des restes secrets au milieu de nous. Certains actes de libertinage y sont d'ailleurs si communs qu'ils ne privent point un homme des honneurs et de l'estime du monde. Celui-ci flétrit le vol de sa réprobation; mais sauf en quelques circonstances particulièrement aggravantes, il n'a guère d'objections contre la légèreté des mœurs. Quant à l'injustice, à la méchanceté, à l'avarice, à l'envie, au meurtre, aux disputes, à la fraude et à tous les autres péchés qui entrent dans l'énumération de l'Apôtre, il n'en est pas un seul dont on puisse dire qu'il soit inouï ou même rare parmi nous. Bien plus, si chacun s'examine, il se sentira repris par sa conscience sur la plupart de ces points, peut-être sur tous. C'est pourquoi, en décrivant ici l'état moral du monde païen, le Saint-Esprit a décrit celui de notre cœur naturel. Tout pécheur inconverti porte en lui un cœur païen; non pas un cœur sans connaissance de Dieu, mais un cœur qui ne lui rend pas gloire; non pas un cœur sans aucun sentiment du juste et de l'injuste, mais un cœur plein de souillures, un cœur qui fait et approuve le mal, nonobstant les réclamations de la conscience.

4094. (2 : 1-6.) Inexcusable de ne pas connaître Dieu, l'homme l'est aussi de se livrer au péché; car il sait fort bien voir et condamner chez les autres les turpitudes dont il se rend coupable. Il se trompe quelquefois dans ses appréciations, appelant mal ce qui est bien, comme il appelle bien ce qui est mal. Toutefois, en ce qu'il se con-

(**Romains 2** : 7-12.)

stitue juge du bien et du mal, il proclame qu'il y aura un jugement suprême. Mais, tandis que nos jugements ne sont pas toujours justes, ce jugement-là sera selon la vérité; et comment y échapperons-nous, s'il se trouve que nous commettons fréquemment, sous une forme ou sous une autre, les péchés que nous condamnons chez autrui? Il est vrai que tout ici-bas nous parle de la bonté, du support, de la longanimité de Dieu, et non pas seulement de sa colère. En conséquence, il semblerait permis de penser qu'un Dieu si bon et si patient ne traitera pas l'homme à la rigueur; mais si la bonté de Dieu n'attire que vos mépris; si, loin de vous pousser à la conversion, elle est pour vous un oreiller de sécurité, un encouragement au mal, cette richesse de miséricorde doit nécessairement se changer en trésor de colère, pour le jour de la colère et de la révélation du juste jugement de Dieu. Alors, chacun sera jugé selon ses œuvres, et voici à quoi se résumeront les vôtres. Bien que connaissant Dieu, vous ne l'avez pas adoré et servi; bien que condamnant le mal, vous l'avez pratiqué; bien qu'invités à la conversion par l'amour divin, vous êtes demeurés étrangers à sa grâce! Comment, après cela, pourriez-vous échapper au jugement de Dieu?

4095. (7-12.) Voici d'ailleurs la règle souveraine de ce jugement pour tout homme qui songe à s'y présenter avec ses œuvres, sans avoir dans le Seigneur Jésus un sauveur ou un avocat. S'il a toujours fait tout ce qui est bon devant Dieu, s'il a toujours, et sans varier, cherché la vraie gloire et les biens incorruptibles, l'Apôtre ne dit pas qu'il sera sauvé, parce qu'il n'en aura pas besoin; mais il dit qu'il aura la vie éternelle [3168]. Si, au contraire, il a été de ces hommes qui, fiers de leur raison, disputent sans cesse avec Dieu, refusent de soumettre leur âme à la vérité parce qu'ils se plaisent dans l'injustice, il n'a pas autre chose à attendre que le courroux du Tout-Puissant, car c'est toujours à cela qu'il faut en revenir : le mal à qui fait le mal, et le bien à qui fait le bien, Juif ou Grec. Le Juif ayant reçu le plus de grâces, c'est aussi lui qui tiendra le premier rang, ou parmi les condamnés, ou parmi les héritiers de la vie éternelle..... Mais, n'est-ce pas par pure supposition que l'Apôtre parle de Juifs et de Grecs qui recueilleront la gloire, l'honneur et la paix, en échange du bien qu'ils auront fait? C'est ce qui me paraît hors de doute, quant aux païens du moins, lorsque je considère leur état moral d'après le tableau qu'il vient de tracer, et encore plus lorsque je dirige mon attention sur les déclarations solennelles qu'il fait suivre. Dieu n'a point

(**Romains 2** : 13-16; 17-29.)

égard à l'apparence des personnes, dit-il; tous ceux qui auront péché périront, soit qu'ils aient péché contre une loi écrite, comme les Juifs, soit qu'ils aient péché contre la loi de leur conscience, ne possédant pas de loi révélée, ce qui est le cas des païens. Or, les païens ayant tous été déclarés pécheurs et inexcusables, il en résulte que tous périront. Parole foudroyante, mes chers lecteurs, mais qui ne peut pas ne pas être vraie; car autrement ce serait dire qu'on hérite de la vie éternelle par l'idolâtrie et par le péché. Parole foudroyante, je le répète, et qui nous prêche bien clairement nos devoirs envers les pauvres païens.

4096. (13-16.) Mais les Juifs, régis par la sainte loi de Dieu, n'ont-ils pas une condition meilleure? Les Juifs! a dit l'Apôtre (12), ils seront jugés d'après leur loi (Jean **5** . 45). Or, dans le jour où Dieu jugera les choses secrètes des hommes (leurs pensées aussi bien que leurs œuvres, leurs actions les moins connues aussi bien que les actes de leur vie publique), qui seront ceux qu'il pourra reconnaître comme justes? Suffira-t-il d'avoir possédé la loi et d'en avoir entendu la publication? Ne faudra-t-il pas l'avoir observée? C'est tellement cela, que si les païens obéissaient toujours à leur conscience (14, 15), comme ils le font parfois, ils seraient plus près de la justice que ne l'est un Juif, qui, connaissant très bien la loi de Dieu, ne la met pas en pratique. C'est le sens de cette parenthèse; elle rentre d'ailleurs tout à fait dans l'argumentation de l'Apôtre.

4097. (17-29.) Pour que le Juif soit juste selon la loi, il ne suffit donc pas qu'il la connaisse. Par elle, sans doute, il a acquis une supériorité marquée sur le païen de naissance. Possédant la forme de la connaissance du vrai et du bon, il a pu être une lumière parmi les nations, et il l'est effectivement devenu [2565]; mais à quoi cela peut-il lui servir, s'il transgresse la loi dont il se glorifie; si, adorant des lèvres le vrai Dieu, il est en scandale aux peuples de la terre par ses péchés (Es. **29** : 13); s'il entraîne les païens à blasphémer le nom de l'Eternel? Ne sera-t-il pas finalement plus criminel que ceux sur lesquels il paraissait d'abord avoir une incontestable supériorité? Quelles que fussent donc les prérogatives qui se rattachaient à la circoncision, ce signe caractéristique du peuple régi par la loi révélée, il demeure certain que le circoncis qui violait la loi n'avait pas plus de droit à la vie éternelle que l'incirconcis; et, d'un autre côté, que l'incirconcis qui aurait observé la loi eût été héritier de la vie éternelle, bien qu'étranger au peuple juif (25-29.) Enfin, et ceci doit faire réfléchir ceux qui ne sont chrétiens que par leur baptême, le vrai

(Romains 3 : 1-4; 5-8; 9-19.)

Juif est celui qui a reçu la circoncision du cœur dont parlait déjà Moïse (Deut. **10** : 16; **30** : 6); celle qui est l'œuvre du Saint-Esprit et non le simple accomplissement de la lettre, c'est-à-dire du commandement donné à Abraham. Ce Juif-là est celui que Dieu approuve, quoi que puissent en penser les hommes.

4098. (**3** : 1-4.) Il n'en est pas moins vrai que de grands avantages se rattachaient à la qualité d'enfant d'Israël, avantages qui résultaient tous de ce que les Juifs avaient en dépôt « les oracles sacrés, » savoir les livres de l'Ancien Testament. Toutefois ce dépôt ne pouvait leur donner la vie éternelle que s'ils en profitaient pour eux-mêmes. C'est ainsi qu'on peut achever la pensée de l'Apôtre, dont l'extrême concision rend cet endroit assez difficile à comprendre. Mais que les hommes croient ou non la Parole de Dieu, celle-ci n'en doit pas moins se réaliser, parce que Dieu est fidèle et vrai, tandis que l'homme est universellement incrédule et menteur. Aussi, le jour du jugement, jour qui couvrira de confusion les inconvertis, sera le glorieux triomphe de la justice victorieuse du Seigneur.

4099. (5-8.) Là-dessus, Paul se fait une objection qu'il avait probablement entendue de la bouche de quelque disputeur de ce siècle. « Dieu est injuste en punissant notre injustice, puisque notre injustice tourne finalement à la gloire de sa justice. » Sophisme misérable, auquel il n'y a qu'une réponse : « Et pourtant, il faut que Dieu juge le monde! »—Voici la même objection, sous une autre forme : « Tu dis que tout homme est menteur, et que Dieu est vrai. Mais si Dieu se montre vrai en nous accusant de mensonge, et si de la sorte nos mensonges tournent à sa gloire, pourquoi nous traite-t-il en pécheurs, nous qui le glorifions par nos mensonges mêmes?» (7, 8.) A ce nouveau sophisme, l'Apôtre fait une réponse qui revient à ceci : « Dites tout d'un temps que notre *devoir* est de faire, non pas ce que nous *devons*, mais ce que nous ne *devons* pas, dans l'espoir qu'il en arrivera du bien. Il paraît que plusieurs attribuaient cette doctrine aux apôtres, parce qu'ils prêchaient que Dieu met sa gloire à nous pardonner nos péchés; mais Paul déclare que la condamnation de tels hommes sera juste, attendu qu'ils parlent évidemment contre la vérité et contre leur conscience.

4100. (9-19.) Après s'être débarrassé de ces objections, l'Apôtre reprend son raisonnement où il l'avait laissé, savoir que, malgré les avantages dont les Juifs jouissaient par-dessus les peuples étrangers à l'alliance, ils n'avaient, personnellement et par nature, pas plus de

titres qu'eux à la vie éternelle, et que de la sorte, tous sont « sous le péché. » Quelle expression pleine d'énergie! Comme le bœuf qui ne peut se débarrasser du joug, quelle que soit la force de son cou; comme un homme qui est retenu contre terre par le poids d'un fardeau sous lequel il a succombé; ainsi est l'homme naturel relativement au péché, que cet homme s'appelle Juif ou Grec. Les Juifs l'accordaient sans peine pour ce qui concernait les nations. A leurs yeux, *païen* et *pécheur* étaient synonymes [2933]; c'est pourquoi l'Apôtre se met à justifier sa doctrine par des citations de l'Ancien Testament, faisant remarquer que ces citations ne pouvaient avoir pour objet que ceux auxquels la loi était adressée. De qui, en effet, David et Esaïe entendaient-ils parler, lorsqu'ils disaient : « Il n'y a point de juste..... personne qui ait de l'intelligence..... ils se sont tous égarés..... leur bouche est pleine de malédiction..... leurs pieds sont agiles pour répandre le sang..... la crainte de Dieu n'est point devant leurs yeux?... » (Ps. 14 : 1-3; 5 : 9; 140 : 3; 10 : 7; 36 : 1; Es. 59 : 7, 8.) De qui, si ce n'est des Israélites non convertis de leur temps, semblables, hélas! aux hommes non convertis de tous les siècles et de tous les lieux? Voilà donc de quoi fermer la bouche à tout le monde, dit le Saint-Esprit; et tous étant « sous le péché, » tous sont aussi « sous la condamnation devant Dieu; » car la condamnation suit le péché, comme la récolte suit les semailles, et comme la destruction de l'olivier suit une forte gelée.

4101. (20.) Voici maintenant la conséquence de toute l'argumentation : c'est que « nulle chair ne sera justifiée devant Dieu par des œuvres de loi. » Quelle que soit la loi qui serve de base au jugement de Dieu : loi révélée, loi de la conscience, loi qu'on se serait faite à soi-même (Luc 18 : 22); nul homme quelconque ne saurait être juste et traité comme juste, si l'on compare avec la loi ce qu'il a fait et ce qu'il est. Tout ce que la loi peut, c'est de lui donner la connaissance du péché, et elle ne le peut sans mettre ses péchés au grand jour; quant à le justifier, impossible (Gal. 2 : 16).

CCCV. — La justification par la foi.

4102. Avant de poursuivre, récapitulons. Il s'agissait de prouver que tous les hommes sont « sous le péché » et « sous la condamnation. » Saint Paul nous les montre donc méconnaissant Dieu jusqu'à le remplacer par des idoles muettes, ouvrages de leurs mains. De là,

(**Romains 3** : 21, 22.)

le renversement universel des bonnes mœurs et un si grand obscurcissement des lumières de la raison, que l'homme en vient à approuver le mal. Il n'a pu cependant répudier toute notion de la justice divine, ou confondre absolument le mal et le bien. Il sait, à l'occasion, juger son semblable et se juger lui-même; en sorte qu'il peut fort bien être soumis au jugement de Dieu, et il le sera. Cependant, il existe au milieu des hommes un peuple qui jouit, dès les temps anciens, d'une révélation céleste! Oui; mais ce peuple, qui connaît la loi, qui s'en glorifie, qui la propose aux autres peuples, il la viole, lui, le premier et, en la violant, il se rend plus coupable que personne, car il est cause que les nations ajoutent à leur idolâtrie des blasphèmes contre le vrai Dieu. Le sceau extérieur de l'alliance de l'Eternel ne saurait diminuer la responsabilité qui pèse sur ce peuple, et les sophismes de ses scribes ne font que démontrer toujours mieux la justice de la condamnation que prononcent contre lui les oracles de Dieu dont il est dépositaire.

4103. Au moment où l'Apôtre écrivait sa lettre, il n'y avait dans le monde entier que des païens et des Juifs; maintenant, on y compte en outre des sectateurs de Mahomet par centaines de millions, et par millions aussi des êtres qui portent le nom de chrétiens. Mais comme toute son argumentation tend à montrer ce qu'est l'homme naturel, l'homme doué d'âme seulement et non de Saint-Esprit [3960], les changements qu'ont subis les circonstances du monde religieux la laissent subsister dans toute sa force. Le mahométan, bien qu'hostile à toute idolâtrie, est, quant à ses mœurs, au niveau des païens d'autrefois; et le chrétien de nom ne saurait être mieux placé devant Dieu que ne l'étaient les Juifs d'alors. Le baptême d'eau n'efface pas mieux les péchés que ne pouvait le faire la circoncision; et, aussi longtemps qu'une âme n'est pas convertie, la Bible tout entière, le Nouveau Testament compris, n'est qu'une loi, et une loi que nul n'accomplit en tous ses points avec persévérance. D'où il suit que nous devons nous rendre sérieusement attentifs à cette solennelle déclaration du Saint-Esprit: « *Tout le monde est sous la condamnation devant Dieu. C'est pourquoi, par des œuvres de loi, nulle chair ne sera justifiée devant lui.* »

4104. (**3** : 21, 22.) Il est donc évident que s'il est possible à l'homme d'être juste, ce ne saurait être au moyen d'une loi, ni par une justice tirée de son propre fonds. Mais voici une justice indépendante à la fois de l'homme et de toute loi, une justice que Dieu donne aux pé-

cheurs, afin qu'ils soient justes devant lui, nonobstant leurs péchés; justice qui dépasse toute autre justice (Matth. 5 : 20; 6 : 33), car elle est divine et non humaine, comme le serait celle que nous voudrions baser sur notre repentance et même sur nos meilleures œuvres. Son excellence, sa perfection absolue résulte de ce qu'elle a pour principe la foi en Jésus-Christ. Ce qui ne veut pas dire que la foi expie les péchés, ni qu'elle soit une œuvre méritoire, ni, encore moins, qu'elle dispense d'obéir; mais c'est par le moyen de la foi que notre âme s'unit à Christ et qu'elle participe à sa justice parfaite, en participant à sa vie. Du reste, la loi et les prophètes rendent témoignage à cette vérité, comme l'Apôtre le montrera plus tard et comme il l'a fait pressentir, quand il prenait pour texte la parole d'Habacuc : « LE JUSTE VIVRA PAR LA FOI. » Ici donc l'argumentation est parvenue à son terme. Nul n'est juste par ses œuvres, ou par la loi : on le devient par Jésus-Christ, ou par la foi. Ce qui suit n'est qu'un développement et quelques corollaires.

4105. (22-26.) Au moyen d'une parenthèse, l'Apôtre ramène l'attention sur l'importante vérité qu'il avait formulée en ces termes : « Tous sont sous le péché et sous la condamnation. » Mais cette fois, c'est pour notre encouragement. S'il est vrai que, malgré bien des différences accessoires ou accidentelles, tous sont de grands pécheurs devant Dieu et indignes de voir sa face, il en résulte qu'il n'est aucun homme qui soit plus perdu que le reste des hommes, nul homme donc que ses péchés excluent personnellement du *salut*, bien qu'ils le privent de *tout droit* à la vie éternelle. Puis, par cela même que la justice qui sauve vient de Dieu, elle est d'une richesse inépuisable. Quelle qu'ait été la conduite antérieure d'un pécheur, dès qu'il croit, Jésus est *pour lui*, Jésus est *sur lui :* c'est pour lui que le sang de Christ coula sur la croix, c'est sur lui que vient, qu'est déjà venu l'Esprit de Christ, le Saint-Esprit. Cela résulte aussi de la gratuité du salut. Ceux qui croient sont justifiés gratuitement; c'est-à-dire sans qu'ils aient à payer, en aucune manière, le prix de leur délivrance, ni avant d'avoir cru, ni après. Ils le sont *par la grâce* de Dieu; c'est-à-dire par son amour non mérité autant qu'infini, et en vertu du rachat et de la rédemption opérée par le Christ, l'oint de l'Eternel, Jésus notre Sauveur. Avant la création du monde, il fut résolu dans le conseil de Dieu qu'il se ferait une expiation par son sang, et que cette expiation serait au bénéfice des croyants. Ainsi s'explique comment ont pu être justifiés, sans que Dieu cessât d'être juste, des pécheurs

tels qu'Abraham, Moïse, David et tant d'autres, pendant les longs siècles du support et de la patience de Dieu; c'est même ce qui explique cette patience étonnante : le Christ était promis, et ceux qui crurent à la promesse obtinrent la justice qui découle de son sang expiatoire, sang par lequel le pécheur trouve grâce, en même temps que la justice de Dieu est satisfaite.

4106. (27, 28.) De là résulte que la justification du fidèle a son fondement en dehors de lui. Elle a sa source dans l'amour de Dieu; sa cause, dans le sacrifice de Jésus-Christ : la foi n'est que le moyen par lequel nous nous mettons en rapport avec la sainte victime. S'il en est ainsi, l'homme ne peut s'attribuer en aucune manière, ni dans aucune mesure, la gloire de son salut; nouvelle preuve en faveur du dogme de la justification par la foi, car le salut doit consister dans le relèvement total de l'homme pécheur. Or, ce qui fait le fond de notre misère depuis la chute, c'est l'orgueil. Toute doctrine donc qui ne va pas à l'anéantissement de l'orgueil humain, ne saurait être la doctrine du salut. Mais (et c'est là ce qui explique l'opposition qu'elle rencontre), la doctrine de la justification par la foi ôte à l'homme tout sujet de se glorifier, tandis que la doctrine inverse est en même temps fille et mère de l'orgueil. Il s'ensuit que la doctrine de la justification par la foi est bien réellement la doctrine du salut. En voici maintenant la dernière formule, telle que l'Apôtre nous la présente : « L'HOMME EST JUSTIFIÉ PAR LA FOI, SANS ŒUVRES DE LOI. » Ni les œuvres que la loi morale commande, ni celles que prescrivait la loi cérémonielle, ni aucune des œuvres de mortification qu'on s'imposerait à soi-même, ne peuvent rendre juste devant Dieu l'âme qui a péché : c'est la foi seule qui le peut (Gal. **2** : 16).

4107. (29-31.) Remarquez d'ailleurs combien cette doctrine est plus digne de Dieu que celle qui attribuerait le salut aux seuls observateurs de la loi, à supposer qu'il y en eût de tels. Les Juifs possédaient la loi, à l'exclusion des païens; mais Dieu a voulu se montrer le Dieu des païens aussi bien que celui des Juifs. Pour cet effet, il a mis le salut à la portée des uns comme des autres. Donnons à la pensée du Saint-Esprit toute l'extension dont elle est susceptible. Dieu a voulu que les plus grands pécheurs pussent être sauvés : il y met sa gloire; mais il fallait pour cela que le salut fût par la foi et non par les œuvres. Que serait devenu le brigand converti s'il avait dû se sauver par des œuvres qui lui étaient matériellement impossibles? Ne pensez pas cependant que cette doctrine ait pour effet de renverser la

loi de Dieu (31). Dire que l'homme est justifié par la foi et non par la loi, ce n'est pas dire que la loi ne sert plus à rien, qu'elle n'exerce plus aucune autorité. Si elle est impuissante pour justifier le pécheur, elle peut être bonne à autre chose (1 Tim. **1** : 8); si elle n'a pas le pouvoir de sauver, elle n'est pas sans pouvoir sur la conscience. Au contraire, loin que la foi, la vraie foi, affaiblisse dans l'homme le sentiment de l'obligation morale, elle ne fait que l'affermir. Encore une preuve que cette doctrine est de Dieu; mes lecteurs sont priés de s'en souvenir, pour rejeter tout système qui, sous prétexte de grâce, énerverait la loi. Du reste, l'Apôtre se borne pour le moment à poser cette thèse, sauf à la prouver plus tard; il veut, auparavant, confirmer encore par l'Ecriture la vérité fondamentale de la justification par la foi et non par les œuvres.

4108. (**4** : 1-5.) Deux hommes, en particulier, occupent une place éminente dans l'ancien peuple : Abraham, père d'Israël et de tous les fidèles; David, père et type du Roi-Messie. L'un et l'autre furent justes devant Dieu; mais fut-ce par leurs œuvres, ou par leur foi? Quant à Abraham, ce qui est dit de lui dans la Genèse est positif (Gen. **15** : 6). C'est pourquoi, bien que peu d'hommes aient montré plus d'obéissance, Abraham ne saurait pas mieux qu'aucun autre se présenter devant Dieu en s'appuyant sur ses œuvres. Sa foi, voilà ce qui lui fut compté. Pécheur de nature, rien de ce qu'il fit de bon ne pouvait expier ses fautes, ni les compenser; mais ce qui le plaça devant Dieu dans la position d'un juste, malgré ses péchés, ce fut la foi qu'il eut aux promesses du Seigneur. Or, c'est dire qu'il fut sauvé par grâce; car si sa justice eût été le fruit de son travail, il n'y avait pas à parler de la foi comme lui ayant été imputée à justice; il aurait eu une justice propre et personnelle, une justice à lui; la vie éternelle lui était due.

4109. (6-8.) Après Abraham, voyez David. C'est de soi-même assurément qu'il parle, lorsqu'il célèbre le bonheur de l'homme à qui le Seigneur pardonne ses péchés, les couvrant d'un manteau, les effaçant de son compte (Ps. **32**). Or, bien que David ne nomme ici ni la justice, ni la foi, ses paroles sont citées par Paul à l'appui de sa doctrine, parce que David ne pouvait pas estimer heureux quelqu'un d'autre que le juste. En déclarant heureux l'homme à qui Dieu ne compte point le péché, il déclare indirectement que cet homme, Dieu le tient pour juste. Or, évidemment, ce n'est pas par les œuvres qu'il est juste, ce pécheur-là; et si ce n'est par les œuvres, c'est donc par la foi.

(Romains 4 : 9-12; 13-17; 18-22.)

4110. (9-12.) Ce qu'il y a de tout à fait digne d'attention, c'est qu'Abraham ne reçut l'ordonnance de la circoncision que bien longtemps après avoir été revêtu de la justice qui s'obtient par la foi. La circoncision fut le sceau de cette justice, précédemment acquise, comme elle le fut, pour Isaac, de la justice à acquérir par lui. De cette manière, Abraham a pu devenir spirituellement le père de tous ceux qui croient, incirconcis et circoncis; des premiers, parce qu'il fut justifié par sa foi avant de recevoir la circoncision; des seconds, parce qu'il reçut la circoncision comme sceau de sa foi. Mais pour être ses enfants, il faut que les uns et les autres aient la foi qui anima notre père Abraham, avant sa circoncision.

4111. (13-17.) Remarquez ensuite que la promesse faite à Abraham se lie étroitement à celle du Rédempteur, postérité par excellence de ce patriarche [367]. Remarquez enfin que l'accomplissement de cette promesse ne dépendait en aucune manière de l'accomplissement d'une loi antérieure. Promesse et loi sont deux idées fort distinctes. La promesse dit ce que Dieu fera; la loi, ce que nous devons faire; or, ce n'est pas par des œuvres qu'on reçoit une promesse, c'est par le moyen de la foi, de cette foi même qui procure la justice. Proclamer une promesse et y mettre pour condition préalable l'accomplissement impossible d'une loi, ce serait retirer d'une main ce qu'aurait donné l'autre; car l'homme pécheur ne peut que pécher, tant qu'il n'a pas reçu les effets de la promesse. En d'autres termes, faire dépendre d'une loi l'héritage promis, c'est rendre la foi inutile, puisque c'est l'obéissance et non la foi qui correspond à l'idée de loi; c'est d'un même coup rendre la promesse impuissante ou l'annuler, puisque la loi n'aboutit qu'au péché, et le péché, à la condamnation. Aussi Dieu n'a-t-il rien fait de pareil. Voulant montrer sa grâce aux pécheurs, il a rattaché tout leur salut à une promesse et à la foi en cette promesse. C'est par là qu'Abraham est le père de tous ceux qui croient, et quand Dieu lui dit : « Je t'ai établi père de beaucoup de nations » (Gen. 17 : 5), il avait d'avance sous les yeux et dans son cœur, tous ces morts, non encore nés, qu'il voulait faire vivre en Jésus-Christ; peuple fidèle qui n'existait pas encore, et qui reçut dans la personne d'Abraham une divine vocation à la justice que donne la foi.

4112. (18-22.) Mais qu'est-ce donc que la foi qui justifie? La meilleure manière de répondre à cette question, c'est d'étudier avec l'Apôtre la foi même du Père des croyants. Sa foi ne fut pas une simple adhésion, semblable à ce qui se passe chez tant de gens qui croient

(**Romains 4** : 23-25. **5** : 1, 2.)

que Jésus-Christ est le Seigneur, simplement parce qu'ils n'ont pas de raisons pour penser sur ce sujet autrement que les fidèles. Abraham s'appropria la promesse et il y mit son cœur; aussi produisit-elle au dedans de lui l'effet que produit nécessairement toute promesse grande et infaillible. Elle y fit briller l'espérance, cet autre mot pour dire la foi. Mais quelle espérance! Aux yeux de la chair, elle pouvait sembler folle; car il espéra malgré tout ce qu'il y avait d'improbable dans les événements nécessaires à la réalisation de la promesse. Sa foi et son espérance eurent leurs défaillances [289, 318]; mais s'il hésita un moment, ce ne fut pas par incrédulité. Donnant gloire à Dieu, il fut pleinement persuadé que, ce qu'il a promis, il est aussi puissant pour l'accomplir; or, voilà ce qui lui fut imputé à justice. En un mot, il espéra, non qu'il eût, par-devers lui, quelque sujet d'espérer, mais parce que Dieu avait parlé et qu'il est impossible que Dieu mente, ou qu'il se voie jamais hors d'état de tenir sa parole.

4113. (23-25.) Maintenant, il est certain que ce qui a été dit d'Abraham ne le concerne pas lui seul. Si nous croyons, si nous espérons comme lui; si, comme lui, nous donnons gloire à Dieu en nous appuyant sur sa promesse, quelque miserables et chétifs que nous soyons, la foi nous sera, comme à lui, comptée à justice. Après cela, notre foi doit avoir pour objet, comme celle d'Abraham, le Dieu qui a réveillé d'entre les morts Jésus notre Seigneur; c'est-à-dire Celui qui, après avoir fait les promesses, a montré par l'envoi du vrai Fils de la promesse, qu'il est «puissant pour accomplir» ce qu'il a résolu. Croire en lui, c'est croire spécialement que Jésus est notre Seigneur, qu'il a été mort, qu'il est ressuscité et qu'il est vivant au siècle des siècles. Tel est donc l'objet fondamental de la foi qui sauve : Christ expiant nos offenses par sa mort et mettant le sceau à notre justification par son relèvement; Christ souffrant à cause de nos offenses et ressuscitant à cause de notre justification; Christ enfin, mourant à notre place sur la croix et nous préparant une demeure dans le ciel : là est le pardon; ici la justice, pour autant que ces deux grâces peuvent se séparer l'une de l'autre.

CCCVI. — La réconciliation avec Dieu par Jésus-Christ.

4114. (5 : 1, 2.) Ici commence la seconde partie de l'épître. Après une courte introduction, l'Apôtre a établi la doctrine de la justification

par la foi, au moyen de raisonnements déduits de l'expérience et de l'Ecriture, et il a déjà tiré quelques conséquences de cette doctrine. Maintenant il va nous en montrer les fruits; ou, pour mieux dire, le fruit, car tout est renfermé dans ce seul mot : « LA PAIX. » « Dieu, disait Paul aux Corinthiens, Dieu nous a réconciliés avec lui-même par Jésus-Christ, et il nous a confié le ministère de la réconciliation; car Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec soi, et il a mis en nous la parole de la réconciliation. C'est pourquoi nous vous supplions au nom de Christ : Soyez réconciliés avec Dieu » (2 Cor. 5 : 18-21). Cela veut dire que, s'il y a guerre de l'homme pécheur contre Dieu, il y a paix entre Dieu et le pécheur qui a cru, parce que sa foi lui est imputée à justice. Jésus-Christ est le médiateur de cette réconciliation; c'est par lui que ceux qui croient ont obtenu la grâce de devenir les amis de Dieu. Et quand, après avoir connu les affreuses misères de l'état de guerre, on a goûté les douceurs de la paix, on retient fermement cette grâce, gage de la gloire éternelle dont la vive espérance fait, dès ici-bas, la gloire des croyants.

4115. (3, 4.) « Et non-seulement cela, » dit l'Apôtre ! Y a-t-il donc quelque chose de plus? Oui; les afflictions et les peines de la vie, la haine des hommes et leurs mauvais traitements, qui sont pour le pécheur non converti, les coups redoutables du Dieu fort et puissant auquel il ose faire la guerre, sont pour le fidèle les gages de l'amour d'un Dieu réconcilié. La tribulation lui fait porter ses regards sur Celui qui a souffert pour nous et sur le jour prochain de sa venue; il attend en ce jour-là sa délivrance, et c'est avec patience qu'il l'attend; puis, tandis que le mondain n'apprend souvent des afflictions que le dégoût de la vie, l'enfant de Dieu y fait « l'expérience » (vraie traduction), non pas seulement de sa misère et de sa fragilité, mais surtout de l'infinie bonté du Seigneur, de la fermeté de ses promesses, de l'excellence de sa grâce; et ces nombreuses expériences affermissent en lui l'espérance de la gloire de Dieu.

4116. (5-8.) Or, cette espérance n'est pas illusoire, comme le sont la plupart des espérances de ce monde, comme l'est en particulier l'espérance de l'homme qui cherche sa justice ailleurs qu'en Jésus-Christ. La raison de la solidité des espérances du fidèle, c'est qu'il les fonde, tout entières, sur l'amour de Dieu envers nous, et que, par le Saint-Esprit qui nous est donné, cet *amour* de Dieu s'infuse dans nos cœurs et s'y mêle avec *la foi* et *l'espérance*, l'Apôtre revenant ainsi aux trois grands mots qui résument tout (1 Cor. 13 : 13). Qu'il

est grand d'ailleurs l'amour que Dieu nous a témoigné en Jésus-Christ et qui est la source de notre réconciliation avec lui ! Par nature, nous sommes sans force, des impies, des pécheurs; faibles, éloignés de Dieu, coupables à mille titres : eh! bien, c'est pour de tels êtres que le Christ mourut. Quel amour incompréhensible !

4117. (9-11.) De tout ceci résulte une conséquence vraiment admirable. Non-seulement, il est clair qu'étant justifiés par notre foi en l'expiation de Jésus-Christ, nous serons sauvés par lui de la colère à venir; mais encore, il est vrai de dire que nous avons pour notre délivrance finale, des garanties plus fortes que pour notre réconciliation avec Dieu. Celle-ci est le fruit de la mort de Jésus-Christ, celle-là est le fruit de sa vie; la première de ces grâces nous a été faite quand nous étions en guerre avec Dieu, la seconde nous est promise après réconciliation. Comprenons bien ce raisonnement de la sagesse de Dieu. Il revient à ceci : Lorsque vous n'aimiez pas Dieu, il vous a aimés; lorsque vous étiez des pécheurs, il vous a donné son Fils, il vous a pardonné, il vous a convertis et justifiés; et maintenant que, par sa grâce, vous *croyez*, que vous *espérez*, que vous *aimez*, en un mot, que vous êtes réconciliés, serait-il possible que vous tombassiez jamais sous les coups de sa colère?

4118. (12.) Pour jeter un nouveau jour sur la doctrine de la justification et sur ses fruits, le Saint-Esprit rapproche cette grâce de la condamnation qui fut la conséquence du péché. Après avoir posé le premier terme du parallèle, et rappelé que, non-seulement depuis la publication de la loi, mais déjà depuis Adam, tous les hommes moururent, soit à cause du péché d'Adam, soit par un effet de leurs propres péchés, il conclut qu'Adam fut, à certains égards, le type de Jésus-Christ (13, 14). Cependant, il n'y a pas analogie complète, bien s'en faut. L'Apôtre fait ressortir, tout à l'avantage de Jésus-Christ et de son œuvre, les dissemblances entre Adam et lui, même en ce qu'ils ont de semblable (15-17). Son raisonnement se résume à ceci : La grâce est une merveille plus grande que l'offense; la justification, une merveille plus grande que la condamnation; et si la mort a régné par un effet du péché d'un seul, à plus forte raison ceux qui reçoivent l'abondance de la grâce et de la justice, régneront-ils dans la vie par le moyen de Jésus-Christ. Cela fait, il reprend et conclut son parallèle, où tout revient à dire que les hommes sont condamnés par le péché d'un seul, et que, par la justice d'un seul, les croyants sont justifiés (18, 19). Mais, ainsi que Paul l'a dit ailleurs, le premier homme,

(Romains 5 : 20, 21. 6 : 1-11.)

fait en âme vivante, est terrestre; tandis que le second, Esprit vivifiant, est céleste (1 Cor. **15** : 45); d'où il résulte que les fruits de sa justice font plus que contre-balancer ceux de la désobéissance.

4119. (20, 21.) Quelque grave qu'ait été la désobéissance d'Adam, elle fut dépassée par ses descendants, même par ceux qui reçurent la loi; car on vit le péché se multiplier, à mesure que croissaient les connaissances morales. Mais voici la grande merveille de l'amour de Dieu : c'est que, là où le péché s'est multiplié, la grâce a surabondé. Lorsque tout semblait perdu, que le monde entier s'était plongé dans l'idolâtrie, que les enfants d'Israël eux-mêmes se partageaient entre l'impiété du sadducéisme et le formalisme hypocrite des pharisiens, Jésus-Christ, le Seigneur, est venu établir un règne de justice, de paix et de vie, sur les ruines du péché et de la mort. Si bien qu'il y a en Jésus-Christ surabondance des grâces que l'homme perdit en péchant, et nous retrouvons en lui, par la foi, plus que nous ne perdîmes en Adam; car l'innocence d'Adam ne le garda pas comme nous garde la foi (Jean **10** : 28, 29).

4120. (**6** : 1-11.) Mais si la grâce de Dieu se plaît à abonder avec le péché, est-il bon de demeurer dans le péché, afin que la grâce se multiplie? — Peut-être mes lecteurs ont-ils entendu plus d'une fois émettre l'opinion que la doctrine du salut par pure grâce est une doctrine dangereuse et immorale. Sans doute qu'on en peut abuser, car de quoi l'homme pécheur n'abuse-t-il pas? Toujours est-il que, loin d'être immorale, il n'est pas de doctrine plus sainte, ou plutôt c'est la seule qui sanctifie. Pour le sentir, suivez le raisonnement de l'Apôtre : il est profond, mais non pas subtil.

4121. Tout repose sur le verset 5, où nous voyons que la foi qui justifie, par conséquent la vraie foi, unit à Jésus-Christ aussi étroitement qu'une ente est unie à l'arbre qu'on a greffé. De là suit que les fidèles moururent avec Christ sur la croix, que leur vieil homme y fut crucifié avec lui; que, de même, Jésus-Christ ne ressuscita pas seul, mais qu'avec lui ressuscitèrent tous ceux pour lesquels il mourut. Ceci n'est pas une image; c'est une réalité. L'image se trouve dans le baptême, tel qu'il s'administrait généralement autrefois, si ce n'est universellement. L'acte par lequel le néophyte était plongé dans l'eau représentait sa sépulture avec Christ, et l'acte par lequel il ressortait du baptême, représentait son relèvement d'entre les morts. C'est ainsi qu'on était baptisé dans le Christ, c'est-à-dire comme ne faisant qu'un avec lui; ou pour le Christ, c'est-à-dire comme devant

(**Romains 6** : 12-14 ; 15-19.)

lui appartenir désormais. Or, si tel est le sens et l'effet de la foi qui justifie, comment ne pas voir que, loin de pousser au péché, elle le rend, autant qu'il est en elle, tout à fait impossible. Si celui qui croit pèche encore, ce n'est certes pas par la foi qu'il pèche, ce n'est pas sa foi qui le fait pécher. Relisez tout cet endroit de l'épître : on ne peut qu'être frappé de la force du raisonnement, dès qu'on a bien compris ce que c'est que la foi. Vous vous arrêterez surtout au dernier verset. Le péché est la mort : Christ est la vie ; celui qui croit n'est plus dans la mort : il est au contraire dans la vie ; ce qui signifie qu'il a décidément fait divorce avec le péché.

4122. (12-14.) Cela étant, il semble inutile d'inviter le fidèle à la sainteté, puisque sa foi est la sainteté même. Mais non, si Dieu nous exhorte à nous convertir, s'il nous exhorte à croire, il nous exhorte aussi à porter les fruits de la foi ; rien ne se fait en nous que par la sainte Parole de Dieu. Toujours est-il que les exhortations adressées aux fidèles, supposent en eux ce par quoi ils sont du nombre des fidèles : la foi vivante et justifiante. Voici donc ce que le Saint-Esprit dit à ceux qui sont justifiés par la foi, et ce que la foi de fidèles reçoit sans hésiter, parce que la parole du Saint-Esprit trouve Christ au dedans de leur cœur : « Que le péché ne règne point sur vous ; » car le péché, c'est la mort. Et puisque vous vivez maintenant de la vraie vie, adonnez-vous à la justice en consacrant à Dieu tout votre être. L'Apôtre ne dit pas d'ailleurs qu'il n'y ait plus de péché du tout dans les fidèles ; mais il dit que le péché ne domine plus sur eux : la raison en est qu'ils ne sont pas sous la loi, mais sous la grâce.

4123. (15-19.) Là-dessus vient une autre objection, ou plutôt la même objection sous une autre forme. « Quoi donc ! pécherons-nous, parce que nous ne sommes pas sous la loi, mais sous la grâce ? » Voici la réponse ; elle ne paraît pas très directe, mais elle n'en est pas moins décisive. L'homme doit nécessairement choisir entre deux esclavages : il est esclave, ou du péché ou de la justice, et bien que l'Apôtre ne s'exprime pas en ces termes, il est esclave de Satan ou de Dieu, de la loi ou de la grâce. Non que le péché, Satan et la loi soient une seule et même tyrannie, comme la justice, Dieu et la grâce sont une même délivrance ; mais à la loi correspond le péché, comme à la grâce correspond la justice. Or, demander s'il est permis de pécher parce qu'on est sous la grâce et non sous la loi, c'est supposer qu'on péchera d'autant plus que, d'esclave du péché, on est devenu l'esclave de la justice !

(Romains 6 : 16, 17; 20-23. 7 : 1-6.)

4124. (16, 17.) Au surplus, c'est volontairement que l'homme est esclave, ou du péché, ou de la justice; sous l'un et l'autre de ces maîtres, il fait en définitive ce qu'il a librement résolu de faire. Mais il n'y a de vraie liberté que pour ceux qui, par la grâce de Dieu, obéissent de cœur à la doctrine du salut, puisqu'ils échappent ainsi à l'esclavage du péché (2 Cor. 3 : 17; Jean 8 : 36). Il faut convenir qu'en même temps on s'asservit à Dieu et à la justice, ce qui est la sanctification; mais vouloir ce que Dieu veut, n'est-ce pas être libre? Que vous arrivait-il, dit l'Apôtre aux fidèles, lorsque, esclaves du péché, vous étiez libres à l'égard de la justice, maîtres de faire votre mauvaise volonté? Quel fruit portiez-vous alors? Des choses dont vous avez honte aujourd'hui et qui aboutissent à la destruction. Maintenant, au contraire, vous portez des fruits de sanctification et vous marchez vers la vie éternelle (20-23). D'un côté donc, la mort, solde que le pécheur gagne péniblement en faisant la guerre à Dieu; et d'un autre côté, la vie éternelle, don de la grâce de Dieu en notre Seigneur Jésus-Christ. — Après cela, reprenons la question posée par l'Apôtre : « Pécherons-nous, parce que nous ne sommes pas sous la loi, mais sous la grâce? » Réponse : Non, certes; car sous le règne de la grâce et par cette grâce même, nous avons secoué l'esclavage du péché pour nous adonner à la justice; nous avons de bon cœur chargé sur nous le joug du Seigneur (Matth. 11 : 29); nous avons vu tout ce qu'il y a de honteux et de périlleux dans une vie de péché; sous le règne de la grâce enfin et par elle, nous possédons Christ au dedans de nous et avec lui l'éternelle paix, ce qui veut dire la sainteté.

4125. (7 : 1-6.) Autre manière de le démontrer. Comparant une âme qui se convertit à une femme qui épouse un nouveau mari, son premier mari étant mort, et reprenant une idée émise plus haut, le Saint-Esprit établit que les fidèles ont tous été cloués avec Jésus-Christ en sa croix, comme en Adam tous ont péché. Mais c'est la loi violée qui a exigé cette mort ignominieuse, et, de plus, ce qui a été frappé sur la croix, c'est notre chair, notre vieil homme, le péché, auquel notre âme était, non-seulement asservie, mais volontairement unie et comme mariée. Or, si ce premier et méchant mari a été crucifié avec Jésus-Christ, c'est afin que nous pussions épouser Celui qui s'est réveillé d'entre les morts, et porter, par sa grâce, des fruits de justice à la gloire de Dieu. Lors donc que nous étions mariés à notre propre chair, nos passions avaient libre cours nonobstant la loi; elles étaient même irritées par elle, et ces passions ne portaient que

des fruits de mort. A présent, au contraire, à nous supposer vraiment convertis, nous sommes affranchis de nos premiers liens et de la loi qui les avait rendus si amers. Si nous sommes toujours asservis, ce n'est plus à la lettre, ou en d'autres termes, à la loi; ce n'est plus selon le vieil homme, mais selon l'homme nouveau.

4126. (7, 8.) A ce compte-là, c'est une bien mauvaise chose que la loi; car, d'après tout ce qui vient d'être dit, elle n'est, semble-t-il, que malfaisante! « Qu'ainsi n'advienne, » s'écrie l'Apôtre! La loi n'est pas péché; la loi ne pousse pas au péché, elle n'est pas coupable de nos péchés : c'est elle, au contraire, pour le redire (**3** : 20), qui fait connaître en quoi consiste le péché et tout le mal qu'il recèle. Par exemple : Comment savons-nous que la convoitise, le simple désir du mal est coupable? Aucune loi humaine ne le proclame; c'est à peine si la conscience le murmure; mais la loi de Dieu est formelle sur ce point (Exode **20** : 17). Seulement, il faut ajouter qu'en me disant : « Tu ne convoiteras point, » la loi n'ôte pas de mon cœur la convoitise; ceci n'est pas du ressort de la loi. Bien plus, le péché qui est en ma nature pervertie, s'est plutôt échauffé en entendant cette défense, comme au reste en entendant toute défense et tout commandement. Aussi longtemps qu'on laisse faire à un petit enfant ce qu'il veut et qu'on lui accorde toutes ses fantaisies, il semble un ange; mais quand arrivent les exigences du bon ordre, la règle, l'obligation du travail, les appels au renoncement, alors l'ange devient démon; car sans loi le péché est mort.

4127. (9-12.) C'est ce que l'Apôtre va faire sentir, en exposant ce qu'avaient été les diverses phases de sa vie intérieure. Dans les premières années de sa jeunesse, Paul, alors Saul, bien qu'élevé, on peut le croire, par des parents qui l'entretinrent de Dieu et de ses devoirs, Paul vivait sans connaître la portée spirituelle de la loi; sa conduite était bonne à l'extérieur et sa conscience lui faisait peu de reproches: il vivait. Mais, quand, à mesure qu'il s'éloigna de l'enfance, le commandement vint à lui être mieux connu, il sentit tout ce que son cœur recélait de péché; les fautes se multipliant, il vit la distance qui le séparait de Dieu et l'abîme qui se creusait sous ses pas; le péché reprit vie en lui : il mourut. Ce fut ainsi que le commandement, qui n'est pas en lui-même une mort, mais une vie, se tourna en mort quant à Paul. Le mal venait, non de la loi, mais du péché qui était en lui. Cela même prouve que la loi est sainte, l'expression de la sainte volonté de Dieu. Mais si le commandement est saint, il est

aussi juste et bon; c'est-à-dire qu'il ne prescrit rien que ce qui est dû, rien non plus qui n'ait pour résultat naturel de nous rendre heureux. Rappelez-vous en effet les deux grands commandements qui résument tous les autres [3169]. Quoi de plus saint, de plus juste et à la fois de plus bienfaisant! En disant que le commandement fut une mort pour lui (13), Paul a voulu dire qu'il fut, non pas la cause, mais l'occasion de sa détresse, tout le mal étant venu du péché. Or, voilà précisément ce qui montre combien est excessive la corruption naturelle de notre cœur; c'est qu'une loi sainte, juste et bonne, ne puisse finalement que nous perdre. — Je sens qu'ici, non moins qu'ailleurs, j'affaiblis singulièrement les paroles de l'Ecriture; mais comme je ne puis aspirer à les rendre en des termes plus forts et qu'il ne servirait à rien de les répéter purement et simplement, je me borne à les expliquer, et l'explication ne saurait jamais avoir l'énergie du texte sacré.

4128. (14-23.) La loi donc, bien qu'appelée ailleurs une *Lettre*, par opposition à l'Esprit (2 : 27; 2 Cor. 3 : 6), la loi est néanmoins spirituelle : dans sa source, qui est Dieu; dans son principe fondamental, qui est l'amour; dans ses prescriptions mêmes, puisqu'elle défend la convoitise; mais moi, dit Paul, moi, considéré dans mon état naturel, je suis charnel, vendu au péché. La disposition au mal n'est pas complétement bannie de mon cœur; ce qui le prouve, c'est que, souvent, je fais le mal que je ne voudrais pas, et je ne fais pas le bien que je voudrais. Cependant, mon cœur renouvelé ne trouve rien à reprendre dans la loi de Dieu : je l'estime bonne; bien plus, comme David, je puis dire que je l'aime (Ps. 119 : 97). Il y a donc, en quelque sorte, deux moi dans mon homme actuel; un moi en qui nul bien n'habite : c'est ma chair, c'est le péché habitant en mon âme; puis, un moi qui prend plaisir en la loi de Dieu : c'est mon homme intérieur. En d'autres termes, je suis à la fois sous une loi ou sous une puissance de péché, et sous une loi ou sous une puissance de grâce; et, quoique celle-ci m'ait délivré de l'esclavage du péché, toujours est-il que je me retrouve, trop souvent, hélas! sous l'influence de la loi ou de la puissance qui est dans mes membres, c'est-à-dire dans ma chair, dans mon vieil homme. Il n'est pas d'enfant de Dieu qui n'ait fait ces humiliantes expériences.

4129. Tout ceci enrichit la doctrine de Paul d'une idée nouvelle et fort importante. On aurait pu croire que celui qui est justifié par la foi n'a plus rien à démêler avec le péché, parce qu'il n'est pas sous

la loi, mais sous la grâce. Maintenant, l'exposition de la vérité sur ce point est complète. La foi qui justifie, place le fidèle en de telles relations avec Jésus-Christ, que, non-seulement il n'est plus sous la condamnation portée contre le péché, mais encore qu'il est délivré de l'esclavage de cet ennemi. Ce n'est pas prétendre qu'il n'a plus à lutter, ni même qu'il remporte constamment la victoire; car le fidèle aura toujours à pousser ce cri, non de détresse, mais de componction : « Misérable homme que je suis! qui est-ce qui me délivrera du corps de cette mort? » (24.) D'un autre côté, comme il cherche et trouve en Jésus-Christ sa délivrance de tous les moments, de même qu'il y a cherché et trouvé le pardon de ses péchés passés et sa réconciliation avec Dieu, il aura toujours à s'écrier aussi, le cœur plein de reconnaissance : « Je rends grâces à Dieu, par Jésus-Christ notre Seigneur! » (25.)

4130. (25.) En résumé, si nous sommes de ceux dont le Saint-Esprit a renouvelé l'entendement, il ne nous viendra pas à la pensée de nous soulever contre la loi de Dieu, dont le sommaire est l'amour. Au contraire, nous nous y soumettrons de grand cœur, parce qu'elle est sainte, juste, bonne et spirituelle; nous lui rendrons une obéissance de dévouement et non de contrainte; nous l'aimerons enfin, par la raison même que nous ne sommes plus sous la loi; c'est-à-dire sous la condamnation et sous le péché, mais que nous sommes sous la grâce, et par là dans l'amour et dans la paix de Dieu. — C'est vraiment une belle et sanctifiante doctrine, que celle de la justification par la foi!

CCCVII. — Priviléges du pécheur justifié.

4131. (8 : 1.) La pensée exprimée au commencement de ce chapitre se lie évidemment à celle qui termine le chapitre 5. L'entre-deux avait été employé à prévenir certaines objections, tout en jetant un nouveau jour sur le sujet principal, savoir les grâces qui découlent de la justification par la foi. Le Saint-Esprit les avait d'abord résumées en un seul mot : la paix ou la réconciliation avec Dieu (5 : 1); il reprend la même idée en disant : « Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui, dans le Christ Jésus, marchent, non selon la chair, mais selon l'Esprit. » Le jour même où le pécheur se convertit il passe de la mort à la vie. Réconcilié avec Dieu, justifié par la foi, il n'y a plus, pour lui, de condamnation pos-

sible, par la raison que, dès ce moment, il est un avec Christ. La foi établit entre Jésus et nous une union tellement intime que nous sommes en lui, comme si nous faisions partie de sa personne; et, par cela même, nous ne pourrions être condamnés sans qu'il le fût de nouveau. Comme conséquence de cette union et bien que les fidèles aient constamment à lutter contre la chair, ils ne marchent pas selon la chair; ce n'est plus la chair qui est le principe de leur activité, c'est l'Esprit. Cet Esprit est un esprit vivifiant, qui communique aux âmes la vie même du Christ; et il y a une loi de l'Esprit, c'est-à-dire que l'Esprit agit avec puissance pour affranchir les âmes de la loi ou de la puissance du péché et de la mort (2). Ainsi, le Fils de Dieu, notre Sauveur, opère, par son sacrifice et par son Esprit, ce dont la loi de Dieu était absolument incapable, non par quelque imperfection qui résidât en elle, mais par le péché qui est en nous (3). C'est une eau pure, la loi de Dieu! mais le vase qui devait la contenir est souillé; c'est une lumière, mais une lumière qui tombe sur un verre terni. Or, ce que ne pouvait faire la loi, Dieu l'a effectué par l'envoi de son Fils. Celui-ci, devenu semblable à nous, a subi la malédiction du péché; il a reçu en sa chair la condamnation méritée par les hommes, non-seulement afin de les délivrer de la peine méritée, mais aussi pour que l'ordonnance de la loi fût accomplie en ceux qui marchent, non selon la chair, mais selon l'Esprit (4). C'est-à-dire qu'il purifie le vase en s'y répandant et qu'il polit le verre en le traversant. Donc, le fidèle est tout à la fois délivré de la condamnation de la loi, et rendu capable de soumettre son cœur à cette même loi. De plus, s'il y a opposition entre la loi et la grâce, entre les œuvres et la foi, cette opposition n'existe que pour le pécheur irrégénéré; elle disparaît en Christ. Hors de lui, la loi nous tue; parce que, hors de lui, l'obéissance à la loi est impossible; en lui, au contraire, l'obéissance, fruit de l'Esprit, devient douce et possible : la loi ne va plus à la mort.

4132. (5.) Et voici ce qu'on peut envisager comme le développement de cette idée. Ce qui est né de la chair est chair, a dit Jésus-Christ (Jean 3 : 6); ceux qui sont selon la chair, sont donc les pécheurs irrégénérés. Or, de tels hommes ont leurs pensées aux choses de la chair; leur esprit et leur cœur s'occupent par-dessus tout des intérêts de la terre et du présent siècle; s'ils ne méditent pas sans cesse de nouveaux péchés, on peut bien dire toutefois qu'ils se procurent, le plus qu'ils peuvent, la satisfaction de leurs goûts et de leurs penchants

(**Romains 8** : 6, 7, 8; 9.)

naturels; car, je le disais tout à l'heure, le principe de leur activité est la chair. Il n'en va pas ainsi du pécheur régénéré. Nonobstant le mal qui est encore au dedans de lui [4129], ses pensées se tournent à l'ordinaire du côté de Dieu, de sa grâce, de sa Parole; il y a pour lui un monde spirituel qui domine le monde terrestre, un avenir céleste auprès duquel tout ce qu'on appelle avenir ici-bas n'est que vanité; en un mot, Christ et son œuvre lui sont la réalité suprême. Tout cela résulte de ce qu'il est passé de la mort à la vie. La pensée de la chair est une mort qui n'engendre que la mort (6); les fidèles donc ne sauraient s'y plaire, eux en qui réside maintenant la vraie vie. Les pensées de l'Esprit étant au contraire des pensées productrices de paix et de vie, il ne se peut qu'elles ne deviennent leurs propres pensées. La raison d'ailleurs qui fait des pensées de la chair une mort, c'est que la chair est en hostilité continuelle contre Dieu (7). Le mot est fort, mais il est vrai. Il n'y a personne qui, s'il se laissait aller à la vanité de ses pensées, s'il faisait tout ce que lui dicte son mauvais cœur, ne marchât, d'égarements en égarements, toujours plus loin de Dieu, et ne finît par faire bande avec ceux qui se posent fièrement comme les adversaires de toute piété et de tout bien. Car la pensée de la chair est mauvaise, c'est-à-dire qu'elle est tout l'opposé de Dieu et de ses pensées. Il n'est donc pas étonnant qu'elle ne se soumette pas à la loi de Dieu, et il est vrai d'ajouter avec l'Apôtre que même elle ne le peut, vu que le péché ne saurait être saint, ni vouloir le devenir. C'est pourquoi le pécheur, avant sa conversion, ne saurait plaire à Dieu d'aucune sorte (8). Si donc Dieu nous a convertis, ce n'est pas à raison de quelque chose qui, étant en nous, nous ait mérité cette grâce. C'est parce qu'il a plu à Dieu de nous sauver, et non parce que nous lui avons plu.

4133. (9.) Quant à ceux à qui Paul écrivait et auxquels il avait donné le titre d'appelés et de saints (**1** : 7), il aime à voir en eux des hommes animés du Saint-Esprit et réellement convertis au Seigneur. Mais comme il pouvait cependant se trouver au milieu d'eux des gens qui n'eussent que les apparences de la foi, il ajoute : « Si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous; » ce qu'il accompagne de cette importante déclaration : « Si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, celui-là n'est point à lui. » Que mes lecteurs y fassent donc une sérieuse attention. Il en est peu, je pense, qui prissent froidement leur parti de n'avoir rien de commun avec Jésus-Christ; mais pour être sauvé par lui, il ne suffit pas de lui appartenir de nom, ou par une foi morte ; il

faut avoir été baptisé du Saint-Esprit. Supposé donc que Christ soit en nous par son Esprit (10), la vie de Dieu est notre partage, grâce à la justice que donne la foi; bien que nous demeurions assujettis à la mort temporelle, à cause du péché qui s'agite encore au dedans de nous. Outre cela, notre corps étant actuellement l'habitation d'une âme en qui l'Esprit de Dieu réside, il est impossible aussi qu'il ne se réveille d'entre les morts à la suite de Jésus-Christ. Il n'est donc pas nécessaire, comme les catholiques ou les luthériens le supposent, que notre corps se soit nourri du corps même de Jésus, pour avoir en soi les éléments de l'immortalité : il suffit que nous recevions le Seigneur par la foi, car il habite ainsi dans nos âmes et dans nos corps, par son Esprit (11) [3075].

4134. (12-18.) A considérer tout cela, il est évident que nous n'avons aucune obligation à la chair. La chair! le péché! le vieil homme! ils ne nous ont fait et ils ne nous font que du mal, la mort étant le terme auquel ils conduisent. Il s'agit donc aussi de leur livrer un combat à outrance; condition sans laquelle nous ne saurions atteindre la vie éternelle. Mais l'Esprit de Dieu peut seul nous pousser à cette sainte lutte contre nous-mêmes et nous y faire triompher. Or courage, mes chers lecteurs! car, c'est là finalement ce qui caractérise les fils et les filles du Tout-Puissant. Etant justifiés devant Dieu et réconciliés avec lui par la foi, son Esprit nous conduit à la bataille. Non un esprit de crainte et d'esclavage, mais d'amour et d'adoption, lequel nous certifie que nous «sommes enfants de Dieu, ses héritiers et les héritiers de Christ..... si toutefois nous souffrons avec lui, » dit l'Apôtre. Cela ne signifie pas que la souffrance puisse expier nos péchés, ni que toute manière de souffrir soit un gage de la gloire à venir. Il s'agit ici des souffrances de la foi, soit de celles qu'on endure de la part du monde quand on appartient au Christ, soit des afflictions, même les plus communes, quand on les supporte patiemment, en vue de Celui qui a tant souffert pour nous. Si nous souffrons ainsi avec le Christ, nous sommes vraiment sur le chemin du bonheur que Jésus nous a acquis, et nous estimerons nos souffrances peu de chose en comparaison de la gloire à venir qui doit être révélée lors du dernier avénement du Seigneur (2 Cor. 4 : 17, 18).

4135. (19-25.) Des souffrances des enfants de Dieu, l'Apôtre dirige son regard sur les souffrances qu'endurent, de diverses manières, les êtres qui nous entourent. Tous, dit-il, sont soumis à la vanité à cause de l'homme; c'est-à-dire qu'ils subissent, eux aussi, les conséquences

de la chute. Puis, personnifiant la création, par une de ces images hardies qui rappellent les oracles des anciens prophètes, il la représente comme attendant la révélation de la gloire des enfants de Dieu, soupirant et étant en travail d'enfantement, dans l'espérance d'une sorte de rédemption pour elle-même. En effet, tout porte à croire que cette terre, après avoir été le théâtre de la souffrance et de la malédiction, à cause du péché, aura aussi sa résurrection et sa glorification, à cause du sang que Jésus-Christ y a répandu. C'est ce qui se fera, quand le Seigneur viendra mettre ses rachetés en possession de la gloire céleste. En attendant, ce n'est pas seulement la création matérielle qui soupire et s'agite, cherchant un état meilleur; ce ne sont pas seulement les masses incrédules et perverties qui soupirent et s'agitent, espérant trouver dans les commotions politiques, ou autrement, le bonheur qui leur manque; les fidèles même, bien qu'ils recueillent dès à présent les prémices de l'Esprit, soupirent en attendant l'effet définitif de leur adoption, dans la délivrance de leur corps, ou dans leur résurrection. Ils jouissent déjà des autres grâces du salut : du pardon, de la paix, de la sanctification, des consolations de l'Esprit; mais la grâce du relèvement de leur corps, c'est en espérance seulement qu'ils la possèdent; une espérance, il est vrai, qui ne confond point, une espérance qui produit une attente patiente, mais enfin une espérance qui n'est pas encore la possession : de là, leurs soupirs.

4136. (26, 27.) Ils ne sont pas seuls à soupirer. Le Saint-Esprit, l'auteur de notre régénération, le souffle de notre vie nouvelle, notre Consolateur, vient au secours de nos infirmités. Il supplée notamment à l'infirmité de nos prières, intervenant pour nous par des soupirs inexprimables, soit au dedans de nos cœurs, soit devant le trône des miséricordes. Or, l'Eternel, qui scrute les cœurs, connaît les pensées que le Saint-Esprit met en nous, puisque ce sont les pensées de ce même Esprit intercédant pour nous, selon l'amour infini de Dieu. Quelles doctrines magnifiques! Au fond, telle est la charité du Père, qu'il n'est pas besoin que personne le supplie en notre faveur (Jean 16 : 26); toutefois le Fils prie pour nous, et le Saint-Esprit aussi! Voyez donc quelle assurance nous devons avoir dans l'accomplissement de la grâce de Dieu! Comprend-on, après cela, qu'ayant de tels intercesseurs dans le ciel, on en ait imaginé d'autres encore, tels que la Vierge Marie et les saints? La Parole de Dieu nous dit bien que le Saint-Esprit intervient pour les saints qui sont sur la terre; mais nulle part elle ne nous dit

(**Romains 8** : 28-30; 31-39.)

que les saints, dans le ciel, interviennent pour nous auprès du Saint-Esprit ou auprès de Jésus.

4137. (28-30.) Si tout ce qui est en Dieu, savoir le Père, le Fils et le Saint-Esprit, concourt au bien des fidèles, il n'y a rien d'étonnant que toutes choses au monde y coopèrent également. La raison en est que la rédemption des élus, la gloire de Jésus-Christ et celle de Dieu ne font qu'un; or, toutes choses au monde travaillent ensemble pour la gloire de Dieu. Quant à la glorification des fidèles en particulier, voici l'admirable série de faits qui l'amènent, l'expliquent et la rendent indubitable. D'abord, ce qui les distingue des autres hommes, c'est qu'ils aiment Dieu en vertu de l'appel que, dans sa volonté suprême, il lui a plu de leur adresser. Avant qu'ils fussent au monde, Dieu les a connus; alors aussi il décida de les rendre conformes à l'image de son Fils, pour retrouver ce qu'Adam a perdu (l'image de Dieu), et pour les faire devenir membres d'une famille nouvelle dont Dieu est le père par adoption, et dont Jésus est le frère aîné, en tant qu'homme. Mais ceux à l'égard desquels Dieu décida cela d'avance, il les a appelés par une vocation efficace, il les a justifiés au moyen de la foi, et ils sont déjà comme glorifiés, tant il est impossible qu'une œuvre ainsi commencée n'atteigne pas son parfait achèvement. Si donc vous vous demandez qui sont ceux que Dieu glorifiera? vous répondrez : Ceux qui aiment Dieu. Mais qui sont ceux qui aiment Dieu? Réponse : Ceux que Dieu a justifiés. Qui justifie-t-il? — Ceux qu'il a appelés. Qui appelle-t-il? — Ceux qu'il a décidé d'avance de rendre conformes à son Fils. En faveur de qui a-t-il pris cette décision? — En faveur de ceux qu'il a connus d'avance, selon un dessein arrêté en lui-même. O vous, qui, par la foi en Jésus, aimez Dieu dans la sincérité de votre âme! quelles plus fortes garanties voudriez-vous de la gloire éternelle qui vous est échue en partage?

4138. (31-39.) Cette gloire, cependant, n'est pas encore pleinement réalisée. Le fidèle a de grandes souffrances et de rudes combats. Que d'ennemis lui font la guerre, et combien sa faiblesse n'est-elle pas grande quelquefois! Cela est vrai; mais, dit l'Apôtre, si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? S'il nous aime, que nous fait la haine du monde? S'il nous protége, que nous peuvent nos ennemis? S'il se tient près de nous, quelles douleurs ne surmonterons-nous pas? Après le don qu'il nous a fait de son Fils, de son Unique, de quoi pourrions-nous avoir besoin qu'il ne nous le donne gratuitement, comme il nous a donné le salut? Si, par la pensée, nous nous transportons

au dernier jour et devant le tribunal suprême, il nous sera bien permis d'éprouver quelque émotion, car quelle journée sérieuse que celle-là! mais de l'appréhension; mais des craintes; mais de la terreur! impossible. En effet, qui pourrait intenter accusation contre des élus de Dieu? Serait-ce Dieu lui-même, armé de sa loi sainte et redoutable? Mais c'est Dieu qui justifie ses élus, et comment se porterait-il accusateur de ceux qu'il a revêtus de sa justice? A supposer, par impossible, que Dieu, que sa loi, nous accusassent, qui est-ce qui condamnera? Celui qui siégera sur le tribunal suprême, c'est Christ, notre Jésus (Jean 5 : 22). Or, pourrait-il nous condamner, lui qui mourut à cause de nos offenses, qui est ressuscité à cause de notre justification, et qui même intercède pour nous? Et s'il s'agit de la lutte avec le présent siècle, n'avons-nous pas en perspective une victoire plus que certaine? Qu'y a-t-il donc de plus solidement assuré que le salut des fidèles? Qu'est-ce qui pourrait séparer de l'amour de Christ, ceux pour lesquels il s'est donné, afin d'effacer ce qui faisait séparation entre eux et l'Eternel? (Es. 59 : 2.) Rien, absolument rien de ce qu'on peut nommer sur la terre, dans le ciel et dans les enfers; rien n'est capable de priver les fidèles de l'amour de leur Dieu, parce qu'il est scellé en la croix de Jésus-Christ et qu'il y va de sa gloire même.

4139. Quelles magnifiques promesses, chers lecteurs, et qu'ils sont grands les priviléges de ceux qui croient en Jésus-Christ! Repassez dans votre cœur les quatre derniers chapitres que nous avons étudiés. S'ils ne vous disent rien, je vous plains de toute mon âme, car ce serait la preuve que vous n'avez pas une étincelle de vraie foi. Alors, je n'aurais qu'un mot à vous adresser, et je le ferais avec une grande affection : Convertissez-vous et croyez à l'Evangile; afin que, justifiés par la foi, vous connaissiez et vous goûtiez les glorieux et éternels priviléges des enfants de Dieu.

CCCVIII. — La doctrine du salut dans ses rapports avec le peuple juif.

4140. (9-11.) La troisième partie de l'épître est contenue dans les trois chapitres qui vont faire le sujet de cette Etude. Quoique l'Eglise de Rome se composât essentiellement de païens convertis et que, dans tous les cas, l'Apôtre eût surtout en vue cette classe de disciples, il ne lui était pas permis d'oublier les Juifs et la position en ap-

(Romains 9 : 1-5; 6-13.)

parence si nouvelle que sa doctrine leur faisait. Des païens eux-mêmes pouvaient lui objecter que ses principes étaient en contradiction avec les priviléges de ses concitoyens, priviléges qui, d'après l'Ancien Testament, semblaient devoir être irrévocables. C'est à quoi l'Apôtre avait déjà répondu en passant (3 : 1-4), mais il va maintenant le faire plus à fond.

4141. (9 : 1-5.) D'abord, il proteste, dans les termes les plus énergiques, de sa profonde affection pour le peuple d'Israël, ce peuple dont il faisait lui-même partie. Il rappelle que tel fut jadis son zèle pour le judaïsme, qu'il se conduisit longtemps en homme qui, de gaieté de cœur, appellerait sur soi la malédiction; en sorte que, s'il prêchait maintenant une doctrine en apparence contraire au judaïsme, il fallait que le Saint-Esprit l'en eût bien profondément pénétré. Après cela, il énumère les immenses prérogatives de ses frères selon la chair. Issus de celui qui fut appelé Vainqueur de Dieu [481], adoptés par l'Eternel pour être son peuple, les Juifs ont eu la gloire de servir le vrai Dieu, de figurer dans tous ses testaments, de lui devoir leurs lois et les ordonnances de leur culte, d'être les objets directs ou indirects de toutes ses promesses, de compter parmi leurs ancêtres les vrais pères des fidèles; mais surtout, d'avoir donné naissance à Jésus-Christ, Israélite en tant qu'homme, et Dieu au-dessus de toutes choses, béni éternellement. Jamais aucune nation ne jouit de pareilles faveurs. Vous voyez que Paul est le premier à le reconnaître, selon la Parole de Dieu, et combien de soi-disant chrétiens qui l'oublient, dans le mépris qu'ils professent pour le peuple d'Israël.

4142. (6-13.) Mais peut-être que la Parole de Dieu « est tombée, » selon l'expression de l'Apôtre; tout cela fut vrai, mais ne l'est plus; les priviléges d'Israël étaient grands, ils lui ont été enlevés! Non, dit Paul; en ce qui touche au salut éternel, ils demeurent ce qu'ils furent toujours. Dans aucun temps il n'a suffi d'appartenir extérieurement au peuple d'Israël pour être vraiment Israélite. Les pharisiens qui persécutèrent Jésus, n'étaient pas Israël au même titre que Nathanaël (Jean 1 : 48); ni Saül, fils de Kis, au même titre que David; ni Coré et ses complices, au même titre que Caleb et Josué. Ainsi, pour être la postérité d'Abraham, tous ne sont pas ses enfants (Jean 8 : 39). C'est, ajoute l'Apôtre, ce que l'Eternel a voulu déclarer, en faisant d'Isaac, à l'exclusion d'Ismaël et des fils de Kétura, la tige de la famille privilégiée. Isaac fut le fils de la promesse. Qui ne croit pas à la promesse, ne fait pas partie du véritable Israël. Puis, Isaac lui-même eut

deux fils, dont un seul fut héritier de cette promesse. Or, remarquez que ce ne fut point en vertu de ses œuvres, mais en vertu d'une élection divine. De ces deux faits résultent que, de tout temps, on ne fut vraiment Israélite que par la foi et par une grâce spéciale et personnelle.

4143. (14-18.) Mais à entendre la chose de cette manière, n'y a-t-il pas de l'injustice en Dieu? Paul s'était déjà posé cette question, presque dans les mêmes termes, et il y avait répondu en disant : Quoi qu'il en soit, il faut de toute nécessité que Dieu juge le monde (3 : 5, 6). Cette fois, il se borne à citer deux passages de l'Ancien Testament qui reviennent à dire que Dieu est le maître, qu'il est souverain, et qu'il ne doit compte à personne de ses actes (Exode 33 : 19; 9 : 16). Dieu fait miséricorde, sans autre raison que sa miséricorde même. Et puisque c'est par miséricorde qu'on est sauvé, ce ne sont donc pas les efforts de notre volonté, ni le déploiement de nos forces qui nous sauvent. D'un autre côté, Dieu n'est pas obligé de sauver tout le monde; car s'il y était obligé, ce ne serait plus de la miséricorde, mais une nécessité. Bien plus, Dieu n'est pas tout miséricorde; ou, pour mieux dire, si, dans un sens, il est tout miséricorde, tout amour, il est aussi tout sainteté, tout justice; et, quand un Pharaon méprise sa voix et sa puissance, il lui fait sentir cette puissance par l'endurcissement du cœur, le plus terrible des jugements [677].

4144. (19-29.) Alors donc, pourquoi se plaint-il encore, puisque tout finit par se passer selon sa volonté, soit quant à ceux qui sont sauvés, soit quant à ceux qui se perdent? — Il faut avouer que cette objection se présente naturellement à l'esprit, et de plus, que l'Apôtre semble d'abord renoncer à en faire la réfutation, se bornant à nous nier le droit d'entrer en discussion sur ce point. Cependant, ceci même est une première réponse à l'objection. Vous ne comprenez pas le mystère des décrets de Dieu et vous en contestez la justice! Mais qui es-tu, ô homme! pour disputer avec Dieu, toi, non-seulement sa créature, mais encore sa créature révoltée? (20.) Est-il étonnant que la créature ne comprenne pas le fond de la pensée du Créateur, et que le rebelle méconnaisse l'équité de son juge? La comparaison que fait l'Apôtre (21), comme toutes les comparaisons et toutes les paraboles, ne doit pas être serrée de trop près, autrement on lui ferait dire ce qui ne fut pas dans l'intention du Saint-Esprit. Il n'entend pas que l'homme n'ait pas plus de part à son salut qu'une masse de terre n'en a dans la confection du vase que le potier en fait sortir; car c'est

volontairement que l'homme s'assujettit au péché sous l'influence de Satan, et volontairement aussi qu'il s'adonne à la justice, par l'action de la grâce sur son cœur. Toujours est-il que, devant la majesté et la sainteté de Dieu, nous ne sommes que terre et boue; puis, il est certain que, dans tous les cas, Dieu demeure le souverain maître de ses œuvres, libre d'en faire ce qu'il lui plaît; enfin, ce qui n'est pas moins incontestable, c'est qu'il use d'une étonnante patience envers les hommes mêmes que leurs péchés destinent à magnifier sa colère et sa puissance, tandis qu'il fera briller les richesses de son amour envers ceux que, dans sa grâce, il a préparés pour la gloire (22, 23) : les uns, vases de colère; les autres, vases de miséricorde. Voilà une première réponse, ou du moins de quoi nous fermer la bouche, pour peu que nous ayons le sentiment de notre néant devant Dieu.

4145. Une seconde réponse est tirée des faits ou de l'expérience (24-29). Je ne saurais admettre, dites-vous, que Dieu en agisse de la sorte ! Mais enfin, les choses sont-elles ainsi, ou non? Si elles sont ainsi, soyez sûr qu'elles ne sont pas indignes de Dieu, et qu'un jour vient où tout sera mis au clair, à la gloire éternelle de votre Créateur. Pour ce qui concerne en particulier la réjection des Juifs et le salut des païens, comme résultat d'une libre détermination de Dieu, il est incontestable que le fait a eu lieu. Le Seigneur s'est acquis un peuple nouveau, pris d'entre les Israélites et d'entre les Gentils, en rejetant le gros de la nation juive. Or, tout cela est tellement l'effet d'une volonté arrêtée de l'Eternel, qu'il l'avait annoncé plusieurs siècles d'avance, par la bouche de ses prophètes. C'est ainsi qu'Osée prophétisa la vocation des Gentils (Os. 2 : 23; 1 : 10), et Esaïe, le salut d'un petit nombre d'Israélites seulement (Es. 10 : 22, 23; 1 : 9). Le fait est tel, je le répète, et il n'y a pas moyen de disputer contre les faits : c'est la seconde réponse; voici la troisième.

4146. (30-33.) Quelle est, en définitive, la cause du salut des uns et de la réjection des autres? Cette cause est en eux-mêmes, tout autant qu'elle est en Dieu. Quant aux païens, égarés comme ils l'étaient, ils n'eurent pas de peine, quand l'Evangile leur fut prêché, de comprendre qu'ils ne pouvaient trouver leur justice en eux-mêmes et qu'il leur fallait une justice venant de Dieu. Ils la cherchèrent donc en Jésus et, au moment où Paul écrivait, un grand nombre d'entre eux l'avaient trouvée. Les Juifs, au contraire, fiers de leurs priviléges et s'estimant justes par leurs œuvres, ne sentaient pas le besoin de la

foi; et, selon la prophétie, ils étaient allés se heurter contre le Rocher des siècles. Jésus-Christ était devenu pour eux une pierre d'achoppement, ce même Jésus dont il est dit que Celui qui croit en lui ne sera pas confus (Es. **8** : 14; **28** : 16). Voici donc, mes chers lecteurs, à quoi se réduit la question au point de vue pratique. Il ne s'agit pas de céder à une curiosité qui ne saurait être satisfaite, ni de vous informer des conseils secrets du Seigneur à votre égard. Le fait est qu'il vous appelle au salut; je n'en veux pas d'autre preuve que l'étude à laquelle vous vous livrez en ce moment. Eh! bien donc, abandonnez toute idée de vous justifier devant Dieu par vos œuvres, cherchez votre justice en Jésus-Christ; c'est ainsi que vous prendrez place parmi les vases de miséricorde que Dieu a préparés pour sa gloire.

4147. (**10** : 1-3.) Ce point est si important que l'Apôtre y revient encore. Il n'y avait rien qui lui tînt plus à cœur ni qu'il demandât plus vivement à Dieu que le salut des fils d'Israël. Or, ce qui mettait obstacle à l'accomplissement de ses prières, ce n'était pas que ses compatriotes fussent dépourvus de tout principe religieux. Ils avaient du zèle, mais c'était un zèle sans connaissance, comme avait été celui de Paul quand il persécutait les saints, comme est celui de tant de gens parmi nous. On mène une vie honnête et on remplit certains devoirs de piété ou de bienfaisance; mais, méconnaissant la justice qui vient de Dieu, on cherche à établir sa propre justice et, de cette manière, on ne se soumet pas à l'institution divine quant à la voie du salut. Rien donc n'est plus clairement exprimé par l'Ecriture que cette doctrine, savoir qu'on se prive volontairement de la vie éternelle quand on veut se sauver par ses propres œuvres, non moins que si l'on se permet tous les égarements du péché.

4148. (4-13.) Comme dans son épître aux Galates, mais avec plus de développement, l'Apôtre établit que Christ est la fin ou l'accomplissement de la loi, et que par conséquent c'est en lui seul que se trouve la justice. On peut se représenter une justice selon la loi. Ce serait celle qui résulterait de la pratique persévérante et sans tache des commandements de Dieu (5), obéissance semblable alors à celle de Jésus-Christ. Mais il y a un autre moyen d'être juste, c'est la foi; moyen admirable dans sa simplicité et dans son universalité. En effet, toute l'œuvre de notre rédemption s'étant accomplie par la mort et par la résurrection du Sauveur, il ne s'agit pas de nous demander qui donc ira pour nous au ciel afin de nous réconcilier avec Dieu? ni qui descendra dans l'abîme (6, 7), pour en retirer nos corps? Ce serait

(**Romains 10** : 11-13; 14, 15; 16-21.)

vouloir que Jésus-Christ redescendît du ciel pour y remonter, ou qu'il mourût une seconde fois, pour ressusciter de nouveau. D'ailleurs, la prédication de la foi est fort simple (8); le plus petit enfant sait la répéter : « Christ est mort à cause de nos offenses; il est ressuscité à cause de notre justification, » et c'est une parole qui, si on l'écoute, va bien autrement au cœur que la loi. Que vous reste-t-il donc à faire pour être sauvés, ô vous pécheurs, qui que vous soyez? Rien, si ce n'est de confesser Jésus pour votre Sauveur, après avoir cru du cœur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts (9, 10). Mais remarquez bien que c'est la foi du cœur et non une autre qui procure la justice; remarquez en outre qu'il faut la confession de la bouche, car si le cœur est plein, la bouche parle; et, si nous ne confessons pas le Seigneur devant les hommes, il ne nous confessera pas dans le ciel (Luc **12**:9).

4149. (11-13.) Toujours est-il que la voie du salut est, ainsi que je l'ai dit, d'une admirable simplicité, ce que l'Apôtre exprime en empruntant ces termes au prophète Joël : « Quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé » (Joël **2**: 32). Ces mêmes paroles proclament l'universalité de la grâce de Dieu en ce sens, que Juif ou Grec, petit ou grand, riche ou pauvre, savant ou ignorant, tout pécheur, quel que soit le nombre ou la gravité de ses fautes, est autorisé à croire en Jésus-Christ, à invoquer son nom; et, faisant cela, il est sauvé. C'est ce que le Saint-Esprit avait déjà déclaré, au commencement de cette épître (**3** : 22), et ce qui ressort avec évidence de maintes paroles des prophètes, comme de tous les enseignements de Jésus-Christ.

4150. (14, 15.) De là résulte la nécessité de la prédication du salut par toute la terre. Car, pour invoquer le Seigneur, il faut croire en lui; pour croire en lui, il faut en avoir entendu parler, il faut que quelqu'un le prêche; et pour qu'il y en ait qui le prêchent, il faut qu'ils soient envoyés de Dieu, auteur du salut dans ce qui y sert de préparation, comme dans ce qui le commence et dans ce qui l'achève. Et voilà ce qu'avaient aussi prédit les prophètes de l'Ancien Testament (Es. **52** : 7). Mais la foi est un acte d'obéissance (16-21); c'est la soumission du cœur à la Parole de Dieu et le consentement au moyen choisi par sa grâce pour sauver les pécheurs. Ceci nous explique pourquoi l'homme, qui est tout révolte contre Dieu, se révolte aussi contre la prédication du salut par la foi, selon ce qu'avait dit le même prophète (Es. **53** : 1). Déjà du temps de l'Apôtre, la Parole de Dieu, cette Parole sans laquelle la foi est impossible, avait été annoncée à une multitude de peuples divers sous le ciel; mais

(Romains 11 : 1-5; 6; 7-10.)

que d'incrédulité n'avait-elle pas rencontrée! Israël l'avait entendue le premier, et, plus incrédule que les païens, il avait confirmé, par son incrédulité même, la vérité des oracles qui annonçaient que les nations le devanceraient dans le règne de Dieu, parce qu'il persisterait à se montrer le peuple rebelle et contredisant par excellence (Deut. 32 : 21; Es. 65 : 1, 2). Ainsi, nouvel exemple que le salut est par pure grâce, soit qu'on pense aux nations qui ont trouvé Dieu, bien qu'elles ne le cherchassent pas; soit qu'on tourne, avec Paul, un regard de tristesse sur cet ancien peuple qui perdit Dieu, parce qu'il se croyait trop sûr de le posséder.

4151. (11 : 1-5). Faudra-t-il conclure de tout cela que Dieu a rejeté son peuple? Non pas son peuple tout entier, dit Paul. Pour preuve, il cite son propre exemple, et il aurait pu nommer bien d'autres Israélites avec lui; car ils se comptaient par milliers, les fils d'Abraham qui, dès les premiers jours, embrassèrent l'Evangile. Il est certain, toutefois, que le gros de la nation avait repoussé le Seigneur, et le repoussait encore. Ce n'était pas un fait absolument nouveau. A diverses époques et notamment au temps d'Elie le prophète, malgré les prérogatives assurées au peuple juif, l'Eternel n'avait été le Dieu que d'un très petit nombre, d'une quantité presque imperceptible de fidèles. Si donc on estime, comme on le doit, que, même alors, Israël ne laissait pas d'être le peuple de la promesse, il n'y avait pas de raison pour qu'on en jugeât autrement à l'heure où Paul écrivait : le peuple en masse était incrédule, mais il y avait là des âmes que Dieu s'était réservées, selon l'élection de grâce [2592. *Résidu*].

4152. (6.) « Selon l'élection de grâce, » dit l'Apôtre, et ce mot de « grâce » ne saurait reparaître sans qu'il l'explique de nouveau. La grâce, relativement au salut, c'est le contraire de l'œuvre; tellement le contraire que, si quelqu'un prétend à être sauvé en vertu de ses œuvres, il n'y a plus de grâce pour lui, et que, si quelqu'un croit en la grâce de Dieu, il ne parlera plus jamais de ses œuvres pour s'en faire un mérite.

4153. (7-10.) Reprenant le fil de ses idées, Paul conclut donc en disant que les Juifs ayant cherché le salut dans la vertu de leurs prérogatives nationales, ne l'y ont pas trouvé, parce que ce n'est pas là qu'il pouvait être; mais que, les élus de Dieu ayant cherché ce salut dans le Christ, en vue duquel existaient ces prérogatives, ils l'ont obtenu de la grâce de Dieu. Quant aux premiers, leur endurcissement

n'était que la juste conséquence de l'obstination à ne pas écouter les messagers de Dieu, comme l'avaient annoncé leurs prophètes (Es. 29 : 10 ; Deut. 29 : 4 ; Ps. 69 : 23, 24). Or, parmi ceux qui appartiennent au corps extérieur de l'Eglise, combien n'en est-il pas qui attirent sur eux cette même malédiction ! En méprisant la prédication de l'Evangile et en profanant la Cène du Seigneur, ils se placent sous la condamnation qui attend les réprouvés. Aussi, ne les voit-on que trop souvent, au sortir de leurs soi-disant assemblées de culte, jurer, blasphémer, s'enivrer, persécuter les enfants de Dieu. A eux donc aussi leur table leur devient un piége et une occasion de chute, et une rétribution [3990].

4154. (11-21). En résumé, les Juifs présentèrent à toutes les époques, sauf peut-être au temps de Josué, le même spectacle qu'au temps des apôtres : masse incrédule, petit troupeau de fidèles. Seulement, la distinction n'avait jamais été aussi tranchée qu'après la venue de Jésus-Christ. Ceux qui le rejetèrent, et ce fut incomparablement le plus grand nombre, continuèrent la nation juive proprement dite, et c'est ainsi que la nation, dans son ensemble, fut à son tour rejetée. Mais si Israël est tombé, est-ce de manière à ne pas se relever ? Question d'avenir que l'Apôtre résout par l'Esprit de prophétie, et c'est un de ces passages qui attestent, d'une façon particulière, l'inspiration divine de ses écrits [3860, 4011]. Car, bien que la prophétie que nous avons sous les yeux ne soit pas encore accomplie en ce qu'elle a de plus essentiel, elle l'est d'une manière assez remarquable pour mériter, dans son ensemble, une pleine confiance ; la voici :

4155. (11.) Non, répond l'Apôtre ; les Juifs ne sont pas tombés pour toujours. Dire que le salut parvient aux nations afin de provoquer à jalousie les enfants d'Israël, c'est dire qu'un jour viendra où, stimulés par l'exemple et par la foi des nations, leur cœur se tournera vers Dieu. Bien plus, si par leur chute le monde s'est vu enrichi des grâces de Dieu, leur retour en masse sera une bénédiction ineffable pour le monde entier (12) ; et si leur réjection a coïncidé avec la réformation du monde (15), si elle l'a même facilitée [3814], leur retour sera comme une vie d'entre les morts, ou l'occasion et le moyen de conversions innombrables et de réveils inouïs parmi les peuples. En attendant, Israël demeure une sainte race ; sainte dans ses prémices (16) : André, Pierre, Jean, Jacques, Paul et ceux de leurs frères en la chair qui reçurent l'Evangile ; sainte dans sa racine :

(Romains 11 : 22.)

Abraham, Isaac et Jacob; sainte aussi dans son ensemble, mais d'une autre manière, car les mots *saint* et *sainteté*, comme les mots *foi* et *fidèle* ont un sens large et un sens étroit, faciles à distinguer suivant les cas. L'Apôtre compare les convertis d'entre les nations aux branches d'un olivier sauvage qui auraient été greffées sur les branches tronçonnées d'un olivier franc, le peuple juif (13, 17, 18). Il les invite en conséquence à ne pas triompher de la chute d'Israël, à ne pas le mépriser (ce que font, hélas! tant de soi-disant chrétiens); mais à se souvenir qu'après tout, Israël est la racine d'où les païens convertis et ceux qui en descendent tirent leur sève et leur huile. Il est vrai que les branches du véritable olivier furent retranchées à cause de leur incrédulité, et que nous, qui les avons remplacées, nous nous tenons debout par la foi; mais malheur à ceux qui ne voient là qu'une occasion de s'enorgueillir! (19-21.) Demeurons plutôt dans une crainte salutaire; car si Dieu n'épargna pas les branches naturelles, il n'a pas épargné non plus cette Eglise de Corinthe d'où Paul écrivait, ni celles d'Ephèse, de Philippes, de Césarée, d'Antioche, branches entées sur l'olivier, branches maintenant retranchées; et l'Eglise de Rome elle-même, à qui Paul adressait sa lettre, qu'est-elle devenue?

4156. (22.) Tout ceci conduit à considérer Dieu sous le double aspect de sa bonté et de sa sévérité. Les uns, ne voulant voir en Dieu qu'un Dieu de bonté, finissent par annuler sa justice. De cette manière, ils font de lui un complice de nos iniquités, un ami et un fauteur du vice : idée de Dieu qui est souverainement fausse et immorale. D'autres, tout pénétrés de terreur, ne voient que la sévérité avec laquelle Dieu traite, de siècle en siècle, le monde des impies, et qu'il révélera plus magnifique et plus épouvantable encore au dernier jour : idée partiale également, quoique dans un autre sens; erreur qui éloigne de Dieu, et qui, par là, produit les mêmes conséquences d'immoralité. C'est donc à considérer tout à la fois la bonté et la sévérité de Dieu que gît la sûreté de nos âmes. Quand on voit de quels jugements il a frappé le Juif incrédule, si longtemps comblé des bontés de son Dieu, il y a de quoi nous faire réfléchir nous-mêmes, objets actuels de ses promesses. Pour qu'il ne nous arrive pas comme à eux, croyons à l'amour de Dieu tout en pensant à sa sévérité, et croyons à sa sévérité sans jamais oublier son amour. En d'autres termes, croyons du cœur à Jésus-Christ, car c'est en lui que l'Eternel est un Dieu fort, juste et sauveur (Es. 45 : 21).

(Romains 11 : 23-29.)

4157. (23-29.) Pour en revenir à Israël, ce malheureux peuple sera donc relevé de son incrédulité, et alors il sera enté de nouveau. Il n'y a rien là qui dépasse la puissance de Dieu ; car s'il a pu se former un peuple d'entre les païens, il doit lui être plus facile, pour ainsi dire, de rétablir les Juifs dans leur état primitif. Ils eurent le tort de se croire pour toujours le peuple de Dieu à l'exclusion de tous les autres. N'allons pas nous imaginer que nous, issus des païens, nous le soyons devenus à l'exclusion perpétuelle des enfants d'Israël. Leur endurcissement n'est que partiel, et il ne doit durer que jusqu'à ce que la plénitude des nations soit entrée. Alors, selon les oracles des prophètes (Es. **59 : 20, 21**), la plénitude des Juifs entrera pareillement dans la voie du salut qui est en Jésus-Christ (12). Pour le moment, ils en rejettent la bonne nouvelle, et c'est pour cela qu'ils sont encore sous la malédiction prononcée par le plus ancien de leurs prophètes et déjà si souvent accomplie [1033, 1034] ; mais ils ne laissent pas d'être, en tant que peuple et pour un temps à venir, les objets d'une élection et d'une vocation de Dieu qui ne sauraient se démentir.

4158. Vue en ce qu'elle a d'essentiel, rien de plus clair que cette admirable prophétie. Israël sera réintégré dans l'alliance de Dieu. Mais, est-ce à dire que tous les individus qui appartiendront à ce peuple au jour de sa conversion seront vraiment convertis ! Le rétablissement d'Israël doit-il s'entendre de son retour dans le pays de Canaan ? Ce retour précédera-t-il ou suivra-t-il sa conversion ? Après ce grand événement, Israël continuera-t-il de former un peuple à part ? Enfin, que faut-il entendre par la plénitude des nations qui doit être entrée avant que tout Israël soit sauvé ? Il y a diversité d'opinions entre les chrétiens sur tous ces points et il est pénible de devoir prendre un parti, vu que, de manière ou d'autre, on se met en désaccord avec des hommes éminents par leur foi et par leur piété. Sans répéter ce que j'ai dit si souvent sur les obscurités dont il a plu à Dieu d'envelopper ses oracles, même les plus clairs, et laissant de côté les questions auxquelles cette prophétie ne me paraît toucher nullement (comme de savoir si le rétablissement d'Israël aura lieu avant ou après le retour du Seigneur), je dirai qu'à mes yeux le verset 25 ne saurait avoir d'autre sens, sinon qu'un jour tous les peuples de la terre abandonneront l'idolâtrie pour se ranger sous les étendards de l'Evangile. Cela ne signifie pas que les cœurs de tous seront régénérés, que tous auront revêtu la robe de noces ; mais tous, bons et mauvais,

seront entrés dans la salle du festin (Matth. 22 : 10). C'est alors que la plénitude des Juifs (remarquez le même mot aux versets 12 et 25) entrera à son tour, et que sa conversion sera pour le monde christianisé comme une vie d'entre les morts. Croire, après cela, que les Juifs seront remis en possession de Canaan sans s'être auparavant convertis, c'est ce qui me paraît contraire à la marche constante de l'Eternel envers son peuple [1192]; et même, penser qu'une fois rétablis dans la terre sainte et convertis, ils y reprendront leur antique position, religieusement distincte au milieu des autres peuples, c'est ce que je ne saurais concilier avec ce qui est dit, qu'en Jésus-Christ il n'y a ni Juif, ni Grec (Gal. 3 : 28). Cette dernière considération fait douter à quelques-uns qu'Israël doive occuper de nouveau le pays de ses pères; mais pourquoi non, s'il est bien entendu d'ailleurs que ses institutions et son culte d'alors ne seront pas de nature à rompre l'unité du corps de Christ, corps dont Israël sera peut-être le membre le plus éminent?

4159. (30-36.) Quoi qu'il en soit de ces idées, que je ne donne pas à mes lecteurs sans quelque défiance, il demeure parfaitement certain que les nations, toutes rebelles, sont reçues les unes après les autres en la miséricorde de Dieu; il ne l'est pas moins que les Juifs obtiendront aussi miséricorde, malgré leur rébellion actuelle. De cette manière, tous les peuples de la terre auront été successivement en état de révolte contre Dieu, mais un jour vient où ils rentreront tous dans l'ordre, par un effet de la grâce de ce même Dieu. C'est après avoir exprimé cette grande et touchante prophétie, que, toujours sous l'inspiration divine, l'Apôtre cède à une de ces émotions qui lui sont si ordinaires et qui montrent combien son âme était pénétrée des vérités qu'il annonçait. Non, rien n'est profond ni abondant comme la sagesse et la science de Dieu; rien n'est insondable comme ses jugements, ni inscrutable comme les moyens qu'il emploie pour arriver à ses fins. Personne ne fut avec lui quand il formait ses plans; personne ne peut se vanter de lui avoir été nécessaire pour les exécuter. De lui, par lui et pour lui sont toutes choses. Tout procède de lui, tout se fait par lui, tout s'accomplit pour lui. A lui donc soit la gloire éternellement. Amen! — Oh! mes chers lecteurs, n'hésitez pas à joindre votre *amen* à celui de Paul. Mais la vraie manière de le faire, c'est de reconnaître sincèrement que tout ce que vous possédez : corps, vie, âme, repentance, foi, sainteté, tout vous vient du Seigneur; que tout ce qu'il y a de bon en vous s'est fait par sa Parole et par son Esprit; c'est enfin de vouloir rapporter à sa gloire votre

(**Romains 12** : 1; 2.)

existence tout entière, dès ce monde et pendant l'éternité; ce qui suppose à coup sûr qu'on est réellement converti.

CCCIX. — Conséquences morales de la doctrine posée dans l'épître.

4160. La quatrième partie de l'épître est toute d'exhortations, et c'est ainsi que l'Apôtre complète l'exposition de la doctrine du salut. Il rappelle aux fidèles de Rome les devoirs de ceux qui sont justifiés par la foi, devoirs qui résultent précisément de ce qu'ils ne sont plus sous la loi, mais sous la grâce. Il avait dit que les justifiés « marchent, non selon la chair, mais selon l'Esprit » (ch. **8** : 1); il va nous apprendre ce que c'est que marcher de cette manière.

4161. (**12** : 1.) Le grand motif qui détermine la conduite d'un enfant de Dieu, c'est la considération de la miséricorde qui lui a été faite. L'amour infini que le Père nous a témoigné et la réconciliation qu'il a opérée par le sacrifice de son Fils sollicitent de notre part quelque chose d'analogue, et ce quelque chose le Saint-Esprit le produit en nous. Il ne saurait plus être question d'offrir à Dieu des victimes d'expiation à côté de la grande victime dont le sang coula en Gethsémané et sur le Calvaire; mais il y avait, sous l'ancienne loi, des sacrifices d'actions de grâces, types de la consécration de nos personnes à celui qui nous a tout pardonné. Il faut que, saints sacrificateurs, nous lui offrions nos corps, et par là tout notre être, comme une victime « vivante » et non sanglante; « sainte, » d'une sainteté réelle et non conventionnelle; « agréable à Dieu, » c'est-à-dire acceptée de lui, étant offerte par la foi. Voilà ce qui constitue essentiellement le culte spirituel des rachetés, selon la Parole de Dieu, et, si vous y réfléchissez, rien n'est plus raisonnable.

4162. (2.) Cette entière consécration de nos âmes et de nos corps à Celui qui les a rachetés ne peut se faire sans que nous rompions avec les principes, les maximes, les coutumes, le train de vie du présent siècle, généralement si contraires à la volonté de Dieu. Pour cela, il faut que nous soyons transformés par le renouvellement de notre entendement, ou régénérés; car, dans son état naturel, notre âme est toute au présent siècle, et nous ne saurions en venir à aimer ce que nous haïssions, à haïr ce que nous aimions, sans que notre être soit complétement changé. Or, ce qui constitue essentiellement en nous l'être moral, c'est la volonté : une volonté opposée à celle de Dieu, tant que nous ne sommes pas convertis. C'est donc seulement

après notre conversion que nous pouvons connaître par expérience ce qu'est la volonté du Seigneur. Jusque-là, nous ne la faisons pas, et, parce que nous ne la faisons pas et qu'elle est en opposition avec la nôtre, elle nous déplaît souverainement. Mais une fois convertis et faisant la volonté de Dieu, nous ne saurions manquer de la trouver bonne, aimable et parfaite. Et si l'on s'étonnait que l'Apôtre adressât une telle recommandation à des gens qu'il suppose évidemment changés, je ferais observer que notre rupture avec le monde et le renouvellement de notre cœur ne sont, en aucun temps, tellement consommés qu'il ne reste plus rien à y ajouter.

4163. (3-5.) La pensée de l'Eglise était une de celles qui préoccupaient le plus notre apôtre. Nous l'avons vu dans toutes ses épîtres, et ce sujet ne pouvait manquer d'avoir sa place dans un traité de théologie tel que celui-ci. Le devoir de ceux qui sont justifiés par la foi étant de se consacrer entièrement à Dieu et de vivre d'une manière distincte de celle du monde, il résulte de ces deux faits qu'ils forment une société à part, une sainte assemblée qui manifeste par son existence même la présence de l'Esprit de Christ sur la terre. Or, s'il est indispensable, pour la gloire du Seigneur, que chacun de ses rachetés vive d'une vie sainte, il ne l'est pas moins que, dans leur capacité collective, ou en corps d'Eglise, ils donnent au monde le spectacle d'une société bien organisée. Le grand moyen pour cela, c'est que les membres de l'Eglise soient revêtus d'une véritable humilité et animés d'une charité sincère. Humbles, nous ne surferons pas notre valeur réelle; charitables, nous nous traiterons les uns les autres comme membres du même corps, et ce ne seront pas les plus faibles que nous honorerons le moins. Humbles et charitables tout à la fois, il est clair que nous ne serons jamais l'occasion de scandales tels que ceux qui avaient affligé l'Eglise de Corinthe.

4164. (6-8.) Il est nécessaire aussi, dans l'intérêt de l'ordre, que ceux qui ont reçu du Seigneur des dons spéciaux pour l'édification commune, puissent les exercer, qu'ils les exercent réellement et qu'ils n'exercent que ces dons, sans aspirer à une position et à une activité qui ne leur appartiennent pas. Encore sur ce point, il faut humilité et charité chez tous. A défaut de quoi, on verra des hommes (et souvent un seul homme dans une Eglise nombreuse) s'arroger tous les emplois; parce que d'autres, peu soucieux du bien qu'ils pourraient faire, aiment mieux enfouir le talent qui leur est confié. Tout comme on en verra qui, par orgueil, ne voudront pas que personne

(**Romains 12** : 9-21 ; 9-11 ; 12.)

ait, dans l'Eglise, aucune charge spéciale d'enseignement, d'exhortation, de présidence, d'administration.

4165. Je rappelais tout à l'heure l'Eglise de Corinthe, où l'orgueil avait fait tant de mal ; ne remarquez-vous pas avec moi le silence que l'Apôtre garde là-dessus, bien qu'il écrivît de cette ville même. Nouvelle preuve de sa charité. Quand il l'avait fallu, il s'était adressé directement aux coupables ; mais parler défavorablement d'eux à d'autres qu'à eux, c'est ce que l'Esprit qui l'animait ne lui aurait pas permis.

4166. (9-21.) L'Apôtre continue à diriger notre attention sur la charité et sur l'humilité, ces deux grands traits du caractère chrétien. Il entremêle son discours d'exhortations générales qui ne sont pas sans rapport avec son sujet spécial ; toutefois ce n'est plus essentiellement en vue de l'ordre qui doit régner dans l'Eglise.

4167. (9-11.) Aimer sans sincérité, ce n'est pas aimer ; et combien de protestations d'amitié, dans le monde, sans véritable affection. De plus, l'affection chrétienne ne peut réellement animer que des cœurs qui ont en horreur le mal et qui se tiennent collés au bien. Tout se lie en morale. Celui qui s'adonne au péché peut avoir de vives passions, égoïstes et charnelles ; mais aimer qui que ce soit et quoi que ce soit en Christ, c'est ce qui lui est impossible. Si nos cœurs, au contraire, ont été purifiés par la foi, cette même foi nous unit à tous les disciples du Sauveur par les liens d'une vraie fraternité, comme elle nous remplit d'une bienveillance universelle ; de là, des attachements sincères, des prévenances et des égards mutuels, honnêteté qui n'est pas dictée par les convenances sociales, mais par l'amour ; de là, un vif désir de se rendre utile et un grand empressement à se mettre au service d'autrui. Hélas ! depuis Caïn jusqu'à nos jours, l'expérience démontre que la fraternité en Adam ne suffit pas pour unir les cœurs !

4168. (12.) Dire que la vraie charité est inséparable de la pureté, c'est dire aussi qu'elle l'est de la piété. Comment aimer ses frères, aimer son prochain, tant qu'on n'aime pas Dieu ! Aussi l'Apôtre est-il conduit, par une liaison toute naturelle, à faire ici la peinture d'une âme pieuse. Etre, dans ses relations avec Dieu, plein d'une sainte ferveur ; se donner entièrement à lui, comme un esclave à son maître ; se réjouir des espérances que sa Parole nous ouvre ; souffrir avec patience les maux qu'il nous assigne ; persévérer enfin dans la prière : tel est le propre d'une piété véritable. Et voyez comme tout cela se

lie. Il n'y a que l'amour pour réaliser ces merveilles. Lui seul peut faire que, passionnés comme nous le sommes de liberté, nous nous livrions entre les mains de Dieu; que, si fort attachés au présent et répugnant si fort à toute douleur, nous puissions nous réjouir dans la souffrance, et, par cette joie, ne presque plus sentir nos peines; que, nous enfin, qui ne goûtons volontiers que la compagnie de ceux qui flattent nos passions, nous en venions à estimer au-dessus de tout, et à rechercher par nos prières la sainte société de Dieu! Et si nous aimons Dieu, comment n'aimerons-nous pas ceux qui sont nés de lui?

4169. (13-15.) D'une exhortation à la piété, qui n'est autre que l'amour de Dieu, il est donc facile de revenir à l'amour des frères, ou de ceux que l'Evangile appelle les saints. Si nous les aimons, il est sûr que nous ne les laisserons pas dans le besoin. La bienfaisance et l'aumône rentrent ainsi dans la charité, bien que ce ne soit pas toute la charité (1 Cor. 13 : 3). Les étrangers auront aussi part à notre affection, et quand ils se réclameront de nous, nous ne les repousserons pas : c'est le propre de l'hospitalité. Les hommes mêmes qui nous persécutent seront les objets de notre bienveillance : nous leur rendrons bénédictions pour malédictions; car, en général, le disciple de Jésus ne sait pas maudire. Du reste, nos cœurs doivent être animés d'une telle sympathie, qu'oubliant nos propres douleurs, nous sachions nous réjouir de ce qui fait la joie de nos frères, et qu'oubliant aussi nos sujets de joie, nous sachions pleurer avec ceux qui pleurent. Tout cela doit partir du cœur et ne pas consister en vaines grimaces, comme il arrive chez les gens du monde, si habiles à se déguiser. Que ce ne soit pas non plus cette sympathie qui n'est due qu'à un secret retour sur soi-même; égoïsme qui nous ferme le cœur, s'il s'agit de maux dont nous pouvons nous croire à l'abri, ou qui y soulève des mouvements d'envie, s'il s'agit de biens auxquels il nous semble que nous aurions autant de droit que personne.

4170. (16.) La perfection de la charité, de la sympathie, de l'union des cœurs, consisterait à ce qu'il y eût entre tous, au milieu de différences extérieures inévitables, une parfaite communauté de pensées et de sentiments, surtout dans l'estime qu'on fait les uns des autres. L'acheminement à cet idéal, c'est encore l'humilité. Pour marcher d'accord avec un enfant, il faut qu'on se mette à son pas; pour être avec lui la main dans la main, il faut qu'on se baisse, car il ne saurait se hausser. Ne recherchons pas les choses que les hommes réputent élevées, grandes, magnifiques; tenons-nous plutôt parmi celles qu'ils

(**Romains 12** : 17-21. **13** : 1-5.)

appellent petites et qui sont humbles. Ne soyons pas fiers de notre prétendue sagesse; et, quant à la vraie, ne croyons pas qu'elle réside en nous seuls ou que nous en ayons la meilleure part. De cette manière, nos yeux, nos cœurs, nos mains se rencontreront plus aisément : car si tous s'élèvent, chacun voudra monter le plus haut; mais si tous s'humilient, un même niveau les trouvera prosternés la face contre terre.

4171 (17-21.) Supposez donc un homme humble et charitable tout à la fois : impossible qu'il rende à quelqu'un mal pour mal ; rappelez-vous David et Scimhi. Il aime trop son prochain et il a trop à cœur la gloire de Dieu pour nourrir des intentions malveillantes, lors même qu'elles sembleraient se justifier par le mal qu'on lui a fait. Non content de cela, il s'efforce d'être en paix avec tout le monde. Ce n'est pas toujours possible, car nous ne devons pas acheter la paix aux dépens de Dieu et de nos devoirs; mais tout ce que la charité et l'humilité peuvent conseiller de renoncement à sa propre volonté, à ses propres intérêts, à son propre repos; tout ce qu'elles savent dicter de bons procédés, de support, de patience; tout cela doit être mis par nous en usage, afin d'avoir la paix avec tous les hommes. C'est pourquoi nous nous garderons de toute vengeance, car ce serait accepter la guerre et la prolonger; au lieu de cela, nous laisserons agir la justice de Dieu, nous lui ferons place en quelque sorte, comprenant bien que la vengeance est une usurpation sur ses droits souverains. Loin donc de rendre le mal pour le mal, nous rendrons plutôt le bien pour le mal, et, de vaincus que nous paraissions, nous sortirons vainqueurs de cette lutte; nos ennemis se sentiront comme brûlés par notre amour, et à force de leur faire du bien, nous finirons peut-être par surmonter leur malveillance.

4172. (**13** : 1-5.) Il n'est pas de devoir sur lequel la Parole de Dieu soit plus explicite que sur la soumission qui est due aux autorités civiles. « Rendez à César ce qui est à César, » avait dit notre Seigneur. Ici, l'exhortation se formule en des termes plus généraux, afin qu'elle puisse s'appliquer à tous les temps et à tous les lieux. Dieu veut la société; celle-ci suppose un ordre établi, et l'ordre ne peut subsister que s'il y a quelque autorité qui le maintienne; condition d'existence tellement indispensable, que le plus mauvais gouvernement vaut mieux que l'absence de tout gouvernement, ou que ce qu'on appelle l'anarchie. C'est donc par la volonté de Dieu qu'il y a des autorités dans l'Etat. En conséquence, ceux qui résistent à l'autorité résistent

(**Romains 13** : 6, 7; 8-16.)

à l'ordonnance de Dieu ; ils pèchent et s'exposent aux coups de la justice divine. Le magistrat est établi pour réprimer le mal qui abonderait dans la société et la détruirait bientôt, s'il n'y avait des lois et des juges. Sous ce rapport, on peut dire avec le Saint-Esprit, que ceux qui nous gouvernent, quels qu'ils soient, sont serviteurs de Dieu pour le bien de tous. De là résultent deux choses : la première, que, si nous sommes des citoyens paisibles et soumis, nous n'aurons généralement rien à craindre de l'autorité; la seconde, que nous devons lui obéir, non pas seulement à cause de l'épée qui est en sa main, mais encore par motif de conscience, à cause de l'origine de son pouvoir. Mais si le prince, s'opposant à l'autorité divine, exige de nous le contraire de ce qu'elle veut, que ferons-nous? La réponse se trouve ailleurs (Actes **5** : 29). Et s'il nous persécute à cause de notre foi? Nous prierons pour lui ; et, afin de surmonter le mal par le bien, loin de nous révolter, nous montrerons un véritable empressement à obéir en tout ce qui n'est pas immoral. Or, remarquez qu'au temps de l'Apôtre les Juifs subissaient le joug d'une puissance étrangère à laquelle plusieurs pensaient que la religion même leur ordonnait de se soustraire ; les Romains, de leur côté, n'avaient été délivrés de la tyrannie des Tibère, des Caligula et des Claude, que pour tomber sous celle d'un Néron.

4173. (6, 7.) Ils étaient lourds aussi les impôts et les péages qui pesaient alors sur les ressortissants du vaste empire romain, et il y aurait eu immensément à dire, même au point de vue moral, sur l'emploi qu'on faisait des sommes énormes qui entraient dans le trésor public, ou enrichissaient les agents du fisc. Or, sans prétendre que des citoyens n'aient, dans aucun cas, à se faire rendre compte des deniers publics, ce que la politique moderne a introduit en maints royaumes, la Parole de Dieu exige que nous contribuions sans murmures aux charges de la société, et que nous voyions surtout le côté par lequel ces charges sont un vrai bien, puisque c'est par le produit des impôts et des péages que l'Etat pourvoit au maintien de l'ordre public. Non-seulement nous payerons loyalement les impôts ; mais, ce qui est souvent plus difficile, nous aurons pour ceux qui nous gouvernent la crainte et le respect qui sont dus à leurs fonctions et à leur rang : c'est ainsi que nous leur rendrons tout ce qui leur appartient.

4174. (8-16.) Du reste, nous nous devons tous beaucoup les uns aux autres; et il faut que nous ayons à cœur de nous acquitter envers chacun, sans rien redevoir à personne. Sur un point toutefois, nous

ne nous estimerons jamais libérés. Plus nous aimerons nos frères, plus nous éprouverons le besoin de les aimer encore. Ou bien, cela veut dire que, pour nous acquitter envers notre prochain, il faut l'aimer; car celui qui aime accomplit la seconde table de la loi, comme il est facile de s'en assurer par l'examen de chacun des commandements dont elle se compose. En général donc, l'amour est l'accomplissement de la loi.—Quelques personnes entendent le verset 8 comme si l'Apôtre avait voulu interdire aux fidèles de contracter aucune espèce de dettes. Sans doute qu'emprunter pour se livrer à de folles dépenses ou à des spéculations hasardées, emprunter sans savoir de quelle manière on remboursera, emprunter enfin et se faire presser pour s'acquitter, bien qu'on soit dans l'aisance; rien de cela ne saurait se concilier avec les dispositions d'un disciple de Jésus-Christ, mais je doute qu'on ait là le vrai sens du passage.

4175. (11-14.) Pour rendre ses lecteurs sérieusement attentifs à ses exhortations, l'Apôtre leur fait observer que c'était l'heure de veiller et non de dormir, parce que le salut était plus près d'eux que lorsqu'ils avaient cru. Le salut signifie ici la délivrance finale, l'entière rédemption de nos corps, au jour de la venue de Jésus-Christ (**8** : 23). Ainsi, ce que, dans le langage des hommes, on appelle LA MORT, dans le langage de la foi, s'appelle LE SALUT; et au lieu de dire, comme beaucoup de gens le feraient et comme cela est vrai en un certain sens : Le jour s'en va et la nuit vient (Jean **9** : 4); le Saint-Esprit dit aux fidèles : La nuit tend à sa fin et le jour va luire! En effet, tandis que, pour le mondain, il n'y a de lumière que celle de la vie présente, et qu'il n'y a que ténèbres au delà du sépulcre; pour l'enfant de Dieu, c'est la vie présente qui est une nuit, en comparaison du grand et beau jour de la venue de Jésus-Christ, et de la glorieuse éternité qui doit suivre. Mais comme Paul le disait aux Thessaloniciens (1 Thess. **5** : 4-8), il en résulte que le fidèle, véritable enfant de la lumière, doit éviter toute œuvre de ténèbres; non-seulement la gourmandise, l'ivrognerie, le libertinage, l'impureté, œuvres d'iniquité qui se consomment généralement la nuit; mais encore les disputes, la jalousie et bien d'autres péchés non moins graves. Nous savons d'ailleurs qu'au jour de Christ il faudra être trouvé revêtu et non pas nu (2 Cor. **5** : 3); or, c'est par la foi qu'on se revêt de la robe de noce, vêtement du salut qui ne saurait être autre chose que la grâce et les mérites de notre Seigneur Jésus-Christ. Enfin, puisque le principe du péché est dans le déréglement de nos désirs, il s'agit de nous surveiller

nous-mêmes à cet égard. Ne regardons pas comme un bonheur de pouvoir toujours nous satisfaire, et ne craignons pas les privations par lesquelles les convoitises de notre chair sont mises sous une utile et sévère discipline.

4176. (**14 : 1-23; 15 : 1-4.**) C'est ici la quatrième fois que l'Apôtre revient sur un devoir dont la valeur résulte de l'insistance même qu'il y met [3974, 3981, 3987]. Il faut dire que personne n'était mieux placé pour le recommander, non-seulement parce qu'il eut souvent l'occasion d'appuyer de son exemple le précepte, mais encore parce qu'il s'en faut de beaucoup qu'il fût un de ces faibles qu'il recommandait à la condescendance de leurs frères. Par les faibles en la foi, il entend ici, comme ailleurs, ceux qui, comprenant difficilement les principes de la liberté chrétienne, ne pouvaient se faire à l'idée que ce qui avait été déclaré impur par la loi de Dieu (certains aliments par exemple), pût cesser d'être impur, ni que les choses jadis saintes, selon cette même loi, n'eussent pas conservé une sainteté particulière. Il faut bien considérer ce point, afin qu'on ne pense pas qu'il eût envisagé comme une simple faiblesse, d'estimer, par exemple, qu'on peut en certaines occasions haïr ses ennemis, ou se soulever contre l'autorité, ou avoir quelque indulgence pour ses penchants charnels. Mais avec une foi vraie, vive et sainte, avec une foi sur bien des points fort éclairée, on peut conserver des faiblesses du genre de celles que Paul avait en vue; comme serait parmi nous l'importance qu'on attache à certains jours de fête, aux murs des temples, au costume des officiants, au chant des psaumes ou à celui des cantiques, à l'usage des liturgies dans le culte, faiblesses d'autant moins excusables qu'il n'y a pas ici de loi de Dieu à alléguer pour leur défense, mais faiblesses néanmoins qu'il faut savoir ménager.

4177. Au surplus, ces faiblesses des fidèles ne peuvent porter, on le conçoit, que sur des choses pour lesquelles il n'y a ni injonctions, ni prohibitions expresses du Seigneur. L'Apôtre en cite deux qui consistaient, l'une à ne se nourrir que de légumes, plutôt sans doute que de s'exposer à manger des viandes consacrées aux idoles; l'autre, à estimer certains jours particulièrement saints, selon des ordonnances antérieures qui n'avaient pas été formellement révoquées par Jésus-Christ. Il suppose d'ailleurs évidemment que ces erreurs, légères en soi, n'étaient pas aggravées par l'erreur judaïsante au sujet de laquelle il avait dû écrire aux Galates toute une lettre. Ce n'était pas pour pouvoir être sauvés que ceux-là ne mangeaient pas de viande, ni que ceux-ci ju-

(Romains 14 : 1-12.)

geaient un jour au-dessus de l'autre. Ils croyaient tous être par là plus agréables au Seigneur qui les avait rachetés. C'est un premier point qu'il faut noter soigneusement; car si nous devons, dans une certaine mesure, condescendre aux infirmités de tout le monde, il s'agit surtout de condescendre à celles de nos frères en la foi. Ainsi, lorsque dans une Eglise composée généralement de gens pieux, bon nombre d'entre eux tiendraient, par faiblesse de foi, à certaines pratiques non expressément contraires à l'Evangile, il serait bon d'user envers eux du support que recommande l'Apôtre; mais si le maintien de ces pratiques était réclamé par une multitude ignorante et incrédule, dans l'intérêt de ses habitudes hypocrites et formalistes, il y aurait certainement de tout autres devoirs à remplir.

4178. (14 : 1-12.) Cela posé, nous ne devons faire aucune difficulté de recevoir dans l'Eglise ceux qui ont des faiblesses compatibles avec la foi, de leur ouvrir nos maisons, de leur témoigner en toute rencontre que nous les tenons pour frères, d'y mettre même un empressement particulier, évitant surtout d'entrer avec eux dans des disputes d'opinions, comme dit l'Apôtre. Non que nous ne devions chercher à les éclairer s'ils nous questionnent ou si l'occasion s'en présente naturellement; mais il ne faut pas nous croire obligés de les amener à nos convictions, comme si les différences qui nous séparent étaient fort essentielles. Après quoi, nous devons éviter de mépriser celui qui est faible en la foi (3), comme il lui est interdit, à son tour, de condamner ceux qui, plus éclairés, ne se font pas les mêmes scrupules que lui.

4179. Les motifs à en user ainsi, sont d'un ordre très élevé. Si nous devons accueillir les faibles, c'est que Dieu lui-même les a reçus; et si le faible ne doit pas juger le fort, c'est que celui-ci a pour maître le Seigneur (3, 4). Est-il à blâmer de ce qu'il marche d'un pas ferme dans le service de son Maître? Serait-il avantageux à la gloire du Seigneur que tous ses serviteurs fussent également faibles? Ne doit-on pas s'attendre plutôt qu'il rendra les forts plus forts encore? La grande raison d'ailleurs pour que des frères se supportent, c'est que les uns et les autres agissent par la foi, bien qu'avec des lumières différentes; c'est qu'ils ont, les uns et les autres, réellement à cœur de faire ce qui est agréable au Seigneur (6); c'est qu'ils sont à lui et dans la vie et dans la mort (7-9), à lui qui s'est donné pour chacun d'eux et qui a repris la vie pour dominer sur tous; c'est enfin parce que juger nos frères c'est empiéter sur les droits judiciaires du Seigneur,

et oublier que le plus fort même a des faiblesses dont il rendra compte à Dieu (10-12).

4180. (13-23.) Là ne se se bornent pas nos devoirs envers les faibles : il faut de plus que nous évitions de leur être une occasion de péché, ou en les contristant par des choses au fond assez indifférentes, ou en leur faisant faire, à notre exemple, des démarches que leur conscience condamnerait (14, 23, 15). Dans l'un et l'autre cas, il y a manque de charité, et, autant qu'il est en soi, l'on pousse à sa perte une âme pour laquelle le Seigneur mourut; dans l'un et l'autre cas, on expose au blâme une chose bonne au fond (16), je veux dire la liberté des enfants de Dieu ; dans les deux cas enfin, on oublie que ce qui fait l'essence des priviléges du royaume de Dieu, ce n'est pas la liberté de faire ou de ne pas faire, mais la justice, la paix et la joie, fruits du Saint-Esprit (17) ; ceci doit aller avant tout. Il sera donc à la fois agréable à Dieu et approuvé des hommes (18) celui qui, renonçant par condescendance à sa liberté dans les choses où il est réellement libre, montre sa soumission au Seigneur par cette condescendance même, afin de procurer la paix et l'édification de l'Eglise (19), objets d'une importance suprême. Agir autrement, c'est pécher d'une façon très positive. Mieux vaudrait ne jamais manger de viande, ne jamais boire de vin, que d'être une occasion de chute à ses frères (20, 21) ; car, en définitive, il n'est point ordonné de manger de la viande ni de boire du vin : ceci rentre dans les choses permises, dont on doit s'abstenir, si elles n'édifient pas.

4181. (22.) Il faut donc savoir, à l'occasion, faire le sacrifice de sa foi ; par où l'on ne saurait entendre ici que certaines persuasions au sujet de ce qui est permis ou non. Celui qui mangeait librement de la viande sans s'informer si elle avait été consacrée aux idoles, *croyait* qu'en Jésus-Christ toutes choses sont pures (20), c'est-à-dire, que sous l'Evangile nul aliment n'est souillé, et il avait raison de le croire. Mais suivant les cas, il devait réserver pour lui ses convictions, garder sa liberté devant le Seigneur, et en faire le sacrifice dans l'intérêt de ses frères, s'il ne voulait s'exposer au jugement de Dieu. Il est clair du reste que, dans le doute, il faut s'abstenir ; car, en matière pareille, tout ce qui ne se fait pas avec une entière persuasion, ou, comme dit l'Apôtre, « avec foi, » est péché (23). Maxime qui, même en la généralisant, demeure vraie ; puisqu'elle revient à dire que celui qui est dans la chair ne saurait plaire à Dieu.

4182. (**15 : 1-4.**) En résumé donc, il faut que celui qui est fort, loin

(**Romains 15** : 5-7.)

d'écraser les faibles de sa supériorité, sache porter leurs infirmités et, en vue de leur édification, renoncer à ce qui lui serait agréable. Dans ces questions de liberté chrétienne, nous nous laissons fort souvent conduire par ce qui nous plaît, bien plus que par le désir de glorifier le Seigneur. Mais combien cela n'est-il pas indigne d'un disciple de ce Jésus, qui, loin de chercher sa propre satisfaction, a tout quitté et tout souffert pour nous; lui, le Tout-Puissant, pour nous qui, par nature, ne sommes pas des faibles en la foi, mais des méchants et des impies (Rom. **5** : 6). A ce sujet, l'Apôtre emprunte d'un psaume une citation bien significative (**69** : 8), et il termine par quelques mots non moins dignes d'attention : « Toutes les choses qui ont été écrites auparavant, l'ont été pour notre enseignement, afin que par le moyen de la patience et de la consolation des Ecritures, nous possédions l'espérance. »

CCCX. — Conclusion de l'épître; vœux et salutations.

4183. Avant de passer outre, résumons le traité théologique dont nous venons de faire l'étude. Tous étant pécheurs, nul ne saurait être juste autrement que par la foi; c'est ce qui a d'abord été nettement établi par l'écrivain inspiré. Puis, ayant exposé et demontré la doctrine de la justification par la foi, il a parlé des priviléges du pécheur, justifié et réconcilié de la sorte avec Dieu. Cela fait, il a montré que la doctrine du salut gratuit n'est point en contradiction avec les prérogatives de l'ancien peuple. Il vient enfin de tracer le tableau des dispositions morales du fidèle, dispositions qui consistent essentiellement dans l'humilité et dans la charité, jointes à des mœurs pures. Sans toucher aux détails de la vie, il nous a cependant montré les fidèles tour à tour membres de l'Eglise et de la société civile; puis il nous a dit de quelle manière ils doivent se conduire les uns envers les autres, relativement à certains scrupules de conscience. A partir de cet endroit, l'épître, toujours inspirée assurément, reprend le caractère d'une lettre toute simple, dans laquelle le cœur parle au cœur, sans autre plan que d'exprimer comme elles se présentent, les choses dont on a à s'entretenir, et où les idées se rattachent souvent les unes aux autres par un simple mot arrivé sous la plume de l'écrivain.

4184. (5-7.) Ainsi, l'Apôtre venait de parler de la patience et de la consolation que donnent les Ecritures; de là, il passe à exprimer le vœu que le Dieu de la patience et de la consolation inspire aux fidèles de

(**Romains 15** : 8-13; 14-32.)

Rome cet amour, ce bon accord dont il les avait entretenus, afin qu'étant tous un en Christ, ils glorifiassent d'une même bouche le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ, et qu'ils se fissent accueil les uns aux autres, de même que le Christ les avait pris à lui pour la gloire de Dieu. Ce vœu si excellent, qui nous montre de nouveau tout ce qu'il y avait de charité dans le cœur de Paul, nous rappelle en même temps deux grandes doctrines morales : l'une, l'importance de l'union entre les disciples de Jésus-Christ; l'autre, le devoir de se proposer toujours pour but la gloire de Dieu.

4185. (8-13.) C'est aussi la gloire de Dieu, et notamment la gloire de sa vérité ou de sa véracité, que Jésus-Christ a eu en vue, lorsque, se mettant au service de la circoncision, c'est-à-dire des Juifs, il est venu ratifier, accomplir les promesses faites à leurs pères, tout en accomplissant également les paroles des prophètes qui annonçaient la miséricorde dont les nations deviendraient les objets. Dans une de ces prophéties, le Christ lui-même se présente comme voulant confesser le nom de l'Eternel parmi les nations (Ps. **18** : 49); dans deux autres, ces mêmes nations sont invitées à louer l'Eternel (Deut. **32** : 43; Ps. **117** : 1); la quatrième exprime nettement quel est celui auquel sera donné le gouvernement des nations et en qui elles mettront leur espérance, savoir un descendant de Jessé, ou d'Isaï (Esaïe **11** : 1, 10). Toutes ces promesses s'étant fidèlement accomplies par Jésus-Christ, l'Apôtre exprime le vœu qu'elles s'accomplissent en chacun de ceux auxquels il écrivait, et j'invite mes lecteurs à transformer ce vœu en prière. O Dieu de l'espérance, daigne remplir mon cœur de toute paix et de toute joie dans la foi, pour que j'abonde dans l'espérance, par la puissance de l'Esprit-Saint! Amen.

4186. (14-32.) Il paraît que Paul avait les meilleurs renseignements sur l'Eglise de Rome. Il ne doutait pas que les frères ne fussent pleins de bonté les uns envers les autres, qu'ils n'eussent une grande connaissance de la vérité et qu'ils ne fussent en état de s'avertir et de s'exhorter mutuellement, trois choses qu'on ne trouve plus guère dans ce qu'on appelle de nos jours l'Eglise de Rome et qu'on serait bien heureux de voir dans toutes les Eglises fondées sur le pur Evangile. Si donc Paul écrivait aux Romains, ce n'était pas qu'il les crût peu favorisés des grâces de Dieu; mais, en sa qualité d'apôtre des nations, il avait une mission spéciale auprès d'eux. Jusqu'à ce jour, ses travaux avaient été bénis au delà de tout ce qu'il aurait pu imaginer; car, sans être jamais allé où d'autres apôtres avaient annoncé

l'Evangile, il avait eu la joie de le prêcher dans une foule de lieux, depuis Jérusalem jusqu'en Illyrie [4070]. Il ne restait plus aucune de ces contrées qui n'eût été plus ou moins évangélisée par lui. Des bords de l'Adriatique où il était parvenu, ses regards et son cœur s'étaient portés plus à l'ouest encore, et maintenant tout son désir était de pousser jusqu'en Espagne, c'est-à-dire jusqu'au bout du monde occidental, selon les connaissances géographiques de ce temps. Ses nombreux travaux l'avaient empêché de voir Rome, mais il comptait bien y passer quand il irait en Espagne et même y prendre avec lui quelques frères. Pour le moment, il retournait à Jérusalem, porteur de la collecte qu'on avait faite en Macédoine et en Achaïe. Il avait toutefois le pressentiment que ce nouveau voyage en Judée ne serait pas sans péril pour sa personne, et il demande instamment à ses frères de combattre avec lui dans leurs prières à Dieu, pour qu'il ne tombât pas sous les coups des Juifs incrédules, qu'il pût au contraire se rendre chez eux avec joie et y trouver quelque repos, si telle était la volonté du Seigneur. Nous verrons dans nos prochaines Etudes, comment le désir de l'Apôtre fut satisfait.

4187. (33.) Un vœu tout semblable aux précédents sort ici du cœur de l'Apôtre : « Que le Dieu de la paix soit avec vous tous ! » Ce verset, rapproché des versets 5 et 13, nous présente Dieu, comme le Dieu de la patience et de la consolation, le Dieu de l'espérance, le Dieu de la paix : tel est le Dieu de l'Evangile. Ne l'oubliez jamais, ô vous, avec qui j'ai le bonheur de m'entretenir de ce Dieu plein de grâces et d'amour! Approchez-vous de lui par Jésus, demandez-lui continuellement le Saint-Esprit, et vous saurez par expérience tout ce qu'on trouve en lui de patience, de consolations, de paix et d'espérance.

4188. (**16** : 1-15.) Après avoir recommandé aux fidèles de Rome la sœur par l'intermédiaire de laquelle il leur envoyait sa lettre, Paul les charge de ses salutations pour vingt-quatre personnes, sans compter plusieurs autres qu'il salue collectivement. Il y avait à Rome, capitale de l'empire, des hommes originaires de tout pays, et, bien que Paul n'y fût point encore allé lui-même, il n'est pas étonnant qu'il y connût assez de monde. Il se peut d'ailleurs qu'il y en eût, parmi ceux qu'il nomme, dont il avait simplement entendu parler. Après cela, si nous avons ici plus de salutations que dans les lettres écrites aux Eglises de Thessalonique, de Galatie et de Corinthe, cela s'explique par la raison même que ces Eglises lui étaient personnellement connues et que son cœur l'aurait porté à saluer tous les frères, nom par nom. A Rome,

au contraire, il ne blessait personne en ne nommant que ceux avec lesquels il avait quelques relations.

4189. Parmi eux, vous remarquerez Priscille et Aquilas (3), ces époux chrétiens que nous avons vus à Corinthe et à Ephèse et qui, maintenant, étaient retournés à leur premier établissement de Rome, l'édit de Claude ayant pris fin avec son auteur (Actes 18 : 2). Vous remarquerez aussi le nom d'Epainète, le premier de ceux qui avaient embrassé l'Evangile en Achaïe (5), comme Stéphanas avait été le premier qui l'eût reçu à Corinthe (1 Cor. 16 : 15); puis les noms d'Andronicus et de Junias, parents de Paul (7), convertis avant lui, ce que l'Apôtre rappelle avec une touchante humilité, et devenus ses compagnons d'infortune dans une occasion dont le livre des Actes ne parle pas, non plus que de celle où Aquilas et Priscille avaient exposé leur vie pour Paul. Plus bas, vous avez Rufus (13), qu'on croit être le fils de ce Simon de Cyrène qui porta la croix de Jésus (Marc 15 : 21) et dont la femme avait été pour Paul une seconde mère, dans le temps peut-être qu'il faisait ses études à Jérusalem, circonstance dont l'Apôtre fait une mention spéciale; car un cœur chrétien ne saurait oublier les bienfaits reçus.

4190. Il est d'ailleurs deux choses à observer ici; d'abord les conquêtes que l'Evangile avait faites à Rome, puisqu'il s'y trouvait plus d'une assemblée de frères, ce qu'on voit par le commencement du verset 5; ensuite, le grand nombre de femmes auxquelles l'Apôtre rend le témoignage de s'être donné beaucoup de peine dans l'intérêt du Seigneur. Ainsi, bien que les femmes ne soient pas appelées à prêcher la Parole de Dieu dans les assemblées, elles ne sont pas privées néanmoins du glorieux privilége de gagner des âmes à Jésus-Christ : elles y ont même une vocation spéciale; car l'exposition de la vérité qui sort d'une foi simple et d'un cœur pénétré, modeste et affectueux, est toujours celle qui porte le plus de fruits.

4191. (16.) A ses propres salutations, l'Apôtre fait succéder celles des Eglises avec lesquelles il était surtout en rapports. Il leur avait dit l'intention qu'il nourrissait de visiter aussi l'Eglise de Rome, et elles l'avaient chargé de lui témoigner l'intérêt unanime des frères. Cet intérêt, est-il nécessaire de le dire, ne reposait pas sur ce que l'Eglise de Rome fût alors, comme elle en eut plus tard l'absurde et coupable prétention, la mère et la maîtresse de toutes les Eglises, ni même sur ce qu'elle fût devenue le prétendu siége épiscopal de l'apôtre Pierre. Cet intérêt se rattachait plutôt à son isolement. Si Pierre s'y était

trouvé à cette époque, comment se ferait-il que l'Apôtre ne l'eût pas salué? et s'il y avait été précédemment, Paul aurait-il pu regarder comme si nécessaire qu'un apôtre la visitât enfin? (Rom. **1** : 11). Toutefois, par sa position même au centre de l'empire, l'Eglise de Rome attirait l'attention des autres Eglises, et nulle peut-être n'avait plus de part aux prières de tous : il n'y avait pas même besoin pour cela de prévoir l'horrible persécution qui sévit contre elle quelques années ensuite, ou l'orgueil plus horrible encore qui fit si souvent de ses évêques, les fléaux de l'Eglise et de l'humanité.

4192. (17-20.) A ce moment, au contraire, les frères de Rome marchaient de manière à édifier les autres Eglises. Cela n'empêche pas que l'Apôtre ne prémunisse celles-ci contre les dangers dont leur foi pouvait se voir menacée par les paroles flatteuses et les beaux discours de gens qui, esclaves de leurs passions, essayeraient tôt ou tard de les entraîner dans le désordre et de leur enlever la saine doctrine. Or, ce qu'il leur commande, c'est de se détourner de tels hommes, comme c'est notre devoir à nous-mêmes en pareil cas. Notre devoir aussi est d'être « sages quant au bien et simples quant au mal; » c'est-à-dire de mettre notre sagesse à faire ce que Dieu veut, d'y déployer toute notre intelligence, notre sagacité, notre savoir-faire; quant au mal, de nous en éloigner purement et simplement, sans tant de réflexions et de délibérations. C'est par là qu'on remporte de grandes victoires sur Satan, en attendant le glorieux jour de la venue de Jésus-Christ, où le Dieu de la paix écrasera Satan sous les pieds des fidèles. Grande et consolante promesse! Mais si la paix ne vient qu'après la victoire, la victoire elle-même suppose le combat; et j'ajoute, en suivant la pensée de l'Apôtre, que, pour combattre avec succès, il faut que la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ soit avec nous.

4193. (21-23.) Ici viennent les salutations de quelques disciples de Paul, soit qu'ils fussent avec lui dans ce moment, soit que, connus de certains frères de Rome, ils l'eussent chargé de les saluer de leur part quand il les verrait ou leur écrirait. D'abord, c'est Timothée, le compagnon habituel des travaux de Paul; puis ses parents, Lucius, Jason et Sosipater : Lucius, qui est peut-être un des docteurs d'Antioche dont il est fait mention Actes **13** : 1; Jason, qui ne saurait être celui que nous avons vu à Thessalonique, à moins que des affaires ne l'eussent appelé à Corinthe (Actes **17** : 5); Sosipater enfin, dont le nom ne paraît qu'en cet endroit-ci. Ensuite, nous avons Tertius, le frère à qui Paul avait dicté cette longue lettre, et qui n'est autre, selon toute appa-

rence, que Silas, l'ancien collègue de Paul, autrement dit Sylvain [3826]. Son nom hébreu voulait dire troisième, en latin Tertius. Ecrivant à des Romains, on s'explique qu'il ait eu l'idée de traduire son nom dans leur langue maternelle, bien qu'il leur écrivît en grec, idiome généralement répandu. Les derniers noms qui se présentent ici, sont ceux de Gaïus, ou Caïus, non pas celui qui est mentionné Actes **19** : 29; XX : 4, mais celui que Paul avait jadis baptisé à Corinthe (1 Cor. **1** : 14); d'Eraste, qui avait été momentanément à Ephèse auprès de Paul (Actes **19** : 22) et qui, bien que converti, occupait un emploi civil au milieu des païens du chef-lieu de l'Achaïe; de Quartus enfin, sur lequel nous ne connaissons rien de particulier.

4194. (24-27.) Mais Paul ne saurait se séparer de ceux auxquels il écrit, sans reproduire, pour la quatrième ou cinquième fois, l'expression des vœux que sa charité adressait au Dieu de toute grâce, savoir à notre Seigneur Jésus-Christ; puis il élève son âme vers ce même Dieu pour lui rendre la gloire qui lui est due. En le faisant, il rappelle indirectement plusieurs grandes vérités dont je demande à Dieu de pénétrer l'âme de mes lecteurs. S'ils sont dans la foi maintenant, qu'ils comprennent bien que celui qui la leur a donnée peut seul les y affermir et qu'il le fait au moyen de cette même Parole de grâce par laquelle ils ont été convertis. Arrivés a la fin de mes Etudes sur cette importante épître, ils éprouveront donc, comme moi, le besoin qu'éprouva l'Apôtre, après l'avoir dictée, celui de bénir Dieu de ce qu'il a révélé, dans l'accomplissement des temps, le grand mystère de son amour, et de ce qu'il en a fait parvenir la prédication jusqu'à nous, à nous, postérité non d'Abraham, mais de nations si longtemps plongées dans l'idolâtrie. Enfin, ils comprendront toujours plus, que si la Parole de la foi nous est prêchée, c'est pour que nous la recevions en des cœurs obéissants. Ainsi disposés, nous joindrons notre voix à celle de tous les saints, pour dire avec l'Apôtre : « A Dieu seul sage, par Jésus-Christ, soit la gloire éternelle. Amen. »

—

ACTES DES APOTRES.

(Fin.)

CCCXI. — Paul à Jérusalem; mis en prison, puis transféré à Césarée.

4195. De l'épître aux Romains, nous retournons au livre des Actes. Après avoir suivi Paul jusqu'à Jérusalem, nous avons dû retourner en arrière, afin d'étudier la lettre importante que le Saint-Esprit lui fit écrire avant son départ d'Achaïe. Nous le rejoignons maintenant dans la ville qui, de tout temps, « tua les prophètes et lapida ceux qui lui étaient envoyés » (Luc 13 : 34).

4196. (21 : 17-20.) Selon nos calculs, c'était au printemps de l'an 58 et en un de ces jours de fête solennelle où les Juifs étrangers affluaient à Jérusalem. Au milieu de cette foule, les frères eux-mêmes ne se seraient pas aperçus de l'arrivée de Paul, s'il n'était descendu chez l'un d'eux. Mais bientôt ils vinrent à lui et lui firent un excellent accueil. A son tour, il se transporta le lendemain chez Jacques, avec Luc, Trophime, Timothée et ses autres compagnons de route (Actes 20 : 4; 21 : 16), et tous les anciens de l'Eglise se rendirent à une assemblée évidemment convoquée exprès. Paul et ses amis étaient porteurs des aumônes recueillies en Macédoine et en Achaïe. S'il n'en est pas fait mention dans cet endroit, c'est qu'ils étaient aussi porteurs de nouvelles plus précieuses que beaucoup d'or et d'argent. Depuis que Paul avait quitté Jérusalem, quatre ans auparavant, si ce n'est plus, le règne du Seigneur s'était affermi et étendu parmi les nations. A l'ouïe des récits qui leur en furent faits, Jacques, l'ancien, et ses collègues, glorifièrent le Seigneur, par qui et pour qui sont toutes choses. — Remarquons, en passant, qu'on ne voit plus ici, comme autrefois, les apôtres réunis aux anciens de Jérusalem, par la raison sans doute qu'à cette époque ils avaient tous quitté la ville sainte pour aller prêcher l'Evangile en divers lieux.

4197. (20-25.) Leur long séjour à Jérusalem avait porté des fruits merveilleux; car il s'y trouvait maintenant des disciples de Jésus par myriades, c'est-à-dire par dix milliers. Comme nous l'avons déjà vu [3653], la foi qu'ils professaient en notre Seigneur ne les avait pas détachés des rites juifs, du moins en ce que ces rites n'offraient pas de contraire à l'Evangile, et ils étaient tous pleins de zèle pour la loi de Moïse. Sous ce rapport, on serait tenté de les mettre au nombre

de ces faibles en la foi, pour lesquels le Seigneur veut que nous usions de condescendance [4180]. Mais ce jugement procéderait, je pense, d'une étude inattentive du texte sacré. Que nous est-il dit en effet? Que les chrétiens juifs faisaient circoncire leurs enfants, qu'ils suivaient les coutumes de leurs pères, qu'ils contractaient et accomplissaient des vœux. Mais Paul lui-même avait circoncis Timothée, son fils en la foi; il avait fait un vœu durant son premier séjour à Corinthe, et nous le verrons bientôt écrire à son disciple chéri, qu'il « servait Dieu d'après les ancêtres » (2 Tim. 1 : 3). Aussi Jacques lui parla-t-il, non comme s'il se fût agi de l'amener à son opinion et à celle des frères de Jérusalem, mais comme à quelqu'un qui pensait et se conduisait de la même manière qu'eux. Ils étaient donc parfaitement d'accord, et dans la théorie et dans la pratique : ils l'avaient toujours été; témoin le résultat du concile de Jérusalem. Les chrétiens d'entre les Juifs gardaient la loi de Moïse, par respect pour l'institution de Dieu encore subsistante, mais les frères d'entre les nations païennes n'avaient rien à observer de semblable. Il ne s'agissait donc absolument que de laver Paul des fausses imputations dont il était l'objet. Du reste, les quatre hommes au vœu desquels Paul dut s'associer ne voyaient sûrement pas dans ce vœu la garantie de leur salut; car il est certain que Paul n'aurait pu sanctionner par sa coopération une erreur de cette gravité.

4198. (26.) Ainsi donc, Juif au milieu des Juifs (1 Cor. 9 : 20); heureux sans doute de montrer qu'il avait pu recevoir Jésus-Christ sans renier Moïse, et entrer en relations fraternelles avec les païens convertis sans rompre avec ceux qui étaient à la fois ses frères selon la chair et selon l'Esprit; jaloux en particulier de lever le scandale que tant de gens avaient pris à son occasion, bien que sans fondement, l'apôtre des gentils entra de plein gré dans les vues du respectable frère de notre Seigneur et dans celles de ses collègues. Le jour suivant, il prit avec lui ces quatre hommes, et, s'étant purifié avec eux, il se rendit au temple, notifiant ou dénonçant que les jours de leur purification étaient accomplis, et il y demeura jusqu'à ce que l'offrande eût été présentée pour chacun d'eux; c'est, je crois, le vrai sens de ce passage difficile. Tout ceci fut donc l'affaire d'une seule journée : le surlendemain de l'arrivée à Jérusalem.

4199. (27-36.) Ce jour se trouvait être le septième jour de la Pentecôte, car nous savons par l'historien Josèphe qu'on faisait durer cette fête toute une semaine, comme celles de Pâques et des Taber-

nacles. En ce jour donc, qui était fort solennel, Paul fut vu dans le lieu sacré par des Juifs, non convertis, des provinces qu'on appelait particulièrement l'Asie et dont Ephèse était la ville principale. Ils étaient peut-être de ceux qui s'étaient montrés, quelques années auparavant, si hostiles à l'Evangile (Actes 19 : 9); et, comme ils avaient rencontré Paul dans la ville avec Trophime d'Ephèse, ils ne doutèrent pas que l'Apôtre n'eût introduit cet incirconcis dans les cours intérieures du temple, ce qui eût été une violation de leurs lois. Aussitôt ils mettent les mains sur lui, et, devant une foule qui allait grossissant, ils le dénoncent comme celui qui parcourait le monde en prêchant contre le peuple juif, contre la loi et contre le temple : pour preuve, ils allèguent le prétendu crime qu'il venait de commettre.

4200. (21 : 27-36.) Depuis que Paul, jeune encore, était parti de Jérusalem pour son odieuse expédition contre les fidèles de Damas, il y était retourné à quatre reprises, mais toujours en passant; de sorte qu'il n'y était guère connu si ce n'est des frères. Son nom toutefois avait acquis de la célébrité, et si la nature de ses prédications avait pu causer quelque inquiétude au milieu des Juifs qui avaient cru, il est aisé de se représenter la fureur dont les Juifs incrédules devaient être animés contre lui. Aussi, quand ces quelques Israélites, venus d'Ephèse pour la fête, eurent crié de toutes leurs forces : Le voilà! le voilà, cet homme, ce Paul, cet apostat, cet ennemi de Dieu et de sa loi! leur cri eut bientôt couru toute la ville; les avenues du saint lieu purent à peine contenir la foule qui s'y pressait; ceux qui étaient le plus près de Paul le frappaient à le tuer; et, afin peut-être que son sang ne souillât pas les dalles du parvis sacré, ils le traînèrent dehors. Sur-le-champ les portes furent fermées par la garde du temple, comme cela se faisait chaque fois qu'il s'y commettait quelque désordre.

4201. Le commandant des forces qui tenaient garnison à Jérusalem, surtout à l'époque des fêtes, occupait, avec sa troupe, la forteresse Antonia, dont le grand escalier s'ouvrait tout à côté de celui qui conduisait au temple. Lorsqu'il apprit ce qui se passait, il accourut en grande hâte, escorté de ses capitaines et de ses soldats, non pour sauver Paul, qu'il ne connaissait point, mais pour apaiser une de ces émeutes toujours si redoutées de l'autorité romaine. A la vue du tribun, les assassins de Paul s'arrêtèrent tout interdits; mais, comme il n'arrive que trop souvent, parce que cette manière de procéder est la plus facile, ce ne furent pas les agresseurs, ce fut leur victime qui

se vit saisie par la force armée et liée de deux chaînes. Il est vrai qu'il ne sortait de cette multitude que des voix accusatrices contre Paul; en sorte que le commandant ne douta pas qu'il n'eût en sa présence un homme coupable de quelque crime. Il l'interrogea donc aussitôt pour savoir qui il était et ce qu'il avait fait. Mais si Paul essaya de répondre, les vociférations de ceux qui l'entouraient ne lui permirent pas de se faire entendre, et ces mille cris eux-mêmes n'apprenaient rien au commandant. C'est pourquoi, il ordonna de conduire le prisonnier dans la forteresse. Or, tel était l'acharnement de la foule qui pressait Paul, en criant, comme on avait fait pour le Sauveur : A bas! à bas! ôte! ôte! que les soldats durent l'enlever et le porter sur leurs bras.

4202. (37-40.) Paul cependant, avec ce cœur plein d'amour et de foi que nous lui connaissons, ne pouvait consentir à se voir éloigné, pour longtemps peut-être, d'hommes qui lui étaient chers malgré leur aveuglement, sans leur avoir adressé quelques paroles (Rom. **9** : **1-4**; **10** : **1**). Lors donc qu'on fut sur les degrés de la forteresse, le commandant étant à ses côtés et les soldats le séparant maintenant de la foule, il se tourna vers Lysias (c'était le nom du Romain), et lui demanda la permission de dire quelques mots. Ce fut en grec qu'il s'exprima. Lysias, frappé de cette circonstance et préoccupé d'un événement assez récent, eut aussitôt l'idée qu'il avait en sa possession un célèbre chef de bandes dont Josèphe parle dans son histoire, et qui, après avoir été battu par les Romains, s'était enfui sans qu'on eût pu suivre ses traces. Sur quoi Paul, se bornant au strict nécessaire : Non, dit-il, je suis Juif, né à Tarse en Cilicie; tout ce que je désire, c'est de pouvoir parler au peuple. La permission lui en ayant été accordée, Paul étendit la main du côté de la multitude, qui, subitement contenue par le geste imposant du serviteur de Jésus-Christ, se mit à l'écouter dans le plus profond silence.

4203. (**22** : **1-21**.) Ce silence redoubla lorsqu'on l'entendit parler en langue hébraïque, preuve que beaucoup d'entre eux savaient à peine qui il était; car, dans toute émeute, combien de gens qui crient uniquement parce qu'ils entendent crier! — « Hommes, frères et pères, écoutez maintenant ce que j'ai à vous dire pour ma défense. » Ce titre de frères et de pères attestait déjà que Paul n'envisageait nullement comme rompues les relations que sa naissance avait établies entre eux et lui ; et si, après qu'ils ont voulu le massacrer, il les appelle encore ses frères et ses pères (car il y avait là de malheureux vieillards,

plus âgés que Paul), comment penser qu'il eût jamais pu mal parler de sa nation, ainsi qu'on l'en accusait? Toute la défense de Paul, jusqu'au point où il lui fut possible de la conduire, se réduisit d'ailleurs à un récit fidèle de sa conversion. C'est l'argumentation de l'aveugle-né (Jean 9 : 25). Paul nous apprend ici ce dont j'ai parlé par anticipation; savoir, qu'il avait fait ses études à Jérusalem et qu'il avait eu pour maître ce pharisien Gamaliel, dont, un jour, la prudence détourna de dessus les apôtres la persécution qui les menaçait (Actes 5 : 34). Quoique vingt années environ se fussent écoulées depuis que Paul, alors Saül, avait été envoyé à Damas par les sacrificateurs et les anciens des Juifs, il invoque leur souvenir au sujet du zèle violent qui l'animait alors, et de l'exactitude avec laquelle il observait la loi de leurs pères et leurs traditions. Comment donc se faisait-il que, de persécuteur il fût devenu persécuté, et de bourreau, victime? C'est ce qu'il va leur raconter.

4204. (6-16.) Ce récit, pour le fond tout semblable à celui que nous avons lu au neuvième chapitre de ce livre, en diffère cependant à plusieurs égards, et ces différences attestent l'authenticité de l'écrit et la fidélité scrupuleuse de son auteur. Rien ne lui eût été plus facile que de mettre en parfait accord ces deux pages de son histoire; mais non : conduit par le Saint-Esprit, il nous a raconté le fait, tel qu'il le tenait probablement de Paul lui-même, et maintenant il rapporte le discours tel qu'il l'avait entendu (car il était là), et tel que le Saint-Esprit le lui remettait en mémoire. Nous apprenons du discours de Paul, qu'il était environ midi lorsqu'il vit le Seigneur sur le chemin de Damas, circonstance que l'histoire n'avait pas mentionnée. Celle-ci, plus complète cependant à divers égards, mentionne ce mot de Jésus que vous n'avez sûrement pas oublié : « Il t'est dur de regimber contre les aiguillons ; » elle nous dit que Paul fut tout tremblant et saisi de frayeur, qu'il passa trois jours sans voir, sans manger et sans boire; elle raconte la vision qu'eut Ananias, tandis que Paul était en prières; puis, avec plus de détails, le miracle de sa guérison et son baptême. Mais si Paul, dans son discours, se tait au sujet de la vision d'Ananias, ce qui est la différence essentielle, il nous fait part, en échange, des paroles qu'Ananias lui adressa de la part du Seigneur : « Le Dieu de nos pères t'a désigné pour connaître sa volonté et pour voir le Juste, et pour entendre une voix sortant de sa bouche; parce que tu lui seras témoin auprès de toute espèce d'hommes, des choses que tu as vues et entendues; » paroles qui s'accomplissaient à

(**Actes 22** : 17-21 ; 22-26.)

ce même instant. Ici donc, le discours complète l'histoire, et du reste, l'accord est aussi parfait qu'on peut le désirer.

4205. Il est un point toutefois sur lequel il semble au premier abord qu'il y ait opposition. Nous lisons au chapitre **9**, verset **7**, que les hommes qui faisaient route avec Saul « s'arrêtèrent tout interdits, entendant bien la voix, mais ne voyant personne ; » tandis qu'il est dit ici, qu'ils « n'entendirent pas la voix de celui qui lui parlait. » Mais il paraît qu'il se passa là quelque chose de tout semblable à ce qui nous est rapporté dans l'Evangile de Jean (**12** : 27-29). Ceux qui accompagnaient Paul entendirent la voix, mais non les paroles : « La voix, dit l'historien (**9** : 7), mais sans voir personne, » une voix confuse et en quelque sorte impersonnelle. « Ils n'entendirent pas la voix de celui qui me parlait, » dit Paul à son tour ; c'est-à-dire qu'ils n'entendirent pas les paroles que cette voix lui adressait, et ils ne les entendirent pas parce qu'elles ne leur étaient pas destinées et que le Seigneur ne leur donna pas de les entendre.

4206. (17-21.) Continuant son discours, l'Apôtre passe, sans intermédiaire, de sa conversion à son retour dans Jérusalem. Nous ne le savions pas encore, mais nous pouvions nous en douter ; il avait eu alors une de ces glorieuses visions qu'Ananias lui avait annoncées, et c'était en vertu d'un commandement exprès du Seigneur qu'il était parti de la sainte cité. Il lui avait semblé qu'un homme si connu par son zèle pour le judaïsme aurait un grand accès auprès de ses compatriotes ; comme il nous arrive à nous-mêmes de penser qu'un incrédule converti doit bientôt convertir ses anciens amis de péché, sans que l'expérience justifie cette attente. Quant à Paul en particulier, il lui fut déclaré par le Seigneur que les Juifs ne recevraient pas son témoignage, et qu'il le réservait pour propager l'Evangile parmi les nations. C'était déjà ce qui lui avait été dit à Damas.

4207. (22-26.) Quand l'Apôtre eut prononcé ces dernières paroles : « Va, car je t'enverrai au loin vers les nations, » il n'y eut qu'un cri dans la foule, captivée jusque-là par l'intérêt que le discours de Paul lui inspirait ; et ce cri, répété par mille voix, fut, comme tout à l'heure, un horrible cri de mort. Ne pouvant atteindre leur victime, ils agitaient leurs manteaux ; et, au lieu des pierres qu'ils n'eussent osé jeter contre Paul, à cause de ceux qui l'entouraient, ils lançaient de la poussière en l'air au milieu des plus effroyables vociférations. Il était temps de mettre fin à une pareille scène ; aussi le commandant ordonna-t-il d'introduire le prisonnier dans la forteresse. Il ne devait

pas avoir compris ce que Paul avait dit à ses compatriotes en leur langue natale; c'est pourquoi, afin de connaître le fond de cette affaire si étrange, il eut recours au moyen non moins cruel qu'expéditif dont les tribunaux se servaient encore partout il n'y a pas longtemps. Mais au moment où l'on étendait Paul avec des courroies et qu'on s'apprêtait à le flageller, il se réclama de sa qualité de citoyen romain, comme dans une occasion analogue et par les mêmes motifs (Actes **16** : 37). Ah! certes, Paul était habitué à la douleur, et ce n'est pas cela qu'il redoutait; mais le vrai chrétien ne recherche pas le martyre, il ne pense pas que la souffrance ait quelque chose de méritoire; d'un autre côté, il n'a pas besoin d'être mis au supplice de la question pour dire la vérité.

4208. (27-30.) L'entretien qui s'ensuivit nous apprend que Paul était Romain de naissance; son père ou l'un de ses aïeux avait acheté, sinon obtenu par quelque faveur, la bourgeoisie de Rome. Nous voyons aussi, par ce qui vient après, combien étaient respectés les droits d'un citoyen romain. Non-seulement les bourreaux s'éloignent aussitôt, mais encore Lysias lui-même se montre ému à la pensée qu'il a pu dépouiller de ses vêtements un Romain et le faire lier au poteau pour le battre de verges. On conçoit que cette circonstance dut lui commander à l'avenir plus de circonspection envers son prisonnier; et ce fut sans doute afin de le retenir sous les verrous le moins longtemps possible, qu'il se hâta de convoquer le conseil des Juifs.

4209. (**23** : 1-5.) Le conseil avait ce jour-là pour président un nommé Ananias, qui avait exercé la souveraine sacrificature quelques années auparavant, mais que le gouverneur avait déposé et fait conduire à Rome, lié de chaînes. Relâché aux sollicitations du roi Agrippa, il n'était pas de retour depuis longtemps, et s'il portait encore le titre de souverain sacrificateur, c'était comme Anne, au temps de Caïphe, et comme on appelle juge ou pasteur celui qui le fut une fois. Paul ne le connaissait pas personnellement; mais on comprend que ce saint apôtre, qui prêchait partout l'obéissance au pouvoir établi, ait exprimé le regret d'avoir dû parler si sévèrement à un homme qu'on désignait comme étant souverain sacrificateur. On conçoit également que, malgré toute sa patience, il ait cru devoir faire sentir à ce magistrat inique l'indignité qu'il venait de commettre; et, après tout, ce fut le Saint-Esprit qui prophétisa, car Ananias périt, peu après, assassiné par les sicaires. Ce qu'on aurait plus de peine à comprendre, si de nombreux faits n'étaient venus éclairer celui-ci, c'est la violente irri-

(**Actes 23** : 6-10; 11.)

tation qu'occasionnèrent les premières paroles de l'Apôtre. Ce qui irrita, ce fut sa contenance calme, douce et grave; ce fut sa voix ferme et pénétrante; ce fut son regard, qui ne craignait pas de rencontrer le regard de ses persécuteurs; ce fut peut-être ce titre de « frères » qu'il leur donnait de bon cœur, mais que ses ennemis tenaient pour une insulte; ce fut surtout l'appel qu'il faisait à sa conscience et par conséquent à la leur. La conscience! c'est une voix que l'impie cherche à étouffer au dedans de lui et dont il affecte de nier l'existence chez les autres hommes. Il se courrouce donc quand on la prend à témoin, quand on l'invoque comme législateur ou comme juge, et tout cela, parce que cette conscience, dont il repousse le bienfaisant empire, n'est plus pour lui qu'un bourreau, et ses derniers accents, un supplice.

4210. (6-10.) Après un tel début, Paul comprit qu'il n'y avait pas moyen de se faire écouter. Conduit par l'Esprit de Dieu, il se hâta donc de transformer la question personnelle en une question de principes. Les pharisiens lui faisaient, aussi bien que les sadducéens, un grief de ce qu'il prêchait Jésus comme étant le Christ, et surtout de ce qu'il le prétendait venu pour les nations non moins que pour les Juifs; mais ils ne pensaient pas, avec les sadducéens, qu'il n'y eût ni résurrection, ni anges, ni esprit. Sous ce rapport, ils n'avaient pas les mêmes objections contre la doctrine de Paul, et, par là du moins, le pharisaïsme était plus près de l'Evangile que le sadducéisme. D'un autre côté, il est certain que la prédication de Paul tirait toute sa force de la résurrection de Jésus-Christ et de la révélation qui lui en avait été faite; d'où il suit qu'il pouvait dire avec raison que, pharisien et fils de pharisien, il était mis en cause au sujet de l'espérance qu'il avait dans la résurrection des morts. A cette parole, les scribes se lèvent; ils se font un argument des visions mêmes de Paul; on entend des cris de tous côtés; la discussion devient des plus orageuses, et il paraît qu'à ce moment les deux partis qui, depuis si longtemps, se disputaient le pouvoir au milieu des Juifs, furent près d'en venir aux mains, car Lysias, craignant que Paul ne fût mis en pièces dans le conflit, appela promptement la troupe pour l'enlever de là et le reconduire dans la forteresse.

4211. (11.) Ce bien-aimé Paul! par quelles émotions et par quelles fatigues il plaisait au Seigneur de le faire passer! Mais ce même Seigneur lui réservait une grande consolation. Il se fit voir à lui, la nuit suivante, l'exhortant à prendre courage et lui annonçant qu'après

(**Actes 23** : 12-22.)

avoir rendu témoignage à Jérusalem, comme il venait de le faire, il serait aussi appelé à rendre témoignage dans Rome. C'était lui dire qu'il y serait emmené captif; mais peut-être l'Apôtre n'y prit-il pas garde. Quoi qu'il en soit, il avait maintenant la certitude qu'un de ses plus vifs désirs serait exaucé : il verra Rome, il y prêchera l'Evangile; il pourra y exhorter, y fortifier les frères, et s'y consoler par la foi qui leur était commune! (Rom. **1** : **11**, **12**.) Certainement, la bonté du Seigneur est grande envers les siens.

4212. La visite miséricordieuse que le Seigneur fit à Paul dans son cachot doit nous suggérer encore une autre réflexion. En rapprochant cet événement de quelques circonstances semblables et de plusieurs traits épars dans les lettres de Paul (1 Cor. **11** : 23; 2 Cor. **12** : 1-9), on acquiert la certitude que cet apôtre fut favorisé de fréquentes révélations personnelles de notre Seigneur Jésus-Christ. En sorte que s'il ne fut pas de ceux qui le virent et l'entendirent pendant les jours qu'il passa dans le monde, il n'en a pas moins joui de ses instructions immédiates. Le témoignage rendu par Paul à Jésus-Christ et à sa doctrine, témoignage si concordant avec celui des témoins de sa vie et de sa résurrection, est donc un témoignage à part et qui a sa force propre, une force irrésistible pour qui veut le peser sérieusement.

4213. (12-22.) Cependant, la haine des Juifs ne dormait pas. Dans leur fanatisme, tout moyen leur était bon pour se débarrasser du redoutable témoin de la vérité que dérobaient à leurs coups les murs épais de la citadelle. Quarante d'entre eux se lièrent par serment à ne boire, ni manger, qu'ils ne lui eussent arraché la vie, et vous lisez ici le complot infernal qu'ils tramèrent et auquel le conseil, à ce qu'il paraît, n'eut pas honte de s'associer. Mais le Seigneur gardait Paul, mieux encore que les murs de sa prison. Il n'y a rien de miraculeux, cette fois, dans la délivrance de l'Apôtre; et combien cependant la protection de Dieu n'y est-elle pas visible! Ce jeune homme qui a vent de l'embuscade projetée et qui, neveu de Paul, parvient sans peine auprès de lui; ce commandant qui consent à le voir et qui, avec tant de bonté, lui tend la main et le mène à l'écart pour qu'il lui parle plus librement; enfin, la prompte résolution que prend Lysias au sujet de Paul : tout cela est parfaitement naturel, si l'on veut; mais tout cela nous montre que le Seigneur a mille moyens pour exécuter les plans de sa sagesse. Il voulait arracher Paul aux mains de ses ennemis et l'envoyer à Rome. Il fallait donc qu'il sortît sain et sauf de la forteresse Antonia et de la ville de Jérusalem. Or ce furent

les complots mêmes des méchants qui hâtèrent et facilitèrent son départ!

4214. (23-35.) Il y avait quatre jours que Paul était à Jérusalem. Le lendemain de son arrivée, il avait vu Jacques et les anciens de l'Eglise; le jour suivant, avait eu lieu l'émeute du temple et l'arrestation de l'Apôtre; le troisième jour, il avait comparu devant le conseil, et ce fut à neuf heures du soir, le jour après, qu'il partit pour Césarée, sous bonne escorte, non par la crainte qu'il ne s'échappât, mais afin de le garder contre les Juifs. Il était à cheval, pour que le transport se fît plus rapidement, et le capitaine qui devait le conduire à sa destination, était chargé d'une lettre de Lysias au gouverneur Félix, lettre fort simple, mais qui résumait très bien toute l'affaire. Ils arrivèrent le surlendemain de leur départ; et, quand Félix se fut assuré que Paul ressortissait à sa province, il le fit déposer dans le prétoire d'Hérode, palais où se trouvaient les prisons, lui annonçant qu'il l'entendrait quand ses accusateurs seraient présents. Paul ne sortit donc d'un cachot que pour entrer dans un autre. Il ne se doutait pas que c'était le commencement d'une captivité qui devait durer au moins cinq années!

CCCXII. — Paul prisonnier à Césarée.

4215. (**24** : 1-9.) C'est de Césarée même que Paul était parti pour Jérusalem huit jours auparavant (**21** : 16). Les amis qui l'y avaient accompagné n'apprirent probablement que le lendemain son départ de la forteresse, et les frères de Césarée ne furent peut-être informés de son retour que par Luc, Timothée et les autres, arrivés bien des heures après lui. Cinq jours s'étant écoulés depuis que Lysias l'avait fait partir, Ananias descendit à Césarée avec les anciens des Juifs, et le gouverneur reçut à son audience les accusateurs et l'accusé. Celui-ci n'avait pas d'avocat, mais oui bien ses adversaires. Ils avaient pris avec eux un certain Tertulle, homme qui parlait sans doute le grec, sinon le latin, langue du gouverneur, et ils comptaient beaucoup sur son éloquence.

4216. Mes lecteurs remarqueront sans que je le leur dise, les flatteries par lesquelles l'orateur du conseil cherche à se concilier la faveur du juge; puis, la manière insultante dont il parle de l'accusé. C'était une peste publique, un perturbateur du repos des citoyens, le

chef d'une indigne secte, un profanateur des choses saintes, et, par ce côté, un homme qu'il appartenait au sanhédrin de châtier, ce que Lysias avait eu le tort de méconnaître. Du reste, Tertulle rend un beau témoignage à la moralité de Paul, en disant que le gouverneur saurait aisément par lui tout ce dont on l'accusait. Les procès intentés aux disciples de Jésus-Christ se sont de tout temps ressemblé. Fruit d'une haine impie et superstitieuse, ces actes, prétendus juridiques, ne sont que des actes de colère et de vengeance, dans lesquels le prévenu ne saurait parler que pour sa condamnation, attendu qu'il ne peut entrer dans son esprit de cacher ce qu'il est et ce qu'il veut.

4217. (10-21.) La réponse de Paul montre cependant qu'il n'est pas absolument nécessaire que le chrétien s'accuse lui-même, lorsqu'il comparaît devant les tribunaux à raison de sa foi; on en peut même déduire qu'il lui est permis de présenter les choses sous le jour le plus propre à lui faire obtenir un arrêt favorable. D'abord, sans imiter Tertulle dans ses flatteries, Paul dit la confiance qu'il avait en son juge, et par quel motif. C'était, d'un côté, que Félix gouvernait la Judée depuis plusieurs années, et que, de cette manière, il n'était pas étranger aux questions qui s'y débattaient; et, d'un autre côté, qu'il lui était facile de connaître les antécédents les plus prochains de l'Apôtre, puisqu'il avait quitté Césarée seulement douze jours auparavant. Après cela, il nie formellement tout acte séditieux, toute provocation à la révolte, et il défie ses accusateurs de prouver leurs assertions. Quant à ce qu'ils appelaient une secte, la réponse de Paul revient à dire que l'esprit sectaire était plutôt chez ses accusateurs, en tant qu'ils reniaient la foi et le culte de leurs pères, puisqu'ils rejetaient l'espérance de la résurrection des morts, en même temps que le Messie figuré par la loi et promis par les prophètes, ce qui est sous-entendu. Que si l'Apôtre s'en tient à des termes généraux, c'est qu'il parlait devant un païen, dont il n'aurait pas été compris en s'exprimant d'une autre manière. Il ne craint pas d'ailleurs de se rendre témoignage à lui-même, à sa droiture, au désir sincère qu'il avait de se concilier l'approbation de Dieu, et, autant que possible, celle des hommes. Abordant enfin le fait principal, il raconte comment, après une longue absence, il était revenu à Jérusalem, porteur d'aumônes pour sa nation, et comment on ne l'y avait vu que deux fois en public : d'abord, dans le temple, pour une cérémonie de purification; puis, devant le conseil, pour sa défense. Or, s'il avait commis alors quelque crime, il demande pourquoi ceux qui l'avaient vu au temple, n'étaient pas là

pour témoigner contre lui, et pourquoi le conseil n'articulait pas un acte d'accusation plus précis.

4218. (22, 23.) Ce discours, sans éclairer proprement le gouverneur, était de nature à le convaincre que son subordonné, Lysias, avait bien vu le fond de l'affaire. Il renvoya donc les accusateurs, déclarant qu'il prononcerait son arrêt après avoir entendu le commandant. Puis, il réintégra Paul dans sa prison, mais en laissant à ses amis toute liberté de le voir et de lui tendre secours. Ce dut être une grande joie pour eux, et, pour l'Apôtre, une consolation inappréciable. C'est ainsi qu'il put continuer de fréquentes entrevues avec son cher Timothée, avec Luc, Trophime et les autres Grecs qui l'avaient accompagné; puis, avec les membres de l'Eglise de Césarée, notamment avec Philippe, l'un des sept [4080], cet ancien disciple qui prêchait déjà l'Evangile lorsque Paul était encore au nombre des persécuteurs. Qui dira tout ce qu'il y eut de saintes conversations, de pieux projets, de communes prières et de joyeux cantiques entre ces hommes de Dieu et sous les verrous du prétoire d'Hérode ? Là était la paix, parce que Jésus-Christ était là.

4219. (24-27.) Ce Félix, devant qui Paul avait comparu et auquel il devait une sorte de liberté, était un personnage fort odieux. Le célèbre historien nommé Tacite, né vers l'an 54, c'est-à-dire en ce même temps, dit que Félix, affranchi de l'empereur Claude et frère de Pallas, un des favoris de ce monarque, exerçait, en Judée, « avec toutes sortes de cruautés et de débauches, le pouvoir d'un tyran, à la manière d'un esclave. » Drusille, sa femme, fille d'Hérode Agrippa, le meurtrier de Jacques [3744], avait d'abord été mariée à un roi d'Edesse, nommé Azize; mais Félix l'avait subornée et enlevée à son mari. Ce fut en présence de tels pécheurs que Paul se vit un jour appelé, pour qu'il leur parlât de la foi en Jésus-Christ. Il est permis de penser qu'il y avait chez eux plus de curiosité que de vrai désir de s'instruire et de sauver leurs âmes. S'en occupaient-ils seulement, de leurs âmes? C'était comme on voit quelquefois, dans les grandes villes, une foule, d'ailleurs impie et moqueuse, courir aux prédications d'un orateur célèbre. Or, que tout ministre de Jésus-Christ prenne exemple de notre apôtre. Il aurait eu toute espèce de raisons pour ménager ses puissants auditeurs; mais il en avait plus encore, dans sa foi et dans sa charité, pour ne leur rien cacher de ce qui pouvait leur être utile et pour se rendre net de leur sang (**20** : 20, 26). Puis donc qu'ils viennent volontairement se placer sous le feu de sa parole, il ne les épar-

(Actes 24 : 24-27.)

gnera pas. A ce Félix, plein d'extorsions, de violences et de débauches, et à sa femme non moins coupable, le voilà qui parle de justice, de tempérance et de jugement à venir; non sans leur avoir, je le pense, annoncé d'abord Jésus-Christ; mais il fallait leur faire sentir le besoin de sa grâce, misérables pécheurs qu'ils étaient, sous cette pourpre dont on les voyait revêtus.

4220. Ce fut une parole puissante, celle que Dieu fit alors passer par la bouche de son serviteur. Aussi Félix ne songea-t-il pas à la tourner en moquerie, ressource ordinaire des hommes de son espèce; mais au contraire, il en fut tout effrayé. Effrayé à salut? Hélas! si l'injuste et l'intempérant pouvaient obtenir grâce tout en poursuivant le cours de leurs iniquités et de leurs désordres, ils saisiraient avec empressement le salut de Dieu; mais comme il faut changer de vie, ils se reconnaîtront pécheurs, si l'on veut; ils éprouveront par moment quelque effroi sur leur avenir, mais ils n'iront pas plus loin. Je me trompe : ils se flatteront qu'une fois, plus tard, en des temps meilleurs, ils accepteront ce qu'ils repoussent maintenant; mais ce qu'on renvoie sans cesse à demain, finit par ne se faire jamais. Tel fut Félix, et tels sont beaucoup de gens qui, ne voulant absolument pas se convertir, redoutent la lecture de la Bible, fuient certaines prédications, certains entretiens, certaines personnes, et se privent, en dernière analyse, de la grâce de Dieu.

4221. En marchant dans cette voie, il arrive aussi qu'on va de mal en pis. Voyez Félix. Il ne fut d'abord que léger, lorsqu'il fit venir Paul par pure curiosité, selon toute apparence; mais maintenant, il devient hypocrite et bassement hypocrite. Sachant combien Paul était aimé des siens et quelle généreuse assistance les frères en Christ se prêtaient les uns aux autres, il espérait que, malgré sa pauvreté, le prisonnier parviendrait à recueillir quelque argent, au moyen duquel Félix était prêt à lui rendre sa liberté. C'était bien peu connaître les disciples du Sauveur que de les croire capables de telles transactions. Innocents, ils ne voudront devoir leur libération qu'à la justice; coupables, ils subiront leur peine; et, dans aucun cas, ils ne participeront volontairement à l'iniquité d'autrui. Toujours est-il que Félix appelait Paul assez fréquemment, pour lui faire voir qu'il ne l'oubliait pas, et feignant toujours d'apprécier ses leçons. Ainsi se passèrent deux années entières, longue épreuve pour un homme actif, comme était Paul. Au bout de ces deux ans, Félix fut rappelé à Rome et remplacé par Portius Festus. Il semble qu'avant son départ, il aurait dû mettre

(**Actes 25** : 1-6; 6-12.)

en liberté celui dont il connaissait l'innocence; mais il le laissa en prison pour faire plaisir aux Juifs, et il avait réellement intérêt à les ménager. L'historien Josèphe nous dit qu'il fut accusé devant l'empereur Néron par les habitants de Césarée, fatigués de son administration, et qu'il ne dut la vie qu'à l'intercession de son frère Pallas. On croit qu'il mourut en exil. Il avait entendu parler de Jésus-Christ : lui donna-t-il jamais son cœur? C'est une question à laquelle l'éternité répondra, comme à tant d'autres.

4222. (**25** : 1-6.) Festus, un des moins mauvais gouverneurs qu'ait eus la Judée, fut à peine débarqué qu'il se rendit à Jérusalem : ce devait être le troisième été depuis que Paul habitait une prison. Il était naturel qu'à l'entrée de sa charge, Festus cherchât à se concilier les esprits, et il ne l'était pas moins qu'on saisît ce moment pour lui demander quelque faveur. Or, les principaux des Juifs, avec la mémoire et la présence d'esprit que donne la haine, le prièrent de livrer à leur tribunal le prisonnier de Césarée, sur lequel Félix avait dû lui laisser des renseignements. C'était bien une faveur qu'ils réclamaient; car Paul était maintenant prisonnier de l'empereur, et il appartenait entièrement à la juridiction de son représentant. Aussi, soit que Festus se doutât du guet-apens qu'on méditait contre l'Apôtre, soit qu'il lui répugnât de se dessaisir d'une cause qui était de son ressort, il invita les Juifs à Césarée, promettant de leur donner audience. C'est ce qui eut lieu, une quinzaine de jours après son arrivée dans la province.

4223. (6-12.) Cette nouvelle comparution de Paul devant son juge et devant ses accusateurs, n'offrit rien de nouveau, de part ni d'autre, si ce n'est que Paul déclara plus formellement encore qu'il n'avait péché en rien, ni contre la loi des Juifs, ni contre le lieu sacré, ni contre César ; par où il entendait sans doute les péchés dont la connaissance revient aux tribunaux, car quel est l'homme qui ne pèche? Et comme il vit que Festus inclinait à se débarrasser de tout cet ennui, en transférant le prisonnier à Jérusalem et en le livrant à ses ennemis, Paul rappela qu'il était Romain, qu'il comparaissait devant le tribunal de l'empereur, et que, son lieutenant se refusant à le juger, il en appelait positivement à César, selon le droit que lui en donnaient les lois romaines, même avant qu'un premier arrêt fût intervenu. Ce droit ayant été reconnu par Festus, réuni à son conseil, il fut décidé que Paul irait à Rome. Or, ce César dont Paul invoquait la justice, était le cruel Néron, qui venait de tremper ses mains dans le sang de sa mère, et qui, peu d'années après, exerça contre les chrétiens la plus

horrible persécution : Paul et bien d'autres saintes victimes, y laissèrent leur vie. En attendant, ce fut par une admirable direction de la Providence, que, pour en avoir appelé à César, l'Apôtre dut tout à la fois, d'échapper à une mort immédiate de la part des Juifs, et d'annoncer l'Evangile à Rome, ainsi que le Seigneur le lui avait dit expressément (**23** : 11).

4224. (13-27.) Mais il devait encore, avant cela, rendre témoignage devant un de ces grands de la terre que l'Evangile a tant de peine à atteindre (Actes **9** : 15). Le roi Agrippa dont il est ici question, était fils d'Hérode Agrippa, et par conséquent frère de Drusille, la femme de l'ex-gouverneur Félix. Il n'avait que dix-sept ans à la mort de son coupable père [3750] ; et en conséquence, lorsqu'il vint rendre visite au nouveau délégué de l'empereur, il pouvait avoir trente-trois ans. Bérénice était sa sœur. D'une extrême beauté et de mœurs fort légères, elle est connue dans l'histoire par les relations qu'elle eut, plus tard, avec deux illustres généraux romains, devenus empereurs l'un et l'autre, après avoir servi de verges à Dieu pour châtier les Juifs : je veux parler de Vespasien et de Tite. Mariée d'abord avec un prince cilicien, nommé Ptolémon, elle l'avait quitté pour suivre son frère, avec qui les auteurs du temps prétendent qu'elle entretenait de criminels rapports. Tels étaient ces puissants du siècle devant qui le vénérable Paul allait encore avoir à s'expliquer. Agrippa ne possédait en cette affaire aucun droit de juridiction, car il ne régnait que sur quelques provinces étrangères à la Palestine ; si donc Festus le mit au fait de ce qui concernait Paul, et s'il fit comparaître celui-ci en sa présence, ce fut par pure courtoisie, et, en quelque sorte, pour occuper quelques-uns des instants que ses hôtes lui donnaient.

4225. Le gouverneur, sachant donc l'intérêt qui se rattachait à la personne du prisonnier, amena la conversation sur son sujet, racontant au prince ce qui s'était passé, et déclarant que, quant à lui, il ne voyait là qu'une vaine dispute de religion, relative à un certain Jésus, mort, que Paul soutenait être vivant. C'est pourquoi, il aurait assez volontiers renvoyé l'affaire au sanhédrin, si Paul n'avait réclamé qu'elle fût portée à la connaissance de Néron, qu'on appelait Auguste, comme de nos jours on dirait Sa Majesté. Mais Agrippa, Juif de naissance, comprenait mieux que Festus la portée de l'assertion de Paul. Si Jésus, après avoir été mort, était vraiment ressuscité, ce n'était donc pas un imposteur, ce Galiléen dont Hérode Antipas, le grand oncle d'Agrippa, s'était si indignement joué [3503], que Pilate avait lâche-

ment livré aux Juifs, et que ceux-ci avaient crucifié : c'était au contraire le Christ, le Fils de Dieu, comme il l'avait dit et comme ses disciples le prêchaient de lieu en lieu. Agrippa exprima donc le désir d'entendre Paul, et Festus y consentit d'autant plus volontiers, qu'il lui importait à lui-même de connaître à fond son histoire; car il paraît que Félix ne lui avait laissé que des renseignements incomplets.

4226. Représentez-vous l'assemblée que vit alors la salle d'audience du magnifique palais de Césarée. Sur deux siéges élevés, Agrippa et Bérénice, éclatants de jeunesse et de beauté, non moins que d'or et de pierreries, et à côté d'eux le gouverneur romain revêtu de sa longue toge. Autour de leurs personnes se presse tout ce que la ville comptait d'officiers supérieurs et de gens de distinction; et c'est là qu'on amène, le corps lié d'une chaîne, un homme âgé, mais plus vieux encore par ses fatigues et par ses souffrances que par les années. Il vient la tête nue, d'un pas ferme sans doute, mais lent et grave; il dirige sur tout ce monde un regard humble et charitable, mais pénétrant; et, après que Festus a dit pour quel sujet on se trouve réuni, Agrippa donne à Paul la permission de parler (26 : 1). Celui-ci, profitant, dans l'intérêt de sa cause, du silence qui se faisait autour de lui, moins par respect pour ses cheveux blancs que pour les augustes personnages qui allaient l'entendre, étendit la main et prononça un discours qui ressemble aux précédents par les idées fondamentales, mais qui en diffère autant que les circonstances mêmes dans lesquelles il fut prononcé.

4227. (2-23.) Paul se félicite d'avoir à parler devant un prince qui était au fait des coutumes juives et des questions qui se rattachaient à la vraie foi; et, comme il était impossible qu'il ne parlât pas beaucoup de sa personne, il se recommande à la patience de son royal auditeur. Il commence donc par rappeler ce qu'avait été sa jeunesse : une jeunesse exemplaire, au point de vue du pharisaïsme strict. Alors déjà, il espérait en la promesse que Dieu avait faite à leurs pères, et il y espérait à la manière des Juifs de toutes les tribus. Ce n'était pas dire qu'à cette époque il en comprît le vrai sens. Quoi qu'il en fût, s'il se voyait maintenant persécuté, la raison en était dans sa foi, et sa foi d'aujourd'hui avait pour objet la promesse de Dieu, comme la foi de sa jeunesse et comme celle de tous les Israélites vraiment dignes de ce nom. Quel était donc son crime? C'était de croire que Dieu peut ressusciter les morts, qu'il avait en effet ressuscité Jésus de Nazareth, et que, de cette manière, Jésus avait été déclaré Fils de Dieu, le Fils de la promesse, le Messie ou le Christ; Paul ne dit pas tout ceci, mais

c'est évidemment le sens de son exclamation, ainsi que la suite le prouve. Car il raconte comment il avait lui-même refusé de croire à la résurrection de Jésus; comment il s'était joint avec fureur à ceux qui persécutaient ses disciples, et comment nul peut-être n'avait poussé aussi loin que lui la haine de ce nom-là et de ceux qui l'invoquaient. S'agissait-il de mettre les saints en prison? il y pourvoyait; de les faire mourir? il y donnait sa voix; de les contraindre à renier Jésus et ainsi à blasphémer? il les y contraignait par des supplices : non content d'assouvir sa rage dans la ville de Jérusalem, il poursuivait les fidèles jusque dans les villes étrangères.

4228. Ceci conduit naturellement l'Apôtre à parler de sa conversion, preuve de fait, et preuve si concluante que Jésus-Christ est vraiment ressuscité. Ce récit, mis en regard des deux précédents, donne lieu aux mêmes observations [4204]. Nous y voyons reparaître ces mots supprimés dans le discours de Jérusalem : « Il t'est dur de regimber contre l'aiguillon; » mais il s'y trouve aussi quelques omissions, entre autres la question de Paul à Jésus : « Seigneur, que veux-tu que je fasse? » puis tout ce qui concerne Ananias. Cette dernière suppression s'explique par la considération que nous avons ici pour la première fois, dans son entier, ce qui fut dit à Paul par le Seigneur, quand il lui apparut sur le chemin de Damas, prophétie dont toute la carrière de Paul a été l'admirable accomplissement. Enfin, nous apprenons en cet endroit que tous ceux qui étaient avec Paul tombèrent par terre, et que le Seigneur lui parla en langue hébraïque, ce qui explique pourquoi, dans les deux autres récits, il y a Saül! Saül! et non Saul! Enfin, à l'appui de ce que j'ai dit plus haut sur *la voix* entendue par tous et sur *la parole* entendue seulement par Paul [4205], je pourrais faire remarquer qu'il dit ici (verset 14) : « J'entendis une voix qui me parlait. » Toujours donc ces deux idées distinctes de voix et de parole, même dans un récit qui ne fait pas mention de la circonstance essentielle du chapitre 22, verset 9.

4229. Il résulte de ce narré, comme des précédents, que Paul, autrefois incrédule, avait persécuté Jésus-Christ dans la personne de ses disciples; qu'il aurait continué cet horrible train si le Seigneur ne lui était apparu sur le chemin de Damas; que, pour lui apparaître, il fallait qu'il se fût relevé d'entre les morts; enfin, que tout le ministère subséquent de l'Apôtre était le résultat et la preuve du grand fait de la résurrection de Jésus-Christ. Ce ministère pouvait d'ailleurs se résumer en deux mots : Paul avait prêché, tant aux Juifs qu'aux na-

tions, le devoir de se convertir. Voilà le vrai motif de son arrestation, les Juifs ne voulant pas entendre parler de conversion pour eux, ni de salut pour les païens. Néanmoins, Paul, préservé merveilleusement, subsistait encore, et il était toujours prêt à déclarer, conformément à la parole de Moïse et des prophètes, que le Christ devait souffrir, et que, chef des ressuscités, il devait annoncer la lumière, non-seulement au peuple juif, mais aussi aux nations.

4230. (24-32.) Ce discours est tout ce qu'on peut de plus mesuré, de plus fort et de plus complet dans sa brièveté. Histoire de la vie de Paul, sa défense personnelle, prédication du salut : rien n'y manque. Il nous frappe moins, parce que nous l'avons lu et relu; mais il n'en fut pas ainsi de Festus et d'Agrippa. Festus, adorateur des faux dieux, autant du moins qu'un homme de sa condition pouvait l'être; Festus, étranger, dans tous les cas, aux grandes questions de la foi, ne put entendre Paul sans admirer son éloquence, mais en même temps sans concevoir des doutes sur la solidité de son jugement. Folie pour les Grecs, avait dit notre apôtre (1 Cor. 1 : 23); folie pour Festus, voilà ce qu'était l'Evangile. Résurrection, pardon, sanctification, conversion : mots dépourvus de sens pour le pauvre Romain; aussi dit-il à Paul : « Tu es hors de sens! » Hélas! que de païens parmi nous! Que de Festus, chez les petits et chez les grands! Combien, qui, plus coupables que lui, parce qu'ils vivent tout entourés de lumière et de grâce, traitent d'insensés les disciples du Sauveur! Il y a quelques années que, dans le pays où j'écris ces lignes, un ministre de Jésus-Christ fut traduit devant les tribunaux pour un crime analogue à celui de Paul. Comme Paul, il présenta lui-même sa défense; et après l'avoir entendu, un homme éminent dans le barreau s'écriait : « Que de talents, mais que de folies! » Pauvre Festus! il est mort maintenant, et Paul vit!

4231. Non! je ne suis pas hors de sens, répliqua l'Apôtre avec une sainte hardiesse, et j'en prends à témoin le roi lui-même. Effectivement, tout ce que Paul avait raconté était de notoriété publique : les faits principaux ne pouvaient être niés, bien qu'on s'efforçât de les dépouiller de leur véritable signification. Quant à Agrippa, voyez en quels termes Paul ose l'apostropher. Que le jeune roi crût aux prophètes d'une foi vivante et efficace, ce n'est pas sans doute ce que Paul voulait dire; mais il faisait profession d'y croire, il avait du respect pour la Parole de Dieu, il consentait à ce que les questions religieuses fussent décidées par elle. C'est quelque chose assurément,

mais ce n'est pas encore la foi qui sauve. Agrippa le sentit; Agrippa fut ébranlé, si ce n'est convaincu, et il dit à Paul : « Tu me persuades à peu près d'être chrétien. » C'est là-dessus que Paul soulevant ses chaînes lui dit : « Plût à Dieu que non-seulement toi, mais aussi tous ceux qui m'entendent aujourd'hui, vous devinssiez et à peu près, et tout à fait, tel que je suis, à la réserve de ces liens. » Etudions d'abord cette réponse.

4232. Elle est admirable de franchise et de charité. Oui, il importe à tout homme de devenir chrétien : aux rois, aux gouverneurs, aux généraux d'armées et aux gens de cour, comme à leurs subordonnés et aux plus misérables d'entre les hommes. Oui, il est beaucoup de gens qui croient à la Bible de la même manière qu'Agrippa, et qui ne sont pas plus chrétiens qu'il ne l'était. Ne serons-nous pas effrayés du sort que se préparent toutes ces âmes, et notre désir le plus vif ne sera-t-il pas de les voir embrasser la foi qui nous a procuré la paix et qui console toutes nos douleurs? Peut-être sont-elles grandes les douleurs que nous endurons à cause de notre foi. N'importe; nous ne laisserons pas de solliciter les pécheurs à nous suivre au pied de la croix; mais, comme Paul, sans leur souhaiter les maux par lesquels il plaît au Seigneur d'éprouver notre fidélité.

4233. Ce fut probablement la perspective de ces épreuves qui fit hésiter le jeune prince à la conscience duquel le Saint-Esprit venait de s'adresser par la bouche de Paul. Un roi jeune encore qui se convertit! Un descendant du grand Hérode qui incline sa couronne d'or devant la couronne d'épines du Crucifié! Un grand de la terre qui accepte le nom de *chrétien*, ce nom de mépris que les disciples de Jésus recevaient parmi les païens, comme celui de *nazaréens* parmi les Juifs! Cela s'est vu plus tard; savoir lorsque ce nom est devenu un nom honorable, et lorsque les princes ont cru affermir leur trône en le plaçant à l'ombre de la croix. Mais à ce moment, Agrippa, se mettre au nombre de ces gens-là! Agrippa, se donner à cette secte honnie! Et pour tout dire, Agrippa, renoncer aux plaisirs et aux vanités du siècle « pour vivre selon les règles de la tempérance, de la justice et de la piété! » (Tite **2** : 12.) C'est à quoi l'appelait la grâce de Dieu, et il le comprit; mais il aima mieux les ténèbres que la lumière, et il demeura volontairement l'esclave de Satan (Jean **3** : 19). Hélas! malheur à qui éteint le Saint-Esprit! Malheur à qui, ému par les attraits de la grâce, se fait violence pour y résister! Agrippa vécut encore plus de quarante ans depuis qu'il avait entendu Paul; il fut

témoin des terribles jugements du Seigneur sur Jérusalem et sur la Judée; mais rien n'atteste qu'il ait jamais retrouvé l'occasion qu'il perdit par sa faute. Il avait pourtant reconnu la parfaite innocence de Paul, car il dit à Festus : « Cet homme pouvait être relâché, s'il n'en avait appelé à César. »

CCCXIII. — Paul est transféré à Rome, où son emprisonnement se prolonge.

4234. (27 : 1-44.) Il est facile de déterminer l'époque de l'année où Paul fut embarqué pour l'Italie. Lorsque le vaisseau qui le portait parvint à la hauteur de l'île de Crète, le jeûne était déjà passé (9) ; or on sait que la fête des expiations, le grand jeûne des Juifs, précédait le 10 de Tisri, mois qui répondait à fin septembre et commencement d'octobre. D'où il suit que Paul doit être parti vers la fin de l'été. Si donc il était arrivé à Jérusalem l'an 58 [4082], ce voyage-ci serait de l'an 60, et l'Apôtre aurait été retenu prisonnier à Césarée deux ans et trois mois environ, puisqu'il avait été arrêté au milieu de mai. Ce fut sans doute le cœur plein de joie qu'il monta sur le navire qui allait l'emporter loin de ses adversaires les plus acharnés, pour le conduire dans une contrée où il savait que Dieu le voulait. Et puis, quelle jouissance de respirer l'air libre et pur de la mer, après une si longue captivité! D'ailleurs, comme il fut embarqué, non sur un vaisseau de l'Etat, mais sur un vaisseau marchand, il fut facile à ses amis de faire le voyage avec lui. Combien y en eut-il, et qui étaient-ils? C'est ce qu'on ignore. Tous ceux qui l'avaient accompagné de Macédoine à Jérusalem n'étaient sûrement pas restés deux ans à Césarée pour l'attendre; mais Luc était là, sans aucun doute, comme le prouve la forme du récit; avec Luc se trouvait Aristarque le Macédonien, et quelques autres peut-être; car si Luc dit : « Nous avions avec nous Aristarque le Macédonien, » ce *nous* peut désigner, non-seulement Paul et lui, mais d'autres encore, tels que Trophime par exemple. Quant à son cher Timothée, nous verrons plus tard que Paul s'en était séparé momentanément, dans l'intérêt des Eglises.

4235. Ce voyage sur mer est raconté avec tant de détail, qu'il est facile d'y suivre Paul de port en port, et d'île en île. Je dois cependant avertir ceux de mes lecteurs qui le liront, une carte ordinaire sous les yeux, que la Cilicie comprenait les pachaliks modernes de Selefké et d'Adana; la Pamphylie, le pachalik d'Ischil; la Lycie,

Tekke et partie de Mentech ; que l'île de Crète est aujourd'hui Candie, et que les anciens nommaient mer Adriatique, non-seulement le golfe de Venise, mais toute la partie orientale de la Méditerranée, à partir de l'Italie. Quant à Adramyte, Césarée et Sidon, il est facile de les reconnaître sous les noms modernes d'Adramiti, de Kaisarieh et de Seïde.

4236. Le lendemain du départ, le vaisseau toucha à Sidon, où il fut permis à Paul de descendre pour voir ses amis; circonstance qui nous apprend qu'il y avait des frères à Sidon, cette patrie de Jézabel et probablement de la Cananéenne dont parle l'Evangile (Matth. 15). Le Seigneur lui-même y avait jeté, en passant, quelques grains de la bonne semence, et la semence avait levé comme il l'avait prophétisé indirectement (Luc 10 : 13). Après une navigation fort lente le long de l'île de Chypre, où le mauvais temps les avait poussés, ils regagnèrent les côtes de l'Asie Mineure et touchèrent à Myra, port de Lycie. Ce fut là qu'on changea de vaisseau. Celui qui les avait amenés de Césarée continua sans doute son chemin vers Adramyte, et l'on repartit sur un vaisseau alexandrin qui faisait voile directement pour l'Italie. Il était monté par deux cent soixante et seize personnes : l'équipage égyptien, le capitaine Jules avec ses soldats, des passagers de toute espèce, puis des prisonniers et parmi eux l'apôtre Paul, toujours accompagné de quelques amis, à supposer même qu'il en eût laissé à Myra. Les disciples de Jésus ne négligèrent pas, je pense, l'occasion qui leur était fournie de parler du Seigneur à ces pauvres païens ; et s'ils avaient pu passer l'hiver dans l'île de Crète, comme Paul le conseillait, quelle joie n'eussent-ils pas éprouvée en voyant les nombreux frères que renfermait cette île ! [4018.] Mais bientôt il n'y eut plus chez tous les voyageurs qu'une seule pensée et qu'une seule occupation, savoir de lutter contre l'horrible tempête qui, pendant quinze jours, menaça de les engloutir.

4237. Sans reproduire un récit qui est suffisamment circonstancié dans le livre même des Actes, je me borne à quelques réflexions générales. — J'ai ouï dire qu'un marin anglais, très familier avec les parages dans lesquels le vaisseau de Paul naufragea, fut converti à la vérité des Ecritures en lisant ceci pour la première fois. Personne, disait-il, si ce n'est un témoin oculaire, n'a pu décrire une pareille scène; c'est bien ainsi, de point en point, que les choses durent se passer. Il disait cela non-seulement des descriptions topographiques et météorologiques, mais encore de celle des manœuvres auxquelles

on eut recours, dans les circonstances données, pour sauver le vaisseau, puis l'équipage et les passagers. Voilà quant à la vérité matérielle, si je puis ainsi dire.

4238. Ce qui n'est pas moins vrai, c'est ce qu'on peut appeler la partie morale de l'événement, malgré ce qu'elle a de merveilleux. Je n'envisage pas comme une merveille le calme que Paul conserva durant cette affreuse tourmente, ni le zèle qu'il déploya pour la conservation de tous, ni l'ascendant qu'il exerça sur ceux qui l'entouraient. C'est le propre de la foi et de la charité de se montrer surtout dans les cas extrêmes. Ce n'est pas moins le propre du vrai chrétien de faire sentir partout, sans qu'il le cherche, la supériorité que lui donne sur un monde incrédule et léger la fermeté de ses convictions et de son caractère. Mais la prévision lointaine du naufrage dont ils étaient menacés; mais la vision d'un ange de Dieu, au plus fort de l'orage; mais la prophétie de Paul sur l'issue de cette lutte contre les éléments : ce sont là des faits merveilleux, surnaturels, comme on dit, et pourtant fort naturels, une fois qu'on admet qu'il y a un Dieu, et que ce Dieu peut ce qu'il lui plaît, dans le ciel et sur la terre. Il lui eût été facile, assurément, de faire arriver Paul sans dangers à Rome, et même de l'y envoyer de Corinthe, sans le faire passer par la prison de Césarée; mais il voulait que sa main fût évidente en tout ce qui concernait l'établissement de son règne. Ces deux cents personnes qui montaient le navire devaient acquérir la conviction, et nous après eux, que, parmi les prisonniers, se trouvait un messager du Dieu fort et puissant; que ce Dieu n'abandonne jamais ceux qui se confient en lui, et que, pour l'amour d'eux, bien souvent, il accorde au monde d'éclatantes délivrances. Il voulait enfin que Paul et ses amis, à la veille de nouveaux travaux et de nouvelles douleurs, sentissent leur foi s'affermir au spectacle des prodiges dont le Seigneur est capable envers les siens; en sorte que s'ils devaient succomber un jour, ils pouvaient bien s'assurer que ce ne serait pas avant d'avoir achevé l'œuvre qui leur était assignée.

4239. Il est un trait de ce récit qu'il est bon d'étudier à part. C'est l'avertissement que donna Paul au capitaine Jules, lorsque les matelots voulurent s'enfuir du vaisseau (31). On pouvait sans doute avoir besoin d'eux pour la manœuvre et pour le sauvetage; mais enfin, l'ange du Seigneur n'avait-il pas accordé à Paul tous ceux qui étaient avec lui? en conséquence, ne fallait-il pas nécessairement que, de manière ou d'autre, ils fussent sauvés? Non, pas de manière ou d'autre.

(**Actes 28** : 1-6; 7-10.)

Dieu voulait les sauver, mais à condition qu'ils restassent tous sur le navire. Il voulait les deux choses à la fois, de même qu'il veut sauver ses élus, et pour cela qu'ils se convertissent; nous secourir dans nos dangers, et que nous réclamions son secours; amener toutes les nations à l'Evangile, et que nous le leur fassions prêcher; nous fournir notre nourriture, et que nous travaillions de nos mains à de bonnes choses. En un mot, les moyens sont dans la volonté de Dieu aussi bien que la fin. Ne dites donc pas : Si je suis un élu je serai sauvé, quoi que je fasse. Le Seigneur dit que celui qui invoquera son nom sera sauvé; si donc vous êtes élu, vous invoquerez son nom, tout comme on peut dire que si vous invoquez son nom du fond de votre cœur, vous êtes un de ses élus.

4240. (**28** : 1-6.) Ce fut donc l'île de Malte qui recueillit les naufragés, cette île que possèdent actuellement les Anglais et d'où partent assez fréquemment des missionnaires pour les contrées évangélisées autrefois par Paul. Les passagers atteignirent le rivage tout trempés de la mer, et à cela vint s'ajouter, dans cette saison déjà froide, une pluie comme celles qui suivent d'ordinaire un vent véhément et prolongé. Les habitants de la côte, désignés sous le nom de barbares, ce qui, dans la coutume des Grecs, équivalait à étrangers, usèrent envers ces pauvres gens d'une bonté rare en ces temps-là. Comme Paul jetait des sarments dans le bûcher qu'on avait allumé, une nouvelle merveille vint préparer ces païens à écouter avec vénération l'envoyé du Seigneur et convaincre toujours plus les compagnons de Paul que ses prophéties n'avaient pas été des paroles aventurées et accomplies, comme on dit, par un effet du hasard. Mais quand les Maltais virent la vipère suspendue à la main de Paul, ils pensèrent que ce prisonnier était sans doute quelque grand malfaiteur; puis, après le miracle, passant à un autre extrême, les voici qui le proclament Dieu. C'était, dans les deux cas, le cri de la conscience; car, ainsi que nous l'a dit l'épître aux Romains, les païens ne sont pas entièrement dépourvus de lumières morales (Rom. **2** : 14, 15). Ceux-ci croyaient à une rétribution, et ils faisaient bien; ils pensaient aussi que certains faits supposent une puissance surhumaine, et ils avaient raison. Combien, hélas! de soi-disant chrétiens, dont la conscience est moins éclairée que n'était celle des barbares Maltais!

4241. (7-10.) Les nouveaux miracles dont il plut au Seigneur que Paul devînt l'instrument, étaient destinés à lui ouvrir le chemin des

cœurs. Ce fut d'abord la guérison de l'homme généreux qui recueillit sur ses terres les naufragés et les logea durant trois jours; puis celle d'une quantité de malades dont il ne nous est rien dit de particulier. Ici, la narration se resserre, l'historien sacré se hâte de la conduire à son terme, et nous devons faire comme lui.

4242. (11-16.) Trois mois s'étant écoulés et l'hiver ayant fait place au printemps, le capitaine Jules reprit le chemin de Rome avec ses prisonniers. De Malte, ils allèrent à Syracuse, sur la côte orientale de Sicile, où ils demeurèrent trois jours; puis à Reggio, tout au midi de l'Italie, et de là, par un bon vent, ils atteignirent en deux jours le port de Pouzzoles, près de Naples. Dans cette ville, où Paul ne verrait de nos jours que des adorateurs de la vierge Marie et de grossiers idolâtres, tels que les fait l'Eglise romaine, il trouva des amis heureux de l'embrasser, lui et ses compagnons de route. Quel bonheur pour lui de se sentir entouré de frères et si près du champ de travail que le Seigneur lui assignait depuis si longtemps! A la demande des disciples de Pouzzoles, on resta sept jours avec eux, faveur qu'on obtint sans doute de la complaisance du capitaine. Mais ce fait ne doit pas nous étonner; car, dès le commencement, il s'était montré plein d'humanité pour Paul (**27** : 3), et l'on conçoit que les événements du voyage avaient dû le lui rendre cher : qui sait même si le cœur de Jules ne s'était pas approché du Seigneur Jésus?

4243. Pendant le séjour que Paul fit à Pouzzoles, les frères de Rome avaient reçu la nouvelle de sa prochaine arrivée, et ils coururent à sa rencontre jusqu'en un lieu appelé encore aujourd'hui les Trois-Hôtelleries, à environ une journée de Rome. Là se trouvèrent, on peut le penser, Andronique, Junias, Amplias, Urbain, Appelles, Hérodion, Rufus, tous ces frères que Paul saluait avec tant de cœur trois ans auparavant (Rom. **16** : 5-15); surtout Aquilas et Priscille, si leurs affaires ne les avaient pas de nouveau rappelés en Asie, où nous les reverrons en effet dans peu. Quoi qu'il en soit, c'étaient de vieux amis, qui, sans s'être jamais rencontrés, se connaissaient très bien et se chérissaient en notre Seigneur. Aussi, « Paul les ayant vus, rendit grâces à Dieu et prit courage; » mots d'une touchante simplicité, qui montrent toujours plus que s'il y a, pour les fidèles, des consolations intérieures du Saint-Esprit, le Seigneur se sert aussi, pour les fortifier, de la douce communion de leurs frères. Après trois années de captivité, et près de se voir replacé dans une prison pour un temps dont nul ne connaissait la durée, Paul devait avoir besoin de l'en-

(**Actes 28** : 17-29.)

couragement qui lui fut donné par l'accueil joyeux de ses amis.

4244. Le sort du captif ne fut pas cependant aussi triste qu'on aurait pu le craindre, et un prédicateur qui, de nos jours, porterait à Rome le pur Evangile, y serait traité tout autrement. Le capitaine Jules livra ses prisonniers au commandant de la garde impériale. Ce devait être le célèbre Burrhus, ancien gouverneur de Néron, homme honorable, dont l'empereur se défit l'an 62, parce que ses bons conseils lui étaient à charge. D'un noble cœur tel que Burrhus, un prisonnier recommandé par Jules et en un certain sens par Festus lui-même, ne pouvait attendre que de bons procédés. Au lieu d'être jeté dans le fond d'un cachot comme un malfaiteur, il fut permis à Paul de se loger en maison particulière, toutefois sous la garde constante d'un soldat. C'était bien une captivité, mais une captivité qui n'était pas de nature à l'empêcher de voir ses frères et de propager la parole du salut. Les soldats même qui, tour à tour, le gardèrent, purent entendre ainsi les appels de l'Evangile et les porter à d'autres, tant les voies de Dieu sont admirables!

4245. (17-29.) Après le voyage de quarante lieues environ que Paul avait dû faire de Pouzzoles à Rome, et sûrement à pied, lui vieillard, il devait avoir besoin de repos. Ce fut donc seulement trois jours depuis son arrivée qu'il fit appeler les principaux des Juifs. Il pouvait s'attendre à les voir se porter ses accusateurs devant le tribunal de Néron, et il convenait de leur exposer ce qui le concernait. C'est ce qu'il fit avec le calme et la fidélité que nous lui connaissons, tout comme avec cette charité dont nous l'avons vu constamment animé envers tous. S'il en avait appelé à César, encore que le gouverneur de la Judée, convaincu de son innocence, se fût montré prêt à le relâcher, ce n'était nullement, leur dit-il, qu'il eût l'intention d'accuser sa nation. On s'était pourtant montré bien injuste et bien violent envers lui, sans parler des complots contre sa vie, complots qui avaient été connus des principaux du peuple et qu'ils avaient favorisés. Voilà ce que Paul leur dit; mais les Juifs de Rome étaient sans aucun avis à son sujet. Ni lettres, ni message ne leur avaient été envoyés. Ce silence s'explique assez bien. Les ennemis de Paul avaient, par son éloignement, obtenu en grande partie ce qu'ils désiraient; et puis, ils pouvaient croire que leurs griefs contre l'Apôtre ne seraient pas mieux accueillis devant le tribunal de l'empereur que devant celui de Festus.

4246. Après cela, les Juifs de Rome se montrant désireux d'entendre Paul au sujet de cette secte, objet de tant d'opposition parmi

(**Actes 28** : 17-29.)

leurs coreligionnaires, l'Apôtre leur assigna un jour, et, du matin au soir, il se mit à leur exposer le royaume de Dieu, ou autrement la doctrine du salut en Jésus-Christ. Il est dit qu'il le faisait en s'appuyant sur Moïse et sur les prophètes, selon sa coutume constante avec les fils d'Israël ; et nous avons vu par ses épîtres, comme par ses discours, combien était puissante son argumentation et combien énergiques ses appels. Après avoir ouï sa parole, qui était la parole même du Saint-Esprit, il n'y avait pas moyen de demeurer indifférent. Aussi, l'auditoire de Paul se partagea-t-il bientôt en deux camps, l'un composé de ceux qu'il persuadait, l'autre des hommes qui demeuraient incrédules. Ces derniers quittèrent Paul avec éclat, lorsqu'il leur eut fait entendre un passage d'Esaïe déjà rappelé par l'Evangile (Jean **12** : 40) et dont le parallèle est cité dans l'épître aux Romains (Rom. **11** : 8). Il y avait là, convenons-en, de quoi les irriter, mais aussi de quoi leur fermer la bouche. Ils ne pouvaient récuser Esaïe ; et ce que le Saint-Esprit avait dit par son organe, ne pouvait que s'appliquer à eux. Puis, quand l'Apôtre des Gentils eut ajouté que le salut était envoyé aux païens, l'orgueil de ses auditeurs ne leur permit pas d'en entendre davantage.

4247. Ce dernier discours de Paul, j'entends le dernier de ceux qui nous sont donnés dans le livre des Actes, n'offre rien que nous n'ayons déjà rencontré dans la bouche ou sous la plume de l'Apôtre. Mais, par cela même, il nous atteste l'unité que le Saint-Esprit avait imprimée à ses sentiments et à ses vues. Il n'est pas d'homme qui, à la fin d'une longue carrière, voie toutes choses exactement comme au point du départ : les idées se modifient avec l'âge et l'expérience. Sous ce rapport même, Paul fut un homme d'élite, au milieu des apôtres. Tandis que les autres ne furent éclairés que peu à peu sur le sujet important de la vocation des Gentils, mystère longtemps caché, comme le dira Paul lui-même dans sa prochaine lettre, il en eut la pleine révélation dès le premier jour (Act. **9** : 15). J'ai déjà fait remarquer de quel intérêt ce mystère est pour nous, issus des nations qu'il a plu à notre Père céleste d'appeler au salut éternel par Jésus-Christ ; mais que mes lecteurs y prennent garde. Bien que faisant partie du peuple de Dieu par leur naissance, ils ne sont pas sauvés par cela seul. Que l'oracle d'Esaïe leur serve d'avertissement. On peut avoir des oreilles et ne pas entendre (Matth. **11** : 15), des yeux et ne pas voir, un cœur et demeurer insensible, et n'être ainsi, ni converti par le Saint-Esprit, ni guéri par Jésus-Christ. Pauvres Juifs ! s'écrie-

t-on, quand on voit les concitoyens de Paul s'éloigner de lui et rejeter la vie éternelle. Et vous, mes chers lecteurs, quelle douleur ne serait-ce pas, si vous alliez les imiter! Mais non : vous avez, je l'espère, recueilli quelque bénédiction des enseignements que le Seigneur a donnés au monde par son grand Apôtre, et vous continuerez à recevoir avec docilité et reconnaissance envers Dieu, ceux qu'il doit vous donner encore.

4248. En effet, si le livre des Actes est terminé et avec lui la seule histoire authentique que nous ayons du ministère de Paul, nous avons encore à lire les lettres qu'il écrivit pendant sa captivité. Quand Luc traçait les dernières lignes de son livre, cette captivité avait duré deux ans; mais, bien que gardé à vue, Paul avait pu prêcher librement le royaume de Dieu à tous ceux qui venaient vers lui, leur enseignant les choses qui regardent le Seigneur Jésus-Christ. On ne peut douter qu'il n'ait été considérable, le nombre de ceux qui mirent à profit pour leurs âmes la liberté de parole qui fut laissée à Paul : nous en aurons des preuves manifestes dans ses dernières épîtres.

4249. Parmi eux on doit compter le personnage de distinction auquel Luc adressa son Evangile et le livre dont nous achevons maintenant l'étude (Luc 1 : 1 ; Actes 1 : 1). Nous manquons de renseignements sur ce Théophile, mais tout porte à penser que, citoyen de Rome, il fut conduit par la main du Seigneur auprès de Paul, ainsi que bien d'autres Romains, et amené de la sorte à la foi en Jésus-Christ. A ce moment, l'Eglise avait fait de grands progrès parmi les nations, et il convenait qu'un écrit spécialement destiné aux païens convertis, comme l'Evangile de Matthieu l'avait été aux Juifs, exposât tout ce qui concernait le royaume des cieux : ce fut Luc qui reçut du Saint-Esprit cette mission. Il la remplit pendant qu'il était à Rome avec Paul, divisant tout son travail en deux livres, dont l'un traite des choses que Jésus a faites lui-même, pendant qu'il était sur la terre, et l'autre de celles qu'il avait faites dès lors et qu'il faisait encore par le moyen de ses serviteurs les apôtres.

4250. Le livre des Actes ne me paraît point un livre inachevé, bien qu'il se termine brusquement. A la dernière de ses lignes se trouve atteint le but que le Saint-Esprit avait en vue, celui de faire connaître à l'Eglise de tous les siècles, comment l'Evangile avait pénétré parmi les nations païennes, après avoir été d'abord prêché à Jérusalem et dans la Judée. Que de choses dans ce court résumé des trente années environ qui suivirent la mort de notre Sauveur! et que de grandes

choses, à les envisager en elles-mêmes, ou à considérer leurs résultats. Poussée plus loin, l'histoire sainte aurait pu sans doute nous donner encore des détails pleins d'intérêt sur les derniers travaux de Paul ; mais, quelque grande que soit la place de cet homme de Dieu dans les annales de l'Eglise, ce n'est pas de lui toutefois qu'il s'agit avant tout. « Qui est Paul? qui est Apollos? » disait-il lui-même ; « Est-ce Paul qui fut crucifié pour vous? » (I Cor. 3 : 5 ; 1 : 13.) Est-ce par lui que nous avons la vie éternelle? Il faut dire cependant que si l'histoire de Paul se termine ici, les lettres que nous avons encore à étudier, nous fourniront plusieurs données sur ce qui lui arriva pendant sa longue captivité. Dieu veuille nous conduire par son Esprit dans le nouveau champ qui s'ouvre devant nous! Elles sont solennelles, les paroles d'un vieillard qui s'approche du terme de sa carrière, après y avoir marché d'un pas sûr et fidèle ; elles le sont surtout quand ce vieillard est un prophète de l'Eternel, un martyr, un des plus dévoués serviteurs de Jésus-Christ. — Mais avant de passer aux dernières lettres de Paul, nous avons à étudier deux épîtres non moins importantes que les siennes, l'une et l'autre écrites par deux hommes que nous avons déjà appris à aimer et à vénérer.

—

PREMIÈRE ÉPITRE DE PIERRE.

CCCXIV. — Renseignements historiques; introduction; proclamation du salut; exhortations générales à la sainteté.

4251. La dernière fois qu'il a été fait mention de l'apôtre Pierre, ou Céphas (Jean 1 : 43), c'est dans la première épître aux Corinthiens (1 : 12; 3 : 22). Quelques-uns ont conclu des paroles de Paul en cet endroit, que Pierre passa quelque temps à Corinthe, peu après que l'Eglise y eut été fondée, ce qui est vrai d'Apollos [3869]. Mais vous n'avez qu'à relire l'explication que j'ai donnée de ces deux passages, pour vous assurer qu'on ne saurait en tirer cette conséquence. Si d'ailleurs on voulait absolument qu'il y eût à Corinthe des gens qui se disaient de Céphas, par opposition à Paul et à Apollos, je ferais observer qu'il n'était pas nécessaire pour cela que Pierre eût été de sa personne en Achaïe : il suffisait bien que cette province eût reçu la visite de quelqu'un de ses disciples. Mais c'est supposer entre

(**I Pierre 5** : 12, 13.)

Pierre et Paul un antagonisme qui n'exista jamais [3893]. Nous en avons une preuve sensible dans l'épître même que nous allons étudier, car nous y voyons que Pierre avait alors pour collègues deux frères qui n'ont paru jusqu'ici que dans la société de Paul ou de Barnabas, si longtemps son compagnon d'œuvre (**5** : 12, 13).

4252. Quatorze ans après la conversion de l'apôtre des Gentils, Pierre était encore à Jérusalem (Gal. **2** : 9), faisant des excursions dans la Judée et les poussant même jusqu'à Antioche (Gal. **2** : 11); mais il se décida finalement à porter ses pas au loin. Apôtre de la circoncision, comme Paul l'était de l'incirconcision (Gal. **2** : 7), il dut naturellement se diriger vers les pays où il trouverait en plus grand nombre les fils d'Israël, et où ces débris de la dispersion étaient le plus misérables. Ce fut donc à Babylone qu'il se rendit (13), centre des vastes contrées que tant de Juifs continuèrent d'habiter depuis que leurs pères y avaient été menés captifs, et qui en renferment encore un grand nombre de nos jours. La Babylone de cette époque n'était plus l'orgueilleuse cité d'où partirent les armées qui avaient jadis ravagé la Judée; mais elle subsistait, bien que dans un état fort chétif, et ce ne fut guère que cinq à six cents ans plus tard, qu'elle fut entièrement effacée de dessus la terre, lors de la destruction du second empire perse par les Arabes [2188]. C'est donc là que Pierre était lorsqu'il écrivit sa lettre, et il avait auprès de lui Silvain, autrement dit Silas ou Tertius, puis Jean, surnommé Marc, l'auteur de l'Evangile [4193, 3752].

4253. Marc n'a été mentionné nulle part, ni dans le livre des Actes, ni dans les épîtres de Paul, depuis le moment qu'avec Barnabas, il se sépara de Paul et de Silas, au départ d'Antioche, vers l'an 50. Il put donc, peu de temps après, rejoindre Pierre, qui était son père en la foi comme Paul était celui de Timothée, et nous le voyons à cette heure auprès de lui, avec ce même Silas qui avait jadis pris la place qu'il occupait près de Paul (Actes **15** : 40). Cette affaire n'avait donc rien laissé de pénible entre ces deux serviteurs de Dieu. Quant à Silas, il ne pouvait pas y avoir longtemps qu'il était devenu le collègue de Pierre. Peut-être ne lui avait-il fait qu'une courte visite de la part des frères de l'Asie Mineure auxquels il allait porter la lettre de l'apôtre; car nous avons vu qu'il se trouvait encore avec Paul lorsque celui-ci écrivit son Epître aux Romains; et, bien que cela ne soit pas dit, il est assez probable qu'il avait été du dernier voyage à Jérusalem. Mais il ne l'est pas moins, que, durant la captivité de Césarée, si ce

(I Pierre 1 : 1.)

n'est auparavant, il quitta Paul pour continuer ses travaux apostoliques. Ce serait donc à cette époque qu'il aurait rejoint Pierre en Chaldée, à cette époque aussi que Pierre aurait écrit la lettre importante que nous avons sous les yeux.

4254. (1 : 1.) Pierre se désigne simplement comme Envoyé de Jésus-Christ sans parler de sa vocation spéciale auprès des Juifs, ce qui lui eût été permis, et sans se donner pour le prince des apôtres, prétention qu'il n'a eu garde de former. Les catholiques-romains lui assignent ce titre, prétendant qu'il fut le premier pape; mais, en vérité, il n'y a rien de commun entre le ton de sa lettre et les manières arrogantes de ses prétendus successeurs. Quant aux doctrines, la différence n'est pas moins grande. Si, du reste, on donne à cette épître le titre de *catholique*, il n'y a rien là qui appuie l'erreur romaine, attendu que *catholique* veut dire *universel*, et qu'on donne ce même titre à l'épître de Jacques et à la première de Jean. Cela veut dire que ces lettres ne sont pas, comme celles de Paul, adressées à quelque Eglise particulière, et toutefois elles ne sont pas non plus *universelles*, si ce n'est dans ce sens, que le Saint-Esprit les a fait écrire pour les Eglises de tous les temps; mais ceci est également vrai des épîtres de Paul.

4255. En effet, Pierre ne s'adresse pas à tous les fidèles de son siècle, mais seulement aux élus, forains et dispersés dans l'Asie Mineure, dont il nomme quelques-unes des principales provinces, comme elles se présenteraient à un voyageur venant de Babylone. Cette circonstance prouve bien que Pierre écrivit de Chaldée et non d'Italie, selon le dire des catholiques-romains. Ils veulent absolument que Pierre ait été le premier évêque de Rome, et ils prétendent que la Babylone dont il est parlé au chapitre 5, n'est autre que la ville des Césars; mais pour m'en tenir à ce seul point, si Pierre eût écrit de Rome, il n'eût certainement pas énuméré les provinces de l'Asie Mineure en allant d'orient en occident.

4256. On pense généralement que, par ces élus, *forains* et *dispersés*, il faut entendre les fils d'Israël, répandus çà et là dans cette terre étrangère; mais ce n'est pas à dire que les exhortations de l'apôtre ne fussent destinées qu'à eux seuls. Il est même un mot de sa lettre qui semble montrer que sa pensée se dirigeait aussi sur les fidèles d'entre les nations (2 : 10). Quoi qu'il en soit, ce dut être une grande joie pour les disciples de toute origine, lorsqu'ils eurent sous les yeux un écrit si parfaitement d'accord avec les enseignements qu'ils avaient

(I Pierre 1 : 2; 3-5.)

reçus de Paul. Il leur fut manifeste que l'Esprit qui parlait par Paul, parlait par Pierre également (Gal. 2 : 8.)

4257. (1 : 2.) Pour Pierre, comme pour Paul, la grâce de laquelle découlent toutes les autres, c'est l'élection divine. La doctrine prend même chez lui sa forme la plus concrète, car il désigne sous le nom d'*élus*, ceux que Paul sans doute avait dits les objets de l'élection de Dieu (1 Thess. 1 : 4), mais qu'il nommait les *appelés*, les *saints*, les *fidèles*, les *bien-aimés* du Père (1 Cor. 1 : 2; 2 Cor. 1 : 1; Rom. 1 : 7). Cette élection a sa raison en Dieu même, et non pas en nous; elle a été dans sa pensée dès l'éternité, et ne date ni d'hier, ni d'avant-hier : ceux qu'il a préconnus, il a aussi déterminé d'avance qu'ils seraient conformes à l'image de son Fils... et ceux desquels il a déterminé d'avance cela, il les a aussi appelés... (Rom. 8 : 29, 30). Voilà l'œuvre spéciale du Père. Ensuite, cette élection, éternelle quant à Dieu, se manifeste, dans le temps, par l'opération intérieure de l'Esprit, opération sanctifiante, puisqu'elle n'est autre que la régénération, avec tout ce qui la constitue et notamment l'obéissance à Dieu. Voilà l'œuvre spéciale du Saint-Esprit. Enfin, cette élection a pour fruit essentiel de placer l'âme élue sous l'arrosement du sang de Jésus-Christ, par lequel nous sommes réconciliés avec Dieu et nos péchés sont effacés : œuvre spéciale du Fils. — Ai-je besoin de faire remarquer à mes lecteurs les richesses dogmatiques qui se trouvent renfermées dans ce seul verset, richesses qui sont là comme jetées en passant ?

4258. Le vœu de l'apôtre n'est pas moins remarquable. Il est au fond pareil à ceux qui abondent dans les lettres de Paul, parce qu'un disciple de Jésus-Christ n'a rien de mieux à souhaiter pour ses frères, sinon que Dieu leur donne sa grâce et sa paix. Mais il y a ici le mot « multipliées, » qui renferme aussi toute une doctrine fort importante. Quelle que soit l'abondance de la grâce de Dieu dont nous jouissions, nous pouvons en recevoir une mesure encore plus abondante. Quelque parfaite que soit notre paix intérieure, cette paix est susceptible d'accroissement, jusqu'à ce qu'elle devienne profonde et calme comme un fleuve (Es. 48 : 18). Nous devons en conséquence demander à Dieu notre Père que, pour l'amour de son Christ, il nous multiplie la grâce et la paix, ou autrement les dons du Saint-Esprit.

4259. (3-5.) Je pourrais, d'un bout à l'autre de cette épître, faire des rapprochements entre Pierre et Paul, signaler des coïncidences où l'on ne saurait voir de simples accidents et qui sont de nature à affermir sin-

(I Pierre 1 : 6-9.)

gulièrement notre foi ; mais j'en laisse plutôt le soin à mes lecteurs. Remarquez cependant encore avec moi, que l'apôtre commence, ainsi que Paul, par des actions de grâces. Or, de quoi Pierre bénit-il le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ? — De ce qu'il nous a réengendrés, ou régénérés (il dit « nous, » parlant au nom des élus). Quels motifs notre Père céleste peut-il avoir eus pour cela? — Pas d'autres que sa grande miséricorde. A quelle fin? — Pour nous donner une espérance forte et vive. Sur quoi cette espérance est-elle fondée? — Sur le relèvement de Jésus-Christ d'entre les morts, gage de notre propre relèvement. Qu'est ce qui est devenu l'objet de nos vives espérances par la résurrection de Jésus-Christ? — L'héritage de notre Père céleste, héritage incorruptible, sans souillure et inflétrissable, ce que ne sont pas les héritages de ce monde, ce que ne fut pas même l'héritage du pays de Canaan. Un père cherche à amasser et à conserver pour ses fils; mais souvent les fils meurent et la fortune paternelle, accumulée avec une rare prudence, demeure sans héritier. D'autres fois les fils demeurent, mais la fortune s'est fait des ailes et s'est envolée. Il y a tout autre chose entre les élus et l'héritage céleste (Matth. **25** : 34). Celui qui nous a destiné l'hérédité, nous la conserve; et, par la puissance même par laquelle il conserve l'hérédité, il garde les héritiers institués par lui. Il les garde au moyen de la foi, dit l'apôtre, non des œuvres; en sorte que si c'est par la foi que nous sommes constitués enfants de Dieu, c'est par elle que nous continuons de l'être, par elle que le Saint-Esprit nous prépare pour le jour du Christ, jour de la révélation entière du salut (Rom. **8** : 23).

4260. (6-9.) Grand sujet de joie pour les élus, quelles que soient leurs épreuves dans la vie présente ! C'est ce que l'apôtre pose en fait. Les fidèles d'Asie, comme tous les autres, avaient des afflictions. Or toute souffrance est une tentation au murmure, et toute persécution, une tentation à renier la foi; voilà pourquoi le mot grec qui signifie *épreuve,* signifie aussi *tentation.* Mais les élus ne laissent pas d'être pleins de joie. Ils savent que leurs tribulations présentes sont légères et courtes, en comparaison de la gloire à venir (2 Cor. **4** : 17). Ils y voient l'épreuve ou l'exercice de leur foi [352], objet plus précieux que l'or qui périt et qu'on fond au creuset pour le purifier de ses scories; et ils se réjouissent dans la pensée que leur foi sortira de là plus pure aussi, plus vive, plus efficace, en sorte que tout cela doit leur tourner à louange, à honneur et à gloire au jour où Christ se révélera de nouveau. D'ailleurs, ils aiment ce Jésus qu'ils n'ont pas

(I Pierre 1 : 10-12; 13.)

connu personnellement (Pierre l'avait connu et aimé, Jean 21); ils attendent avec foi sa venue, bien qu'elle semble tarder, et c'est là ce qui les remplit d'une joie inexprimable et glorieuse. Oui, d'une joie qui ne saurait se raconter; d'une noble joie qui ne laisse aucun dégoût après elle : c'est, par anticipation, le salut même, le salut de nos âmes, que nous savourons par la foi.

4261. (10-12.) Ce salut, dit Pierre, fut l'objet constant des pensées et des préoccupations des anciens prophètes. Ils voyaient clairement, par l'Esprit même de prophétie, qu'il y aurait un temps où la grâce de Dieu se révélerait aux hommes dans sa plénitude. Mais, quand? C'est ce qu'il plut à Dieu de leur laisser ignorer; seulement, il leur fut dit qu'ils ne verraient pas eux-mêmes l'avénement de la nouvelle ère qu'ils prédisaient. A toutes les époques donc, Dieu s'est réservé l'entière connaissance des temps et des moments (Actes 1 : 7), connaissance qui ne nous est point nécessaire. Les prophètes surent que le Christ souffrirait et qu'ensuite il entrerait dans sa gloire; qu'ainsi succéderait à l'alliance de la loi une alliance de grâce : n'était-ce pas assez pour remplir leur cœur de la joie du salut? Aussi, rappelez-vous les chants de triomphe d'un David et d'un Esaïe. Nous, de même, bien que nous ignorions *le jour* où commencera la période de la gloire future du Christ, nous savons que cette ère nouvelle s'ouvrira *un jour* et qu'avec elle commencera notre propre gloire; cela ne doit-il pas nous suffire? Nous plaindrons-nous de ce que notre position relativement au retour de Jésus-Christ, est la même que fut celle des prophètes anciens au sujet de sa première venue? C'est la réflexion que me suggère d'abord la parole de l'apôtre. On y voit de plus que c'est par l'Esprit de Christ que les prophètes de l'Ancien Testament prophétisèrent, comme c'est par cet Esprit que Pierre et ses collègues prêchèrent l'Evangile et complétèrent les oracles de Dieu. On y voit enfin l'excellente grandeur du salut, puisque les anges de l'Eternel, s'inclinant devant ce mystère de l'amour divin, en font aussi l'objet de leurs contemplations. C'est ce qui était figuré par les chérubins dont la face se penchait sur le propitiatoire de l'arche [853], et notre Seigneur nous dit qu'ils se réjouissent pour la conversion d'une seule âme (Luc 15 : 10).

4262. (13.) Après cette courte introduction, l'apôtre entre en matière; car c'est pour adresser des exhortations aux élus de Dieu, que le Saint-Esprit lui a fait prendre la plume. — Dieu nous ayant réengendrés afin de produire en nous l'espérance (3), c'est à l'espérance,

(**I Pierre 1** : 14-21.)

et à une espérance parfaite, que Pierre va d'abord exhorter les fidèles. Vous vous souvenez que l'espérance est un des traits fondamentaux du caractère chrétien (1 Cor. **13**, 13). Espérer parfaitement, c'est-à-dire de tout son cœur, sans hésiter; espérer en la grâce de Dieu que Jésus-Christ nous a révélée et qu'il nous révèle encore : tel est notre devoir, si nous sommes vraiment dans la foi. Mais pour cela, il faut ceindre les reins de son entendement, c'est-à-dire se vouer sérieusement à la grande affaire de son salut, comme celui qui retroussait sa robe autour de ses reins pour marcher, travailler ou combattre (Luc **12** : 35). Il faut de plus être sobre, modéré, tempérant en toutes choses, réglé dans ses désirs et dans ses affections, supérieur aux jouissances et aux douleurs de la vie; sinon, les préoccupations du siècle et les séductions du péché nous rendront incapables de toute espérance en la révélation future de Jésus-Christ: nous aurons mis ailleurs nos espérances et nos vœux.

4263. (14-21.) Mais si le Saint-Esprit nous exhorte à l'espérance, c'est pour nous stimuler à la sainteté. Celle-ci consiste à ne pas se conformer aux désirs qu'on nourrissait, lorsque autrefois on ignorait la grâce de Dieu : désirs de sensualité, désirs d'avarice, désirs de vaine gloire; elle consiste encore à vivre dans la crainte de Dieu et sous son regard, en cherchant à connaître sa pensée et en évitant tout ce qui peut l'offenser. En somme, la sainteté, c'est l'obéissance ou la soumission vraie de notre volonté à la volonté de Dieu; car, ainsi que le dit l'apôtre, nous devons être des enfants d'obéissance. Les motifs sont, d'abord (**15**, 16), la considération de Celui qui nous appelle au salut. Il est saint; et, dès les anciens temps, il disait à son peuple élu : « Vous vous sanctifierez et vous serez saints; car je suis saint » (Lévit. **11** : 44). S'il nous a élus pour partager sa gloire et s'il nous y appelle, il ne nous appelle pas moins à la sainteté; car il nous a élus dans la sanctification de l'Esprit (2). Un second motif, c'est que nous invoquons Dieu comme Père (17, 18), et que, par la foi, nous sommes en effet devenus ses enfants. Or qu'est-ce qu'un enfant qui n'obéit pas à son père? (Mal. **1** : 6). Mais ce Père est celui qui, par Jésus-Christ, jugera chacun selon ses œuvres, les fidèles aussi bien que les inconvertis (2 Cor. **5** : 10) : troisième motif pour vivre dans la sainteté; car s'il se trouvait au dernier jour que nous avons vécu dans la désobéissance, il serait démontré que nous n'étions pas des enfants de Dieu.

4264. Le quatrième et dernier motif, plus développé que les précédents, est aussi d'une plus grande puissance sur le cœur des fidè-

(I Pierre 1 : 14-21.)

les (19-21). Les idées s'y enchaînent d'une manière si étroite qu'il est difficile de les détacher les unes des autres sans diminuer la force de l'ensemble. C'est un de ces endroits de l'Ecriture où se trouve admirablement résumée toute la doctrine du salut. — Ce que les générations se transmettent invariablement, c'est le péché. Tout homme non converti vit dans l'ignorance de Dieu, dans l'oubli de l'éternité, dans les désordres du vice, en vrai païen; ou, à la façon des pharisiens, dans l'orgueil de la propre justice; et quelle justice ! Cela est vrai de ceux mêmes qui sortent de parents régénérés; car ce qui s'hérite, c'est la chair, non l'Esprit (Jean 3 : 6). Or, cette vaine conduite, cette conduite de néant, comme l'appelle l'apôtre, est un véritable esclavage, ce qu'indique le terme de « rachetés » ou de « rachat » qu'il emploie pour désigner la délivrance. Esclave de ses passions et de sa volonté pervertie, esclave du monde et de ses funestes influences, esclave de Satan, l'auteur de tout mal, que deviendra le pécheur? Voici la réponse. Jésus-Christ a racheté nos âmes, et le rachat s'est opéré par ces deux faits sans cesse rappelés comme l'unique fondement de nos espérances : l'effusion de son sang sur la croix et son relèvement d'entre les morts. Par l'un, le péché est expié; par l'autre, le sacrifice est accepté. L'un est le prix payé pour notre rançon ; l'autre, avec la gloire qui s'en est suivie, est le prix remporté par la sainte victime, en faveur des élus de Dieu.

4265. La certitude de ce salut repose à son tour sur deux faits incontestables. D'abord, la rançon est d'une valeur infinie. Le sang du Christ est plus précieux que tout l'or et tout l'argent du monde, biens périssables, dépourvus de sainteté, revêtus plutôt d'une puissance corruptrice; tandis que le sang de Jésus est celui d'un être parfaitement innocent et pur. Après cela, c'est un salut qui, bien qu'accompli dans le temps, était résolu de toute éternité. Ce temps du grand sacrifice est appelé par l'Apôtre « les derniers temps, » selon le constant usage des Ecritures et par la raison que nous avons dite ailleurs (Es. 2 : 1; 1 Tim. 4 : 1 ; 1 Cor. 10 : 11). Il n'y a donc plus d'autre salut possible; mais il n'est pas possible, d'un autre côté, que ce salut ne sauve pas, puisqu'il a été préconnu, par conséquent préétabli de Dieu avant la fondation du monde, comme les rachetés eux-mêmes (2). Or, pour qui est ce salut? L'apôtre ne le dit pas dans les termes auxquels nous sommes le plus habitués. Mais en disant : « *vous* avez été rachetés, » et plus bas : « à cause de *vous*, » il proclame nettement que ce salut appartient « à ceux qui sont élus selon la préconnaissance

(**1 Pierre 1** : 14-21.)

de Dieu, dans la sanctification de l'Esprit, pour l'obéissance et pour l'arrosement du sang de Jésus-Christ » (2). Bien plus, s'il ne présente pas la foi comme le moyen de ce salut, il fait mieux que cela, car il nous la montre comme constituant, en quelque sorte, le salut même. La foi en Dieu découle de la mort et de la résurrection de Jésus, non moins que l'expiation des péchés. C'est lorsque le Saint-Esprit amène nos pensées captives à l'obéissance de Jésus-Christ (2 Cor. **10** : 5), que Dieu et ses promesses deviennent pour nous des réalités, et que nous plaçons effectivement notre foi et notre espérance en Dieu. Le salut est donc pour ceux qui croient en Jésus-Christ, et pour eux seuls, puisqu'en dehors du Christ, il n'y a véritablement ni foi en Dieu, ni espérance. — Remarquez enfin comment l'apôtre ramène cette grande idée de *l'espérance*, quand il veut caractériser les rachetés de Jésus (Rom. **5** : 2, 4, 5). Pour une âme pleine de vivacité telle que la sienne, l'espérance est inséparable de la foi : elle en est la parfaite expression. Mais ne pensons pas que ce fût chez Pierre simple affaire de tempérament. Le Saint-Esprit peut produire chez les hommes les plus calmes et en apparence les plus impassibles, cette vivacité de foi qui n'est autre que l'espérance.

4266. Mais pourquoi tout ce développement à propos de sainteté? C'est que la doctrine de la rédemption, ou du rachat de nos âmes par Jésus-Christ, est une sainte doctrine. En même temps qu'elle remplit de joie l'âme du pécheur racheté, elle y entretient la crainte sérieuse d'offenser Dieu. Ainsi donc, après avoir dit que nous devons nous conduire avec crainte durant notre séjour ici-bas, à raison même de ce que nous invoquons comme notre Père celui qui doit nous juger par Jésus-Christ (17) (et Paul avait également exprimé cette idée, 2 Cor. **5** : 10, 11), l'apôtre ajoute que nous le devons aussi en considération du grand salut qui nous est acquis par le sang du Seigneur. La pensée du jugement à venir, séparée de la foi en Christ, n'est pour l'âme sincère qu'une source d'effroi; la pensée de la rédemption en Jésus-Christ, séparée de la foi au jugement à venir, peut conduire au relâchement. Unissons, au contraire, ces deux pensées dans notre cœur; ayons foi en Jésus-Christ comme Juge et comme Sauveur en même temps : par là notre âme contractera cette appréhension de déplaire qui est un fruit de la reconnaissance; cette frayeur, non de Dieu, mais du péché, qui résulte de la contemplation des souffrances du Christ; cette crainte de l'Eternel, juste Juge, qui est tout à la fois le commencement de la sagesse et le tout de l'homme (Ps. **111** : 10; Eccl. **12** : 15).

(I Pierre 1 : 22-25. 2 : 1-3.)

CCCXV. — Caractère des nouveaux convertis; priviléges et devoirs généraux du peuple de Dieu; devoirs envers l'autorité civile; devoirs des domestiques, des femmes, des maris; la voie du bonheur.

4267. (22-25.) Après ces exhortations générales à l'obéissance, à la sainteté, à la crainte de Dieu, viennent des exhortations plus spéciales, qui n'en sont que le développement. C'est d'abord une invitation chaleureuse à l'amour fraternel. Pour suivre l'ordre du texte sacré, remarquez premièrement que cet amour suppose un cœur purifié. Devant la conférence de Jérusalem, notre apôtre disait que le Seigneur avait purifié le cœur des païens par la foi, en leur donnant le Saint-Esprit (Actes 15 : 8, 9). Nous avons ici la reproduction de cette idée; car, qu'est-ce que l'obéissance à la vérité, si ce n'est la foi même? pensée que Paul résume dans cette expression : « l'obéissance de la foi » (Rom. 1 : 5). La première condition pour que nous puissions pratiquer l'amour fraternel, c'est donc que nos cœurs aient été purifiés ou sanctifiés par la vérité (Jean 17 : 17, 21). Cet amour doit être sincère et ne pas consister en de vaines protestations; il doit se soutenir en dépit des circonstances; il doit, comme la foi, procéder d'un cœur dépouillé de tout intérêt égoïste (1 Tim. 1 : 5). En d'autres termes, pour aimer les frères, il faut être du nombre des frères soi-même; appartenir à la famille de Dieu; avoir été réengendré, non par une semence corruptible, mais par une semence incorruptible. Or cette semence, c'est la Parole de Dieu (Luc 8 : 11), laquelle vit et demeure éternellement (Matth. 24 : 35). « Ce qui est né de la chair est chair, » et toute chair est périssable, comme l'herbe des champs. Les choses mêmes sur lesquelles l'homme compte le plus, n'ont qu'une force et une gloire passagères : il n'en est pas ainsi de la bonne nouvelle du salut ou de l'Evangile (Es. 40 : 6-8).

4268. (2 : 1-3.) Reprenant l'idée du réengendrement spirituel ou de la nouvelle naissance, l'apôtre nous dit quels sont les premiers symptômes de la vie divine dans une âme. Comme un petit enfant se détourne des aliments dont son palais ne peut supporter le goût, le pécheur nouvellement né en Christ, répudie et rejette toute malice, toute fraude, toute hypocrisie, toute envie et toute médisance. Il y a donc chez le nouveau converti une répulsion, en quelque sorte instinctive, pour tout ce qui est directement et manifestement contraire à la sincérité et à la charité : il n'est pas besoin d'avoir fait de grands pro-

grès dans la foi pour être vrai et pour aimer. Puis, comme un petit enfant qui vient de naître, il recherche le lait de la Parole ; il fait de la Bible la nourriture de son âme, et il s'éloigne de tout enseignement humain qui lui paraît falsifier à un degré quelconque les doctrines du saint Livre. C'est ainsi que l'enfant de Dieu fait des progrès en sagesse et en grâce, après avoir goûté combien le Seigneur est bon (Ps. **34** : 9). Car si d'abord le petit enfant désire le lait de sa mère parce qu'il a faim, il y retourne ensuite parce qu'il le trouve agréable. De même, c'est la faim et la soif de Dieu qui pousse un nouveau converti vers la Bible, mais il y est ramené par la jouissance qu'elle lui procure, dans la communion de son Sauveur.

4269. (4-10.) En approchant ainsi du Seigneur, on devient un avec lui, on se pénètre de sa substance, ou du moins on lui est fait semblable. Selon la prophétie qu'il s'est appliquée et que nous avons déjà vue rappelée par l'apôtre (Luc **20** : 17 ; Actes **4** : 11), Jésus-Christ est la PIERRE, la pierre angulaire, élue, précieuse, bien que réprouvée par la généralité des hommes. Ceux-ci vont s'y briser, à cause de leur incrédulité, et ainsi s'accomplit le décret de l'Eternel à leur égard (Prov. **16** : 4). Les autres deviennent, par la foi en Jésus-Christ, des pierres vivantes dont l'ensemble forme une maison spirituelle, un saint temple (1 Cor. **3** : 16), où chaque fidèle, exerçant une sainte sacrificature, offre une victime agréable à Dieu par Jésus-Christ (Rom. **12** : 1, 2) : race élue, sacrificature royale, nation sainte, peuple acquis (non par or ou par argent, **1** : 18, 19), réalisation parfaite d'un ordre de choses qui n'existait qu'en type, lorsque l'Eternel adressait ces paroles à Israël par la bouche de Moïse (Ex. **19** : 6). Mais dans quel but le Seigneur nous a-t-il élus ? Pourquoi nous a-t-il confié la vraie sacrificature, jointe à la vraie royauté? Pourquoi a-t-il fait de nous une nation à part, et nous a-t-il pris à lui pour devenir un peuple particulier au milieu des peuples ? (Tit. **2** : 14.) Ecoutez la réponse ; elle est sérieuse. C'est « pour que nous annoncions les vertus de Celui qui nous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière. » C'est-à-dire que notre vie entière doit être une prédication de la puissance, de la miséricorde, de la sainteté de ce Dieu qui nous a appelés, « nous qui autrefois n'étions point un peuple, mais qui maintenant sommes le peuple de Dieu ; nous à qui il n'avait point été fait miséricorde, mais à qui maintenant il a été fait miséricorde. » Combien cette parole est vraie en ce qui nous concerne, mes chers lecteurs, et combien elle est propre à nous émouvoir ! Nos pères étaient païens une fois ; main-

(I Pierre 2 : 11, 12; 13-17.)

tenant nous appartenons par naissance à un peuple appelé ; et si nous croyons de tout notre cœur à Jésus-Christ, nous faisons partie de son vrai peuple, tandis qu'avant notre conversion, nous étions tous du monde. Mais cette parole, si vraie pour nous, l'était-elle également pour les Juifs auxquels Pierre écrivait? A-t-il pu vouloir dire qu'avant de croire à l'Evangile, ils ne fussent d'aucune manière le peuple de Dieu? Non sans doute; toujours est-il incontestable que le Saint-Esprit a dirigé sa plume de manière que la Parole pût s'entendre de tout homme, Juif ou Gentil, à qui miséricorde a été faite. Ce n'est pas le seul endroit où l'Ecriture, vraie dans le sens restreint qui se présente au premier abord, ne l'est pas moins dans un sens universel et éternel que la réflexion fait bientôt découvrir.

4270. (11, 12.) Personne assurément ne fut jamais plus étranger et voyageur sur la terre, que ne l'étaient les Israélites de la dispersion. Mais cette position est celle de toute âme fidèle. Le chrétien se sent ici-bas comme en séjour et hors de chez lui [4045] : il marche vers le but céleste de sa vocation en Jésus-Christ. Avec quelle attention, par conséquent, ne s'abstiendra-t-il pas de la sensualité, de l'avarice, de l'orgueil, ces passions charnelles qui font à notre âme une guerre à mort, et qui, nous enchaînant aux choses visibles, détournent du ciel nos pensées et ne vont à rien de moins qu'à nous rendre impossible l'accès de la vraie patrie. C'est en réprimant nos désirs que nous parviendrons à tenir au milieu du monde une conduite telle, que ceux qui nous traitent comme des malfaiteurs, qui nous méprisent, nous calomnient, nous insultent, soient finalement obligés de glorifier Dieu à cause du bien qu'ils auront remarqué en nous (Matth. 5 : 16). Rien ne frappe plus le monde que la pureté des mœurs, le désintéressement, l'humilité, toutes choses qui lui sont, hélas! si étrangères. C'est « au jour de leur visitation, » dit l'apôtre, qu'ils glorifieront Dieu, ou qu'ils reconnaîtront l'œuvre de la grâce du Seigneur en ses élus, dans les choses mêmes qui les avaient le plus offusqués. Par ce jour de la visitation des Gentils, il faut entendre celui où il leur fera miséricorde; car l'homme naturel ne comprendra jamais l'homme spirituel (1 Cor. 2 : 15).

4271. (13-17.) Il y a un tel rapport entre cette exhortation et celle de Paul dans l'Epître aux Romains, que j'y renvoie mes lecteurs [4172]. Je ferai cependant observer que l'apôtre se sert ici du mot de « roi, » bien que ceux auxquels il écrivait fussent soumis à un empereur, parce que ce mot s'employait pour désigner l'autorité suprême,

(I Pierre 2 : 13-17.)

quels qu'en fussent les dépositaires. Si d'ailleurs il appelle les institutions politiques « un établissement humain, » ce n'est pas en contradiction avec Paul (Rom. 13 : 1), mais c'est pour les distinguer des institutions ecclésiastiques, celles-ci appartenant au royaume qui n'est pas de ce monde (Jean 18 : 36), celles-là aux royaumes de la terre. N'importe; nous devons être soumis aux unes non moins qu'aux autres, à cause du Seigneur, et parce que telle est sa volonté. Personne n'est libre comme un chrétien. Racheté de Jésus-Christ et esclave de Dieu seul (Tit. 1 : 1; 1 Cor. 7 : 23), il ne saurait se plaire sous l'oppression de l'homme ; ajoutons qu'il a besoin de toute sa liberté pour servir le Seigneur sans partage (Ps. 119 : 134). Mais, prêt à donner sa vie plutôt que de renier sa foi, il est libre sous tous les gouvernements possibles, ainsi que Daniel. On ne le verra donc point se mêler aux gens remuants (Prov. 24 : 21), et, dans les commotions politiques, il se conduira de telle sorte que personne ne puisse accuser l'Evangile de favoriser les bouleversements et d'allumer les passions. Les temps où nous vivons sont particulièrement difficiles sous ce rapport. Nous avons, comme citoyens, des devoirs à remplir envers la patrie; il est impossible que nous n'ayons pas une opinion sur les questions qui agitent la société, et si nous croyons voir ce qui serait utile et bon dans les conjonctures présentes, nous tairons-nous? resterons-nous inactifs? Il ne me semble pas qu'on puisse répondre oui; mais, quoi que nous fassions, il faut qu'on voie en nous des citoyens amis de l'ordre et ennemis de toute violence et de toute injustice. — En somme, voici le résumé de nos devoirs sociaux. C'est de rendre honneur à tous, au lieu de faire comme tant de gens qui affectent du mépris, tantôt pour une certaine classe d'individus, tantôt pour une autre. Là, ce sont les pauvres qui insultent aux riches; ici, les riches qui dédaignent les pauvres; ailleurs, les ignorants qui dénigrent ceux qui ont quelques connaissances, ou les gens instruits qui tiennent pour rien les ignorants. Hélas! à le bien prendre, nul n'est digne d'honneur; mais qui sommes-nous pour mépriser personne, et combien ce mépris n'est-il pas insensé quand il s'étend indistinctement sur une foule de gens, connus ou inconnus? Honorons en tout homme sa qualité d'homme, honorons en ceux qui nous entourent l'appel de grâce qui leur est adressé; honorons ces âmes, maintenant égarées, qui nous devanceront peut-être dans la carrière, si une fois elles se convertissent. — « Aimez l'ensemble des frères », dit ensuite l'apôtre; oui, aimez-les, sans distinction de dénominations religieuses, et par cela même que

cet ensemble forme le corps de Jésus-Christ. — « Craignez Dieu; » c'est le principe de tout. Après quoi, l'apôtre revient à son point de départ : Honorez ceux qui gouvernent.

4272. (18-20.) J'ai déjà fait remarquer le soin particulier que met le Saint-Esprit à instruire de leurs devoirs ceux qui vivent sous l'autorité d'autrui, comme esclaves ou comme simples domestiques [3943, 4025]. Ces devoirs se résument dans celui de la soumission, devoir difficile à notre cœur naturel, même quand il s'agit de Dieu. Si les domestiques ont affaire à de bon maîtres, il leur sera moins dur, sans doute, de se soumettre; mais, qu'ils y prennent garde! les égards et les bons procédés ne sauraient les autoriser à manquer de respect : plus le supérieur montre de condescendance, plus l'inférieur doit être attentif à ne pas se familiariser. Et si, au contraire, les domestiques ont à souffrir de la dureté de leurs maîtres, qu'ils ne laissent pas de demeurer dans la soumission, dit Dieu; car c'est une grâce, lorsque, par conscience envers lui, quelqu'un supporte de mauvais traitements sans les avoir mérités. Ici, la parole de l'apôtre se généralise, et ce qu'il disait en vue des esclaves, devient applicable à tous ceux qui souffrent pour la justice (Matth. 5, 10). Souffrir la juste punition de ses fautes n'est qu'une honte; mais souffrir parce qu'on a bien fait, et le souffrir avec patience, c'est une grâce devant Dieu, une double grâce : c'est la plus grande gloire à laquelle puisse atteindre un pauvre pécheur, car c'est la gloire même de Jésus-Christ. Il souffrit, non pour ses péchés, mais pour les nôtres; il souffrit avec une douceur inaltérable : souvenez-vous de Gethsémané, du palais de Caïphe, du prétoire, de Golgotha; et si sa parole fut quelquefois sévère, on n'y vit jamais l'empreinte de l'irritation. Il s'en remettait au jugement à venir, lui qui aurait eu le droit de châtier, et qui, d'un souffle de sa bouche, aurait pu anéantir ses calomniateurs et ses bourreaux : à combien plus forte raison devons-nous savoir souffrir et pardonner!

4273. (21-25.) Jésus-Christ nous est en toutes choses un modèle; mais il se présente surtout à nous comme le modèle de la plus admirable abnégation (Jean 13 : 15), ce qui, par le fait, renferme tout le reste, puisque l'abnégation n'est autre chose que la destruction du moi. Dans sa réelle perfection, ce modèle, d'une sainteté divine et humaine, a une puissance qui attire, qui soutient, qui transporte; en cela semblable aux chefs-d'œuvre de l'art qui créent les artistes. Ce n'est pas de là cependant que provient la patience, dans les épreuves

de la foi. Quels que soient notre penchant à l'imitation et le pouvoir d'un exemple comme celui de Jésus-Christ, la sainteté du fidèle, dans toutes ses branches, est bien plus encore le fruit de l'expiation même qu'il a faite de nos péchés. Il les a portés en son corps sur le bois. De sorte que ce sont nos péchés, notre corps de péché (Rom. 6 : 6), qui a été crucifié en Christ; et si nous vivons maintenant d'une vie nouvelle, c'est par la communication qui nous est faite de la justice de Celui dont la meurtrissure a été notre guérison (Es. 53 : 5). Nous étions comme la brebis égarée de la parabole (Luc 15 : 4); mais par la foi que le Saint-Esprit produit dans le réengendrement, nous sommes retournés au bon Berger, à celui qui veille sur nos âmes plus et mieux que nos pasteurs, plus et mieux assurément que nous-mêmes. Sous la houlette de Jésus, revêtus de sa justice, crucifiés avec lui, morts quant au monde et au péché, mais vivifiés par sa Parole et par son Esprit, se pourrait-il que nous ne fussions pas, comme lui, patients dans la souffrance et pleins de pardon pour ceux qui nous font souffrir?

4274. (3 : 1-6.) Les devoirs des femmes chrétiennes envers leurs maris, se résument « pareillement » dans la soumission, non pourtant que la femme soit l'esclave de l'homme. C'est ce qui résulte déjà de quelques déclarations antérieures (1 Tim. 2 : 11; Tit. 2 : 5), et la moindre réflexion sur la nature même et sur la destination particulière de la femme, suffit pour convaincre que, par la volonté du Créateur, l'homme est le chef de la famille. Si la femme, sa compagne, doit lui servir d'aide dans le gouvernement de la maison, toujours est-il qu'il ne peut exister à la tête d'une administration quelconque deux volontés d'égale valeur : il faut qu'il y en ait une de prépondérante. La femme chrétienne ne cherchera donc jamais à usurper un pouvoir qui ne lui appartient pas. Le motif principal que l'apôtre met en avant, c'est l'influence spirituelle qu'elle peut, de cette manière, exercer sur son mari. En le supposant du nombre des fidèles, il n'est pas douteux que la soumission de sa compagne ne lui doive rendre celle-ci de plus en plus respectable et aimable; en sorte que si elle est appelée, tôt ou tard, à lui donner des consolations et des avis, ce qui appartient à une aide et une compagne, sa voix n'en sera que mieux écoutée. Dans le cas, au contraire, où le mari serait rebelle à la Parole (seule situation que l'apôtre examine, parce qu'elle est la plus difficile), comme la femme n'est jamais autorisée à jouer le rôle de docteur (1 Cor. 14 : 35; 1 Tim. 2 : 12), rien ne sera plus propre

(I Pierre 3 : 7.)

à toucher le cœur du mari que de voir constamment soumise, celle qu'il sait pourtant lui être supérieure dans la seule chose nécessaire. Mais une femme qui prêche, et qui ne laisse pas de se révolter contre l'autorité de son mari, ne peut s'attendre à aucun succès dans les efforts qu'elle tente pour l'amener au Seigneur. C'est donc « par une conduite pure » et en se maintenant « dans la crainte, » que la femme fidèle pourra gagner le mari infidèle. D'abord, par une conduite pure; c'est-à-dire honnête et décente, mais, surtout, dépouillée de tout motif intéressé : or, combien de fois n'arrive-t-il pas qu'on désire la conversion d'un mari, essentiellement, si ce n'est uniquement, pour avoir moins à souffrir de sa part! Puis, en se maintenant dans la crainte; c'est-à-dire dans une crainte semblable à celle que nous devons à Dieu, et qui n'est autre que l'appréhension d'offenser et de déplaire. Si du reste l'apôtre parle de femmes fidèles unies à des maris infidèles, ce n'est pas pour autoriser de telles unions; mais on peut s'être marié, légers et mondains l'un et l'autre, et après cela, « l'un est pris et l'autre laissé » (Luc **17 : 34**).

4275. Il ne suffit pas cependant que les femmes évitent ce qui peut déplaire à leurs maris; elles doivent encore chercher à leur plaire. Mais ce n'est pas au moyen d'une vaine toilette; ce n'est pas non plus en se négligeant qu'elles y réussiront. Toutefois, et à la longue, rien n'attire et ne retient que ce qui procède du cœur. Que les femmes donc, comme Paul nous l'a dit, soient parées intérieurement, de foi, d'amour, de sanctification, avec modestie (1 Tim. **2 : 15**), ce que Pierre appelle leur « homme secret; » qu'elles aient cette douceur, ces mœurs paisibles qui rendent une demeure aimable et sont d'un grand prix devant Dieu. C'est ainsi, dit l'apôtre, que se paraient autrefois les saintes femmes qui espéraient en Dieu. Soumises à leurs maris et vivant avec eux dans une crainte affectueuse, elles étaient à l'abri de ce tremblement qu'éprouve parfois, à la vue de son mari, la femme qui se soustrait le plus qu'elle peut à son autorité.

4276. (**3 : 7.**) Les maris ont aussi leurs devoirs. Si l'obéissance est la part de la femme, les égards et les bons procédés sont la part de l'homme. Il ne doit pas se prévaloir de sa force et de son autorité pour opprimer sa compagne; il comprendra plutôt que la faiblesse et la sensibilité particulière de celle qui lui a été donnée par le Seigneur comme aide et amie, réclament sa protection, ses ménagements, ses attentions infatigables. Car enfin, quelles que soient les différences actuelles entre le mari et la femme, celle-ci ne laisse pas d'être co-

(I Pierre 3 : 8-13.)

héritière du salut. Le mari fidèle (c'est à lui seul que l'exhortation s'adresse, les incrédules ne lisant pas la Bible ou ne la respectant pas), le mari fidèle verra donc en sa femme une âme que le Seigneur a rachetée aussi bien que lui : non-seulement sa compagne de travaux ici-bas, mais sa compagne de voyage vers l'éternité ; il unira les intérêts spirituels de sa femme aux siens propres, et non pas seulement ses intérêts temporels ; cela étant, il priera pour elle et avec elle, dans un culte commun. Mais s'il veut que ce culte soit possible, il faut qu'il évite tout ce qui pourrait troubler la paix domestique. Comment dirait-elle *amen* aux prières de son mari, la femme qui est traitée avec dureté ? Si, au contraire, le mari remplissant ses devoirs, c'est la femme qui, par une humeur et des habitudes peu chrétiennes, rend la prière commune presque impossible, que faudra-t-il faire ? L'apôtre ne soulève pas cette question ; non que les femmes soient toujours pieuses et les maris toujours incrédules, mais parce que c'est au chef de la famille d'en présider le culte. Si donc le mari ne marche pas selon l'Evangile, les prières communes sont décidément « interrompues : » elle peuvent ne pas l'être si c'est la femme qui s'écarte du bon chemin, le mari fidèle ayant le droit, ou plutôt le devoir de l'y ramener.

4277. (8-13.) Voici d'ailleurs ce qui assure le bonheur domestique, et ce qui, dans toutes les situations et les relations de la vie, doit attirer sur nous la bénédiction : être d'un même sentiment, ou vivre dans la communauté de pensée la plus étroite (Rom. 12 : 16) ; avoir compassion des infirmités physiques du prochain, et plus encore de ses misères spirituelles ; traiter vraiment en frères tous les enfants de Dieu (le mari fidèle voyant dans sa femme fidèle une sœur en Christ, et celle-ci dans son mari un frère ; le maître et l'esclave s'estimant frères aussi, et, à plus forte raison, ceux qui n'ont entre eux que des différences d'âge, de rang, de fortune) ; exercer la miséricorde, soit envers les malheureux, soit envers ceux qui nous offensent ; se plaire à les obliger, loin de leur rendre mal pour mal et outrage pour outrage ; porter enfin avec soi, en tout lieu, conformément à notre vocation céleste, les bénédictions de la grâce qui nous a été faite par le Seigneur : tels sont les fruits de la charite et la garantie de tout le bonheur possible ici-bas. Pour développer sa pensée, l'Apôtre cite une portion d'un psaume (34 : 13-17), et cette citation prouve que, sous l'alliance de la grâce, comme sous celle de la loi, la pratique du bien est la condition indispensable de toute vraie paix, encore que ce

(**I Pierre 3** : 14-17; 18-22.)

ne soient pas nos œuvres qui nous sauvent, mais notre foi. Cet endroit de l'épître, y compris le verset 13, proclame d'ailleurs une vérité que l'expérience confirme tous les jours : c'est que la vraie bonté est la meilleure des sauvegardes. Soyons, en débonnaireté, un Abraham, un Joseph, et nous échapperons aux maux nombreux que s'attirent les médisants, les gens difficultueux, querelleurs, durs en affaires, et tant de personnes qui, en toutes choses, montrent que si elles ne sont pas entièrement dépourvues de piété, elles le sont bien moins encore d'égoïsme [2830].

4278. (14-17.) Cependant, si le Saint et le Juste a souffert de la part des hommes, encore qu'il ne leur eût fait aucun mal et qu'il n'y eût rien en lui qui leur donnât prise, il peut arriver de même à ses plus fidèles imitateurs de souffrir pour la justice. Bienheureux ceux à qui ce lot échoit, redit encore le disciple après le maître (Matth. **5** : 11). Qu'ils ne se laissent pas ébranler par les menaces, ni par les mauvais traitements; qu'ils demeurent prêts à justifier avec douceur et crainte (c'est-à-dire avec respect; **1** : 17; **2** : 18; **3** : 2), l'espérance qui est en eux, et à rendre raison de leur foi auprès de ceux qui s'en informent; qu'ils s'étudient à avoir une bonne conscience devant Dieu et devant les hommes, en sorte que si l'on procède à leur égard comme avec des malfaiteurs, ces procédés mêmes tournent à la confusion des adversaires. En parlant ainsi, Pierre se souvenait-il des occasions où l'Esprit qui le faisait parler lui avait donné tant de douceur et de fermeté, à la face des persécutions? (Actes **2**, **3**, **4**, **5**.) En tout cas, personne ne savait comme lui « qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, » quelles que puissent être les conséquences (Actes **5** : 29).

CCCXVI. — Perpétuité de l'œuvre de Christ; le vrai baptême; exhortations diverses.

4279. (18-22.) On ne saurait parler de souffrances non méritées sans que la pensée se dirige aussitôt sur le Seigneur Jésus, notre miséricordieux Rédempteur. Ecoutez à ce sujet le disciple qui vit des mains impies se jeter avec tant d'audace et de fureur sur son Maître. Il a souffert une fois, dit-il; il a souffert pour les péchés; lui, juste, en faveur d'injustes tels que nous; et c'est afin de nous amener à Dieu qu'il l'a fait. Mais s'il a été mis à mort, il a repris la vie. Homme, il a pu mourir; Seigneur de la gloire, il a été rendu vivant par l'Es-

prit qui était en lui. C'est au moyen de ce même Esprit que, du temps de Noé et par sa bouche, il plaida durant cent vingt ans la cause de Dieu devant les rebelles (Gen. 6 : 3), comme ce fut en vertu de ses souffrances à venir qu'il devint alors le Sauveur du patriarche et de sa famille. Les hommes de cette époque ayant rejeté les avertissements de l'Esprit de Christ, leurs âmes sont actuellement en prison, et elles y étaient avant le déluge, puisque le péché est une captivité (Rom. 7 : 23; Luc 4 : 19). Le prophète du Seigneur au contraire, je veux dire Noé et les personnes dont se composait sa famille, sauvé miraculeusement, malgré l'abondance des eaux, fut porté par ces eaux mêmes qui engloutissaient le monde des impies. Tel est le sens que je donne à ce passage difficile, sur lequel les catholiques-romains se plaisent à construire leur doctrine du purgatoire, et que beaucoup de protestants entendent comme si Jésus-Christ était allé personnellement dans le lieu invisible ou dans ce qu'on appelle l'enfer, se montrer aux hommes qui, morts avant sa venue, n'avaient jamais entendu parler de lui. Mais cette interprétation ne tient pas compte de la circonstance décisive exprimée par ces mots du texte sacré : « aux jours de Noé. » Quant à la mienne, je ne m'arrêterai pas à la justifier, et je ne prétends pas qu'elle soit à l'abri de toute objection; mais c'est celle qui me paraît la plus simple et la plus naturelle, en même temps qu'elle est la plus conforme à l'ensemble des Ecritures. L'intention de l'apôtre, ou plutôt du Saint-Esprit qui parlait par sa bouche, aurait donc été de montrer que le Seigneur n'a pas attendu sa venue en chair pour s'occuper de ce monde coupable et pour y exercer à la fois la justice et la miséricorde, mais la miséricorde surtout.

4280. Par là s'explique aussi le rapprochement qu'il fait entre le baptême qui nous sauve et celui dont Noé fut baptisé dans le déluge. Ce qui porta Noé sur le mont Ararat et l'y déposa sain et sauf, ce fut bien moins le mobile élément sur lequel flottait son arche, que sa foi en Dieu et la droiture de son cœur. De même, ce qui nous sauve maintenant, ce n'est pas l'eau du baptême, laquelle ne saurait purifier les souillures de l'âme : c'est la foi en Jésus-Christ ressuscité et glorifié. Si notre conscience, droitement interrogée et répondant avec droiture, nous atteste que c'est réellement en Jésus-Christ que nous mettons notre espérance, nous sommes certainement sauvés. — Mes lecteurs voient que j'entends toujours par « une bonne conscience, » une conscience droite, simple et sincère [3921], telle qu'était, par exemple, la conscience de saint Paul (Actes 23 : 1); puis, le mot que

nos anciennes versions rendent par « engagement » ou par « promesse, » je le traduis avec la nouvelle version par « interrogation. » En effet, une bonne conscience s'interroge souvent elle-même; elle ne refuse pas non plus de répondre, et nul ne possède une conscience délicate et vraie s'il n'a été baptisé du Saint-Esprit. Tel est le baptême qui sauve, en vertu des souffrances et de la mort de Jésus-Christ, point de départ de l'apôtre dans tout ce paragraphe.

4281. (4 : 1, 2.) C'est encore cette idée qu'il reprend pour exhorter ses lecteurs à rompre avec toutes les habitudes du péché. Les premières paroles de son exhortation ne sont pas faciles à comprendre. « Christ a souffert pour nous... » Ceci est clair : Christ a souffert à cause de nous, à notre place, en notre faveur, trois manières également vraies d'entendre la chose. Mais « il a souffert pour nous *par la chair,* » vraie traduction. Qu'est-ce que cela veut dire? Peut-être le mot *chair* est-il ici le synonyme de *péché;* et, en effet, si Christ a souffert pour nous, ce sont nos transgressions qui ont causé ses souffrances. Puis, « armez-vous de cette pensée, » dit l'apôtre. Contre quoi? contre le péché sans doute. Et de quelle pensée allons-nous donc nous armer contre le péché? C'est de la pensée que Jésus-Christ a souffert par la chair ou par le péché, et que « celui qui a souffert dans la chair est quitte du péché, » ou « s'est reposé du péché, » ou « a cessé d'avoir affaire avec lui, » trois traductions qui sont plus justes que la traduction ordinaire. Or qui est-ce qui, après avoir souffert par le péché, est quitte du péché, ou cesse d'avoir affaire avec lui? C'est d'abord Jésus-Christ, qui, de l'humiliation, a passé dans la gloire et par conséquent dans le repos. Puis, c'est toute âme fidèle après son délogement d'ici-bas, car elle aussi, elle souffrit par le péché et maintenant elle se repose. Voilà donc la double pensée dont nous devons nous armer contre le mal, ou, comme le dit l'apôtre, pour ne plus vivre selon les convoitises des hommes, mais selon la volonté de Dieu, pendant le temps qui reste en la chair (traduction littérale du verset 2) : c'est, d'un côté, que Jésus-Christ a souffert par le péché et pour le péché, et que maintenant il n'y a plus rien de commun entre le péché et lui; d'un autre côté, que toutes nos souffrances viennent de la transgression, et que pour être quittes de tout mal physique, il faut que nous soyons quittes de tout mal moral.

4282. (3-6.) En développant son idée, l'apôtre va nous dire ce que sont ces convoitises des hommes selon lesquelles il est impossible que nous vivions plus longtemps, si nous avons reçu le baptême

qui sauve. Ce sont toutes les mauvaises passions que l'homme non converti satisfait autant qu'il le peut et qu'il l'ose, passions qui déterminent sa volonté dans un sens entièrement contraire à la volonté de Dieu. Parmi elles, le Saint-Esprit spécifie surtout celles qui ont leur siége dans les sens, parce que ce sont les plus universelles et peut-être les plus impérieuses, en même temps que les plus dégradantes. Elles règnent sans contrôle chez les peuples idolâtres; et, quelque part qu'elles agissent, elles constituent à elles seules une sorte d'idolâtrie. En leur obéissant, on en vient à faire son Dieu de tout ce qui les entretient. Bacchus, Cupidon et d'autres divinités infâmes n'ont plus d'autels dans nos villes et dans nos campagnes; mais ils n'ont pas perdu ceux que Satan leur érige dans les cœurs. Or, un disciple de Jésus-Christ ne saurait servir de tels dieux; et voilà ce que le monde trouve étrange, voilà la cause secrète de sa haine pour les chrétiens, voilà ce qui explique ses injures et ses insultes. Mais nous qui appartenons à Jésus, nous ne permettrons pas aux mépris du monde d'ébranler notre foi, parce que nous savons ces deux choses : la première, que ceux qui nous insultent paraîtront bientôt devant Celui qui doit juger les vivants et les morts; la seconde, que si la foi à l'Evangile nous a fait devenir vivants, de morts que nous étions, c'est pour que nous vivions selon Dieu par le Saint-Esprit, sans nous inquiéter des jugements que les hommes portent de nous, à leur point de vue charnel.

4283. (7.) Nous l'avons déjà appris des épîtres de Paul, Dieu veut que nous vivions dans la pensée habituelle de notre mort, qui est pour nous la fin de toutes les choses d'ici-bas. En disant : « la fin de toutes choses s'est approchée, » Pierre entendait peut-être (et cela revient au même) que le temps était arrivé où tout ce que les prophètes avaient annoncé tendait à sa fin ou à son entier accomplissement; et il présente ce fait comme un motif à la prudence et à la sobriété, afin d'abonder dans l'exercice de la prière. S'il est des gens qui ne prient guère que lorsque la pensée lugubre de la mort vient les assaillir, il en est d'autres, et parmi les plus pieux, qui oublient souvent, dans leurs prières, que cette nuit même leur âme peut leur être redemandée, et qu'ils n'auront pas besoin demain, de ce qu'ils demandent pour après demain. Or, si la fin est proche, n'est-il pas imprudent de l'oublier, et ne serions-nous pas heureux que le Seigneur nous trouvât à genoux, quand il viendra? Reconnaissons également combien il importe d'être sobre. Toute intempérance rend inca-

pable d'activité spirituelle ; or, ce n'est pas seulement en faisant excès de manger et de boire qu'on pèche contre la sobriété, c'est aussi en parlant trop, en lisant trop, en riant trop, en faisant tout avec excès. Comment donc ne pas trembler à la pensée que le Seigneur pourrait venir dans un de ces moments où nous avons laissé nos âmes se distraire ou s'appesantir?

4284. (8.) Cette exhortation en amène une autre qui, réunie aux précédentes, rappelle un avertissement donné jadis par Jésus-Christ à ses disciples, sur une interpellation de Pierre lui-même (Luc **12** : 41-46.) A la vigilance et à la prière, il faut ajouter la charité, qui nous fera constamment employer à l'édification de nos frères les dons de la grâce de Dieu, et cela avec d'autant plus de zèle que la fin s'approche. Comme l'apôtre Paul, comme Jésus-Christ, comme l'Ecriture entière, Pierre place l'amour avant tout. Il veut un amour intense, ardent, constant, *prolongé*, semblable à la prière qui se faisait pour lui lorsqu'il était sous les verrous d'Hérode, car c'est le même mot (Actes **12** : 5). Empruntant les paroles de Salomon, il dit que cet amour « voilera une multitude de péchés » (Prov. **10** : 12). Qui aime ses frères, se plaît à voir en eux le bien plutôt que le mal, à relever les côtés par lesquels des démarches répréhensibles peuvent être excusées sinon justifiées, à couvrir d'un manteau leurs turpitudes, loin de les divulguer [230]. Dans tous les cas, il oublie et pardonne celles de leurs fautes dont il a été personnellement victime. Cette parole de Salomon peut signifier aussi que notre indulgence pour le prochain nous conciliera pareillement son indulgence, mais non pas que notre charité ait le pouvoir d'expier nos péchés ; car c'est la charité de Dieu qui l'a fait. N'est-il pas vrai cependant qu'à la venue du Seigneur, l'amour que nous aurons eu pour lui et pour nos frères, sera le signe auquel nous serons reconnus comme lui appartenant? (Matth. **25** : 35-40.) C'est par la foi, sans doute, que nous nous revêtons de la justice de Christ, par la foi donc que nos péchés sont couverts et cachés ; mais la foi est opérante par l'amour, et s'il est certain que c'est par la foi seule que nous vivons ici-bas, il ne l'est pas moins que l'amour seul demeure dans l'éternité [3998].

4285. (9.) Je pense que, plus la fin des temps approchera, plus les disciples de Jésus-Christ auront à exercer l'hospitalité. L'extension croissante du règne de Dieu, le nombre toujours plus grand d'œuvres faites en commun et facilitées par mille nouveaux moyens de transport, peut-être des persécutions violentes qui chasseront au loin des

(**I Pierre 4** : 10, 11; 12-19.)

Eglises entières : tout cela fera de plus en plus revivre un devoir que les païens eux-mêmes remplissaient scrupuleusement. Or, suivant les circonstances, l'hospitalité peut devenir onéreuse, et c'est pour cela que le Saint-Esprit nous invite à être hospitaliers « sans murmures. » Aimons vraiment nos frères, et nous serons toujours heureux de les recevoir sous notre toit.

4286. (10, 11.) Aimons-les, et, pour le redire, nous les ferons participer aux grâces spirituelles dont nous jouissons et que l'amour de Dieu répand avec tant de variété sur son Eglise. S'il est des gens qui, par orgueil, se mettent en avant sans y être appelés du Seigneur, il en est d'autres qui, par indolence ou par une fausse modestie, fruits de l'égoïsme, gardent des biens dont ils ne sont que les dépositaires et qui devraient servir à l'enrichissement de tous. Pierre ne mentionne spécialement que deux de ces dons : celui d'exhorter et celui d'administrer; mais, par les expressions dont il se sert, on ne saurait douter qu'il n'ait en vue les grâces mêmes (*kharismes*) dont l'apôtre Paul parle dans les épîtres que nous avons étudiées [3935, 3994, 4164]. Il est à remarquer seulement que ces deux grâces ne sont pas d'une nature extraordinaire, comme celles qui s'y ajoutaient quelquefois, savoir la prophétie proprement dite, les guérisons, les langues. Quoi qu'il en soit, nous voyons ici de nouveau que le Saint-Esprit n'agit point par contrainte (1 Cor. **14** : 32). Il laisse subsister notre activité morale, et lorsqu'il nous enrichit du don de parler ou de celui d'administrer, il faut qu'il y ait concours de notre volonté avec la sienne pour que ce don s'exerce. Mais ici, comme en toutes choses, ce qui inclinera notre cœur dans le sens de la volonté de Dieu, c'est la foi opérante par l'amour; et si, poussés par ce mobile, nous parlons dans l'assemblée de nos frères, ou si nous écrivons pour l'édification commune de l'Eglise, nous ne le ferons certainement que d'une manière conforme aux oracles de Dieu. Puis, si nous avons rang parmi les administrateurs du corps de Christ, anciens ou diacres, nous chercherons dans celui qui est la Tête, et notre force et nos lumières, « afin qu'en toutes choses Dieu soit glorifié par le moyen de Jésus-Christ, » le Seigneur de la gloire.

4287. (12-19.) Pour la troisième fois, l'apôtre revient sur un sujet qui le préoccupait visiblement, soit par le souvenir des maux que tant de fidèles avaient déjà soufferts, soit par les prévisions que lui donnait le Saint-Esprit touchant les terribles persécutions qui devaient bientôt fondre sur eux dans le monde entier. Ne trouvez point étrange,

(**I Pierre 4** : 12-19.)

dit-il d'abord, que votre foi soit mise à cette fournaise, comme l'or est éprouvé par le feu (**1** : 7). En effet, Jésus-Christ l'a prédit (Matth. **10** : 22), et le monde ne saurait traiter ses disciples mieux qu'il ne le traita lui-même (Jean **15** : 20). Loin de nous étonner de la persécution, nous devons plutôt nous en réjouir, bien qu'elle ait ses tentations; vu qu'en souffrant pour la justice, nous participons aux souffrances de Christ, et que si nous avons participé à ses souffrances, nous partagerons aussi sa gloire. Bienheureux donc ceux que le monde outrage pour le nom du Christ! il ne les outrage que parce que l'Esprit de la gloire, qui est l'Esprit de Dieu, repose sur eux. C'est lui, et non pas eux, que le monde insulte, outrage, blasphème : sujet de tristesse, à considérer l'iniquité des persécuteurs, mais sujet de joie pour ceux qui souffrent, et qui ne souffriraient pas s'ils n'étaient pas, malgré leurs nombreuses infirmités, des temples du Saint-Esprit. Que ceux qui subissent la juste punition de leurs crimes, ou qui se font haïr par leurs défauts, même par des défauts en apparence peu graves, tels que la curiosité des affaires d'autrui, que ceux-là rougissent de la honte qu'ils s'attirent; mais de souffrir parce qu'on est *chrétien*, c'est ce dont on ne saurait avoir honte. Ce mot de « chrétien » se retrouve ici pour la troisième et dernière fois. C'est, vous vous le rappelez, le nom qui fut donné aux disciples à Antioche (Actes **11** : 26), et la désignation injurieuse que le roi Agrippa hésitait à accepter (Actes **26** : 28). De nos jours, si l'on ne souffre plus pour le nom, l'on souffre encore pour la chose, et c'est par ces souffrances mêmes, acceptées avec joie, que nous sommes appelés à glorifier Dieu.

4288. La persécution, toutefois, n'est pas un pur sujet de joie. Il faut y voir de plus un jugement de Dieu sur son Eglise, appelée ici, comme ailleurs, la maison de Dieu (1 Tim. **3** : 15). L'Eglise en corps ne sera pas plus l'objet du jugement à venir que les nations prises en masse : le jugement est individuel. Mais il y a des péchés de l'Eglise, comme il y a des péchés nationaux, et souvent la persécution est une verge par laquelle le Seigneur châtie son peuple. Tout homme, d'ailleurs, qui souffre pour sa foi et qui souffre même le plus injustement, doit se dire qu'en définitive, l'homme qui souffre, souffre à cause du péché (Lament. **3** : 39); raison très propre à nous inspirer la patience. Mais si le Seigneur châtie ainsi les siens; si les justes, les rachetés de Jésus, les membres de son corps, les héritiers du ciel, n'arrivent qu'au travers des tribulations à la pleine possession du salut (Actes **14** : 22) quelle sera la fin de ceux qui sont rebelles à l'Evangile? « C'est pour-

quoi, dit l'apôtre, que ceux qui souffrent selon la volonté de Dieu, lui remettent leurs âmes comme à un Créateur fidèle, en faisant le bien. » Remarquez ces derniers mots. La souffrance seule, même la souffrance pour le nom de Jésus, n'est pas une garantie absolue du bonheur éternel.

4289. (5 : 1-4.) La lettre se termine par quelques exhortations détachées. Les premières s'adressent aux anciens des Eglises. Pierre, plus âgé que la plupart d'entre eux, sans aucun doute; Pierre qui, à l'égal des autres apôtres, exerçait, partout où il se trouvait, l'autorité d'un ancien, outre son autorité d'apôtre ou de missionnaire de Jésus-Christ; Pierre, qui parlait de la part du Seigneur et comme un des témoins spéciaux de ses souffrances; Pierre enfin, qui, par sa foi, était en communion avec le Christ autant que personne et qui devait partager sa gloire plus que bien d'autres (Matth. 19 : 28); Pierre exhorte les anciens à paître, non leur troupeau, mais le troupeau de Dieu (Actes 20 : 28); non l'Eglise en général, mais la portion de l'Eglise dont ils faisaient partie. Il veut qu'ils remplissent leurs fonctions de surveillants ou d'évêques [4022, 4076], non par tâche, mais de bon gré; non en vue du salaire qu'ils recevaient, mais par affection; non en maîtres, mais en modèles, se souvenant que Jésus-Christ, le souverain berger des brebis, promet une couronne inflétrissable à tous ceux qui auront conduit les âmes de cette manière, et non pas seulement à Pierre et à ses collègues dans l'apostolat.

4290. (5.) Passant aux jeunes gens, par où quelques-uns pensent qu'il faut entendre les diacres (Actes 5 : 6, 10), Pierre les invite à être soumis aux anciens, mais de cette soumission réciproque qui est le fruit de l'humilité. C'est-à-dire que, dans l'Eglise, l'autorité ne s'exerce pas comme dans la société civile. Il y a chez tous les fidèles, anciens et jeunes gens, une déférence qui convertit le commandement en persuasion, et de modestes avis en obligations sacrées. Il faut, à cet effet, que tous s'humilient sous la puissante main de Dieu (6), soit dans le sentiment de leurs péchés, soit dans celui de leur absolue dépendance, attendant de lui seul leur élévation et ne la voulant pas avant le jour qu'il jugera convenable. Ce sont là de bien saintes maximes. Que de maux l'Eglise n'eût-elle pas évités, si elle avait compté beaucoup d'hommes qui en fussent profondément pénétrés! Quel contraste surtout entre ce langage et la pratique de l'Eglise dont le chef prétend occuper la chaire de Saint-Pierre! Mais si Rome est le centre du despotisme ecclésiastique, comme de l'orgueil

spirituel et de la simonie, il n'est que trop d'Eglises où ce qu'on appelle le clergé, oublie singulièrement ces belles paroles d'un des principaux témoins de Jésus-Christ. On les lit chaque fois qu'on impose les mains à de nouveaux prédicateurs de l'Evangile : c'est plutôt quand on installe des anciens qu'on devrait le faire; mais l'expérience ne prouve, hélas! que trop, combien on passe facilement de l'esprit à la forme!

4291. (7-9.) L'exhortation à rejeter sur Dieu tout leur souci, me paraît spécialement adressée aux conducteurs des âmes. Plus ils seront consciencieux et fidèles, plus ils éprouveront, comme Paul, de constantes perplexités au sujet de leurs Eglises (2 Cor. 11 : 28); mais le bon Berger a soin des brebis qui allaitent (Es. 40 : 11), et il ne saurait délaisser ceux qu'il charge de conduire son bien-aimé troupeau. Avec leur désir de glorifier Dieu et avec les succès de leur ministère, croîtra nécessairement l'antagonisme de Satan, le calomniateur. Semblable à un lion rugissant, il rôde çà et là cherchant sa proie, et s'il peut dévorer quelqu'un des gardiens du troupeau, soyez bien sûrs qu'il n'y manquera pas. Il faut donc qu'ils soient, plus que personne, sobres et vigilants (4 : 7). Sobres! remarquez ce mot, ô vous qui avez charge d'âmes, et qui, sans la sobriété, ne sauriez veiller sur vous-mêmes, ni sur le troupeau (Actes 20 : 28). Du reste, la bonne manière d'en finir avec Satan, c'est de lui résister, comme Pierre pouvait se souvenir que le Seigneur l'avait fait certain jour (Matth. 16 : 23); c'est d'être ferme par la foi, car toutes choses sont possibles à celui qui croit, et c'est par la foi que nous sommes gardés (1 : 5).

4292. (6-9.) Ces instructions s'appliquent d'ailleurs à tous les fidèles; car, dit l'apôtre, ce sont là des souffrances qui s'accomplissent en l'ensemble des frères qui sont dans le monde. Il suffit d'être à Christ pour se voir exposé aux assauts de Satan. Que chacun donc soit humble, sobre, vigilant, ferme par la foi, et que, faisant ainsi, chacun rejette sur Dieu toutes ses inquiétudes.

4293. (10, 11.) Pierre se tourne maintenant vers Celui de qui procède toute grâce, parce qu'il est plein d'amour et de miséricorde; vers ce Dieu qui nous appelle à sa gloire éternelle en Jésus-Christ. Il lui demande qu'à raison même de sa grâce et de son appel, les souffrances des fidèles deviennent le gage, sinon le moyen, de leur entier perfectionnement. C'est ce qu'il exprime par quatre mots dont l'ensemble fournit l'idée d'une chose à la fois bien achevée et iné-

branlable. Puis remarquez que, si tel doit être l'objet constant de nos prières à celui qui a le pouvoir de les exaucer, nous devons toujours avoir sa gloire en perspective. C'est pour sa gloire qu'il nous appelle à la gloire, et pour sa gloire aussi que nous lui demanderons notre affermissement.

4294 (12). En conclusion, si l'apôtre a écrit cette lettre, c'est pour assurer ses frères de l'Asie Mineure que la vraie grâce de Dieu était bien celle qui faisait leur confiance; témoignage indirect à la prédication de l'apôtre Paul, par qui l'Evangile avait été porté dans ces contrées. Quel encouragement ce dut être pour ceux qui reçurent cette épître! Et nous, mes chers lecteurs, ne serons-nous pas réjouis et fortifiés, en voyant l'accord parfait que le Saint-Esprit avait mis entre ces deux grands apôtres, d'ailleurs si divers? Leur doctrine est donc bien la doctrine de Dieu, et la foi que nous avons en la grâce qu'ils prêchèrent ne saurait nous tromper. Mais, d'un autre côté, gardons-nous de nous en écarter volontairement; car si Pierre et Paul ont annoncé la vraie grâce de Dieu, il n'est pas de bonheur possible en dehors du salut dont ils furent les fidèles prédicateurs.

—

ÉPITRE DE JACQUES.

CCCXVII. — **Introduction. La joie dans les tentations; la patience; la prière; le pauvre et le riche; le mal vient de nous, et de Dieu le bien par le moyen de sa Parole; devoirs envers cette Parole.**

4295. On s'accorde généralement à voir dans l'auteur de cette épître, non l'apôtre Jacques, frère de Jean, qui fut décapité par Hérode Agrippa, selon ce qui nous est rapporté au livre des Actes (12 : 2); mais le disciple éminent dont il est fait mention quelques lignes plus bas (17), et qui présida le concile, ou plutôt la conférence de Jérusalem (Actes 15). C'est de lui que Paul, écrivant aux Galates, place le nom avant ceux de Pierre et de Jean, les appelant tous les trois des colonnes; et ainsi s'explique, comme je l'ai dit ailleurs, la faveur qui lui fut accordée de voir Jésus, en particulier, après sa résurrection [3600]. On le désigne communément sous le nom de Jacques de Jérusalem, parce qu'il y résida constamment et qu'il paraît avoir été, jusqu'à la fin de ses jours, au premier rang parmi les anciens de cette

illustre Eglise. Ce fut auprès de lui, vous pouvez vous le rappeler, que, revenant d'Europe, Paul se rendit le lendemain de son arrivée, et par son conseil que, pour se montrer Juif au milieu des Juifs, il accomplit une cérémonie de purification dans le temple (Actes **21** : 18-26).

4296. Quelques-uns pensent que ce Jacques était le fils d'Alphée dont le nom se lit dans la liste des douze apôtres [2952]; mais comme il est appelé le frère du Seigneur, il est plus naturel de voir en lui le frère de l'apôtre Jude, de Joses et de Simon (Marc **6** : 3; Matth. **13** : 55). A ce compte-là, l'auteur de notre épître n'aurait pas été du nombre des douze. Cela n'empêche pas qu'il ne soit devenu comme Marc, comme Luc et comme Paul, un des organes du Saint-Esprit pour nous révéler la pensée de Dieu; et, s'il m'arrive de lui donner quelquefois le titre d'apôtre, je ne ferai que lui appliquer celui que l'Ecriture donne à Paul, à Barnabas, à d'autres encore, comme à notre Jacques en particulier, bien qu'ils ne fussent pas des douze. (1 Cor. **1** : 1; Actes **14** : 14; 2 Cor. **8** : 23; Gal. **1** : 19.) Sur quoi, je dois rappeler que les mots *apôtre* et *envoyé* sont, en grec, un seul et même mot. Jacques fut d'ailleurs, au témoignage de tous, même des Juifs non convertis, un homme d'une piété et d'une sainteté exemplaires. Le respect qu'on lui portait explique en partie la longue tolérance dont il fut l'objet, après que, de gré ou de force, les apôtres eurent tous quitté Jérusalem.

4297. Cependant, et c'est l'historien Josèphe qui raconte ce fait, le gouverneur Festus étant mort, et quelque temps s'étant passé avant qu'il eût un successeur, le souverain sacrificateur de cette époque, nommé Ananus, profita de la circonstance pour frapper les fidèles de Jérusalem dans la personne de leur vénérable conducteur. Jacques fut traduit devant le conseil, jugé et lapidé, comme autrefois Etienne, et ce fut ainsi qu'il entra dans la joie de son Seigneur. Cet événement doit s'être passé l'an 62 de l'ère chrétienne, par conséquent pendant que Paul était prisonnier à Rome. L'épître de Jacques est donc nécessairement antérieure à cette époque, sans qu'on puisse savoir au juste de combien.

4298. (**1** : 1.) Jacques ne se désigne pas par sa qualité de frère de Jésus-Christ, parce que s'il avait été tel durant les jours du Fils de l'homme, il ne l'était plus maintenant, si ce n'est aux mêmes conditions que tous les autres fidèles (Matth. **12** : 50). Il se présente comme serviteur de Dieu et du Seigneur Jésus-Christ, ou plutôt, selon le

texte, comme son « esclave, » et j'ai dit ailleurs la force et la vérité de cette expression [4021]. Jacques s'adresse, non aux fidèles sortis de la gentilité, comme Paul l'avait fait jusque-là dans toutes ses lettres, mais à ceux qui appartenaient par leur naissance aux douze tribus d'Israël, dont la plupart vivaient dispersés sur la terre, les uns depuis six siècles et demi, et les autres depuis plus de huit cents ans [3685, 2101]. Ce n'est donc pas non plus à certaines Eglises que cette lettre était destinée, comme celles de Paul aux Thessaloniciens, aux Galates, aux Corinthiens, aux Romains; mais c'est une lettre que le Saint-Esprit adresse à tous ceux qui croyaient. Aussi a-t-on, plus tard, imaginé de lui donner le nom de *catholique*, ce qui veut dire *universelle*, titre que s'arroge l'Eglise de Rome. Mais à le bien prendre, l'épître de Jacques n'est pas plus universelle que celle de Pierre [4254], puisqu'elle s'adresse seulement « aux douze tribus. » Quant à la salutation, elle est belle et simple : c'est précisément celle que nous lisons en tête de la circulaire du concile de Jérusalem, circulaire écrite probablement par l'auteur même de notre lettre (Actes 15 : 23).

4299. (1 : 2-4.) Dès les premiers mots, on découvre le caractère particulier de cet écrit, ainsi que les circonstances morales de ceux qu'il devait instruire. Jacques commence par où Paul termine généralement, et, d'un bout à l'autre, il est fidèle à cet ordre d'idées. C'est-à-dire qu'il n'a point eu pour mission d'exposer les mystères et les dogmes de la foi, mais seulement d'en développer les conséquences pratiques. Les hommes avec lesquels il avait affaire possédaient l'Evangile, ils le professaient expressément, ils en saisissaient la signification, et l'on comprend que les Juifs convertis à Jésus-Christ n'avaient pas de peine à retenir la doctrine de la rédemption proprement dite, doctrine à laquelle tout l'Ancien Testament rend un si éclatant témoignage. Jésus, l'Ange de l'alliance éternelle, le Seigneur de la gloire; Jésus, victime sainte offerte pour l'expiation des péchés; Jésus, intercédant pour son peuple comme Moïse et Aaron; Jésus, l'Elu de Dieu par excellence, accomplissant en ses rachetés l'élection divine des patriarches : voilà ce qu'il n'était pas aussi nécessaire de rappeler à d'anciens Juifs qu'à d'anciens païens. Mais si, dans les premiers temps, les fils d'Abraham qui avaient cru, s'étaient imaginé que le salut en Christ était impossible sans la circoncision et les observances de la loi; si même à l'époque où Jacques écrivait, il s'en pouvait trouver encore qui fussent de cette opinion, il avait été facile de se jeter dans un excès tout opposé. Parce que Jésus-Christ nous

affranchit de la malédiction de la loi, on avait pu, cédant à une tendance qui n'est que trop naturelle, envisager la loi, même la loi morale, comme ne liant plus les consciences, faire abus de la grâce pour affaiblir l'idée et le sentiment du devoir, oublier en un mot ce que Pierre avait prêché dès le premier jour; à savoir, que Jésus nous sauve, non pas seulement en effaçant nos péchés, mais de plus en retirant chacun de nous de nos iniquités (Actes 2 : 38; 3 : 26); ou, en d'autres termes tirés des écrits de Paul et de Pierre, on avait pu oublier que le salut se compose essentiellement de ces deux grâces : la justification et la sanctification; la réconciliation avec Dieu par la foi en Christ, et l'obéissance à Dieu par cette même foi. Or c'est contre cette tendance à méconnaître le côté moral et pratique de l'Evangile, qu'est dirigée l'épître de Jacques.

4300. (2.) S'il est vrai que tout homme ici-bas connaît la souffrance, parce que tous sont pécheurs; si, au témoignage de l'histoire, l'époque où l'apôtre écrivait fut une des plus calamiteuses (huitième année de Néron); si enfin, les fidèles d'entre les Juifs étaient particulièrement malheureux, se voyant haïs et vilipendés par les païens, plus haïs encore et souvent persécutés par leurs frères en la chair, on comprend que l'apôtre ait commencé ses instructions comme il le fait. Sans reproduire la remarque qui a paru déjà plus d'une fois dans ces Etudes sur le mot *épreuve*, dont le sens est aussi celui de *tentation* [4260], je dirai seulement que cette remarque est particulièrement nécessaire en ce lieu, vu que le premier mot, et le verbe d'où il dérive, se retrouvent aux versets 12, 13 et 14 de ce chapitre. Toute souffrance donc est une tentation au découragement et au murmure, une tentation à douter de Dieu, une tentation à chercher de fausses consolations et à employer de mauvais moyens pour être délivré; et si nous souffrons à cause de notre foi, il y a tentation à renier le Seigneur. Cela n'empêche pas que notre apôtre, convertissant en précepte ce que Pierre avait posé comme un fait (1 Pierre 1 : 6), ne nous dise, à l'exemple de Jésus-Christ (Matth. 5 : 12), de nous réjouir dans les diverses épreuves que nous rencontrons sur notre chemin, bien qu'elles renferment toutes quelque tentation.

4301. (3). La raison, c'est que dans les tentations la foi s'exerce et se fortifie, comme dans la fatigue d'un voyage, nos forces physiques : rappelez-vous le sacrifice d'Abraham. La foi, se fortifiant, produit la patience; mot qui, dans l'original, indique, non pas cette soumission morne et froide que peut inspirer le désespoir lui-même et que les

païens connaissent aussi bien que nous, mais une soumission pleine d'attente. « J'ai patiemment attendu l'Eternel, » disait David (Ps. 40 : 1). « L'œuvre de la patience; » c'est dire, comme pour l'œuvre de la foi, (1 Thess. 1 : 3), une patience ouvrière, active, persévérante, portant du fruit; patience qui est la perfection même et tout ce qu'il y a de plus accompli dans l'homme, vu notre état présent de souffrances continuelles (4); patience que la foi seule peut donner, car c'est par la foi que celui qui est destitué de tout possède tout (1 Cor. 3 : 22); et si, dans les épreuves de la vie, sa foi, riche en consolations, le revêt de patience, on peut bien dire que rien ne lui manque.

4302. (5-8.) L'apôtre introduit ici un mot qui, sous la plume de Paul, signifie ordinairement la connaissance des mystères de Dieu et la foi en sa révélation (1 Cor. 2 : 6, 7); mais qui, dans l'épître de Jacques, doit s'entendre des dispositions morales que donne la foi, plutôt que de la foi elle-même : ce mot est celui de *sagesse*. L'invitation qu'il nous fait, c'est d'adresser à Dieu des prières pour obtenir la patience et une patience parfaite. « Si quelqu'un manque de sagesse... » Cela veut dire manifestement : « Si quelqu'un sent ce qui lui manque, déplore sa débilité, désire le changement de son cœur insoumis, « qu'il demande à Dieu; » invitation qui s'applique d'ailleurs à tous les besoins de notre vie morale, et qui est accompagnée de paroles bien encourageantes. Elles rappellent un mot solennel de notre Seigneur (Luc 11 : 13); et en effet, Dieu donne à quiconque demande; il donne de bon cœur : ce n'est pas comme nous, qui regrettons quelquefois ce que nous avons donné, et il est impossible qu'il ne répande pas sa grâce sur ceux auxquels sa grâce même inspire le désir d'être sanctifiés. « Mais il faut demander en foi, sans hésiter; » c'est-à-dire avec une parfaite confiance dans la promesse de Dieu et avec une ferme volonté de suivre les directions de son Esprit. Rien de plus misérable que la condition d'un homme qui éprouve des besoins de sanctification et qui n'implore pas avec décision le secours d'en haut. Son âme est agitée, comme les eaux de la mer poussées çà et là par le vent. Mieux vaut cela, dira-t-on, que la surface unie d'un étang bourbeux et empesté, image de l'homme qui ne se soucie nullement de purifier son cœur. En effet, toujours est-il que « celui qui hésite ne recevra quoi que ce soit du Seigneur. » Son indécision, ou, selon l'étymologie du mot grec, sa double âme, sa double volonté, le tire tantôt dans un sens, tantôt dans un autre. C'est ainsi qu'il ne parvient pas à se fixer en Dieu; et pourquoi? parce qu'il ne croit pas d'une foi

(Jacques 1 : 9-11; 12.)

vivante à ses promesses, ou parce qu'il n'a pas vraiment à cœur de sortir du péché; peut-être par ces deux raisons tout ensemble.

4303. (9-11.) Des mille souffrances infligées à l'humanité, il n'en est pas de plus générales ni de plus vivement senties, en certains temps, que celles qui résultent de la différence des conditions. Jacques va parler aux pauvres, puis aux riches; mais ce ne sera pas pour prêcher, en démagogue, un nivellement impossible et qui n'aurait pas les heureux résultats qu'on suppose. L'invitation qu'il adresse aux pauvres, pauvres des biens de ce monde, mais riches des biens de la foi, cela s'entend, c'est de se glorifier dans leur élévation. Jésus-Christ a connu l'indigence, et il a de la sorte ennobli la pauvreté; Jésus-Christ est venu annoncer l'Evangile à des pauvres, selon les prophètes (Luc 4 : 18); il a pris pour ses premiers envoyés des hommes sans fortune, et le pauvre qui croit en lui possède des biens qui valent mieux que tous les trésors du monde. Vrai Lazare, il a des maux dans ce monde, mais encore un peu de temps et il aura ses biens, les richesses immuables; veuve de Sarepta, il ne laisse pas, malgré son indigence, de posséder toujours quelque peu d'huile, fruit béni d'un travail qu'accompagne la prière; puis, il a dans le cœur ce qui est plus que la vie : la grâce de l'Eternel, et dans le ciel, un Sauveur, un ami, un frère; et ce frère, c'est le Roi de gloire. « Que le pauvre se glorifie donc dans son élévation ! » — « Que le riche à son tour se glorifie de son humiliation, » savoir, celui qui est riche en la foi non moins qu'en biens de la terre, cela s'entend aussi de soi-même; car le riche mondain n'a quoi que ce soit dont il puisse se glorifier. L'Eternel vient-il à souffler sur sa prospérité, elle s'évanouit; et s'il souffle sur sa vie, les biens dont il se vante ne lui procureront pas la délivrance. Ce n'est donc point dans ce qui les fait grands aux yeux des hommes qu'ils peuvent se glorifier. Mais s'il leur a été donné de sentir leur pauvreté spirituelle, de voir le néant des avantages terrestres dont ils étaient fiers jadis; si, maintenant humiliés, ils se sont approchés de la croix; s'ils se sont intérieurement dépouillés de tout pour suivre Jésus; si, malgré leur position enviée de tant de gens, ils sont devenus un objet de mépris et d'insultes à cause de leur foi : voilà une humiliation dont ils ont à se glorifier, en sous-entendant cette parole de Paul et de Jérémie : « Que celui qui se glorifie se glorifie dans le Seigneur » (1 Cor. 1 : 31).

4304. (12.) Quelles que soient du reste les afflictions dont il s'agisse, heureux l'homme qui, étant dans la souffrance, la supporte

(Jacques 1 : 13-15.)

avec douceur et profit pour son âme! Semblable au métal précieux qu'on soumet à certaines épreuves, à la suite desquelles il reçoit l'estampille qui certifie sa valeur et lui donne cours, le fidèle, victorieux de la tentation, est « approuvé » de Dieu et des hommes. Puis, « il recevra la couronne de la vie, que le Seigneur a promise à ceux qui l'aiment. » Cette couronne n'est donc pas le prix des afflictions, n'importe la manière dont elles sont reçues et utilisées, mais celui de la patience; et cette patience n'est vraiment possible que là où l'amour de Dieu a été répandu dans les cœurs par l'Esprit : sainte et consolante doctrine, assurément!

4305. (13-15.) De la tentation-épreuve, de cette tentation, dis-je, qui résulte des circonstances, douloureuses ou difficiles, l'auteur sacré passe à la tentation proprement dite, la tentation au mal, et il redresse la fausse idée qu'on pourrait se faire de la source d'où elle procède. La tentation au mal ne saurait, dans aucun cas, venir de Dieu. Il est vrai, comme le dit l'Ecriture, qu'un mauvais esprit, envoyé de l'Eternel, peut s'emparer d'un Saül, d'un Achab et de ses faux prophètes, d'un Pharaon et de ses mages; mais c'est en punition de leurs crimes; quant à leurs crimes mêmes, ce n'est pas Dieu qui les leur inspira. Il est vrai encore que c'est Dieu qui plaça Abraham en position de désobéir, Joseph en position de commettre adultère, Daniel en position de renier sa foi; mais s'ils eussent péché au lieu de demeurer fermes, ce n'est pas Dieu qui les eût tentés au mal. Et quand Jéroboam mit sa volonté à la place de celle du Seigneur dans l'institution du royaume d'Israël, Hacan dans le sac de Jéricho, Guehazi dans l'affaire de Naaman, ce ne fut pas Dieu qui les tenta, car le mal ne saurait plaire à Dieu; et n'étant pas tenté par le mal, il ne tente non plus personne. Faudrait-il faire sentir la justesse de cet argument? Tenter au mal est un horrible crime. Celui qui en est capable est un être profondément corrompu; mais Dieu est saint : la conséquence suit d'elle-même. Satan peut tenter au mal; les hommes pécheurs peuvent aussi le faire; dans tous les cas, ce qui donne force aux tentations du dehors, c'est la correspondance qu'elles trouvent au dedans. Notre propre cœur est le traître qui livre la place à l'ennemi. Ce sont bien moins les objets extérieurs qui nous attirent, que ce ne sont nos convoitises qui nous poussent vers eux. Non, ce n'est pas la gloire qui fait les ambitieux, ni l'argent les avares, ni le vin les ivrognes; car il est des gens qui vivent au milieu de ces piéges sans s'y laisser prendre. C'est donc la convoitise qui conçoit et enfante le pé-

(Jacques 1 : 16-18; 19, 20.)

ché, et, par le péché, la mort. Lors donc que nous sommes tentés, prenons garde de ne pas dire : C'est Dieu qui me tente. Personne sans doute, n'oserait exprimer si crûment ce blasphème; mais nous avons vu tout au commencement de ces Etudes qu'on peut, de diverses façons, se rendre coupable d'une telle impiété [96].

4306. (1 : 16-18.) Loin que le mal procède de Dieu, c'est de lui que procède au contraire tout bien véritable. Le bien descend de Dieu par une provenance naturelle sans doute, puisqu'il est le Père des lumières, et ce mot au pluriel dit beaucoup. Cependant, le bien n'arrive jusqu'à nous que comme un don, une grâce non méritée. Que sommes-nous en effet, qu'est ce monde, pour que le soleil de la justice daigne y luire ? Toutefois, cette grâce est une grâce assurée et constante. Il n'y a pas en Dieu succession de lumière et de ténèbres; il n'y a pas en lui un double principe, celui du bien et celui du mal. Si nous recevons sa Parole, c'est un don de sa grâce, don qu'il n'était point tenu de nous faire et qu'il a mis en nous uniquement parce qu'il l'a voulu, sans qu'il y fût contraint d'aucune sorte. Il nous a donc fait devenir ses enfants par une parole, comme par une parole il créa le monde; et cette parole est une parole de vérité, au moyen de laquelle nous avons pris rang parmi les plus excellentes créatures du Tout-Puissant. Voilà ce que Dieu a fait pour nous qui croyons. Après cela, ne serait-ce pas nous égarer nous-mêmes que de lui attribuer d'une manière quelconque le mal dont il nous arrive encore de nous rendre coupables ?

4307. (19, 20.) De là résultent aussi d'importants devoirs envers la Parole de Dieu. Puisque cette Parole, au moyen de laquelle nous avons été enfantés à Dieu, est une parole de vérité, notre premier devoir est de l'écouter avec empressement et en toute saison. Puis, si nous la lisons dans la société de nos frères, nous ne nous hâterons pas de parler sur ce qui a fait l'objet de la lecture; mais nous réfléchirons sérieusement auparavant, afin de ne pas mêler notre folie à la sagesse de Dieu. Et quand nous rencontrons dans la Parole de ces mots qui offusquent notre raison, froissent notre orgueil, dérangent nos plans, contrarient nos vues particulières, gardons-nous du dépit, de l'irritation qui ne nous prend que trop vite en pareil cas, et qui nous empêche de faire ce qui est juste et bon selon cette Parole. En général, le vrai chrétien écoute plus qu'il ne parle, car il sent qu'il a beaucoup à apprendre et il se défie du fruit de ses lèvres. Sachant d'ailleurs combien toute colère met hors de soi, il évite des mou-

vements passionnés qui rendent impossible l'accomplissement du devoir.

4308. (21-25.) Voyez, après cela, dans quelles dispositions nous devons nous approcher du Livre de Dieu. Ce ne sera pas en purifiant le dehors, à la manière des pharisiens, mais avec des cœurs nettoyés de leurs souillures par l'esprit de grâce et de sanctification. Celui qui ouvre la Bible, l'âme pleine de pensées tout au monde et au péché, ne saurait absolument la comprendre; ou, s'il la comprend, il la repousse plein de dépit. Au lieu de cela, nous devons plutôt l'accueillir avec douceur, comme l'enfant bien élevé reçoit les leçons, les ordres et les réprimandes de celle qui lui donna le jour. C'est en faisant ainsi que la parole pénétrera dans nos âmes, qu'elle s'y implantera et qu'elle sera pour nous une parole de salut. Elle est puissante en effet pour sauver les âmes, cette divine Parole, puisqu'elle est la semence du réengendrement spirituel (1 Pierre 1 : 23) et l'instrument de toute sanctification (Jean 17 : 17); mais elle ne sauve pas tous ceux qui l'entendent et qui la lisent. Malgré nos sophismes, il demeure vrai que l'observation de la Parole est la seule voie du salut. Ici, comme ailleurs, « observer la Parole » ou « la pratiquer, » ne signifie pas uniquement obéir à ses préceptes : c'est la prendre au sérieux, c'est accepter les vérités qu'elle proclame, c'est avoir confiance en ses promesses, et, comme conséquence, se soumettre du cœur à ce qu'elle ordonne. L'écouter et ne pas l'observer, c'est se regarder dans un miroir (la Bible est bien cela, car elle nous dévoile d'une manière parfaite notre propre âme); c'est dis-je, se regarder dans un miroir et oublier aussitôt comment on s'y est vu. Mais, heureux l'homme qui, d'un cœur humble et attentif, médite jour et nuit la loi de Dieu, loi parfaite, et, pour le fidèle, loi de liberté! [4124.] Oui, heureux cet homme! car ainsi que le dit le roi David (Ps. 1), « tout ce qu'il fait prospérera : » c'est au fond la pensée que le Saint-Esprit exprime ici, en termes quelque peu différents.

CCCXVIII. — La fausse et la vraie dévotion; l'égalité par la charité; le jugement de Dieu; la foi morte; la justification par les œuvres.

4309. (26, 27.) En continuant à tracer le tableau du christianisme pratique, l'apôtre oppose l'une à l'autre la fausse et la vraie dévotion, mot qui rend le sens de l'original mieux que celui de *religion* employé par les anciens traducteurs. Rien n'est plus commun que de

(**Jacques 1** : 26, 27.)

voir des gens qui, s'estimant dévots et pieux plus que personne, laissent courir leur langue à l'aventure et oublient plusieurs déclarations de l'Ecriture auxquelles je renvoie mes lecteurs (Prov. **10** : 19; Matth. **12** : 36, 37). Hélas! ils oublient également ce qu'ont de criminel certains péchés qu'il est impossible de ne pas commettre quand on parle sans mesure, depuis la profanation du saint nom de Dieu jusqu'à de simples médisances. Qu'est-ce donc que la dévotion d'une personne qui ne tient pas sa langue en bride, surtout si elle cherche à se persuader que de tels péchés sont, après tout, peu de chose? Cette dévotion est vaine, dit l'apôtre. L'expression peut sembler faible; mais qu'est-ce qu'une vaine dévotion, si ce n'est une dévotion de pure forme, une dévotion sans réalité, une dévotion démentie par la conduite, une dévotion qui, loin d'honorer Dieu, le déshonore? Telle est la piété de celui que son intempérance de langue, la légèreté de ses propos et ses discours peu charitables, accusent de ne pas vivre en la présence du Seigneur.

4310. Voici, d'autre part, un des plus excellents usages qu'on puisse faire du don de la parole, organe admirable de la sociabilité, et c'est en même temps un des plus beaux fruits de la vraie dévotion. Si Dieu est le père de tous ceux qui croient en Jésus-Christ, il doit l'être d'une façon particulière des orphelins et des veuves membres de sa famille rachetée; et si nous avons envers ce « Dieu et père » une dévotion véritable, nous la lui témoignerons, sans aucun doute, par un plus grand déploiement de charité envers ceux qui, ses enfants comme nous, émeuvent le plus ses compassions. Ce n'est pas à dire que nous ne devions nuls soins aux veuves et aux orphelins étrangers à la foi, et généralement à ceux qui souffrent d'une manière quelconque; mais à qui porterons-nous les consolations de l'Evangile, si ce n'est à ceux qui croient à l'Evangile? Quant aux visites de deuil dont les mondains eux-mêmes s'acquittent avec tant de scrupule, avouons que la plupart du temps c'est pure cérémonie. On se croit obligé de verser, à l'occasion, quelques larmes avec ceux dont on veut pouvoir partager encore les plaisirs, quand la tristesse aura disparu.

4311. Ceci me conduit au second trait par lequel l'apôtre caractérise la vraie dévotion. « Se conserver sans tache de la part du monde, » ou, en d'autres termes, se préserver de toute mondanité, tel est cet autre fruit d'une piété réelle. Représentez-vous une belle et nombreuse société qui se préparerait à une fête toute mondaine par la prière et par le jeûne, par le chant des cantiques et par la célébration

de la cène ; que diriez-vous d'une telle dévotion ? Et que diriez-vous, si cette même société se préparait par le bal, ou par des concerts, ou par des réunions de jeu, aux saintes assemblées du culte ? Or, pour celui qui vit dans la mondanité et qui néanmoins adore Dieu, matin et soir avec sa famille ou seulement le dimanche, il est clair que chaque acte de son culte se trouve à la fois précédé et suivi de plaisirs et de passe-temps absolument incompatibles avec la piété du cœur. Il n'y a donc de vraie dévotion que celle qui est de tous les moments : le culte en esprit et en vérité, le culte intérieur, l'habitude de la communion avec Dieu. Pour ceux qui nourrissent cette dévotion sincère, l'éloignement des plaisirs mondains n'est pas une privation ; mais ceux-là sont de faux dévots qui s'abstiennent du monde à certaines époques réputées particulièrement saintes, sauf à recommencer leurs mondanités quand ils ont, pensent-ils, donné à Dieu tout ce qui lui revenait.

4312. (2 : 1-9.) C'est dans les assemblées de culte surtout que doit être sensible l'égalité qui existe entre les rachetés de Jésus-Christ. Cette égalité n'est pas le nivellement ; elle n'efface pas les différences sociales résultant de l'institution de Dieu ou des institutions civiles ; tout comme elle n'est pas détruite par les différences que Dieu lui-même a mises dans son Eglise, différences de dons et de fonctions. Mais ce que la Parole de Dieu condamne ici de la manière la plus expresse, c'est que, dans les assemblées religieuses, le riche et le pauvre occupent des places distinctes, l'un parce qu'il est riche, l'autre parce qu'il est pauvre ; c'est, à plus forte raison, que l'un puisse être appelé à la direction des affaires de l'Eglise en vertu seulement de ses richesses, et que l'autre s'en voie exclu à raison seulement de sa pauvreté. Quand on suivrait la marche inverse, on ferait quelque chose de plus raisonnable ; car, dit l'apôtre, n'est-ce pas généralement chez les pauvres, quand ils sont convertis, qu'on trouve le plus de vraie foi, et ne sont-ce pas les riches de ce monde qui, fomentant les persécutions contre les gens de bien, sont finalement les grands propagateurs de l'impiété ? Mais non : qu'il y ait égalité, et cela par amour fraternel, selon le commandement qui, au témoignage de Paul, est l'accomplissement de toute la loi (Rom. 13 : 9, 10), et que Jacques appelle « la loi royale. » Avoir égard à l'apparence des personnes, est un crime de lèse-charité : ceux qui font de telles différences sont des transgresseurs de la loi.

4313. (10-13.) Or, qu'est-ce qu'un transgresseur de la loi ? C'est un

homme qui, selon l'étymologie du mot, passe par-dessus la loi, qui la foule aux pieds, qui brise les barrières qu'elle a plantées et s'établit insolemment sur le terrain de Dieu. D'où il suit que, pour être coupable aux yeux de la loi, il n'est pas nécessaire de l'avoir violée dans tous ses points et articles. On pourrait dire qu'il existe entre les préceptes divins une telle connexité qu'en négliger un, c'est au fond les négliger tous ; mais admettant par supposition, avec l'apôtre, que vous ayez gardé les commandements de manière à n'avoir bronché qu'en un seul point, il s'ensuit néanmoins que vous avez mis le pied sur la loi et brisé la haie : la loi est violée; vous n'en avez pas respecté l'intégrité, et la majesté du législateur est par vous méconnue. Ceci peut-être concernerait-il les iniques et non pas les justes? (1 Tim. 1 : 9.) Ce que l'apôtre ajoute prouve clairement le contraire. « La loi de la liberté » ne saurait être autre chose que la loi de Dieu, telle qu'elle se présente à nous dans l'Evangile. C'est la loi que le Saint-Esprit appelait tout à l'heure « la loi royale. » En effet, le racheté de Jésus-Christ fait librement et par amour, tout ce qui est ordonné dans les commandements. Comme nous l'a dit Paul, il ne résulte pas de notre affranchissement du péché et de la loi, que nous ayons toute liberté de vivre dans le péché, c'est-à-dire en hostilité continuelle avec la lo de Dieu (Rom. 6 : 15-19). Plus nous serons vraiment les affranchis du Seigneur, plus nous parlerons et agirons comme devant être jugés à teneur de la loi de la liberté, qui est celle de la charité. Rappelez-vous la fin du chapitre 25 de saint Matthieu ; rappelez-vous également ce qui est écrit en ce même évangile, au chapitre 6, v. 14, 15, et vous comprendrez à la fois et la menace et la promesse que voici : « Le jugement sans miséricorde est pour celui qui n'a pas fait miséricorde, et la miséricorde brave le jugement. » Si donc, conduits par l'Esprit de Dieu, nous marchons dans les voies du support, de la patience, de la douceur et du pardon que le Seigneur a tracées devant nous, il ne se présente plus à nous comme juge. En vertu même de l'amour qu'il a répandu dans nos cœurs, comme de celui qu'il a eu pour nos âmes, nous nous portons sans crainte à la rencontre de son jugement.

4314. (14-26.) Avec ces versets, nous arrivons à ce qu'on envisage comme la pensée fondamentale de l'épître. La vérité que l'Apôtre va développer s'est montrée plusieurs fois à nous dans le cours de ces Etudes, mais nous ne l'avons pas encore vue sous la forme que le Saint-Esprit lui donne en cet endroit. Il s'agit de la foi morte, foi de Caïn, foi de la femme de Lot, foi d'une foule d'Israélites au temps de

(**Jacques 2** : 14-17.)

Moïse, foi d'une multitude non moins grande quand Jésus prêchait en Judée, foi de Judas l'Iscariote, d'Ananias et de Sapphira, de Simon le Magicien et de beaucoup d'autres auxquels il est fait allusion dans les épîtres de Paul. Cet apôtre, dont la mission particulière fut de proclamer, d'exposer, de défendre la doctrine du salut par grâce, par la foi, n'a pu le faire sans dire ce qu'il entendait par ce dernier mot; et vous pouvez vous souvenir que la foi, selon Paul, est une vie et non une théorie. Elle a son siége dans le cœur, non dans la tête; elle est en action, non en paroles seulement. Par elle on s'unit à Christ, et, par cette union, l'on est justifié et sanctifié tout ensemble, puisqu'elle nous fait avoir part à l'Esprit de Christ non moins qu'à son sang. En sorte que, si nous sommes sauvés par la foi, c'est à supposer cette foi vivante. Telle est la doctrine du Saint-Esprit par la bouche de Paul; nous l'avons retrouvée tout entière dans l'épître de Pierre, et voici maintenant cette doctrine telle que ce même Esprit nous la donne par le ministère de Jacques.

4315. Dans les lignes précédentes, il avait rappelé l'inviolabilité de la loi de Dieu, et ses paroles reviennent à dire qu'en nous plaçant sous une loi de liberté, Dieu ne nous a pas donné la liberté de mépriser sa loi. Or ce n'est pas ainsi que l'entendent de soi-disant chrétiens qu'on est convenu de désigner sous le nom d'*antinomiens*, mot qui signifie *adversaires de la loi*. Parce que le salut s'obtient par la foi et non par les œuvres, parce qu'il procède de la grâce et non de la loi, il leur semble que les disciples de Jésus-Christ n'ont plus à s'inquiéter des commandements; et quand on leur rappelle les obligations morales, ils se retranchent derrière les promesses de Dieu, ils s'en font une arme contre lui, et ils s'écrient : A quoi donc sert la foi, pour qu'on vienne ainsi nous replacer sous la loi? C'est à de tels hommes que le Saint-Esprit dit à son tour : « De quoi sert-il, si quelqu'un dit avoir la foi et qu'il n'ait pas les œuvres? la foi le peut-elle sauver?»

4316. (14-17.) Remarquez, je vous prie, que l'Apôtre ne s'attaque pas à *la foi*, mais à *la profession* de la foi. Il ne dit pas : « De quoi sert-il, si quelqu'un *a* la foi : » mais : « De quoi sert-il, si quelqu'un *dit avoir* la foi. » On ne saurait *avoir* la foi sans les œuvres; mais on peut *dire* qu'on a la foi, sans qu'on la possède réellement et tout en demeurant dans le mal. On n'est pas incrédule, et pourtant on ne croit pas; on pense croire, on le pense très fermement; on livrerait son corps aux flammes plutôt que de renoncer à ce qu'on appelle *sa foi* (1 Cor. 13 : 3), et pourtant c'est une foi prétendue : la preuve, c'est

(**Jacques 2** : 18, 19.)

qu'elle ne porte pas de fruit; sarment stérile, qui appartient au cep et qui n'en est pas moins destiné à se voir retranché (Jean **15** : 2). Les « œuvres » dont il est ici question ne sont pas celles d'un sec formalisme, ou d'une obéissance servile : la foi morte est susceptible d'œuvres de cette nature. Il ne s'agit pas non plus d'une perfection de sainteté à laquelle le fidèle aspire courageusement, mais qu'il ne prétend pas atteindre ici-bas [4129]. Ces œuvres sont le crucifiement du vieil homme, la consécration de soi-même au Seigneur, une lutte incessante contre le péché et un progrès constant vers le bien; vie intime et pourtant active, vie de dévouement, dont le principe est la foi au Sauveur qui nous a rachetés, dont l'auteur est le Saint-Esprit qui nous a été donné, dont la fin, ou l'objet, est la gloire de Celui qui nous a aimés le premier. L'homme en qui ces œuvres ne se trouvent pas peut *dire* qu'il a la foi, mais il n'est pas dans la foi. Ce qu'il appelle de ce nom, et ce qui, je le répète, n'est pas proprement de l'incrédulité, ne saurait pas mieux le sauver, que de bonnes paroles ne peuvent rassasier un malheureux affamé, ou réchauffer le corps débile de celui qui manque de vêtements. Cette foi, dit l'apôtre, est morte «en elle-même. »

4317. (18, 19.) Le propre de la foi vraie, c'est d'être ouvrière, ou, comme on dit, active; et, bien qu'il n'entre pas dans les habitudes du fidèle de faire un complaisant retour sur soi-même, il n'est aucun pécheur converti qui ne puisse, au besoin, montrer comment, depuis sa conversion, sa vie entière et certains actes en particulier se sont accomplis sous la sainte influence de sa foi. Le chrétien de nom parle aussi de ses œuvres, et même il le fait sans y être provoqué; mais qu'on examine, et l'on verra qu'il n'y a rien en lui qui ne puisse se trouver chez ceux qui n'ont pas la foi. Parlera-t-il de sa paix et de ses espérances? Mais les mondains savent aussi se faire certaines espérances et une certaine paix. Parlera-t-il de l'honnêteté de ses mœurs? Mais il est aussi d'honnêtes mondains dont les habitudes sont exemplaires. Je ne prétends donc pas que la foi morte soit absolument improductive. Voyez les démons. Ils croient, dit l'apôtre, et leur foi n'est pas sans efficace; mais c'est une efficace de mort : « ils croient et ils frissonnent. « Témoin soient les cris qu'ils poussaient en présence de Jésus (Matth. **8** : 29); témoin l'effroyable mort de celui au cœur duquel Satan mit la pensée de livrer son Seigneur. Si Judas eût été complétement incrédule, les remords ne l'eussent pas dévoré; et s'il eût été croyant, sa douleur l'eût conduit repentant aux pieds de

Jésus. On ne sait, hélas! ce qu'il faut le plus déplorer : une foi qui a pour tout fruit la fausse sécurité, ou celle qui trahit son néant par les terreurs qu'elle inspire (Luc 19 : 20, 21). Dans les deux cas, c'est la foi morte de ceux qui disent : « Seigneur! Seigneur! et qui n'entreront pas au royaume des cieux, parce qu'ils ne font pas la volonté du Père qui est dans les cieux » (Matth. 7 : 21).

4318. (20-23.) Pour savoir ce qu'est la vraie foi, il faut toujours en revenir à Abraham, le père des croyants. Comme dans l'épître aux Romains (4 : 3), le Saint-Esprit nous rappelle ici qu'Abraham crut Dieu, que cela lui fut compté pour justice, et que ce fut par là que le patriarche devint l'ami de Dieu. Mais était-ce une foi morte, la foi par laquelle Abraham fut tenu pour juste? Quelle vie au contraire, et quels fruits d'obéissance, surtout dans le sacrifice d'Isaac! En sorte que, s'il fut tenu pour juste à cause de sa foi, il se montra juste par les œuvres que sa foi lui fit produire. Sa foi fut une sainte foi, sainte en ses effets comme en son principe, la grâce de Dieu; et Abraham fut justifié par ses œuvres, c'est-à-dire par les œuvres de sa foi, en ce que ses œuvres prouvèrent nettement qu'il avait, non une foi morte, mais la foi vivante, savoir celle qui justifie. Voilà comment sa foi faisait œuvre, et comment, par les œuvres de sa foi, celle-ci fut consommée ou rendue parfaite; telle est la lumière du jour, qui n'est dans son plein lustre qu'après le soleil levé, bien qu'il fasse jour déjà, lorsque les étoiles ont disparu et que la nuit s'est retirée. Ce fut enfin par là que s'accomplit l'Ecriture qui dit : « Or Abraham crut Dieu, et cela lui fut compté pour justice; » car s'il n'eût pas montré par ses œuvres qu'il était juste, l'Ecriture qui le déclare juste par sa foi aurait eu, dans les œuvres de ce prétendu croyant, une sorte de démenti.

4319. (24.) La conclusion générale que Jacques déduit de ces faits se comprend maintenant sans trop de peine. On a voulu y voir une contradiction manifeste avec la doctrine de Paul sur cette matière (Rom. 3 : 28), et il est vrai que les deux maximes sont construites en des termes qui semblent leur faire dire précisément l'opposé l'une de l'autre. Mais, sans répéter que le Saint-Esprit n'est ni moins explicite ni moins fort contre la foi morte par la bouche de Paul que par celle de Jacques, pour qu'il y eût contradiction entre les deux apôtres, il faudrait que, dans les deux passages qu'on oppose, les mots eussent exactement le même sens. Paul, s'adressant à des gens auxquels il s'agissait de faire comprendre le salut gratuit, leur déclare que l'homme est justifié par la foi sans œuvres de loi; et Jac-

(**Jacques 2** : 25, 26.)

ques parlant à des chrétiens qui avaient pour tendance d'abuser de ce salut, leur dit que l'homme est justifié par les œuvres et non par la foi seulement, l'un et l'autre s'appuyant d'ailleurs sur l'exemple d'Abraham, bien que leur but ne fût pas le même. Mais qu'est-ce que Paul entend par *la foi qui justifie?* évidemment, la foi vivante. Qu'entend-il par les *œuvres* qui ne contribuent en rien à la justice de l'homme? évidemment, les œuvres de la loi, ou les œuvres faites sans la foi, ou encore les œuvres mortes d'un pécheur non converti. Qu'entend-il enfin par *être justifié?* C'est être tenu pour juste, bien qu'on soit pécheur. Jacques, de son côté, qu'entend-il par la foi qui ne justifie pas? C'est la foi morte. Par les œuvres qui justifient? les œuvres de la foi. Par justifier? achever, attester la justice qui vient de la foi. Non que ce soient les œuvres de la foi qui nous fassent avoir part à la justice de Christ; car, en ce sens, c'est *la seule foi* qui nous justifie, mais en ce même sens, ce n'est pas la *foi seule*. La foi *seule* est comme le grain de blé qui demeurerait *seul* (Jean **12** : 24) : cette foi improductive ne justifie pas, parce qu'elle n'unit point l'âme à Jésus-Christ. Les deux doctrines sont donc une même doctrine, vue sous deux aspects différents. Du reste, le sens que le mot *justifier* reçoit en cet endroit n'est pas entièrement nouveau (voyez Matth. **11** : 19, et **12** : 37).

4320. (25, 26.) L'exemple de Rahab, que Jacques cite encore (et combien de faits analogues ne trouverait-on pas dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament), atteste aussi que la foi qui justifie est et ne peut être que la foi qui sanctifie. Une foi sans œuvres, c'est un corps sans âme, c'est un cadavre; et celui en qui n'habite qu'une telle foi est un homme en qui habite la mort. Cette pensée est saisissante, et il n'en est pas qui me semble plus propre à nous faire faire un sérieux retour sur nous-mêmes, tout comme à nous donner une juste idée du Dieu de l'Evangile. S'il met sa gloire à sauver gratuitement, par sa grâce, le plus grand des pécheurs, il ne saurait la mettre à traiter également les pécheurs qui auront persévéré dans le mal en abusant de sa grâce, et ceux que cette même grâce aura sanctifiés. A l'orgueilleux qui prétend faire entrer sa sainteté pour quelque chose dans l'œuvre de sa justification, il dit par la bouche de Paul : « L'homme est justifié par la foi, sans œuvres de loi. » A l'antinomien qui se croit sauvé quoi qu'il fasse et se prétend justifié bien qu'il vive en dehors des voies de la justice, il dit par la bouche de Jacques : « L'homme est justifié par les œuvres, et non par la foi seulement. »

(**Jacques 3** : 1, 2.)

Là, il relève, console, réjouit l'âme abattue du pécheur humble et repentant; ici, il veut jeter l'effroi dans l'âme qu'endort une fausse sécurité. Ces deux déclarations réunies résument toute l'œuvre du salut, lequel consiste à être tenu pour juste et rendu juste par la foi, en même temps qu'elles proclament Dieu comme le Dieu de toute miséricorde, et aussi de toute sainteté [4107].

CCCXIX. — La manie du doctorat; les péchés de la langue; la fausse et la vraie sagesse; la paix; les passions; l'humilité et ses fruits; l'orgueil et ses manifestations.

4321. (3 : 1, 2.) La foi morte, avons-nous dit [4317], porte aussi des fruits, mais des fruits qui ne valent pas mieux qu'elle; et comme elle se concilie parfaitement avec une connaissance assez approfondie des Ecritures (1 Cor. 8 : 1), elle se trahit souvent par des habitudes ou des inclinations doctorales, contre lesquelles le Saint-Esprit prémunit ici l'Eglise de Dieu. Celle-ci a besoin de docteurs, c'est incontestable : le Seigneur lui en donna dès le commencement (1 Cor. 12 : 28); et, s'il n'y a plus parmi nous personne qui soit docteur à la manière de Barnabas, de Niger, de Lucius, de Manahem et de Paul (Actes 13 : 1), nous ne devons pas hésiter à envisager comme docteurs de la part de Dieu, les frères qui, bien instruits des Ecritures et animés d'une foi vivante, ont reçu le don de l'enseignement. Encore est-il que, dans une Eglise particulière, la trop grande abondance de docteurs, vraiment qualifiés, peut avoir des inconvénients assez graves. Les points de vue sont divers; et si, de cette diversité, jaillit quelquefois une plus vive lumière, il peut en naître aussi des discussions pénibles, et même des divisions. Cet état de choses fait aussi peser sur une Eglise plus de responsabilité; car si elle se distingue par le nombre de ses docteurs, il faut qu'elle se distingue par les fruits de sa charité.

4322. Ce qui est vraiment fâcheux pour une Eglise, c'est lorsque tous ou la plupart veulent s'ériger en docteurs. Non qu'il soit dans la pensée de Dieu qu'un seul ait le monopole de la Parole; car il faut au contraire que l'Eglise puisse profiter des grâces qui sont faites à chacun pour l'utilité de tous, et il peut y avoir, dans une congrégation, plusieurs frères auxquels le Saint-Esprit saura donner, au besoin, des paroles propres à l'édification commune. Mais, mieux vaut encore une Eglise habituellement édifiée par un de ces docteurs qui savent

« tirer de leur trésor des choses vieilles et des choses nouvelles» (Matth. 13 : 52), qu'une Eglise où tous feraient la fonction de docteurs, sans vocation véritable. C'est bien alors qu'on s'expose à recevoir une condamnation d'autant plus grande. Il y a, généralement, dans la passion de parler une excessive imprudence, et cette imprudence n'est pas moindre s'il s'agit des choses de Dieu. De tous les péchés, il n'en est pas qui se commettent plus aisément que ceux de la langue ; or, de quelle gravité ne sont-ils pas, lorsqu'on se donne comme étant la bouche de Dieu, l'interprète de sa Parole, et qu'on s'aventure en des discours qui, loin d'édifier, peuvent si facilement détruire ?

4323. (3-12.) A cette occasion, nous avons ici tout un enseignement sur le devoir de s'observer dans l'usage qu'on fait du beau don de la parole. C'est la reprise d'une idée précédente (1 : 26), mais avec des développements pleins d'intérêt et de force. La langue de l'homme est tour à tour comparée au mors qu'on met dans la bouche des chevaux pour les dompter et les diriger; au gouvernail qui se soumet le plus grand navire, en dépit des vents et de l'élévation des ondes; à un feu qui, commençant par de faibles étincelles, peut devenir un vaste incendie; enfin, à un serpent, plein de venin mortel. C'est « de l'abondance du cœur que la bouche parle, » a dit le Seigneur; mais la parole réagit sur le cœur, et l'on ne saurait dire ce qui est le plus fréquent, ou des doctrines erronées et dangereuses engendrées par les mauvaises passions de leurs inventeurs, ou des mauvaises passions et des actes répréhensibles auxquels on s'excite par des doctrines irréfléchies et peu conformes à la vérité : le docteur s'enseigne lui-même. Quant à la puissance d'une parole éloquente pour entraîner dans un sens ou dans un autre, personne ne saurait la contester. Au sein de l'Eglise surtout, qui ne sait l'action qu'exercent les discours des docteurs; particulièrement, hélas! ceux des docteurs qui ne le sont que par leur propre volonté ? Qui n'a eu connaissance d'Eglises où l'on s'assemblait pour bénir notre Dieu et Père par l'organe de nombreux discoureurs, et d'où l'on ne sortait qu'avec des paroles de dénigrement, de mépris, de censure, « de malédiction, » contre ceux qui ne pensaient pas à tous égards comme soi ? Paroles d'amour pour Dieu et de haine contre ses enfants. Monstruosité non moins grande que si un olivier produisait des figues, ou que si une fontaine jetait par la même ouverture de l'eau salée et de l'eau douce.

4324. J'applique tout cet enseignement à l'influence des docteurs dans l'Eglise, ce qui me paraît la pensée principale du Saint-Esprit;

(**Jacques 3** : 13-18.)

mais il est facile de lui donner plus d'extension. Chaque fidèle doit se rappeler que, si nous bronchons tous en beaucoup de choses, il n'est rien en quoi nous bronchions plus aisément que dans nos discours (2). Il se rappellera aussi que, par des paroles imprudentes, folles, violentes, impures, nous nous faisons à nous-mêmes un mal immense (3-6), tandis que par des paroles sages, nous calmons nos propres passions et nous maintenons nos pas dans les voies de la vérité et de la justice. Il se dira, de plus, que nous pouvons être en grand scandale à nos frères par nos paroles, si nous ne leur sommes pas en édification; qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme de dompter sa langue (8), en sorte que nous n'avons nulle part plus besoin du secours de Dieu; que, par conséquent, si nous nous laissons aller à nos impressions, à nos goûts, à nos habitudes, il nous arrivera, même en nous supposant quelque piété, d'offrir dans nos discours l'odieux mélange de paroles qui respireront la foi et de paroles entachées d'incrédulité, de paroles affectueuses et de paroles haineuses, de paroles graves et de paroles légères (9-12), et que nous serons ainsi ce qu'on appelle improprement des « chrétiens de paroles, » car nos paroles mêmes prouveront que nous ne sommes pas même chrétiens dans le discours.

4325. (13-18.) Pour en revenir à la manie du doctorat, l'apôtre va nous dire quelle est la bonne manière d'enseigner ses frères; et celle-ci est à la portée de tous, qu'ils aient le don de prophétie ou non, qu'ils aient, ou non, vocation spéciale à parler dans l'Eglise (1 Cor. **14** : 34, 35). De même qu'on montre sa foi par ses œuvres, c'est aussi par ses œuvres que celui qui est sage et intelligent montrera si le Seigneur l'a effectivement enrichi d'une mesure particulière de connaissances spirituelles. Plus il aura suivi l'école de Jésus-Christ, plus sa conduite sera exemplaire, et c'est par sa douceur envers les ignorants et les contredisants qu'il manifestera sa supériorité dans la saine doctrine. Rappelons-nous la douceur parfaite de Jésus-Christ; puis celle de Paul et de Pierre, ces deux grands docteurs de l'Eglise. Notre zèle pour la vérité ne saurait dépasser le leur; mais il y a souvent chez nous un zèle amer et une passion de disputer qui viennent d'attachement à notre propre sens bien plus que d'une sainte jalousie pour Dieu, et ce zèle est celui des docteurs à foi morte. En agissant ainsi, ils nuisent à la vérité, loin de la défendre; car, soutenir sans charité des doctrines qu'on prétend saintes, c'est se démentir. Une telle sagesse n'est pas celle qui descend d'en haut : « là où il y a zèle et dispute, là est le désordre et toute action mauvaise. » En sorte que la prétendue sagesse

(**Jacques 4**: 1-6.)

qui porte de tels fruits est une sagesse toute terrestre, ayant sa source dans les affections de l'homme naturel : personne, si ce n'est Satan, ne saurait en faire cas.

4326. Bien différente de celle-ci, la sagesse d'en haut est premièrement pure, pure dans le but qu'elle se propose, comme dans les moyens qu'elle emploie. Puis elle est « paisible, modérée, traitable, pleine de miséricorde et de bons fruits, sans esprit de jugement et sans hypocrisie » (17). Je me borne à transcrire ces mots, qui n'ont pas besoin de commentaire. Mais que ceux qui pensent être sages et intelligents; que ceux qui s'instituent docteurs des ignorants et conducteurs des aveugles, s'examinent sérieusement à ce brillant miroir de la Parole de Dieu. Peut-être s'absoudront-ils, sans hésiter, de toute hypocrisie, car c'est la dernière chose dont on s'accuse; mais si, tout en ayant l'air de défendre la vérité, ils se montrent disputeurs, violents, emportés, jetant partout le trouble et ne sachant que condamner leurs frères, il est bien à craindre, hélas! qu'ils ne se fassent de grandes illusions sur leur vocation au doctorat, et même sur la réalité de leur foi. La paix! la paix avant tout! non pas au prix de la vérité, mais dans l'intérêt de la vérité; car « un fruit de justice se sème dans la paix, pour ceux qui procurent la paix » (18). La prédication de la justice de Dieu, de cette justice qui est par la foi, en tous ceux et sur tous ceux qui croient (Rom. 3 : 22), procure la paix avec Dieu, tout en pacifiant la conscience des pécheurs et en faisant taire leurs divisions et leurs haines. Mais, pour produire cet effet, il faut que la prédication de la justice de Dieu se fasse dans la paix. Prêcher avec un zèle amer une doctrine de paix, c'est une énorme contradiction. De ceci nous pouvons déduire, d'une manière générale, qu'il n'est pas de progrès possibles dans la sainteté, si l'on ne vit pas en paix avec Dieu et avec les hommes.

4327. (4 : 1-6.) Or, d'où viennent entre des chrétiens tant de guerres et de combats, expressions qui ne sont pas trop fortes, quand on pense à l'harmonie qui devrait régner entre eux? Ces divisions ou ces guerres du dehors ont pour cause, au témoignage du Saint-Esprit, la guerre intestine que se livrent nos passions charnelles. Le langage de l'apôtre, dans sa forme généralement paradoxale, est ici d'une énergie extraordinaire. Voilà des chrétiens qui se font la guerre, qui ne songent qu'à satisfaire leurs voluptés, qui sont meurtriers et jaloux, ét qui s'attirent cette odieuse apostrophe : « Hommes et femmes adultères! » C'est que, pour le redire, des chrétiens vivant de discussions

(**Jacques 4** : 1-6.)

et de disputes, sont aussi coupables que si d'autres se prenaient aux mains; c'est que, chez eux, la haine et la jalousie équivalent au meurtre; c'est que s'ils écoutent leurs appétits, même les plus naturels, ils ne se dégradent pas moins que ceux qui se plongent dans la volupté; c'est enfin, que l'affection pour le monde étant de l'inimitié pour Dieu, l'on est adultère, au témoignage de l'Ecriture, quand on donne son cœur au monde, en se détournant de l'Epoux céleste. Avec de telles dispositions, il est clair qu'on ne prie pas ou qu'on prie mal, et il s'ensuit naturellement qu'on demeure privé de la grâce de Dieu.

4328. J'engage mes lecteurs à noter ce que l'apôtre désigne ici comme une prière mal faite (3) : c'est toute prière qui a pour objet de fournir à nos voluptés. Cela signifie, dans son langage, que nous ne devons pas nous attendre à être exaucés, lorsque nous recherchons avant tout notre propre satisfaction. Il ne s'agit pas seulement de prières où nous solliciterions des biens et des jouissances terrestres; mais, par exemple, supposez un mari qui aurait beaucoup à souffrir de l'incrédulité de sa femme, ou des enfants, de celle de leurs parents; s'ils demandent à Dieu de les convertir, bien plus pour voir un terme à leurs souffrances à eux, que pour la gloire de Dieu et pour le salut de ceux auxquels ils semblent s'intéresser, ils auront cherché leur propre satisfaction et il ne sera pas étonnant qu'ils ne soient pas exaucés.

4329. Mes lecteurs remarqueront encore cette parole foudroyante : « Celui qui veut être ami du monde, se constitue ennemi de Dieu » (4). C'est déclarer qu'il est impossible de courtiser la faveur des hommes, de s'acharner à la poursuite des biens terrestres et d'y chercher son bonheur, sans renoncer par ce seul fait à la communion, à la paix, à la grâce de Dieu. L'Ecriture tout entière atteste cette vérité, et l'Ecriture ne saurait parler en vain (5). Le Saint-Esprit, dont nous sommes les temples, si toutefois nous sommes vraiment convertis, le Saint-Esprit assurément ne laisse pas nos cœurs froids et vides : il y réveille de vifs besoins, il y excite d'ardents désirs, des désirs qui cherchent à se satisfaire et qui s'accroissent en se satisfaisant (Gal. 5 : 17) ; mais ce sont des désirs dont la satisfaction et l'accroissement sont d'une tout autre nature que l'accroissement et la satisfaction des désirs mondains. Ceux-ci rendent envieux et jaloux ; ils fomentent les guerres et les combats; ils poussent à la volupté, tandis que l'Esprit « fait une plus grande grâce. » Il promet et donne infiniment plus et mieux que les désirs de la chair. Ces derniers ne sont qu'orgueil, et

(**Jacques 4**: 6-8; 8-10.)

« Dieu résiste aux orgueilleux; » les autres se développent en toute humilité, et « Dieu fait grâce aux humbles » (6) : c'est ainsi que l'orgueil correspond à l'amour du monde et de ses biens, et l'humilité, à l'amour de Dieu et de ses grâces.

4330. (6-8.) L'idée de l'humilité me paraît dominer dans la portion de l'épître qui commence à ce verset 6, et se termine avec le chapitre, comme c'est l'idée de la paix qui était devenue auparavant l'idée dominante. Le caractère essentiel de l'humilité est la soumission à la volonté de Dieu (7), qu'il s'agisse des ordres de sa Parole ou des décrets de sa Providence; car le refus de se soumettre ne peut provenir que d'un orgueil qui veut en savoir plus que Dieu, ou qui aspire à être plus fort que lui. C'est à quoi Satan ne manque pas de nous inciter, en calomniant (son nom est le Diable ou le Calomniateur), en calomniant, dis-je, la pensée de Dieu [81]. Mais voici ce que le Saint-Esprit dit à ceux qui sont humbles : « Résistez au diable, et il s'enfuira de vous. » Oui, le plus faible, le plus misérable des chrétiens, celui surtout qui sent le plus sa misère, jouit, par la grâce du Seigneur, d'un immense pouvoir contre Satan, soit pour l'attaque, soit encore plus pour la résistance. Un « arrière de moi, Satan! » (Matth. **4** : 10; **16** : 23) prononcé d'un ton résolu et en regardant à Jésus-Christ, fait reculer l'adversaire, et, dans cette lutte, en apparence si inégale, nous pouvons tout par Jésus-Christ qui nous fortifie (1 Pierre **5** : 9). Pour nous faire bien comprendre que notre force contre Satan ne peut venir que d'en haut, le Saint-Esprit ajoute : « Approchez-vous de Dieu et il s'approchera de vous » (8). Tous ceux que le Seigneur s'est acquis possèdent l'immense privilége, non-seulement de pouvoir s'approcher de Dieu librement, mais encore d'invoquer son secours dans leurs détresses spirituelles avec la certitude d'être soutenus, délivrés, fortifiés, consolés.

4331. (8-10.) Cela suppose qu'on s'est reconnu pécheur, qu'on élève devant Dieu des mains nettes (1 Tim. **2** : 8), que l'irrésolution et les vagues intentions ont fait place au ferme propos d'un cœur droit, qu'on a senti sa profonde misère et qu'on en a gémi, que les vaines et folles joies du présent siècle se sont changées pour nous en deuil et en confusion de face, que nous nous sommes humiliés devant le Seigneur, et qu'il nous a relevés de notre dégradation, en nous donnant la foi et les priviléges de ses enfants. O vous donc qui n'y avez pas encore suffisamment réfléchi, considérez de combien de péchés et de quels péchés vos mains, vos yeux, votre bouche, votre

(**Jacques 4** : 11, 12; 13-17.)

langue, toutes les parties de votre être se sont rendues coupables; considérez combien de promesses vous avez faites à Dieu sans les tenir, et ce qu'il y eut toujours de si inconstant, pour ne pas dire de si faux, dans vos désirs de servir le Seigneur; considérez la profondeur de votre mal, car tout cela n'est pas une de ces plaies qui, n'attaquant que la surface, sont de facile guérison : c'est le fond de la vie qui est atteint; c'est le cœur, c'est la pensée, ce sont les affections, les désirs, l'imagination, la faculté même de raisonner, c'est toute votre personne qui est imprégnée de péché, rongée par le péché. Oui, considérez ces choses, et si vous le pouvez encore, poursuivez vos folles joies et vos ris insensés! Ah! mieux vaut pleurer maintenant; mieux vaut vous envelopper de honte et vous humilier devant le Seigneur, afin qu'il vous élève selon sa promesse [3281].

4332. (11, 12.) C'est aussi l'orgueil, joint à la malignité, qui engendre les médisances; c'est de lui que procède l'esprit d'inquisition et de censure que notre Seigneur condamne avec tant de force dans ses deux discours de la montagne et de la plaine (Matth. 7 : 1-5; Luc 6 : 37). « Parler mal de son frère et juger son frère, c'est, dit l'apôtre, mal parler de la loi et juger la loi. » Cette sentence n'est pas facile à comprendre. Cependant, si vous observez ceux qui ont l'habitude de la médisance, vous remarquerez qu'ils sont unanimes à prétendre que dire du mal de son prochain, quand ce qu'on dit est véritable, n'est pas médire, et que si c'est là ce qu'on entend par la médisance, la médisance n'est pas un péché : de cette manière ils s'élèvent contre la loi, ils la condamnent. En même temps, ils commettent par leurs médisances, une véritable usurpation sur l'autorité du législateur suprême, auquel seul appartient le droit de juger. Or, n'est-il pas vrai que, plus humbles, nous saurions mieux nous tenir à notre place? Avant de songer à enlever la paille de l'œil de nos frères, nous verrions à ôter la poutre qui est dans le nôtre.

4333. (13-17.) Encore de l'orgueil! Quel oubli de leur néant et de la dépendance où ils sont de Dieu, chez ceux qui, faisant des projets, ne fût-ce que pour le lendemain, en parlent comme s'ils étaient sûrs de voir ce lendemain, et comme si, venant à le voir, mille obstacles ne pouvaient pas renverser leurs plans les mieux conçus. Hélas! depuis le roi siégeant sur son trône, jusqu'au plus chétif des mortels, tous semblent avoir l'avenir à leur disposition; tous disent : J'irai, je ferai, sans avoir l'air de se douter qu'il existe une puissance supérieure qui dira non où ils disent oui, et oui où ils disent non. L'homme naturel

n'est que vanterie et jactance, selon les expressions de l'apôtre. Il est tel, depuis qu'il a voulu être comme Dieu [81], et qui ne voit ce qu'a de condamnable une telle disposition? Pour être dans l'ordre, il ne suffit pas, sans doute, de dire à tout propos : Si le Seigneur le veut, si Dieu le permet. Ce peut n'être là que de vaines paroles et par conséquent le nom de Dieu pris en vain; toutefois, si nous sommes chrétiens, nous savons ce qui est dû à Dieu, et « il y a péché en celui qui sait faire le bien et qui ne le fait pas. » Prise dans sa généralité, cette maxime a de quoi nous humilier tous, à moins que nous n'ayons assez d'orgueil pour nous persuader que nous n'avons jamais fait le mal le sachant et le voulant.

CCCXX. — **Riche et pauvre; la patience et la joie; la prière en faveur des malades; la confession mutuelle; le chrétien sauvant ses frères.**

4334. (5 : 1-6.) L'apôtre va maintenant reprendre une idée qu'il n'avait fait que toucher en passant. Si, dans son indigence, le pauvre porte l'image de celui qui fut pauvre pour nous, afin que, par sa pauvreté, nous fussions rendus riches (2 Cor. 8 : 9); les riches, de leur côté, sont, à beaucoup d'égards, les représentants de Dieu sur la terre, les administrateurs de ses biens, dans l'intérêt de tous. Or, quoiqu'il y ait, de nos jours, une foule de gens dont l'opulence n'est qu'une insulte à la misère publique et sur qui les reproches et les menaces de l'apôtre tombent d'aplomb, c'était pis encore à l'époque où il écrivait. Se trouvait-il au sein même de l'Eglise des hommes qui, abusant de leur position, opprimassent les pauvres et ne songeassent qu'à vivre dans les délices? On a peine à le croire. La parole du Saint-Esprit aurait donc été destinée à ceux d'entre les riches de ce monde que l'épître de Jacques pouvait atteindre tôt ou tard. Ne nous faisons cependant pas d'illusion sur un point de cette gravité. Parmi ceux qui semblent le plus attachés à l'Evangile, n'en est-il point qui laissent rouiller leur argent et leur or, au lieu de les employer à l'utilité commune? N'en est-il point qui regrettent à ceux qu'ils emploient leur chétif salaire, qui cherchent à réduire ce salaire au-dessous du possible, qui peut-être même emploient le pauvre et lui font attendre longtemps ce qu'ils lui doivent? N'en est-il point enfin qui se soucient peu des misères d'autrui, pourvu qu'ils aient abondamment de quoi satisfaire leur sensualité? A de tels riches, il

(Jacques 5 : 7-11; 12.)

faut crier, avec l'apôtre : « Pleurez avec hurlements, à cause des misères qui viennent sur vous... Vous avez amassé un trésor pour les derniers jours. » Oui, un trésor; mais c'est le trésor de la colère de Dieu et d'une misère éternelle.

4335. (7-11.) Et aux pauvres, que dira le Saint-Esprit? Les excitera-t-il à la guerre contre les riches, parce qu'il y a beaucoup de mauvais riches? Non; c'est la patience qu'il leur recommande : la patience, devoir général de ceux qui souffrent; et il présente comme motif, la proximité de l'avénement du Seigneur et de son juste jugement. La plupart des philosophes socialistes qui, de nos jours, se préoccupent de la misère des classes pauvres, font un vif reproche aux chrétiens de ce qu'ils ne voient à ce mal d'autre remède que la patience. L'accusation est exagérée; mais en se plaçant à leur point de vue, on comprend et cette exagération et l'accusation elle-même. L'éternité n'est pour eux qu'un vain mot; la venue de Jésus-Christ, une chimère, si même ils en ont jamais ouï parler; et, la vie présente étant tout à leurs yeux, il est naturel qu'ils envisagent comme une amère dérision les invitations à la patience. Il n'y a pour eux qu'un banquet, celui de la vie; ils voudraient que tous y eussent égale place. Leur malheur et leur crime, comme ceux de tant de pauvres, c'est de tenir pour rien « le banquet des noces de l'Agneau. » Le motif allégué par l'apôtre n'a de force, j'en conviens, qu'auprès de ceux qui croient en Jésus-Christ. Quant aux autres, sans dire que la société soit dépourvue de tout moyen d'adoucir leur triste position, il est sûr que le seul vrai remède serait que leur âme se convertît.

4336. Comme exemple de patience et comme encouragement, l'apôtre nous montre l'agriculteur qui ensemence ses champs et attend la récolte pendant plusieurs mois; les prophètes qui parlèrent au nom du Seigneur, et qui, pauvres pour la plupart, souffrirent de terribles persécutions de la part des hommes; Job, sur la tête duquel s'amoncelèrent tous les genres d'afflictions, et qui retrouva le bonheur lorsqu'il se fut résigné; le Seigneur lui-même enfin, modèle suprême et universel, lui qui, non-seulement a souffert et souffert avec patience les maux les plus injustes, mais qui, du ciel, fait descendre sur nous les compassions et les miséricordes de sa croix.

4337. On ne discerne pas très bien le nœud qui unit la pensée du verset 12 avec celle des versets précédents. Il semble pourtant que ces deux pensées ne doivent pas être saus quelque connexité; puisque, au verset suivant, nous voyons l'apôtre revenir à son sujet qui est

(**Jacques 5** : 13; 14, 15.)

l'exposition des devoirs du chrétien dans les maux de la vie. Serait-ce peut-être que l'impatience se trahit souvent par des jurements et des imprécations? Quoi qu'il en soit, nous avons ici la reproduction presque littérale d'un enseignement de Jésus-Christ, enseignement auquel je me contente de renvoyer mes lecteurs (Matth. **5** : 33-37).

4338. (13.) Du reste, la patience chrétienne, ainsi que je le disais il n'y a pas longtemps [4301], n'est pas la sombre résignation du païen ou du musulman, qui, ployant la tête sous les coups du destin ou de la fatalité, supporte sans murmures les maux les plus douloureux, par la seule raison qu'il n'y peut rien changer. Le chrétien dispose au contraire d'un moyen puissant pour détourner de lui la calamité, ou, à défaut de cela, pour changer sa tristesse en actions de grâces. La prière est ce moyen, par la volonté du Seigneur. La prière, on l'a dit, est la main qui remue la main de celui qui remue le monde. Mes lecteurs ne sauraient avoir oublié les nombreuses promesses de la Parole de Dieu faites à celui qui prie, ni les exemples également nombreux qu'elle nous présente de prières admirablement exaucées.

4339. Soit que le Seigneur nous exauce quand nous l'invoquons dans nos détresses, auquel cas nous devons le glorifier (Ps. **50** : 15), soit qu'il ne le fasse pas; si nous sommes du nombre de ceux qu'il aime, nous aurons toujours mille sujets de nous réjouir en lui, et nous donnerons cours à cette joie en chantant des cantiques. Le cantique peut exprimer des prières, des supplications, et même la douleur, ainsi que nous le voyons par les psaumes de David; le cantique, néanmoins, est surtout l'expression de la joie, non des joies terrestres, mais de celle que produit le Saint-Esprit (Rom. **14** : 17). Aussi voit-on des chrétiens qui, sur leur lit de mort, demandent qu'on chante près d'eux les louanges du Seigneur, s'efforçant de joindre leur voix affaiblie à celle de leurs amis. Les cordeaux du sépulcre ont beau les envelopper, la grâce de Dieu remplit leur cœur, et ils disent avec l'Ecriture : « O mort, où est ton aiguillon ? où est, séjour des morts, ta victoire ? Grâces à Dieu qui nous donne la victoire par le moyen de notre Seigneur Jésus-Christ » (1 Cor. **15** : 55).

4340. (**5** : 14, 15.) De toutes les peines d'ici-bas, il n'en est pas de plus générale, de plus humiliante quelquefois, de plus funeste par ses conséquences, de plus dure à la chair, que la maladie. Ni l'âge, ni la fortune, ni le rang, ni aucune prévoyance ne peuvent nous en préserver constamment, parce que la maladie est le commencement de la mort, une mort en petit, et que, tous étant pécheurs, il faut que

tous les hommes meurent. Aux prières que le fidèle présente à Dieu dans toutes ses souffrances, doivent s'ajouter, quand il est malade, les prières des anciens de l'Eglise, vu que la maladie, hélas! ôte souvent la faculté de penser. Puis, nous savons que le Seigneur a fait de grandes promesses aux prières de deux ou trois fidèles réunis en son nom, et nous voyons ici qu'il assiste et exauce, d'une façon particulière, les anciens d'une Eglise priant avec foi près d'un lit de douleur. Mais remarquez que s'il résulte des devoirs généraux des anciens qu'ils doivent, sans invitation spéciale, visiter leurs frères malades, c'est aussi le devoir strict du malade de faire venir les anciens auprès de lui. Il les avertit ainsi de son état; puis, en se montrant désireux de recevoir leur ministère, il atteste qu'il y a de la foi dans son cœur.

4341. Deux grâces sont promises aux prières de la foi : l'une qui était particulière au siècle apostolique, bien que l'effet n'en ait pas entièrement cessé, l'autre qui se réalise dans tous les temps. D'abord, « la prière sauvera le malade et le Seigneur le relèvera. » Ceci doit s'entendre du rétablissement de la santé, lequel s'opérait fréquemment par l'action des dons miraculeux répandus alors dans l'Eglise, et dont l'onction était le signe. Ensuite « bien qu'il ait commis des péchés, il lui sera pardonné. » Ceci n'est autre chose que la promesse faite à tout pécheur qui croit en Jésus-Christ. Mais comme la maladie est destinée à nous rappeler et à nous faire sentir vivement nos péchés, c'est alors que nous devons le plus recourir à la grâce de Dieu. Alors aussi les prières de la foi ne sauraient manquer d'amener cette réponse de Jésus, par le Saint-Esprit : « Tes péchés te sont pardonnés; va en paix! »

4342. (16-18.) Outre le besoin de la prière, nous pouvons, en de telles circonstances, éprouver celui de nous ouvrir, non-seulement à Dieu, mais encore à nos frères, au sujet des péchés que la conscience nous reproche. Je pense qu'il s'agit surtout en cet endroit des « offenses » dont nous nous sommes rendus coupables envers le prochain, les autres ne concernant au fond que Dieu même. Quoi qu'il en soit, l'apôtre, revenant à cette occasion sur le devoir et sur l'efficace de la prière, nous invite à intercéder les uns pour les autres, et, dans le but de nous y encourager, il nous présente l'exemple d'Elie. Il est vrai qu'Elie était prophète; mais ses prières ne furent après tout que les prières d'un homme de foi. Si Elie fut un de ces justes que Dieu se plaît à entendre, il ne laissait pas d'être soumis aux mêmes infirmités que nous [1939]. Comme lui, demandons avec foi tout

(**Jacques 5** : 19, 20; 13-20.)

ce qui intéresse la gloire de Dieu et le salut des âmes ; demandons-le avec énergie, et, comme lui, nous serons merveilleusement, si ce n'est miraculeusement exaucés.

4343. (19, 20.) Les paroles qui terminent l'épître me paraissent destinées à diriger notre attention sur un objet qui doit occuper une grande place dans nos prières et par conséquent dans notre activité : c'est le relèvement de ceux qui, après avoir connu la vérité, s'écartent du droit chemin. Nous devons avoir à cœur la conversion de tous les pécheurs, et le discours de l'apôtre s'y rapporte également ; mais rien n'a plus de droit à notre sollicitude que l'horrible danger auquel s'exposent ceux de nos frères qui s'égarent de la vérité. Heureux le chrétien qui, semblable au bon Berger, va chercher la brebis perdue et la ramène au bercail ! « Il sauve une âme de la mort » éternelle, et « il voilera une multitude de péchés ; » c'est-à-dire que celui qui s'égarait étant rentré dans la voie du salut, ses péchés sont couverts et cachés devant Dieu, ou autrement pardonnés. C'est Jésus qui sauve les âmes ; c'est son sang et sa grâce qui couvrent d'un voile nos turpitudes ; mais celui qui est l'instrument de la conversion d'un pécheur, ou du relèvement d'un juste, est ouvrier avec Christ ; il est sauveur aussi, dans un sens subordonné facile à saisir.

4344. (13-20.) Ainsi finit cette belle épître, et j'aurais terminé moi-même, si je n'avais pas quelques mots à dire sur les erreurs que l'Eglise romaine cherche à justifier par les derniers versets que nous venons d'étudier. Cette Eglise, qui a construit tout son système de telle sorte que le prêtre fût mis à la place de Dieu, imagine deux sacrements, comme elle dit, dont l'administration et l'efficace dépendent absolument de la volonté du prêtre, et dont l'observation fidèle garantit le salut. Ce sont la confession auriculaire et l'extrême onction. Le prêtre reçoit la confession des péchés ; le prêtre en donne l'absolution ; le prêtre enfin oint les mourants pour leur ouvrir le ciel : certaines formules de prière s'ajoutant à ces rites, le pécheur est infailliblement sauvé. Mais d'après la Parole de Dieu, tous doivent se confesser à tous, tous doivent prier pour tous, tous peuvent devenir les sauveurs de tous ; et s'il est vrai que les anciens ont à cela une mission particulière, s'il est vrai que jadis ils oignaient d'huile les malades, il est également vrai que les anciens, selon le modèle de l'Eglise apostolique, ne sont nullement les prêtres de l'Eglise romaine, et que s'ils oignaient d'huile autrefois, c'était pour le rétablissement miraculeux de la santé. Or, les prêtres de Rome sont bien loin de con-

(**Jacques 5** : 13-20.)

tinuer cette pratique; ils oignent le mourant avec la certitude qu'il ne saurait se rétablir. Puis, ils promettent le salut comme découlant de la cérémonie, sans trop s'inquiéter s'il y a réellement conversion dans le cœur. On voit combien, à tous égards, ces erreurs ont de gravité, et quelle grâce Dieu nous a faite en nous éclairant à leur sujet. Mais si nous connaissons la vérité, il s'agit de marcher selon la vérité. Or, que de personnes parmi nous, qui ont lu cent fois ce qui est dit ici du devoir de la confession mutuelle, de la prière d'intercession, de la répréhension fraternelle, et qui négligent absolument ces devoirs! Cependant, Jacques nous a dit au commencement de son épître : « Soyez observateurs de la Parole, et non pas seulement auditeurs, vous séduisant vous-mêmes par de faux raisonnements; parce que, si quelqu'un est auditeur et non observateur de la Parole, il est semblable à un homme qui considère dans un miroir son visage naturel; car il s'est considéré lui-même et s'en est allé, et aussitôt il a oublié quel il était. Mais celui qui se sera baissé pour regarder dans la loi parfaite, qui est celle de la liberté, et qui aura persévéré, n'étant point auditeur oublieux, mais observateur de l'œuvre, celui-là sera bien heureux de ce qu'il aura fait » (1 : 22-25).

4345. Je ne saurais me séparer de ce livre de la Parole de Dieu, sans en marquer le légitime usage et sans en faire sentir la haute importance. Il occupe certainement une place à part dans la révélation que Dieu nous a faite de sa grâce. Il rappelle à quelques égards certaines portions de l'Ancien Testament; et toutefois on sent, en le lisant, qu'on est dans la nouvelle alliance. Ce n'est pas là cependant que nous renverrons les âmes travaillées et chargées qui demandent ce qu'il faut faire pour être sauvé. Mais supposez un pécheur dont la conscience commence à se réveiller, la parole pénétrante de cette épître ne saurait faillir à lui porter quelqu'un de ces coups qui font soupirer après la délivrance. Après cela, si quelqu'un est réellement conduit par l'Esprit de Christ, il trouvera dans cette portion des Ecritures une abondance de consolations et surtout d'instructions qui ne se trouvent nulle part ailleurs. Ce ne fut pas dans un de ses bons moments que le grand réformateur Luther se permit d'appeler notre épître une « épître de paille. » Il est vrai que si nous n'avions qu'elle, nous ne connaîtrions pas la voie du salut; mais quel est le chrétien qui voudrait la retrancher de la Bible? Il est vrai encore qu'elle est incommode à ceux qui, après avoir été réveillés de leur sommeil, voudraient se rendormir; à ceux qui, tout pénétrés, pensent-ils, de la

(**Éphésiens 1** : 1, 2.)

grâce qui justifie, se soucient peu de la grâce qui sanctifie. Mais cela même prouve l'importance suprême de ces saintes pages. Si donc, en vous approchant de Jésus-Christ, vous avez appris la crainte du Seigneur (1 Pierre **1** : 17; 2 Cor. **5** : 11); si, en recevant de lui le pardon de vos péchés, vous vous êtes résolus à vivre désormais pour sa gloire (1 Cor. **6** : 20); si enfin vous avez compris de quelle manière vous pouvez et devez glorifier le Dieu de votre salut (Jean **15** : 8; Matth. **5** : 16), vous lirez et relirez fréquemment cette épître, en priant Dieu d'accomplir au dedans de vous par le Saint-Esprit les saintes choses qu'il nous y recommande.

—

ÉPITRE DE PAUL AUX ÉPHÉSIENS.

CCCXXI. — Observations préliminaires; données historiques; partie dogmatique de l'épître.

4346. (**1** : 1, 2.) Un des plus respectables docteurs de l'Eglise primitive, Basile, mort l'an 379 à Néo-Césarée en Cappadoce, province de l'Asie Mineure, dit avoir eu sous les yeux un ancien manuscrit de cette épître, où le nom de l'Eglise à qui elle devait parvenir était demeuré en blanc; comme ceci, je pense : « Paul, envoyé de Jésus-« Christ, par un effet de la volonté de Dieu, aux saints qui sont « à et fidèles en Jésus-Christ; grâce vous soit, etc. » On a conclu de là, non sans raison, que nous avons ici une sorte de circulaire adressée aux Eglises d'Asie fondées par Paul. L'Apôtre aurait entendu qu'il s'en fît des copies et que chacune d'elles portât le nom de l'Eglise particulière à laquelle on l'enverrait. Dans cette supposition, nous nous trouverions posséder la copie conservée à Ephèse. Ainsi s'expliquerait l'absence de salutations au bas de la lettre et le silence que Paul garde sur ses longs travaux dans cette ville. On comprendrait aussi pourquoi il y parle comme s'il ne connaissait que par ouï-dire l'état de l'Eglise (15), et comme si l'Eglise elle-même avait pu ignorer le caractère distinctif de la doctrine de Paul (**3** : 2). C'est qu'il ne s'agissait pas d'elle seulement; sans compter que ses relations personnelles avec les frères de l'Asie Mineure étaient interrompues depuis bien longtemps.

4347. En effet, il est évident par la lettre elle-même que, lorsqu'il

l'écrivit, Paul était prisonnier (3 : 1). Sa captivité n'était pas fort sévère, puisqu'il pouvait écrire à ses amis; cependant une chaîne entourait son corps et le tenait lié au soldat qui le gardait (6 : 20). C'est donc à Rome, selon toute apparence, que nous retrouvons notre apôtre (Act. 28 : 16, 30). Il y avait quatre ans au moins qu'il était parti d'Ephèse pour son dernier voyage en Macédoine et en Achaïe, et sa captivité, premièrement à Césarée, puis à bord du vaisseau et à Malte, à Rome enfin, durait depuis trois ans environ. Qu'il ait éprouvé le besoin d'écrire aux Eglises dont il était le père spirituel et où il avait fait trois voyages missionnaires, c'est ce qui se conçoit parfaitement. On comprend également par quelle raison le Saint-Esprit lui dicta les enseignements contenus dans cette lettre. Plus l'absence de l'Apôtre se prolongeait, plus il importait que sa prédication orale fût remplacée par une prédication écrite. Et puis, le Seigneur pensait à nous, ou plutôt à son Eglise de tous les temps.

4348. Cette lettre fut portée à sa destination par un messager fidèle (6 : 21) qui, en la remettant d'Eglise en Eglise, pouvait ajouter sur le bien-aimé prisonnier tous les détails désirables. C'était Tychique, lui-même Asiatique et probablement d'Ephèse (Act. 20 : 4); ce Tychique, sans doute, dont il est fait mention dans l'épître à Tite (Tit. 3 : 12). S'il ne fut pas un des compagnons de Paul lors de son transport à Rome, il n'avait du moins pas tardé à le rejoindre dans cette ville, afin d'adoucir par sa présence la captivité de son maître, ou plutôt de son père en la foi.

4349. La lettre a deux parties très marquées. La première traite du dogme (1-3); la seconde, de la morale (4-6). C'est donc, comme l'épître aux Romains, un traité théologique, et il est inutile de dire que nous y retrouverons la même doctrine. Il s'en faut toutefois qu'elle soit présentée sous la même forme. Loin que l'inspiration divine détruise la variété, c'est elle au contraire qui a pu donner à la révélation tant de diversité jointe à tant d'unité, cachet de toutes les œuvres de Dieu. La doctrine fondamentale de l'épître aux Romains, c'est la *Justification par la foi*, doctrine autour de laquelle viennent se grouper toutes les autres; ici, nous avons plutôt pour point culminant le dogme de l'*Union avec Christ par la foi*, dogme qu'on ne peut établir sans exposer ou rappeler toutes les vérités du salut. Entrons en matière.

4350. (1 : 3.) « Tu as mis dans ma bouche un cantique nouveau, » disait David, après avoir décrit, par le Saint-Esprit, la délivrance

d'une âme que Dieu retire de ses péchés (Ps. 40); et Esaïe, prophétisant les merveilles de la rédemption, met aussi dans la bouche des rachetés un nouveau cantique (Es. 12). Ce cantique, chanté par tous les apôtres du Seigneur (1 Pierre 1 : 3), est celui par lequel Paul, du fond de sa prison, prélude à l'exposition des sublimes doctrines de la grâce de Dieu en Jésus-Christ. « Béni soit le Dieu et le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous a bénis en toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes, dans le Christ.» Ce cri d'action de grâces contient déjà toute la doctrine. Par notre union avec Christ (je parle au nom des fidèles), nous sommes les *bénis* de Dieu; car si Dieu nous bénit, c'est parce qu'il est le Père de notre Seigneur Jésus-Christ. Sa bénédiction d'ailleurs est toute spirituelle : descendant du ciel, elle tend vers le ciel et y introduit les bénis du Père (Matth. 25 : 34).

4351. (4.) Si je voulais faire remarquer tout ce qui, dans cette épître et dans les suivantes, rappelle les précédents enseignements de l'Apôtre, en même temps que ceux de Pierre et de Jacques, je devrais multiplier les renvois outre mesure. Je ne le ferai donc que le plus rarement possible, me référant d'ailleurs à la table analytique qui termine ce volume. En y cherchant, par exemple, le mot *élection*, vous verrez tous les endroits où cette doctrine fondamentale est exposée. Ici, l'Apôtre, parlant tant en son nom qu'au nom des fidèles, déclare que la bénédiction spirituelle de Dieu en Jésus-Christ résulte d'une élection ou d'un choix opéré, en considération de ce même Jésus-Christ, avant la fondation du monde (1 Pierre 1 : 1, 2). Ce choix, c'est Dieu le Père qui l'a fait : il l'a fait dès l'éternité; il l'a fait en vue de son Fils, c'est-à-dire par un effet de l'amour qu'il lui porte, pour servir de prix à son sacrifice et afin que ce sacrifice ne devînt pas inutile; car qui est-ce qui, de soi-même, voudra se convertir? Ce choix ou cette élection a pour but prochain de nous rendre saints et sans défaut devant Dieu, non-seulement par l'imputation de la justice de Christ ou par la substitution de sa justice à nos injustices, mais par cette sainteté réelle et personnelle qui consiste dans l'AMOUR [3907, 4174]. Voulons-nous donc savoir si nous sommes du nombre des élus? voyons si nous aimons notre prochain dans l'amour de Dieu; et, supposé que nos consciences nous répondent avec incertitude, demandons, sans nous lasser, la foi en Jésus-Christ, cette foi qui déploie son efficace par l'amour (Gal. 5 : 6).

4352. (5). Si l'élection divine se manifeste en nous par la sanctification, elle a pour effet, quant à Dieu, de nous assurer son amour de

(**Éphésiens 1** : 6, 7; 8-14.)

Père, d'où résulte aussi pour nous la certitude que nous sommes ses enfants. C'est ce qui se fait en vertu, non de notre sainteté à coup sûr, mais d'une détermination prise par l'Eternel avant notre conversion, même avant notre naissance, et avant qu'aucune de ses créatures existât. En sorte que cette grâce immense provient du fait seul de la volonté suprême (Jacq. 1 : 18), et d'une volonté pleine de bienveillance; car Dieu ne nous doit rien assurément, et quel amour ne lui a-t-il pas fallu pour nous *adopter* dans sa famille, nous, misérables pécheurs! C'est donc l'amour de Dieu, son amour éternel, son amour purement gratuit, qui est le premier anneau de cette chaîne de grâces dont le dernier chaînon est l'amour que fait naître en nous l'amour même de Dieu ou sa bienveillance.

4353. (6, 7.) Je viens de signaler le but prochain de l'élection divine; mais le but définitif que Dieu se propose en toutes choses ne peut être que sa gloire; c'est-à-dire la manifestation de ce qu'il est, ou de ses augustes perfections. Et comme c'est tout particulièrement sa grâce, sa miséricorde, son amour, qui éclate dans notre adoption, c'est donc pour la gloire de sa grâce, ou pour manifester glorieusement cette grâce et pour la faire devenir l'objet de nos adorations et de nos louanges, qu'il nous a bénis, élus et adoptés en Jésus-Christ, le bien-aimé du Père, celui « en qui nous avons le rachat par le moyen de son sang, le pardon des offenses, selon la richesse de sa grâce, qu'il a fait abonder sur nous en toute sagesse et intelligence. » Nous étions esclaves du péché et de Satan (je parle toujours dans la supposition que mes lecteurs ne sont plus ce qu'ils étaient autrefois); nous étions, dis-je, esclaves du péché et de Satan, mais Christ a payé notre rançon en portant la peine de nos péchés sur la croix [3307]. Puis donc qu'il nous a *rachetés*, nous avons, par la foi en lui, la *rédemption*, mot qui signifie *rachat*. Cette rédemption s'est effectuée par sa mort ou par son sang, comme se faisait l'expiation des péchés sous la loi; en conséquence, le rachat de nos âmes consiste tout premièrement dans le *pardon* ou la *rémission* de nos offenses. Fait accompli, remarquez-le bien. L'Apôtre ne dit pas : « Nous aurons, » mais « nous avons. » On comprend vraiment qu'il parle après cela des richesses de la grâce de Dieu. Oui, il faut qu'il soit riche en grâce, celui qui nous a rachetés et nous a pardonné, lorsque nous n'avions fait que des choses dignes de châtiment!

4354. (8-14.) Elle abonde chez les fidèles cette riche grâce de Dieu. Par l'illumination du Saint-Esprit, elle leur donne la vraie sa-

gesse, qui est l'intelligence des conseils du Seigneur; elle leur révèle les mystères de son amour éternel, notamment la résolution qu'il a prise de résumer ou de réunir toutes choses dans le Christ; c'est-à-dire de ne faire qu'une seule famille, un seul corps, de tous les êtres intelligents et fidèles qui habitent les cieux et qui auront traversé la vie d'ici-bas, anges et hommes, élus des temps anciens et ceux des temps modernes, union qui n'est possible que par le Christ. S'il nous a rachetés, il s'ensuit que nous lui appartenons. Nous sommes son lot, dit le texte, un lot qui lui est échu dès l'éternité, par le bon plaisir de Dieu, *à la louange de sa gloire*. Et si vous voulez savoir encore une fois quels sont les êtres qui composent ce lot ou cet héritage assuré à Jésus-Christ, l'Ecriture vous dit que ce sont tous ceux qui auront ESPÉRÉ en lui, et qui, après avoir entendu la parole de la vérité, la bonne nouvelle du salut, ont CRU en cette parole. Ces deux versets (12, 13), rapprochés du verset 4, nous montrent de nouveau que c'est à ce triple caractère qu'on reconnaît les élus de Dieu : la *foi*, l'*espérance* et l'*amour* (1 Cor. 13 : 13). Puis, si quelqu'un croit à la Parole de Dieu, laquelle est la Parole du Saint-Esprit, il reçoit en son cœur, par ce même Esprit, la certitude du salut (Rom. 8 : 16). Le Saint-Esprit est appelé ici « l'Esprit de la promesse, » soit pour dire qu'il est donné aux élus selon la promesse du Seigneur (Jean 14 : 16, 17), soit parce que c'est lui qui scelle dans nos cœurs la promesse de la rédemption. De cette manière, il est les arrhes de notre héritage; car si nous sommes l'héritage de Christ, nous avons à notre tour pour héritage Christ et son salut (Cant. 6 : 3; 1 Pierre 1 : 4). Or, en nous rendant certaine notre délivrance et en répandant au dedans de nous « la paix, la justice et la joie » (Rom. 14 : 17), le Saint-Esprit nous donne un salut anticipé, ou plutôt cela même est le salut sous une de ses faces. Remarquez enfin que, s'il en est ainsi, c'est *pour la louange de la gloire de sa grâce :* trois fois ces mêmes paroles en ce petit nombre de lignes.

4355. (15-20.) Remarquez aussi le « c'est pourquoi » qui se trouve ici. Paul va dire qu'il ne cessait de rendre grâces à Dieu pour les fidèles d'Ephèse et des autres Eglises d'Asie, ayant appris leur persévérance dans la *foi* au Seigneur Jésus et leur *amour* pour tous les saints; et il va ajouter qu'il fait mention d'eux dans ses prières, afin que Dieu augmente l'intelligence qu'ils ont de sa révélation, et qu'ils comprennent toujours mieux quelles *espérances* se rattachent aux appels de sa miséricorde. Mais pourquoi ces actions de grâces?

pourquoi ces prières? Parce que c'est au moyen de la foi, de l'amour et de l'espérance que les fidèles glorifient la grâce de Dieu. Si donc nous avons à cœur la gloire du Très-Haut, croyons, aimons, espérons. Sentons aussi le besoin que nous avons, pour cela, de faire des progrès dans sa connaissance. Quelque éclairés que nous puissions être, il faut que Dieu tienne constamment ouverts les yeux de notre âme et qu'il les ouvre davantage; car, si l'illumination est la grâce primordiale du salut, c'est une grâce susceptible d'accroissement. Or, il faut qu'elle nous soit multipliée pour que nous devenions capables d'apprécier à leur juste valeur, et la gloire de l'héritage qu'il réserve à ses saints, et l'immense pouvoir qu'il a déployé, qu'il déploie encore et qu'il déploiera plus tard en leur faveur.

4356. (20-23.) Ce qui frappe surtout dans l'œuvre de la rédemption, c'est la miséricorde ou la grâce qui en est la source, et par laquelle aussi elle s'est accomplie; mais elle est en même temps le triomphe de la puissance de Dieu, et c'est un fait qui est moins souvent observé. Il me semble que c'est l'idée dominante dans la portion de l'épître qui commence en cet endroit, et qui, aux versets 20 et 21 du chapitre 3, se termine par cette belle doxologie : « A celui qui, *selon la puissance* qui déploie son efficace en nous, peut faire infiniment au delà de tout ce que nous demandons ou pensons, à lui la gloire dans l'assemblée, dans le Christ Jésus, etc. » — Puisque l'Apôtre ne parle pas de la puissance que l'Eternel a dû déployer de siècle en siècle pour préparer et amener notre rédemption, je ne le ferai pas non plus. Cependant, le bras du Seigneur ne s'est-il pas signalé dans la conservation de Noé au travers des eaux du déluge, dans la délivrance des fils d'Israël esclaves en Egypte, dans la conquête du pays de Canaan, dans l'élévation de David au trône, dans le retour de la captivité sous le roi Cyrus, sans parler de tant d'autres faits qui se rattachent à la grande œuvre de notre salut? Mais je crois comprendre la pensée du Saint-Esprit. C'est principalement en la résurrection de notre Seigneur que l'Eternel a montré « le pouvoir de sa force, » car il s'agissait de rappeler à la vie et de rétablir dans sa gloire celui qui venait de succomber sous le poids d'une terrible malédiction (Gal. 3 : 13); et tandis que les faits antérieurs n'appartiennent que d'une manière indirecte à notre salut, celui-ci en est au contraire le parfait accomplissement (Rom. 4 : 25).

4357. C'est donc par un effet de la puissance de Dieu que Jésus-Christ s'est relevé d'entre les morts, qu'il s'est assis à la droite de la

(**Éphésiens 2** : 1-3; 4-7.)

Majesté souveraine dans les lieux célestes, que son nom a été mis au-dessus de tout autre nom, qu'il a vu ou verra toutes choses lui être assujetties; et (admirons ce qui semble bien peu, après tant de gloire), c'est par cette même puissance de Dieu qu'il est devenu la tête ou le chef de l'assemblée qui est son corps. Oui, il a fallu toute l'énergie du Saint-Esprit pour former l'Eglise et pour la maintenir au pouvoir de son divin chef. De nos jours même, c'est par des miracles qu'elle s'affranchit du joug de l'homme, afin de se replacer sous la seule autorité de Celui dont elle est « la plénitude; » savoir de Jésus-Christ, de qui elle sort et qu'elle complète en tant que Sauveur. Enfin, quand on pense de qui se compose cette société, ce corps mystique dont Jésus-Christ est la tête, on conçoit qu'elle puisse être une gloire pour lui. D'un côté, les fidèles sont les objets d'un amour éternel et d'une élection de grâce de la part du Père; d'un autre côté, ils étaient de misérables pécheurs, et leur relèvement n'a pu s'opérer que par un déploiement d'énergie toute semblable à celle par laquelle Jésus-Christ s'est relevé d'entre les morts! Telle est l'idée que l'Apôtre va maintenant développer.

4358. (**2** : 1-3.) Si Christ a dû mourir pour le péché, c'est que les hommes sont, par le péché, dans un état de mort. Amateurs du présent siècle, approbateurs de ses maximes, soumis à ses coutumes, marchant comme marchent tous les hommes, les pécheurs non convertis vivent sous la domination de Satan, le chef des puissances malfaisantes. Dignes enfants de cet indigne père (Jean **8** : 44), ils participent volontairement à sa révolte contre Dieu : mais vivre ainsi, n'est-ce pas une mort? [97.] Eh bien, dit l'Apôtre, nous qui croyons maintenant, nous fûmes tels autrefois. Nous cherchions le plus possible à satisfaire nos désirs charnels, à suivre notre mauvaise volonté, à exécuter nos vaines pensées; nous étions donc naturellement menacés de la colère de Dieu, aussi bien que les autres. Pour triste que soit ce tableau, il est plein de vérité, et je plains ceux de mes lecteurs qui ne le sentiraient pas. Quant à moi, je ne connais pas de vrai chrétien qui ne soit prêt à confesser qu'avant sa conversion, il a fait tout le mal qu'il a voulu, pu ou osé; que les plus coupables convoitises régnaient dans son âme sans qu'il cherchât à les détrôner, et que si Dieu lui avait fait sentir alors tout le poids de sa justice en le rejetant à jamais, il n'aurait eu que ce qu'il méritait.

4359. (4-7.) Mais, ô richesses de la miséricorde! il y a en Dieu un amour plus puissant que la mort (Cant. **8** : 6). Quand nous étions di-

(**Éphésiens 2** : 8-10.)

gnes de toute haine, il nous a aimés; il nous a aimés, sans autre motif que son amour même (Deut. **7** : 7, 8); et quand nous étions morts par nos offenses, il nous a fait vivre ensemble par le Christ. Par le Christ, donc par grâce, dit l'Apôtre en passant, sauf à reprendre cette idée importante quelques lignes plus bas. Oui, par le Christ et ensemble; c'est-à-dire, en même temps que lui et par l'acte glorieux qui l'a fait revivre lui-même. Ensemble réveillés d'entre les morts, ensemble assis dans les lieux célestes! tel est le glorieux fruit de l'*union avec Christ par la foi*, tel est aussi l'effet de la grande puissance que Dieu déploie dans l'application de sa grâce à chacun de ses élus. Il ne s'agit pas seulement ici de la régénération des fidèles, vrai relèvement d'entre les morts; il s'agit de leur future sortie de la tombe, puisque, immédiatement après, il est fait mention de la gloire qui les attend dans les cieux. Cela signifie donc qu'unis à Jésus par la foi, comme à Adam par le sang, nous sommes dès à présent dans la vie éternelle par Jésus, comme nous étions dans la mort éternelle par le vieil Adam qui est en nous. Voilà, dis-je, ce qui est vrai, dès à présent (Rom. **8** : 30), mais pourtant ce qui ne sera manifesté à tous les yeux qu'à la fin des siècles. C'est lorsque les élus seront assemblés en grande pompe dans les tentes éternelles, qu'on verra « la surabondante richesse de la grâce de Dieu, par sa bonté envers nous, dans le Christ Jésus. »

4360. (8-10.) Paul, reprenant donc le mot qu'il avait jeté en passant et qui se rattache d'ailleurs si bien à ses dernières paroles, dit aux fidèles : « C'est par la grâce que vous êtes sauvés, » c'est-à-dire illuminés, justifiés, sanctifiés et glorifiés. Puisque le salut consiste essentiellement dans le pardon des offenses et dans la communication de la vie et de la gloire de Jésus-Christ, ce salut ne peut être qu'un effet de l'amour infini du Très-Haut et d'un amour non mérité, autrement de sa grâce. Et comme c'est par la foi que s'effectue notre union avec Christ, c'est donc aussi par la foi que nous sommes sauvés. Proprement, c'est l'amour de Dieu en Christ qui nous sauve; mais c'est par le moyen de la foi que nous nous approprions les fruits de cet amour. Ce n'est donc pas en nous qu'est la source de notre délivrance; celle-ci est un pur don de la grâce de Dieu : nos œuvres quelles qu'elles soient, ne sauraient ni nous procurer le pardon, ni nous mettre en communication avec le Seigneur, ces deux choses étant le propre de la seule foi. Il est vrai que la foi montre son efficace par la charité et qu'elle est féconde en bons fruits; mais cela même est

l'œuvre de la grâce de Dieu en nous. Nul ne croit, qui n'ait été régénéré par le Saint-Esprit et mis en état de faire le bien; puis, ces bonnes œuvres mêmes, dont le pécheur est devenu capable en vertu d'une nouvelle création (2 Cor. 5 : 17), c'est encore Dieu qui les place devant nous, qui les met à notre portée, qui nous les rend possibles. Si donc il est vrai qu'il n'y a pas de salut sans la foi, et pas de vraie foi sans les œuvres; il n'est pas moins vrai que les œuvres et la foi viennent du Dieu de notre salut, aussi bien que Jésus-Christ et le Saint-Esprit, et qu'ainsi personne n'a sujet de se glorifier en lui-même (Rom. 3 : 27, 28; 1 Cor. 1 : 29, 31).

4361. (11-22). De l'union des élus avec Christ résulte leur union mutuelle. Rien n'était plus étranger aux idées et aux coutumes des nations païennes. Se haïssant les unes les autres et adorant, chacune, leurs divinités particulières, elles faisaient épouser à leurs dieux les haines qui les animaient. De là, entre tous les peuples, de profondes lignes de démarcation, bien qu'ils fussent d'accord à servir la créature, au lieu du Créateur béni éternellement (Rom. 1 : 25). C'est que l'erreur divise, et qu'il appartient à la vérité seule d'unir les âmes. Mais si les nations païennes n'étaient point en communion les unes avec les autres, elles l'étaient bien moins avec les enfants d'Israël; et cela se conçoit, puisqu'il ne saurait y avoir de communion entre les ténèbres et la lumière (2 Cor. 6 : 14). Paul rappelle donc à ses nouveaux frères le temps où, idolâtres, « ils étaient hors du Christ, entièrement séparés de la république d'Israël, étant étrangers aux testaments de la promesse, n'ayant point d'espérance et sans Dieu dans le monde, » réellement athées en dépit du grand nombre de leurs dieux. Autrefois donc ils étaient loin (Actes 2 : 39) : unis maintenant à Jésus-Christ par la foi, ils ont été rapprochés en son sang; rapprochés, non pas seulement les uns des autres, mais encore des fidèles issus d'Abraham. Jésus-Christ, les ayant réconciliés les uns et les autres avec Dieu par son sang, les avait par cela même réconciliés les uns avec les autres, et, ayant mis fin aux ordonnances lévitiques, en les accomplissant sur la croix, il avait détruit ce qui était entre eux comme un mur de séparation. Dès ce moment, la gentilité convertie ne faisait plus qu'un seul corps avec l'Israël fidèle, en vertu de la réconciliation opérée sur la croix. De cette croix était sortie pour tous la bonne nouvelle de la paix; d'elle aussi était descendu sur tous l'Esprit d'adoption, qui leur avait ouvert un libre accès auprès d'un Père commun. Voilà donc ces païens, jadis sans espérance, qui sont devenus conci-

toyens des saints et gens de la maison de Dieu. Les voilà qui sont entrés dans la structure de l'édifice dont la parole des prophètes est le fondement et Jésus-Christ la pierre angulaire; de l'édifice, remarquez ceci, qui, par la foi en Jésus-Christ, s'accroît, s'élève, se développe en lui, pour former un ensemble plein d'harmonie; de l'édifice enfin qui est un saint temple en notre Seigneur, l'habitation de Dieu en esprit. Quelle grâce de Dieu, et tout à la fois quel déploiement de puissance! Or, c'est une merveille qui s'est réalisée jadis pour nos ancêtres et qui se réalise encore chaque jour dans les pays idolâtres.

4362. (3 : 1-13.) Une fois opérée, la fusion des païens et des juifs convertis semble quelque chose de tout simple et qu'il était facile de prévoir. Cependant l'Apôtre nous la présente comme un mystère caché en Dieu dès l'éternité, ignoré des générations précédentes, et qui, ayant sa solution en Jésus-Christ, n'avait été révélé que tout récemment aux saints envoyés et prophètes, du nombre desquels était Paul lui-même. Il en appelle là-dessus au témoignage de ses lecteurs, et il saisit cette occasion pour rendre gloire, encore une fois, à la puissance de Dieu, qui, voulant en même temps le salut de Paul et l'appel des nations à l'héritage céleste par son ministère, avait triomphé de ses préventions et de son incrédulité. A ce souvenir, il s'humilie, comme il lui convenait; mais il n'en demeurait pas moins vrai que, par la grâce de Dieu, il avait, plus que nul autre, annoncé parmi les peuples la bonne nouvelle de la richesse inscrutable de Christ et mis en évidence le mystère de son amour et de sa puissance envers les païens. Et c'était, nous dit-il, un spectacle ravissant pour les anges eux-mêmes, que cette conversion des gentils et leur union en une seule Eglise avec les Juifs fidèles, ou simplement la faculté maintenant accordée à de pauvres pécheurs, de s'approcher avec assurance du trône de la sainteté suprême. Par cette raison même, Paul, prisonnier de Jésus-Christ (1), et prisonnier à cause du ministère de réconciliation qu'il avait exercé près des nations; Paul, qui aurait pu si facilement se décourager, en se voyant depuis si longtemps dans les chaînes, Paul demande à Dieu qu'il lui donne de persister au milieu de ses tribulations, tribulations dont ses disciples devaient être fiers en quelque sorte, puisqu'elles étaient indirectement le résultat de la miséricorde et de la puissance que Dieu avait déployées dans leur conversion.

4363. (14-19.) Les versets 2 à 13 se rattachent aux derniers mots

du verset 1 ; ce n'est cependant qu'une longue parenthèse, et la pensée principale se trouve seulement renouée au verset 14e. Il faut donc lire ainsi, une fois la parenthèse expliquée : « C'est à cause de cela que moi, Paul, le prisonnier du Christ, Jésus, pour vous les nations, je fléchis les genoux devant le Père de notre Seigneur Jésus-Christ. » Or, qu'est-ce qui lui faisait fléchir les genoux pour adorer et prier? C'est la considération même des vérités que le Saint-Esprit venait de tracer par sa plume. Il s'adresse donc à Celui qui, étant le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, est aussi le père de cette famille des cieux et de la terre dont les membres sont fils de Dieu par la foi en Christ et qui portent son nom, le nom de christs ou d'oints, par un effet de l'onction de son Esprit (Ps. 105 : 15); et il lui demande, pour ceux auxquels il écrivait, diverses grâces qui ne nous sont pas moins nécessaires. Si nous sommes à Christ, il s'est formé en nous par une nouvelle création, un homme intérieur qui a besoin de se fortifier sous l'action puissante du Saint-Esprit. Si nous croyons, Jésus-Christ nous a été révélé, et rien de ce qui le concerne n'est étranger à notre âme; mais il faut que son souvenir nous soit habituel, et que, par la foi, il demeure constamment en nous. Enfin, si Christ est au dedans de nous, nous avons appris ce que c'est qu'aimer saintement; mais il faut que nous nous enracinions dans l'amour, que cet amour devienne de plus en plus le fond de notre existence morale, afin que nous soyons capables de comprendre, avec tous les saints, l'immense étendue, en tous sens, de l'amour que nous devons à Dieu et au prochain (car c'est bien de cela qu'il s'agit d'abord); afin aussi que nous connaissions l'amour de Jésus-Christ dans la mesure du possible, car celui-ci, vraiment incommensurable, surpasse toute connaissance. En sorte que, si nous pouvons devenir capables de comprendre l'amour que son Esprit répand dans les cœurs, nous ne saurions connaître à fond celui dont son cœur est rempli pour les siens. Quelles admirables pensées et quelles profondes vérités! Voyez enfin dans quel but il faut que notre homme intérieur se fortifie, que Christ habite dans nos cœurs par la foi, que nous soyons enracinés et fondés dans l'amour; c'est pour que nous arrivions à la perfection, appelée ici et ailleurs la plénitude de Dieu (Jean 1 : 16).

4364. (20, 21.) La première partie de l'épître se termine par un cantique, comme au début. L'Apôtre y célèbre essentiellement la puissance de Dieu dans la rédemption de chacun de ses élus, puissance par laquelle il peut faire infiniment au delà de ce que nous de-

mandons ou pensons. Mais ce Dieu fort des délivrances, où sera-t-il loué pour son grand salut? — dans l'assemblée de ses rachetés, et nulle part ailleurs. Comment cette assemblée se trouve-t-elle l'heureuse dépositaire de sa gloire? — parce qu'elle a Jésus-Christ pour sauveur et pour chef. De quelle durée sera la gloire rendue à Dieu par ses rachetés? — elle durera au siècle des siècles : éternellement, Amen. Mon âme! adore, prie et psalmodie avec Paul. Pour cela, ô mon âme! crois, espère et aime comme lui!

CCCXXII. — Partie morale.

4365. La partie morale de l'épître peut se subdiviser en deux sections d'inégale longueur : l'une, contenant l'exposition des devoirs du racheté de Jésus-Christ; l'autre, présentant un tableau succinct des moyens qu'il doit mettre en œuvre pour les remplir. Paul s'adressait à des Eglises dont tous les membres faisaient volontairement profession de l'Evangile; beaucoup d'entre eux étaient vraiment convertis, et la plupart, si ce n'est tous, sortaient de la gentilité. Nous aussi, nous descendons, non d'Abraham, mais des Gentils; nous aussi, nous sommes appelés au salut par Jésus-Christ, et je me plais à croire que, pour bon nombre de mes lecteurs, l'appel n'a pas été stérile. Je veux donc étudier cette portion de la lettre, en leur appliquant les exhortations qu'elle renferme. Puisse le Seigneur leur en faire sentir l'importance, encore plus que la beauté, et les accompagner dans leur cœur de l'efficace du Saint-Esprit!

4366. (4 : 1-6.) Un appel nous a donc été adressé, comme à Abraham; un appel à sortir de notre pays (le monde), et de notre parenté (les incrédules), pour aller dans le pays de la promesse; un appel à la gloire et à la liberté des enfants de Dieu; un appel à la vie éternelle par le sang de Jésus-Christ. Or, il est dans la nature des choses que tout homme obéisse à sa vocation : celui-ci s'adonnant aux beaux arts, celui-là à l'agriculture, un autre au commerce, d'autres au barreau et à la médecine; et, supposé la vocation véritable, leurs pensées et leur activité tout entières se porteront de ce côté. Si donc vous avez réellement accueilli l'appel de Dieu en Jésus-Christ, il ne vous paraîtra pas étrange que le Saint-Esprit commence par vous inviter à vivre d'une vie digne de votre vocation. Or, loin que la gloire de la vocation céleste puisse être pour vous un motif d'orgueil, la réalité de cette gloire en ce qui vous concerne personnellement se manifes-

(Éphésiens 4 : 1-6.)

tera par votre humilité et par votre douceur. Vous, les rachetés de Jésus-Christ; vous, animés de sa vie même, comment ne seriez-vous pas « doux et humbles de cœur, » à son exemple? (Matth. 11 : 29.) Vous, qui ne sauriez penser à votre salut sans vous souvenir du prix qu'il a coûté, et de ce que vous seriez devenus, comme de ce que vous seriez encore, si le Seigneur ne vous eût prévenus, comment pourriez-vous nourrir l'orgueil dans vos âmes? comment vous laisseriez-vous emporter à la violence de votre caractère? La grâce qui vous a été faite doit vous avoir adoucis et humiliés; autrement, ce ne serait pas une grâce.

4367. Telle est donc la base du caractère chrétien : l'humilité et la douceur, base qui repose elle-même sur la grâce de Jésus-Christ. De là sortent, par une descendance naturelle, la longanimité, le support mutuel et la paix, nobles fonctions de l'amour. Demeurer calme en face de l'injure et de l'injustice, souffrir le mal sans impatience, ne pas s'irriter des défauts d'autrui, éviter tout acte qui peut troubler la bonne harmonie : c'est ce que le Saint-Esprit enseigne à ceux que Jésus a sauvés et qui ont écouté les appels de sa miséricorde. Ils aiment parce qu'ils ont été aimés, et leur amour les rend capables, dans une certaine mesure, de la longanimité et du support dont l'amour de Dieu use envers eux. La paix, la paix surtout, comment ne l'apprécierons-nous pas, si nous sommes de ceux qui, justifiés par la foi, ont trouvé la paix avec Dieu par Jésus-Christ? (Rom. 5 : 1.) Etre en paix avec Dieu et en guerre avec ses frères, ce n'est pas possible. Et voyez, je vous prie, dans quel intérêt le Saint-Esprit nous fait cette recommandation. C'est dans l'intérêt de l'unité. Il est une unité qui résulte de l'unité même de Dieu et de son œuvre de grâce. Le Seigneur n'a pas plusieurs corps, mais un seul, l'Eglise. L'Esprit qui anime ce corps, vu dans sa source, n'est pas plusieurs et divers, mais un. De même, il n'y a pour tous qu'une espérance, un Seigneur, une foi, un baptême, un seul Dieu et Père, répandant ses bienfaits sur tous, agissant par le moyen de tous et vivant au dedans de tous. Cette unité n'est pas une unité matérielle, extérieure, forcée; elle est toute spirituelle (l'unité de l'Esprit, dit l'Apôtre). En conséquence, elle ne saurait être brisée par le fait de l'homme. Ce que l'homme brise souvent, et non sans de bonnes raisons quelquefois, c'est l'unité factice par laquelle on cherche à remplacer la véritable; unité de formes sous laquelle on étouffe la vie. Cette manière uniforme de penser, de parler, de prier, de régler les choses de Dieu, qui, la plupart du

temps, cache d'énormes différences de vues et de grandes aberrations de la foi, ne doit pas être confondue avec l'*unité de l'esprit*. Celle-ci peut subsister malgré de nombreuses différences, et il n'est pas en notre pouvoir de la détruire. Mais elle peut cesser d'être évidente, et c'est un grand mal (Jean 17 : 23); elle peut s'affaiblir, ce qui est un mal plus considérable : dans tous les cas, elle ne peut se maintenir que par la paix (Jacq. 3 : 18), et la paix, par l'amour et par l'humilité. En résumé, et pour bien comprendre ce passage difficile, supposez l'Eglise une dans sa foi, comme la foi elle-même est une; de cette unité d'esprit résultera sans doute un état de paix entre toutes les parties de l'Eglise; mais c'est la paix finalement qui entretient l'unité d'esprit, là où elle existe, encore plus que celle-ci n'entretient la paix. On aura beau se trouver d'accord sur tous les points, si l'orgueil et l'égoïsme s'emparent des cœurs, l'unité disparaîtra; c'est ce que l'histoire de l'Eglise n'a que trop démontré. Et puisque de nos jours les disciples du Christ semblent chercher partout à retrouver l'unité spirituelle dès longtemps perdue, veuille le Seigneur leur faire comprendre que, si l'unité de l'esprit suppose une foi commune, elle est, d'autre part, impossible sans charité et sans humilité !

4368. (7-10.) Plus on médite sur ce sujet, plus on s'assure que ce qui nuit à l'union des vrais chrétiens (je ne parle que de ceux-là), ce n'est pas la diversité qui peut exister dans leur foi, quant à des points de second ordre ou même d'une certaine importance. Il est vrai que tous n'ont pas reçu la grâce dans la même mesure, mais enfin tous l'ont reçue du Seigneur; et qui est-ce qui la leur a mesurée, si ce n'est lui? Selon la prophétie (Ps, 68 : 18), après être monté aux cieux, il a brisé la chaîne des captifs pour les mener captifs après lui, et il a distribué aux hommes les dons de son Esprit. Celui donc qui a beaucoup reçu ne doit pas se glorifier, comme s'il ne l'avait pas reçu (1 Cor. 4 : 7), et, qu'il ait reçu peu ou beaucoup, il n'en est ni plus ni moins l'esclave du Seigneur, ainsi que tous les autres (Rom. 14 : 4, 10). Voilà quant à nous. Quant au Seigneur lui-même, remarquez, je vous prie, qu'avant de monter au ciel, il était descendu volontairement sur la terre, pour y vivre dans le plus profond abaissement; puis, s'il est monté au ciel, c'est afin de remplir toutes choses : les cieux par sa présence et nos cœurs par son Esprit. Tout cela ne nous dit-il pas : Soyez un en Christ; mais pour être un, soyez humbles?

4369. (11-13.) Parmi les dons que le Seigneur a distribués aux hommes depuis son ascension, l'Apôtre énumère diverses catégories de

(Éphésiens 4 : 11-13.)

ministres de la Parole qui avaient annoncé Jésus-Christ au monde, et qui n'avaient pu le faire qu'en vertu des dons merveilleux du Saint-Esprit. Qui est-ce en effet qui avait envoyé Pierre, Jean, Matthieu, Paul et les autres? Qui est-ce qui avait répandu l'esprit de prophétie sur Agabus et sur les filles de Philippe l'évangéliste? Qui avait fait de Timothée, de Tite, de Marc et de Luc des prédicateurs de la Bonne Nouvelle? Comment Apollos, Lucius, Manahem étaient-ils devenus, par leur connaissance approfondie du salut, bergers (pasteurs) et docteurs au milieu de l'Eglise? Toutes ces fonctions, distinctes de celles des anciens ou évêques, avaient pour champ d'opérations l'Eglise entière et l'Eglise de tous les temps, au lieu que celles des anciens ne s'exerçaient que dans une Eglise particulière. Et tandis que celles-ci ne supposaient pas nécessairement une effusion extraordinaire du Saint-Esprit, il la fallait au contraire pour être apôtre, prophète, évangéliste, pasteur et docteur de la manière que le furent les hommes que j'ai nommés et leurs pareils. Ces ministères ne sauraient se retrouver dans nos Eglises tels qu'ils furent exercés jadis. Toutefois nous possédons aussi nos missionnaires ou apôtres, nos évangélistes, nos prédicateurs et nos docteurs; ceux-ci, paissant et conduisant les troupeaux de Jésus-Christ par l'enseignement de la saine doctrine, comme les anciens les conduisent ou les paissent par une direction de tous les moments (1 Pierre 5 : 1, 2). Or, ces offices sont institués pour produire au sein de l'Eglise l'unité de la foi et de la connaissance de Jésus-Christ. Je sais, hélas! que, bien souvent, les docteurs divisent plutôt que d'unir, témoin soit ce qui s'était passé à Corinthe et ce que nous a dit Jacques sur la manie du doctorat. Je sais que tout docteur n'est pas un vrai docteur (Matth. 7 : 15), et qu'il en est un seul dont nous devions recevoir les leçons avec une confiance implicite, savoir Jésus-Christ (Matth. 23 : 10). Il est pourtant des docteurs dignes de respect. Je n'entends pas seulement les apôtres, dont la voix fut la voix même du Seigneur (Luc 10 : 16; Jean 17 : 20); mais tous ceux qui suivent fidèlement leurs traces, bien que dans l'infirmité. Si donc vous en rencontrez qui, s'efforçant de travailler au perfectionnement des saints, fassent l'œuvre de vrais ministres, c'est-à dire de serviteurs et non de maîtres; et si vous les voyez désireux de rassembler les membres épars du corps de Christ, alors, vous les tiendrez pour de vrais envoyés du Seigneur, et leur ministère pour un don de sa grâce. En vous plaçant sous leur conduite, vous obéirez au Saint-Esprit, et vous marcherez ainsi vers l'état d'homme fait, vers

la mesure de la stature de la plénitude du Christ, ou de la perfection, selon le sens de ce mot *plénitude* [4363].

4370. (14-16.) C'est par le ministère des docteurs vraiment animés de l'Esprit de Dieu, que le Seigneur nous transporte de l'enfance à l'état d'homme fait, qu'il donne de la solidité à nos convictions, qu'il nous enseigne à discerner l'erreur sous ses formes les plus séduisantes, et qu'il nous la fait repousser avec résolution. A leur exemple, nous dirons et nous soutiendrons la vérité par amour pour nos frères, autant que par amour pour elle, et nous la dirons et soutiendrons avec douceur et avec un zèle affectueux. C'est le seul moyen pour que l'Eglise fasse de réels progrès. Ni la vérité sans la charité, ni la charité sans la vérité ne peuvent y conduire, à supposer que la vraie charité se concilie jamais avec l'erreur. Mais par ces deux voies réunies, l'Eglise entière prend son accroissement comme le corps humain, dont toutes les parties se développent harmoniquement, la tête s'élevant à proportion que le corps s'accroît. Or, dans l'Eglise, c'est Christ qui est la tête. C'est lui qui par son Esprit distribue à tous les fidèles les grâces et les forces nécessaires à leur croissance ; et le corps ne saurait prospérer dans cette union des membres entre eux et de Christ avec tous, sans que Christ, tête du corps, n'en recueille la gloire.

4371. (17-24.) Mais tout ceci suppose qu'on est passé de la mort à la vie (2 : 1), ou, en d'autres termes, qu'on ne marche plus à la manière de la généralité des hommes. C'est un tableau saisissant que celui de la dégradation morale des païens, tel que l'Apôtre le fait ici, en des traits qui nous rappellent un tableau tout semblable (Rom. 1 : 18-32), et il n'est que la trop fidèle représentation de ce que sont, aujourd'hui même, les hommes non convertis. Fiers de leurs lumières naturelles et des forces de leur intelligence, ils font de la raison ou du sentiment intime la source unique de leurs principes moraux. Mais, depuis la chute, l'âme humaine est enveloppée de ténèbres (le cœur aussi bien que la tête), et elle s'égare par de faux raisonnements. Non pas à tous égards, sans doute ; mais en matière morale et religieuse, ce qui est incontestable. Cela vient de ce que la vie spirituelle et la vie intellectuelle ne sont pas une seule et même chose [88]. Aussi longtemps qu'un homme n'est pas converti, il est homme ayant une âme, une âme grande et forte peut-être, mais une âme qui n'a pas l'Esprit [3960]. Etrangers à la vie de Dieu, à cause de leur ignorance naturelle, comment donc les pécheurs irrégénérés pourraient-ils con-

(Éphésiens 4 : 25.)

naître la vraie route et y marcher? Cette ignorance de Dieu et de ses pensées vient, elle-même, de l'endurcissement du cœur. Satan a tellement passé et repassé sur ce terrain, que nul grain de la semence ne peut y pénétrer (Matth. 13 : 4, 19). Comme nous l'avons déjà dit plus d'une fois, ce sont les désordres de l'impureté qui conduisent surtout à cet endurcissement, et l'endurcissement, à son tour, détruisant toute douleur et toute honte, précipite de plus en plus dans l'infamie.

4372. Mais si vous avez été réellement à l'école de Jésus-Christ, si vous avez compris et reçu la vérité, telle qu'elle est sortie de sa bouche et de celle de ses apôtres, vous possédez une lumière supérieure à celle des plus profonds philosophes et des sages les plus renommés. Bien que votre manière de vivre ait été, pendant plus ou moins longtemps et de diverses façons, fort opposée à la volonté de Dieu, maintenant vous avez appris de Jésus-Christ à rejeter le vieil homme et à revêtir l'homme nouveau. Elle est frappante l'image qu'emploie ici l'Apôtre. Avant la conversion, on est enveloppé de péché, comme d'un vêtement long, lourd et embarrassant; mais le pécheur converti, nouveau Bartimée (Marc 10 : 50), a rejeté ce manteau de souillure et d'iniquité, pour revêtir la robe de noces, les vêtements du salut. Ce vieil homme, d'ailleurs, consiste surtout dans la convoitise [83]; en sorte que nous ne devons pas mesurer notre culpabilité devant Dieu sur les actes coupables que nous avons commis, mais encore plus sur les pensées légères et sur les mauvais désirs de nos cœurs. Or, si le vieil homme consiste essentiellement dans les pensées et les affections, c'est aussi là ce qui constitue l'homme nouveau. De charnel, l'entendement devient spirituel, et ce renouvellement est produit par le pouvoir infini du Dieu fort. Qui d'autre que le Créateur pourrait donner au cœur méchant de l'homme les saintes pensées d'un ange?

4373. (25.) Entrant dans les détails, la Parole de Dieu va nous dire, non par voie d'exposition, mais d'exhortation, ce qui caractérise, soit le vieil homme dont il faut se dépouiller, soit le nouvel homme qui se développera nécessairement en nous, si Christ y habite par la foi. Rien n'est plus constaté, chez l'homme naturel, que la disposition au mensonge. Il ment par intérêt, il ment quelquefois simplement pour mentir. Dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, semble antipathique aux hommes. Et ils se connaissent si bien les uns les autres en ce point, que la société, justement défiante, refuse de croire quelqu'un des siens, s'il n'a pas juré de dire vrai. Dans toutes les circonstances de la vie, que de ruses, que de flatteries, que d'inventions,

que d'exagérations, que de réticences, que de tromperies, que d'impostures ! Le regard, les gestes, la parole, les écrits : tout est plein de fictions. Mensonges politiques, mensonges dans les affaires, mensonges en religion sous le nom de fraudes pies : où est-ce que le mensonge ne pose pas son pied hideux et tout couvert de fange ! Hélas ! ce monde est devenu le séjour du mensonge depuis que Satan l'y importa du fond de l'enfer [81], et les maux qu'engendre ce vice sont vraiment incalculables. Il en est peu qui dénotent plus sûrement un cœur non converti. Par cela même aussi, il n'en est aucun que le pécheur régénéré rejette plus résolûment. C'est une conséquence de ce qu'il a été « créé selon Dieu dans la justice et dans la sainteté de la vérité » (24). Enfant du Dieu vivant et *vrai*, disciple de celui qui est le chemin, la *vérité* et la vie, conduit par l'*Esprit de la vérité*, il est impossible qu'il se plaise au mensonge. Tout ceci est renfermé dans le « c'est pourquoi » qui se lit en tête du verset 25. Mais l'Apôtre y ajoute une considération grave, en rapport avec l'idée mère de l'épître : savoir, que l'obligation de parler vrai, chacun à son prochain, résulte de l'union que la foi établit entre tous les membres de l'Eglise. En sorte que si nous nous mentions les uns aux autres, ce serait comme si notre main se portait au bas du corps lorsque la tête réclame son service. La véracité est le lien social par excellence ; c'est aussi le corollaire et le complément de l'amour chrétien.

4374. (26, 27.) « Si vous vous mettez en colère, ne péchez point. » Cette manière de rendre le texte est moins exacte que celle-ci : « Mettez-vous en colère, et ne péchez point. » Dans les deux cas, on voit qu'il est une colère légitime, mais que cette colère peut aisément devenir coupable. Il nous est parlé de la colère de Dieu et même de la colère de l'Agneau (Apoc. 6 : 16) ; il y a donc une sainte colère, et nous l'avons vu en Moïse [838] et en notre Seigneur Jésus-Christ (Marc 3 : 5). L'homme que le vice n'indigne pas, que les désordres les plus criants ne sauraient émouvoir, qui reste froid à l'ouïe des blasphèmes de l'impiété ou des sophismes de l'hérésie, n'a ni zèle pour Dieu, ni amour pour les âmes. Mais combien ne nous est-il pas difficile, à nous pauvres pécheurs, de n'y pas mettre de la passion, pour peu surtout que notre amour-propre ou nos intérêts soient en jeu ! Or le courroux de l'homme naturel se convertit promptement en insultes : c'est un feu intérieur qui dévore. Effet d'un soudain mouvement de haine, il dure et se prolonge même après l'occasion qui l'a excité ; tandis que la sainte indignation de l'enfant de Dieu se change bientôt en prières

(Éphésiens 4 : 28; 29, 30.)

et en pitié pour ceux qui sont l'objet de cette indignation. Sachons donc distinguer la colère de l'homme nouveau, colère compatible avec la douceur, d'avec la colère du vieil homme, fruit d'un caractère emporté, ou de passions qui ne sont pas moins violentes parce qu'elles se contiennent. La première peut tourner à la gloire de Dieu; mais, par la seconde, on donne prise à Satan, et l'abîme est bien près. Car la colère enivre comme le vin, et dans l'ivresse on ne sait ce qu'on dit ni ce qu'on fait.

4375. (28.) Il y a plus d'une manière de voler. Celui qui passe ses jours dans l'oisiveté, dérobe les sueurs de ceux qui travaillent, bien qu'il les paye; car s'il travaillait, lui aussi, le fardeau serait porté plus équitablement. Rappelez-vous ce que j'ai dit ailleurs sur les habitudes oisives d'une foule de gens à l'époque des apôtres, et vous sentirez mieux l'importance de la recommandation contenue dans ce verset [3839]. Elle n'est d'ailleurs pas moins nécessaire aujourd'hui, en ce sens que l'oisiveté sera toujours la mère du vol et de mille sortes de vices. Ceci donc est encore du vieil homme. Par conséquent, les fidèles se feront un devoir des plus stricts d'employer utilement leur temps, et de travailler à la terre ou aux arts mécaniques, s'ils n'ont pas d'autre genre d'occupation. Dans tous les cas, il ne s'agit pas ici d'occupations amusantes, mais de celles qui « donnent de la peine ; » et cela, non pas seulement pour ne plus dérober, mais « pour avoir de quoi donner à celui qui a besoin. » Lors donc que, par beaucoup de fatigues, nous nous sommes procuré le nécessaire, nous n'avons pas achevé notre tâche : il faut que nous prenions un surcroît de peine pour venir au secours de ceux qui, malades ou âgés, orphelins et encore jeunes, ne peuvent pas gagner leur vie comme nous. C'est dire, en d'autres termes, que la bienfaisance n'est pas le privilége exclusif de ceux qui sont dans le bien-être.

4376. (29, 30.) Des actes, l'écrivain sacré passe aux paroles. Les paroles mauvaises qui sortent d'un cœur non converti, sont plus nombreuses encore que les mauvaises actions. Outre les mensonges, par où l'Apôtre a commencé, que de médisances et de calomnies, que de jurements et d'imprécations, que de moqueries et d'insultes, que de propos légers et indécents! Aucune de ces paroles ne doit souiller les lèvres d'un racheté de Jésus-Christ. Au lieu de cela, il faut que ses discours, appropriés aux circonstances particulières de ceux auxquels il s'adresse, servent à l'édification et communiquent la grâce du Seigneur. Sa vie tout entière doit être une prédication ; combien plus

ses discours ! Il est le temple du Saint-Esprit ; et quelle voix entendra-t-on sortir de ce temple, si ce n'est une voix de Dieu ? Ce n'est pas que le chrétien doive être toujours comme un homme qui prêche ; mais il faut que sa conversation soit telle, qu'il puisse s'y entremêler, sans disparate, des paroles de véritable édification. Hélas ! il est peu de choses où les fidèles montrent plus la faiblesse de leur foi et la débilité de leur vie intérieure ; car c'est bien d'eux qu'il s'agit ici, puisque l'Apôtre parle à des gens qui ont été scellés par le Saint-Esprit pour le jour de la délivrance ou de la rédemption. Par ce jour, il entend celui du retour de notre Seigneur, époque où ses rachetés seront mis en pleine possession du salut. En attendant, ils ont le sceau du Saint-Esprit, qui les a régénérés, qui leur donne le sentiment de leur adoption, qui les réjouit et les sanctifie. Mais rien n'est plus propre à attrister cet Esprit que des discours légers et profanes, des paroles inconsidérées et répréhensibles. Les entretiens qui sont vides de Dieu, produisent aussi en nous un vide, un malaise, une tristesse dont nous ne démêlons pas toujours la cause, mais qui n'en ont pas d'autre que l'intempérance et le déréglement de la langue. Ceci donc est d'une extrême gravité.

CCCXXIII. — **Partie morale.** (Suite.)

4377. (31, 32.) L'enseignement contenu dans les versets 29 et 30 est d'une si grande importance, que l'Apôtre le reprend pour le développer et pour l'appuyer sur une considération nouvelle. Les cris et les paroles offensantes partent de cœurs ulcérés et courroucés. Il faut donc que les chrétiens bannissent du milieu d'eux toute amertume et toute colère, aussi bien que toute malice. Pour cela, qu'ils soient bons, miséricordieux, se faisant grâce les uns aux autres. Ces expressions, empruntées aux dispositions mêmes de Dieu à notre égard, amènent tout naturellement les mots par lesquels Paul termine : « Comme aussi Dieu vous a fait grâce dans le Christ. » Nous avons vu ailleurs que Dieu était dans le Christ réconciliant le monde avec soi-même (2 Cor. 5 : 19). Si donc nous croyons du cœur en Jésus-Christ, il n'y a pas de doute que nous ne soyons du nombre de ceux auxquels Dieu a fait grâce (Rom. 10 : 10). Mais cette foi « déploie son efficace par le moyen de l'amour » (Gal. 5 : 6), et l'Esprit de Christ, principe de la vie nouvelle des fidèles, est un esprit de douceur et de pardon.

(Éphésiens 5 : 1, 2; 3-6.)

Comment! nous ne subsistons que par la grâce de Dieu, et nous serions durs et impitoyables envers nos frères! [3266.]

4378. (5 : 1, 2.) La pensée de l'Apôtre prend encore un nouveau développement. Elle se complète en se résumant; et nous voyons ici, comme en cent autres endroits, que la morale de l'Evangile n'est pas moins sainte ni moins sublime par ses motifs que par ses préceptes. La qualité d'enfants de Dieu nous met dans la stricte obligation d'être ses imitateurs; et ce que nous devons surtout apprendre de lui, c'est à aimer d'un amour saint, vrai, fidèle, et sans autres limites que l'amour qui lui est dû à lui-même. Mais l'amour de Dieu, où le voyons-nous, si ce n'est en Jésus-Christ, qui s'est livré pour nous, offrande sainte, victime sans tache, sacrifice agréé par le Père des miséricordes? Ah! je conçois que notre cœur égoïste ne veuille pas croire à la réalité du dévouement de Jésus-Christ; mais que celui qui y croit demeure égoïste comme auparavant, c'est ce qui est impossible. Si donc nous sommes les enfants de Dieu, par Jésus-Christ, nous marcherons dans l'amour, comme Jésus-Christ lui-même y a marché. De cette manière, « toute espèce d'amertume, de courroux, de colère, de clameur, de paroles offensantes sera ôtée du milieu de nous, de même que toute malice. »

4379. (3-6.) Il est à remarquer combien peu les apôtres, dans leurs épîtres, s'attaquent directement à l'idolâtrie grossière du temps où ils vivaient. Le Saint-Esprit voulait par là que leur parole conservât toute sa valeur, même après que les autels des faux dieux auraient été renversés. D'ailleurs, l'idolâtrie des païens n'était pas leur vrai mal; elle n'en était que le symptôme. C'est-à-dire que s'ils adoraient des divinités absurdes et immorales, cela provenait de la corruption de leur cœur. Or, la corruption du cœur naturel est maintenant ce qu'elle était à cette époque. Deux vices surtout sont la grande plaie de l'humanité : l'impureté et l'avarice, idolâtrie l'une et l'autre. Le voluptueux et l'ami de l'argent ne songent qu'à jouir et à s'enrichir; ils font consister en cela tout le bonheur; ils ne vivent que pour cela. La passion du voluptueux est telle qu'il en adore les objets : c'est l'expression dont il se sert lui-même. Quant à l'avare, s'il le fallait, il se mettrait à genoux devant une pièce d'or. Voici donc là-dessus les enseignements du Saint-Esprit.

4380. Premièrement, l'impureté et l'avarice sont en telle opposition avec ce que le Seigneur attend de ses saints, que ces indignes passions devraient être bannies du milieu d'eux, et l'être si bien

(Éphésiens 5 : 4.)

qu'on n'osât pas même les nommer. Déjà, grâce à l'influence générale de l'Evangile, il est certaines abominations dont on parlait tout ouvertement chez les païens, et dont, à la lettre, beaucoup de gens parmi nous ignorent absolument l'existence, bien qu'elles soient loin d'avoir entièrement disparu des mœurs modernes. Or, il faudrait qu'il en fût ainsi de toute impureté, et même de l'avarice. Oh! qu'il serait beau de voir les générations nouvelles élevées dans une atmosphère tellement pure et par des parents tellement détachés des biens terrestres, qu'elles ignorassent totalement ce que c'est que l'impureté et l'avarice, jusqu'à ce qu'elles l'apprissent de la Bible, de ce livre dans lequel le péché est nommé par le Dieu saint de manière à nous en inspirer l'horreur!

4381. Les saints ne doivent pas nommer ces vices, à plus forte raison ne doivent-ils pas s'y livrer. Or, c'est commettre l'impureté que de tenir des discours indécents, ou seulement de laisser échapper un de ces mots équivoques, au moyen desquels on satisfait l'impureté de son cœur et l'on souille si facilement l'imagination de ceux qui les entendent. De tels discours, pour être écrits au lieu d'être parlés, n'en sont pas moins coupables assurément; et si celui qui se plaît à écouter des paroles obscènes est aussi dépravé que celui qui les profère, il est évident que, lire des livres où la plus entière honnêteté n'est pas respectée, est quelque chose d'absolument interdit à des saints. Ferai-je remarquer, à cette occasion, la différence qui existe, sous ce rapport comme sous tous les autres, entre le livre de Dieu et les livres des hommes? Le Saint-Esprit, suprême médecin des âmes, nous dévoile, dans la Bible, de grandes turpitudes, et, comme les médecins du corps, il désigne les choses par leur nom. Mais c'est avec gravité, c'est dans les termes après tout les plus chastes, c'est de manière à ne jamais rendre le vice attrayant. On a fait l'observation que les plus dangereux des mauvais livres sont ceux où le vice est voilé sous des images qui laissent à deviner plus encore qu'elles ne disent; on pourrait ajouter que ces livres sont généralement écrits dans des intentions corruptrices : il n'en est aucun qui puisse être lu sans danger, quel que soit l'âge du lecteur, et, j'ajouterai, quelle que soit sa piété. Et puis, n'y eût-il pas de danger, sont-ce là des lectures qui conviennent à des saints?

4382. (4.) « Mais plutôt des actions de grâces; » c'est-à-dire des actions de grâces plutôt que « des paroles folles et des plaisanteries. » On se demande quelquefois comment il se peut que l'homme pécheur,

(Éphésiens 5 : 5, 6.)

l'homme maudit, l'homme souffrant pour ses péchés, l'homme à chaque instant menacé de la mort, soit encore accessible à la joie. Ne semble-t-il pas qu'il devrait être dans une tristesse continuelle? C'est un de ces mystères de notre nature morale dont la Parole de Dieu nous donne la clef. Quelque misérable qu'il soit, l'homme se sent créé pour le bonheur. S'il n'est pas heureux, il feint de l'être; et, pour se tromper lui-même, il se livre à des joies qui ne sont qu'une fausse image de la félicité perdue : c'est le fagot d'épines qui petille sous le chaudron (Ecclés. 7 : 6). Mais si, en nous approchant de Jésus-Christ, nous avons retrouvé la voie du vrai bonheur, tout notre être rayonnera de reconnaissance; et, tandis que le mondain trahit l'inanité de sa joie par ses paroles folles et ses vaines plaisanteries, nous montrerons la nôtre par les actions de grâces que nous rendrons constamment au Seigneur; ou, pour entrer mieux encore dans la pensée du Saint-Esprit, tandis que le cœur corrompu d'un débauché prolonge ses infâmes jouissances par des entretiens pleins d'impuretés, le cœur renouvelé du fidèle n'éprouve pas de plus grand bonheur qu'à parler des miséricordes dont il a été l'objet.

4383. (5, 6.) Pour nous détourner de toute impureté et de toute avarice, l'Apôtre nous a dit que ce sont des choses qui ne conviennent pas à des saints; il ajoute « qu'aucun homme fornicateur, ou impur, ou avare, lequel est un idolâtre, n'a d'héritage dans le royaume de celui qui est Christ et Dieu. » Sentence pleine de justice et contre laquelle il n'y a rien à objecter. Cependant, si vous écoutez les mondains, ils vous diront que, vu le nombre immense des coupables, il n'est pas possible qu'elle s'exécute. Ils vont même jusqu'à excuser, à justifier certains actes d'impureté et certaines habitudes d'avarice. Ce sont des maux nécessaires, pensent-ils, utiles même et plus louables que blâmables, suivant les cas : le libertinage public fait la sûreté des mœurs domestiques, et l'avarice des particuliers fait la richesse de l'Etat. « Vains discours, » qui ne sauraient annuler la justice de Dieu. A ne considérer que les maux temporels dont ces désordres sont la source, il est manifeste que Dieu ne les tient pas pour innocents. Ainsi donc, mes chers lecteurs, « que personne ne vous séduise par de vains discours, car c'est à cause de ces choses que la colère de Dieu vient sur les fils de la rébellion. » Dans aucun temps peut-être cette parole de Dieu ne s'est montrée plus éclatante de vérité. Quand on sonde les plaies de notre époque; quand on recherche l'origine du mal qui dévore nos populations et y produit tant d'agitations et de

(**Éphésiens 5** : 7-13; 14.)

bouleversements, on s'assure que c'est, dans toutes les classes de la société, la soif des jouissances charnelles et des biens de la fortune. Sous l'empire de telles passions, la foi est impossible et les jugements de Dieu sont inévitables.

4384. (7-13.) Ce n'est pas assez de fuir le vice, il faut en outre n'avoir rien de commun avec ceux qui s'y livrent : précepte qui est d'une excessive difficulté dans la pratique, même avec les modifications qu'il reçoit ailleurs (1 Cor. **5** : 9, 10). Il n'en est pas moins vrai qu'un chrétien doit se trouver mal à l'aise dans la société des hommes sans mœurs, gens dont les discours offensent si souvent l'honnêteté, et dans celle des amis de l'argent, qui ne savent parler qu'affaires d'intérêt. Il est également vrai que, s'il ne nous est pas possible de rompre tout commerce avec eux, nous ne saurions du moins en former volontairement, ni convertir ces relations sociales en rapports d'étroite amitié. Cela pouvait se faire quand nous étions ténèbres aussi bien qu'eux; mais maintenant qu'éclairés par la sainte Parole du Seigneur, nous sommes des enfants de lumière; maintenant que, de mauvais qu'il était, l'arbre a été rendu capable par le Saint-Esprit de porter un fruit de bonté, de justice et de vérité, comment aurions-nous pour agréables des relations avec des personnes dont le genre de vie est odieux au Seigneur? D'ailleurs, si tout péché est une œuvre de ténèbres et une œuvre infructueuse, les péchés que la Parole de Dieu nous défend ici le sont plus que pas un. Loin donc d'y participer directement ou indirectement, nous les condamnerons avec résolution. Pourrions-nous hésiter, sachant si bien qu'il s'agit ici de turpitudes dont il est même honteux de parler? Cependant, pour odieux que soient ces vices, on ne laisse pas de s'y abandonner sans scrupule, aussi longtemps qu'on vit dans les ténèbres morales d'un cœur non converti; mais la lumière venant, elle manifeste tout ce qui est répréhensible. C'est un des signes auxquels nous pourrons reconnaître que nous sommes sortis des ténèbres : savoir, si nous sentons maintenant tout ce qu'il y a de péché dans la moindre impureté, comme dans la plus légère avarice. Tel est, me paraît-il, le sens du verset 13.

4385. (14.) C'est pourquoi, le Saint-Esprit se servant d'expressions qui rappellent deux grandes paroles d'Esaïe (Esaïe **26** : 19; **60** : 1), dit à ceux qui vivent enveloppés de ténèbres : « Réveille-toi, toi qui dors, et te relève d'entre les morts, et le Christ resplendira sur toi. » Tout pécheur non converti ressemble à un homme qui dort; et l'homme qui dit qu'il a la foi et qui n'a pas les œuvres (Jacques **2** : 14)

(**Éphésiens 5** : 15-17 ; 18-20.)

n'est pas celui qui dort le moins profondément. Sa vie entière n'est qu'un rêve, et quel rêve! Ce sommeil est une mort, la mort spirituelle (**2** : **1**). Il faut se réveiller de ce sommeil, il faut se relever de cette mort, si l'on ne veut périr éternellement. Mais comment le pécheur sera-t-il retiré de sa léthargie? Comment un mort entendra-t-il la voix qui lui crie : lève-toi? Ah! certes, si cette voix était la voix d'un homme pécheur et mortel comme lui, c'est bien en vain qu'elle crierait; mais celui qui dit : « Réveille-toi! relève-toi! » c'est le Seigneur, et sa parole est puissante pour faire revivre les morts (rappelez-vous Lazare) ; et sur ceux qu'il a réveillés par sa parole, il fait resplendir sa lumière. O mes lecteurs, connaissez-vous par expérience, et ce grand pouvoir et cette grande miséricorde? De morts, êtes-vous devenus vivants? (Luc **15** : **24**.) Et depuis que le Seigneur vous a ouvert les yeux, pouvez-vous dire que vous voyiez toujours mieux votre misère et sa grâce, l'excellence de votre vocation et les moyens de la remplir?

4386. (15-17.) L'illumination divine a pour effet, non de nous pousser à l'aventure, en comptant sur des directions et sur une protection qui ne sont promises qu'à la vigilance, mais de nous faire marcher avec circonspection, balançant le chemin de nos pieds, scrutant nos intentions et nos motifs, nous rendant compte à nous-mêmes du but vers lequel nous tendons (Prov. **4** : **26**). Il ne s'ensuit pas non plus de ce que les égarements de notre vie passée nous sont pardonnés, que nous ne devions pas chercher à racheter le temps perdu ou si mal employé pour la gloire de Dieu, même depuis qu'il nous a pris à lui. Nous saisirons donc avec empressement toutes les occasions de faire le bien, et si les circonstances sont défavorables, nous redoublerons d'efforts pour vaincre les difficultés. Mais aussi, plus les jours sont mauvais et les ennemis de notre foi nombreux, plus nous devons user de prudence. Or, nous apprenons ici que cette vertu consiste essentiellement à discerner la volonté du Seigneur. Le Saint-Esprit n'admet pas que des enfants de Dieu puissent, sciemment et d'habitude, faire l'opposé de ce que veut leur Rédempteur; mais ils peuvent se méprendre sur le sens de ses ordres. C'est pour cela qu'ils ne sauraient trop les étudier. Une fois qu'ils ont compris la volonté de Dieu, ils montreront une vraie prudence en se conformant à ses commandements, quels qu'ils soient et quoi qu'il puisse en arriver.

4387. (18-20.) Ce qui n'est pas moins nécessaire que la prudence pour marcher dans la droite voie, c'est la reconnaissance envers Dieu

(Éphésiens 5 : 18-20.)

et la sainte joie que donnent la foi en ses promesses et la possession de son amour. Rien n'est difficile à celui qui, d'un cœur joyeux, suit les pas de Jésus-Christ, fût-ce même pour gravir le Calvaire. Ici, l'Apôtre oppose encore les joies du mondain, ou plutôt les moyens qu'il emploie pour tromper ses ennuis ou bannir ses craintes, avec ceux par lesquels un vrai disciple de Jésus entretient le bonheur de sa communion avec le Seigneur. N'y a-t-il pas quelque chose de bien instructif à voir la généralité des hommes non convertis se plaire aux boissons enivrantes, dont l'abus est si près de l'usage, et qui, enflammant les passions, entraînent à tant de péchés? Cette disposition ne s'expliquerait-elle pas par le malaise des consciences, et par le bonheur factice que procurent les liqueurs spiritueuses? On a vu des hommes, même très pieux, se laisser entraîner à passer les justes bornes; en sorte qu'il n'est rien sur quoi notre vigilance doive s'exercer davantage. La présence du Saint-Esprit dans notre cœur peut seule, en certaines circonstances, nous préserver de ce vice et surtout de chutes momentanées, effet d'un entraînement imprévu. Oui, soyons remplis de la joie que donne le Saint-Esprit, afin de n'être pas tentés par d'indignes jouissances; et pour que notre joie soit toujours celle du Saint-Esprit, il faut que nous l'entretenions « par des hymnes et des cantiques spirituels, chantant et psalmodiant au Seigneur dans notre cœur, rendant toujours grâces pour toutes choses, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, à celui qui est Dieu et Père. » C'est donc un bien grand devoir que l'action de grâces, pour que la Parole de Dieu nous le rappelle si souvent. Rendre grâces constamment, rendre grâces en toutes choses, rendre grâces à Dieu notre Père et lui rendre grâces par Jésus-Christ, tel est le devoir; mais l'exhortation contenue en cet endroit de l'épître nous montre surtout que l'action de grâces habituelle est la plus sûre sauvegarde contre le péché, le plus fort stimulant à une vie parfaitement sainte.

CCCXXIV. — **Partie morale.** (Suite.)

4388. Après cette exposition des devoirs généraux du fidèle, de ceux qui ont leur application dans tous les moments de la vie, et quelle que soit la place qu'on occupe au milieu de ses semblables, l'Apôtre va considérer le chrétien comme membre d'une famille et nous dire quels sont ses devoirs de mari, de père et de maître, en

(Éphésiens 5 : 21.)

commençant chaque fois par ceux de la femme, puis des enfants, et enfin des domestiques. Nous avons déjà vu quelque chose de semblable dans l'épître de Pierre; et si vous comparez ses enseignements avec ceux de Paul sur ce sujet, vous les trouverez parfaitement identiques. Il ne faut pas regarder ceci comme une chose toute simple. Quoi qu'on en dise, les hommes diffèrent d'opinion sur la morale encore plus que sur le dogme; et quand on sait combien peu l'Ancien Testament est explicite sur les devoirs particuliers de la famille, tout au moins sur ceux des maris et des femmes, des maîtres et des domestiques, on ne peut douter que Pierre et Paul n'aient été l'un et l'autre sous l'enseignement immédiat du Saint-Esprit.

4389. (5 : 21.) En commençant par cette exhortation fondamentale : « Soumettez-vous les uns aux autres dans la crainte de Dieu, » le Saint-Esprit ne saurait avoir voulu que les maris se soumettent à leurs femmes comme les femmes à leurs maris, les pères à leurs enfants comme les enfants à leurs pères, et ainsi des maîtres et des domestiques; car ce serait détruire toute subordination, tout ordre et tout bien. Cela signifie, au contraire, que sans discipline la famille n'est pas plus possible que l'armée. « Soumettez-vous les uns aux autres, » c'est dire aux inférieurs de reconnaître l'autorité de leurs supérieurs; et, bien que cela semble tout naturel, l'expérience prouve de reste que cette exhortation du Seigneur n'est pas superflue. Mais elle peut signifier en outre que, si l'inférieur doit obéir à son supérieur dans la hiérarchie de la famille, celui-ci doit à son tour subordonner fréquemment ses goûts, ses convenances et ses plans au plus grand bien de ses inférieurs. C'est ainsi que le mari, demeurant le chef de la maison, pourra se soumettre à sa femme en plusieurs choses, par condescendance et par bons procédés; les parents à leurs enfants, par dévouement; les maîtres à leurs domestiques, par humanité et par bienveillance. Le plus grand obstacle au bonheur domestique est l'esprit de domination, une des formes de l'égoïsme, ou plutôt l'égoïsme lui-même. C'est l'envie de dominer qui empêche femmes, enfants et domestiques d'obéir à leurs supérieurs, et c'est le besoin de dominer qui empêche maris, pères et maîtres, de renoncer à leur volonté propre lorsqu'il le faudrait. Il importe donc que tous se soumettent à tous, dans la charité, ainsi que je viens de le dire. Remarquez cependant les limites que pose le Saint-Esprit à cette soumission mutuelle. « Dans la crainte de Dieu, » dit-il; ce qui signifie que l'inférieur doit obéir par obéissance à Dieu, et qu'il ne saurait écouter des or-

dres contraires à sa volonté sainte; tout comme le supérieur ne saurait, par complaisance ou par dévouement, céder aux désirs de ses subordonnés, lorsque ces désirs sont en opposition avec la loi de Dieu.

4390. (22-24.) Sans reproduire les explications que j'ai données sur le passage parallèle contenu dans la première épître de Pierre [4274], je m'arrêterai seulement à ce qui caractérise en cet endroit l'enseignement du Saint-Esprit. Là, nous lisions : « Femmes, soyez soumises à vos maris » ; ici : « Femmes, soyez soumises à vos maris comme au Seigneur. » C'est-à-dire que Pierre se borne à poser le devoir, tandis que Paul nous en fait connaître la nature. La soumission d'une femme envers son mari sera donc, non pas égale, mais semblable à celle qu'elle rend au Seigneur : une soumission sainte, volontaire et affectueuse ou cordiale, et en voici la raison : « Le mari est la tête de la femme, » comme l'Apôtre l'avait écrit précédemment (1 Cor. 11 : 3). On peut dire *chef* au lieu de *tête*, car le mot grec a cette double signification; mais il faut toujours se souvenir quel est le sens primitif du mot *chef*, et qu'il exprime plutôt une idée de supériorité qu'une idée de domination. La tête n'est pas destinée à écraser le corps, mais à l'ennoblir et à le diriger, par conséquent à le protéger. Ainsi en est-il du Christ vis-à-vis de son assemblée, et c'est pour cela que l'Apôtre nous donne la soumission de l'Eglise à Jésus-Christ comme le modèle de la soumission que les femmes doivent, « en toute chose, » à leurs maris. On serait tenté de croire qu'il pousse trop loin sa comparaison; car si les fidèles peuvent, sans crainte de s'égarer, suivre Jésus quelque part qu'il aille, en sera-t-il de même d'une femme, relativement à son mari? Trois réflexions suffisent pour lever cette difficulté : la première, c'est la réserve, constamment sous-entendue, qu'il faut obéir à Dieu et non aux hommes quand ceux-ci prétendent nous imposer des volontés contraires à celles de Dieu; la seconde, que le Saint-Esprit suppose des maris vraiment chrétiens et incapables par conséquent d'exiger sciemment de leurs femmes des actes condamnables ; la troisième, qu'en disant aux femmes : « Soyez soumises à vos maris *comme au Seigneur*, » c'est partir de l'idée qu'elles sont soumises avant tout au Seigneur, et c'est leur rappeler qu'elles lui doivent, avant tout aussi, leur obéissance et leur affection.

4391. (25-33.) Nous avons vu dans l'épître de Pierre les égards particuliers que le mari doit à sa femme. Paul nous en indique la vraie source : ce n'est pas le savoir-vivre seulement, ou le simple respect pour soi-même, ou d'autres calculs d'égoïsme ; c'est l'amour. Non

(**Éphésiens 5** : 25-33.)

l'amour comme on l'entend dans le monde; non cette passion qui s'éteint plus vite encore qu'elle ne s'allume, mais un amour semblable à celui de Christ pour ses rachetés. Ainsi, aimer sa femme malgré ses défauts, l'aimer jusqu'à la fin (Prov. **5** : 18; Jean **13** : 1), l'aimer saintement, la soutenir dans la bonne voie, lui montrer qu'on aime mieux en elle la beauté morale que les charmes de la figure; après cela, prendre de sa personne, de sa santé, de son bien-être les mêmes soins qu'on prendrait de soi; enfin, se sentir prêt à donner sa vie pour elle s'il le faut : tel est le devoir de l'amour conjugal chez le mari. Tout ceci repose sur deux grands faits : le premier, que le mari est le chef de la femme, comme Jésus-Christ est le chef de l'Eglise; le second, que le mari doit voir en sa femme un second lui-même. L'Apôtre rapporte à cette occasion ce qui est écrit dans la Genèse au sujet du premier mariage (Gen. **2** : 24), et c'est ainsi que l'Evangile est, à tous égards, la réhabilitation de l'homme déchu. Si l'Esprit de Christ habitait dans tous les cœurs, le mariage serait, pour chacun, une union sainte, sérieuse, fortunée en tout, à la gloire de Dieu; il ne serait pas difficile à chaque homme d'aimer sa femme, ni à la femme de craindre ou de respecter son mari : c'est en ces termes que Paul termine ce qu'il avait à dire sur ce point important.

4392. Important à plus d'un titre, et le ton solennel dont notre apôtre le traite, contraste d'une manière bien instructive avec la légèreté que le monde y apporte en ses discours. D'un autre côté, j'ai peine à comprendre comment les catholiques-romains ont pu fonder sur cet endroit de l'Ecriture leur doctrine relative au mariage. A les entendre, ce serait un sacrement comme le baptême et comme la Cène, et ils citent essentiellement ces mots du verset 32 : « Ce mystère-là est grand. » Mais qu'on achève la ligne, et l'on verra que le Saint-Esprit donne ici pour un mystère, non pas l'union du mari et de la femme, mais l'union de Christ et de son assemblée. C'est l'idée fondamentale de l'épître, vous vous en souvenez. Or, l'intimité des relations du Seigneur avec son peuple étant comparée, dans les deux Testaments, à l'union de l'époux avec l'épouse [2768], il était naturel que l'Apôtre saisît l'occasion qui s'offrait à lui, de ramener l'attention de ses lecteurs sur « le mystère du Christ » (**3** : 4). Voici donc ce qu'il leur dit en passant, et de telles paroles sont comme des diamants qui éclatent au milieu d'un écrin splendide : Jésus-Christ a aimé son Eglise avant même qu'elle existât, car il s'est livré à la mort pour elle et c'est de sa croix qu'elle est née. C'est encore lui qui, après

avoir lavé ses souillures par son sang, la sanctifie, l'ayant aussi purifiée par le baptême; non par l'eau seulement, mais par sa Parole, qui est la parole du Saint-Esprit (Jean 15 : 3). Dans cette pureté qu'il lui a faite, il se la présente à soi-même, l'épousant en sainteté (Osée 2 : 19); de telle sorte que nous sommes un avec lui, membres de son corps, sa chair et ses os; là est le mystère de l'amour immense de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ.

4393. (6 : 1-3.) Plus complète que l'épître de Pierre, celle-ci passe des devoirs des femmes et des maris aux devoirs des enfants. L'autorité du père sur ses enfants est certainement plus considérable que celle du mari sur la femme; et, bien que la mère ne soit pas le chef de la famille, elle ne laisse pas d'y avoir ses droits (Lév. 19 : 3). Aussi voyons-nous la Parole de Dieu inviter les enfants à l'obéissance envers leurs parents, et non pas seulement envers leur père. Les devoirs des enfants sont nombreux : amour, confiance, support, aide et secours; mais avant tout marche l'obéissance, c'est-à-dire le renoncement à sa propre volonté. Il faut pour cela qu'ils commencent par se donner à Jésus, en qui Dieu devient leur Père et qui les appelle avec tant de tendresse, afin de les sauver [3289]. Unis à lui par la foi et fortifiés par sa grâce, ils suivront tout naturellement son exemple, et, comme lui, seront obéissants [2667]. Ceci d'ailleurs est de toute justice; car si les enfants sont obligés de convenir que le gouvernement de la famille appartient à leurs parents et non pas à eux, il est clair que la soumission est de leur part un devoir strict. Sous la loi de Moïse, le père pouvait demander la mort de son fils rebelle (Deut. 21 : 18-21), et, dans tous les pays civilisés, les institutions reconnaissent et protégent l'autorité paternelle. L'existence de la famille n'est possible qu'à ce prix, et c'est un prix que les enfants ne doivent pas juger trop élevé; car que seraient-ils devenus s'ils avaient été abandonnés dès leurs premiers jours par père et mère? et leur éducation, comment se ferait-elle, s'ils refusaient d'écouter et d'obéir? Cela même est la base de tout ordre social et de toute piété. Voilà pourquoi, dans les commandements donnés à Israël par le ministère de Moïse, je veux dire dans ces deux Tables où l'Eternel n'inscrivit que les lois les plus fondamentales, il dit : « Honore ton père et ta mère, » tout en passant sous silence les devoirs des femmes, des serviteurs et des citoyens envers leurs supérieurs. Ce commandement a même une telle importance, que le législateur suprême y rattache une promesse spéciale. C'était, pour les Israélites, la promesse d'une

longue vie et de bénédictions temporelles au pays de Canaan. Ici, nous voyons le Saint-Esprit donner à la promesse une expression plus générale, soit parce qu'il s'adressait à un nouveau peuple répandu sur toute la face de la terre, soit parce que les bénédictions évangéliques sont d'une nature plus spirituelle que ne l'étaient celles de la loi. Cependant, si l'on ne peut pas dire que la piété filiale ait toujours pour récompense des bénédictions temporelles, une longue expérience atteste du moins qu'il y a une malédiction particulière sur les enfants qui, à l'imitation de Cam, méprisent les auteurs de leurs jours.

4394. (4.) Les devoirs des parents sont plus nombreux encore que ceux des enfants. Ici l'Ecriture n'en mentionne que deux; mais que de choses en ce peu de mots ! Admirez d'abord comment tout s'équilibre dans les commandements de Dieu, non moins que dans les œuvres de la création. Par un effet de sa volonté, les pères ont sur leurs enfants une autorité considérable ; mais ils doivent l'exercer de manière à ne pas les décourager. C'est ce qui arriverait si les parents exigeaient des enfants ce qui serait décidément au-dessus de leurs forces ; s'ils ne montraient aucune indulgence pour leurs manquements ; s'ils multipliaient les ordres sans nécessité ; s'ils punissaient avec une trop grande rigueur ou avec colère. La recommandation même de l'Apôtre suppose que les parents conduisent leurs enfants d'une main ferme, surtout le père ; mais elle leur interdit de le faire avec dureté et par secousses. Calme, douce et forte tout à la fois, telle doit être l'action paternelle, ce qui suppose nécessairement une grande mesure de la grâce de Dieu. Voici d'ailleurs le moyen par excellence : c'est « d'élever les enfants dans la correction et l'enseignement du Seigneur. » Les deux mots que porte le texte sacré me paraissent désigner, l'un l'éducation proprement dite ou la *pédagogique,* l'autre l'instruction ou la *didactique*. Eduquer et instruire les enfants au nom du Seigneur, sous son autorité, dans son Esprit; avoir en vue pardessus tout de lui amener leurs âmes et de le leur faire connaître ; en un mot, élever ses enfants pour Dieu et non pour soi : tel est le principe fondamental de l'éducation chrétienne. Ce principe suffit à lui seul pour prévenir bien des fautes, et c'est en y demeurant fidèles que les parents triompheront des difficultés de l'éducation, difficultés d'ailleurs si effrayantes.

4395. Je veux encore faire observer que, d'après le passage qui nous occupe et d'après l'Ecriture entière, c'est aux parents qu'appartient l'éducation des enfants : non pas seulement la correction de

leurs premiers défauts, mais la direction de leur vie morale jusqu'à la fin ; non pas seulement les notions élémentaires de Dieu et du devoir, mais l'instruction religieuse au complet. Et ce n'est pas une simple prérogative, à laquelle on puisse renoncer; c'est un devoir positif, que des parents chrétiens ne consentiront jamais à transmettre. Puis, s'il semble n'être attribué qu'aux pères, c'est que dans les temps où vivait l'Apôtre, il était moins nécessaire de le recommander à la mère. Chez les païens et dans les habitudes de la polygamie, la mère s'occupait seule des enfants, jusqu'à ce que les fils, parvenus à un certain âge, fussent remis entre les mains de maîtres qui étaient généralement des esclaves. En rétablissant la famille sur sa vraie base, l'Evangile est venu donner à l'éducation domestique une nouvelle impulsion, en même temps qu'une direction nouvelle. Sans rien ôter à la mère, il veut que le père y intervienne avec l'autorité supérieure qui lui appartient. Que dire, après cela, des parents qui se déchargent entièrement sur des gouverneurs et sur des maîtres du soin de leurs enfants? Sans doute que, dans l'état actuel de la société, il est des circonstances exceptionnelles qui justifient plus ou moins cet usage ; mais il demeure vrai que l'éducation est le devoir des parents, et que l'abandon de ce devoir est des plus criminels, lorsqu'il a pour cause la paresse, l'indifférence, l'amour du plaisir ; pour tout dire en un mot, l'égoïsme.

4396. (5-8.) Nous avons déjà vu dans trois épîtres les devoirs des esclaves et des domestiques [3943, 4025, 4272], les voici de nouveau. La Parole de Dieu les expose avec plus de détails que les autres devoirs de la famille, par la raison, je pense, que l'esclavage est un ordre de choses contre nature, et que, par conséquent, la conscience ne saurait aussi bien dire à l'esclave ses devoirs qu'aux femmes et aux enfants, les leurs. En commandant aux esclaves « d'obéir à leurs seigneurs selon la chair, » le Saint-Esprit leur rappelle, dès les premiers mots, qu'ils ont aussi un Seigneur selon l'Esprit. Dans cette pensée se trouvent le fondement, la règle et la grandeur, j'allais dire la noblesse des devoirs que leur impose la servitude. Ils obéiront de tout leur cœur et sans arrière-pensée, se dévouant au service de leurs maîtres selon la chair, « comme au Christ. » C'est au Seigneur qu'ils cherchent à plaire ; c'est la volonté de Dieu qu'ils désirent d'accomplir : par conséquent, ils seront assidus et scrupuleux en l'absence de leurs maîtres, aussi bien qu'en leur présence. Enfin, se sentant les esclaves du Seigneur bien plus que des hommes, il savent que le ser-

(Éphésiens 6 : 9.)

viteur qui, par sa conduite chrétienne, aura fait honneur à son divin Maître, ne recevra pas de lui une récompense moindre que l'homme libre.

4397. Trois mots, dans cette exhortation, méritent une attention particulière. « Obéissez... avec crainte et tremblement. » Nous avons expliqué l'un de ces mots à l'occasion de la première épître de Pierre (1 Pierre 1 : 17; 2 : 18; 3 : 2, 15). Quant à la formule entière : « avec crainte et tremblement, » nous l'avons déjà vue deux fois sous la plume de l'Apôtre : savoir lorsqu'il rappelle aux Corinthiens les sentiments avec lesquels il leur avait prêché l'Evangile (1 Cor. 2 : 3), et ceux qu'ils avaient manifestés eux-mêmes en recevant le message dont il avait chargé Timothée (2 Cor. 7 : 15). Là, comme ici, ces expressions me semblent vouloir dire : « avec un profond sérieux, » « avec une sainte émotion. » Oui, Paul, arrivant à Corinthe, avait senti tout le sérieux de sa tâche, en présence de si grandes difficultés; les Corinthiens, à leur tour, avaient reçu avec sérieux et émotion les exhortations de Timothée : c'est donc avec un grand sérieux que les esclaves doivent se soumettre à leurs maîtres. Il était particulièrement nécessaire de le rappeler aux esclaves convertis. Devenus par la foi en Jésus-Christ les égaux de leurs maîtres (à supposer les maîtres eux-mêmes dans la vérité), il leur importait plus que jamais de sentir et de respecter la distance que les institutions sociales mettaient entre eux, afin de demeurer à la place où Dieu les voulait (1 Cor. 7 : 21). De nos jours et dans nos contrées, la domesticité a remplacé l'esclavage, et des domestiques pieux peuvent facilement rencontrer des maîtres également pieux; il convient d'autant plus de leur faire entendre cette injonction du Saint-Esprit : « Obéissez à vos maîtres selon la chair; » « obéissez-leur avec crainte et tremblement. »

4398. (9.) Les maîtres, à leur tour, doivent se souvenir qu'ils ont un Maître dans le ciel, et que, quel que soit leur droit de seigneurie sur leurs inférieurs, Jésus-Christ est revêtu d'une seigneurie bien autrement élevée. Il est dans les cieux, d'où il contemple tous les fils des hommes (Ps. 11 : 4); il reviendra de là pour juger les maîtres aussi bien que les serviteurs, et il n'aura pas deux mesures différentes pour apprécier leur fidélité. Que de motifs à la douceur et à l'indulgence envers ceux que nous employons! Quand nous sommes près de nous emporter contre eux ou seulement de leur parler avec humeur, demandons-nous si nous servons le Seigneur mieux que nos domestiques ne nous servent, et si nous voudrions être traités par lui comme

nous ne les traitons que trop souvent. Il n'est pas toujours possible, il est vrai, d'ordonner ou de reprendre sans menacer : le Seigneur le fait lui-même dans sa Parole; mais si nous craignons ses menaces, nous modérerons certainement les nôtres.

CCCXXV. — Partie morale. (Fin.)

4399. (10-20.) Les onze versets que nous avons sous les yeux forment la seconde section de la partie morale de l'épître. Bien que fort courte, je lui consacre une étude entière, à cause de son importance. Il s'agit ici du grand combat de la foi (1 Tim. 6 : 12), et je commencerai par redresser une idée fausse qu'on se fait souvent à cet égard. Bon nombre de gens se figurent qu'il n'y a de soldats de Jésus-Christ que ceux qui, continuant l'œuvre des apôtres et des martyrs, combattent, souffrent, meurent et triomphent pour la cause de la vérité. Ils ne prennent pas garde, non-seulement que tous les fidèles sont appelés à cette lutte, mais encore qu'il en est une, non moins importante et non moins redoutable, la lutte qui a pour objet l'achèvement de notre sainteté. C'est après avoir exposé les obligations morales des femmes et des maris, des enfants et des pères, des domestiques et des maîtres, que l'Apôtre dit : « Au reste, mes frères, fortifiez-vous dans le Seigneur et dans le pouvoir de sa force, » et « revêtez-vous de l'armure complète de Dieu. » Ainsi donc, une femme, un enfant, un esclave, tout chrétien, est appelé à la lutte; tout chrétien est un soldat de Jésus-Christ, et la pratique du plus humble devoir, la victoire sur le plus faible défaut, ne s'obtient pas sans coup férir.

4400. (10-12.) Avant même de mentionner les ennemis avec lesquels nous avons affaire, l'Apôtre nous exhorte à nous fortifier dans le Seigneur et à nous revêtir de l'armure complète de Dieu. C'est que nous sommes faibles en effet; faibles dans nos convictions et dans nos résolutions, faibles relativement aux ressources que déploient nos ennemis spirituels du dehors, faibles en face de nos passions et de notre volonté mauvaise, qui sont pleines de force. Mais si nous sommes faibles, le Seigneur est souverainement fort; il veut nous prêter sa puissance, et il tient toute prête une armure dont nous n'avons qu'à nous revêtir. Nos ennemis, ou plutôt notre ennemi, c'est celui que l'Ecriture appelle le satan ou le diable, le calomniateur de Dieu et l'ennemi de son peuple, dès le commencement du monde. Ce n'est donc pas seulement « contre la chair et le sang » qu'est notre lutte,

(**Éphésiens 6** : 13 ; 14-17.)

savoir contre les hommes en hostilité avec le Seigneur ; mais c'est réellement contre les puissances du monde invisible. Cette lutte n'existe pas entre elles et les pécheurs non convertis, car ceux-ci subissent leur empire sans résistance, et, pour n'avoir pas à combattre, ils nient même l'existence de l'ennemi. Les fidèles au contraire le connaissent, lui, ses ruses et son horrible pouvoir ; ils ont vu le Seigneur aux prises avec lui, ils l'ont vu triompher de ses artifices et toutefois succomber momentanément sous ses coups ; la foi leur garantit qu'un jour vient où le Dieu de la paix écrasera Satan sous leurs pieds (Rom. **16** : **20**) : en attendant, ils sont en guerre avec lui, et cette guerre est une guerre à mort.

4401. (**13.**) Hélas ! le chrétien, en présence de ce redoutable ennemi, est comme David devant le Philistin. Mais il dispose d'une armure qui vaut mieux que celle de Saül, mieux même que la fronde qui était dans les mains du vainqueur de Goliath. Cette armure, il n'attend pas pour la revêtir que le danger soit imminent ; il la porte d'habitude, ne la quittant ni jour ni nuit ; en sorte que, les jours mauvais venant, il est prêt, il tient ferme, il remporte la victoire et il demeure calme, après comme avant. Ces jours mauvais, ce sont les jours, les heures, les instants où des tentations imprévues se dressent devant nous et où toute une complication de circonstances nous rend la vie plus difficile ; ce sont les occasions qui enflamment nos sens, qui irritent notre humeur, qui portent le découragement dans notre âme ; ce sont les temps de l'adversité et même d'une prospérité soudaine ; ce sont en particulier les longues semaines de maladie qui précèdent le départ de ce monde, avec les combats qui accompagnent si souvent le départ lui-même. Mais quelles sont donc les armes merveilleuses qui assurent la victoire dans cette rude guerre ?

4402. (**14-17.**) C'est d'abord, pour ceinture, *la vérité*. La connaissance de la vérité en Jésus-Christ et la droiture du cœur, jointes à une position franche au milieu de l'Eglise et du monde : voilà ce qui donne une allure libre et dégagée pour marcher à l'ennemi, comme la ceinture qui relevait la robe du combattant ou la serrait autour de ses reins. C'est ensuite *la justice*, celle de Dieu sans doute (Rom. **3** : **22**), laquelle, semblable à une cuirasse, couvre la poitrine et protége le cœur contre les coups de l'adversaire. Puis, en guise de chaussure, *la disposition que donne la bonne nouvelle de la paix ;* c'est-à-dire la joie du salut ; joie qui rend alerte, léger comme Hazaël, mais non téméraire comme lui [1481]. Par-dessus tout cela, le bouclier de *la foi ;* le bouclier qui,

attaché au bras gauche, se portait rapidement partout où le corps était menacé, recevait les traits acérés de l'ennemi, ses flèches et ses dards, et sur lequel venaient même s'épuiser les coups de son épée et de sa lance. « Prenez aussi le casque *du salut,* » ou de l'espérance du salut, comme l'Apôtre s'était exprimé jadis (1 Thess. 5 : 8); car c'est la tête haute que nous devons marcher au combat; et plus nous serons animés par l'espérance de la rédemption que Jésus-Christ nous a procurée, plus notre tête sera gardée. Mais ces armes, la cuirasse, le bouclier, le casque, ne sont que des armes défensives, et, à la guerre, il faut attaquer pour n'être pas surpris et pour vaincre. Il y a donc aussi une épée que nous devons tenir de la main droite et dont nous devons frapper résolûment nos ennemis spirituels (Matth. 5 : 30) : c'est l'épée de l'Esprit, car les armes de notre guerre ne sont pas charnelles (2 Cor. 10 : 4); et cette épée de l'Esprit, c'est *la Parole de Dieu,* arme dont notre Seigneur lui-même s'est servi pour triompher de Satan (Matth. 4 : 4, 7, 10). Ainsi donc, la vérité, la justice, la joie, la foi, l'espérance, la Parole de Dieu : telles sont les armes défensives et offensives du fidèle, dans sa lutte contre le prince des ténèbres et ses odieuses cohortes.

4403. (18-20.) Enfin, c'est par la prière, par des prières faites en temps de paix comme en temps de guerre, par des prières conçues et prononcées sous l'action du Saint-Esprit, par des prières suppliantes et persévérantes, par des prières où notre charité n'oublie pas ceux qui sont dans le même combat que nous et surtout ceux qui combattent aux avant-postes et au fort de la mêlée; c'est par de telles prières, jointes à une vigilance soutenue, que se revêt la sainte armure de Dieu et qu'on la maintient brillante et bien trempée : en sorte que le chrétien est un soldat qui combat à genoux, comme on l'a dit avec raison. A genoux donc, mes chers lecteurs, et « fortifiez-vous ainsi dans le Seigneur et dans le pouvoir de sa force, pour que vous puissiez résister et tenir ferme après avoir tout surmonté. » Souvenez-vous surtout dans vos prières des prédicateurs de l'Evangile, car s'il est vrai que la Parole de Dieu est l'arme principale des fidèles, plus cette parole leur sera prêchée avec fidélité et avec force, plus ils seront sur le chemin de la victoire.

4404. (21-24.) En me référant à ce que j'ai dit au sujet de Tychique [4348], je dois, avant de finir, faire observer les derniers mots de l'épître. Paul avait terminé sa première lettre aux Corinthiens par ces paroles : « Si quelqu'un n'aime pas le Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit

(**II Timothée 1** : 1 ; 8.)

exécration ; » cette fois : « Que la grâce soit avec tous ceux qui aiment notre Seigneur Jésus-Christ avec incorruptibilité, » ou d'un amour incorruptible. Sous cette forme, ainsi que sous la précédente, le Saint-Esprit nous déclare, vous le voyez, que la foi chrétienne, envisagée comme sentiment, se résume dans l'amour de Jésus-Christ. Qui ne l'aime pas est en état de malédiction ; qui l'aime est en état de grâce. « Simon, fils de Jona, m'aimes-tu ? » (Jean **21** : 15-17.)

—

SECONDE ÉPITRE DE PAUL A TIMOTHÉE.

CCCXXVI. — **Données historiques. Actions de grâces et prières ; le salut ; les ministres de la Parole ; les questions oiseuses ; l'édifice et sa base.**

4405. (**1** : 1.) Que cette lettre soit de Paul et qu'il l'ait adressée à Timothée son enfant bien-aimé, c'est ce qui se voit dès la première ligne. Nous connaissons beaucoup Paul et nous connaissons aussi Timothée, bien que nous l'ayons perdu de vue depuis longtemps ; mais où était le maître, où était le disciple lorsque la lettre fut écrite, et à quelle époque du ministère de l'Apôtre se rattache-t-elle ? C'est un point qui ne se détermine pas facilement et qui est néanmoins d'un assez grand intérêt pour l'étude même de l'épître.

4406. (8.) Paul, à ce moment, se trouvait en prison ; voilà ce qui est évident. Mais était-ce à Rome ou à Césarée ? et si à Rome, est-il ici question de la captivité dont le livre des Actes fait mention, ou s'agirait-il d'une captivité subséquente ? Plusieurs pensent qu'après son emprisonnement de deux ans à Rome, Paul se vit relâché ; qu'il profita de sa liberté pour aller en Espagne, selon son ancien projet (Rom. **15** : 24, 28) ; qu'il retourna de là une dernière fois en Orient ; qu'étant revenu à Rome l'an 64, il fut une des nombreuses victimes de la persécution ordonnée contre les chrétiens par l'empereur Néron, et qu'il périt sur l'échafaud l'an 65 ou l'an 66, après avoir subi un second emprisonnement. Or, ce serait alors, pense-t-on, que Paul aurait écrit sa seconde lettre à Timothée. Mais, sans entrer dans des détails que ces Etudes ne comportent pas, et pour m'en tenir aux considérations les plus simples, comment croire que, dans la violente persécution de cette époque, un homme tel que Néron ne se soit pas promptement défait d'un homme tel que Paul ? Comment croire en-

(**II Timothée 4** : 13, 21. **1** : 16. 17; 1, 2.)

core qu'en de semblables circonstances, un prisonnier de Néron ait eu la liberté d'écrire à ses amis, avec l'espoir qu'ils pussent lui rendre des soins, s'ils venaient le visiter? Comment croire surtout que le prisonnier pût songer à son manteau pour l'hiver (**4** : 13, 21) et à ses parchemins pour occuper ses loisirs? Tout cela suppose évidemment une détention peu rigoureuse, comme le fut celle dont parle le livre des Actes.

4407. Serait-ce peut-être à Césarée que notre lettre aurait été écrite et pendant les deux années que Paul y fut prisonnier? Cette idée a été mise en avant; mais elle ne peut se soutenir devant ce qui est dit ici d'Onésiphore (**1** : 16, 17). Au moment où Paul écrivait, il était prisonnier à Rome, lié par une chaîne (Eph. **6** : 20), ou il l'avait été. Or, avant son emprisonnement à Césarée, il n'avait jamais vu Rome, et par conséquent ce n'est pas de Césarée qu'il peut avoir écrit cette lettre. Il faut donc en revenir à la supposition de tout à l'heure, et vous verrez qu'il n'y a rien dans l'Epître qui s'y oppose absolument.

4408. En partant de là, il résulte de l'épître même que Timothée, qui avait accompagné Paul dans son dernier voyage missionnaire jusqu'au retour en Asie, et qui l'avait probablement suivi à Jérusalem et de Jérusalem à Césarée, n'avait point fait avec lui le voyage de Rome. Paul, sans doute, plus préoccupé des Eglises que de sa propre personne, avait envoyé Timothée en Asie Mineure; et plusieurs traits que nous remarquerons en passant montrent qu'il le savait à Ephèse ou dans les environs, lorsqu'il lui écrivit. C'était essentiellement pour lui donner de ses nouvelles après une longue séparation et pour l'inviter à venir le voir; mais cela même, il le fit sous la direction du Saint-Esprit. De là vient que cette courte lettre du maître au disciple est, comme toutes les autres, le dépôt de grandes doctrines, d'exhortations dignes de tout respect et de prophéties importantes, sans compter de nombreuses allusions aux circonstances du moment; en sorte qu'il est peu d'écrits sacrés qui portent avec eux, plus que celui-ci, la démonstration de leur authenticité.

4409. (1, 2.) Nous avons d'abord la salutation, comme partout. Paul y rappelle qu'il tenait sa mission directement de Jésus-Christ, par un effet de la volonté de Dieu, et que cette mission avait pour objet la promesse de la vie qui est dans le Christ, Jésus. C'est en Jésus effectivement qu'est la vie, comme c'est en Adam qu'est la mort (1 Cor. **15** : 22); de lui que nous vient la sainteté, par lui que nous possédons la certitude d'une vie éternelle : la grâce, la miséricorde et la paix,

toute l'œuvre vivifiante du Saint-Esprit s'accomplit en nous de la part de Dieu le Père et de Jésus-Christ notre Seigneur.

4410. (3-5.) Peu de personnes, je pense, surent mieux que Paul rendre grâces en toutes choses, selon ses propres enseignements (1 Thess. 5 : 18). Il ne dit pas de quoi il rendait grâces, lui, prisonnier depuis trois ans et séparé de presque tous ses anciens amis; lui qui nous peindra tout à l'heure, sous de si tristes couleurs, les maux de sa situation. Mais rien ne pouvait lui faire oublier ce qu'il devait à la miséricorde du Dieu de ses ancêtres (1 Tim. 1 : 16). Celui que Paul adorait n'était autre, en effet, que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; et il lui rendait, en esprit et en vérité, un culte parfaitement analogue au leur. Si à beaucoup d'égards la forme avait changé, le fond demeurait le même, et l'Apôtre pouvait se rendre le témoignage qu'il y apportait une conscience pure, ce qu'il appelle ailleurs une bonne conscience; c'est-à-dire un cœur droit et sincère (Actes 23 : 1; 1 Tim. 1 : 5, 19; 3 : 9). Aux actions de grâces il ajoutait de ferventes prières, dans lesquelles il n'oubliait, ni nuit, ni jour, son enfant bien-aimé, dont il désirait d'autant plus la visite, qu'il se souvenait de ses larmes à l'époque de leur séparation. Ce qui le consolait, en attendant, et le réjouissait, c'était le souvenir de la foi sans hypocrisie qui animait Timothée et dont sa mère, Eunice, ainsi que Loïs, sa grand'-mère, lui avaient donné l'exemple [3787]. L'une et l'autre vivaient encore, à ce qu'il paraît, lorsque Paul annonça l'Evangile à Derbe, tout au commencement de sa carrière apostolique; l'une et l'autre, depuis longtemps occupées des saintes Ecritures et par conséquent de leur âme, avaient reçu Jésus-Christ. C'est avec joie sans doute qu'elles avaient vu leur cher Timothée les quitter pour suivre l'Apôtre, et voilà comment le souvenir de ces deux saintes femmes se rattachait au ministère de leur fils.

4411. (6-12.) « C'est pour cette cause, » continue Paul; c'est parce que je n'ai aucun doute sur la sincérité de ta foi, « que je te fais souvenir de rallumer le don gratuit de Dieu, qui est en toi au moyen de l'imposition de mes mains. » Ce don gratuit de Dieu, c'est évidemment le don du Saint-Esprit. Il est dit ailleurs qu'il ne faut pas éteindre l'Esprit (1 Thess. 5 : 19); ici, qu'il faut le rallumer. Rapprochant ces deux exhortations, nous dirons qu'il en est de ceci comme de toute flamme. Si vous voulez qu'elle ne s'éteigne pas, vous devez l'entretenir. Ce n'est pas assez d'éviter ce qui peut affaiblir en nous l'action du Saint-Esprit ou de la grâce, il faut utiliser avec zèle les

moyens de rendre cette action toujours plus énergique; et ces moyens sont la prière, la lecture de la Bible, la participation fréquente à la cène du Seigneur, le chant des cantiques, les assemblées d'édification et tout ce qui nous rapproche de Dieu. Cet Esprit, toujours le même, fait chez tous et constamment une œuvre identique; mais il se produit en nous de différentes manières, suivant les circonstances. Dans celles où se trouvaient Paul et Timothée, il devait bannir de leur cœur toute timidité et les remplir au contraire de puissance ou de force, d'amour et de sens rassis. C'est un avertissement à ceux qui souffrent pour la foi. Gardons-nous d'avoir honte de nos relations avec le Seigneur et avec ceux qui portent son opprobre. Partageons plutôt leur ignominie, à la gloire de la Bonne Nouvelle et par la puissance de Celui qui nous a sauvés.

4412. A ce propos, l'Apôtre esquisse les grands traits du salut. Ce salut a son point de départ dans l'appel de Dieu; sainte vocation, car, procédant du Saint-Esprit, elle a pour effet de nous faire sentir notre misère et de nous placer dans la voie de la sainteté. Cet appel ou cette vocation sainte ne se fonde pas sur nos œuvres : ni sur celles qui l'ont précédée, œuvres toutes de la chair en définitive; ni sur celles qui la suivent, car un effet ne peut être sa propre cause; mais elle a son fondement dans un plan de grâce antérieur à l'existence de toutes choses et dépendant absolument de l'œuvre du Christ. C'est donc par l'apparition de Jésus-Christ notre Sauveur que s'est accompli le salut de nos âmes, et ce salut consiste en ce qu'au moyen de sa mort il a rendu la mort impuissante, lui ayant ôté ses terreurs, et qu'au moyen de sa résurrection, il a mis en pleine lumière la vie et l'incorruptibilité (Jean 11 : 25) : non pas l'immortalité de l'âme, ce dogme philosophique que la Bible dépasse comme tous les autres, mais celle de l'être humain tout entier, l'âme et le corps (1 Cor. 15). Vérités anciennes, mais devenues nouvelles, et que Paul avait été chargé de prêcher, de porter au loin, d'enseigner aux nations. C'est pour ces vérités qu'il souffrait dans ses derniers jours, après avoir souffert et combattu pour elles depuis sa conversion. Mais ce qu'il avait écrit aux Romains, il l'écrit maintenant de Rome (Rom. 1 : 16) : il n'avait honte, ni de ses souffrances, ni de l'Evangile pour lequel il souffrait, parce qu'il savait en qui il croyait. Il connaissait la grande puissance du Seigneur, et il comptait sur lui pour la garde du dépôt qui lui avait été confié jusqu'au jour de la délivrance, ou plutôt de la victoire.

(**II Timothée 1** : 13, 14; 15-18. **2** : 1-13.)

4413. (13, 14.) Croire et aimer, c'est le tout d'un racheté de Jésus-Christ. C'est aussi ce qui fait les vrais docteurs dans l'Eglise. Outre cela, sans doute, il faut qu'ils conservent et enseignent, dans sa pureté, la doctrine apostolique, type, modèle, patron de toute vérité; mais sans la foi et l'amour, qui vivifient la doctrine, que sera le docteur? Garder le bon dépôt, ce n'est donc pas seulement retenir dans sa mémoire les instructions de la Parole de Dieu; mais c'est les garder dans son cœur, par le moyen du Saint-Esprit habitant en nous. Ceci se rattache à l'exhortation du verset 6, et il est facile de voir dans quelle mesure ces directions concernent tous les fidèles.

4414. (15-18.) Il n'est pas aussi facile de déterminer ce que l'Apôtre entend par ces frères d'Asie qui s'étaient « détournés » de lui. Y avait-il eu là quelque chose de semblable aux schismes de Corinthe? ou bien s'agit-il d'Asiatiques qui, étant venus à Rome, se seraient tenus à l'écart, s'éloignant, non de Jésus-Christ proprement, mais de son apôtre, ce qui a bien quelque analogie? Dans tous les cas, cette circonstance avait dû être pour Paul une épreuve plus douloureuse que son emprisonnement; surtout, paraît-il, en ce qui concernait Phygelle et Hermogènes, noms qui ne se lisent pas ailleurs. Mais voyez comme sa charité passe rapidement là-dessus, pour s'arrêter de préférence sur Onésiphore, qui, après avoir rendu de grands services à l'Eglise d'Ephèse, dont il était membre sans doute, avait rafraîchi l'âme du prisonnier par ses consolations. Pour Onésiphore, comme pour tous, il y aura une grande journée, et Paul demande au Seigneur qui nous a rachetés de le recevoir en sa miséricorde lorsqu'il s'assiéra sur son tribunal.

4415. (2 : 1-13.) Revenant à Timothée, l'Apôtre l'exhorte à se fortifier dans la possession et dans le sentiment de la grâce de Dieu; à former pour le ministère de la Parole des hommes fidèles, ainsi qu'il y avait été formé lui-même par Paul; à endurer enfin les souffrances comme un bon soldat de Jésus-Christ. Il développe cette comparaison et il en ajoute deux autres, afin de montrer avec quelle abnégation de soi-même, avec quel respect pour la volonté du Seigneur, avec quelle persévérance un serviteur de Jésus doit faire l'œuvre de son Maître. Pour le stimuler dans son travail, Paul invite Timothée à se souvenir de la résurrection du Seigneur; il y joint la considération de ses propres souffrances et celle de la force irrésistible de la Parole de Dieu. On a beau enchaîner ceux qui la prêchent, on ne saurait l'enchaîner elle-même. Et puis, ce que souffre un ministre de Jésus-

(II Timothée 2 : 14-18; 19-21.)

Christ, c'est pour la manifestation, l'affermissement, la gloire éternelle des élus de Dieu. N'est-ce pas une pensée encourageante? Christ n'est pas mort en vain, parce qu'il avait un peuple élu; c'est par la même raison que le travail de ses serviteurs ne saurait non plus être stérile. Voilà, dit l'Apôtre, une parole certaine. Il en est une autre qui ne l'est pas moins : c'est que, si notre vieil homme a été crucifié avec Christ, nous serons faits participants de sa vie; que si nous endurons des maux pour l'amour de lui, nous partagerons la gloire de son règne; mais que si nous le renions, il nous reniera à son tour, car il ne peut se renier lui-même; et il ne serait pas fidèle à sa parole, s'il tenait pour innocente notre infidélité. C'est donc par la mort que nous marchons à la vie, et par la souffrance, à la gloire; comme c'est par l'incrédulité que l'on consomme la perte de son âme.

4416. (14-18.) Qu'un ministre de Jésus-Christ, qu'un simple chrétien ait toujours ces grandes pensées présentes à l'esprit, et il saura s'abstenir des vaines discussions qui, roulant sur les mots plus que sur le fond des choses, ne servent qu'à la ruine de ceux qui écoutent. Bornant tout son désir à être un sage distributeur de la Parole de Dieu, il n'évitera pas moins ces discours vains et profanes, ces recherches philosophiques et subtiles, ce goût des idées nouvelles et piquantes, qui peuvent conduire jusqu'à l'impiété ceux qui s'y livrent, et rongent comme la gangrène les âmes qui s'y laissent prendre. Il y avait alors des hommes, tels qu'Hyménée et Philètes, qui, par cette voie, en étaient venus à nier la résurrection, non en disant qu'il n'y a pas de résurrection, mais en prétendant qu'elle était déjà arrivée. Qu'entendaient-ils par là? L'erreur prend des formes si variées, et quelquefois si absurdes, qu'elle n'est pas toujours aisée à définir. Prétendaient-ils qu'il n'y a pas d'autre relèvement (c'est le mot de l'original) que celui de la conversion? Toujours est-il qu'ils renversaient la foi de quelques-uns et qu'ils avaient trouvé cette erreur, non dans la Parole de la vérité, mais dans leurs vaines spéculations sur les dogmes qu'elle enseigne.

4417. (19-21.) Quelles que soient cependant les aberrations de l'esprit humain, l'édifice de la foi repose sur un fondement solide. C'est une colonne, ou si l'on veut un piédestal, qui porte une double inscription : l'une proclamant l'œuvre de Dieu dans le salut, l'autre l'œuvre de l'homme. Ceux qui appartiennent à Dieu et qui se réclament de Jésus-Christ, sont les pécheurs qu'il a connus de tout temps,

puis appelés et justifiés (Rom. 8 : 29, 30); et ceux qui se réclament de Jésus-Christ, parce que Dieu les a connus, appelés et justifiés, montrent leur foi en se retirant de l'injustice. C'est-à-dire qu'au milieu du mélange actuel de l'ivraie parmi le bon grain, Dieu seul connaît avec certitude les âmes qui lui appartiennent, et que voici toutefois par quoi se distinguent les âmes que Dieu connaît : c'est qu'elles ont réellement à cœur de faire ce qui est juste devant Dieu (Ps. 1 : 6). Je viens de rappeler la parabole de l'ivraie, parce que nous en avons ici la reproduction sous une autre image (Matth. 13). L'Eglise de Dieu est comparée à une grande maison, dans laquelle se trouvent des meubles à toutes sortes d'usages, même aux plus vils, et le Saint-Esprit nous dit comment on devient vase à honneur, sanctifié et bien utile au Maître : il faut, à cet effet, prendre la Parole de la vérité pour unique lumière.

4418. (22-26.) C'est dans la jeunesse surtout, l'âge de la curiosité et de la présomption, qu'on se laisse le plus facilement distraire de la vérité par des questions oiseuses et sans instruction. C'est donc alors surtout qu'on a le plus besoin de s'entourer de frères fidèles qui, poursuivant la justice, la foi, l'amour et la paix, invoquent le Seigneur d'un cœur pur, droit et simple. Ces questions, que l'Apôtre appelle « folles, » parce qu'elles n'aboutissent à rien; ces questions qui, une fois résolues, à supposer qu'elles puissent l'être, laissent dans l'âme un vide profond, sont par cela même les plus fécondes en querelles. « Or, il ne faut pas que l'esclave du Seigneur ait des querelles; mais qu'il soit doux envers tous, propre à enseigner, indulgent, corrigeant avec douceur ceux qui sont opposés, pour voir si peut-être Dieu leur donnera la conversion afin de connaître la vérité, et s'ils se désenchanteront du piége du diable, par lequel ils ont été pris vivants, pour faire sa volonté. » Ces paroles n'ont pas besoin de commentaire. Elles doivent être précieuses à tous ceux qui exercent quelque ministère auprès des âmes, soit le ministère de la Parole proprement dit, soit toute autre fonction de la charité. Pères et mères, maris, maîtres, instituteurs, amis chrétiens! apprenez donc ici de quelle manière vous devez vous conduire envers ceux au salut desquels vous vous intéressez.

(II Timothée 3 : 1-9.)

CCCXXVII. — Prophéties; inspiration des Écritures; circonstances de l'Apôtre; salutations.

4419. (3 : 1-9.) La prophétie contenue dans cette portion de l'épître, admirable comme tableau de l'homme non converti, n'est pas, comme prophétie, une des plus frappantes, si l'on veut. Cependant le Saint-Esprit seul a pu informer l'Apôtre, que, tout au rebours de ce qu'il était naturel de présager, la prédication de l'Evangile serait loin de métamorphoser le genre humain, mais que la méchanceté des hommes irait plutôt en empirant. Tout ceci, sans doute, ne s'applique pas à ceux qui, connus de Dieu, se retirent de l'injustice (2 : 19); qui, faisant partie de la maison de Dieu, y sont des vases à honneur (21). Je ne sais même si on peut l'entendre des personnes dont la profession de foi est démentie par leur conduite, vases de la maison, mais vases à déshonneur (2 : 20). La prophétie s'applique plutôt à ce quelque chose d'inouï jusque-là, à ce quelque chose sans nom, qu'on appelle, par une étrange alliance de mots, *le monde chrétien*, foule immense de gens qui ne sont plus païens, qui ont une certaine forme de piété, qui font de chrétien le synonyme d'honnête homme, qui se choquent en conséquence si on leur en refuse le titre, mais qui se choqueraient encore si l'on voulait prendre au sérieux leurs prétentions, parce qu'au fond ils ne professent pas la foi. Voilà ceux dont la société et l'influence sont plus funestes que celles de païens déclarés, et dont l'Apôtre nous dit prophétiquement de nous détourner, à nous qui, plus avancés dans les derniers jours que ne l'étaient Paul et Timothée, vivons en des temps où la prophétie s'accomplit avec des proportions gigantesques.

4420. Quel est en effet le spectacle que nous offre le monde tel que l'a fait la civilisation moderne, fruit à quelques égards du christianisme, mais bien plus d'une philosophie faussement ainsi nommée et d'institutions religieuses encore moins vraies que cette philosophie même? L'égoïsme, l'amour de l'argent, la bonne opinion de soi, l'orgueil, les propos et les écrits les plus blasphématoires, le relâchement de l'autorité paternelle, une ingratitude générale parce qu'on se croit tout dû, une absence totale de moralité dans les affaires, le manque de cœur et d'indulgence, des calomnies publiques et effrontées, un défaut de modération en toutes choses ,le mépris du genre humain et principalement des hommes pieux, la trahison sous toutes ses

formes, la violence, effet d'un orgueil indomptable, enfin un amour effréné pour les plaisirs des sens, tout cela entremêlé de certaines formes de piété : n'est-ce pas le tableau qu'offre généralement le monde de notre époque? Du temps de Paul et de Timothée, il y avait déjà de ces gens « qui aiment la volupté plus que Dieu, et qui ont une forme de piété, tandis qu'ils en renient la force. » Nouveaux pharisiens, qui dévoraient les maisons des veuves et pour prétexte faisaient de longues prières (Matth. 23 : 14); ennemis de la vérité, comme Jannès et Jambrès, noms des principaux magiciens de Pharaon, à ce qu'on pense. De tels hommes ne manquent pas de rencontrer, parmi les femmes surtout, des âmes avides d'un formalisme stérile, comme le leur; mais il est pourtant impossible que leur folie échappe à tous les yeux et que, par conséquent, elle entraîne tout le monde.

4421. (10-13.) Heureux ceux qui ayant reçu, ainsi que Paul, la mission de prêcher l'Evangile, peuvent invoquer, comme lui, le témoignage de leurs disciples au sujet non-seulement de leur doctrine, mais de leur conduite tout entière! Heureux même, heureux surtout (osons le dire après notre Seigneur), lorsqu'ils ont aussi à parler avec Paul de leurs persécutions et de leurs souffrances! Il est remarquable qu'il rappelle à Timothée celles d'Antioche, d'Iconie et de Lystre, préférablement à toutes les autres (Actes 13 et 14). Il en avait essuyé de plus terribles dès lors; mais celles-ci se rattachaient au commencement de ses travaux missionnaires et à la conversion de Timothée. On comprend, par ces deux raisons, que Paul se plût à en rappeler le triste et glorieux souvenir. Observons du reste avec lui, que, s'il est rare de voir ceux qui n'ont que la forme de la piété souffrir pour leur foi prétendue, il est infiniment plus rare que ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ ne soient pas persécutés de manière ou d'autre. Il y a une piété que le monde aime, ou que du moins il laissera toujours parfaitement tranquille; mais ce n'est pas la piété décidée du racheté de Jésus, cette piété à part, si peu connue des hommes qu'ils l'appellent hypocrisie, et toutefois assez connue d'eux pour qu'ils la redoutent, pour qu'ils la proscrivent comme un crime, ou que du moins ils ne se croient jamais assez prémunis contre elle. En sorte que si le chrétien échappe au mépris et à la persécution, c'est bien plus par ses coupables complaisances que par un effet de la tolérance des gens du monde. Quant aux hommes méchants et imposteurs, dit l'Apôtre, « ils progresseront de pis en pis, égarant et

égarés. » Telle est en effet une des lois les plus évidentes de notre nature morale : l'âme d'aucun homme n'est stationnaire ; pieuse, elle fait des progrès dans la piété ; impie, c'est dans l'impiété qu'elle en fera, si Dieu ne la convertit par sa grâce. Une autre loi de notre nature, c'est que « celui qui arrose sera arrosé » (Prov. 11, 25). En répandant la vérité, l'on s'y affermit ; en semant l'erreur, on s'y enracine : « Egarant et égarés, » dit le Saint-Esprit.

4422. (14-17.) Quand on est arrivé à la possession et à la certitude de la vérité, il s'agit d'y demeurer attaché fermement, de quelque source qu'elle nous soit parvenue. Mais si nous devons à des parents pieux les premiers germes de notre foi, si nous avons été à l'école de docteurs fidèles et éclairés, si nous tenons de la Parole de Dieu elle-même, après tout, nos convictions religieuses, ce doit être un motif de plus pour y adhérer avec force. Tel était le cas de Timothée. Après les enseignements de Loïs et d'Eunice, étaient venus ceux de Paul ; mais c'était la lecture des saintes Lettres qui, dès son enfance, l'avait surtout préparé pour le service du Seigneur. Et maintenant encore, que fera-t-il, s'il comprend la pensée de son père en la foi ? Il lira de nouveau, et relira continuellement ces saints Livres, seuls capables de le rendre sage à salut, par la foi qui est dans le Christ Jésus. C'était, notez-le bien, de l'Ancien Testament que Paul parlait en ces termes. D'où nous devons conclure que l'Ancien Testament n'était pas destiné aux Juifs seuls. Les disciples de Jésus-Christ doivent aussi le lire, comme un livre qui contient la parole du salut non moins que le Nouveau Testament, et mes lecteurs le savent par expérience. Le Saint-Esprit nous déclare de plus que toute Ecriture est divinement inspirée ; non pas l'Ecriture dans son ensemble, ni l'Ecriture çà et là, mais l'Ecriture dans toutes ses portions. Donnée aux hommes sous le souffle du Saint-Esprit, elle exprime la pensée du Saint-Esprit, elle l'exprime en langage humain, mais dans les termes qui ont paru les plus convenables au Saint-Esprit. Divinement inspirée, cette Parole est utile pour l'enseignement, en nous donnant la connaissance de Dieu et de nous-mêmes ; pour la conviction, en nous inculquant le sentiment de nos péchés et de la grâce divine avec une puissance qui n'appartient qu'à elle ; pour la correction, en redressant les défectuosités de notre âme ; pour l'instruction qui est dans la justice, en achevant, à tous égards, l'éducation des fidèles. C'est donc par elle que l'homme de Dieu (celui en qui la vie de Dieu s'est éveillée et qui se sent appartenir à Dieu), « est accompli et entièrement formé pour

(**II Timothée 4** : 1-4; 5-8.)

toute bonne œuvre. » C'est bien là le but que Dieu se propose en convertissant les pécheurs, comme vous pouvez le revoir, en particulier, dans l'épître à Tite (**2** : **11-14**).

4423. (**4** : 1-4.) Elle doit être bien importante l'exhortation que l'Apôtre place, comme vous le voyez ici, sous l'invocation solennelle de Dieu le Père et du Seigneur Jésus-Christ, en rappelant que c'est lui qui jugera les vivants et les morts, lorsqu'il apparaîtra de nouveau pour prendre possession de son royaume (Actes **10** : 42). Cette exhortation s'adresse à tous les ministres de la Parole, dans la personne de Timothée. Ils doivent prêcher cette Parole, insister en tout temps auprès des âmes, remettre au bon chemin ceux qui s'en écartent, les réprimander au besoin, exhorter chacun avec patience, et puiser toute leur force dans l'exposition de la saine doctrine. Remarquez ce dernier point, en ce temps surtout où beaucoup de docteurs ont l'étrange idée que les âmes peuvent être gagnées à Jésus-Christ sans la doctrine. L'exhortation est suivie d'une prophétie que ces docteurs mêmes et bien d'autres encore se chargent de réaliser. Pour sentir ce qu'elle a de frappant, il faut faire attention que l'Apôtre parle évidemment de l'Eglise et non pas du monde, tandis que plus haut il parlait du monde et non de l'Eglise (**3** : 1-9). Or, que le monde ne supporte pas un enseignement sain, qu'il aime les docteurs dont les discours flattent les oreilles en laissant les consciences tranquilles, qu'il préfère les fables à la vérité ; c'est ce qui n'est pas difficile à expliquer, et il n'y aurait pas eu besoin de l'inspiration divine pour annoncer ce fait. Mais l'Eglise ! la société des disciples de Jésus-Christ ! Il est vrai que si l'Eglise en est venue à ce point de dégradation, c'est qu'elle a confondu son sort avec celui du monde ; mais ce fait même, combien il était peu probable au temps des apôtres ! et l'annoncer, même indirectement, c'est ce qui n'était possible qu'à l'Esprit de Dieu. D'ailleurs, hélas ! combien d'Eglises ne voit-on pas qui confirment par leurs aberrations la prophétie de Paul, encore qu'elles soient tout à fait séparées du monde !

4424. (5-8.) Pour obvier à ce mal, il faut que les ministres de Jésus-Christ ajoutent à la prédication de la saine doctrine, une conduite véritablement exemplaire ; que, par leur modération en toutes choses, par leur constance dans les persécutions, par leur zèle pour le salut des âmes, ils entourent leur ministère d'une telle considération, qu'il ne puisse pas venir à la pensée de s'en détacher pour courir après la parole des faux docteurs, quelque habiles discoureurs

qu'ils puissent être. Les directions que Paul donnait à Timothée lui font porter un regard sur son propre ministère, dont le terme approchait à grands pas. Il voit déjà son sang répandu, comme celui d'une victime sur l'autel; le temps de son départ lui semble arrivé, et, se comparant à l'athlète des jeux publics, rapprochement qui s'était déjà présenté sous sa plume (1 Cor. 9 : 24-27), il peut dire en toute vérité qu'il a combattu le bon combat, car il a fait la guerre à Satan; qu'il a achevé la course, car il a rendu son complet témoignage à la grâce de Dieu; qu'il a gardé la foi, car c'est par elle seule qu'il a parlé, agi, vécu, triomphé. Puis il ajoute avec un grand sérieux et une parfaite confiance, qu'une couronne, la couronne de la justice du Christ, lui était réservée; et que le Seigneur, le juste Juge, la lui remettrait au jour de son apparition et de son règne; non parce qu'il avait été apôtre, non parce qu'il avait prêché l'Evangile plus que personne, non parce qu'il avait reçu l'Esprit de prophétie et fait des miracles, mais parce qu'il était du nombre de ceux qui attendaient avec joie le jour de la glorieuse apparition du Sauveur. C'est donc aussi devant nous, mes chers lecteurs, que s'ouvre cette magnifique perspective. Si, comme Paul, nous combattons le bon combat, si nous gardons la foi, si nous aimons l'avénement du Seigneur, la couronne de la justice nous est réservée, et le Seigneur, le juste Juge, nous la rendra en ce jour-là. On dit qu'un protestant, martyr de sa foi, marchait à l'échafaud escorté d'un prêtre romain. Celui-ci exhortait le martyr à invoquer la vierge Marie et les saints pour sauver son âme et échapper aux flammes du bûcher. « J'ai combattu le bon combat, dit la sainte victime; j'ai achevé la course... — Orgueilleux! s'écrie le prêtre en l'interrompant; saint Paul était un apôtre, et tu oses parler comme lui! — Oui, répond le fidèle disciple de la Parole; car l'Apôtre a dit : « Et non-seulement à moi, mais aussi à tous ceux qui « auront aimé son apparition! »

4425. (9-11.) Cependant, si Paul s'est placé un moment en face de la mort, comme cela arrive à tout fidèle qui vieillit, surtout si quelque circonstance l'avertit que son départ pourrait être proche, il ne regardait pas comme impossible que sa captivité ne se prolongeât. C'est pourquoi il invite Timothée à se rendre auprès de lui, et, dans le but de l'y déterminer, il lui fait part de son isolement. Démas, disciple dont le nom se rencontre ici pour la première fois, avait abandonné Paul afin d'échapper aux difficultés et aux ennuis, peut-être aux dangers de la situation; c'est ce que l'Apôtre appelle « aimer le présent

siècle, » comme nous dirions, nous, « aimer la vie. » Cela ne signifie pas qu'il eût renié le Seigneur, car il était allé à Thessalonique, sans doute auprès des frères. Crescens, autre disciple d'ailleurs inconnu, était parti pour la Galatie, et Tite avait traversé l'Adriatique, en mission l'un et l'autre, selon toute apparence. D'entre les frères qui n'appartenaient pas à l'Eglise de Rome, Luc seul, l'auteur du livre des Actes, était demeuré avec Paul. Après cela, Timothée est invité à prendre Marc avec lui, à cause de l'utilité dont il était à Paul dans son ministère. Par ce Marc, il faut probablement entendre le cousin de Barnabas. Depuis qu'il s'était séparé de Paul pour aller en Chypre avec son cousin, dix ou douze ans auparavant, il n'en a été fait mention que dans la première épître de Pierre (5 : 13). Ce que Paul dit ici de lui prouve trois choses, dont l'une était facile à prévoir : d'abord, que sa séparation d'avec Marc à Antioche n'avait été suivie d'aucune animosité personnelle et qu'il n'y avait pas eu proprement de rupture entre eux; ensuite, que Marc s'était dès lors rencontré avec Paul dans le même champ de travail, bien que ni le livre des Actes, ni les précédentes lettres de l'Apôtre n'en aient fait mention : nouvelle preuve que nous ne possédons nulle part une histoire complète de ses travaux; enfin, que Marc avait alors quitté l'apôtre Pierre, et que Paul le savait revenu de Babylone dans l'Asie Mineure.

4426. (12-22.) Les dernières lignes de l'épître, à partir du verset 9, sont toutes pleines de naturel, et ce n'est pas en opposition avec l'idée de l'inspiration divine. Ce sont de nombreux détails sur les circonstances de l'Apôtre et l'expression de sentiments très divers, qui, se pressant sous sa plume, arrivent à leur place ou autrement, et s'entassent au bas de sa lettre, comme s'il eût eu hâte de finir. Non-seulement Démas, Crescens et Tite ne sont plus avec Paul, mais Tychique aussi vient de se diriger vers Ephèse [4348]; raison de plus pour que Timothée s'empresse de rejoindre son père en la foi. Puis, comme il viendrait probablement par le chemin qu'il avait fait jadis avec Paul : Troas, Philippes, Corinthe, il est chargé de réclamer dans la première de ces villes quelques effets que Paul y avait laissés, trois ans auparavant. C'étaient un manteau, des livres et surtout des parchemins, qui pouvaient lui être utiles si son séjour en prison devait se prolonger. Ces objets sans doute étaient restés à Troas lorsque Paul en partit à pied, ses compagnons de route ayant oublié de les prendre sur le vaisseau (Actes 20 : 13). Or, s'il avait pu s'en passer jusque-là, il l'aurait bien pu encore; mais Timothée de-

(**II Timothée 4** : 14, 15; 16-18.)

vant traverser Troas, il était naturel que Paul profitât de cette bonne occasion.

4427. (14, 15.) Comment ceci dirige-t-il la pensée de l'Apôtre sur Alexandre, et qui était cet Alexandre? Il est parlé d'un Alexandre dans le livre des Actes (**19** : 33) et dans la première épître à Timothée (**1** : 20). Quelques personnes pensent que les trois passages se rapportent au même individu; mais il n'y a là-dessus aucune certitude. Est-ce à Ephèse autrefois, ou à Rome récemment, que cet Alexandre se serait montré si violent contre la doctrine de Paul? C'est ce qui ne peut pas se déduire avec certitude du texte sacré. Toujours est-il qu'Alexandre ayant résisté à la Parole de Dieu, comme Jannès et Jambrès, l'Apôtre le remet au jugement du Seigneur, et il exhorte Timothée à se garder de cet homme, s'il le rencontrait sur son chemin; car c'est un devoir, entre frères, de se signaler réciproquement les individus qui, par leurs paroles ou leurs actes, se déclarent les adversaires de la vérité.

4428. (16-18.) Mais si Paul appelle les jugements de Dieu sur ceux qui résistent à la Parole du Saint-Esprit, voyez avec quelle miséricorde il parle des frères de Rome qui, au lieu de l'assister de leur présence, lorsqu'il dut paraître devant l'empereur, se tinrent timidement à l'écart. C'était l'usage universel chez les Romains qu'un accusé fût accompagné de ses amis devant les juges; or, ce à quoi des païens n'auraient pas manqué, des disciples de Jésus ne le firent pas! Quel triste exemple de ce que peut la crainte des hommes, et quel coup ce dut être pour le cœur aimant de l'Apôtre! Toutefois, il demande au Seigneur de ne pas traiter en criminels ceux qui l'avaient abandonné de la sorte, par faiblesse, sans doute, et non par défection de la vérité.

4429. Ainsi, Paul avait dû comparaître devant Néron, plus délaissé des hommes que ne l'étaient même d'indignes malfaiteurs. Mais le Seigneur, lui, ne l'avait pas abandonné; il s'était tenu près de son apôtre; il lui avait donné de confirmer pleinement la doctrine qu'il prêchait, et il l'avait, pour cette fois, délivré de la gueule du lion; ce qui ramène la pensée de l'Apôtre sur la délivrance bien plus grande qu'il attendait du Seigneur, avec une entière certitude. Recevons, chers lecteurs, l'instruction que Paul nous donne par son exemple. Dans nos peines, de quelque nature qu'elles soient, et tout en réclamant le secours de Dieu, n'oublions pas qu'il est un mal plus grand que nul autre, à savoir le péché; mal dont nous devons chercher par-

(II Timothée 4 : 19-21.)

dessus tout la guérison, le seul aussi pour lequel nous puissions invoquer Dieu avec une parfaite assurance. Et comme le Saint-Esprit avait dit par la bouche de David : « Invoque-moi au jour de ta détresse, et je t'en délivrerai et tu m'en glorifieras » (Ps. **50** : 15), il met maintenant dans la bouche de Paul cette parole de reconnaissance : « A lui la gloire au siècle des siècles. Amen. »

4430. (19-21.) Après avoir fait saluer Priscille et Aquilas, ses amis de Corinthe et d'Ephèse maintenant retournés en Asie [4189], le souvenir de Paul se porte sur deux frères avec lesquels il devait s'être bien souvent rencontré chez Aquilas. L'un d'eux avait rempli jadis avec Timothée une même mission (Actes **19** : 22). Trésorier ou administrateur de la ville de Corinthe (Rom. **16** : 23), Eraste avait peut-être reçu de Paul l'invitation de venir le voir à Rome, mais, par une raison quelconque, il ne l'avait pas fait; peut-être aussi Paul rappelle-t-il simplement à Timothée que, lorsqu'ils quittèrent ensemble Corinthe la dernière fois [4084], Eraste y était demeuré au lieu de les accompagner à Jérusalem. Quant à Trophime, que nous avons vu avec Paul dans cette ville, trois ans avant la composition de cette lettre-ci, il paraît être resté près de l'Apôtre durant son emprisonnement de Césarée, et s'être embarqué pour Rome. Dans cette hypothèse, il serait tombé malade lorsque le vaisseau longeait les côtes de l'Asie Mineure (Actes **27** : 7); et comme il était d'Ephèse (**21** : 29), on l'aurait transporté à Milet, d'où Paul probablement n'avait plus eu de ses nouvelles. Timothée ne pouvait ignorer ce fait, vu la proximité de Milet et d'Ephèse. Si donc Paul lui en parle, c'était comme au sujet d'Eraste, non pour le lui apprendre, mais pour achever le tableau de la solitude où il se trouvait; car c'est après cela qu'il renouvelle son invitation, suppliant Timothée de partir avant l'hiver. Paul savait par expérience que la navigation était périlleuse à l'approche de cette saison.

4431. Suivent les salutations que les frères de Rome envoyaient à Timothée, bien qu'il leur fût inconnu de visage. Mais c'était l'enfant chéri de Paul, un compagnon de son apostolat, un fidèle ministre du Seigneur; cela suffisait pour qu'ils l'aimassent sans le connaître. Quatre d'entre eux seulement sont nommés : trois frères et une sœur, convertis peut-être depuis que Paul était à Rome, car ils ne se trouvent pas au nombre de ceux qu'il saluait dans sa lettre écrite de Corinthe (Rom. **16** : 3-16). Quoi qu'il en soit, il paraît bien que, si les frères de Rome avaient manqué de courage lors de la comparution de

(**II Timothée 4** : 22. **Colossiens 1** : 1. **4** : 10-14.)

Paul devant l'empereur, homme redoutable, il faut le dire, ils ne l'avaient pas cependant abandonné tout à fait. Puis, comme Luc le marque dans le livre des Actes, on voit par ceci, que Paul n'était pas gardé si étroitement qu'il ne pût recevoir ceux qui allaient vers lui (Actes **28** : 30).

4432. (22.) Un mot enfin sur le double vœu par lequel Paul termine sa lettre. Ce qu'il souhaite à Timothée, c'est « que le Seigneur soit avec son esprit; » et ce qu'il demande pour lui et ses alentours, c'est « que la grâce soit avec eux. » Jésus et sa grâce : là est le souverain bien! Jésus, dans l'âme de chaque fidèle, et sa grâce pour cimenter l'union entre tous, comme pour les consoler et les sanctifier, après les avoir réconciliés avec Dieu! Je passe rapidement sur ces idées, qui ne se présentent pas ici pour la première fois; mais ce ne sera pas sans inviter mes lecteurs à en faire de nouveau l'objet de leurs sérieuses méditations.

—

ÉPITRE AUX COLOSSIENS.

CCCXXVIII. — **Données historiques; partie dogmatique de l'épitre.**

4433. Après nos deux précédentes Etudes, nous ne devons pas nous étonner de trouver ici Timothée à côté de son père en la foi (**1** : 1), ni de voir Marc (**4** : 10) parmi ceux qui partageaient maintenent la captivité et les travaux de Paul (2 Tim. **4** : 11). Peut-être le serez-vous davantage de la mention qui est faite de Démas (14), malgré ce qui est dit de lui 2 Tim. **4** : 10. Mais, outre que ce peuvent être deux personnages différents sous le même nom, serait-il fort étonnant que Démas, revenu à de meilleures pensées, eût regagné Rome, et précisément dans la société de Timothée, celui-ci ayant dû traverser Thessalonique, s'il fit son voyage par la voie de terre, voie qui, en ces temps-là, n'était pas toujours la plus longue? Avec Timothée et Marc, ces deux anciens compagnons d'œuvre de Paul, nous avons de plus Aristarque et Luc (10, 14), qui l'avaient l'un et l'autre suivi de Césarée à Rome (Actes **27** : 2); puis un nommé Jésus, appelé aussi Justus (11), né Juif comme Marc. C'est d'ailleurs en cet endroit qu'on voit ce que j'ai dit précédemment, savoir que Marc était cousin de Barnabas, et que Luc était médecin. Quant à Paul, il est évident

(**Colossiens 2** : 1. **1** : 3-7. **4** : 7.)

qu'il se trouvait encore prisonnier à Rome lorsqu'il écrivit cette lettre.

4434. (13.) Colosses était une ville de Phrygie ayant dans son voisinage Laodicée (aujourd'hui Lattaké) et Hiérapolis. Paul avait traversé deux fois cette province : la première fois, lorsqu'il alla d'Iconium en Galatie (Actes **16** : 6); la seconde fois, quand il parcourut de nouveau cette contrée pour y affermir les disciples (Actes **18** : 23). Mais dans son premier voyage, l'itinéraire qu'il suivait lui fit laisser Colosses assez à gauche, vers le sud-ouest, et le but même de son second voyage explique très bien qu'il ait encore passé cette ville sans y entrer. La certitude de ce fait résulte d'ailleurs de ce que Paul assimile les Colossiens à ceux de Laodicée et d'autres lieux (**2** : 1), qui ne le connaissaient pas personnellement. Cependant, l'Eglise de Colosses n'était pas étrangère au ministère de l'Apôtre, car elle avait eu pour fondateur un de ses disciples, Phrygien converti par sa prédication. Il se nommait Epaphras (**1** : 3-7), et il s'était rendu à Rome, soit afin de partager la captivité de l'Apôtre, soit pour l'informer de l'état des Eglises de Colosses et du voisinage, qui avaient un pressant besoin d'exhortations apostoliques. Ce fut là ce qui donna naissance à la lettre que nous avons sous les yeux.

4435. La ressemblance entre cette épître et l'épître aux Ephésiens est tellement frappante, que tous l'ont remarquée. On en a conclu qu'elles ont dû être écrites dans le même temps; et à cause de ce qu'on y lit sur Tychique, comparé à Ephésiens **6** : 21, 22, on a pensé que les deux lettres avaient été expédiées ensemble (**4** : 7), par le même messager. Mais, quant à ce dernier point, la mission particulière que Tychique avait auprès de l'Eglise de Colosses, rentrait dans sa mission générale auprès des Eglises d'Asie, mission qui datait, je pense, de plusieurs mois avant que Paul écrivît aux Colossiens, savoir, lorsqu'il expédia par Tychique sa lettre dite aux Ephésiens [4346]. Quant à la ressemblance entre les deux épîtres, il suffit, pour l'expliquer, de comprendre que, tout en écrivant une lettre particulière aux Colossiens, Paul n'a pas voulu marquer une trop grande différence entre eux et les autres frères d'Asie; puis, s'il avait gardé une copie de sa circulaire (l'épître aux Ephésiens), il ne lui a pas été difficile de l'abréger, sans compter qu'à défaut de cela, il n'a sûrement pas été difficile au Saint-Esprit de lui remettre en mémoire ce qu'il lui avait inspiré plusieurs mois auparavant. Du reste, il s'en faut de beaucoup, comme nous allons le voir, que cette épître soit un simple abrégé de la précédente : non-seulement les mêmes pensées y revê-

tent un caractère particulier, résultant des circonstances de l'Eglise de Colosses, mais encore il s'y trouve bon nombre d'idées entièrement nouvelles.

4436. (1 : 1, 2.) Sans répéter ce que j'ai dit ailleurs sur l'espèce de formule qui ouvre chacune des épîtres de Paul, je veux pourtant prier mes lecteurs de ne pas s'habituer à les lire avec distraction. Ce sont de graves paroles, soit en ce qu'elles nous rappellent les titres de Paul à notre confiance, car nous avons en lui un envoyé de Jésus-Christ, par un effet de la volonté de Dieu; soit en ce qu'elles nous invitent à examiner si nous pouvons réellement nous approprier ce que l'Esprit du Seigneur écrit par son ministère. Ce n'est pas à tous les habitants de Colosses que Paul adresse sa lettre, mais « aux saints et aux frères. » Par ces expressions, nous avons vu qu'on entendait généralement tous ceux qui professaient la foi en l'Evangile; mais il y a ici (comme Eph. 1 : 1), un mot qui me paraît restreindre la signification générale des deux premiers. C'est aux saints et *fidèles* frères dans le Christ, que Paul va parler : c'est donc également à nous, si nous sommes sanctifiés par l'Esprit et si nous marchons fidèlement dans la foi en Jésus-Christ.

4437. (3-8.) Cette lettre n'aurait pas deux fois la signature de Paul (1 : 1; 4 : 18), que nous l'y reconnaîtrions dès les premières lignes. LA FOI, L'AMOUR, L'ESPÉRANCE! Avez-vous remarqué ces trois mots, que j'ai appelés, je crois, la devise de notre apôtre, mais qui sont plutôt celle de tout l'Evangile? La *foi* en Jésus-Christ, avec ses deux filles jumelles, si j'ose ainsi dire : l'*espérance* des biens éternels, et la *charité* envers tous les saints. Ne remarquez-vous pas encore l'effusion de gratitude qui sort du cœur de Paul, à raison des grâces que Dieu avait répandues sur les Colossiens? Enfin, après avoir lu ces versets, ne vous sera-t-il pas toujours plus démontré que le vrai, le seul moyen de porter des fruits de justice et de sainteté, c'est de croire en la grâce de Dieu, selon sa Parole, puisque l'Esprit qui a dicté cette Parole est aussi celui qui répand l'amour dans les cœurs (Rom. 5 : 5).

4438. (9, 10.) Quelles que soient néanmoins la foi, l'espérance et la charité qui nous animent, nous avons besoin de faire des progrès dans la connaissance de la volonté du Seigneur Jésus-Christ. On s'en croit beaucoup trop vite suffisamment instruit. Il ne s'agit pas ici d'une connaissance textuelle et toute mécanique, mais d'une intelligence spirituelle, grâce de Dieu qui est à l'origine de toutes les autres (Luc 1 : 77), et dans laquelle nous devons aller croissant. La connaissance

(Colossiens 1 : 11-14.)

de la volonté du Seigneur est absolument nécessaire pour que nous nous conduisions d'une manière digne de lui, pour que nous fassions ce qui lui est agréable et pour que nous portions du fruit en toute bonne œuvre, ce à quoi nous devons certainement nous sentir appelés, si nous sommes du nombre des saints et des fidèles. Après cela, croître dans la connaissance de sa volonté, c'est croître dans la connaissance même de Dieu, et dans cette connaissance de Dieu qui est la vie éternelle (Jean 17 : 3). Les profondeurs de l'essence divine nous échappent; ou plutôt l'essence de Dieu est d'être une volonté souverainement libre, et non moins souverainement sainte et pleine d'amour. Savoir ce que Dieu a fait, et surtout ce qu'il *veut*, c'est le connaître mieux que si nous pouvions nous plonger dans l'océan de son infinie grandeur. Cela étant, prions, comme Paul le faisait, pour que nous soyons remplis de la connaissance de sa volonté, et employons-y, avec zèle, tous les moyens qu'il nous offre dans sa Parole.

4439. (11-14.) Deux grâces, outre cela, nous sont également indispensables : la force et la reconnaissance. La force, pour persévérer dans la vie sainte des enfants de Dieu, avec patience et avec joie, au milieu des difficultés, des tentations, des opprobres, des souffrances sans nombre qui assaillent les disciples de Jésus-Christ; puis, la reconnaissance, par laquelle seule on est capable d'adorer le Père en esprit et en vérité. La première de ces grâces est le produit immédiat de la glorieuse puissance du Seigneur. Hélas! faibles comme nous le sommes en présence d'une tâche surhumaine, nous ne saurions trouver notre force ni en nous, ni en nos frères. La faiblesse nous poursuit jusque dans la prière et dans la lecture du livre de Dieu. Il faut donc, en tout état de cause, que la grâce du Seigneur vienne au secours de nos infirmités. Quant à la reconnaissance, elle résulte naturellement de la foi en l'Evangile et de la contemplation de l'amour merveilleux qui de toutes parts y éclate. Voyez en effet, ô vous qui croyez! Vous aviez pour héritage la colère de Dieu, et il vous a mis en état d'avoir part à l'héritage des saints dans la lumière! Vous étiez sous la puissance de Satan, le prince des ténèbres, et Dieu vous a transportés dans le royaume du Fils, objet de son amour! Et, si d'esclaves vous êtes devenus libres, considérez quel est celui qui a payé votre rançon; considérez le prix qu'il a livré pour cela; pesez ce mot, ce beau mot de PARDON, qui vous dit, non-seulement que vos péchés sont tenus pour acquittés, mais qu'ils le sont *par don*, gratuitement, et qu'en *pardonnant*, Christ *se donne!* Oui, considérez toutes ces choses,

(Colossiens 1 : 15-20; 21-23.)

et si votre cœur ne se porte pas vers le Seigneur dans un élan d'adoration et de reconnaissance, ne dites pas que vous avez la foi!

4440. (15-20.) Voyez ensuite la suprême grandeur de Celui qui nous a rachetés et nous a procuré le pardon de nos péchés, au prix de son sang. Il est l'image du Dieu invisible, ou celui par qui Dieu s'est fait voir (Jean 14 : 9). Engendré avant toute création, ce que peut signifier le texte, il est le premier-né ou le chef de toute la famille des êtres créés, famille au milieu de laquelle il a daigné prendre place par son incarnation. Il est le créateur de toutes choses, sans en excepter aucune, ni dans le ciel, ni sur la terre, tout ayant été créé par son moyen et pour lui (Jean 1 : 3). Pour lui, qui est Dieu au-dessus de toutes choses (Rom. 9 : 5), par conséquent le Dieu éternel, Jéhovah, dans l'unité avec le Père et le Saint-Esprit, puisqu'il est avant toutes choses et que toutes choses subsistent par lui ou en lui. Et afin que de toute manière il tienne le rang que lui assigne sa nature divine, il est la tête du corps, le chef de l'Eglise, occupant la première place dans la famille des ressuscités, après avoir été le plus illustre des morts. Pour résumer en un seul mot ce qu'il est, ajoutons avec l'Apôtre, qu'en lui, Fils de l'homme, toute la plénitude, l'ineffable perfection de Dieu, a bien voulu habiter; comme elle était en lui, Fils de Dieu, avant qu'il descendît de sa gloire. Dieu était donc en Christ, réconciliant le monde avec lui-même. Je dis le monde, comme Paul le fait ailleurs (2 Cor. 5 : 19), mais en observant qu'il dit ici : « Les choses qui sont dans les cieux et non pas seulement celles qui sont sur la terre. » Cette parole a bien quelque obscurité; mais ce qui demeure parfaitement clair, c'est que Jésus, le Fils de Dieu, le Seigneur, a signé de son sang le traité de paix entre le Père et ses élus. Rien ne saurait donc être plus assuré que leur pardon; rien à la fois de plus légitime et de mieux fondé que leur espérance.

4441. (21-23.) Les Colossiens, récemment sortis du paganisme, devaient sentir d'autant plus vivement la grâce qui leur avait été faite; car, en ce qui concerne le royaume des cieux, ils étaient d'origine étrangère. L'Apôtre cependant ne fait qu'indiquer cette idée, pour insister sur un fait plus grave et qui nous touche aussi bien qu'eux. Nos pensées, nos désirs, nos affections, ce que Paul appelle notre entendement, toute notre âme en un mot, par l'effet d'une corruption innée ou des œuvres mauvaises, est en hostilité permanente contre Dieu. Pour opérer la réconciliation, le Fils de Dieu, celui par qui et pour qui sont toutes choses, a revêtu notre nature, afin de pouvoir

(Colossiens 1 : 24-29.)

mourir à notre place ; et il a si complétement expié nos péchés, il a si parfaitement renouvelé notre être, que nous nous trouvons maintenant saints, sans défauts et irréprochables devant lui, « si du moins, dit l'Apôtre, vous demeurez dans la foi. » Ni le pardon, ni la sainteté ne sont possibles sans cela. Mais qu'est-ce que cette foi qui sauve infailliblement? C'est une foi fondée en Jésus-Christ, une foi ferme, une foi pleine d'espérance, car elle a pour objet la Bonne Nouvelle prêchée dans le monde par les envoyés du Sauveur, et par Paul en particulier.

4442. (24-29.) Cette foi ferme et pleine d'espérance, combien les paroles de l'Apôtre n'étaient-elles pas propres à la consolider dans le cœur des Colossiens ! Sa carrière avait été toute semée de tribulations. Les liens qui le retenaient captif à cette époque n'étaient pas ce qu'il avait enduré de plus terrible; toutefois, il comptait probablement alors quatre années de prison, et pour un homme de son caractère ce n'était pas une faible épreuve. N'importe; ce qui l'avait mis dans les liens, c'était son amour pour les âmes, en sorte que sa captivité était un sceau mis à ses prédications. Si donc Christ était mort pour sauver son Eglise, Paul à son tour souffrait pour la rassembler, et son martyre même prêchait le grand mystère de la miséricorde éternelle du Père envers les nations. Par tous ces motifs il se réjouissait de ses souffrances, et sa joie, comme ses souffrances mêmes, ne devait-elle pas être en encouragement aux fidèles ? Mais, ce mystère dont il vient de parler, ce mystère caché dès les siècles et maintenant révélé aux saints, en quoi consiste-t-il donc? « Christ en vous, » dit l'Apôtre. Dans le paragraphe précédent, il avait rappelé l'œuvre de réconciliation accomplie par Jésus-Christ « en son sang, » et il nous l'avait ainsi montré mourant *pour nous*. Maintenant, il nous le montre vivant *en nous*. Ce sont les deux pôles du salut, appelés ailleurs, l'un la *justification*, l'autre la *sanctification*, grâces qui découlent toutes les deux de la foi en Jésus-Christ. Ainsi donc, Jésus-Christ habitant dans nos cœurs, naturellement si charnels et si enveloppés de ténèbres ! Jésus-Christ l'espérance de la gloire éternelle ! Jésus-Christ annoncé aux pécheurs, afin d'amener toute âme à la perfection ! Tel est le mystère que l'Evangile nous révèle. Ah ! certes, la prédication de ce mystère vaut bien la peine qu'elle occasionne, et celui qui combat dans l'intérêt de cette vérité, peut compter que la puissance du Seigneur ne manquera pas de déployer en lui son efficace, comme l'apôtre Paul en avait fait l'épreuve.

(Colossiens 2 : 1-3; 4-23.)

4443. (**2 : 1-3.**) « Je veux que vous sachiez combien je souffre, afin que vous soyez consolés ! » Le rapprochement de ces idées peut sembler étrange, et toutefois l'expérience a confirmé cette parole du Saint-Esprit. Lorsqu'une Eglise voit ses fidèles conducteurs persécutés pour la cause de la vérité, il y a de la douleur dans les âmes, mais les consolations s'y multiplient. On sent le besoin de se serrer les uns près des autres et de s'aimer d'autant plus qu'on est plus haï du monde : c'est alors qu'il se fait de grands progrès dans la connaissance des mystères de Dieu et dans la certitude de la foi. Le mot « mystère » reparaît ici, mais avec une application différente de tout à l'heure. Là, c'était le mystère de notre union avec Christ par la foi, selon les plans de la miséricorde divine, plans cachés pour un temps et maintenant révélés; ici c'est le mystère de la nature divine, savoir de la nature « de celui qui est Dieu et Père, et du Christ, en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la connaissance. » C'est par ces derniers mots que Paul entame ce qu'on regarde comme le sujet principal de sa lettre, et ils signifient que Jésus-Christ étant la source et la vivante expression de toute vraie connaissance et de toute vraie sagesse, le pécheur irrégénéré en est nécessairement dépourvu; tandis que celui qui croit en Jésus-Christ possède la sagesse, de même que l'acquéreur du champ où le trésor était caché, devint aussi propriétaire du trésor (Matth. **13 : 44**).

4444. (**4-23.**) Paul, averti par Epaphras que de graves erreurs menaçaient de se répandre dans les Eglises de Colosses et du voisinage, vient y opposer la parole puissante du Saint-Esprit. Ces erreurs paraissent avoir été de trois sortes : des erreurs philosophiques, des erreurs judaïques et des erreurs ascétiques. De tout temps, l'idolâtrie des Phrygiens avait aimé à s'entourer de mystères, et leurs dispositions naturelles les portaient aux spéculations subtiles de la dialectique, ou, dirai-je, aux rêveries de l'imagination. Or on pense que les Juifs hostiles à l'Evangile, profitant de cette circonstance et se gardant bien d'ailleurs d'attaquer ouvertement les convictions nouvelles des Colossiens, qu'ils voyaient trop affermis, avaient cherché à les détourner de la simplicité de la foi, comme cela était arrivé chez les Galates, mais d'une autre manière. On croit en particulier qu'ils essayaient de rehausser dans les esprits les anciennes ordonnances de la loi, en alléguant que le Dieu qui avait parlé par Moïse était supérieur à Jésus-Christ, quelque éminent que fût celui-ci. Et comme il n'y avait pas moyen d'amener les Colossiens à chercher leur salut dans

(Colossiens 2 : 4-7.)

l'accomplissement de la loi, ils se rabattaient à leur recommander certaines pratiques de dévotion, les leur présentant comme une sainteté supérieure, ajoutée à la sainteté commune et vulgaire; c'est ce que j'ai appelé des erreurs ascétiques.

4445. En relisant les deux premières pages de l'épître, vous remarquerez que les paroles de Paul s'adaptaient admirablement à la situation, et qu'elles combattaient l'erreur avant même de l'avoir signalée; car voici à quoi elles reviennent : Il y a une connaissance sublime dans laquelle nous devons faire de constants progrès; c'est la connaissance de la volonté de Dieu, la connaissance même de Dieu en Jésus-Christ. Il y a des mystères; mais ces mystères, révélés par la Parole de Dieu, sont encore plus remplis de consolations et d'espérances que d'obscurités. Ne les tenons pas pour des vaines chimères, car ils ont leur corps et leur réalité en Jésus-Christ, l'image du Dieu invisible, le Créateur de tout ce qui existe. Il porte en lui tous les trésors de la sagesse et de la connaissance de Dieu : qui croit en lui, jouit de cette sagesse, en même temps qu'il obtient l'entière rémission de ses péchés. Enfin la vie chrétienne, vie de Christ lui-même habitant en nous, est une vie de foi, d'espérance et d'amour; et là où ces trois choses se trouvent, il ne reste pas de place pour de vaines pratiques de dévotion. C'est-à-dire que si quelqu'un croit de tout son cœur en Jésus-Christ, il n'a que faire des élucubrations de la philosophie, ni des observances du formalisme, ni des raffinements d'une prétendue sainteté supérieure à celle du commun des fidèles. On dit que la meilleure manière de réfuter l'erreur, c'est d'établir la vérité : vous voyez que, sous la conduite du Saint-Esprit, l'Apôtre suit bien cette sage méthode. Cependant il est souvent nécessaire d'ajouter une réfutation plus directe.

4446. (4-7.) « Or je dis ceci, afin que personne ne vous trompe par de faux raisonnements avec des discours séduisants. » Notre cœur, plein de mal, se laisse plus facilement gagner par le sophisme que convaincre par une saine argumentation; et si aux sophismes on sait joindre des discours qui flattent nos passions, on nous mène où l'on veut. En religion, comme ailleurs, c'est l'histoire d'une foule d'aberrations, et nous allons voir quel est le moyen de nous prémunir contre ces funestes influences. Il paraît que l'Eglise de Colosses n'était que menacée, car l'Apôtre rend un beau témoignage à l'ordre qui y régnait et à la fermeté de sa foi. Mais il ne faut pas attendre d'être atteint pour se mettre en garde. Or, la meilleure défense contre toute espèce d'erreurs, c'est « de marcher en Jésus, le Christ, le Seigneur,

tel qu'on l'a reçu; » c'est de se tenir en défiance des idées nouvelles, de celles surtout qui nous présentent l'Evangile sous un aspect différent de celui qui donna la paix à notre âme, et voudraient nous faire entrer dans une voie qui ne fût pas celle de notre conversion. Ce n'est pas que nous n'ayons à faire des progrès en lumières, en sainteté, en assurance; mais l'extension des racines d'un arbre est la condition indispensable de son accroissement, et nul édifice ne peut s'élever solidement que sur les fondations qui le soutiennent. En conséquence, nous devons nous affermir et nous développer dans la foi, telle qu'elle nous a été donnée. C'est en Christ que nous avons à nous enraciner toujours plus; en lui que nous devons nous édifier; et quelle bénédiction, que sa grâce suffise à tout ce dont notre âme a besoin!

4447. (8-23.) Si, au lieu de cela, nous cherchons dans la philosophie ou dans les inventions de la sagesse humaine, le complément prétendu de nos connaissances morales et religieuses; si nous pensons devoir ajouter l'observance de certaines cérémonies à la profession de notre foi, et corroborer notre salut par certains actes arbitraires d'humilité et de mortifications non ordonnées, nous retournons en arrière, vers une religion tout humaine, et nous nous dépouillons de Jésus-Christ en voulant nous revêtir d'autre chose que de sa pure grâce. Voyez en effet ce que l'Apôtre dit de la philosophie : elle n'est qu'une déception (8). Les systèmes philosophiques se détruisent les uns les autres, et malgré les prétentions des philosophes, aucun d'eux n'a jamais pu rendre compte des mystères du temps et de l'éternité. Institutions humaines, éléments du monde, la philosophie ne saurait valoir mieux que les philosophes, et les philosophes sont tous de pauvres pécheurs, « ennemis de Dieu par leur entendement, dans leurs œuvres mauvaises, » étrangers par conséquent à la vérité et incapables de la découvrir. En est-il un seul qui puisse nous donner ce que nous donne Jésus-Christ, à ne parler que de ses leçons? En est-il un seul, surtout, qui puisse mourir *pour nous*, comme l'a fait Jésus-Christ devenu homme, et vivre *en nous*, comme le fait Jésus-Christ, parce qu'il est Dieu?

4448. Voyez ensuite ce que dit l'Apôtre des observances cérémonielles (16-20). Il ne pouvait parler de celles que l'obscurcissement de la foi introduirait plus tard dans l'Eglise, au mépris des enseignements les plus clairs de l'Evangile; mais ce qu'il dit des cérémonies du culte juif s'applique avec bien plus de force aux cérémonies d'in-

(**Colossiens 2** : 8-23.)

vention moderne. La différence entre les animaux purs et impurs, les fêtes, les nouvelles lunes, le sabbat, se fondaient sur l'institution divine; ce n'étaient toutefois que l'image de l'avenir, une religion élémentaire, et une religion de ce monde au prix de la foi qui est en Jésus-Christ. Retourner de lui à ces éléments, c'était lâcher le corps pour l'ombre, descendre du ciel pour revenir sur la terre ; et que dirons-nous s'il s'agit de cérémonies qui ne viennent pas de Dieu? Or, il en est de telles, dans les Eglises même qui ont répudié les erreurs du romanisme.

4449. Voyez enfin ce que dit l'Apôtre de certain culte qu'on offrirait aux anges par une sorte d'humilité, comme si l'on n'osait pas aller à Dieu directement (raison qu'allèguent les catholiques pour justifier leur recours à l'intercession des saints) (18); voyez ce qu'il ajoute sur cette autre humilité qui, pour rendre l'obéissance plus parfaite et plus méritoire, veut faire au delà de ce que Dieu commande et s'abstenir de ce qu'il n'a pas défendu! (21-23.) Volonté propre! s'écrie Paul; témérité de pensée! chemin de la corruption! Oui; et la Parole de Dieu est ici d'une vérité particulièrement frappante. Rien n'est plus orgueilleux qu'une fausse humilité, et rien n'est plus faux que l'apparente humilité d'un culte arbitraire, tout composé de pratiques ascétiques. S'imposer à soi-même une loi qu'on estime plus haute et plus sainte que la loi de Dieu ! en d'autres termes, aspirer à une sainteté plus sainte que celle dont Dieu nous a donné le patron dans les Ecritures ! c'est l'enflure la plus effrayante d'un entendement tout charnel, et l'expérience prouve qu'on n'aboutit souvent par là qu'à une plus grande dépravation de cœur et de mœurs. Nous, chrétiens évangéliques, nous ne connaissons que par ouï-dire les fruits empoisonnés des prétendues austérités de certains ordres religieux et de certains dévots de l'Eglise romaine ; mais ceux qui ont vu les choses de près affirment avec Dieu que, « par l'abus, elles sont toutes à la corruption. » Or, bien qu'à un moindre degré, l'on en peut dire autant des voies mystiques dans lesquelles marchent bon nombre de protestants.

4450. Si, par les motifs que je viens de développer, nous devons être sur nos gardes contre la philosophie, contre le formalisme et contre une fausse spiritualité, nous le devons encore à d'autres titres. D'abord, quant à la philosophie, celle qui ne conduit pas à Jésus-Christ ne peut être que fausse dans sa base, par la raison que toute la plénitude de la divinité « habite en lui corporellement » (8, 9). Il est à

la fois Dieu et homme : sa doctrine est également divine et humaine. Or il est clair qu'un système religieux et moral qui laisse Christ en dehors de ses données et de ses déductions, prétendrait vainement à nous éclairer sur Dieu et sur nous-mêmes. Et, supposé qu'un philosophe trouvât le moyen d'arriver à Jésus-Christ et à la rédemption par l'unique voie de la dialectique ou du raisonnement (ce qui me paraîtrait bien extraordinaire, vu qu'un fait ne se raisonne pas mais se constate), que nous donnera ce philosophe, dont la Bible ne nous mette pas en possession? Par Jésus, tel que l'Ecriture nous le révèle, par Jésus « nous sommes accomplis » (10), dit l'Apôtre. « Il nous a été fait de la part de Dieu, sagesse, justice, sanctification et délivrance » (1 Cor. 1 : 30); de sorte que, s'il a tout accompli pour nous sur la croix par son sang, il accomplit tout en nous, dès le ciel, par son Saint-Esprit. C'est pourquoi Christ est et doit être toute notre philosophie.

4451. Que dis-je? notre philosophie! Christ n'est pas un système, une théorie, un livre, un auteur qui ne peut qu'exposer ses idées, sans trop savoir ce qu'en feront ses disciples; Christ est une puissance, et la puissance suprême (10). Si nous croyons en lui, c'est que nous fûmes circoncis en lui, d'une circoncision spirituelle et divine, qui consiste dans le dépouillement du corps des péchés de la chair ou dans la nouvelle naissance. Notre baptême, à quelque âge que nous l'ayons reçu et sous quelque forme qu'on nous l'ait administré, est devenu le symbole d'une sorte de sépulture et de résurrection, semblables à la mort et au relèvement de Jésus-Christ (11, 12). Nous étions morts dans nos offenses, dépourvus de toute vie spirituelle et incapables de nous la rendre; incirconcis de cœur, notre corruption naturelle nous plaçait en dehors du peuple de Dieu; or, ce qu'on ne saurait attendre d'aucune philosophie ni d'aucune forme religieuse, nous l'avons trouvé en Dieu, qui nous a fait vivre par notre communion avec Christ, nous ayant pardonné toutes nos offenses (13). Il y avait contre nous une stipulation positive, une loi qui nous condamnait; avec cela, des ordonnances cérémonielles particulières au peuple juif, qui tenaient tous les autres peuples à distance. Eh bien! le Seigneur les a annulées, les ayant clouées à sa croix; car, par sa mort, il a tué tout ce qui mettait obstacle à notre rapprochement avec Dieu et avec son peuple. Bien plus, il a triomphé sur la croix de tout ce que le monde appelle faussement sagesse, puissance, force, richesse, grandeur, science, philosophie, religion, ayant mis à nu leur néant,

(**Colossiens 3** : 1-4.)

et proclamé que lui seul suffit à tout et à tous. Satan même, lui, le prince de ce monde et le père des vaines pensées de l'homme; Satan, couvert de honte, marche à la suite du triomphateur (14, 15).

4452. Quoi encore! Jésus-Christ n'est-il pas la tête du corps entier des élus de Dieu? (19.) N'est-ce pas son Esprit qui unit entre eux les membres de ce corps, et qui, pourvoyant à leur subsistance, pourvoit par cela même à l'accroissement de l'ensemble? Que font-ils donc les insensés qui se laissent détourner de lui, sous apparence de trouver une lumière plus vive, une assurance plus parfaite, une sainteté plus accomplie? Christ est une tête qui n'a pas besoin du corps pour vivre; mais nous, le corps de Christ, pouvons-nous croître ou seulement vivre, une fois séparés de lui? Enfin, si, par l'effet de notre union avec le Christ, « nous mourûmes avec lui quant aux éléments du monde » (20); si nous nous séparâmes ainsi de ce qui n'est que transitoire ou terrestre; ou, pour parler sans figure, si nous avons reconnu par la foi le néant de nos précédents systèmes de philosophie, l'insuffisance de notre culte formaliste, les piéges que recelaient nos velléités d'abstinences volontaires et nos inventions de pratiques religieuses, comment pourrions-nous y retourner de nouveau? Soit donc que nous considérions la nature des erreurs que le Saint-Esprit combat en cette partie des Ecritures, soit que nous portions nos regards sur Jésus-Christ et sur son œuvre, nous arrivons au résultat indiqué dans ce même chapitre, savoir que nous devons marcher en Jésus-Christ, le Seigneur, tel que nous l'avons reçu, étant enracinés et édifiés en lui, et affermis dans la foi qui nous fut enseignée, abondant en elle avec actions de grâces.

CCCXXIX. — Partie morale de l'épître.

4453. (3 : 1-4.) Il n'y a ni religion, ni philosophie qui n'aient leurs dogmes, et qui, de ces dogmes, ne déduisent une morale : c'est l'arbre portant son fruit, et le fruit ne saurait être meilleur que l'arbre. La morale évangélique diffère de toutes les autres, non-seulement par l'excellence divine de ses préceptes, mais encore par la base sur laquelle ils reposent, et par l'union bien plus intime qui existe entre eux et les vérités du salut. Le devoir y résulte de la foi, non d'une manière arbitraire, ni comme une simple conséquence logique; mais comme un fait sort d'un autre fait, qui est sa cause. Pour mieux dire, celui qui croit en Jésus-Christ de tout son cœur est sanctifié par sa

(**Colossiens 3** : 1-4.)

foi même : sa foi est une sainteté. Ce résultat moral provient de l'union que la foi établit entre l'âme du fidèle et Jésus-Christ, par la vertu puissante et sanctifiante de l'Esprit. C'est ce que nous voyons dans les premières lignes de ce chapitre. Si nous croyons, réellement et du cœur, qu'après avoir expié nos péchés Jésus-Christ s'est réveillé d'entre les morts et qu'il s'est assis à la droite de Dieu, non-seulement nous savons que, nous aussi, nous ressusciterons et régnerons éternellement avec lui; mais par le fait, nous sommes, dès à présent, comme ressuscités avec lui. Se convertir, c'est mourir quant au péché et quant au monde présent, pour vivre de la vie de Dieu en Jésus-Christ. Outre la vie apparente, extérieure, que nous continuerons de mener ici-bas : vie terrestre et matérielle, mais non charnelle; vie de combats, par cela même qu'elle est spirituelle; vie de misères, vie trop souvent languissante et désolée; outre cette vie, dis-je, nous possédons une autre vie qui est la vraie : vie ignorée des hommes de ce siècle, inappréciable aux sens, vie « cachée avec Christ en Dieu, » vie de prières et de saintes pensées, vie qui n'est pas sans activité extérieure, mais dont l'activité a pour force motrice tout un ensemble de sentiments qui la rendent vraiment spirituelle et céleste. Ainsi, « Christ est notre vie, » non-seulement parce qu'il nous a rachetés de la mort, mais parce qu'il vit en nous et que nous vivons en lui; comme aussi par la raison que le mobile de notre activité, c'est l'espoir de la gloire qui nous est réservée pour le moment de son retour. Cela étant, il va de soi-même que nos pensées habituelles sont « aux choses qui sont en haut et non à celles qui sont sur la terre. »

4454. Remarquez cependant que l'Apôtre ne dit pas : « Etant réveillés avec le Christ, vous cherchez sans le vouloir et comme machinalement ou instinctivement, les choses d'en haut; vous pensez de vous-mêmes et sans effort à ces choses et non à celles de la terre... » Il dit, sous forme d'exhortation et de commandement : « Cherchez... » « pensez... » (1, 2). En effet, si la morale évangélique sort du dogme, comme l'arbre sort de ses racines; si l'on peut dire des croyants, que l'arbre, étant devenu bon, le fruit sera bon nécessairement (Matth. **12** : 33), il ne faut pas oublier que la foi n'exerce pas sur nous une influence matérielle, ni en quelque sorte magique. Il s'agit donc ici de nécessité morale et non d'une autre. Ce n'est pas comme d'une rivière à laquelle on aurait creusé un nouveau canal, et qui est contrainte de s'y jeter parce qu'on a barré l'ancien. Affranchie de l'esclavage du péché, notre volonté est plus réelle que jamais. Avant

notre conversion, les commandements du Seigneur nous trouvaient rebelles, parce que notre volonté était asservie; maintenant, au contraire, ils nous trouvent tout disposés à les recevoir. Mais encore est-il que notre volonté a besoin d'être déterminée et à chaque instant dirigée. C'est ce que fait l'Esprit de Dieu par des paroles comme celles-ci : « Cherchez les choses d'en haut, où Christ est assis à la droite de Dieu; pensez aux choses d'en haut et non à celles de la terre. » C'est toujours la foi qui domine; car c'est par un effet de notre union avec Jésus-Christ qu'un commandement tel que celui-ci, par exemple, ne nous paraît point pénible. Les choses d'en haut, c'est l'Eternel Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit; c'est la sainteté sans tache, c'est le repos, c'est la consolation, c'est la gloire avec Christ et dans la société des élus. Les choses de la terre, c'est la vanité, le néant, la souillure. Croyez-vous cela, ô mes lecteurs? Alors, c'est avec joie que vous remplirez ce premier devoir, ce devoir fondamental de la vie chrétienne.

4455. (5-10.) Il ne vous sera pas difficile non plus d'entrer ici dans la pensée du Saint-Esprit. Au premier abord, son langage peut sembler étonnant. Il s'adresse à des hommes qui, par la foi, moururent et ressuscitèrent avec le Christ (**2** : 20; **3** : **1**); à des hommes dont la vie était cachée avec Christ en Dieu, ou plutôt dont Jésus-Christ même était la vie (**3** : 3, 4); et voilà qu'il leur parle comme à des irrégénérés, au moins on pourrait le croire. Mais s'il est vrai que l'impureté, l'avarice, la colère, la malignité, le mensonge sont des passions et des vices qui constituent l'homme terrestre, le vieil homme; s'il est vrai que le fidèle a crucifié la chair avec ses convoitises (Gal. **5** : 24); s'il est vrai, en conséquence, qu'il les a dévouées à la mort par l'efficace même de la nouvelle vie, de la vie du Christ qui lui a été communiquée; il est également vrai que les restes du vieil homme subsistent à côté de l'homme nouveau, et que c'est le propre de la foi, de porter à ce vieil homme, si vivace, des coups de plus en plus mortels. L'Apôtre fait très bien la différence entre « les fils de la rebellion, » objets de la colère de Dieu, et ceux qui sont renouvelés à l'image de Celui qui les créa. Chez les premiers, le mal domine, et le mal les tuera; chez les autres, le mal est blessé à mort, et il mourra. Mais il ne mourra pas de soi-même. Il faut que, déployant l'énergie de notre foi, nous le fassions mourir, nous l'ôtions absolument de devant nous, comme on se défait d'un cadavre même chéri (Gen. **23** : 4); il faut, lorsque certains désirs s'élèvent dans nos cœurs, lorsque

nous nous sommes laissés aller à l'emportement, lorsque nous avons permis à notre bouche des paroles offensantes, lorsqu'un mot contraire à la vérité nous est échappé, même dans ce qu'on appelle un mensonge innocent, il faut que nous ayons peur et horreur de ces insurrections du vieil homme contre l'Esprit de Christ qui est en nous, et que, par une prompte répression, le nouvel homme regagne avec calme et autorité la place qui lui appartient.

4456. (11-15.) Ce nouvel homme, le voici décrit à son tour. D'abord, si, au fond, le vieil Adam se retrouve le même en tous et partout, l'homme nouveau est aussi partout semblable à soi-même. Grecs, Juifs, barbares, Scythes, esclaves et libres; Chinois, Esquimaux, Anglais, Français, riches et pauvres, les fidèles portent tous l'image de Celui qui les créa. C'est le fait de leur union avec Christ, opérant une même œuvre en chacun d'eux, après avoir offert pour chacun d'eux un même sacrifice. En conséquence, tous les élus de Dieu, ses saints et ses bien-aimés, sentiront l'obligation qui leur est imposée de s'aimer et de vivre dans la paix. La première de ces pensées est plus développée que la seconde, et celle-ci se termine par ces mots : « Soyez reconnaissants. » — Examinons les détails de ce magnifique tableau.

4457. (12-14.) Nous avons ici une contradiction apparente fort semblable à celle de tout à l'heure. Là, c'étaient des régénérés qui devaient faire mourir en eux le péché; ici, se sont des saints qui doivent se supporter et se faire grâce mutuellement. Hélas ! de toutes manières donc, l'Ecriture nous rappelle que nous sommes des pécheurs, vivant au milieu d'autres pécheurs. Mais de même que l'amour de Dieu s'est montré premièrement en ceci, que, lorsque nous n'étions que pécheurs, Christ est mort pour nous (Rom. 5 : 8), notre amour pour nos frères, si nous sommes vraiment de ceux auxquels le Seigneur a fait grâce, se manifestera par des dispositions de miséricorde, de bonté, d'humilité, de douceur, de patience, de support et de pardon. Connaissant par expérience le profond malheur de ceux qui offensent Dieu; exercés à voir les fautes dans lesquelles nous tombons si souvent nous-mêmes; accusés par notre conscience de manquer chaque jour à quelqu'un de nos devoirs envers le prochain; pénétrés de l'immense miséricorde dont nous avons été les objets de la part du Père, comment ne serions-nous pas disposés à traiter nos frères avec la tendre bonté, avec la compassion pleine de persévérance dont nous avons besoin pour nous-mêmes? Comment, en particulier, nous

(Colossiens 3 : 14; 15.)

laisserions-nous aveugler par cet orgueil maudit, qui rend dur et irréconciliable?

4458. (14.) « Par-dessus toutes ces choses, revêtez-vous de l'amour, qui est le lien de la perfection. » Mais « toutes ces choses » ne sont-elles pas déjà de l'amour? et que peut-il y avoir « au-dessus » de la miséricorde, de la bonté, du support et du pardon? Il peut et il doit y avoir l'AMOUR, dit le Saint-Esprit. Par où il nous fait entendre qu'il ne suffit pas d'exercer les devoirs de la miséricorde, dans la pensée que nous avons besoin nous-mêmes de miséricorde et à raison de ce que Christ nous a fait grâce ; il faut que nous les exercions par amour pour nos frères et par une bienveillance absolument désintéressée, vrai caractère de l'amour que Dieu vous a témoigné dans la personne de son Fils. Voilà pourquoi l'Apôtre nous dit que l'amour est « le lien de la perfection, » ou le plus parfait des liens. La miséricorde, le support et le pardon supposent, nous venons de le voir, des maux à secourir, des défauts à supporter, des fautes à pardonner : ces exercices de la charité sont un lien sans doute, mais un lien entre des êtres imparfaits. La charité, dans ses éléments supérieurs, est comme le nœud de l'unité divine du Père, du Fils et du Saint-Esprit; c'est elle aussi qui fera des anges et des élus glorifiés une seule famille. La charité d'ailleurs, cet amour « qui vient d'un cœur pur, d'une bonne conscience et d'une foi sans hypocrisie ; » cet amour si admirablement décrit ailleurs par notre apôtre (1 Cor. 13), unit en un faisceau toutes les vertus chrétiennes en donnant à chacune d'elles sa véritable perfection. Qu'est-ce en effet que la franchise sans la charité, pour ne citer que cet exemple?

4459. (15.) « La paix de Dieu » peut s'entendre ou de la réconciliation avec Dieu (Rom. 5 : 1), ou de la sainte paix qui doit régner entre ses élus : deux idées qui se tiennent de très près. Je pense pourtant que c'est de la seconde qu'il s'agit ici. Nous qui croyons, nous ne formons tous qu'un seul corps, dont Jésus-Christ est la tête. Or, de même que les divers membres du corps humain ne se font pas réciproquement la guerre, il faut qu'il y ait pareillement harmonie entre tous ceux qui appartiennent à Jésus-Christ; non une paix apparente et de pure convenance, comme celle qui règne quelquefois entre les gens du monde, mais une paix cordiale, vrai fruit de l'amour que nous avons les uns pour les autres. Quant aux mots par lesquels l'Apôtre conclut ce paragraphe : « Soyez reconnaissants, » ils sont faciles à comprendre, pris isolément; mais beaucoup moins, si on

les envisage dans leur contexte. Egoïstes par nature, nous sommes, par nature aussi, des ingrats. Pénétrés de la pensée que tout nous est dû, même de la part de Dieu, nous avons encore plus de peine à apprendre l'action de grâce que la prière. Mais si nous sommes devenus de nouvelles créatures, nous sentirons ce que nous devons à Dieu pour son grand salut, sans compter les mille bienfaits qu'il y ajoute; nous sentirons aussi ce que nous devons à père, mère, instituteurs, amis, frères et sœurs en Christ; et si, par reconnaissance, nous aimons Dieu, par reconnaissance aussi nous aimerons nos frères : il y aura « une paix de Dieu » entre eux et nous. — Voici donc, en résumé, ce qui caractérise essentiellement le nouvel homme : la miséricorde, l'amour, la paix et la reconnaissance.

4460. (16.) Pour nourrir ces saintes dispositions, il faut que la Parole du Christ habite en nous, dit l'Apôtre, qu'elle y habite richement, qu'elle y habite en toute sagesse. La Parole du Christ, c'est, ou la Parole qui rend témoignage à Jésus-Christ, savoir les Ecritures tant de l'Ancien que du Nouveau Testament (Jean **5** : 39; **20** : 31); ou la Parole inspirée par l'Esprit de Christ, et ce sont encore ces mêmes Ecritures (1 Pierre **1** : 11). Il faut qu'elles habitent en nous, dans notre mémoire et dans notre cœur; qu'elles y habitent, et non pas qu'elles y fassent quelques rares et courtes apparitions. C'est un trésor dont il faut que notre âme tout entière s'enrichisse et où nous sachions puiser constamment « des choses vieilles et des choses nouvelles, » soit pour nous, soit pour autrui. Il le faut; car la vraie sagesse ne s'acquiert pas autrement. Les paroles de l'homme ne sont que vanité; mais la Parole du Christ est une parole de salut (Actes **13** : 26), une parole de grâce (Actes **14** : 3), une parole de réconciliation (2 Cor. **5** : 19), une parole de vérité (2 Cor. **6** : 7; Col. **1** : 5), une parole qui purifie et qui sanctifie (Jean **15** : 3; **17** : 17).

4461. Un autre moyen d'entretenir en nos cœurs la miséricorde, l'amour, la paix et la reconnaissance, c'est le chant des louanges de Dieu. Psaumes, hymnes et cantiques spirituels : plusieurs mots pour désigner au fond une même chose, selon les noms des chants sacrés usités alors dans le culte hébreu [1612]. Outre cette indication, qui autorise à penser que les Eglises fondées par les apôtres chantaient les Psaumes de David, ainsi que notre Seigneur l'avait fait lui-même (Matth. **26** : 30), il est à remarquer que la célébration des louanges de Dieu nous est présentée comme une manière de s'enseigner et de s'avertir mutuellement. La raison en est que les psaumes de la Bible

(Colossiens 3 : 17.)

sont pleins de doctrine et d'instructions morales. On en trouve dans les psaumes même qui ont pour objet principal l'adoration. C'est ce qu'oublient les hommes pieux qui, de nos jours, composent des cantiques pour les assemblées des frères. La louange de Dieu ou l'action de grâce doit sans doute s'y trouver en première ligne; mais rappelons-nous que la meilleure manière de le glorifier, c'est que nous portions des fruits de sainteté, et que, par là, tout psaume qui aura une tendance sanctifiante, sera doublement à la gloire du Seigneur.

4462. (17.) Que ce soit par nos œuvres surtout que l'Eternel aime à être loué, c'est ce qui résulte clairement des mots qui terminent les exhortations générales de l'Apôtre. Faire tout au nom du Seigneur Jésus semble au premier abord une chose impossible, et il est certain que nous ne saurions commettre le péché en son nom. Mais les actes vulgaires de la vie commune! peut-on mieux les faire au nom de Jésus? Oui; car nous avons lu ailleurs : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu » (1 Cor. **10** : 31). Cela revient à dire : Consacrez à Jésus-Christ votre existence, votre personne entière (Rom. **12** : 1), votre activité, votre cœur et vos lèvres; ne vivez pas pour vous-même, mais que ce soit lui qui vive en vous. C'est ainsi que vos paroles et vos actions les plus ordinaires acquerront une vraie sainteté.

4463. Il n'y a donc pour les fidèles rien qui soit indifférent. Leurs moindres actes sont comme les pierres d'un édifice sacré. Elles participent toutes à la sainteté de l'édifice et y occupent la place qui leur appartient. A l'intérieur des murs, il en est une multitude qu'on ne voit pas et qui ne servent que de garniture entre les blocs principaux; telles sont beaucoup de nos paroles et de nos actions; mais elles ne laissent pas de faire partie d'une vie sainte, quand, par la foi, nous vivons pour le Seigneur. Puis si nous faisons tout pour lui, ce sera de même par lui que nous rendrons grâces de toutes choses à notre Dieu et Père. L'Apôtre conclut ce paragraphe comme le précédent, en nous invitant à la reconnaissance : il s'agissait plus haut de la reconnaissance que nous nous devons les uns aux autres; il s'agit ici de la reconnaissance envers Dieu. Quel devoir plus naturel, et quel devoir plus oublié!

(**Colossiens 3** : 18-25. **4** : 1.)

CCCXXX. — **Partie morale de l'épître.** (Suite.)

4464. De ces exhortations générales, l'Apôtre passe à des exhortations plus particulières. Comme dans l'épître aux Ephésiens, il va traiter des devoirs de la famille. Je ne sais si mes lecteurs en sentent bien toute l'importance, au point de vue de la foi et de la gloire de Dieu. Il est des gens qui sont pleins de douceur, d'amabilité, de convenance dans leurs relations sociales; modérés, équitables, probes et irréprochables dans leur vie publique, et qui ne laissent pas de rendre malheureux les membres de leur famille. Si ces gens-là sont des mondains, rien n'est plus facile que de s'expliquer cette opposition ou ce contraste. Au dehors, ils se contiennent; à l'intérieur, ils se montrent tels qu'ils sont. En présence du monde, leur dieu, ils sont ce qu'aime le monde; loin de sa présence, ils redeviennent ce qu'ils aiment à être. Mais chez quelqu'un qui professe la foi en Jésus-Christ, cette manière d'agir est une contradiction palpable et un vrai scandale. On comprendrait mieux qu'il en fût de lui tout l'opposé du mondain; car, enfin, où doit-il être plus près de Dieu que lorsqu'il est dans le sein de la famille que Dieu lui a donnée, sous le toit qui abrite ses peines et ses joies les plus intimes, comme ses dévotions de tous les jours? Il est vrai toutefois que le chrétien n'a nulle part plus besoin de la grâce de Dieu. C'est là que les différences de caractère se font le plus sentir, que les exigences sont le plus impérieuses, qu'on est le plus jaloux de son autorité et le plus impatient de tout frein. Et puis, il faut le dire, comme on s'y gêne moins les uns pour les autres, c'est aussi là qu'on est le plus près de toutes sortes de chutes, si l'on n'y vit pas dans une communion très étroite avec le Seigneur. Etre attentif à ses devoirs de femme ou de mari, d'enfant ou de père, de domestique ou de maître, est donc un point important de la vie chrétienne.

4465. Il est à remarquer ensuite que l'Apôtre commence toujours par les devoirs de l'inférieur envers le supérieur : de la femme envers le mari, des enfants envers leur père, des domestiques envers leur maître; il en était ainsi déjà dans l'épître aux Ephésiens, et l'apôtre Pierre a fait de même. La raison en est que si les devoirs des inférieurs ne sont pas les plus importants, ils sont du moins les plus difficiles. Entendons-nous toutefois. A certains égards, il est plus facile d'obéir que de commander; la responsabilité est moins grande, et, une fois qu'on est entré dans les voies de la soumission, l'on

(Colossiens 3 : 18.)

trouve infiniment plus doux de subir l'autorité que de l'exercer. Mais ce n'est pas là, tant s'en faut, le goût de notre vieil homme. Nous sommes, par nature, enclins à secouer toute espèce de joug. Révoltés contre Dieu, nous portons dans nos rapports avec nos semblables l'esprit d'insubordination qui nous est propre. Il est donc nécessaire, avant tout, de prêcher le devoir à ceux pour qui le devoir est le plus onéreux. Après quoi je ne sais pas si, en y réfléchissant bien, on ne trouverait pas que le bon ordre dans la famille et la gloire de l'Evangile dépendent de la fidélité des inférieurs à leurs obligations, encore plus que de celle des supérieurs. Cela expliquerait encore la méthode suivie par le Saint-Esprit. Qu'un mari, qu'un père, qu'un maître conduise bien sa maison, c'est honorable assurément, et de bon exemple autant que bienfaisant; mais qu'une femme ou un homme soumis comme domestique ou esclave à la volonté d'autrui, volonté souvent capricieuse et tyrannique, ne s'écarte jamais de la ligne du devoir, c'est, ainsi que je l'ai dit ailleurs, ce qui est le plus propre à honorer l'Evangile [4025]; or cette observation s'applique dans une mesure peut-être encore plus grande aux enfants vis-à-vis de leurs parents, et aux femmes vis-à-vis de leurs maris.

4466 (3 : 18.) Sans passer en revue tous les devoirs de la vie domestique, le Saint-Esprit se borne, dans cette épître, comme dans deux précédentes, à proclamer les principaux de ces devoirs, en commençant par le devoir fondamental de la femme. Pierre avait dit : « Femmes, soyez soumises à vos maris » (1 Pierre 3 : 1); Paul : « Femmes, soyez soumises à vos maris comme au Seigneur » (Ephés. 5 : 22); ici : « Femmes, soyez soumises à vos maris, comme cela convient dans le Seigneur. » Voyez quel accord, au milieu de cette diversité. Je répéterai donc, à mon tour, qu'une femme pieuse ne cherchera jamais à usurper une autorité qui ne lui appartient pas. Loin d'abuser de la confiance que son mari lui accorde et de se prévaloir peut-être du peu de capacité de celui-ci, elle s'efforcera toujours de se tenir à sa place en relevant le plus possible celui qui, par la volonté de Dieu, est le chef de la famille. Car, dit l'Apôtre, « cela convient dans le Seigneur. » La femme a généralement plus que l'homme le sentiment des convenances; or il y a ici convenance, non pas seulement aux yeux du monde, mais encore aux yeux du Seigneur. Que celle donc qui désire plaire à Dieu se montre pleine de déférence envers son mari. Se soulever contre son autorité, serait se soulever contre le Seigneur lui-même.

(**Colossiens 3** : 19; 20.)

4467. (19.) La Parole de Dieu ne dit pas aux femmes d'aimer leurs maris; car, qui aimeront-elles, si elles ne les aiment pas? Pourquoi donc le dire au mari? Un mari chrétien pourrait-il bien ne pas aimer sa femme? Non; mais l'autorité dans la famille étant surtout entre ses mains, si cette autorité n'est pas réglée et tempérée par une grande et sainte affection, elle se tourne aisément en tyrannie. Supposez un mari chrétien ayant une femme qui ne l'aime pas (et c'est dire qu'elle n'est pas dans la foi), mais qui néanmoins lui est soumise : l'ordre et la bonne harmonie peuvent régner dans la maison, la grâce et la paix de Dieu y habiter et y porter à la longue leurs fruits. Supposez, au contraire, un mari qui n'aime pas sa femme, c'est-à-dire qui n'est pas dans la foi, et auquel pourtant sa femme demeure entièrement soumise : l'ordre qui régnera sera celui du despotisme, le bonheur sera banni de la famille, et qui dira la faible action que les principes de la piété pourront y exercer? En faisant même une troisième supposition, la plus favorable de toutes, celle d'un mari et d'une femme l'un et l'autre fidèles à Jésus-Christ, il se présente mille occasions où, comme dit l'Apôtre, le mari peut facilement se laisser aller à de l'aigreur s'il n'est pas animé d'une affection croissante pour sa compagne. Par cette affection, du reste, nous entendons toujours, non cet amour passionné qui ne saurait durer longtemps et encore moins s'accroître; mais une affection vraiment chrétienne, pure, sainte et dépouillée d'égoïsme, le plus, hélas! qu'il est possible au pauvre cœur humain. Représentez-vous un mariage où les deux époux rempliraient leurs devoirs tels que Dieu les prescrit dans sa Parole : là, soumission; ici, amour fidèle; n'est-il pas vrai que le Seigneur y serait grandement glorifié et que de précieuses grâces reposeraient sur la famille entière? Mais comme tout cela confirme ce que j'ai dit plus d'une fois à mes lecteurs au sujet des mariages mal assortis ! Ah ! qu'ils sont peu sur la voie du bonheur, ceux qui, en se mariant, n'ont pas à mettre en commun une même *foi*, une même *espérance* et un même *amour* pour le Seigneur !

4468. (20.) En me référant à ce que j'ai dit sur Ephésiens **6** : 1-3, j'ajouterai seulement que la considération principale qui doit déterminer les enfants à l'obéissance est celle que nous lisons ici. Le Seigneur leur ordonne d'obéir à leurs parents, et il déclare que « cela lui est agréable. » Tout acte de désobéissance de leur part est donc un péché; tandis que, par leur obéissance, ils glorifient Dieu. Quelquefois un enfant se demande ce qu'il peut faire à son âge pour la

gloire du Sauveur : il le sait maintenant. Mais c'est « à tous égards » qu'il doit obéir, remarquez-le bien ; non pas seulement dans ce qui lui est agréable et dans ce qui est le plus facile, non pas de temps en temps et à moitié. Pour mieux dire, l'obéissance est une disposition du cœur, bien plus que le simple accomplissement de certains ordres : ce n'est pas parce qu'on obéit qu'on est obéissant, mais c'est parce qu'on est obéissant qu'on obéit.

4469. (21.) En s'appuyant sur ce passage-ci et sur le passage parallèle de l'épître aux Ephésiens (6 : 4), plusieurs ont cru qu'il est interdit d'infliger aux enfants des châtiments corporels et en général d'user de rigueur dans l'éducation. Cependant, il est dit, au livre des Proverbes : « N'épargne pas la correction au jeune enfant. Si tu le frappes de la verge, il ne mourra pas. En le frappant de la verge, tu sauves son âme du séjour des morts » (Prov. 23 : 13, 14); et ailleurs : «Epargner la verge, c'est haïr son enfant; mais c'est l'aimer que de veiller à sa correction » (Prov. 13 : 24). Ces directions de la sagesse éternelle se concilient parfaitement. Jusqu'à ce qu'un enfant ait appris l'obéissance, qui est l'affaire du cœur, comme je viens de le dire, il faut agir avec lui par la contrainte; et, aussi longtemps qu'il est incapable de sentir le mal moral de ses fautes, il faut le lui faire sentir par des châtiments corporels. C'est dire que les injonctions de Salomon s'appliquent à l'éducation des « jeunes enfants; » tandis que celles de Paul s'appliquent à l'enfant déjà quelque peu développé. Si l'on ne dirige pas d'une main ferme le petit enfant, on se verra dans la nécessité d'employer avec lui les voies de rigueur à l'âge où elles ne peuvent qu'être funestes. Pour n'avoir pas écouté le Saint-Esprit parlant par Salomon, on se met dans l'impossibilité d'obéir à ce qu'il nous dit par Paul. Trop d'indulgence envers le petit enfant le gâte et laisse un libre champ au développement du mal dans son âme; trop de sévérité envers l'enfant qui commence à réfléchir peut le porter au découragement, dit notre épître. Or, un enfant qui se décourage n'écoute plus ni leçons, ni réprimandes; il devient même insensible aux petites faveurs qu'on voudrait lui faire de temps en temps.

4470. (22-25.) Les esclaves, comme les enfants, doivent obéir à tous égards à leurs maîtres. Obéir; c'est-à-dire, non pas seulement céder à la nécessité et aux menaces, mais soumettre et plier réellement leur volonté. « A tous égards, » est-il écrit, et non pas sur quelques points seulement, la Parole de Dieu supposant ici des maîtres chrétiens et par conséquent incapables d'ordonner l'immoralité.

(Colossiens 3 : 22-25.)

Et afin de soutenir les esclaves dans les difficultés de leur tâche, le Seigneur leur propose son héritage pour récompense. Tout entiers aux intérêts de leurs maîtres, le bien qu'ils contribuent à acquérir ou à conserver, passera de droit aux enfants de la famille; mais s'ils n'ont rien à prétendre dans l'héritage de leurs seigneurs selon la chair, il n'en est pas ainsi de celui que Jésus-Christ leur a acquis par sa mort. Il y a d'ailleurs une telle ressemblance entre ce passage-ci et le passage correspondant de l'épître aux Ephésiens (6 : 5-9), que je me borne à y renvoyer les domestiques pieux entre les mains de qui ces Etudes peuvent être parvenues; et je fais remarquer à mes autres lecteurs, qu'on peut avoir à prendre ici des leçons, lors même qu'on ne serait pas, proprement, dans la domesticité. Celui qui est sous la dépendance d'autrui, en qualité d'employé, d'instituteur, de commis, ne doit-il pas obéir aussi à tous égards, dans les conditions de sa place ou de ses fonctions, obéir de bon cœur, obéir comme au Seigneur?

4471. Je viens de tracer le mot de domestique, et je veux le reprendre, pour dire, encore une fois, combien tout ceci s'applique aux domestiques de nos jours, non moins qu'aux esclaves des temps passés et à ceux des pays où l'esclavage règne encore. Tandis qu'un esclave appartient à son maître sans que ses propres convenances aient été le moins du monde consultées, le domestique, tel que l'a fait l'influence de l'Evangile sur les lois et sur les mœurs, le domestique sert les maîtres au service desquels il lui a plu d'entrer, et il peut les quitter quand il veut. C'est pourquoi, plus encore que l'esclave, il faut qu'il remplisse de bon cœur les devoirs de sa place. Dira-t-il que c'est la nécessité qui lui a fait prendre du service, et qu'il aimerait mieux être maître que serviteur? Je lui répondrai que tel n'a pas été cependant le choix de notre Seigneur Jésus-Christ (Matth. 20 : 28). J'ajouterai que, quoi qu'il en soit, s'il est disciple du Sauveur, il le bénira de lui avoir fait une position bien plus douce que celle des esclaves, et il n'hésitera pas à prendre pour règle de sa conduite ce qui était dit aux esclaves d'autrefois. C'est ce qu'il fera s'il craint Dieu, et s'il sert avant tout le Seigneur. Alors aussi un grand héritage lui est assuré dans le ciel. Mais « s'il agit injustement » (et toute négligence est un tort fait aux maîtres), il recevra la punition de son injustice; car il n'y a pas devant Dieu égard à l'apparence des personnes. Les domestiques, non plus que les esclaves, ne trouveront pas grâce par cela seul qu'ils auront été dans une position

plus humble, plus pénible, plus difficile. Y ont-ils glorifié Dieu? leur gloire sera grande; l'y ont-ils déshonoré? terrible sera leur châtiment!

4472. (4 : 1.) La nourriture, le vêtement, le soin de la santé : voilà ce que, dans leur propre intérêt, les maîtres devaient à leurs esclaves. Au milieu de nous, c'est de plus le salaire, et, si nous sommes bien servis, un bon témoignage devant les hommes. Refuser ces choses à ceux qui nous servent, serait ne pas leur rendre « la justice. » A son tour « l'équité » veut que nous ayons de l'indulgence pour leurs fautes et du support pour leurs défauts, que nous voyions en eux des frères, que nous abaissions le plus possible la barrière qui nous sépare, que nous cherchions à les dédommager par nos bons procédés de ce que leur position a de pénible, en un mot que nous les traitions comme nous voudrions être traités si nous étions à leur place. Ce qui doit nous porter à cela, c'est que « nous avons nous-mêmes un Seigneur dans le ciel! » Ah! combien de maîtres, parmi les meilleurs, qui l'oublient souvent! Combien qui ne voudraient pas que le Seigneur en usât avec eux comme ils en usent avec leurs domestiques! Combien qui seraient plus indulgents s'ils se disaient : Et toi, comment sers-tu ton Maître qui est dans le ciel?

4473. Tels sont les devoirs des disciples de Jésus-Christ dans les diverses relations de la famille, devoirs qui subsistent pour chacun, lors même qu'il n'y aurait pas réciprocité. C'est-à-dire qu'une femme doit être soumise à son mari, quand même il ne l'aimerait pas, et le mari aimer sa femme, quand même elle ne lui serait pas soumise; les enfants obéir à des parents même durs, et les pères éviter la violence envers des enfants même rebelles; les domestiques enfin se plier à la volonté des maîtres les plus oublieux de leurs devoirs, et les maîtres à leur tour ne pas cesser de rendre à leurs domestiques la justice et l'équité. Tout ceci résulte de ce que le Saint-Esprit ne dit pas : Femmes, soyez soumises à vos maris s'ils vous aiment, et vous maris, aimez vos femmes si elles vous sont sont soumises, et ainsi de suite. Le devoir résulte pour le chrétien du commandement du Seigneur et encore plus du salut qu'il nous a procuré. Or, soit le commandement, soit le salut subsistent dans leur entier, quelle que soit la manière dont nous traitent nos alentours. D'ailleurs, n'est-ce pas notre devoir général de « surmonter le mal par le bien? » (Rom. 12 : 21.) Voulez-vous donc que chaque membre de la famille remplisse à votre égard les obligations que le Seigneur lui impose? commencez par remplir les vôtres. Ce moyen est plus sûr que la marche inverse, et

(**Colossiens 4** : 2-4; 5, 6.)

vînt-il à manquer son effet, vous aurez, dans tous les cas, accompli la volonté du Seigneur.

4474. Un mot encore. Cette morale est sublime; mais la grandeur en devient plus saisissante, quand on se reporte au siècle dans lequel elle parut. La femme, sauf chez les Juifs, était généralement tenue dans une abjection dont nous ne pouvons nous faire une idée, et l'amour conjugal n'avait rien de ce qui peut lui imprimer une valeur morale; les enfants, élevés par des esclaves, n'étaient guère appelés à pratiquer la piété filiale, et, d'un autre côté, le père envisageait ses enfants comme une chose qui lui appartenait, et les lois lui permettaient de disposer à son gré, même de leur vie. Quant aux rapports de maître à esclave, ils étaient encore pires. Que de femmes, d'enfants, de domestiques, qui se plaignent de la position que Dieu leur a faite, oubliant ou ignorant tout ce qu'ils doivent à la Parole de sa grâce!

4475. (2-4.) Mais plus cette morale est sublime, plus il est manifeste qu'elle dépasse nos forces. C'est pourquoi, tout en remerciant Dieu des lumières dont il nous a favorisés et du désir de sainteté qu'il peut avoir mis en nos cœurs, nous devons prier sans cesse et veiller dans la prière; car il y a une action réciproque de la vigilance sur la prière et de la prière sur la vigilance. Puis, nous nous souviendrons dans nos prières, de ceux qui, après nous avoir amenés à la connaissance de Jésus-Christ, nous invitent à marcher en lui, ainsi que je l'ai dit au sujet du passage analogue de l'épître aux Ephésiens.

4476. (5, 6.) Au temps de l'Apôtre, les gens de dehors étaient les païens et les Juifs non convertis : de nos jours et dans nos contrées, ce sont tous ceux qui, bien que membres d'une Eglise chrétienne, sont étrangers à la véritable foi. Nous avons tous, nous qui croyons, une mission auprès de ceux de dehors, et une mission qui n'est pas facile. Il s'agit donc de nous en acquitter avec sagesse, évitant ce qui peut être en scandale au monde et n'usant envers lui d'aucune coupable condescendance. Puis il faut racheter le temps, c'est-à-dire se hâter, car les heures s'envolent rapidement et avec elles des milliers d'âmes, qui, hélas! ne vont pas toutes près de Dieu. Nous regarderons comme le premier devoir de la sagesse chrétienne, celui de parler aux pécheurs, de leur parler de la grâce de Dieu, de leur en parler avec des discours, non pas fades et froids, mais animés et pressants. Notre vie tout entière devrait être tellement distincte de celle du monde, que ceux qui nous entourent ne pussent s'empêcher

(**Colossiens 4** : 7-18.)

de nous interroger sur la nature des principes qui nous guident : c'es ainsi qu'en répondant, nous prêcherions.

4477. (7-18.) La fin de l'épître est toute de salutations. C'est là que se trouve le nom du frère par lequel Paul l'envoyait à Colosses. C'était Onésime, esclave fugitif, originaire de cette ville et celui qui va faire le sujet de l'épître suivante. Il semble au premier abord qu'Onésime ne fût que le compagnon de voyage de Tychique. Mais j'ai déjà dit [4435] que Paul peut fort bien s'être référé ici à la mission générale qu'il avait confiée à Tychique auprès des Eglises d'Asie; et s'il mentionne son nom avant celui d'Onésime, c'est à cause de sa position dans l'Eglise : il convenait que Paul eût, auprès des frères de Colosses, un autre représentant que l'esclave Onésime, quelque cher qu'il lui fût, ainsi que nous le verrons.

4478. J'ai parlé précédemment d'Aristarque, de Marc et de Justus [4433], dont les deux derniers étaient venus tirer Paul de l'isolement presque complet où il était lorsqu'il avait écrit sa lettre à Timothée [4426]. Quant à Epaphras, vous remarquerez le bel éloge que Paul fait, en passant, de ce frère bien-aimé. Modèle du vrai ministre de Jésus-Christ, plein de zèle pour Dieu et d'amour pour ses frères de Colosses, de Laodicée et de Hiérapolis, Epaphras ne cessait de prier pour eux, afin qu'ils demeurassent parfaits et accomplis dans toute la volonté de Dieu. Sur Luc et sur Démas, voyez 4433.

4479. Puis l'Apôtre parle d'une lettre qu'il aurait écrite aux Laodicéens, et qu'il désirait qui fût lue à Colosses, en invitant aussi les Colossiens à communiquer la leur aux frères de Laodicée (15, 16). C'est de cette manière que les épîtres des apôtres sont insensiblement devenues la propriété de toutes les Eglises et que s'est formé ce qu'on appelle le canon du Nouveau Testament, c'est-à-dire le recueil des livres dont il se compose. Quant à cette lettre aux Laodicéens, on suppose assez généralement qu'elle s'est perdue par une raison quelconque, mais non sans la permission de Dieu; d'autres, et je suis de ce nombre, estiment qu'il s'agit ici de l'épître dite aux Ephésiens, cette circulaire dont Laodicée avait dû recevoir dans tous les cas une copie.

4480. Archippe, que Paul mentionne après cela (17), exerçait un ministère dans l'Eglise sans qu'on puisse dire lequel; un ministère qu'il tenait du Seigneur et dont l'Eglise devait lui rappeler l'importance. Par où nous voyons de nouveau que si les ministères viennent de Jésus-Christ, non-seulement parce que c'est lui qui les a institués,

(**Philémon** 23; 2; 4-7.)

mais encore parce que ses vrais ministres reçoivent de lui les dons nécessaires, il appartient aux Eglises d'exercer une action directe de surveillance sur ceux qui remplissent quelque fonction dans leur sein.

4481. Paul qui, selon sa coutume, avait dicté sa lettre veut pourtant que les Colossiens y voient son nom écrit de sa propre main (18). Il recommande à leur souvenir sa pénible situation et il termine par son vœu ordinaire; le meilleur de tous les vœux, mais qui rappelle en même temps que nous ne sommes pas autre chose devant Dieu que des criminels, qui ont reçu grâce, s'ils ont la foi, et qui ont besoin d'une grâce sans cesse renouvelée pour persévérer dans cette foi. « Que la grâce soit avec vous, » mes chers lecteurs, et avec quiconque invoque le nom du Seigneur Jésus! Amen.

—

ÉPITRE A PHILÉMON.

CCCXXXI. — Données historiques. — Le devoir de la justice.

4482. On s'assure, au premier coup d'œil, que cette lettre, ou, si l'on veut, ce billet, a été écrit en même temps que l'épître aux Colossiens. On voit dans l'une et dans l'autre que Paul était prisonnier, et qu'il avait auprès de lui Timothée, Epaphras, Marc, Aristarque, Démas et Luc (23); l'une et l'autre mentionnent Archippe (2), ministre du Seigneur dans l'Eglise de Colosses et compagnon d'armes de Paul; enfin, celui qui fait l'objet de cette lettre-ci est évidemment le même Onésime qui est nommé dans l'épître aux Colossiens, comme un frère sorti du milieu d'eux : il était parti de Rome porteur de deux lettres, une pour l'Eglise, l'autre pour Philémon.

4483. (4-7.) Celui-ci était donc membre de l'Eglise de Colosses et un de ses membres les plus zélés, ainsi que sa femme Apphie. Une des congrégations de l'Eglise s'assemblait dans sa maison (il y en avait une autre chez Nymphas; Coloss. **4** : 15), et il était en édification par son *amour* et par sa *foi* envers le Seigneur Jésus. Puis, dans plus d'une rencontre, il avait été en secours et en consolation aux frères souffrants et persécutés. Heureux les Philémon qui, de nos jours comme autrefois, ouvrent leurs demeures aux assemblées des frères, et qui font ressentir les effets de leur charité à ceux qui sont membres du corps de Jésus-Christ!

(Philémon 8-22.)

4484. (8-22.) Onésime, esclave de Philémon, après s'être rendu coupable de quelque infidélité, s'était enfui de chez son maître, craignant sans doute le châtiment qui lui était dû. Quand on fuit pressé par le remords, on fuit le plus loin possible, et ce fut ainsi qu'Onésime franchit la distance considérable qui séparait la Phrygie de la ville de Rome. Cette immense cité était l'égoût du monde entier, comme l'a dit un de ses habitants, et c'est encore ce que sont les capitales des grands empires. Là se réfugient tous ceux que la honte chasse de leur pays natal, ou qu'attire la facilité plus grande d'assouvir leurs passions. Onésime n'avait pu servir Philémon sans ressentir quelques influences de l'Evangile, et il est probable que sa conscience ne le laissait pas en repos. Par quelle direction de Dieu fut-il conduit auprès de l'apôtre Paul, alors en prison dans cette même ville de Rome, mais avec la liberté de recevoir des visites? c'est ce que nous ignorons. Toujours est-il que celui qui « se fait trouver de ceux qui ne le cherchent pas, » avait résolu de sauver cette âme, et qu'il avait, pour cela même, conduit à Rome, d'abord Paul, puis Onésime. Par où je ne veux pas dire que le Seigneur n'ait eu en vue rien que cela, quoique ce ne soit pas rien que le salut d'une âme; mais le même soleil qui fait mûrir les moissons fait éclore une violette, et il en est ainsi des œuvres de la grâce. D'une manière quelconque, Onésime, inconnu de Paul et osant d'autant mieux se glisser dans ses assemblées, Onésime fut mis en rapport avec le grand Apôtre, et il fut engendré au Seigneur par ce prisonnier de Jésus-Christ, comme Paul se désigne lui-même.

4485. Qu'est-ce que Paul va faire maintenant de l'esclave fugitif? Cet esclave est devenu son frère, son enfant en la foi. C'est un homme intelligent et dévoué, qui se rend digne maintenant du nom qu'il porte, car Onésime est un mot grec qui veut dire *utile*. Il sert l'Apôtre dans sa prison; il pourra même l'aider à répandre l'Evangile; et puis Paul l'aime de tout son cœur, car il dit de lui : « Ce sont mes entrailles! » Je le demande encore, que fera Paul de cet affranchi du Seigneur? (1 Cor. 7 : 22.) Je ne sais s'il eut un moment la tentation de le garder auprès de lui; mais ce qui est sûr, c'est que l'Esprit de Dieu ne le lui permit pas. De même que l'Ange de l'Eternel avait dit à Agar, la fugitive : « Retourne à ta maîtresse et t'humilie sous elle » (Gen. 16 : 9), Paul renvoie Onésime à Philémon, en lui remettant la lettre de recommandation que nous avons sous les yeux.

4486. Cette conduite de l'Apôtre vient merveilleusement à l'appui

(**Philémon** 8-22.)

des règles qu'il traçait tout à l'heure sur les devoirs réciproques des esclaves et des maîtres (Coloss. **3** : 22-25); mais elle doit avoir de plus pour effet de nous inspirer de sérieuses réflexions sur les obligations générales de la justice. Rendre à chacun ce qui lui est dû, est le principe le plus élémentaire de la morale, tellement élémentaire qu'il n'est pas de morale, si relâchée soit-elle, qui ne le proclame. Ce principe toutefois est d'une plus vaste portée qu'il ne semble d'abord. Rendre à chacun ce qui lui est dû, c'est non-seulement ne pas retenir ce qui est à autrui, mais c'est remplir avec scrupule les moindres engagements et ne contracter que ceux dont on peut réellement s'acquitter. Tout ceci n'est que juste. De même, il est juste que les femmes soient soumises à leurs maris, et que les maris protégent leurs femmes; que les enfants obéissent à leurs parents, et que les parents aient soin de leurs enfants; que les domestiques servent diligemment leurs maîtres, et que les maîtres traitent leurs domestiques avec équité. Il est juste d'aimer ceux qui nous aiment, de saluer ceux qui nous saluent, de payer les impôts à l'Etat et de rendre l'honneur à qui l'honneur est dû; il ne l'est pas moins d'être reconnaissant envers ceux qui nous font du bien, de dire la vérité à ceux qui l'attendent de notre bouche, de travailler de nos mains ou de quelque autre manière honnête, afin de n'être une charge pour personne. Ceci encore n'est que rendre à chacun ce qui lui est dû : tous ces devoirs sont de stricte justice; et, s'il faut le dire en passant, qui oserait se prétendre juste, à n'envisager la morale que par ce côté?

4487. Tout élémentaires que sont les devoirs de la justice, il est donc nécessaire de les rappeler aux disciples de Jésus-Christ, tant à cause de leur importance que parce qu'ils sont très souvent négligés. Il est vrai que le chrétien est conduit par un principe plus haut que celui de la simple justice. Ce principe, c'est la charité, laquelle ne se contente pas de dire avec les païens : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qu'il te soit fait » [2914]. Mais qu'on y prenne garde. Il se pourrait qu'au nom de la charité, on fît infraction à la justice; et pourtant la justice est le premier devoir de la charité. C'est le péché dont se rendrait coupable une mère de famille qui, entraînée par son cœur compatissant et par son amour pour les âmes, emploierait ses journées à visiter des malades et à leur annoncer Jésus-Christ, en négligeant les soins dus à sa propre famille; ou un chrétien qui, pénétré des immenses besoins de l'évangélisation, verserait de fortes sommes dans les caisses des sociétés religieuses, en négligeant de satisfaire

ses créanciers et en donnant ainsi, par charité, le bien d'autrui. Et Paul, s'il eût cru devoir témoigner son amour pour Onésime en le gardant auprès de lui, n'aurait pu le faire sans empiéter sur les droits de Philémon. Or, notre Seigneur a dit qu'il faut accomplir toute justice (Matth. 3 : 15).

4488. Est-ce donc que l'obligation supérieure de la charité pourrait jamais être en opposition directe avec la justice et se voir annulée par une obligation inférieure? Il s'en faut tellement, que c'est l'amour, l'amour chrétien qui, seul, rend capable d'être juste en tout et partout. C'est l'amour de Paul pour Onésime et pour Philémon qui l'engage à s'oublier lui-même et à rapprocher l'esclave du maître, en rappelant le premier à son devoir et en exhortant le second à remplir ceux d'un maître chrétien envers son esclave repentant. Relisez toute la lettre, et vous verrez que l'acte accompli par Paul fut un acte de pure justice; mais vous n'y verrez pas moins clairement que cet acte eut pour vrai principe la charité. Avec quelle tendresse il y parle, et de Philémon et d'Onésime! Avec quelle véhémence il demande grâce pour le pauvre esclave! Ne s'identifie-t-il pas avec lui, au point de prendre à sa charge la restitution due par Onésime? Et vous, mes chers lecteurs, si vos cœurs sont remplis envers tout le monde de la charité de Christ, vous sera-t-il difficile de remplir les devoirs que la justice vous impose? Pour ne prendre que quelques exemples, si vous aimez vos supérieurs, vous sera-t-il difficile de les honorer; si, vos concitoyens, de les aider à porter les charges publiques; si, vos enfants, de les élever dans la crainte du Seigneur; si, vos créanciers, de vous mettre en mesure de les satisfaire?

4489. Telle est donc la grande leçon qu'il a plu au Seigneur de nous donner par l'exemple de son apôtre : la justice avant tout, mais la justice par amour; et nous en revenons ainsi à cette déclaration du Saint-Esprit : « La charité est l'accomplissement de la loi » (Rom. 13 : 10). Cette double action de l'amour et de la justice se voit encore dans la manière dont l'Apôtre demande à Philémon l'affranchissement d'Onésime (21). Plein de respect pour les droits du maître sur son esclave, il ne l'invitera pas expressément à un sacrifice qu'il était libre de faire ou de ne pas faire. Il a tout dit en lui recommandant Onésime comme un frère en Christ, bien-aimé de Paul et l'enfant de sa captivité. Le reste, il faut que le cœur de Philémon le décide, et je crois facilement la tradition d'après laquelle Onésime fut en effet rendu à la liberté. Qu'il se soit voué dès lors à la prédication de l'Evangile,

c'est ce qu'on peut croire également; mais qu'il ait, comme on le dit, exercé son ministère à Bérée, et qu'il y soit mort martyr de sa foi, c'est ce qui me paraît, sinon improbable, du moins très problématique.

4490. Ceci me conduit à remarquer encore une fois combien peu les Ecritures ont été destinées à nous transmettre l'histoire de l'homme. Il n'est pas un de ces illustres ouvriers de Dieu : Paul, Pierre, Jean, Timothée, Luc, même de ceux qui occupèrent une place secondaire, tels qu'Onésime, ou Aquilas, ou le geôlier de Philippes, par exemple, sur qui nous n'eussions été heureux d'avoir plus de détails. Curiosité si naturelle que les fidèles qui vécurent dans les siècles postérieurs, recueillirent tout ce qu'ils purent trouver de renseignements sur ces premiers témoins de la vérité, antiques monuments de la grâce de Dieu, au risque de mêler quelquefois la légende avec l'histoire. Comment se fait-il que les auteurs sacrés n'aient pas cédé avant tous à cette tendance? C'est qu'ils ont écrit sous l'inspiration divine; or, le Saint-Esprit, dans son livre, ne parle des hommes que selon leurs rapports avec la révélation de Dieu.

4491. C'est ainsi que l'épître à Philémon, perle de grand prix dans le riche écrin de la sainte Ecriture, ne nous a pas été donnée pour nous faire connaître Philémon, ni Apphie, ni Archippe, ni Onésime; ce n'est pas non plus comme une anecdote destinée à nous initier plus profondément dans l'admirable caractère de Paul. Par les instructions que renferme cette lettre, elle a sa place, et une place considérable, dans la révélation divine. Vous avez pu vous en convaincre au moyen de l'étude abrégée que je viens d'en faire. Quand elle ne servirait qu'à nous montrer comment les principes chrétiens doivent diriger les enfants de Dieu en toutes circonstances, quelle grande utilité n'aurait-elle pas! On ne voit que trop de gens qui n'appliquent leur foi qu'aux grandes choses et aux grandes occasions; mais ce n'est pas ce que le Seigneur attend de nous (Luc 16 : 10).

4492. Que parlé-je de grandes choses et de grandes occasions? Tout ne devient-il pas grand lorsqu'on l'envisage de haut et qu'on le rapporte à Dieu? Et l'événement en particulier qui donna lieu à la lettre de Paul, était-il si insignifiant? Là-dessous se cachait la grande question de l'esclavage. Même en faisant abstraction des connaissances que Paul recevait immédiatement du Saint-Esprit, il pouvait prévoir qu'un jour cette institution tomberait devant le dogme de la fraternité et de l'égalité chrétiennes (Matth. 23 : 8; Gal. 3 : 28); mais aussi

(**Philémon** 22. **Philippiens 4**: 1.)

longtemps que l'institution durait, elle conférait des droits qu'il fallait respecter. Dans tous les cas, admirez comment, sur ce point ainsi que sur tant d'autres, les premiers prédicateurs de l'Evangile se sont, à l'exemple du Seigneur, abstenus de s'ingérer dans les affaires civiles et politiques [3132, 3196, 3359]. Cette parfaite unité de marche ne leur est pas venue d'eux, mais du Saint-Esprit, qui conduisait leurs pas et leurs lèvres.

4493. (22.) Pour terminer ce que j'ai à dire sur cette épître, au moment où Paul l'écrivait, il avait l'espoir que sa captivité aurait bientôt un terme, et il comptait pour cela sur les prières que, de toutes parts, on adressait au Seigneur. Il paraît toutefois que son espérance fut trompée. D'où nous concluons deux choses : l'une, que l'inspiration divine ne donnait pas la toute-science, ainsi que je crois l'avoir dit précédemment; l'autre, que si nous devons avoir une grande confiance dans les prières des enfants de Dieu, il ne faut pas oublier qu'ils prient souvent avec ignorance de ce qui est le meilleur. Est-ce une raison pour ne pas prier, ou pour ne prier qu'en tremblant? Non, certes ; car enfin Dieu nous dit de l'invoquer, et s'il arrive que des prières ferventes, du genre de celles dont nous parlons, ne sont pas toujours exaucées, qui dira néanmoins combien de délivrances, dès les temps anciens jusqu'à nos jours, ont été accordées aux prières du peuple de Dieu ?

—

ÉPITRE AUX PHILIPPIENS.

CCCXXXII. — Données historiques. Le retour du Seigneur.

4494. L'Eglise de Philippes, la première Eglise fondée par Paul dans notre Europe, était, avec l'Eglise de Thessalonique, celle qu'il envisageait lui-même comme la couronne de son apostolat (**4** : **1** ; **1** Thess. **2** : 19). Ce n'est pas qu'elles se distinguassent par le nombre ou par l'éclat des dons spirituels : sous ces deux rapports Corinthe les surpassait probablement, sans parler d'autres Eglises encore; mais nulle part l'Apôtre n'avait semé avec plus de larmes, et nulle part non plus il n'avait moissonné avec plus de chants de réjouissance (Ps. **126** : 5). Depuis qu'il avait planté l'Evangile en Macédoine, dix ans avant sa translation à Rome, il n'avait cessé de prendre le plus vif intérêt aux

(**Philippiens 4** : 15, 16; 18. **2** : 25-30. **4** : 21. **1** : 1; 13. **4** : 22.)

chères Eglises de cette contrée : ses lettres en font foi. Il les avait visitées à plusieurs reprises, et vous vous souvenez que c'est à Philippes qu'il passa la dernière Pâque avant de se voir privé de la liberté pour tant d'années [4082]. Au printemps de l'an 61, époque, selon nos calculs, de son arrivée dans la capitale de l'empire, il y avait juste trois ans qu'il avait échangé la douce société de ses frères de Philippes, contre la prison qui l'attendait à Jérusalem, puis à Césarée et finalement à Rome. Heureuse captivité, qui nous a déjà valu quatre épîtres admirables et à laquelle nous devons également celle-ci.

4495. Les Philippiens avaient eu l'inappréciable privilége d'être les seuls de qui Paul avait voulu recevoir des secours pécuniaires, non qu'ils fussent plus riches que les autres, mais parce qu'il avait pour eux une affection toute spéciale (**4** : 15, 16). Quand ils le surent à Rome, et qu'ils purent craindre que l'Apôtre n'eût pas de quoi fournir à son entretien, dans la maison qu'il avait louée et où il devait probablement pourvoir à sa nourriture comme à celle du soldat qui le gardait (Actes **28** : 30), ils lui avaient envoyé de l'argent par Epaphrodite, un des leurs (18). Celui-ci étant tombé dangereusement malade et les Philippiens ayant été dans une vive inquiétude à son sujet, Paul se hâte de le leur renvoyer, aussitôt rétabli, et il lui remet la lettre qui va nous occuper (**2** : 25-30).

4496. Tout indique qu'elle doit avoir été écrite à une époque assez reculée de la captivité de Paul, peut-être même après les deux ans mentionnés au livre des Actes (**28** : 30, 31). A ce moment, pense-t-on, Luc aurait été obligé, par une cause quelconque, de quitter Rome, ainsi que les autres amis nommés dans l'épître aux Colossiens (**4** : 10-14), et cela expliquerait pourquoi Paul n'en fait aucune mention, à moins que ce ne soient eux précisément qu'il désigne par cette expression : « les frères qui sont avec moi » (**4** : 21). Dans la première hypothèse, Timothée serait demeuré seul avec lui (**1** : 1). Ce qui prouve d'ailleurs que cette lettre n'a pas été écrite de très bonne heure, c'est le temps qu'il avait fallu pour qu'on sût à Philippes dans quelle position était l'Apôtre et pour que, de Philippes, on eût pu envoyer Epaphrodite à Rome. Il fallait aussi qu'on eût pu recevoir à Philippes de ses nouvelles et que Paul eût appris l'anxiété dans laquelle on y était sur ce frère; sans compter ce qui nous est dit ici des progrès que l'Evangile avait faits à Rome par le ministère de Paul, progrès si grands que le prétoire et la cour de Néron comptaient maintenant plusieurs disciples de Jésus-Christ (**1** : 13; **4** : 22) Ajoutons à cela que le procès

(Philippiens 1 : 1.)

de Paul avait pris alors, semble-t-il, un nouveau tour et que sa captivité était devenue plus dure. Cependant il ne perdait pas l'espérance de se voir élargi. C'est ce qui arrive quand on a le sentiment de son innocence; et puis, c'était un moyen dont Dieu se servait pour soutenir le courage de son serviteur et plus encore celui des Eglises.

4497. Cette épître est d'un caractère tout spécial. Ce n'est pas un traité de théologie tel que l'épître aux Romains ou celle aux Ephésiens; elle n'est pas destinée, comme les épîtres aux Galates et aux Colossiens, à s'opposer à l'invasion de certaines erreurs : si l'on voulait faire un rapprochement, on pourrait la comparer avec la première épître aux Thessaloniciens. Ici comme là, ce sont les épanchements d'un cœur affectueux, entremêlés de la proclamation des grandes vérités du salut et d'exhortations à la sainteté. Mais il y a de l'une à l'autre des différences qui proviennent, soit de la situation de l'Apôtre, soit de ce que l'Eglise de Philippes n'en était pas aux commencements de la vie chrétienne. Mes lecteurs comprennent, d'après cela, qu'ils vont avoir sous les yeux deux objets d'un intérêt extrême, bien qu'ils ne soient pas nouveaux pour eux : la personne de notre cher apôtre, de ce Paul qui peut bien être appelé le père spirituel de l'Europe, et l'aimable Eglise de Philippes, la sœur aînée de toutes les Eglises qui ont fleuri dès lors sur la terre de Japhet.

4498. (**1 : 1.**) Cette Eglise s'était assez accrue pour avoir à sa tête, outre des anciens, un certain nombre de diacres. Ceux que j'appelle *anciens*, le texte les nomme *évêques*, c'est-à-dire surveillants ou inspecteurs; et ceux que j'appelle *diacres*, il les nomme *serviteurs*. Me référant à ce que j'ai dit sur ces deux ministères [4022, 3929, 4289], je me borne à faire observer que, dans tous les cas, les évêques d'alors ne ressemblaient nullement aux princes ecclésiastiques qu'on désigne de nos jours par ce titre, en certaines Eglises. Au lieu d'un évêque, d'un seul, dirigeant ce qu'on appelle un diocèse, c'est-à-dire un territoire qui renferme de soi-disant fidèles par centaines de milliers, ici, au contraire, dans une seule ville, dans une ville où l'Eglise, entourée d'une population païenne, ne comptait peut-être ses membres que par centaines, nous avons plusieurs évêques. Admettez que les évêques ou surveillants étaient de simples anciens, et leur nombre s'explique; mais non pas autrement. Si d'ailleurs je viens de dire que ces évêques et ces diacres étaient à la tête de l'Eglise de Philippes, c'est une manière de parler. Ils étaient à sa tête, comme un guide, dans nos montagnes, marche devant les voyageurs; comme un ser-

viteur qui porte un flambeau précède ceux qu'il éclaire; car le Chef de l'Eglise, c'est Jésus-Christ, et l'Eglise ne saurait avoir deux têtes. Aussi remarquerez-vous que, dans sa salutation, Paul nomme d'abord « les saints dans le Christ, Jésus, qui sont à Philippes » c'est l'Eglise tout entière; puis viennent les surveillants et les serviteurs de cette Eglise, qui, bien que faisant partie de l'ensemble, s'en détachent néanmoins, comme ayant été mis à part ou consacrés au nom du Seigneur pour l'œuvre de leur ministère.

4499. (2.) Rien ne se ressemble plus que les vœux par lesquels Paul commence et termine ses épîtres. Il n'y a pas, pour le disciple de Jésus-Christ, deux manières d'être heureux, saint et fidèle; et s'il ne peut souhaiter à ceux qu'il aime rien qui vaille mieux que la grâce et la paix du Saint-Esprit, de la part de Dieu le Père et du Seigneur Jésus-Christ, pourquoi ne le dirait-il pas, et toujours dans les mêmes termes? En de certaines bouches, cela pourrait devenir une vaine formule; mais dans la bouche de Paul, c'était un vœu jaillissant du cœur et portant la bénédiction avec lui; c'était une parole sérieuse et réfléchie, et non pas un « Dieu vous bénisse! » dit sans y penser. Je n'en veux pour preuve que les versets suivants (3, 4). Si vous les rapprochez de 1 Thess. 1 : 2, 3, il vous semblera que c'est la pure reproduction de la même pensée; mais examinez de près, et vous verrez qu'il dit aux Thessaloniciens : « Je ne cesse de penser à vous et de bénir Dieu à votre sujet; » tandis qu'il dit aux Philippiens : « Je ne puis penser à vous sans bénir Dieu, » ou « Quand je pense à vous, je ne puis que bénir Dieu. » Quelle vérité, tout à la fois de situation et d'expression! Paul, écrivant de Corinthe à ses frères de Thessalonique, peu de temps après les avoir quittés et quand Timothée, avec Silas, venaient de lui en apporter des nouvelles, devait avoir le cœur tellement plein de leur souvenir, que, chaque jour, le matin, le soir, à tout moment, il s'occupait d'eux devant le Seigneur. Mais beaucoup d'Eglises sont venues dès lors prendre une place dans ses pensées, une foule d'événements nouveaux s'y retracent, et sa prison, où tant de gens le visitent, le laisse moins à ses idées, que lorsqu'il fabriquait ses tentes dans l'atelier d'Aquilas. Aussi ne dit-il pas aux Philippiens : « Nous rendons *toujours* grâces à Dieu pour vous... nous rappelant *sans cesse* l'œuvre de votre foi, etc. » (1 Thess. 1 : 2, 3); mais : « Je rends grâces à mon Dieu *toutes les fois que je me souviens* de vous. » C'était bien souvent sans doute, mais non pas continuellement.

4500. (5-8.) Dès les premiers jours et sans discontinuer, les Philip-

piens avaient pris un vif intérêt à la prédication de l'Evangile. Ils ne ressemblaient donc pas à certaines Eglises, qui, mortes bien qu'ayant l'air de vivre, ne s'inquiètent pas des âmes qui périssent près d'elles et au loin. Aussi Paul n'avait-il aucun doute qu'ils n'appartinssent réellement au Seigneur. Le Saint-Esprit avait commencé une bonne œuvre en eux, et il était impossible qu'il ne l'achevât pas et qu'il ne les préparât pas pour le retour de Jésus-Christ, événement dont notre apôtre parle toujours comme étant près de chacun. En nourrissant cette conviction, il ne faisait d'ailleurs qu'obéir à la vive affection qu'il leur portait et que rien n'avait pu effacer, ni ses épreuves personnelles, ni ses travaux évangéliques. « Dieu m'est témoin, leur dit-il, que je vous chéris dans les entrailles de Jésus-Christ, » ce qui signifie, si je ne me trompe, que, se plaçant dans le cœur même de Jésus, il avait pour eux un amour tout semblable à celui de Christ pour ses rachetés. Quant aux prières que Paul lui adressait en faveur de ses chers Philippiens, elles sont dignes de toute notre attention.

4501. (9-11.) Paul demandait à Dieu de les faire abonder de plus en plus dans l'*amour*, ce caractère par excellence des rachetés de Jésus; mais il voulait que ce fût un sentiment éclairé, et non aveugle, comme l'est toute affection qui n'est que le simple développement de la sensibilité. S'il y a une connaissance qui enfle et à laquelle l'Apôtre oppose quelque part la charité (1 Cor. 8 : 1), il en est une aussi qui vient au secours de la charité, qui en seconde les progrès, et sans laquelle, le cœur parlant seul, on est comme un coureur agile qui ne sait où il va. Connaître toujours plus à fond l'amour du Seigneur envers nous et les obligations que cet amour nous impose, acquérir de la sorte le tact spirituel qui fait discerner, à chaque instant, ce qui convient et ce qui ne convient pas; voilà certainement ce qui ne se trouve pas également chez tous les chrétiens, et chez les nouveaux convertis moins que chez les autres. Ce que Paul demandait donc pour les Philippiens, c'était une grâce de perfectionnement. Vous pouvez vous en convaincre par les motifs qui lui dictaient sa prière. « Afin, dit-il, que vous soyez purs et sans achoppement pour le jour de Christ, étant remplis de fruits de justice qui sont par le moyen de Jésus-Christ à la louange et à la gloire de Dieu. » Paroles où nous retrouvons ces quatre grands principes de la morale évangélique : premièrement, que nous devons nous proposer en toutes choses la gloire de Dieu; en second lieu, que c'est par les bonnes œuvres que nous le glorifions; en troisième lieu, que nous ne pouvons faire de bonnes œuvres

autrement que par le moyen de Jésus-Christ, qui met en nous les fruits de sa justice ; enfin que ces fruits de justice ne sont autre chose que le déploiement d'une charité éclairée. Nous savons donc ce que nous avons à demander au Seigneur dans l'intérêt de notre perfectionnement spirituel.

4502. (12-18.) Après cette belle introduction, l'Apôtre en vient à ce qui le concerne, détails qu'il devait certainement à ses amis de Philippes. Mais c'est de son œuvre bien plus que de sa personne, qu'il va d'abord les entretenir. Son œuvre ! le Seigneur l'avait faite admirable dans cette ville de Rome vers laquelle le cœur de Paul s'était dirigé longtemps avant d'y arriver, et où il se trouvait maintenant dans une position en apparence si peu avantageuse. Depuis environ cinq ans, il se voyait privé de la liberté d'aller et de venir ; mais celle de parler lui était demeurée. Si, à Césarée, il n'avait pu l'utiliser en faveur des païens, il n'en était pas de même à Rome. Outre les visiteurs qu'il recevait, un grand nombre des soldats de la garde prétorienne étaient venus tour à tour le garder dans sa demeure, et, frappés des discours du prisonnier de Jésus-Christ, comme il s'appelait, plusieurs avaient été touchés à salut ; en sorte qu'on ne parlait que de lui et de sa doctrine au quartier de la garde impériale et ailleurs. En outre, la plupart des frères de Rome, encouragés par l'exemple de l'Apôtre, honteux de ne pas profiter mieux de leur liberté, tandis qu'ils le voyaient, lui, soulever ses chaînes pour appeler les âmes à Jésus, se mirent à annoncer l'Evangile sans crainte. Il est vrai que tous n'étaient pas animés de motifs également purs. Quelques interprètes pensent que Paul fait allusion à des chrétiens judaïsants, lesquels, tout en prêchant Jésus-Christ, auraient insisté sur le devoir d'observer la loi de Moïse, afin d'être sauvé. Mais comment imaginer que l'Apôtre ait jamais pu se réjouir d'une aberration que, dans son épître aux Galates, il avait traitée si sévèrement et que le Saint-Esprit avait, par sa bouche, déclarée destructive du salut ? Ne se pourrait-il pas plutôt que l'esprit corinthien, si j'ose me servir de cette expression, se fût glissé parmi les frères de Rome ? [3953, 3965.] Est-ce que la jalousie et les partis n'ont pas toujours été une des plaies de l'Eglise ? Est-ce qu'on ne voit pas, de nos jours encore, des ministres de l'Evangile redoubler de soin dans leurs prédications, pour convertir les pécheurs sans doute et pour édifier les fidèles, mais non sans y mêler une forte dose d'antagonisme contre certains prédicateurs populaires ou contre certaines congrégations ? Cet antagonisme enfin n'a-t-il pas habituelle-

ment pour objet, non des hommes obscurs, mais au contraire les plus éminents? Sans contester précisément l'autorité de l'Apôtre, quelques-uns pouvaient se choquer de ce que tous allaient à lui, comme autrefois les disciples de Jean relativement à Jésus (Jean 3 : 26). Ce sont là ces « quelques-uns » qui, à l'honneur de l'Apôtre, ne trouvaient pas d'autre moyen pour lui enlever ses auditeurs, que d'annoncer le Christ avec un zèle croissant. Or, loin que Paul songe à s'en irriter, il s'en réjouit et il ne cessera de le faire : conduite admirable qui remet en mémoire celle de Moïse et de Jean-Baptiste en pareilles circonstances, non moins qu'une parole de notre Seigneur, parole que l'Apôtre n'avait pas entendue, mais que la grâce lui avait mise dans le cœur (Nombres 11 : 29; Jean 3 : 30; Marc 9 : 38, 39).

4503. (19-21.) Cependant, c'était une épreuve pour lui; car vous le voyez demander indirectement les prières des Philippiens, afin que l'Esprit de Jésus-Christ lui soit abondamment communiqué dans cette position difficile, qui toutefois ne pouvait qu'être bonne pour le salut de son âme. Ici, le mot salut doit s'entendre essentiellement de la sanctification, grâce qui, avec l'illumination et la justification, compose tout le salut ici-bas. L'épreuve à laquelle on mettait la charité de Paul, était destinée à le maintenir dans l'humilité et à lui faire chercher toute sa joie en Jésus-Christ, comme c'était en lui qu'il avait la vive attente et l'espérance de n'être point confus. Au fond, sa propre gloire lui importait fort peu : il avait plutôt à cœur celle de son Maître, et il possédait la ferme assurance que le Seigneur serait glorifié dans son corps, soit qu'il dût prolonger sa vie, soit qu'il fût bientôt envoyé au supplice. Vivant, il prêchera Jésus-Christ, et sa mort ne le prêchera pas moins hautement. Quant à lui, il possède Christ. Voilà ce qui fait sa gloire et son bonheur, comme c'est la vie de son âme; et, mourir maintenant, est tout ce qui pourrait lui arriver de mieux! N'est-ce pas, mes chers lecteurs, qu'un homme qui parle de la sorte, est un homme digne de toute confiance? Pesez donc sérieusement ses paroles. Etre sans Christ, ce n'est pas vivre : mourir hors de Christ, c'est le plus horrible des malheurs.

4504. (22-26.) Il y avait une lutte dans le cœur de l'Apôtre. D'un côté, son désir était de s'en aller pour être avec le Seigneur, ce qu'il estimait avec raison comme beaucoup meilleur que de vivre encore quelques années; d'un autre côté, il pouvait être nécessaire, dans l'intérêt de ses disciples et de la propagation de la foi, qu'il demeurât ici-bas. Comment se terminera ce combat intérieur? Dans le sens de

(**Philippiens 1** : 22-26.)

l'égoïsme ou dans celui de la charité? Ah! notre excellent apôtre était trop bien conduit par l'Esprit de Dieu pour que l'issue fût douteuse. Sans qu'il soit nécessaire de voir ici une prédiction de ce qui devait lui arriver, ni même un simple pressentiment, disons que, tout entier à la pensée du devoir, bien plus préoccupé de la gloire du Seigneur et des besoins de l'Eglise que de son propre avantage, Paul n'ose pas encore aspirer au repos : il restera, son cœur l'y porte; il s'en ira content, si Dieu le veut.

4505. Avant de passer aux exhortations qui sont proprement le sujet de l'épître et qui commencent ici, arrêtons-nous quelques instants sur les dernières paroles de l'Apôtre. Il est chez un certain nombre de chrétiens une opinion qui semble faire des progrès et dont les adversaires de la vérité s'arment contre l'inspiration des livres du Nouveau Testament. On prétend que les apôtres crurent tous que le Seigneur reviendrait de leur vivant établir son règne sur la terre, que ce dogme a passé de leur foi dans leurs écrits, et que sur cela du moins ils se sont trompés. Posée en de tels termes, cette opinion est une erreur manifeste; car vous venez de voir que Paul comptait bien mourir, ou, comme il dit, s'en aller et être avec le Christ. On répond que Paul, en particulier, était revenu de son erreur sur la fin de sa carrière, mais qu'il l'avait entretenue autrefois. Or, quand il écrivait, plus de cinq ans auparavant, sa seconde lettre aux Corinthiens, ne parlait-il pas déjà du départ de ce monde comme nous le ferions nous-mêmes et comme il le fait ici? (2 Cor. 5.) Pour soutenir l'hypothèse que je combats, il faut remonter à la première épître aux Thessaloniciens, de cinq ans antérieure à la précédente; mais on ne peut le faire sans oublier les explications données par Paul lui-même dans sa seconde épître [3858-3862], et voici ce qui confirme tout ce que nous dîmes alors.

4506. On accorde que, dans le passage des Philippiens qui vient de nous occuper, Paul parle réellement de lui comme devant mourir, et que par conséquent il n'envisageait pas le retour de Jésus-Christ comme imminent. Or, dans cette même lettre, dans ce même chapitre (6, 10), il ne se serait pas exprimé autrement qu'il ne le fait, s les Philippiens alors vivants avaient tous dû voir le jour de Jésus-Christ, et si l'œuvre de grâce commencée en eux avait dû s'achever avant ce jour tant désiré. Voici donc le sens de l'Ecriture sur ce point important. Pour nous, chrétiens, la mort est identique avec la vision de Jésus revenant dans sa gloire. Ainsi, la foi consiste bien à croire

qu'on ne mourra pas ; mais en ce sens que, mourir, c'est aller à Christ. Pour nous encore, le jour de la mort, c'est le jour de Christ. Pour nous, enfin, penser à la mort et attendre le Seigneur, c'est une seule chose. Il en est ainsi maintenant, et il en était de même au temps des apôtres. Ne nous étonnons donc pas s'ils ont parlé comme nous le faisons aujourd'hui, en disant avec eux : « Le Seigneur est proche. » — J'avoue d'ailleurs qu'ils ne possédèrent pas la toute-science et je ne méconnais pas que leur illumination n'ait été, à plusieurs égards, successive ; mais lorsqu'ils proféraient les oracles de Dieu, leur parole ne se ressentit point de leur ignorance, témoin soit Pierre, qui prophétisait la vocation des gentils dans le temps même où ce mystère lui était encore caché [3646].

CCCXXXIII. — L'union des cœurs par l'humilité ; divinité, humiliation, gloire du Sauveur ; l'œuvre du salut ; Christ, notre justice ; l'œuvre du fidèle.

4507. (27-30.) Les exhortations de l'Apôtre débutent par une invitation générale à se gouverner d'une manière digne de l'Evangile. C'était, selon sa coutume, dire tout en deux mots (1 Thess. 2 : 12 ; Eph. 4 : 1 ; Col. 1 : 10). Un peu après, nous voyons que ce qu'il envisage comme une conduite digne de l'Evangile, c'est que les chrétiens soient fermes et bien unis, pour lutter ensemble, d'un même cœur, dans la foi à la Bonne Nouvelle ! Voilà de nouveau peu de paroles pour beaucoup d'idées. Elles nous rappellent ce que nous avons déjà lu bien souvent : savoir, que la vie chrétienne est un combat et que c'est par la foi qu'on fait cette bonne guerre ; mais surtout, que les fidèles doivent s'envisager comme ne formant qu'une seule et même armée, dans laquelle chaque soldat n'est fort que de la force réunie de tous : de là l'importance suprême de l'unité de l'esprit. Ah ! s'il y avait un parfait concert de pensées et de volonté entre ceux qui croient à l'Evangile, il ne leur arriverait jamais d'avoir peur de leurs adversaires. Ceux-ci, frappés d'une telle harmonie et de tant de fermeté, se convaincraient de leur propre impuissance. Ils comprendraient que la voie dans laquelle ils marchent est celle de la perdition, tandis que celle qu'ils persécutent est la voie du salut ; salut par pure grâce, car tout est don, non-seulement la foi en Christ, mais encore l'honneur de souffrir pour lui et de combattre avec tous les saints.

(Philippiens 2 : 1-4 ; 5-11.)

4508. (**2 : 1-4.**) L'union des cœurs par la foi, voilà donc ce qui fait en même temps l'honneur et la force du peuple de Dieu. C'est pour cela que l'Apôtre en appelle à tout ce qu'il y a de plus doux, de plus intime et de plus profond dans les expériences des fidèles, pour les exhorter à être tous d'un même amour, d'une même âme et d'une seule pensée. Les consolations qui se trouvent en Jésus-Christ, les jouissances que la charité procure, l'action du Saint-Esprit se communiquant des uns aux autres, ou simplement les besoins d'un cœur aimant et le désir de faire la joie des saints : tout nous sollicite à l'union. Mais, ici comme ailleurs, nous voyons que l'humilité est la condition sans laquelle l'union véritable est impossible [4163, 4367, 4368]. L'orgueil engendre les divisions. Si, au contraire, nous savons voir chez nos frères les traits par lesquels ils nous surpassent, chacun faisant de même et chacun désirant de glorifier la grâce de Dieu qui se manifeste en ses frères, il ne sera pas difficile de se tendre la main d'association. Cette humilité d'ailleurs est la plus sûre sauvegarde contre l'égoïsme; c'est d'elle que sort le vrai renoncement, encore plus que de l'amour. Ainsi donc, soyons humbles et nous serons unis; nous ne passerons pas notre temps en disputes, et nous aurons à cœur les intérêts spirituels de nos frères autant que les nôtres.

4509. (5-11.) Avons-nous quelque part le modèle parfait de ce renoncement, de cette humilité? Oui, nous possédons l'exemple de Celui qui, ayant lavé les pieds de ses disciples, leur dit : « Comme je vous ai fait, vous ferez aussi de même. » C'est ce que l'Apôtre rappelle aux Philippiens, en proclamant à cette occasion d'une manière fort explicite la suprême divinité de Jésus-Christ et sa véritable humanité, son abaissement volontaire et son élévation dans la gloire. Avant d'apparaître comme un esclave, pauvre, méprisé, crucifié, esclave de Dieu surtout (Rom. **1 : 1**), il était en Dieu, il était Dieu (Jean **1 : 1**). Et même pendant sa manifestation en chair, Dieu s'est rendu visible dans sa personne par la puissance qu'il déployait, ou plutôt par son œuvre tout entière (Jean **14 : 9**). Sur la croix encore, il parle en Dieu (Luc **23 : 43**). De sorte que si Jésus-Christ s'est fait égal à Dieu (Jean **5 : 18**), il a pu le faire sans rapine ou sans usurpation. Toutefois, et voici le modèle, il s'est anéanti : il s'est lui-même réduit à rien, à moins que rien, quand on considère ce qu'il était. S'il fût venu en forme d'ange, il eût pu être également serviteur; mais non, c'est en forme d'homme qu'il est venu. Or, qu'est-ce que l'homme mortel? Puis, parmi les hommes, il a choisi la position la plus humble, la

plus dépendante, souvent obligé de se plier à la volonté d'autrui. Il est le Seigneur des seigneurs, et toutefois il s'est rendu obéissant à Dieu par l'entier accomplissement de la loi (Gal. 4 : 4); obéissant jusqu'à vouloir mourir; obéissant au point d'accepter le plus horrible des supplices (Matth. 26 : 39). Mais en récompense de cette abnégation volontaire et pour prix de telles souffrances, non moins qu'à raison de sa divinité essentielle, Dieu l'a souverainement élevé; il a entouré son nom, son nom de Christ, d'une gloire qui n'appartient qu'au nom de Dieu, et il faudra qu'un jour toutes les créatures la lui reconnaissent, soit les anges dans le ciel, soit les hommes sur la terre, soit les réprouvés dans l'enfer, car il est LE SEIGNEUR; et, lui rendre gloire, c'est rendre gloire au Père. Cela ne veut pas dire que tous, et même Satan, se convertiront un jour; car on peut ployer le genou malgré soi, on peut le ployer sous les coups de la verge du Tout-Puissant et non dans l'adoration de la reconnaissance (Ps. 2 : 9; Luc 19 : 27).

4510. (12, 13.) Pour le bien comme pour le mal, tout se lie : amour, humilité, obéissance; et puisque Jésus lui-même a passé par tant de renoncement pour arriver à la gloire, puisque la doctrine fondamentale de l'Evangile s'élève avec une telle force contre tout orgueil et toute volonté propre, écoutons d'un cœur humblement soumis les exhortations de l'Esprit-Saint. Il nous dit par le ministère de Paul, absent, comme il disait jadis aux Philippiens : « Opérez votre propre salut avec crainte et tremblement; car c'est Dieu qui fait en vous et le vouloir et le faire par sa bienveillance. » « Avec crainte et tremblement! » Ces expressions, même en les prenant dans leur sens le plus radouci [4397], me paraissent bien propres à faire réfléchir ceux qui ne veulent voir dans l'œuvre du salut que son côté facile. Ici le mot « salut, » comme tout à l'heure (1 : 19), ne saurait s'entendre de l'expiation des péchés, pour laquelle Christ a tout accompli, ni par conséquent de notre réconciliation avec Dieu. Mais, d'après l'épître aux Romains en particulier, vous savez que le salut se compose essentiellement de deux grâces : la justification et la sanctification. Dans l'une et dans l'autre, nous sommes ouvriers avec Dieu par la foi, mais surtout dans la seconde. C'est là ce qui doit être l'objet sérieux de nos pensées, de nos prières, de nos lectures, et sur ce point que nous devons avoir peur de demeurer en arrière par notre faute. Il va sans dire que si nous devons travailler ainsi à notre salut, ce n'est pas afin que Dieu nous pardonne, mais parce qu'il nous a pardonné. D'un

autre côté, si cette œuvre est difficile, ou pour mieux dire impossible à notre faiblesse, nous avons en Dieu plus qu'un aide ; car « c'est lui qui fait en nous et le vouloir et le faire par sa bienveillance. » Oui, c'est lui qui, après nous avoir donné le désir de nous convertir, nous a convertis, et qui, nous donnant la volonté de nous sanctifier, nous sanctifie; mais non sans que nous employions les moyens qu'il a lui-même institués.

4511. (14-16.) Un esprit content et paisible, éloigné de tout murmure contre Dieu et de toute plainte envers le prochain, ennemi des querelles et des contestations : telle est une des principales dispositions que les fidèles doivent chercher à revêtir et que la grâce de Dieu produit en eux selon sa bienveillance. C'est peut-être le procédé le plus efficace pour glorifier le Seigneur au milieu d'un monde plein de trouble et d'agitation, parce qu'il est plein de péché. Dans ces temps surtout, où la passion de changement en toutes choses exalte si fort les idées, suscite tant de disputes et de guerres, il faut que les enfants de Dieu demeurent irréprochables à cet égard, marchant vers leur céleste patrie en simplicité de foi et servant l'Eternel d'un cœur sincère. C'est ainsi qu'ils seront comme des flambeaux dans le monde; à condition néanmoins qu'ils retiennent fortement la Parole de vie, qui est la Parole de Dieu. Car, pour qu'ils éclairent, il faut qu'ils soient éclairés; pour qu'ils soient en « odeur de vie » à ceux qui les entourent, il faut qu'ils respirent eux-mêmes ce parfum que la parole du Saint-Esprit peut seule communiquer.

4512. (16-18.) Puis, selon sa coutume, l'Apôtre se transporte par la pensée au jour de l'avénement de Jésus-Christ, et il se voit entrant dans la gloire avec ses chers frères de Philippes, car il ne saurait avoir couru, ni pris tant de peine en vain (1 Cor. 9 : 26). Remarquez cependant cette parole. Elle signifie que nous aurions beau avoir reçu l'Evangile de la bouche d'un apôtre et avoir embrassé la doctrine qu'il nous prêchait; si notre foi ne produit pas la sainteté, cela ne nous servirait de rien. Après quoi, l'Apôtre se plaît sans doute à la perspective de la gloire qui l'attend pour le jour de Christ; mais il ne se plaît pas moins à la pensée qu'il pourrait être préalablement appelé au martyre. Cette pensée le réjouit, et il invite les Philippiens à se réjouir avec lui, par la considération que son sang servirait aux Eglises comme l'aspersion du vin sur le sacrifice, et fortifierait ainsi leur foi (Lév. 23 : 13). Enfin, après avoir admiré de quel renoncement sa charité le rendait capable, remarquez, je vous prie, que s'il avait ex-

primé l'espérance de revoir les Philippiens, s'il le répète même quelques lignes plus bas, ce n'est pas qu'il n'envisage aussi sa fin comme pouvant être fort prochaine, et il est par là toujours plus démontré que l'idée de la mort s'identifiait dans son esprit avec celle du retour de notre Seigneur.

4513. (19-24.) En attendant, il raconte aux Philippiens le projet qu'il avait formé de leur envoyer Timothée. Grand sacrifice de la part de Paul, vu que personne ne pouvait entièrement remplacer auprès de lui son vrai fils en la foi, le compagnon de ses longs travaux, la consolation de sa captivité. Mais nul aussi ne mettait plus d'intérêt à l'Eglise de Philippes, à cette Eglise qu'il avait vue naître et qu'il aimait avec tant d'affection. En sorte que l'Apôtre était sûr de procurer une grande joie aux Philippiens en leur déléguant Timothée, et son inépuisable charité y voyait une raison déterminante pour se séparer de lui, sans compter qu'il était plus sûr d'obtenir par ce cher disciple des renseignements certains et propres à le réjouir. Si Paul ajournait l'exécution de ce projet, c'est qu'il ne perdait pas l'espoir de retourner lui-même en Macédoine, et il attendait de voir la tournure qu'il plairait au Seigneur de donner à son procès.

4514. (25-30.) Pour le moment, il va faire partir Epaphrodite, porteur de sa lettre ; Epaphrodite, que Paul appelle son frère, son collaborateur et son compagnon d'armes ; Epaphrodite, l'envoyé des Philippiens, le mandataire par lequel ils lui avaient transmis des secours ; Epaphrodite enfin, désireux de les voir, parce qu'il savait l'inquiétude dans laquelle ils étaient à son sujet depuis qu'ils avaient entendu parler de sa maladie. En effet, le délégué de Philippes avait été malade à la mort, par suite, semble-t-il, des fatigues de son ministère. Et voyez combien peu la foi, même chez les plus spirituels, a pour conséquence d'étouffer les sentiments de la nature, quand ils sont légitimes. « Dieu a eu pitié de lui, dit Paul, et non-seulement de lui, mais aussi de moi, afin que je n'eusse pas tristesse sur tristesse. » S'il avait plu au Seigneur de retirer à lui son serviteur Epaphrodite, nul doute que Paul ne l'eût estimé bienheureux, et il ne l'aurait pas pleuré comme ceux qui sont sans espérance (1 Thess. 4 : 13). Mais le Seigneur en ayant décidé autrement, l'Apôtre voit dans cette délivrance une bonté de Dieu à son égard et même à l'égard d'Epaphrodite. Est-ce donc qu'il peut y avoir, pour un enfant de Dieu, un plus grand bonheur que de « déloger pour être avec Christ ? » Oui ; ce bonheur devant lui appartenir tôt ou tard, il est particulièrement favorisé d'en

haut, lorsqu'il lui est donné de combattre longtemps ici-bas pour la gloire de son Sauveur. Ces pensées me paraissent sortir naturellement des paroles de l'Apôtre, et ce sont là des fruits du vrai dévouement, sans aucune teinte quelconque de fanatisme ou d'exaltation. Epaphrodite va donc partir, pour la joie commune des Philippiens et de Paul, celui-ci se réjouissant de ce qui réjouira ses frères; encore un beau trait de sa charité. Quand Epaphrodite s'éloignera de lui, l'Eglise entière qu'il représente s'éloignera pour ainsi dire; n'importe, un père est toujours heureux du bonheur de ses enfants.

4515. (**3** : 1-14.) Nous avons ici une des pages les plus intéressantes et les plus profondes des épîtres de Paul. Elle nous initie d'une façon particulière dans sa vie intime, tout en complétant les renseignements que nous avions déjà sur sa personne; mais il s'y trouve quelque chose de plus encore. On voit, de nos jours, certains hommes, qui, affectant de mettre la piété avant tout, attachent assez peu d'importance à la doctrine. C'est ce qu'on appelle le *latitudinarisme*. La plupart des *latitudinaires* le sont par incrédulité. Il est clair en effet que si l'on a l'esprit plein de doutes, on doit facilement penser que toutes les croyances sont bonnes, ou plutôt qu'il est assez indifférent de croire ou de ne croire pas. Mais je préfère m'en tenir à ceux qui arrivent là par le chemin d'une sorte de dévotion *mystique*, qu'on prend pour une très haute spiritualité. L'essentiel, pensent-ils, c'est d'aimer, c'est d'être humble, c'est de vivre en Dieu; et s'ils estiment encore la foi, c'est plus ou moins abstraction faite de son objet et de sa vertu justifiante. Ainsi la foi fervente du romaniste qui se confie en la vierge Marie, leur paraît être, dans son essence, la même que la foi de celui qui regarde du cœur à Jésus-Christ pour être sauvé. Or, personne assurément ne fut plus *spirituel* que Paul. Qui jamais éleva plus haut l'amour, le renoncement, la vie intérieure, tout ce qui constitue la dévotion la plus intime? Nous en avons la preuve dans chacune de ses épîtres. A l'instant encore, il disait : « Pour moi, vivre, c'est Christ; » et ici même, par quelle exhortation renoue-t-il le fil de ses idées? « Au reste, mes frères, » et pour tout dire en un mot, « réjouissez-vous dans le Seigneur. Vous écrire les mêmes choses n'est point pénible pour moi, et c'est pour vous une sûreté. » Quelles que soient vos circonstances extérieures, réjouissez-vous; et pour sauvegarde contre le péché, réjouissez-vous encore; comme il est dit en Néhémie : « La joie de l'Eternel est votre force » (Néh. **8** : 10).

4516. (2-7.) Mais cette spiritualité si élevée de Paul l'empêche-

t-elle d'exercer une jalouse vigilance sur les erreurs qui se glissaient dans les Eglises? Est-ce que les progrès des ans et ceux de la piété ont affaibli la répulsion que lui inspiraient les moindres déviations de la foi, lorsqu'il écrivait son épître aux Galates? Est-il devenu plus tolérant, par exemple, à l'égard de l'erreur judaïsante? Il s'en faut tellement, qu'il ne s'était jamais servi d'un langage aussi fort qu'en cet endroit. « Prenez garde aux chiens, » animaux hardis et sans pudeur; « prenez garde aux mauvais ouvriers; » « prenez garde à l'incision, » employant, pour désigner la circoncision, un terme où perce un certain mépris. Non certes qu'il méprisât l'institution divine; mais, auprès de la vraie circoncision, de celle « qui consiste dans le dépouillement du corps des péchés de la chair » (Coloss. 2 : 11), qu'était donc celle que les Juifs voulaient imposer aux rachetés de Jésus-Christ? « C'est nous, dit-il, qui sommes la circoncision, nous qui rendons en esprit notre culte à Dieu, et qui nous glorifions dans le Christ Jésus, et qui ne nous confions point en la chair. »

4517. Qui aurait pu cependant, mieux que l'Apôtre, mettre sa confiance dans l'extérieur, lui qui n'était pas un simple prosélyte du judaïsme, ni un fils de prosélyte, comme beaucoup peut-être de ceux qui faisaient tant les zélés; lui qui avait été circoncis dès son enfance en vrai fils d'Abraham; lui qui, s'il n'appartenait pas à la tribu de Juda, descendait du fils cadet de Rachel, dont la tribu fut toujours fidèle aux successeurs de David; lui, dis-je, qui ne comptait parmi ses ancêtres que des Hébreux, qui s'était rattaché à la secte la plus rigide observatrice de la loi, qui avait montré son zèle jusqu'à persécuter ceux qui paraissaient la rejeter; lui enfin dont la vie avait toujours été si régulière, la soumission aux formes si scrupuleuse, que nul ne pouvait s'estimer plus juste, quant à la justice légale? Représentez-vous donc un homme, né de parents chrétiens, qui aurait été baptisé de bonne heure et entouré de beaucoup de prières; qui, instruit plus tard des vérités de la Bible, se serait joint à une des plus pures Eglises de la Réforme, qui s'en serait montré l'un des membres les plus zélés et dont la conduite aurait toujours été parfaitement honorable. Tel était Paul dans le judaïsme; tels aussi les avantages qu'il envisageait autrefois comme son trésor, car il se croyait par là sur le chemin du ciel. Mais il avait compris enfin que, malgré leur excellence, ces prérogatives extérieures ne pouvaient le sauver, que même elles tendaient à sa perte, en le tenant éloigné du Christ par la confiance qu'il mettait en elles. Quoi donc! Est-ce que notre baptême, est-ce

que notre instruction religieuse, est-ce que notre affiliation à une Eglise pure, est-ce que notre zèle pour les intérêts du règne de Dieu, est-ce qu'une conduite rangée, honnête et morale, pourraient nous mener à perdition? Oui, certainement; car toutes ces circonstances peuvent exister sans que Christ habite dans nos cœurs par la foi; et même si nous en faisons notre appui, c'est une preuve que nous n'avons pas connu Christ comme il faut le connaître, et ces choses, encore que bonnes, causent la perte de notre âme (Gal. 5 : 4).

4518. (8-10.) C'est pourquoi il nous faut, à l'exemple de Paul, envisager comme un mal, comme un danger, comme une perte, tout ce qui peut nous priver de la possession de Jésus-Christ; car *possession* est ici le sens du mot « connaissance. » Ce n'est pas le péché seul qui nous privera de lui, mais tout ce dont nous serions tentés de faire notre sauvegarde hors de sa grâce. « Si quelqu'un ne renonce à tout ce qu'il a, il ne peut devenir mon disciple, » a dit le Seigneur (Luc 14 : 26). Nous sommes donc invités à faire volontairement le sacrifice de toutes choses pour gagner Christ; à les regarder comme du fumier, selon l'énergique expression de l'Apôtre, en comparaison des biens qu'il donne. Parents, amis, fortune, souvenirs du passé, perspectives de l'avenir, connaissances acquises, jouissances de l'esprit et de l'imagination, renom de piété et de charité, témoignage d'une bonne conscience : tout cela, auprès de Jésus-Christ, n'est rien; tout cela n'est que fumier, s'il nous tient éloignés de Jésus-Christ. Il faut qu'au jour de sa venue nous soyons trouvés en lui, unis à lui, et possesseurs, non de notre propre justice, justice légale, justice des œuvres, justice impossible et qui ne sauva jamais personne (Rom. 3: 20); mais de la justice de Dieu, justice de grâce, justice assurée, justice qui est par le moyen de la foi et qui appartient à ceux qui croient (Rom. 3 : 21-26). C'est d'ailleurs par cet abandon volontaire qu'on atteint à la parfaite connaissance ou à la parfaite possession de Jésus-Christ. Pour le posséder à salut, il ne faut rien vouloir que lui, et c'est en le possédant que nous comprenons ce que vaut sa justice.

4519. L'Apôtre ajoute : Et afin que je connaisse aussi « la puissance de son relèvement (ou de sa résurrection) et la communication de ses souffrances, étant rendu conforme à sa mort. « Ce passage n'est pas sans une certaine obscurité. Voici toutefois quel me paraît en être le sens. Il y a dans la résurrection de Jésus-Christ une vertu, une puissance, une efficace dont on ne peut faire l'expérience, à moins qu'on ne lui soit intimement uni par la foi; et cette union

est impossible, nous venons de le voir, tant qu'on n'abandonne pas toutes choses au monde pour s'attacher à lui. Mais si l'on a fait de Jésus la vie de son âme, on est ressuscité avec lui (Col. 3 : 1), et ce mystère a sa preuve de fait dans la vive espérance qu'on possède, comme dans la vie nouvelle que distribue le Saint-Esprit. Il y a aussi, par la communication des souffrances du Seigneur, par cet acte de foi au moyen duquel on s'identifie avec sa passion en Gethsémané et sur le Calvaire, une source inépuisable de consolation et de sainteté dont le fidèle a de fréquents témoignages intérieurs. Enfin, comme l'Apôtre nous l'a dit en plusieurs endroits, le fidèle a été spirituellement crucifié avec Christ; de jour en jour, ce qui compose en lui l'homme terrestre dépérit et se meurt sous les coups incessants que lui porte le nouvel homme. C'est ainsi qu'il est rendu conforme à la mort du Christ; car si le Christ mourut, c'est par le péché et pour le péché. Tel est, ce me semble, le développement naturel des pensées profondes de l'Apôtre. Or, remarquez à ce sujet qu'à la fin de sa carrière apostolique comme à son début, il fonde toute la doctrine sur ces deux grands faits : la mort et la résurrection de Jésus-Christ; de même que ses espérances à lui se résumaient dans l'espérance de sa propre résurrection.

4520. (11.) « Si de quelque manière je parviens au relèvement (ou à la résurrection) d'entre les morts. » Ceci est encore plus difficile à comprendre. A première vue, Paul semble s'exprimer comme s'il avait quelque doute sur son salut personnel, car il ne pouvait douter qu'il n'y eût une résurrection tant des justes que des injustes (Actes 24 : 15). Mais pour lui, la résurrection « d'entre les morts, » c'est la résurrection des justes, la résurrection première (1 Thess. 4 : 16), et il semble se demander s'il y aura part. Se pourrait-il que, dans l'instant même où il venait d'écrire avec tant d'énergie ce qui fait la force et la vie du fidèle, un nuage, soufflé par Satan, eût passé rapidement sur sa foi, et que le Saint-Esprit eût voulu, pour notre instruction, que ce fait fût enregistré par la plume de Paul lui-même, comme il nous a fait connaître les doutes momentanés de Jean-Baptiste, par le message du saint précurseur? [2973.] Ou bien serait-ce un admirable mouvement d'humilité, produit dans le cœur de Paul par le Saint-Esprit, à la vue de la gloire éclatante qui est réservée aux élus, et dont il se sentait personnellement si indigne; un de ces états d'âme plus communs qu'on ne pense, où les fidèles sont tout émus en se considérant eux-mêmes, et pleins d'assurance toutefois en regardant

aux promesses? Enfin, se pourrait-il que cette expression : « Si de quelque manière je parviens... » voulût signifier : « De quelque manière que je parvienne au relèvement des morts; » que ce soit bientôt ou plus tard, par une mort paisible ou par une mort violente? C'est ainsi que plusieurs l'entendent, et il faut avouer que la suite du discours ne s'accorde pas mal avec cette interprétation.

4521. (12-14.) Ce n'était donc pas que l'Apôtre n'eût plus rien à faire ici-bas dans l'intérêt, soit de son âme, soit de l'œuvre qui lui était confiée; mais, semblable à celui qui concourait aux jeux olympiques (comparaison que nous avons déjà vue employée par lui), il s'avançait avec courage et sans regarder derrière lui, vers le but où il voyait suspendue la couronne, prix de la vocation céleste de Dieu en Jésus-Christ. Nous aussi, chers lecteurs, disons-nous qu'à chaque instant nous pouvons nous voir au terme de la carrière, par la volonté de Celui qui compte nos jours. Revêtus de la parfaite justice de Jésus-Christ, tenons-nous prêts. Mais s'il plaît au Seigneur de nous laisser encore sur la terre, disons-nous aussi que nous avons à y accomplir une tâche qui, sous un certain rapport, n'est jamais achevée. Et comme celui qui court dans la lice redouble d'énergie à mesure qu'il approche du but, nous, de même, ne nous alanguissons pas en vieillissant; au contraire, moins il nous reste de temps, plus nous devons l'utiliser. Avec la diminution de nos forces multiplions nos prières, et pour tout dire en un mot, ne prenons pas notre repos avant que Dieu nous le donne; ne chantons pas victoire que nous n'ayons remporté le prix. Je me trompe, il y a le chant de triomphe de la foi; car c'est à ceux qui courent que le Saint-Esprit disait tout à l'heure : « Réjouissez-vous dans le Seigneur. »

CCCXXXIV. — Les parfaits; la bourgeoisie céleste; la joie et la modération; la paix de Dieu et la sainteté; le contentement d'esprit; la force du fidèle.

4522. (15.) Il est évident, par ce qui précède, que l'Apôtre ne prétendait pas avoir atteint la perfection; le voilà cependant qui parle comme s'il était *parfait*, et non-seulement lui, mais encore ceux auxquels il s'adressait, du moins quelques-uns. Cette expression, que nous avons déjà rencontrée une fois pour désigner les fidèles (1 Cor : 2 : 6), doit s'entendre, aussi bien que celle de « saints, » dans un sens modifié. La perfection, signe distinctif du chrétien réel, ne consiste

(**Philippiens 3** : 16; 17-19.)

pas à être pur de tout péché, ni à se croire parfait; mais à se faire une juste idée de la vocation de Dieu en Jésus-Christ, du but excellent pour lequel on a été élu et converti; et ceux qui marchent sans relâche vers ce but sont les parfaits aux termes de l'Evangile. C'est à de tels hommes que Paul adresse l'exhortation de penser comme lui; or, nous venons de voir qu'il ne pensait pas avoir atteint le but. Puis, dans la persuasion que celui qui les avait appelés par sa grâce les perfectionnerait pour le jour de sa venue, il ne doute pas que, s'ils avaient là-dessus des vues quelque peu différentes, le Seigneur ne finît par les éclairer. Il se peut en effet qu'il y eût à Philippes quelques chrétiens, comme on en a vu dans tous les siècles, qui, se faisant des idées erronées de la perfection, ou méconnaissant le véritable état de leur âme, estimassent avoir atteint le but. C'était dans leur intérêt que Paul avait exprimé son sentiment personnel à cet égard, et la manière dont il leur parle nous montre comment nous devons nous conduire envers ceux qui nourrissent cette illusion, dans un cœur d'ailleurs sincère.

4523. (16). C'est donc quelquefois un devoir de souffrir patiemment l'erreur chez nos frères et d'attendre que le Seigneur la dissipe par sa clarté. Nous l'apprenons de la bouche d'un apôtre qui se montra constamment plein de jalousie pour la saine doctrine. C'est lorsque l'erreur ne va pas à l'anéantissement de la grâce et lorsque nous ne pouvons suspecter la droiture de ceux qui l'entretiennent. Malgré des différences de vues sur des objets de cette nature, il reste toujours assez de points communs entre les vrais chrétiens pour servir de base à leur union. Au lieu de cela, nous avons la déplorable manie de nous montrer plus sensibles aux traits de dissemblance. Nous nous tenons éloignés les uns des autres, parce que nous ne sommes pas tous parvenus aux mêmes convictions, tandis que nous devrions nous sentir rapprochés par les vérités et les principes que nous recevons également. L'orgueil est le fer meurtrier qui creuse et élargit cette plaie. Les vérités généralement reçues sont comme un niveau sous lequel nous nous estimerions heureux de nous courber, si nous étions plus véritablement humbles.

4524. (17-19.) Quand on a pour modèle Jésus-Christ, il ne semble pas qu'il y ait à en chercher d'autre. Mais c'est par l'Esprit de Christ que Paul était conduit, et que sont conduits tous les vrais chrétiens. En sorte que nous pouvons, sans mépriser le patron suprême, nous faire les imitateurs de ceux qui imitent Christ. Non que nous devions copier

(**Philippiens 3** : 20, 21. **4** : 1.)

servilement personne; car, au contraire, il importe que nous demeurions nous-mêmes et que nous confrontions les modèles humains avec le divin modèle. Toutefois, il est sûr que l'exemple de nos frères a une grande puissance, et que c'est par là souvent qu'il plaît au Seigneur de nous éclairer et de nous fortifier. Portés d'ailleurs à l'imitation par notre nature, si nous n'imitons pas le bien, nous imiterons le mal. De nos jours, encore plus qu'autrefois, nous trouvons de mauvais exemples parmi ceux-mêmes qui, professant la foi, sont, par leur conduite, un déshonneur pour la croix de Christ. En cherchant leur bonheur dans la satisfaction de leurs goûts sensuels (Rom. **16** : 18), en se glorifiant d'actes et d'habitudes dont ils devraient plutôt rougir, ils marchent à leur perdition, parce que leurs pensées sont toutes aux choses de la terre. C'est ce que l'Apôtre avait dit fréquemment aux Philippiens, et ce qu'il leur répète en pleurant. Quelle douleur de voir le monde vivre dans l'égarement! mais quelle douleur plus grande encore quand on voit marcher à la manière du monde, des hommes qu'on croyait pouvoir envisager comme n'étant plus du monde! (Jean **17** : 16.)

4525. (20, 21.) « Avoir sa pensée aux choses de la terre! » c'est là que gît essentiellement le mal. Pour le combattre et en triompher, il faut nous rappeler que notre droit de bourgeoisie est dans les cieux. Paul, citoyen de Rome, et, ce qui était mieux encore, citoyen de la république d'Israël; Paul qui, par les bienfaits dont il avait été l'instrument, avait en quelque sorte acquis la bourgeoisie de Corinthe, d'Ephèse, de Thessalonique, de Philippes; Paul met au-dessus de tout, les droits à la cité céleste que la grâce de Dieu lui avait conférés (Jean **1** : 12). C'est là qu'était son trésor. Non pas seulement le sien, mais celui de tous ses frères en la foi. Faisons donc l'examen de nos pensées, pour savoir si nous envisageons réellement le ciel comme notre patrie, si nous y cherchons Jésus-Christ, si notre espérance est de l'en voir revenir pour nous introduire dans son repos, après avoir transmué nos corps. Ces corps humiliés par toutes sortes d'infirmités et de maladies, mais encore plus par le péché, le Seigneur veut les rendre conformes à son corps glorieux! Ce sera de toutes ses œuvres peut-être la plus merveilleuse; mais est-il une seule chose qui soit au-dessus de sa puissance? Voilà ce que l'Apôtre croyait de tout son cœur et ce qu'il rappelle à ses chers Philippiens, afin qu'ils demeurent fermes en notre Seigneur (**4** : 1). Etre ferme et inébranlable, ferme dans la profession de la saine doctrine, ferme contre les assauts du

(**Philippiens 4** : 2, 3; 4; 5.)

diable et les séductions de la chair ! vous savez que la Parole de Dieu nous y exhorte sans cesse; mais nulle part elle ne le fait avec tant d'affection : « Mes frères bien-aimés et chéris, ma joie et ma couronne... » encore une fois, « mes bien-aimés ! »

4526. (2, 3.) Qui étaient Evodie et Syntiche ? Qui est ce « vrai collègue » auquel Paul les recommande? Que s'était-il passé qui eût rendu nécessaire cette exhortation spéciale? C'est ce que nous ignorons; mais ce passage nous montre le soin que notre apôtre prenait des âmes qui lui avaient été confiées et comment il leur témoignait son affection. Exhorter et aider, tel est le double devoir de tout chrétien envers ses frères, tel est notamment le devoir des conducteurs de l'Eglise. Et ce ne sont pas les faibles et les mal affermis qui ont seuls besoin d'avertissements et de secours : il en faut à ceux même qui se sont le plus signalés dans le bon combat de la foi.

4527. (4.) Paul revient avec une nouvelle insistance sur le devoir de se réjouir dans le Seigneur; preuve que la joie est un des sentiments qui découlent le plus de la vraie foi. C'est une joie sainte et sérieuse; une joie, non terrestre, mais céleste ; une joie qui n'a pas de rapport avec celle dont il est dit : « Même en riant le cœur est triste, et la joie finit par l'ennui » (Prov. **14** : 13); toujours est-il que c'est de la joie. Comment considérer, sans se réjouir, ce que Jésus-Christ a fait pour nous, pauvres pécheurs, et ce qu'il nous prépare dans le ciel ! Quand je pense à mes péchés, je suis triste et toutefois joyeux; car leur nombre même et leur gravité me rappellent l'immensité de la grâce qui m'a été faite. Quand je sens mon existence menacée par la vieillesse ou par la maladie, je suis triste et toutefois joyeux; car ainsi se hâte la transformation glorieuse de mon corps. La religion est triste, dites-vous, ô gens qui ne connaissez que les joies du monde ! Votre religion est triste, je le sais; mais non pas celle que m'a faite mon Sauveur. Déjà sous l'ancienne loi, le culte de l'Eternel était accompagné de fêtes, de vraies fêtes, toutes resplendissantes de joie et de bonheur; mais ce n'était que le type des joies en vertu desquelles « le cœur du fidèle est un festin continuel » (Prov. **15** : 15).

4528. D'après nos versions ordinaires, le verset 5 contiendrait une exhortation à la douceur; mais selon le sens habituel du mot employé dans le texte, il s'agit plutôt de la modération ou de la tempérance, ce qui est loin d'exclure l'autre idée. Ceci, du reste, peut se lier à ce qui précède ou à ce qui suit. Si les joies de ce monde ont pour effet

de surexciter les passions, la joie du fidèle tend plutôt à les calmer. C'est près du Seigneur qu'il se réjouit, et se pourrait-il qu'il s'oubliât dans la communion d'un tel ami? Mais par ces mots : « le Seigneur est près, » on peut entendre la proximité de sa venue, et rien n'est plus propre que cette pensée à modérer nos désirs terrestres, non moins que la vivacité de nos passions. Puis, si nous sommes modérés dans nos désirs et nos affections, il ne nous sera pas difficile de bannir toute espèce d'inquiétudes (6). C'est un devoir souvent recommandé par le Seigneur lui-même, vous vous en souvenez; mais qui pourra le remplir, sinon les enfants de Dieu et eux seuls? Aussi longtemps qu'ils habitent « le corps de leur humiliation, » ils éprouvent de nombreux besoins, et il n'est même aucun d'eux qui ait à ne s'occuper que de soi. Mais ils ont un Père dans le ciel. En le remerciant pour tant de biens déjà reçus, ils lui adressent des prières et des supplications; et s'ils ne sont pas toujours exaucés par Celui qui sait de quoi nous avons besoin, la paix de Dieu, dans tous les cas, cette paix que l'homme naturel ne possède ni ne comprend, garde leurs pensées et leurs cœurs dans le Christ Jésus, auquel ils appartiennent, quoi qu'il arrive (7). Sur un seul point, je pense, il leur serait permis d'avoir des inquiétudes : c'est au sujet de leurs âmes; mais non, « ils savent en qui ils croient, » ils savent que « Celui qui a fait les promesses est fidèle : » en repos de ce côté, comment ne le seraient-ils pas sur tout le reste?

4529. (8, 9.) L'effet constant de la prière est donc de répandre la paix en notre âme; mais cela s'entend de la prière faite dans la foi et sous le souffle de l'Esprit-Saint. Or, là où sont la foi et l'Esprit de Dieu, là aussi est une vie sainte, condition sans laquelle le Dieu de la paix ne saurait être avec nous. Mais qu'est-ce qu'une vie sainte? C'est une vie qui réalise l'exhortation du Saint-Esprit que nous avons sous les yeux. Une vie, non pas sans faiblesse et sans péché, mais une vie calquée après tout sur le patron des Ecritures et sur le modèle que nous en ont donné les premiers messagers de l'Evangile. Se proposer en toutes choses la vérité, se comporter d'une manière grave, rendre à chacun ce qui lui est dû, se faire un devoir strict de la pureté dans les discours comme dans les mœurs, chercher à se rendre agréable au prochain, s'efforcer d'être en bonne réputation dans le monde et parmi les frères, rechercher en un mot tout ce qui est bien et qui mérite l'éloge : voilà certes un idéal sublime; mais tout sublime qu'il est, le vrai disciple de Jésus-Christ ne recule pas à cet aspect; sa con-

science lui rend témoignage que ces choses sont l'objet de ses pensées, de son ambition, de ses prières ; il s'y attache, il s'y conforme, et encore qu'il soit loin d'avoir atteint le but, le Dieu de la paix ne laisse pas d'être avec lui, parce qu'il cherche réellement à l'atteindre.

4530. (10-19.) Après avoir complété par cette magnifique exhortation les enseignements du Saint-Esprit destinés à ses chers frères et disciples de Philippes, Paul termine sa lettre en les remerciant dans les termes les plus affectueux de tout ce qu'ils avaient fait pour lui depuis nombre d'années. Pendant quelque temps, il est vrai, l'Apôtre n'avait rien reçu de leur part ; mais il savait bien que cela ne venait pas de mauvaise volonté. Si d'ailleurs il se réjouissait du secours pécuniaire qui lui avait été transmis, il s'en fallait bien que ce fût à cause du secours lui-même. Paul ne craignait pas la pauvreté, il y était accoutumé, elle lui avait constamment valu les consolations de Jésus-Christ, sa vraie richesse ; mais, en lui députant Epaphrodite avec leur offrande, les Philippiens avaient rempli envers lui un devoir de charité, ils avaient rafraîchi le souvenir qu'il conservait du temps difficile et toutefois heureux de ses prédications à Thessalonique ; ils avaient semé pour eux-mêmes en définitive, et le Seigneur acceptait l'oblation comme si elle lui avait été faite. En conséquence, il ne manquerait pas de pourvoir à tous leurs besoins, selon sa richesse, et c'est là ce qui causait la grande joie de l'Apôtre. Ceci complète admirablement les instructions apostoliques sur ce qu'on appelle quelquefois « la question d'argent. » Les conducteurs des Eglises doivent être prêts à remplir leurs fonctions gratuitement, s'il le faut pour la gloire du Seigneur ; puis, s'ils croient pouvoir accepter les offrandes des fidèles, ils doivent le faire avec joie, non par avarice, mais par amour même pour ceux qui les assistent de leurs biens.

4531. (11-13.) Après cette observation générale, remarquez, je vous prie, le beau modèle de contentement que nous donne l'Apôtre (11-13). Il n'est pas dans la nature de l'homme d'être content, par cela même qu'il est, par nature, éloigné de Dieu, la source de tout bonheur. Le contentement d'esprit s'apprend, et il ne s'apprend dans sa perfection qu'à l'école de Jésus-Christ. Quelle que soit la situation d'un disciple de Jésus, il est pleinement satisfait, non-seulement parce qu'il est où Dieu le veut ; non-seulement parce qu'il sait que toutes choses concourent ensemble au bien de ceux qui aiment le Seigneur ; non-seulement parce que son état, si misérable soit-il, ne le sera jamais autant que ses péchés le mériteraient, ni autant que l'a été celui de Jésus

(**Philippiens 4** : 20-23. **Hébreux 13** : 23, 24.)

sur la croix ; mais encore parce qu'il n'est pas au pouvoir des circonstances de lui enlever la grâce de Dieu. La grâce de Dieu en Jésus-Christ, voilà ce qui fait sa force, comme le dit Paul; sa force pour surmonter les découragements, pour triompher de la douleur, pour accepter la pauvreté; mais aussi sa force contre les folles joies de la prospérité, contre l'abus des biens terrestres, contre la vanité et la fausse confiance qu'ils inspirent si souvent. « Je puis tout dans le Christ qui me fortifie ! » Tel est le dernier mot de l'Apôtre dans cette épître, et comme il résume bien toute sa carrière ! Paul fut certainement un homme que Dieu avait doué d'une grande capacité intellectuelle et d'une grande énergie morale, bien qu'avec un corps débile; il avait acquis, dès sa jeunesse, des connaissances qui, dans tous les cas, auraient fait de lui un docteur en Israël, quoiqu'il n'eût pas une parole puissante et facile; mais après tout, qu'est-ce qui explique les succès de son ministère et la sainteté de sa vie, si ce n'est la force du Seigneur qui s'accomplissait dans son infirmité? (2 Cor. **12** : 9.) Qui que vous soyez donc, ô vous qui lisez ces lignes, forts ou faibles, savants ou ignorants, occupés à l'œuvre du Seigneur autour de vous ou en vous, inscrivez sur les tablettes de votre cœur cette importante déclaration de l'Apôtre : « Je puis tout en Christ qui me fortifie. »

4532. (20.) « Or à notre Dieu et Père, » à celui de qui nous est venu Jésus-Christ, soit « la gloire au siècle des siècles, amen ! » Et « que la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ soit avec vous tous » (23), cette grâce sans laquelle nous ne pouvons rien, mais qui suffit pleinement à qui la possède !

—

ÉPITRE AUX HÉBREUX.

CCCXXXV. — Introduction; divinité et humanité de Jésus-Christ; Jésus et Moïse comparés. — Sérieux avertissement. — La Parole vivante.

4533. Cette lettre, ou plutôt ce discours, ne portant de signature ni au commencement ni à la fin, il y a quelque incertitude sur son véritable auteur. Tous les docteurs dignes de quelque créance sont d'accord qu'il est d'un des apôtres ou de quelqu'un de leurs associés, tels que Luc, Barnabas ou Apollos, et par ces noms mêmes on le rattacherait au ministère de Paul. L'opinion commune l'attribue à

(**Hébreux 13** : 23, 24; 22.)

Paul en personne, mais cette opinion est fortement combattue, depuis assez longtemps. Je ne dirai pas les raisons qu'on allègue de part et d'autre. Mes lecteurs ne me les demandent sûrement pas : ils préfèrent que je leur explique l'épître. Je dois pourtant leur dire qu'après avoir examiné la question le mieux qu'il m'a été possible, je suis demeuré convaincu, avec bien d'autres, que nous avons encore ici un écrit de l'Apôtre auquel le Saint-Esprit a donné une si grande place parmi les premiers prédicateurs de l'Evangile. Il était en Italie quand il le composa; son cher Timothée, après avoir été mis en prison, avait été relâché, et Paul l'attendait pour faire un nouveau voyage en Orient (**13** : 23, 24), d'où il résulte que Paul lui-même avait alors, comme en écrivant aux Philippiens, quelque espoir de recouvrer sa liberté. D'autres pensent que ce fut à son retour d'Espagne, si toutefois il y alla jamais, et que la persécution de Néron vint l'envelopper avant qu'il pût faire le voyage dont il parle ici : ce sont des questions sur lesquelle l'épître ne nous fournit pas de renseignements.

4534. Si d'ailleurs Paul ne s'y nomme pas et s'il n'ajoute pas ses salutations ordinaires, c'est, quant au second point, comme dans l'épître aux Ephésiens, parce qu'il écrivait plutôt un traité qu'une lettre; quant à l'absence de son nom, elle peut s'expliquer par les relations dans lesquelles il avait toujours été avec ses frères hébreux. Bien que Paul fût demeuré Juif avec les Juifs et qu'il n'eût jamais cessé de leur porter un intérêt dont ses lettres font foi (Rom. **9** : 1-5; **10** : 1), il est sûr que sa vocation avait été auprès des Gentils, que sa prédication s'en était ressentie, que son ministère s'était exercé hors de l'influence juive; et comme il y avait parmi les chrétiens juifs, même les plus pieux, des frères qui judaïsaient à l'excès, on comprend que ceux-ci devaient nourrir de fâcheuses préventions contre Paul : nous en avons vu jadis quelques traces [4197]. De là viendrait que l'Apôtre, non pour se cacher, mais pour heurter le moins possible, n'aurait pas mis son nom en tête de son écrit. Cela explique aussi la forme suppliante par laquelle il le termine (22). Mais quoique Paul n'eût pas de vocation spéciale auprès des Juifs, et que ce fût plutôt le lot de Pierre (Gal. **2** : 7, 8), Dieu a voulu que Paul à la fin de sa carrière, écrivît pour les Hébreux, comme il avait voulu que Pierre prêchât l'Evangile dans la première assemblée de païens (Actes **10**). Le Saint-Esprit rend ainsi témoignage à l'unité de l'œuvre, non moins qu'à l'unité de la doctrine.

4535. Qu'il y ait d'ailleurs des différences notables entre ce traité et les autres écrits de Paul, c'est ce qu'on ne saurait contester; mais

quelle différence n'y a-t-il pas entre l'épître aux Romains et la première aux Thessaloniciens, entre les épîtres aux Corinthiens et les épîtres à Timothée, même entre l'épître aux Ephésiens et celle aux Philippiens, deux lettres écrites en des circonstances fort semblables! Quelle différence aussi entre le discours de Paul à Antioche de Pisidie et son discours à l'Aréopage; et si nous avions le récit de tous les témoignages qu'il a rendus au Seigneur, que de diversités encore n'aurions-nous pas! Le sujet de l'épître aux Hébreux est d'une tout autre nature que celui des épîtres précédentes; les personnes à qui Paul écrit, sont aussi d'une autre origine. Ainsi s'explique, par exemple, pourquoi cet écrit abonde beaucoup plus en citations de l'Ancien Testament. Mais sont-elles moins nombreuses dans le discours d'Antioche dont je parlais tout à l'heure, discours prononcé devant la Synagogue, comme celui-ci est adressé à des hommes sortis de cette même Synagogue?

4536. Le sujet que discute l'Apôtre, c'est la comparaison de la nouvelle alliance avec l'ancienne, sujet souvent touché par lui dans ses lettres. Le fond de son discours peut se diviser en deux parts : l'une traitant de la personne du Christ, l'autre de sa sacrificature, ce qui est entremêlé et suivi d'exhortations diverses, notamment d'exhortations à la fidélité ou à la persévérance. Et comme cela se fait avec de continuelles références aux institutions de Moïse et aux paroles des prophètes, il n'est pas de livre du Nouveau Testament qui jette plus de jour sur les anciennes Ecritures, ni qui nous enseigne mieux la vraie manière de les interpréter. C'est, du reste, un des caractères aussi de l'épître aux Romains et de celle aux Galates, sans parler des autres.

4537. (1 : 1.) Pour établir la supériorité de la nouvelle alliance ou de la nouvelle économie sur l'ancienne, du Nouveau Testament sur l'Ancien, l'Apôtre commence donc par traiter de la personne de Jésus-Christ. Dieu a parlé. Dès l'origine des siècles, il a parlé aux pères de la famille humaine, Adam et Noé, et plus particulièrement aux pères du peuple d'Israël; non pas une fois, mais à diverses reprises; non d'une seule manière, mais par des visions, des songes, des missions d'anges, des apparitions de sa gloire; il a parlé sous forme d'ordres, de menaces, de promesses, de récits, de prophéties, remplissant de son Esprit les hommes dont il daigna faire ses organes auprès du monde. Mais tout ceci n'était qu'une préparation, et quand les derniers jours sont venus (Es. 2 : 1), les derniers dans les temps de la

révélation, « Dieu, dit l'Apôtre, nous a parlé par le Fils. » C'est lui qui a consommé la révélation de Dieu aux hommes.

4538. (2-4.) Celui-ci est l'héritier (Matth. 21 : 38; Rom. 8 : 17), le possesseur de toutes choses, et par conséquent notre Maître et Seigneur. Par lui ont été faits les siècles, c'est-à-dire tout ce qui, ayant eu un commencement, possède une existence dont la durée se compte en jours, mois et années (Coloss. 1 : 16). Il est la vivante image du Père, celui en qui Dieu a manifesté la gloire de son essence (Coloss. 1 : 15), en sorte que si quelqu'un l'a vu, il a vu le Père (Jean 14 : 9). C'est lui enfin qui soutient, dirige, gouverne toutes choses par sa parole puissante ou à sa pure volonté (Matth. 28 : 18; Philip. 3 : 21). Tel est le Fils dans sa nature divine et antérieurement à l'envoi qui a été fait de sa personne pour compléter la révélation de Dieu. Mais cet accomplissement de la révélation de Dieu n'a pas eu lieu seulement en paroles. Le Fils a fait par lui-même la purification de nos péchés, car il s'est offert pour nous à la mort de la croix; après cela, il est rentré dans sa gloire, s'étant assis à la droite de la Majesté dans les lieux très hauts (Eph. 1 : 20). Si bien que, malgré son humiliation, et dans cette nature même qui fut humiliée, il est et demeure infiniment au-dessus des anges, le nom qui lui est donné par le Père étant bien plus excellent que le leur (Philip. 2 : 10).

4539. (5-14.) Il est vrai que, dans l'Ancien Testament, le Fils de Dieu est appelé l'Ange de l'Eternel, l'Ange de l'alliance; mais il n'est aucun ange à qui Dieu ait jamais dit, comme au Psaume second : « Tu es mon Fils, toi, je t'ai engendré aujourd'hui; » ou, comme ailleurs, parlant de Salomon, type du Messie : « Je lui serai pour père et il me sera pour fils » (2 Sam. 7 : 14). Puis, au moyen de paroles extraites de divers psaumes messianiques, l'Apôtre montre toujours mieux la supériorité du Fils sur les anges. Les anges adorent le Fils, et tandis qu'entre ses mains ils sont semblables aux vents et aux flammes de feu dont il fait ses ministres, le Fils est Dieu, un Dieu qui règne éternellement, un Dieu que Dieu a oint d'une huile d'allégresse au-dessus de tous ceux qui sont parfois appelés fils de Dieu, comme lui-même quelquefois reçoit le simple nom d'ange. C'est lui qui a fondé la terre et créé les cieux, et si les cieux et la terre doivent être transmués, lui au contraire, il est permanent à toujours. Enfin ce ne saurait être un simple ange, celui avec lequel Dieu partage sa gloire et sa puissance, celui auquel il promet une victoire éclatante sur quiconque ne croit pas en lui. Quoi de plus? il est le Roi,

et les anges sont ses ministres (Matth. 22 : 13); ministres de sa justice au dernier jour, ministres actuels de sa grâce et de ses délivrances envers les héritiers du salut (Gen. 19; Act. 10).

4540. (2 : 1-4.) L'Apôtre s'interrompt un instant pour adresser à ses lecteurs une exhortation dont il n'est pas difficile de sentir la justesse et l'importance. C'est un grand salut, celui qui nous a été annoncé et procuré par le Seigneur : grand par la grandeur de la délivrance, plus grand encore par la grandeur de l'expiation; grand, à ne considérer que la suprême majesté du Sauveur, grand aussi, quand on pense aux merveilles qui en ont accompagné la prédication. Or, si la parole prononcée par le moyen des anges, en entendant par là, comme Paul le fait après Etienne, non-seulement les anges proprement dits, mais aussi les prophètes (Actes 7 : 53; Gal. 3 : 19); si, dis-je, cette parole « a été ferme, et si toute transgression et toute désobéissance a reçu une juste rémunération » (rappelez-vous les jugements de Dieu rapportés dans l'Ancien Testament), « comment échapperons-nous, si nous avons négligé un si grand salut? » Qui deviendra notre sauveur, si nous ne voulons pas du Sauveur Jésus-Christ? Qu'offrirons-nous à Dieu pour l'expiation de nos péchés, si nous méprisons le sang de Gethsémané et de Golgotha? Où chercherons-nous la lumière et la vie, si nous repoussons les appels et les grâces de l'Esprit de Christ, ou seulement, comme porte le texte, si nous les négligeons?

4541. (5-9.) Les anges donc ne sont que de simples ministres du grand Roi; aussi n'est-ce pas à eux qu'est réservée la domination de la terre à venir que les apôtres ont eu pour mission de prophétiser (2 Pierre 3 : 13), mais c'est à Celui que tous les anges adorent et qui toutefois leur a été fait inférieur pour un peu de temps. Voilà comment l'Apôtre passe à l'humanité de Jésus-Christ, sans rien rabattre de la grandeur de sa personne. Il emprunte au psaume 8 des paroles qui, applicables à tout enfant d'Adam, en ce sens que l'homme, inférieur aux anges, a reçu néanmoins de Dieu un grand pouvoir sur les œuvres de la nature, ne sont néanmoins entièrement vraies que si on les entend de Jésus-Christ. C'est lui qui est le Fils de l'homme par excellence, comme il est, par excellence, le Fils de Dieu; puis c'est à lui seul, d'entre ceux qui sont nés de femme, que Dieu a pu assujettir toutes choses (Matth. 28 : 18). L'Apôtre fait observer là-dessus qu'en disant « toutes choses, » il ne reste rien qui ne doive lui être assujetti. Il s'en faut cependant que tout lui soit maintenant

(**Hébreux 2** : 10-13.)

soumis, puisqu'il est encore tant de gens qui rejettent sa domination et que Satan exerce toujours une si grande autorité sur la terre! Cela est vrai; mais ce qui ne l'est pas moins, c'est qu'au sortir de son humiliation, Jésus-Christ s'est vu couronné de gloire et d'honneur (Actes **2** : 33; Phil. **2** : 9). Une conséquence que l'Apôtre n'ajoute pas, mais qui se présente d'elle-même, c'est que la gloire actuelle du Seigneur est une garantie de sa gloire à venir, selon que Paul l'avait dit ailleurs (Phil. **2** : 9, 10). Il laisse de côté cette idée, pour insister plutôt sur les souffrances et la mort du Sauveur. C'est par là principalement qu'il a été fait inférieur aux anges; mais c'est aussi par là qu'il a manifesté la grâce de Dieu et qu'il nous a ouvert l'accès à la vie éternelle.

4542. (10-13.) Le développement de cette pensée occupe la fin du chapitre. Jésus-Christ y est appelé « le Prince du salut, » comme il est appelé au livre des Actes « le Prince de la vie » (Actes **3** : 15). En tant que Sauveur, c'est au moyen de ses souffrances qu'il a été consommé, rendu parfait et accompli, de la part de Celui « à cause duquel et par le moyen duquel sont toutes choses. » Or, « il lui convenait » qu'il en fût ainsi. Notre Seigneur a dit « qu'il le fallait » (Luc **24** : 26); mais, en Dieu, il n'y a pas de nécessité aveugle et fatale comme la destinée des païens; ce qu'il juge nécessaire est toujours bon. D'un autre côté, ce qu'il estime *convenable*, ne saurait être abandonné au hasard des événements : *il faut* que cela se fasse. Qu'est-ce donc qui convenait à celui par qui et pour qui sont toutes choses? Il lui convenait que celui qui sanctifie, participât à la nature de ceux qui sont sanctifiés. Ceux qui sont sanctifiés, ce sont ceux qui croient; et celui qui sanctifie, c'est Jésus-Christ. Or, qu'il ait été vraiment un homme, c'est ce que prouve le nom de frère qu'il ne prend pas à honte de donner aux hommes; non pas à tous cependant, mais à ceux qu'il sanctifie. C'est déjà ce qu'il fit par la bouche de David (Ps. **22** : 22). Puis, vous vous rappelez comment il leur donna ce titre, à l'instant même où il venait d'être déclaré le Prince de leur salut par sa résurrection (Jean **20** : 17). Une occasion encore où il se montre semblable à nous, c'est lorsqu'il s'écrie, comme l'aurait fait un simple homme : « Je mettrai ma confiance en l'Eternel » (Ps. **18**), et vous trouverez des paroles de cette nature dans tous les psaumes messianiques. Puis, c'est Jésus, homme, qui dit par Esaïe : « Me voici, moi et les enfants que Dieu m'a donnés » (Es. **8** : 18), car il a pour sa postérité tous ceux dont il a payé la rançon (Es. **53** : 10).

(**Hébreux 2** : 14-18. **3**, **4**.)

4543. (14-18.) Afin que le « Prince de notre salut » eût la parfaite réalité de notre nature, et non pas une apparence humaine, comme lorsqu'il visita Abraham sous les chênes de Mamré, ou Josué ou le père de Samson, il a participé à la chair et au sang, de même que les enfants, étant aussi véritablement issu d'Adam que Marie sa mère. Et « s'il a été convenable » qu'il fût un homme réel, c'est pour qu'il pût mourir comme nous; pour que, par le moyen de sa mort même, il nous arrachât à la puissance meurtrière de Satan et qu'il nous délivrât de la crainte de la mort, cette crainte qui ne fait que des esclaves. En effet, ou bien l'on vit dans une appréhension continuelle de mourir, tel qu'un esclave qui voit sans cesse la verge de l'exacteur levée sur lui ; ou bien, on s'efforce de calmer sa conscience par d'onéreuses dévotions, comme l'esclave qui ne travaille que pour éviter le châtiment, en sorte que la mort, œuvre de Satan, devient un des plus puissants instruments de son règne. Voilà de quelle lamentable condition Jésus-Christ est venu nous retirer; car il est sûr que, si nous croyons du cœur en lui, nous ne sommes plus sous la tyrannie de cette horrible crainte de mourir, et nous servons Dieu par amour, non par peur (Rom. **8** : 15). Or, encore une fois, c'est bien pour nous, et pour nous exclusivement, que le Seigneur a souffert, et non pas pour les anges déchus. Ce qui le prouve, c'est qu'il n'est pas venu sous une forme d'ange, mais en vrai fils d'Abraham.

4544. Enfin, pour que rien ne manquât à la similitude, non-seulement le Christ a souffert et il a été mort, mais encore il a été tenté, tenté par Satan de diverses manières (Marc **1** : 13; **8** : 33). C'est ainsi que, rendu parfaitement semblable à ses frères, comme cela convenait, il se présente à nous en qualité de SOUVERAIN SACRIFICATEUR miséricordieux et fidèle : miséricordieux, car pourrait-il exister un plus grand amour que celui qu'il nous a témoigné? fidèle, car il a accompli toute justice et ses paroles sont d'une certitude immuable. En sa qualité de sacrificateur, il a fait la propitiation pour les péchés du peuple de Dieu : tel est le fruit de sa mort; mais comme il a repris la vie et qu'il est le Tout-Puissant, il peut secourir victorieusement ceux qui sont exposés aux tentations qu'il a surmontées. Nous aurons bientôt le développement de cette doctrine et nous en verrons les conséquences. Auparavant, l'écrivain sacré, toujours occupé de la suprême grandeur du Christ, va nous dire combien il a surpassé Moïse, et dans sa personne et dans sa mission.

4545. (**3**, **4**.) Ce fut certes un grand serviteur de Dieu que Moïse.

(Hébreux 3 : 1.)

Le Saint-Esprit lui rend le témoignage d'avoir été fidèle, et il dit ailleurs que c'est tout ce qu'on demande d'un administrateur (1 Cor. 4 : 2). Tel fut aussi Jésus-Christ, plein d'obéissance pour Celui qui l'avait envoyé, et de dévouement pour ceux qui sont la maison de Dieu en esprit (1 Tim. 3 : 15; Eph. 2 : 22). Mais, tandis que Moïse fut simplement serviteur, Jésus a été tout à la fois SERVITEUR et Fils; et tandis que Moïse faisait partie de la maison, Jésus en est le constructeur; or celui qui a construit toutes choses est DIEU. En sorte que, si nous croyons, nous sommes *sa maison*, tandis que les Israélites n'étaient pas la maison de Moïse. Après cela, si Moïse a eu pour mission de conduire les enfants d'Israël au pays de Canaan, mission achevée par Josué, qu'est-ce que le repos de Canaan, en comparaison du repos éternel qui se trouve en Jésus? Telle est la doctrine que renferment ces deux chapitres; elle est parfaitement simple. Arrêtons-nous quelque peu sur les exhortations dont l'Apôtre en entremêle l'exposé.

4546. (3 : 1.) D'abord, il s'adresse à ses frères en leur donnant le nom de saints, et l'on voit ce qui justifie cette dénomination : c'est qu'ils avaient été faits participants de la vocation céleste, ou de la vocation de Dieu en Jésus-Christ. Etre appelé de Dieu, c'est déjà une mise à part, une consécration. C'est à ce titre que le peuple d'Israël était une nation sainte et que l'enfant qui naît de parents fidèles est saint (1 Cor. 7 : 14). Mais peut-être que cette expression : « Etre fait participant de l'appel céleste, » désigne quelque chose de plus, savoir l'effet intérieur de la grâce de Dieu sur le cœur des élus, et alors on comprendrait encore mieux que l'Apôtre ait appelé « saints, » ceux qui étaient l'objet de cette grâce. En tout cas, il n'est pas douteux qu'il n'invite ceux qui font profession de l'Evangile, et nous par conséquent, à contempler l'ENVOYÉ (ou l'*apôtre*) et le souverain sacrificateur de notre profession, savoir Jésus-Christ, qui est le grand Envoyé de Dieu, comme il est aussi le grand Expiateur des péchés. Ce qu'il nous invite à considérer dans le Sauveur, c'est la gloire infinie de sa personne et les relations que nous avons avec lui. Nous sommes sa maison; à la condition toutefois que nous retenions fermes jusqu'à la fin « l'assurance et le sujet de gloire de l'espérance. » Vous vous rappelez comment l'Apôtre revient dans chacune de ses lettres sur le devoir d'être ferme et inébranlable dans la foi. S'il n'emploie pas toujours ce dernier mot, il est manifestement sous-entendu; car où puiserons-nous l'assurance de notre salut actuel et la glorieuse espérance

de la rédemption de nos corps, si ce n'est dans notre foi en Jésus-Christ, l'Envoyé fidèle, le Fils de Dieu, le fondateur de l'Eglise, sa maison ?

4547. (7-14.) C'est pourquoi, comme dit le Saint-Esprit : « Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs » (Ps. **95**). Voilà donc ce que le Saint-Esprit faisait dire par le Psalmiste aux hommes de son temps, ce qu'il répétait aux chrétiens juifs par la bouche de Paul, ce qu'il nous adresse à nous-mêmes dans cette page de l'Ecriture. Nous avons tous à surveiller notre méchant cœur, plein d'incrédulité naturelle. Si les Israélites, sourds à la voix de l'Eternel, s'endurcirent, prenons garde que nos cœurs ne s'endurcissent par la séduction du péché, car c'est le péché qui rend incrédule. Sommes-nous réellement devenus participants de Jésus-Christ ? retenons-nous fermement la foi simple qui fut le principe de notre nouvelle vie ? nous recevrons avec sérieux cette exhortation du Saint-Esprit et nous nous inviterons les uns les autres à y être attentifs. — Rapprochons, en passant, la seconde moitié du verset 14 de la fin du verset 6. Il résulte de ce rapprochement que le caractère essentiel du fidèle est de se tenir avec force à la grâce de Dieu, comme à ce qui fait l'assurance de son âme, sa glorieuse espérance et sa substance même. — Remarquez aussi, verset 13, ce mot « aujourd'hui, » que l'Apôtre détache de sa citation des Psaumes pour le mettre en saillie. Aujourd'hui est à nous, mais non pas demain; aujourd'hui est un jour de grâce, si Dieu nous y fait entendre sa voix; demain sera peut-être le jour où commencera pour nous ce terrible jugement : « Parce que vous n'avez pas écouté, je ne vous parlerai plus. »

4548. (15-19.) Aussi l'Apôtre continue-t-il en reprenant cette même parole, et il nous invite à réfléchir sur le funeste sort des fils d'Israël dans le désert, selon qu'il en avait écrit autrefois aux Corinthiens (1 Cor. **10** : 1-12). Or, quels furent ceux qui, ayant entendu la voix de l'Eternel, ne laissèrent pas de provoquer sa colère ? Hélas ! ce furent les mêmes hommes que l'Eternel avait délivrés de l'Egypte par le moyen de Moïse. Nous donc qui faisons profession de croire que Jésus-Christ nous a rachetés de la condamnation, prenons garde que nos cœurs ne s'endurcissent par l'habitude d'entendre, sans l'écouter, la voix de ce miséricordieux Sauveur. Et contre qui l'Eternel fut-il indigné pendant quarante ans? Ne fut-ce pas contre des hommes qui péchèrent malgré tout ce que Moïse put leur dire et tout ce que l'Eternel faisait pour eux? Nous donc qui montrons souvent si peu de

vigilance, qui nous jouons avec les tentations, qui n'avons pas du péché l'horreur qu'il faudrait, prenons garde que, par des habitudes coupables, nous n'attirions sur nous les jugements de Dieu. A qui encore l'Eternel jura-t-il qu'ils n'entreraient pas dans son repos, si ce n'est à ceux qui furent rebelles? Nous donc prenons garde de ne pas nous révolter contre Celui qui nous parle des cieux. Enfin, par quelle raison furent-ils privés du repos que l'Eternel avait promis à leurs pères? Ce ne fut pas la puissance ou la fidélité de Dieu qui leur fit défaut : leur incrédulité seule en devint la cause. Nous donc aussi, prenons-y garde. Jésus-Christ est un puissant Sauveur, son salut est un grand salut, son amour est fidèle; mais si nous le rejetons, si nous le profanons par incrédulité, nous n'en serons pas moins perdus sans ressource (2 Tim. 2 : 13).

4549. (4 : 1-10.) « Craignons donc, dit l'Apôtre, craignons..... Une promesse nous est faite, une bonne nouvelle nous est annoncée : il y a maintenant encore un repos pour le peuple de Dieu. Ce repos n'est pas celui de Canaan; c'est un repos meilleur et plus assuré : c'est le repos même dont Dieu se reposa après la création et Jésus après l'achèvement de son œuvre de grâce. Quand le Saint-Esprit disait par la bouche du Psalmiste : « Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs, » et quand il invite au repos les hommes de ce temps et de tous les temps, il est clair qu'il ne saurait être question du repos de Canaan, tout comme il est manifeste que si Josué eût introduit l'Israël fidèle dans le vrai repos, le Saint-Esprit n'aurait pas, si longtemps après, parlé aux fidèles qui, à l'époque du psaume 95, habitaient le pays de Canaan, d'un nouveau repos à conquérir. Or, on se prive de ce repos quand on abandonne la promesse d'y entrer, c'est-à-dire quand on rejette ouvertement la Parole de Dieu; mais on ne s'en prive pas moins, quand la Parole n'est pas mêlée dans le cœur avec la foi, c'est-à-dire quand on ne croit à la promesse que d'une foi morte (Rom. 10 : 10). Si, au contraire, nous y croyons réellement, nous entrons par ce fait seul dans le repos de Dieu, car nous goûtons la paix que procurent la réconciliation et le pardon, paix qui est à la fois les arrhes et l'avant-goût du repos éternel.

4550. (11-13.) Le vrai moyen de ne pas se voir privé d'une grâce, c'est de la saisir avec empressement dès qu'elle nous est offerte. Aussi l'Apôtre nous dit-il : « Empressons-nous donc d'entrer dans ce repos, » et il nous présente encore pour motif ce qui arriva aux Israé-

lites dans le désert, ajoutant sur le pouvoir judiciaire de la Parole de Dieu, une réflexion de la plus haute importance. Jésus a dit : « Qui me rejette et ne reçoit pas mes paroles, il a qui le juge; c'est la parole que j'ai prononcée qui le jugera au dernier jour » (Jean **12** : 48). La Parole de Dieu, toute la Parole, est une parole vivante : « Les paroles que je vous dis sont esprit et vie » (Jean **6** : 63) ; une parole efficace : « Ma Parole ne retournera point à moi sans effet » (Esaïe **55** : 11). « Plus tranchante qu'une épée à deux tranchants, » elle pénètre dans les abîmes de notre corruption morale, et, si nous ne consentons pas à être convertis par elle, elle ne peut que nous condamner et nous tuer. D'ailleurs nulle possibilité de lui échapper; car « aucune créature n'est cachée devant elle. » Ici la Parole de Dieu nous apparaît comme une personne, comme une personne divine, comme Dieu lui-même, ce qui est tout à fait conforme à ce que nous avons vu autre part (Jean **1** : 1-5). Il y a deux Paroles : la Parole écrite et la Parole faite chair. De l'une, l'Apôtre passe à l'autre, par une transition d'autant plus facile qu'en grec le mot *parole* est masculin, et par une association d'idées d'autant plus naturelle que Jésus-Christ, la Parole incarnée, est la grande révélation du Père ou sa Parole vivante, de même que la Parole écrite est appelée aussi la Parole de Christ (Col. **3** : 16). C'est avec lui que nous aurons affaire au jour du jugement, et toutes choses sont nues et entièrement découvertes à ses yeux. Malheur donc à nous, si nous abandonnons la promesse d'entrer dans son repos !

4551. (14-16.) L'Apôtre cependant revient à l'idée fondamentale de sa lettre, comme de tout l'Evangile : celle de la grâce de Dieu. Nous avons en Christ un grand souverain Sacrificateur qui a traversé les cieux, de même que le souverain sacrificateur des Juifs traversait le voile du temple et le lieu saint pour s'approcher du propitiatoire. Son nom est Jésus, qui veut dire *Sauveur*, et, de sa nature, il est le Fils de Dieu. Conséquence : « Retenons notre profession. » Puis, ce n'est pas un souverain sacrificateur qui ne puisse sympathiser à nos infirmités. Les secourir, cela va sans dire, puisqu'il est le Fils de Dieu, le Tout-Puissant; mais y sympathiser, c'est autre chose, et cette chose merveilleuse, il la peut, parce qu'il « a été tenté à notre ressemblance, bien que sans péché. » Or, pour compatir aux misères des pécheurs, il n'est pas nécessaire de s'être souillé par le péché : il suffit d'être homme, d'avoir connu les tentations de Satan, d'avoir souffert les maux, les opprobres, la malédiction, suites du péché, et

voilà ce qu'il en est de Jésus-Christ. Nouvelle conséquence : « Approchons-nous avec assurance du trône de la grâce (le propitiatoire) [802], afin que nous recevions miséricorde et que nous trouvions grâce pour un secours opportun. »

4552. Résumez maintenant les principes posés par l'Apôtre dans cette portion de son écrit, rapprochez les conséquences qu'il en déduit, et vous arrivez à ce magnifique résultat : Rien n'égale la grandeur de la personne de Jésus-Christ, si ce n'est la grandeur de son dévouement. Fils de Dieu et Fils de l'homme tout à la fois, il nous appelle à lui pour donner du repos à nos âmes (Matth. **11** : 28, 29). Croyons donc en lui fermement; prenons de sa main, sans hésiter, la grâce qu'il nous offre, et, dans toutes nos nécessités spirituelles, reposons-nous pleinement sur sa miséricorde.

CCCXXXVI. — Sacrificature de Jésus-Christ. Les éléments; impénitence finale des apostats et indéfectibilité des fidèles.

4553. Cinq chapitres et plus (**5-10** : 18) traitent d'un seul et même sujet, entremêlé de digressions et d'exhortations, selon la manière constante de notre apôtre. Ce sujet, c'est l'excellence suprême de la sacrificature de Jésus-Christ, le Saint-Esprit nous montrant ainsi de nouveau la supériorité de la nouvelle économie sur l'ancienne.

4554. (**5** : 1-4.) Il commence par rappeler l'excellence de la sacrificature lévitique. Institués, désignés, consacrés par l'Eternel, Aaron et ses successeurs, hommes choisis entre d'autres hommes, furent investis de leur charge pour le bien de leurs frères, dans les choses qui se rapportent à Dieu; car ils offraient des offrandes et des victimes pour les péchés. Et comme ils étaient eux-mêmes de pauvres pécheurs, il devait leur être facile de compatir aux infirmités spirituelles d'autrui; mais, par la même raison, ils avaient à offrir aussi le sang des victimes pour leurs transgressions personnelles. En somme, la sacrificature légale, exercée selon l'ordonnance divine, était une institution toute bienfaisante, le sacrificateur étant médiateur de la miséricorde divine auprès des pécheurs et son autorité étant une autorité purement spirituelle.

4555. (5-10.) Si du Christ-Aaron vous passez au Christ-Jésus, vous remarquerez d'abord que ce dernier regarde comme une gloire d'avoir été fait souverain Sacrificateur; puis, qu'il a reçu cette charge glorieuse en sa qualité de Fils de Dieu; enfin, que, par cela même qu'il

est l'Eternel, il est sacrificateur éternellement, comme cela est dit au psaume **110**, psaume dont le premier verset est également appliqué au Seigneur Jésus-Christ, par Jésus-Christ lui-même et par ses apôtres (Matth. **22** : 44; Actes **2** : 34). De là suit que la sacrificature du Fils de Dieu est une sacrificature d'un ordre à part, l'ordre de Melchisédec et non l'ordre d'Aaron, idée qui reparaît une page plus loin (**6** : 20). Cependant, ce sacrificateur extraordinaire ne laisse pas d'avoir été « pris d'entre les hommes, » comme Aaron; ou plutôt, il est devenu homme pour exercer la sacrificature. Or l'offrande qu'il a présentée dans les jours de sa chair, ce sont des cris, des larmes, des supplications et des instances; c'est ensuite une parfaite obéissance à celui qui l'avait envoyé; ce sont enfin les souffrances dont la consommation s'est accomplie sur la croix (Philip. **2** : 8). De cette manière, sacrificateur éternellement, et s'étant offert, lui, l'Eternel, en sacrifice pour le péché, il est devenu l'auteur d'un salut éternel.

4556. Après avoir vu ce morceau dans son ensemble, reprenons quelques détails. Sans m'arrêter à faire observer avec quelle clarté cet endroit des Ecritures proclame le mystère de la double nature de Jésus-Christ : sa nature divine et sa nature humaine, voyez en quels termes il nous y est parlé de l'abaissement auquel il s'est soumis (7). Ce que dit ici l'Apôtre nous reporte vivement en Gethsémané et en Golgotha. Ce fut là que le Seigneur fut saisi de crainte à la perspective de la malédiction dont il s'était chargé en notre faveur; ce fut là, ô mystère d'un amour infini! là qu'il cria avec véhémence et avec larmes; là, qu'il fut comme un criminel qui demande grâce, ou plutôt ce fut là que son âme sainte repoussait les coups réservés au péché par la justice divine. « S'il est possible que cette coupe passe loin de moi...! » Non, cela n'était pas possible, et le Seigneur le savait bien. Mais il n'était pas possible non plus que le Père n'exauçât pas d'une manière quelconque une telle prière (Jean **11** : 42); aussi voyons-nous Jésus se lever de terre et dire avec le plus grand calme à ses disciples : « Allons, voici, celui qui me trahit s'approche. » Il fut délivré de sa crainte. Quelques heures plus tard, il s'écrie de nouveau : « Mon Dieu, mon Dieu! pourquoi m'as-tu abandonné? » mais, cette fois encore, il obtient la délivrance; car après avoir dit : « Tout est accompli, » il remet paisiblement son esprit entre les mains du Père.

4557. Voyez, après cela, ce qui est dit de l'obéissance de notre souverain Sacrificateur (8). En tant que Dieu, il n'a pas à obéir, bien qu'il soit *le Fils;* mais il a appris l'obéissance (Phil, **2** : 8). Ayant

(**Hébreux 5** : 11-14.)

revêtu notre nature, il a accepté une position d'infériorité momentanée : il a consenti à obéir. Ce n'est pas toutefois par la parfaite conformité de sa vie avec la loi de l'Eternel qu'il a surtout fait preuve d'obéissance : il n'y avait là rien de merveilleux de la part du Saint d'Israël; mais il a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes. Ici est le prodige, car la souffrance suppose le péché, et il n'y avait point de péché en lui. Je ne dis pas que la sainteté de Jésus ait été sans mérite. Bien qu'il n'eût dans son âme rien qui correspondît avec les pensées de Satan (Jean **14** : 30), il n'en a pas moins eu à lutter contre cet ennemi de toute vérité et de toute justice. La lutte eut principalement lieu quand le moment de souffrir approcha; ce fut alors qu'il put y avoir tentation à désobéir, alors aussi que l'obéissance du Christ se montra dans toute sa gloire. Il en est de même de ses rachetés. Les épreuves de la vie sont des moments de tentation, en sorte que c'est dans l'épreuve surtout que nous apprenons l'obéissance. Qui n'a pas souffert ne sait pas s'il est vraiment soumis, et qui ne souffre pas avec soumission n'a qu'une obéissance apparente aux lois mêmes qu'il semble observer.

4558. Comme le Fils de Dieu, devenu homme, a obéi au Père, nous de même, si nous sommes devenus par la foi enfants de Dieu, nous obéirons au Seigneur (9). Ce n'est pas notre obéissance au Fils qui nous sauve, c'est son obéissance au Père; mais il est évident que si nous lui sommes rebelles, c'est que nous ne croyons pas en lui, et si nous ne croyons pas en lui, nous ne saurions être sauvés. La foi, la foi qui sauve, nous le voyons pour la centième fois, est une force spirituelle, une puissance qui agit sur la volonté, qui la détermine dans le sens des commandements de Dieu. Ce phénomène moral résulte de l'opération même par laquelle le Saint-Esprit nous a communiqué la foi, et de l'union que celle-ci établit entre le Christ et nous : c'est par cette sainte foi que nous entrons en possession du salut éternel dont Jésus-Christ est l'auteur. Le salut tout entier est donc l'œuvre de Christ. Nul salut, si ce n'est par la foi en lui. Point de vraie foi, là où il n'y a pas les œuvres de l'Esprit qui vient de lui.

4559. (11-14.) Ici commence une digression qui se prolonge jusqu'à la fin du chapitre **6**. Paul ayant, après David, répété que le Christ est sacrificateur éternellement, selon l'ordre de Melchisédec, annonce qu'il va dire là-dessus des choses difficiles à entendre, surtout pour ceux auxquels il s'adressait. Bien que l'Evangile eût été prêché aux Hébreux longtemps avant de l'être aux païens, ceux-ci l'avaient

plus vite saisi dans ses éléments fondamentaux. Les fils d'Israël étaient, sous ce rapport, comme beaucoup de vieux protestants, même pieux, comparés aux païens et aux catholiques qui se convertissent. La Bible contient certainement des choses difficiles à interpréter; mais dans ce qu'elle a d'essentiel au salut, elle s'explique sans trop de peine, pourvu qu'on ne soit pas « devenu paresseux d'oreilles, » comme dit l'Apôtre. Il est des gens qui voudraient que le Livre de Dieu se comprît de lui-même et sans aucun effort d'attention. C'est ainsi du moins qu'ils le lisent, et de là vient que ceux qui, depuis le temps, devraient être docteurs, ont besoin de rapprendre sans cesse les premiers éléments des oracles de Dieu. On voudrait leur donner de la nourriture solide, mais ils en sont toujours au lait des petits enfants. Ce qui est digne de remarque, si du moins je saisis la pensée profonde du Saint-Esprit, c'est ce qu'il indique comme le vrai moyen pour devenir apte à recevoir la nourriture solide de l'homme fait. Ce ne sont pas d'immenses travaux scientifiques sur la Parole de Dieu, travaux qui, au contraire, détruisent quelquefois tout appétit pour la nourriture spirituelle; mais une vie sainte, une grande délicatesse de conscience, le sens moral exercé par l'habitude à discerner le bien et le mal. Ceci rentrerait dans la déclaration générale de notre Seigneur : « Si quelqu'un veut faire la volonté de Celui qui m'a envoyé, il connaîtra touchant cette doctrine si elle est de Dieu » (Jean 7 : 17.)

4560. (6 : 1-3.) Ce que l'Apôtre appelait tout à l'heure les éléments des oracles de Dieu, il l'appelle maintenant « la parole du commencement du Christ; » par quoi il entend les doctrines initiatrices qui servent de point de départ à la prédication du salut en Christ comme souverain Sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec. Ces doctrines fondamentales et pourtant élémentaires, telles que les blocs de marbre qu'on jette au fond de l'eau pour édifier les arches d'un pont, sont d'abord « la conversion quant aux œuvres mortes. » Il y a des œuvres mortes, comme il y a une foi morte. La foi morte est celle qui ne produit pas les œuvres; les œuvres mortes sont celles qui ne procèdent pas de la foi. De notre cœur naturel, il ne sort que des œuvres de cette espèce. Ce qu'il faut donc avant tout, c'est la conversion. « Faites l'arbre bon, a dit notre Seigneur, et le fruit sera bon. » Puis, vient la foi en Dieu : « Si vous croyiez en Dieu, vous croiriez aussi en moi, » a dit encore Jésus-Christ. Que de gens qui rejettent Jésus, parce qu'au fond ils ne croient à rien ! ou s'ils croient en Dieu

(**Hébreux 6** : 4-8.)

d'une foi morte, comme les démons (Jacq. **2** : 19), quoi d'étonnant qu'ils ne croient pas mieux en Jésus-Christ! Après cela, nous avons la doctrine des baptêmes, du baptême de Jean sans doute, comparé à celui des apôtres, et de l'imposition des mains, par laquelle tant de grâces extraordinaires et miraculeuses avaient été conférées à l'Eglise; doctrines fondamentales au sens que j'ai dit, mais toutefois doctrines élémentaires, qui n'étaient qu'un commencement, qu'une initiation. Paul en avait sans doute parlé dans les Eglises, mais il n'en avait pas beaucoup écrit. Enfin, le relèvement des morts et le jugement éternel, faits à venir qu'il faut croire, sous peine de n'être pas chrétien, mais dont l'adoption ne constitue pas, à elle seule, la foi qui sauve. Cependant, vu l'importance de ces dogmes, l'écrivain sacré se proposait d'en traiter à part, si Dieu le lui permettait.

4561. (4-8.) Il n'est pas facile de se rendre compte en vertu de quelle association d'idées l'Apôtre passe assez brusquement à une doctrine qui ne semble pas avoir de rapport avec ce qu'il vient de dire; à moins peut-être qu'il ne faille rattacher les versets 7 et 8 de ce chapitre au verset 11 du chapitre précédent. Lorsqu'on « devient paresseux d'oreilles, » bientôt aussi l'on est semblable à une terre qui boit la pluie et qui, au lieu de plantes utiles, ne produit que des chardons. Or c'est à de telles gens que s'applique tout le discours de l'Apôtre. Quelques-uns ont prétendu qu'il se mettait ici en contradiction avec lui-même et avec le Seigneur, l'un et l'autre ayant déclaré que si les fidèles peuvent tomber, ils ne sauraient tomber de manière à n'être pas relevés (Jean **10** : 27-30; Rom. **8** : 38, 39). Mais en dirigeant cette attaque contre l'unité des enseignements de l'Ecriture, on n'a pas pris garde que, dans le tableau du disciple irrémissiblement apostat, il n'est point question d'un pécheur qui eût été vraiment converti. Vous vous rappelez que ce qui constitue le caractère propre des élus, c'est *la foi, l'espérance* et *la charité*. Vous vous rappelez également qu'il existe d'autres dons du Saint-Esprit et de plus éclatants, mais qui sont d'une moindre valeur (1 Cor. **12** et **13**). Eh bien! l'Apôtre ne dit nullement que ceux qui auront eu foi, espérance et charité puissent déchoir, de telle sorte que tout relèvement leur devienne impossible. Il parle de gens qui ont été une fois éclairés, comme Simon le Magicien; qui ont goûté le don céleste, comme ces pharisiens qui s'étaient réjouis à la lumière de Jean-Baptiste; qui ont été faits participants du Saint-Esprit, comme Balaam, comme Saül, comme Judas; qui ont goûté la bonne Parole de Dieu et la puissance des pen-

sées du ciel, comme Hérode-Antipas quand il écoutait Jean, et comme ceux qui reçoivent la semence dans une terre peu profonde; c'est-à-dire qu'il parle de gens qui connurent et apprécièrent la vérité, qui purent être dans la main de Dieu les instruments de grandes merveilles, qui éprouvèrent en leurs âmes de fortes émotions, de très vives émotions, des extases peut-être; mais qui n'eurent jamais la foi vivante et qui, en conséquence, ne furent jamais réellement convertis. Cependant, des grâces éminentes leur avaient été accordées; mais, par le mépris qu'ils en ont fait, ils se sont fermé l'accès aux grâces plus excellentes, et il vient toujours un moment où de tels hommes tombent de toute la hauteur à laquelle Dieu les avait élevés. C'est ainsi qu'ils crucifient, quant à eux, le Seigneur Jésus, comme Hérode et Judas, l'exposant à l'opprobre, et qu'ils se rendent toute conversion impossible, semblables à une terre qui boit la pluie et ne produit que des épines : terre réprouvée et près de la malédiction, terre dont la fin est d'être brûlée.

4562. Tout ceci donc n'est qu'une nouvelle description de la foi morte et de ses funestes conséquences, description faite en des termes bien forts et quelque peu insolites, j'en conviens, mais non pas en des termes qui s'écartent de la vérité ou dont on ne retrouve ailleurs l'équivalent. Toujours est-il que le Saint-Esprit ne nous donne nulle part d'avertissement plus sérieux, et l'on ne conçoit pas qu'après de telles paroles, il puisse encore se trouver tant de gens qui se croient sauvés parce qu'ils éprouvent quelquefois de grandes joies dans leur âme, parce qu'ils ont été l'instrument de beaucoup de conversions, parce qu'ils ne cessent de s'occuper du siècle à venir; et, pour tout dire en un mot, qui se croient sauvés, parce qu'ils se croient sauvés. Ces lumières, et ces expériences, et ces succès, et cette assurance, accompagnent toujours, dans un degré quelconque, la vraie foi; mais elles peuvent exister en même temps que la foi morte, et combien cette pensée n'est-elle pas redoutable!

4563. (9-12.) L'Apôtre lui-même, comme effrayé du tableau qu'il a dû tracer, cherche à en adoucir l'effet auprès de ses lecteurs. Sans dire qu'ils fussent tous à l'abri de l'apostasie et de ses funestes suites, il se plaît à reconnaître qu'ils étaient généralement dans une condition meilleure et sur le vrai chemin du salut. Or, à quels indices juge-t-il d'eux si favorablement? A leur *amour* pour Dieu et pour les saints, charité active et faisant œuvre. Puis, s'il exprime le désir que chacun d'eux abonde en « certitude d'*espérance* » jusqu'à la fin, pour s'ex-

citer à l'action et pour imiter ceux qui, par *la foi* et par la patience, héritent les promesses, son langage même atteste qu'il y avait en eux le germe, tout au moins, de cette foi et de cette espérance dans lesquelles il veut qu'ils fassent des progrès. La FOI, l'ESPÉRANCE et l'AMOUR, voilà donc toujours le mot d'ordre donné à Paul par le Saint-Esprit. Nous l'avons vu dans sa première lettre [3829], et nous l'avons retrouvé dans presque toutes les autres. Il est ici particulièrement remarquable, par l'usage que l'Apôtre en fait pour distinguer nettement ceux qui « héritent les promesses, » d'avec ceux qui, ayant connu la vérité, s'en détournent pour aller à la perdition.

4564. (13-20.) Comment imaginer d'ailleurs que Dieu puisse, dans aucun cas, priver du salut éternel ceux qui ont une foi véritable en ce qu'il a dit? Lorsqu'il fit la promesse à Abraham, il la confirma par un serment (Gen. 22 : 16, 17), et Abraham ayant attendu, avec la patience de la foi, l'accomplissement de ce qui avait été promis, il l'obtint dans la naissance d'Isaac. Ce serment que l'Eternel solennisa en se prenant lui-même à témoin, parce qu'il ne pouvait jurer par un plus grand que lui, devait attester, plus hautement encore que sa simple parole, l'immutabilité de son conseil dans l'élection des fidèles. Par ces deux choses donc, la Parole de Dieu et son serment, nous avons, dit l'Apôtre, une puissante consolation, à moins qu'il ne soit possible à Dieu de mentir. Mais pour qui est-elle, cette consolation? Pour ceux qui, se sentant mourir par leurs péchés, se réfugient aux pieds de Jésus et saisissent l'espérance qui nous y est offerte. Cette espérance est comparée à une ancre sûre et ferme, jetée à l'intérieur du voile du sanctuaire, c'est-à-dire dans le ciel même [853], où Jésus est entré comme notre précurseur (Jean 14 : 2, 3), « ayant été fait sacrificateur éternellement selon l'ordre de Melchisédec. » Il y a là plusieurs allusions à l'office du souverain sacrificateur chez les Juifs, qui entrait une fois l'an au delà du voile et qui le faisait au nom de tout le peuple. Mais Paul va revenir là-dessus; car, après cette digression, il reprend son sujet, savoir la souveraine sacrificature de notre Seigneur Jésus-Christ et son infinie supériorité sur la sacrificature lévitique.

CCCXXXVII. — Suprême grandeur du sacerdoce de Jésus-Christ.

4565. (7 : 1-10.) La suprême grandeur du sacerdoce de Jésus-Christ se montre par neuf considérations distinctes. D'abord, Jésus-Christ

(**Hébreux 7** : 11-19; 20-22; 23-25.)

est le Roi-Sacrificateur qui se révéla jadis en Melchisédec et qui fut prophétisé par Zacharie (Zach. **6** : 13). Roi de justice et roi de paix, sacrificateur du Dieu très haut [284, 285], Fils éternel du Père, sa sacrificature est une sacrificature éternelle. Il est grand, celui auquel Abraham donna la dîme de tout et qui bénit l'illustre patriarche; car, dans la personne d'Abraham, il a béni et dîmé, lui toujours vivant, la tribu tout entière de Lévi, composée d'hommes mortels : première considération, déduite de la nature divine de Jésus-Christ.

4566. (11-19.) La supériorité du sacerdoce de notre Seigneur se prouve, en second lieu, par le fait même de son institution. En l'annonçant au psaume **110** comme sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec et non selon l'ordre d'Aaron, le Saint-Esprit déclarait que le sacerdoce lévitique n'avait qu'une mission temporaire. Il fallait qu'un fils de Juda fût investi de cette charge, et que ce fils de Juda y eût droit, non en vertu d'une loi, mais « par la puissance d'une vie impérissable, » dit l'Apôtre. Tout ceci suppose d'ailleurs un changement total d'économie divine : le commandement ancien, l'ordre de choses préparatoire, est aboli, pour faire place à un système plus parfait. Nous retrouvons ici toute la doctrine de Paul sur les deux économies (Gal. **3** : 15-29; **4** : 21-31; 2 Cor. **3** : 7-18).

4567. (20-22.) Troisième considération : la manière solennelle dont le Seigneur est appelé à la sacrificature. « L'Eternel l'a juré et il ne se repentira point : Tu es sacrificateur éternellement, selon l'ordre de Melchisédec. » C'est-à-dire qu'il en est de la vocation de Jésus au sacerdoce, comme de la vocation d'Abraham à l'héritage de la promesse. Nous avons également ici « deux choses immuables, dans lesquelles il est impossible que Dieu mente » (**6** : 18). Or, si vous comparez les Testaments de Dieu, celui qu'il fit en faveur des fils d'Israël, sous la loi, alliance qui fut scellée par le sang des victimes, au mont de Sinaï, Aaron étant sacrificateur; si, dis-je, vous comparez ce testament avec celui qui fut scellé par le sang de Jésus-Christ à Morija, cette autre montagne, vous direz qu'ils furent excellents l'un et l'autre, mais vous vous joindrez à l'Apôtre pour reconnaître que le second fut plus excellent. Et si vous comparez les garanties qu'offrait le ministère des sacrificateurs lévitiques, avec celles que nous offre le ministère de notre grand souverain sacrificateur Jésus-Christ, vous direz que les premières étaient pleines de force, mais que les garanties offertes par Jésus-Christ laissent les autres fort en arrière.

4568. (23-25.) Par cela même que les sacrificateurs lévitiques étaient

des hommes mortels (quatrième considération), le sacerdoce passait de génération en génération, dans la même famille sans doute, mais avec une instabilité continuelle quant aux individus. Le Christ, au contraire, possédant en lui-même l'éternité, exerce un sacerdoce permanent et intransmissible. C'est pourquoi il peut sauver entièrement ceux qui s'approchent de Dieu par sa médiation, étant toujours vivant pour intervenir en leur faveur et à leur place. — Remarquez la gradation suivie par l'Apôtre dans les conséquences qu'il déduit des principes. Par le changement d'économie ou de système, nous avons une espérance meilleure, au moyen de laquelle nous nous approchons de Dieu (19); par un effet du serment prononcé à l'installation de notre souverain sacrificateur, nous avons un testament qui nous offre des garanties sans égales (22); et parce que Jésus est toujours vivant (23), nous possédons la certitude de trouver constamment en lui un parfait salut.

4569. (26-28.) Une cinquième considération a pour objet l'entière sainteté de notre Souverain Sacrificateur. Les sacrificateurs lévitiques étaient des hommes qui, sujets à l'infirmité, avaient besoin d'offrir chaque jour des sacrifices, d'abord pour eux-mêmes, et seulement ensuite pour le peuple. Mais notre Jésus est un être saint, sans méchanceté, sans souillure, séparé des pécheurs (comme l'agneau de Pâque l'était du troupeau), et plus pur que les plus hauts cieux. Si donc il a offert un sacrifice, ce n'est pas pour lui, et telle fut l'excellence de la victime, qu'il a suffi de l'immoler une fois. Victime parfaitement sainte offerte par un sacrificateur parfaitement saint, car il s'est immolé lui-même! Que sont, à côté de cela, les plus excellents sacrifices des sacrificateurs les plus excellents?

4570. (8 : 1-5.) Voici le point capital, dit l'Apôtre. C'est que la sacrificature de Jésus-Christ s'accomplit dans le ciel, tandis que l'autre s'exerce sur la terre. On voit par tout le discours de l'écrivain sacré, qu'au moment où il traçait ces lignes, le culte lévitique subsistait encore, et que par conséquent la ville de Jérusalem n'était pas détruite. Cela soit dit en passant, car je ne voudrais pas détourner l'attention du grand objet que le Saint-Esprit met sous nos yeux. Ce sacrificateur, éternel comme Melchisédec; ce sacrificateur dont l'office n'est pas un office temporaire, à l'imitation du sacerdoce lévitique; ce sacrificateur solennellement introduit dans sa charge par un serment du Dieu fidèle et vrai; ce sacrificateur unique, dont les fonctions n'étaient pas destinées à passer de lui à un autre : ce sacrificateur d'une sainteté

parfaite, qui s'est offert en sacrifice parfaitement saint [4565-4569]; ce sacrificateur, dis-je, étant entré dans le ciel, le vrai sanctuaire, s'y est assis, plein de gloire et de puissance, à la droite du trône de la Majesté divine, offrant personnellement tout ce qu'il a fait pour le salut des pécheurs et réalisant ainsi le culte qui, selon l'institution de la loi, se faisait sur la terre, en symbole et en ombre des choses célestes. Car si Moïse vit sur la montagne le modèle du sanctuaire terrestre (Ex. 25 : 40), ce sanctuaire lui-même était une image du ciel.

4571. (6-13.) Aussi le testament, ou l'alliance dont notre souverain sacrificateur est le Médiateur, est-il infiniment supérieur au premier Testament; c'est la septième considération. Déjà sous les prophètes, l'Eternel parlait de ce premier Testament en des termes qui marquaient son infériorité relative. Il avait annoncé par Jérémie qu'il stipulerait en faveur de son peuple un nouveau testament, tout autre que celui qu'il avait fait après la sortie d'Egypte par une loi écrite sur des tables de pierre. Il mettrait ses lois dans leur entendement et les écrirait dans leur cœur; il deviendrait leur Dieu et ils deviendraient eux-mêmes son peuple d'une manière beaucoup plus intime; enfin la base de cette nouvelle alliance serait l'expiation qui serait faite de leurs péchés. Or, comme le dit l'Apôtre, « en appelant nouveau, ce testament à venir, il déclare ancien le premier; et ce qui devient ancien et qui vieillit est près de s'évanouir. »

4572. (9 : 1-12.) La huitième considération dérive des précédentes et semble n'en être qu'une reproduction; mais l'idée que l'Apôtre y met en saillie, c'est que Jésus n'a dû offrir qu'une seule fois le sacrifice, pour que tout fût accompli. Il commence par rappeler de quelle manière avait été construite la première Tente, ou le Tabernacle du désert, et de quoi se composait son ameublement (1-5). Il signale ensuite ce fait, que les sacrificateurs entraient bien chaque jour dans la partie antérieure du sanctuaire pour y vaquer à leurs fonctions, mais que le seul souverain sacrificateur entrait une fois l'an dans le lieu très saint, avec le sang de l'expiation pour ses péchés et pour ceux du peuple (6-8). Il dit ensuite que le Saint-Esprit avait fait connaître de la sorte, non-seulement que le ciel est fermé aux pécheurs, mais encore que le culte lévitique, avec toutes ses lois cérémonielles, était incapable de le leur ouvrir. Il n'y avait rien dans les offrandes et dans les victimes qui fût de nature à purifier la conscience, si bien que tout cela n'était qu'une parabole ou une figure de l'avenir, ordonnances charnelles imposées jusqu'au temps du redressement ou de la res-

tauration (9, 10). Or, le voici, le Sacrificateur des biens promis, celui qui s'est avancé tout au travers de la vraie Tente, c'est-à-dire du ciel; qui y est entré *une seule fois* en sa qualité de souverain Sacrificateur, après avoir répandu, non le sang des boucs et des veaux, mais son propre sang, et qui, de cette manière, a trouvé et obtenu pour nos âmes ce que nulle créature ne pouvait nous procurer, ni imaginer, savoir une rédemption éternelle : le voici, ce souverain Sacrificateur; c'est Jésus-Christ le Fils de Dieu (11, 12).

4573. (13, 14.) Le sang des agneaux et des boucs, non plus que les autres moyens de purification établis par la loi, même les plus solennels [960], ne pouvaient communiquer qu'une purification extérieure et conventionnelle : ils n'avaient rien qui fût capable de nettoyer le cœur. C'était pourtant quelque chose que cette purification légale, car, en bien des cas, elle préservait du châtiment. Mais si le sang des victimes avait le pouvoir de purifier dans une certaine mesure, à plus forte raison le sang d'une victime parfaitement sainte, sainte comme l'Esprit éternel qui réside en elle, purifiera-t-il notre conscience des œuvres mortes, c'est-à-dire de toutes les œuvres faites avant la conversion. Après avoir obtenu cette purification, et seulement alors, nous pouvons rendre au Dieu vivant le culte qui lui est agréable.

4574. (15.) C'est pour cela, dit l'Apôtre en complétant sa pensée, c'est pour que vous rendiez votre culte au Dieu vivant, que Jésus est le médiateur d'un nouveau testament, et c'est par sa mort expiatoire qu'il s'est acquitté de sa médiation. Il a effacé sur la croix les transgressions commises contre l'Ancien Testament, et sur cette même croix il a scellé aux élus de Dieu la promesse de l'héritage éternel. Celui donc qui est sacrificateur *éternellement*, nous a trouvé un rachat *éternel;* il s'est offert par l'Esprit *éternel*, et nous recevons par lui la promesse de l'héritage *éternel*. Ajoutez, selon la parole d'un prophète, « qu'il nous a aimés d'un amour *éternel* » (Jérémie 31 : 3). Il y a là plus qu'un rapprochement de mots.

4575. (16-28.) Et voici comment l'Apôtre conclut sa huitième considération. Un testament ne prend force qu'après la mort du testateur. Il y eut la mort des victimes et leur sang répandu quand la première alliance fut inaugurée; c'est par du sang que presque toutes choses sont purifiées selon la loi, et sans effusion de sang, il n'y a pas de pardon. Ainsi furent purifiés les symboles des choses célestes, ou le culte lévitique et ceux qui le célébraient. Quant aux choses célestes elles-mêmes, c'est-à-dire tout ce qui est relatif au vrai culte, au culte

spirituel, à ce culte qui, déjà céleste ici-bas, sera continué dans l'éternité, elles ont eu aussi leur purification. Le sang de Christ a été répandu, l'Apôtre ne le répète pas : il venait de le dire; mais le point sur lequel il insiste, c'est que si Jésus est entré dans le ciel, afin de paraître maintenant devant la face de Dieu pour nous, ce n'est pas qu'il doive s'y offrir plusieurs fois lui-même en sacrifice. Il a suffi, pour abolir le péché, du sacrifice qu'il a offert *une fois, une seule fois.* Représentant des hommes, il a dû mourir; mais l'homme ne mourant qu'une fois, Christ n'a dû non plus mourir qu'une fois; après quoi, le jugement. Il reviendra pour ce jugement, celui qui a porté les péchés d'un si grand nombre d'âmes; il reviendra, non pour mourir de nouveau en expiation des péchés, mais afin de rendre accomplie la gloire de ceux qui attendent de lui le salut. Ainsi donc, ni dans le ciel maintenant, ni sur la terre à son retour, le Seigneur ne renouvellera son sacrifice. C'est, vous le voyez bien, la grande supériorité de notre Melchisédec sur Aaron et ses fils.

4576. Devant de telles déclarations, que dire du prétendu sacrifice de la messe, inventé par les catholiques-romains? A les en croire, Jésus-Christ serait, chaque jour, en des milliers de lieux différents, immolé de nouveau, sous la forme d'une hostie consacrée : le mot hostie veut dire *victime;* et ils prétendent que cette répétition du sacrifice est nécessaire pour le salut des générations successives et pour l'expiation des péchés qui se reproduisent sans cesse. « Il faudrait donc, comme dit l'Apôtre, qu'il eût souffert plusieurs fois depuis la fondation du monde ! » (26.) Pressés par cet argument, les catholiques accordent que le sang du Christ a pu laver les péchés de tous les élus de Dieu qui vécurent avant lui, depuis Abel le juste. Comment donc ne comprennent-ils pas que ce même sang peut avoir tout aussi bien expié les péchés des élus qui ont vécu et qui vivront depuis que Jésus s'est écrié sur la croix : « Tout est accompli ! » Mais non, il importe aux prêtres romains de rabaisser la gloire suprême du Souverain Sacrificateur et de son parfait sacrifice. En reproduisant eux-mêmes, tous les jours et à volonté, ce sacrifice, ils se constituent les vrais médiateurs du Nouveau Testament, à l'exclusion du Seigneur, qui n'est plus sacrificateur, mais simple victime, sous le bon plaisir du prêtre. Je laisse de côté la doctrine de la transsubstantiation, erreur non moins fondamentale qui se rattache à celle-ci [3428, 3429].

4577. (10 : 1-18.) Voici enfin la neuvième considération par laquelle le Saint-Esprit établit l'infinie supériorité du sacerdoce de

Jésus-Christ : c'est que son offrande a aboli toute autre offrande. Revenant sur le caractère purement figuratif de la loi cérémonielle, sur la nécessité qu'elle imposait de répéter sans cesse les mêmes sacrifices et sur l'imperfection de ces sacrifices en ce qui concernait la purification des consciences, il montre que leur utilité la plus directe était simplement de rappeler aux pécheurs leurs continuelles transgressions. En sorte que la loi cérémonielle, comme la loi morale, ne servait qu'à donner la connaissance du péché (Rom. **3** : 20). Il est vrai qu'en rappelant à l'Israélite pieux son état de condamnation, le sacrifice l'invitait à regarder vers Celui que les promesses de Dieu désignaient comme le grand réparateur de la misère humaine; toujours est-il « qu'il était impossible que le sang des taureaux et des boucs ôtât les péchés. » La vraie victime d'expiation est donc, selon le psaume **40**, ce Jésus qui, par soumission à la volonté du Père, s'est revêtu d'un corps et s'est offert volontairement en sacrifice agréable à Dieu. UNE SEULE FOIS, répète l'Apôtre ; mais ce seul sacrifice a été suffisant, non-seulement pour expier nos transgressions, mais encore pour nous sanctifier.

4578. Et pourquoi le sacrifice de Jésus a-t-il une telle efficace? C'est encore parce que le Christ n'est pas sacrificateur à la manière des fils d'Aaron. Ceux-ci faisaient, dans la maison de Dieu, l'office de simples serviteurs, car la maison ne leur appartenait pas; et, en leur qualité de serviteurs, ils s'y tenaient *debout*, devant leur maître, « offrant plusieurs fois les mêmes sacrifices, qui ne peuvent jamais ôter les péchés. » Mais Christ, « après avoir offert pour les péchés un seul sacrifice, s'est *assis* à la droite de Dieu, » parce qu'il est le maître de la maison, parce qu'il est roi, et que tous ses ennemis doivent finir par lui servir de marchepieds. Une telle gloire, après l'immolation de soi-même, assure pour toujours un parfait salut à ceux qui se sanctifient en lui ou qui sont sanctifiés par lui, cela revient au même. C'est ce que le Saint-Esprit avait fait entendre par le prophète Jérémie, dans l'endroit déjà cité (Jér. **31** : 33, 34). Mais si le pardon en Christ est complet, il n'y a plus lieu d'offrir des sacrifices ou des offrandes quelconques au sujet du péché. Rapprochez cette déclaration de la doctrine exposée dans l'épître aux Galates, et vous comprendrez toujours mieux ce qu'il y a d'absurde et de criminel à vouloir, de manière ou d'autre, ajouter quelque chose à l'expiation accomplie par notre grand Souverain Sacrificateur.

(**Hébreux 10** : 19-25; 26-39.)

CCCXXXVIII. — Exhortations; la foi; contemplation de Jésus-Christ; côté moral des afflictions; la sanctification; gloire des cieux; le vrai culte.

4579. (19-25.) La fin de l'épître est toute d'exhortations : ce sont des exhortations à la foi, à la fidélité, à la persévérance, surtout dans les afflictions, conséquences pratiques des principes exposés jusqu'ici. En effet, de ce qui vient d'être dit sur Jésus, notre grand Souverain Sacrificateur, en y joignant la doctrine fondamentale de l'union que la foi établit entre lui et les fidèles, membres de son corps, il résulte que, par le sang de Christ, nous avons une pleine assurance d'entrer dans le vrai sanctuaire dont il est le chemin (Jean **14** : 6). C'est un chemin nouveau, par opposition à l'ancienne voie des cérémonies; un chemin vivant, par opposition aux victimes et aux sacrificateurs d'autrefois; un chemin qu'il nous a tracé au travers du voile, c'est-à-dire de son humanité, qui, semblable au voile du sanctuaire terrestre, a dû être déchirée pour nous ouvrir un libre accès vers le ciel. Et puisque nous avons un grand Souverain Sacrificateur établi sur toute la maison de Dieu (1 Tim. **3** : 15), nous pouvons et nous devons, malgré nos péchés, nous approcher de lui de tout notre cœur, avec un grand courage et dans une pleine certitude de foi. Nous le pouvons et nous le devons, parce que nos cœurs ont été arrosés, nos corps lavés, notre conscience sanctifiée par son sang et par son Esprit (1 Cor. **6** : 11). Telle est notre espérance, si nous sommes vraiment dans la foi; et cette espérance, nous devons la retenir invariable, en nous fondant, non sur notre fidélité, mais sur la fidélité de Celui qui a fait les promesses (1 Thess. **5** : 23, 24). Comme moyen de persévérer dans la foi et dans l'espérance, le Saint-Esprit nous invite à « prendre garde les uns aux autres pour nous exciter à l'amour et aux bonnes œuvres, » devoir trop négligé parmi les chrétiens; car si la sanctification découle de la foi, c'est elle aussi qui l'affermit. Le Saint-Esprit nous rappelle en outre le devoir de fréquenter les assemblées dans lesquelles les frères s'exhortent mutuellement à la fidélité, en vue du jour, de plus en plus rapproché, où le Seigneur viendra (Rom. **13** : 11). La fréquentation des assemblées est d'ailleurs une profession de foi qui ne peut que fortifier et développer la foi elle-même.

4580. (26-39.) D'un autre côté, nous savons maintenant que, Jésus

(Hébreux 10 : 26-39.)

ayant fait en une seule fois l'expiation, il n'y a plus d'offrande possible au sujet du péché. Si donc nous allions volontairement rentrer dans une vie d'égarement, loin de Christ, il n'y aurait pas d'expiation possible pour nous, et nous n'aurions à attendre que le terrible jugement de Dieu et l'ardeur du feu qui doit dévorer les adversaires. Vous savez, dit l'Apôtre, quel supplice on faisait subir à ceux qui violaient la loi de Moïse; mais Jésus-Christ est plus grand que Moïse. Or, si vous recommencez une vie de péché; si, de cette manière, vous foulez aux pieds le Fils de Dieu dont le nom vous a été annoncé; si vous tenez pour rien le sang du testament par lequel vous fûtes consacrés à Dieu; si enfin vous outragez l'Esprit de la grâce qui vous avait révélé Jésus, cet Esprit dont vous aviez paru écouter les appels et qui vous parle si souvent dans l'intérieur de votre âme, de quel supplice ne vous rendez-vous pas dignes? Il est vrai que nous avons au ciel un souverain Sacrificateur plein de miséricorde et de compassion; mais c'est à lui aussi qu'appartient le jugement (Deut. 32 : 35, 36). Il est vrai que vous vous rattachez au peuple de Dieu par votre profession; mais c'est précisément son peuple que le Seigneur jugera (Ps. 135 : 14). Ah! c'est une chose terrible de s'exposer aux coups du Dieu vivant!

4581. C'est ainsi, mes chers lecteurs, que le Saint-Esprit ne cesse de nous rappeler à la fois la bonté et la sévérité de Dieu, pour que nos âmes soient gardées de toute chute et surtout de l'horrible apostasie (Rom. 11 : 22). Et ne pensez pas que ces avertissements ne soient utiles qu'aux chrétiens mal affermis. Les frères auxquels Paul écrivait ne paraissent pas lui avoir donné, sur ce point, des inquiétudes particulières. Il loue au contraire la persévérance qu'ils avaient montrée au milieu des persécutions; il leur parle comme à des gens qui marchaient dans l'assurance de la foi; mais il savait que celui qui est debout doit prendre garde à ne pas tomber (1 Cor. 10 : 12), et le Saint-Esprit l'avertissait probablement que les grandes détresses prédites n'étaient pas loin d'arriver (Luc 21), et que la foi des fidèles y serait dangereusement éprouvée. C'est pour cela qu'il les menace d'un mal plus grand que la mort, mais non sans leur présenter l'assurance en Christ comme ce qui ferait par-dessus tout leur sûreté. Il les encourage donc en leur rappelant que ce Jésus, connu jadis sous le nom de « Celui qui vient » [2786], n'avait pas cessé d'être « Celui qui vient; » que, pour ainsi dire, il était en marche et que « dans un peu, très peu de temps, » il arriverait. Puis, il proclame, pour leur

(**Hébreux 11** ; 1; 2-7.)

affermissement, la grande parole qui avait servi de texte à son épître aux Romains (Rom. **1** : 17). Après quoi, le Saint-Esprit, développant sa pensée par la bouche de Paul, comme il eût pu le faire déjà par Habacuc (Hab. **2** : 3, 4) : « Et s'il se retire, dit-il, mon âme ne prend point de plaisir en lui. » « Quant à nous, ajoute l'écrivain inspiré, nous ne sommes pas de ceux qui se retirent pour la perdition, mais de ceux qui croient pour la conservation de leur âme. » Et vous, mes lecteurs, de quel côté voulez-vous être?

4582. (**11** : 1.) Pour encourager par une nouvelle considération ses frères d'entre les Hébreux, Paul recommande à leur imitation la foi des anciens temps : c'est le sujet de ce chapitre. — Mais d'abord, qu'est-ce que la foi? C'est « une substance des choses que nous espérons », ou comme la prise de possession du salut, bien que nous ne soyons sauvés qu'en espérance (Rom. **8** : 24). C'est aussi « une démonstration des choses que nous ne voyons point », nos yeux s'y dirigeant comme si elles nous étaient réellement montrées. La foi suppose donc en même temps, et les promesses, et la réalité des choses invisibles. Nous avons dit ailleurs que la foi consiste à regarder du cœur vers Jésus-Christ crucifié et ressuscité ; cette définition rentre évidemment dans la définition plus générale de l'Apôtre.

4583. La foi cependant ne se rapporte pas seulement à l'avenir; il y a, dans le passé, des choses dont nous n'avons connaissance que par elle : ainsi l'organisation du monde, après son extraction du néant (3). Or, c'est par la foi que les anciens ont obtenu, dans les Témoignages de l'Eternel, la place honorable qu'ils y occupent. Par exemple, qu'est-ce qui rendit l'offrande d'Abel plus excellente que celle de Caïn? (2, 4.) Qu'est-ce qui valut au premier des pécheurs qui soit mort le témoignage d'être juste? — Sa foi, nous dit Dieu; sa foi, au moyen de laquelle il nous parle encore, quoique mort. Pourquoi Enoch fut-il enlevé dans le ciel? Pourquoi a-t-il reçu le témoignage d'avoir été agréable à Dieu? Peut-on s'approcher de Dieu sans croire qu'il existe et qu'il est le rénumérateur de ceux qui le cherchent? Ce fut donc par la foi, dit Dieu, qu'Enoch fut transporté dans les demeures éternelles, sans passer par la mort (5, 6). Et Noé! si, en bâtissant l'arche pour la condamnation des impies, il devint le sauveur de sa famille et l'unique héritier, à cette époque, de la justice qui vient de Dieu, n'est-ce pas parce qu'il craignit d'être englouti par les eaux du déluge prédit? (7.) Et s'il craignit, n'est-ce pas parce qu'il crut? Et sa foi ne fut-elle pas une démonstration du déluge qu'il ne

(**Hébreux 11** : 8-19; 20-22; 23.)

voyait point et une substance ou une prise de possession, ou la réalisation de la délivrance qu'il espérait?

4584. (8-19.) Mais c'est toujours à Abraham qu'il faut en revenir lorsqu'on traite de la foi (Rom. 4; Jacq. 2). Voyez-le partant pour recueillir un héritage dont il ne pouvait connaître que par la foi, la réalité et la valeur. Voyez-le demeurant en étranger dans le pays qui lui avait été donné; ayant pour toute habitation la tente du voyageur, même après qu'Isaac et Jacob eurent été accordés à ses prières [408]. Voyez-le, par une foi qui triompha des contradictions où l'Eternel semblait le jeter, plaçant Isaac sur le bûcher, Isaac, l'objet même de cette foi! Sara crut aussi, nonobstant son incrédulité momentanée. Ce fut de cette manière qu'Abraham et sa compagne, comme Noé, comme Enoch, comme Abel, reçurent de Dieu un bon témoignage, et que d'eux sortit, par miracle, une multitude telle que les étoiles du ciel et telle que le sable de la mer qu'on ne peut compter.

4585. Le Saint-Esprit nous apprend d'ailleurs qu'Abraham « attendait la ville qui a les fondements dont Dieu est l'architecte et l'ouvrier. » (10). Dans cette attente, peu lui importait que son habitation terrestre fût stable ou temporaire. Jacob aussi faisait profession d'avoir été étranger et voyageur sur la terre (13-16) (Gen. 47 : 9), comme l'avaient été Abraham et Isaac. Mais quelle était donc cette patrie d'où ils se sentaient absents, et vers laquelle se dirigeaient leurs désirs? Etait-ce le pays de leurs pères, au delà de l'Euphrate? Etait-ce Canaan, toujours possédé par la race maudite? Non; c'était une patrie meilleure, savoir la céleste. Aussi, peu leur importait de n'avoir pas reçu l'accomplissement de la promesse, en ce qui concernait le pays de Canaan; il leur suffisait de l'avoir vu de loin, cru et salué. Ils avaient une ville que Dieu leur avait préparée; c'est de ce côté-là qu'ils marchaient par la foi, et c'est pour cela que Dieu n'a pas eu honte d'eux, ni de s'appeler leur Dieu.

4586. Isaac, Jacob et Joseph se montrent, chacun à son tour, les dignes héritiers de la promesse; car ils sont tous animés d'un même esprit de foi (20-22) : les deux premiers, en transmettant à leurs fils une bénédiction qui, jusque-là, ne s'était pas encore réalisée; Joseph, en donnant, au sujet de sa dépouille mortelle, des ordres qui supposaient la certitude de cette réalisation, au temps voulu de Dieu. Ce fut par ce même esprit de foi, que les parents de Moïse cachèrent, durant trois mois, leur beau petit garçon, sans craindre l'édit du roi (23); que Moïse, devenu grand, préféra de souffrir avec son peuple, plutôt

(**Hébreux 11** : 24-26 ; 27 ; 28 ; 29-38 ; 39, 40.)

que de vivre dans les délices avec les ennemis de Dieu (24-26) ; que, lors de cette lutte terrible où l'Eternel déploya tant de puissance et Pharaon tant de fierté, le prophète tint tête au monarque et quitta l'Egypte sans aucune crainte, « comme voyant celui qui est invisible » (27) ; par la foi enfin qu'il solennisa la Pâque, avec l'assurance que le sang de l'agneau préserverait les Israélites de l'horrible catastrophe qui se préparait (28).

4587. (29-38.) Dès ce moment, l'histoire entière du peuple de Dieu proclame, d'un côté le pouvoir irrésistible de la foi, et d'un autre les souffrances auxquelles ceux qui croient sont appelés dans ce monde, objet que l'Apôtre avait spécialement en vue. Quant aux triomphes de la foi, rappelez-vous entre autres le passage de la mer Rouge, la prise de Jéricho, la conservation de Rahab, les exploits d'un Gédéon, d'un Barac, d'un Samson, d'un Jephté et d'un David ; l'énergie et la fidélité de tant de prophètes, à commencer par Samuel ; rappelez-vous ces royaumes subjugués et ces jugements exercés par la main des Israélites, ces prières miraculeusement exaucées, ces lions domptés, ces flammes devenues impuissantes ; rappelez-vous enfin toutes les occasions où Dieu délivra les siens du tranchant de l'épée, où il les rétablit de leurs infirmités, où il donna au petit nombre la victoire sur d'immenses multitudes, où même il rendit à des mères leurs enfants déjà morts. Rappelez-vous en particulier Daniel dans la fosse des lions et ses trois amis au milieu de la fournaise, David devant Saül, Ezéchias malade, Asa battant les Ethiopiens, la Sunamite recouvrant son fils : voilà les triomphes de la foi. D'autre part, que de souffrances, soit quand les fidèles étaient persécutés en masse par un Manassé, soit lorsque Jérémie était jeté dans une citerne, Zacharie lapidé, Elie chassé de lieu en lieu par Achab, et tant d'autres ! En sorte que si, de tout temps, la foi eut ses victoires, elle ne cessa jamais non plus d'être mise à de rudes épreuves ; et c'est ainsi que les fidèles des anciens temps nous exhortent à persévérer au milieu des tribulations, même les plus sévères.

4588. (39, 40.) C'est bien par la foi, et non par la vue, que les fidèles de l'Ancien Testament marchèrent ici-bas ; car ni les uns ni les autres ne virent l'accomplissement entier de la promesse. Abraham mourut sans compter une nombreuse postérité et sans posséder le pays de Canaan ; Moïse, sans entrer dans la terre promise ; Josué, sans avoir pu la conquérir en entier ; et tous, à partir d'Abel, sans avoir vu Celui qui devait briser la tête du serpent, celui qui est la

(**Hébreux 12 :** 1-3; 4-11.)

postérité d'Abraham, le fils de David, l'Elu de l'Eternel annoncé par Esaïe, Celui qui vient, disait Malachie ; le Christ, en un mot, l'Ange-Eternel de l'alliance éternelle. Ce qu'ils attendaient par la foi s'est pourtant réalisé, et la position actuelle des fidèles est bien meilleure que celle des fidèles d'autrefois. Le Christ est venu; la vraie expiation est faite; le Saint-Esprit est répandu. Ce qui reste à venir, c'est le retour du Seigneur; mais combien l'objet proposé à notre foi n'est-il pas plus net, plus précis, sinon plus glorieux, que celui qui était proposé à la foi des anciens! En quittant ce monde, ils sont entrés dans leur repos, mais ils ne parviendront pas à la consommation de toutes choses sans nous, car c'est au retour du Seigneur qu'elle aura lieu.

4589. (**12 :** 1-3.) Les fidèles de l'ancienne alliance, auxquels Dieu rend un si bon témoignage dans sa Parole, sont à leur tour, auprès de nous, des témoins de la grâce et de la fidélité de Dieu. Leur exemple nous invite avec force à rejeter loin de nous tout ce qui peut embarrasser notre marche (1 Cor. **9 : 2** ; Phil. **3 :** 14), et à attendre patiemment le Seigneur, avec le regard constamment dirigé sur lui. Jésus ne nous est pas proposé comme un modèle de foi, car il marchait par la vue. Nous avons en lui autre chose qu'un croyant, puisqu'il est le principe même, l'objet et le consommateur de la foi. Cependant, déshérité, pour un moment, de la gloire qu'il possédait auprès du Père, il a dû la reconquérir, et la reconquérir en passant par la souffrance et par l'ignominie. Or, si nous considérons celui qui endura tant de maux de la part même des pécheurs qu'il venait sauver, il est impossible que cette contemplation ne nous soutienne pas dans nos peines. Souffrances physiques et morales, fatigues, faim, soif, fièvre ardente, douleurs affreuses, ingratitude des hommes, mauvaise foi des adversaires, sollicitude pour les siens, sombres pressentiments, affronts sanglants, moqueries, insultes : il a tout éprouvé, tout supporté avec persévérance, en vue de la gloire qui était devant lui. C'est là plus qu'un exemple. Si nous sommes conduits par l'Esprit de Christ, nous nous formerons aux mêmes sentiments qui furent en lui, et nous ne trouverons point étrange que, pour partager sa gloire, il nous faille partager ses douleurs (Rom. **8 :** 17).

4590. (4-11.) Jusqu'ici l'Apôtre a mis sous nos yeux trois motifs à la persévérance, nonobstant les épreuves de la foi : savoir, les terribles suites de l'apostasie, l'exemple des anciens fidèles et celui de notre Seigneur. En voici un quatrième : c'est le côté moral des af-

flictions. Si nous sommes convertis, nous n'hésiterons pas à envisager les peines de la vie comme une suite du péché, et les maux en particulier que nous attire notre foi, comme une conséquence de ce que, par elle, nous faisons à Satan, au monde et au péché, une bonne et sainte guerre. Eh bien! fallût-il aller jusqu'à donner notre sang dans cette lutte, nous devrions y demeurer fermes, par cela même que c'est une lutte contre le péché. Voilà déjà ce que l'auteur des Proverbes disait à son fils, lui représentant que toute souffrance est, pour les fidèles, une correction du Seigneur, et une correction paternelle (Prov. 3 : 11, 12). L'Apôtre développe cette pensée, en faisant remarquer que, si nous étions exempts de correction, surtout du genre de correction auquel la foi expose dans ce monde, ce serait une preuve que nous ne sommes pas vraiment enfants de Dieu. Qu'est-ce d'ailleurs que perdre courage à cause de la correction? N'est-ce pas se révolter contre le Tout-Puissant? Et si nous avons respecté nos pères selon la chair, quand ils nous corrigeaient, ne respecterons-nous pas, à plus forte raison, le Père des esprits, lui de qui nous tenons la vie éternelle? Nos pères selon la chair purent d'ailleurs mettre souvent de l'arbitraire et des vues intéressées dans leur discipline d'un jour; mais le Père des esprits, quand il nous corrige, ne le fait que pour notre avantage et pour nous rendre participants de sa sainteté. N'oubliez jamais cela, ô vous qui, par la foi, êtes devenus enfants de Dieu! Ce n'est pas sans but que votre Père céleste vous châtie. Depuis qu'il vous a pris à lui, toute sa pensée a pour objet votre sanctification (1 Thess. 4 : 3), et c'est dans cette intention qu'il vous fait passer par tant de douleurs. Entrez donc, entrez dans sa pensée. La correction sera bien toujours en elle-même un sujet de tristesse et non de joie : Dieu n'abaisse pas sa verge pour qu'on ne la sente pas; mais vous ne tarderez pas à éprouver aussi qu'elle « produit un fruit paisible de justice à ceux qui ont été exercés par son moyen. » L'affliction, épreuve ou exercice de la foi, nous fait sentir toujours plus vivement le prix de la croix du Sauveur, et vous savez que s'il est ici-bas quelque paix et quelque justice possibles, ce n'est qu'au pied de cette croix (Rom. 5 : 1).

4591. (12-17.) Hélas! en ce qui concerne notre sanctification et l'activité que nous devrions y déployer, nous avons des mains affaiblies et des genoux paralysés. Que faire donc pour ne pas tomber? Tracer à nos pieds des sentiers droits et unis, dit l'Apôtre; c'est-à-dire, simplifier le plus possible notre vie, aller en droiture de cœur

(**Hébreux 12** : 18-24.)

sans regarder de côté et d'autre, débarrasser notre chemin des pierres et des fondrières que les affections de la chair et les séductions du monde y entassent et y creusent, marcher enfin d'un pas décidé, afin que ce qui est faible en nous soit soutenu par ce qui est fort, et même que la force succède partout à la faiblesse. Un moyen particulier que le Saint-Esprit nous indique, c'est de poursuivre la paix avec tous les hommes. Les haines, les rancunes, les divisions, les querelles font plus de mal à l'âme, l'affaiblissent plus réellement, que les douleurs du corps le plus aiguës, ou les peines de l'âme les plus cuisantes. Donc, la paix avant tout (Rom. **12** : 18; Jacq. **3** : 18); et, le cœur plein de paix, poursuivez la sanctification, sans laquelle personne ne verra le Seigneur. Là où il n'y a pas sanctification, c'est-à-dire lutte contre le péché, marche constante vers la perfection, là n'existe qu'une foi morte.

4592. C'est par la grâce de Dieu que nous sommes sanctifiés, comme c'est par elle que nos péchés nous sont pardonnés; mais si nous laissons volontairement croître et se développer en nous les passions de la chair, qui, semblables à de mauvaises plantes, étouffent la bonne semence, nous nous privons de la grâce de Dieu comme Esaü. Il semble, à première vue, qu'il abandonna son droit d'aînesse pour un misérable aliment; mais au fond, c'est que, dominé par ses appétits charnels de toute espèce, il ne croyait réellement pas à la promesse de Dieu. Or si, malgré d'abondantes bénédictions, de fréquents appels, de nombreux avertissements, quelqu'un entre de gaieté de cœur dans la voie du péché comme Esaü, c'est une chute dont il ne saurait être relevé. Vérité redoutable dont le frère de Jacob est un type bien saisissant! Nous le voyons sollicitant avec larmes la bénédiction paternelle qu'il avait méprisée, mais c'était trop tard (Prov. **1** : 22-31). Veillez donc, mes chers lecteurs, veillez sur vous-mêmes; extirpez de votre cœur, à mesure qu'elles paraissent, les convoitises du vieil homme; car une seule, en se développant, peut répandre sur tout votre être une ombre mortelle. Or, c'est un terrible malheur, que de se détourner de la vérité après l'avoir connue!

4593. (18-24.) L'exemple d'Esaü et de ses pareils peut être envisagé comme un nouveau motif à la persévérance. Le dernier est tiré de la considération du bonheur auquel les fidèles sont appelés, considération que l'Apôtre développe dans l'esprit général de son discours; c'est-à-dire en montrant, sous ce rapport comme sous tous les autres, la supériorité de la nouvelle alliance. Au Sinaï, consumé par les

(**Hébreux 12** : 25-27; 28, 29.)

éclairs d'une effroyable tempête et tout retentissant de paroles qui faisaient trembler Moïse lui-même, a succédé la montagne prophétique (Esaïe **2** : 2; Dan. **2** : 35), la Sion spirituelle, la Jérusalem céleste, ville du Dieu vivant, rendez-vous général des anges demeurés fidèles et des hommes élus, séjour glorieux du Juge suprême et des justes, qui y seront introduits lors de la consommation de toutes choses; de même que, à Moïse, le médiateur de la loi et du sang des victimes, a succédé Jésus, médiateur d'un nouveau Testament et d'un sang d'arrosement qui prononce de meilleures choses qu'Abel. Le sang d'Abel criait vengeance, tandis que le sang de Christ nous assure de la grâce de Dieu.

4594. (25-27.) Telle est donc l'excellence infinie de notre vocation céleste en Jésus-Christ; mais, pour le répéter avec l'Apôtre, ces grandes promesses et ces magnifiques perspectives ne sont point un encouragement à une coupable et dangereuse sécurité. Il n'est pas une chose au monde qui soit plus certaine que le bonheur éternel de ceux qui croient; tout comme il n'y a rien dans ce monde qui puisse nous donner quelque idée de ce bonheur. Mais si les hommes qui méprisèrent la parole de Moïse n'échappèrent point au châtiment, combien moins échapperons-nous, si nous méprisons la parole de Jésus-Christ! En méprisant Moïse, ils rejetèrent Dieu, dans la personne de son prophète; mais si nous méprisons Jésus-Christ, nous rejetons expressément Celui dont la voix alors ébranla la terre, et qui a dit qu'il remuerait encore une fois, non-seulement la terre, mais aussi le ciel (Aggée **2** : 6). Cette prophétie s'est accomplie lorsque le Seigneur, expirant sur la croix, au milieu de prodiges non moins éclatants que ceux de Sinaï, ouvrit les cieux aux pauvres pécheurs par sa mort même. Elle s'accomplira de nouveau, à la fin des jours. Dans l'un et l'autre cas, ce mot « encore une fois » indique « le déplacement des choses ébranlées, en tant que choses qui ont été faites, afin que celles qui ne sont pas ébranlées demeurent. » C'est-à-dire que l'économie légale, économie provisoire, a été remplacée par l'économie stable de la grâce; et que la terre et les cieux d'à présent, avec leur existence précaire, doivent être remplacés par de nouveaux cieux et une nouvelle terre dont la durée sera éternelle.

4595. (28, 29.) Puis donc que c'est un royaume inébranlable qui nous est donné (Luc **12** : 32), et un royaume dont on prend possession par la grâce de Dieu, saisissons cette grâce, retenons-la fermement, et ne nous la laissons pas ravir. On peut traduire aussi : Soyons pleins

(Hébreux 13 : 1-3; 4.)

d'actions de grâce ou de reconnaissance. Et dans quel but? Afin de rendre notre culte à Dieu d'une manière qui lui soit agréable, ce qui est, dans un sens, le but même de la venue de Jésus-Christ [2629, 2785]. Ce culte consiste essentiellement dans la consécration de nos personnes au Dieu de toute grâce (Rom. 12 : 1); mais plus cette consécration sera réelle, plus nous abonderons en prières et en cantiques, plus aussi nous aimerons à rompre le pain dans l'assemblée de nos frères et à méditer avec eux la bonne Parole de l'Eternel. Or ce culte tout entier suppose, et qu'on a trouvé grâce devant Dieu, et qu'on est reconnaissant du grand salut qu'il nous a procuré. C'est alors seulement qu'il y a, dans nos relations avec Dieu, cet abandon et cette douce intimité qui n'exclut pas le respect et la crainte. La crainte, dit l'Apôtre; « car notre Dieu est un feu dévorant. » Oui, notre Dieu, le Dieu et Père du Seigneur Jésus-Christ; Dieu, notre Sauveur, a, pour ceux qui le rejettent, un feu qui ne s'éteint point (Matth. 25 : 41).

CCCXXXIX. — La fraternité; le mariage; l'avarice; l'immuable conducteur des âmes; le culte; les conducteurs des Églises.

4596. (13 : 1-3.) L'Apôtre termine son écrit par des exhortations de diverse nature. — En disant aux Hébreux : « Que la fraternité demeure, » a-t-il voulu exprimer que, malgré la différence que la foi à l'Evangile établissait entre les Juifs qui avaient cru et les autres, ils devaient continuer à voir en eux des frères, comme il le faisait lui-même? La chose me paraît possible. Dans tous les cas, et à supposer qu'il ne veuille parler ici que de l'amour qui doit régner entre les fidèles, vous ne vous étonnerez pas qu'il ait placé cette recommandation en tête de toutes les autres, si du moins vous vous souvenez de ce que notre Seigneur a dit sur ce sujet (Jean 13 : 35). Cet amour se montre envers les frères étrangers, par l'exercice de l'hospitalité, et souvent ainsi l'on reçoit chez soi des anges de Dieu (allusion à l'histoire d'Abraham et de Lot); il se montre envers les prisonniers (tels que l'avait été Paul), en se transportant par la pensée dans leur prison, et personnellement, si cela est possible; envers ceux qui sont maltraités, en souffrant pour eux, comme si nous recevions nous-mêmes les mauvais traitements dont ils sont victimes. C'est encore ce que le Seigneur avait dit pour marquer à quoi l'on reconnaîtrait ses brebis (Matth. 25 : 34-40).

4597. (4.) A l'époque de la prédication de l'Evangile, il existait

depuis assez longtemps en Judée, une société peu nombreuse et peu aperçue qu'on appelait les Esséniens, gens qui paraissent avoir appartenu proprement à la secte des Pharisiens, sauf qu'ils étaient en général plus sincères, plus vraiment pieux, plus austères encore, et qu'ils avaient pour spécialité de vivre dans le célibat : c'étaient comme les moines du pharisaïsme. Il n'y avait quoi que ce soit dans la loi de Moïse qui eût pu les conduire là, et nous voyons de nouveau qu'il n'y a rien non plus dans l'Evangile qui autorise les pratiques du romanisme à cet égard. Le mariage est une relation sainte que tous doivent honorer; non-seulement ceux qui en ont contracté les liens, mais encore ceux qui, par une raison quelconque, vivent dans le célibat. Nous nous garderons donc d'en parler du ton léger des mondains, et nous éviterons à plus forte raison tout ce qui peut en ternir la pureté. Mais si le mariage est une relation honnête et honorable, il n'en est pas ainsi des liaisons temporaires qui se forment entre personnes non mariées. Quelque fréquents que soient ces crimes, Dieu jugera certainement ceux qui s'y livrent. Vous vous rappelez que notre apôtre l'a déclaré plus d'une fois. Or, quoi qu'en puissent dire certaines gens, le jugement de Dieu est juste, et il s'exerce déjà bien souvent dès ce monde. En effet, que de misères morales et physiques l'impureté n'attire-t-elle pas sur ceux qui s'y abandonnent!

4598. (5, 6.) Le chrétien doit montrer dans toute sa conduite qu'il n'est pas guidé par l'amour de l'argent. Notre Seigneur a fréquemment ramené ses instructions sur ce sujet, et, conduit par le Saint-Esprit, Paul ne l'avait point oublié dans ses épîtres. Il avait dit, en parlant de lui-même : « J'ai appris à être content de l'état où je me trouve. » Fort de son expérience, il nous exhorte à être, nous aussi, contents de ce que nous avons. Chose facile aux riches, pensez-vous peut-être. Mais les Hébreux pour lesquels Paul écrivait, étaient généralement dans la pauvreté, témoin les collectes qu'on avait si souvent faites pour eux; d'ailleurs, ce ne sont pas toujours les riches qui ont le plus de contentement. La possession des biens de ce monde n'est pas ce qui peut satisfaire l'âme : c'est la foi aux promesses de Dieu. Par cette foi, l'on s'applique sans hésiter celle qu'il fit à Josué (Jos. 1 : 5); et, avec le Psalmiste, on se repose avec assurance sur sa haute protection (Ps. 118 : 6).

4599. (7.) Au moment où Paul écrivait, les fidèles de Jérusalem devaient avoir perdu leur fidèle et vénérable conducteur spirituel, Jacques, le frère du Seigneur, après avoir vu mourir dix-sept ans au-

(**Hébreux 13** : 8; 9.)

paravant le fils de Zébédée (Actes 12), et auparavant encore Etienne, l'un des sept (Actes 7), sans parler de plusieurs autres peut-être, depuis la fondation de l'Eglise. Or, Dieu ne veut pas que nous oubliions ceux par lesquels il nous a annoncé sa Parole, bien qu'ils n'aient été que les instruments de sa grâce. Il y a dans le souvenir de leur vie et de leur mort; de leur vie si dévouée, de leur mort si édifiante quand il plaît au Seigneur, quelque chose qui affermit la foi et qui stimule à marcher avec un nouveau zèle dans la voie qu'ils ont parcourue avant nous.

4600. (8.) Si, du reste, nos conducteurs spirituels nous sont enlevés, comme Philippe le fut à l'eunuque éthiopien, Jésus-Christ nous reste, toujours le même, hier, aujourd'hui et pour tous les siècles. Voilà le vrai conducteur et pasteur des âmes. Ce qu'il fut pour ses disciples durant les jours de sa chair, il l'est encore pour nous, et il le sera jusqu'à la fin, si nous sommes de ses brebis. Après nous avoir appelés à lui, comme il appela André, Jean, Pierre et les autres, il continuera de nous faire connaître la volonté de son Père ; il nous redressera, comme il redressait ses premiers disciples ; il nous consolera, comme il consola Marthe et Marie ; il prie d'ailleurs pour nous et il nous a donné, sur la croix, d'assez forts gages de son amour pour que nous attendions de lui l'achèvement de l'œuvre commencée. C'est une grande consolation que la pensée de cette immutabilité de Jésus-Christ, que cette certitude de le trouver toujours prêt à nous entendre, à nous secourir, à nous bénir.

4601. (9.) Par cette raison même, nous sentirons combien il importe de ne pas nous laisser entraîner çà et là, loin de la doctrine qui a pour unique objet Jésus-Christ et son parfait salut. Les disciples nés sous la loi de Moïse avaient toujours une tendance à chercher dans quelques observances, comme, par exemple, dans l'abstention de certaine nourriture, l'affermissement de leur cœur, leur développement spirituel et leur sûreté morale. Nous, de notre côté, par la passion de mêler nos propres idées à celles de Dieu, nous imaginons facilement les plus vaines pratiques, et l'on sait que les catholiques n'ont pas été peu habiles dans ce genre d'inventions. Mais ce sont là des doctrines étrangères, et Paul, prédicateur du salut gratuit, nous dit que, pour affermir nos cœurs, il faut les nourrir de la grâce de Dieu, de la contemplation de son amour, du souvenir des souffrances expiatoires de Jésus-Christ et de la Parole qui lui rend témoignage par le Saint-Esprit. C'est là le moyen, et le moyen unique.

(**Hébreux 13** : 10-16; 17.)

4602. (10-16.) Peut-être aussi l'Apôtre avait-il fait allusion aux sacrifices de prospérité, qui servaient de nourriture à ceux qui les offraient. En un certain sens, Jésus-Christ est une victime qu'on mange (Jean 6 : 57) ; toutefois, il est plutôt une de celles qui étaient entièrement dévouées et mises sous l'anathème ; c'est-à-dire, une victime expiatoire ou une offrande pour le péché. Après qu'on en avait répandu le sang, on la transportait hors du camp, pour y être consumée. C'est ainsi (autre rapport entre le Nouveau Testament et l'Ancien), que Jésus a souffert hors des portes de Jérusalem, soit en Gethsémané, soit surtout au Calvaire ; qu'il a répandu son sang pour la sanctification des élus, et, comme il est dit ailleurs, qu'il l'a présenté dans le vrai sanctuaire. Conséquence : « Sortons vers lui, hors du camp, en portant son opprobre. » Ce camp, c'est le monde, toujours hostile à Jésus-Christ, toujours plein de dédain pour ses vrais disciples. Eh bien ! quelque honte qui s'attache à notre nom en qualité de rachetés de Jésus, ne laissons pas de professer la foi ; qu'on voie nettement que si nous sommes dans le monde, nous ne sommes pas du monde ; et, puisque nous faisons profession, comme les patriarches, de n'avoir pas ici-bas notre vraie patrie, mais de rechercher celle qui est à venir, conduisons-nous en conséquence. Abandonnant aux mondains les joies terrestres et le culte de Mammon, offrons continuellement à Dieu, par la médiation de Jésus-Christ, un sacrifice de louange ; c'est-à-dire « le fruit de lèvres qui confessent son nom. » Il demeure toujours vrai, contre l'opinion des catholiques-romains, qu'il n'y a plus de sacrifice pour le péché, et pourtant notre culte est un sacrifice : sacrifice de reconnaissance et non d'expiation, soit que nous offrions notre personne entière (Rom. 12 : 1, 2), soit que nous offrions, de nos bouches, les actions de grâces de la foi, par des cantiques ou de toute autre manière. A quoi nous ajouterons les œuvres de bienfaisance, sacrifices au moyen desquels le fidèle n'aura jamais la pensée d'effacer d'aucune sorte ses péchés, mais qui, offerts à Dieu par des cœurs reconnaissants, lui sont agréables et ont une grande récompense.

4603. (17.) Malgré la parfaite égalité qui règne entre les rachetés de Jésus-Christ, relativement au salut, il y a, par sa volonté même, une subordination à observer dans l'Eglise. Cette subordination n'est pas celle du soldat à ses chefs, du sujet à son prince, du domestique à son maître, ni même de l'enfant à son père ; mais, selon une comparaison que j'ai déjà essayée, c'est la subordination que voue à son

(**Hébreux 13** : 18, 19; 20, 21.)

guide l'étranger qui voyage dans les montagnes [4498]. Nos conducteurs spirituels, s'ils sont à la hauteur de leur charge, possèdent une connaissance des Ecritures et une expérience de la vie chrétienne que tous n'ont pas; ils veillent et prient dans l'intérêt des âmes qui leur sont confiées ; une grande responsabilité pèse sur eux : tout autant de raisons pour que nous déférions à leurs conseils et que nous suivions de bon cœur leurs directions. Quels que soient nos procédés à leur égard, leur devoir subsiste, et ils le rempliront fidèlement, s'ils ont une vocation réelle du Seigneur; mais ce sera joyeusement ou avec tristesse, suivant que nous accueillerons ou repousserons leur ministère; or, dans notre propre intérêt, il vaut mieux qu'ils s'en acquittent avec joie.

4604. (18, 19.) Nous devons autre chose encore à nos conducteurs spirituels; ce sont des prières. Nul ne saurait prétendre à plus de droiture et de sincérité que Paul, ni à un plus vif désir de se bien conduire en toute rencontre. Or s'il avait besoin qu'on priât pour lui, combien plus ceux qui président maintenant les Eglises du Seigneur! Faibles et fragiles, sujets à l'erreur, jouets quelquefois de leurs propres passions, en lutte continuelle avec celles d'autrui, toujours aux premiers rangs dans la guerre que l'Eglise livre au monde et à Satan, souvent mal secondés par les membres du troupeau, obligés même, en maintes occasions, à consumer une partie notable de leurs forces et de leur temps dans la répression de désordres qui devraient être inconnus au sein de l'Eglise, n'ont-ils pas droit à la compassion et aux prières de tous?

4605. (20, 21.) Mais si chaque Eglise a des anciens, chargés de la conduire ou de la paître selon le Seigneur; s'il s'y trouve des docteurs qui, par l'enseignement de la saine doctrine, en sont les bergers ou pasteurs (Eph. 4 : 11), l'Eglise, vue dans son ensemble, n'a qu'un seul Berger, celui qui a donné sa vie pour ses brebis. C'est ce que l'Apôtre rappelle indirectement dans le vœu par lequel il termine sa lettre. Il y rappelle également les deux grands faits sur lesquels repose tout notre salut, savoir la mort et la résurrection de Jésus. Si d'ailleurs il qualifie d'éternel le Testament scellé par son sang, c'est qu'il date de loin, bien que nouveau (1 Pierre 1 : 19, 20), et qu'il a pour objet l'héritage éternel, en vertu d'une élection éternelle. Quant au vœu lui-même, il est parfaitement analogue à celui que nous lisons au bas de la première épître aux Thessaloniciens. Nous y avons un résumé de la doctrine constamment prêchée par notre apôtre. Puis-

(**Hébreux 13** : 22-25. **II Pierre 3** : 1. **1** : 12-15.)

que c'est Dieu « qui produit en nous le vouloir et le faire par sa bienveillance » (Philip. 2 : 13), nous devons lui demander qu'il « nous forme à toute bonne œuvre, pour accomplir sa volonté, faisant en nous ce qui est agréable devant lui, par le moyen de Jésus-Christ » et pour la gloire de ce même Jésus, à qui tout appartient, au siècle des siècles.

4606 (22-25.) Sans revenir sur les données historiques renfermées dans ces quatre versets, je ferai remarquer que l'épître se termine comme toutes les épîtres de Paul sans exception : « Que la grâce soit avec vous tous ! » Voilà donc la dernière parole de cet apôtre ; j'entends de celles que le Saint-Esprit a voulu faire parvenir jusqu'à nous ! Jamais personne ne sentit plus profondément le besoin de la grâce de Dieu, et pour soi et pour les autres ; jamais aucun docteur ne comprit mieux et ne prêcha plus franchement la doctrine de la grâce ; jamais il n'y eut de cœur qui, par elle, fut rempli de plus de foi, d'espérance et d'amour ; jamais enfin l'on ne vit d'homme se dévouer plus complétement au service de Celui par la grâce duquel il avait été sauvé. J'ai dit l'incertitude qui plane sur les derniers temps de la vie de Paul ; mais ce qui demeure vrai, dans tous les cas, c'est que Paul, monument admirable de la grâce de Dieu, prédicateur actif et puissant de cette grâce, a clos sa carrière de prophète par cette belle parole : « Que la grâce de Dieu soit avec vous tous, amen ! » — Puissent mes lecteurs demander et recueillir cette bénédiction !

—

SECONDE ÉPITRE DE PIERRE.

CCCXL. — Données historiques. La vie de Dieu dans les élus; la prophétie; les faux docteurs.

4607. Rien, dans cette courte mais importante épître, ne marque d'une manière précise, ni le temps, ni le lieu de sa composition, ni même les personnes à qui elle fut adressée. Il paraît cependant que l'apôtre avait en vue les Eglises pour lesquelles il avait écrit sa première lettre (3 : 1), ce qui ne veut pas dire que celle qui va nous occuper leur soit parvenue immédiatement. On suppose aussi qu'il n'était pas loin de subir le martyre par lequel il termina sa carrière (1 : 12-15) ; et, si ce fut bien réellement à Rome, l'an 65 ou l'an 66, qu'eut lieu cette catastrophe, comme une tradition peu certaine le

porte, nous aurions la date approximative de l'épître et l'indication du lieu où elle fut écrite. Depuis sa précédente lettre, et tandis que Paul était, ou prisonnier à Rome, ou occupé à prêcher l'Evangile en Espagne, ou de retour en Italie, Pierre se serait donc dirigé vers l'Occident, et il serait arrivé dans la capitale de l'empire au fort de la persécution ordonnée par Néron contre les chrétiens. On dit que Pierre fut crucifié selon la parole de son Maître (Jean 21 : 22); on ajoute qu'il demanda, par humilité, d'être crucifié la tête en bas. Mais le second de ces faits est sans vraisemblance; car l'humilité ne connaît pas de tels raffinements, et comment imaginer qu'on eût fait ainsi les fantaisies d'un supplicié! Quoi qu'il en soit, voici une lettre qui porte le nom de Simon-Pierre, ou plutôt de Syméon, comme Actes 15 : 14; de Pierre esclave et envoyé de Jésus-Christ; une lettre dans laquelle il se réfère lui-même à plusieurs circonstances de sa vie; une lettre pleine de doctrine et de profondeur; une lettre qui se termine par une grande prophétie, sans parler des sérieux avertissements qu'elle contient : à tous égards donc elle est digne d'une attention particulière.

4608. (1 : 1.) Voyez, dès le premier verset, l'abondance des idées exprimées en ce peu de mots. La foi est un bien, un héritage qui nous échoit de la part de Dieu; la foi du plus chétif est d'un même prix que celle d'un apôtre, car elle sauve l'un et l'autre également; la foi sauve, parce qu'elle nous fait avoir part à la justice de Jésus, lequel est notre Dieu et Sauveur. Ainsi, la divinité de Jésus-Christ, l'imputation de sa justice, la valeur infinie de la foi et sa source en la libre grâce de Dieu : tels sont les points de départ de l'apôtre, doctrines fondamentales qu'il se borne à rappeler indirectement et que nous avons vues développées ailleurs.

4609. (2.) « Grâce et paix ! » sommaire constant des bénédictions de la foi. Or ces bénédictions sont susceptibles d'accroissement, et cet accroissement se proportionne aux progrès qu'on fait dans la connaissance de Dieu et de Jésus notre Seigneur. Telle est, me semble-t-il, l'idée qui sera comme le pivot des enseignements de l'apôtre. Il y a une connaissance ou une science faussement ainsi nommée (1 Tim. 6 : 20); ce n'est pas d'elle qu'il s'agit ici, non plus que de la connaissance qui enfle, bien que ce puisse être une connaissance de Dieu (1 Cor. 8 : 1). Il est aussi une science devenue nécessaire de nos jours, science des langues, des mœurs et des faits de l'antiquité, sans laquelle on ne saurait être théologien ou docteur; ce n'est pas

non plus de cela qu'il s'agit. Mais il s'agit de la connaissance intime et expérimentale de Dieu et de sa Parole, de cette connaissance par laquelle nous sommes renouvelés à l'image de Celui qui nous a créés (Colos. 3 : 10), et dont il est écrit : « C'est ici la vie éternelle de te connaître, toi, le seul véritable Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ » (Jean 17 : 3).

4610. (3, 4.) Par le moyen de cette connaissance, dit l'apôtre, et en vertu du glorieux appel qui nous a été adressé d'en haut, nous avons reçu de la puissance divine tout ce qui se rapporte à la vie spirituelle, qui est la vie de Dieu, et à la piété ou à la formation de relations étroites et habituelles avec lui. Bien plus, il s'est fait en nous comme une infusion de la nature divine, grâce aux promesses infiniment excellentes par lesquelles Dieu nous a manifesté sa gloire et sa vertu (ou sa force), nous ayant ainsi retirés de la corruption qui est dans le monde à cause de la convoitise (1 Pierre 4 : 2). Voici donc l'enchaînement des pensées profondes du Saint-Esprit en cet endroit de l'épître. Tout ce qui concerne notre salut : vie, piété, délivrance de la corruption, tout a sa source dans la puissance, la gloire, la vertu de Dieu; cela même est l'objet de ses grandes et précieuses promesses, et c'est par la foi en ces promesses que la vie divine nous est communiquée.

4611. (5-7.) Autre enchaînement de pensées non moins importantes. A l'œuvre de Dieu qui s'accomplit dans les élus sans participation directe de leur volonté et comme à leur insu bien souvent, correspond une œuvre de Dieu qui se fait en eux avec le concours de leur volonté devenue bonne par la régénération ; ou, plus simplement, si par l'efficace des promesses, nous avons reçu communication de la vie de Dieu, la foi en ces promesses produit au dedans de nous la sanctification, laquelle consiste dans la direction de notre volonté vers tout ce qui est bien et bon selon Dieu. C'est ainsi qu'apportant à cette œuvre le plus vif empressement, nous associons à notre *foi*, la *vertu* ou la force, comme plus haut; c'est-à-dire la fermeté, la décision, ce qui fait de la foi une vertu (Jacq. 1 : 6); à la vertu, *la connaissance*, c'est-à-dire des progrès dans cette même connaissance dont nous parlions tout à l'heure ; à la connaissance, *la tempérance*, ou la possession de nous-mêmes et la modération en toutes choses ; à la tempérance, *la persévérance* dans la foi, ou la patience dans les maux, ou encore l'attente calme de la venue du Seigneur, car le mot employé par l'apôtre signifie tout cela ; à la persévérance, *la piété* ou

(II Pierre 1 : 8, 9, 10, 11.)

l'habitude de vivre en société avec Dieu ; à la piété, *la fraternité* ou l'amour des frères, et à l'amour des frères, celui de tous les hommes dans *l'amour* de Dieu, ce qui est toujours le couronnement de l'œuvre.

4612. (8, 9.) Il ne suffit pas que ces choses soient en nous, il faut qu'elles s'y multiplient ; et, pour bien dire, si elles ne s'y multiplient pas, c'est qu'elles n'y sont pas. Toute connaissance du Christ qui ne sait les produire est oisive et infructueuse, foi morte qui ne peut nous sauver (Jacq. 2 : 14). D'un autre côté, c'est la présence de ces saintes affections dans nos âmes qui y fait abonder aussi la vraie connaissance de Jésus-Christ. Celui donc qui ne les possède pas, aurait beau savoir tout ce qu'on peut connaître (1 Cor. 13 : 2), il est essentiellement aveugle, ou du moins tel qu'un myope qui, ne voyant pas de loin, ne sait où il va (Jean 12 : 35) ; et s'il ne voit pas devant lui, c'est bien souvent parce qu'il ne porte pas suffisamment ses regards en arrière. Il fait profession de croire à la purification des péchés par Jésus-Christ ; mais, en oubliant ses péchés d'autrefois, il perd de vue le grand amour du Sauveur qui nous a rachetés ; de là vient qu'il demeure oisif et infructueux, malgré la connaissance qu'il a de ce Sauveur.

4613. (10, 11.) La conséquence de ces principes est exprimée par le Saint-Esprit en des termes d'une grande solennité. Notre vocation, et l'élection de Dieu d'où elle procède, ne sauraient, au point de vue divin, être susceptibles d'affermissement. Ces grâces sont, en Dieu, un fait immuable ; car « les dons de la grâce et l'appel de Dieu sont sans repentir » (Rom. XI, 29). Mais au point de vue humain, c'est-à-dire en ce qui concerne le sentiment qui nous est donné de notre adoption et la certitude que nous pouvons en avoir, la grâce de Dieu peut être plus ou moins ferme. D'ailleurs, et sans chercher à pénétrer ce mystère, les décrets de Dieu ne détruisent nullement notre responsabilité et notre participation volontaire à sa volonté suprême. C'est un devoir pour nous de nous repentir, de croire, de répondre aux appels divins, d'aimer le Seigneur et de le servir avec toujours plus de zèle : c'est un devoir aussi de rendre fermes notre appel et notre élection, et quel empressement n'y apporterons-nous pas ! Ainsi que nous venons de le voir, la manière d'y réussir, c'est de ne pas oublier la purification de nos péchés d'autrefois, c'est d'agir d'une manière conséquente à nos principes, c'est d'associer à notre foi la vertu, la connaissance, la tempérance, la persévérance, la piété, la fraternité et l'amour ; et le vrai moyen pour arriver là, c'est de croire

(**II Pierre 1** : 12-15; 16-19.)

avec toujours plus de fermeté à la vocation que Dieu nous adresse, en vertu de l'élection de sa grâce. Voilà le préservatif contre toute chute mortelle ; voilà comment l'entrée dans le royaume éternel de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ nous sera richement accordée. Pour de pauvres pécheurs tels que nous, quelle grâce d'être sauvés, quand ce ne serait que tout juste ! mais non, c'est une riche entrée que le Seigneur nous prépare. Celle d'un prince dans son palais, le jour de son couronnement, est d'une faible gloire en comparaison de ce qui nous attend auprès de Jésus-Christ : il avait dit la même chose en d'autres termes (Jean **10** : 10).

4614. (12-15.) On a beau connaître la vérité, et même y être affermi, on a toujours besoin de s'y voir ramené par la Parole de Dieu et par son Esprit, attendu que notre cœur naturel y est étranger, et que, sous l'influence des passions, non moins que par l'entraînement du siècle, il retourne aisément aux erreurs qui semblaient pour toujours abjurées. C'est par cette raison que les prédicateurs, à leur tour, ne sauraient trop revenir sur les articles fondamentaux de la foi ; et quand on se plaint de leur insistance, on s'accuse soi-même d'un manque de piété ou de jugement. Plus les messagers de la bonne nouvelle se sentent près de leur fin, ou, comme dit l'apôtre, près de déposer leur tente (2 Cor. **5**), plus ils doivent insister. Vous voyez que c'est là ce que faisait le fils de Jona. L'Esprit de Dieu lui rappelant sans doute le jour solennel où Jésus-Christ lui avait annoncé par quelle mort il glorifierait Dieu, et les circonstances où il se trouvait, jointes peut-être à quelque révélation du Seigneur, lui attestant que le moment approchait, il s'empresse d'écrire quelques lignes avant son départ, non pas afin de se rappeler au souvenir des saints, mais afin de leur rappeler les choses qui concernaient le Seigneur Jésus et la connaissance de sa grâce. C'est du reste ce qu'ont fait tous les apôtres, dans chacune de leurs épîtres.

4615. (16-19.) Voici ce qui donnait aux premiers prédicateurs de l'Evangile, et à Pierre en particulier, tant d'assurance à annoncer que le Christ était venu plein de puissance et qu'il reviendrait dans une gloire encore plus grande. C'est qu'ils avaient la certitude absolue des merveilles sur lesquelles portait leur témoignage. Ils avaient vu de leurs propres yeux, non-seulement les faits qui se rattachaient à l'humanité du Sauveur, mais encore ceux qui attestaient sa divine majesté. L'apôtre rapporte en particulier la transfiguration de Jésus, sur la sainte montagne où Jacques, Jean et lui, le virent dans sa gloire,

(**II Pierre 1** : 20, 21. **2** : 1-3.)

s'entretenant avec Moïse et Elie. De ces trois témoins de la transfiguration, l'un était mort depuis une vingtaine d'années (Act. **12**), l'autre put encore rendre longtemps témoignage des choses qu'il avait vues et entendues; quant à Pierre, il allait bientôt rejoindre Jacques auprès de leur Maître commun. Or, cette gloire du Seigneur avait été annoncée par les prophètes, en des termes dont le sens n'est pas encore épuisé. Mais l'accomplissement partiel que leurs prédictions ont déjà reçu, nous en garantit l'accomplissement définitif. C'est ainsi que la gloire du Seigneur dans sa première venue, rend plus ferme la parole prophétique relative à sa gloire future. Celle-ci sera pour nous comme l'aube du jour et le lever de l'étoile du matin.

4616. (20, 21.) En attendant, nous demeurons, quant aux choses à venir, dans une obscurité qui serait complète, si la prophétie n'éclairait nos ténèbres. Et comme cet avenir nous concerne, non moins que Jésus-Christ, il est fort naturel, ou plutôt il est nécessaire que la parole qui s'y rapporte occupe nos pensées. Souvenons-nous seulement que les prophéties étant la voix du Saint-Esprit dans la bouche des saints hommes de Dieu, Dieu seul peut en donner une explication certaine. Il le fait de deux manières : ou en les expliquant lui-même dans sa Parole (Dan. **8** : 20-22), ou en amenant leur accomplissement (Matth. **2** : 17). Sans doute que, vers la fin des temps et par ces deux moyens, « la connaissance sera augmentée » (Dan. **12** : 4); toujours est-il qu'en ce qui touche à la gloire future du Christ et de son Eglise, il restera longtemps encore de grandes obscurités dans la foi des fidèles. Il en fut de même chez ceux qui attendaient le Messie, avant sa manifestation à Israël. Je ne dis pas que le Saint-Esprit ne puisse donner à quelques-uns des vues d'une certaine justesse sur ce sujet difficile; mais pour arriver à la certitude, il faudrait une inspiration surnaturelle, supérieure même à celle des apôtres (Act. **1** : 7).

4617. (**2** : 1-3.) S'il y a eu de saints hommes de Dieu qui, poussés par le Saint-Esprit, ont parlé, il y eut aussi de faux prophètes parmi le peuple, dit Pierre, et vous pouvez vous souvenir de ceux qui séduisaient Achab, puis des antagonistes du pieux Jérémie, pour ne citer que ces deux exemples. Sous la nouvelle alliance également, il y aura de faux docteurs, ainsi que Jésus lui-même l'annonça (Matth. **24** : 11, 24); il y en aura non pas seulement dans le monde, qui est le propre domaine de Satan, mais dans le sein de l'Eglise. Ils ne s'y présenteront pas tout ouvertement : ils insinueront peu à peu leurs hérésies; mais, après avoir commencé d'un ton qui conservait les

apparences de la foi, ils en viendront à combattre l'une après l'autre les vérités de l'Evangile et à renier le souverain Seigneur, qui, par le prix offert pour leurs âmes, avait droit à plus de fidélité. C'est ainsi que, se perdant eux-mêmes par leurs erreurs, ils entraîneront une foule de gens à la perdition. Ce n'est pas tout, le chemin même de la vérité sera décrié à cause d'eux; c'est-à-dire que bien des personnes qui auraient embrassé l'Evangile, s'en détourneront à la vue de toutes ces aberrations; et puis, en définitive, tout cela aura sa source dans l'avarice. Trafiquer des âmes par avarice, est un crime, en effet, bien plus commun qu'on ne pense, et la prophétie s'est réalisée d'une manière qu'on aurait pu croire impossible. Il fallait non-seulement, pour cela, que le monde se jetât en masse dans l'Eglise, de telle sorte qu'il y eût intérêt à répandre des erreurs agréables au monde; mais il fallait encore que l'Eglise acquît des richesses ou qu'elle disposât de l'opulence des empires, de manière que le service de l'Eglise devînt le chemin de la fortune. Cela étant arrivé, contre toute apparence, on a vu et l'on voit encore des hommes qui, sans aucune vocation d'en haut, qui, avec l'incrédulité dans le cœur, qui, remplis de vices, ne laissent pas d'exercer le ministère de la Parole et d'occuper la chaire des docteurs de l'Eglise. C'est par intérêt qu'ils prêchent ou enseignent l'Evangile; quoi d'étonnant qu'ils le falsifient, s'il le faut, pour conserver leurs emplois!

4618. (4-19.) Or si Dieu n'a épargné, ni les anges qui péchèrent, malgré l'excellence de leur nature primitive; ni le monde d'avant le déluge, malgré le nombre immense des coupables; ni les villes de Sodome et de Gomorrhe, malgré les prières d'Abraham; si, tout en se montrant le sauveur de Noé et de Lot, l'un prédicateur de la justice auprès des impies, et l'autre attestant par sa tristesse l'horreur que lui inspirait le péché, il a sévi contre les rebelles de ces anciens temps et des temps postérieurs; ceux qui séduisent les âmes et les entraînent à la perdition, ne sauraient échapper non plus à ses jugements. Et comment douter de la justice de cette sentence, après le tableau saisissant que le Saint-Esprit nous trace des faux docteurs! gens qui ne songent la plupart du temps qu'à satisfaire leurs goûts et leurs penchants sensuels; qui se soulèvent contre l'autorité même de Dieu; qui, audacieux et pleins d'eux-mêmes, ne respectent quoi que ce soit et tranchent avec une souveraine hauteur les questions les plus ardues. Si parfois ils prophétisent juste, c'est comme Balaam, dont ils perpétuent l'horrible péché; mais ce sont d'ailleurs des fontaines à

(**II Pierre 2** : 20-22. **3** : 1-7.)

sec, des nuées que le vent chasse sans qu'elles donnent de pluie : il n'y a rien dans leur doctrine qui tourne à l'édification réelle du corps de Christ. Bien qu'ils se vantent de leurs lumières, ils ne répandent sur les âmes qu'une clarté blafarde, et l'obscurité des ténèbres leur est réservée pour l'éternité. Funestes pour tout le monde, leurs enseignements le sont surtout pour les nouveaux convertis. Ceux-ci, après s'être retirés d'avec les personnes qui vivent dans l'égarement, ne se laissent que trop souvent amorcer par la parole insinuante des faux docteurs; echappés au joug du péché ou à la servitude de la loi, ils éprouvent un vif besoin de liberté, et ils se jettent vers ceux qui la leur promettent; mais, à la suite des faux docteurs, c'est la liberté du vieil homme qu'on retrouve, c'est-à-dire l'esclavage et la destruction de l'homme nouveau.

4619. (20-22.) Les faux docteurs ne sont pas toujours tout ce que l'apôtre vient de dire; mais l'erreur en matière de foi, quand elle est grave, aboutit constamment au même résultat, savoir à une immoralité plus ou moins évidente. Puis, ce qui est assez généralement vrai, c'est que les plus dangereuses hérésies se sont propagées par des hommes qui avaient pu sembler réellement convertis. Ils avaient la connaissance de Jésus-Christ, comme Seigneur et comme Sauveur; ils s'étaient retirés des souillures du monde, vivant dans une apparente sainteté; ils connaissaient donc le chemin de la justice, et ils se sont détournés du saint commandement qui leur avait été transmis. L'erreur n'est pas chez eux le fruit de l'ignorance ; c'est une véritable apostasie, telle que nous l'avons vue décrite dans l'épître aux Hébreux (**6** : 4-8). La manière dont le Saint-Esprit termine l'avertissement qu'il nous donne de nouveau sur ce crime, est bien propre à nous en inspirer une profonde horreur (Prov. **26** : 11).

CCCXLI. — Les impies; la fin du monde; le jour du Seigneur; inspiration des Écritures; l'antinomianisme; l'accroissement dans la grâce.

4620. (**3** : 1-7.) Outre les faux docteurs, il y aura des moqueurs qui, marchant selon leurs propres convoitises et professant ouvertement l'impiété, refuseront de croire à la fin du monde, au retour du Seigneur, au jugement à venir. Parce que Dieu conserve avec une admirable immutabilité toutes ses œuvres, ils en concluront leur éternelle durée. Et pourtant, il est sûr que ce monde n'a pas toujours été

ce qu'il est. Créée d'ancienneté, comme dit l'apôtre, la terre, après avoir été toute couverte d'eau, en fut tirée par la puissance de Dieu (Gen. 1); ensuite elle fut de nouveau submergée et le monde périt (Gen. 7). Voilà ce que les moqueurs ignorent volontairement, car la Parole de Dieu nous l'enseigne de la façon la plus positive, et la science, comme l'histoire de tous les peuples, confirme son témoignage [209]. Or, puisque la terre a eu un commencement et qu'elle a déjà subi plus d'une crise de destruction [17], il est clair qu'elle peut en subir de nouvelles et qu'elle pourrait même rentrer dans le néant. Toute la question est de savoir si celui qui l'a créée et qui la conserve maintenant, veut la conserver à toujours. Or, il nous dit déjà dans l'Ancien Testament que « les cieux périront » (Ps. 102 : 26, 27); il nous dit dans l'Evangile : « Les cieux et la terre passeront » (Luc 21 : 33) : et ici nous l'entendons déclarer que « les cieux d'à présent et la terre sont mis à part, étant réservés au feu, pour le jour du jugement et de la perdition des hommes impies. » Déjà tout est prêt pour cette immense conflagration : le feu est dans les entrailles de la terre, le feu est dans l'air, le feu brille en des astres que la puissance de Dieu peut, quand il le voudra, mettre en contact avec notre planète; oui, tout est prêt, et il ne sera pas plus difficile à l'Eternel de consumer le globe de la terre, qu'il ne lui a été de le couvrir par les eaux à deux reprises différentes. Le feu! élément terrible dont la faim s'accroît à mesure qu'il dévore, et dont rien ne peut arrêter la fureur, lorsqu'elle est extrême!

4621. Mais quel intérêt les impies ont-ils donc à se moquer de ce que la Bible nous dit sur la fin du monde? Le monde fût-il éternel, il est sûr du moins, quant à nous, que nous ne serons pas éternellement sur la terre. Ah! c'est qu'il est douloureux de voir son dieu périr; sans compter que la pensée de la fin du monde se lie à celle du jugement. Pourquoi le feu consumera-t-il la terre, si ce n'est parce que la terre est maudite à cause du péché? Mais si la terre doit périr en conséquence des péchés de l'homme, n'est-il pas manifeste que les pécheurs inconvertis ne sauraient échapper à la condamnation? Prenez donc garde, ô vous qui entretiendriez des doutes sur la vérité de cette portion de la Parole de Dieu! En le faisant, vous courez au-devant du feu qui doit dévorer les adversaires (Héb. 10 : 27); car ces doutes mêmes sont de l'impiété.

4622. (8, 9.) Pour le fidèle, la pensée de la fin du présent siècle se rattache au contraire à la promesse du glorieux avénement de Jésus-

(II Pierre 3 : 10-12.)

Christ. Il peut sembler à quelques-uns qu'il y a du retard dans l'accomplissement de sa promesse; vu que le Seigneur lui-même et ses apôtres, dès leurs premières prédications, en parlèrent comme d'un événement fort rapproché. Mais, devant le Seigneur, demain, c'est dans mille ans, et dans mille ans, c'est demain. Les siècles s'écoulent lentement pour les générations des hommes; mais, relativement à l'éternité, dix siècles sont moins qu'une de nos journées les plus rapides; si bien que le vrai mot, quand il s'agit de comparer le temps à la durée infinie, c'est le mot *aujourd'hui*, mot plus d'une fois employé par le Saint-Esprit pour un temps si prochain quant à Dieu, qu'il est actuel, et toutefois si éloigné quant à nous, qu'il semble ne devoir arriver jamais. Lors donc que le retour du Seigneur, la gloire des élus, la fin du monde et le jugement des impies, se feraient attendre encore bien des siècles, il n'y aurait aucun retard, en ce qui concerne Dieu; car, pour lui, venir dans mille ans, c'est venir demain. Le retard n'existe qu'en ce qui nous concerne, et nous devons y voir, avec l'apôtre, un effet de la longanimité du Seigneur. Il ne se plaît pas à la mort du pécheur (Ezéch. 33 : 11); il invite tous les hommes à se convertir (Actes 17 : 30); il veut que la bonne nouvelle du salut soit prêchée par toute la terre : alors viendra la fin (Matth. 24 : 14).

4623. (10-12.) Qu'il y ait retard ou non dans l'accomplissement de la promesse, que les hommes y croient ou qu'ils en fassent le sujet de leurs sarcasmes, il est sûr que le jour du Seigneur arrivera. Après que l'impiété des hommes aura épuisé les siècles de la patience de Dieu, après que Satan aura consommé son œuvre de destruction, il faudra que le Seigneur ait aussi son jour, et ce jour c'est l'éternité. Subit pour tout le monde et inattendu par les pécheurs, ce jour sera terrible. Comme la neige des montagnes et la poussière du désert tourbillonnent sous la véhémence de l'ouragan, ainsi passera le ciel aux yeux des hommes qui seront alors sur la terre, et celle-ci sera consumée jusque dans ses éléments. De même que, lors de la création, Dieu fit sortir la lumière des ténèbres, pour appeler ensuite toutes choses à l'existence, il fera jaillir la flamme des corps les moins combustibles et tout se dissoudra. Vos palais et vos parcs magnifiques, puissants de la terre! vos cabanes aussi et vos modestes jardins, vous pauvres! les fleuves et les lacs qui font l'ornement et la richesse de vos contrées; les montagnes où paissent mille troupeaux et les villes où s'entasse le genre humain : tout sera consumé!

(II Pierre 3 : 13; 14-16.)

Le monde passera : ce superbe édifice
Un jour s'ébranlera jusqu'en ses fondements.
Ta sagesse, grand Dieu! ta bonté, ta justice,
Subsisteront dans tous les temps.

Si tout cela est vrai, quelle folie de mettre son cœur aux vanités du monde! (1 Cor. 7 : 31), et qu'y a-t-il de plus important qu'une sainte vie, afin de posséder quelque chose que le feu ne puisse atteindre! Et vous, mes chers lecteurs, si l'étude que nous faisons ensemble de la Parole de Dieu et que nous sommes près d'achever, a été bénie pour vos âmes en les conduisant à Jésus-Christ, ne vous tiendrez-vous pas dans l'attente assidue du jour de Dieu, le hâtant même par vos vœux et par vos prières?

4624. (13.) Nier le retour de Jésus-Christ, c'est de l'incrédulité; faire professsion d'y croire et vivre sans y penser, c'est de la foi morte : la vraie foi consiste à attendre ce jour, en s'y préparant avec joie. Car ce jour si terrible, à considérer ce qu'il détruira, sera le plus magnifique de tous les jours, eu égard à l'ère nouvelle qu'il doit ouvrir. Des cendres de notre terre d'à présent, Dieu fera sortir une nouvelle terre et de nouveaux cieux; et, tandis que le monde actuel est le triste séjour du péché, le monde qu'espère notre foi, deviendra celui de la justice. Ainsi s'accomplira la parole des prophètes et celle de Jésus-Christ sur le rétablissement de toutes choses; car notre terre aura comme nous sa rédemption (Esaïe 65 : 17, Rom. 8 : 18-22).

4625. (14-16.) L'apôtre insiste de nouveau sur les conséquences pratiques de cette promesse, et puisque le Saint-Esprit revient là-dessus, je dois y revenir avec lui. Je prie donc mes lecteurs de considérer attentivement ceci. Ils doivent vivre comme si le Seigneur allait reparaître aujourd'hui pour recueillir ses élus dans la gloire; comme si les cieux et la terre d'à présent allaient se dissoudre aujourd'hui, pour faire place aux nouveaux cieux et à la nouvelle terre où la justice habitera. N'est-il pas vrai que cette pensée vous commande une grande vigilance sur vous-mêmes, afin d'éviter toute tache et de vous corriger de tout défaut; mais surtout afin d'être trouvés dans la paix, c'est-à-dire, en communion avec Dieu et avec vos frères? C'est aussi avec la paix et le calme dans l'âme que vous devez attendre le Seigneur, envisageant le retard qu'il met à paraître, comme un effet de sa grâce ou comme un salut, dit l'apôtre, car ce retard est dû à sa longanimité. Admirez en effet cette longanimité du Seigneur, qui s'exerce non-seulement « envers des vases de colère

(**II Pierre 3** : 14-16.)

formés par la colère, » mais surtout envers « les vases de miséricorde qu'il a préparés d'avance pour la gloire, » de même que Paul aussi nous l'a dit dans ses lettres (Rom. 9 : 22, 23).

4626. Ce nom de Paul que le Saint-Esprit amène sous la plume de notre apôtre, donne à celui-ci l'occasion de rendre au grand docteur des gentils un témoignage éclatant de fraternité (« notre bien-aimé frère Paul »), et plus que cela. De même que Paul avait reconnu la place importante que Pierre occupait dans le rang des apôtres (Gal. 2 : 9), Dieu a voulu que Pierre, à son tour, reconnût publiquement l'apostolat de Paul, et en particulier l'inspiration de ses écrits. Non-seulement il déclare que ses lettres ne renferment pas une doctrine différente de la sienne, mais encore il les met au niveau des autres Ecritures; en sorte que si les Ecritures sont inspirées, comme Paul l'a dit (2 Tim. 3 : 16), les épîtres de Paul le sont également; les prophètes ayant parlé selon qu'ils étaient « poussés par le Saint-Esprit, » et Paul, « selon la sagesse qui lui était donnée. » En même temps, le Seigneur nous avertit par la bouche de Pierre, que les lettres de Paul contiennent des choses difficiles à entendre, ce que nous avons bien vu en les lisant; mais que conclut-il de là? Conclut-il, avec les rationalistes, que ces portions des écrits de Paul méritent moins de confiance ou d'attention? Nullement. Elles sont vraies, sanctifiantes et consolantes, autant que les plus claires, et s'il est des personnes qui en déduisent des doctrines de perdition, cela vient de ce que, ignorantes et mal affermies, elles tordent ces Ecritures-là, aussi bien que les autres. Et encore, qu'est-ce que Pierre va conclure de cet abus? Sera-ce, avec les papes ses prétendus successeurs, que les prêtres seuls doivent lire les Ecritures; que lui, Pierre, va expliquer ces passages difficiles de Paul, et que s'il ne les explique pas tous, les évêques de Rome et leur clergé les expliqueront après lui? Non; parler ainsi eût été profondément absurde; car si les écrits inspirés de Paul ne doivent pas être lus, ceux de Pierre ne doivent pas l'être davantage, et c'est bien ainsi que l'entendent les papes. Mais comment s'y prendront-ils pour indiquer par quelle cause leurs bulles et les livres de leurs docteurs, inspirés ou non, offrent moins de danger que les écrits des prophètes et des apôtres? Au fond, croient-ils vraiment à l'inspiration des Ecritures?

4627. Pour nous, qui y croyons, recueillons l'avertissement qu'elles nous donnent ici. Puisqu'il s'y trouve « des choses difficiles à comprendre que les personnes ignorantes et mal affermies tordent à leur

(**II Pierre 3** : 17.)

propre perdition, » lisons-les, non pas à la légère, mais avec une sérieuse attention, comparant les Ecritures avec les Ecritures, afin d'acquérir, par ce travail, une connaissance solide de leur contenu; puis, lorsque nous avons compris et saisi par la foi les doctrines du salut qu'elles nous prêchent, retenons-les fermement, afin qu'un mot ou un passage obscur n'aille pas jeter son ombre sur les vives clartés que nous avions recueillies. N'oublions pas enfin que le Seigneur a promis son Saint-Esprit à qui le lui demande, et que cet Esprit sait très bien expliquer sa pensée à ceux auxquels il inspire un saint désir de la connaître.

4628. (17.) En attendant, nous devons certainement nous tenir sur nos gardes pour ne pas écouter et recevoir toutes les interprétations qui nous sont données sur les portions difficiles des Ecritures. C'est là-dessus que les idées particulières abondent. Chaque chef de secte ne parvient à se faire des adhérents qu'en bâtissant tout un nouveau système sur certains passages dont il commence par tordre le sens. Gardons-nous surtout de ceux qui, tournant la grâce de Dieu en dissolution, ont des tendances évidentes d'*antinomianisme*. On entend par là, vous le savez, tout système qui expose les doctrines de la grâce de manière à affaiblir l'obligation morale. Les antinomiens ne vont pas généralement jusqu'à dire : « Péchons, afin que la grâce abonde ! » Mais si, par exemple, on prétend que la loi de Dieu n'est plus d'aucun usage pour ceux qui ont cru; que lorsqu'on est conduit par le Saint-Esprit, on n'a plus besoin d'être exhorté au devoir; que le pécheur qui se sait converti n'a plus à faire l'examen de sa conscience; que les péchés commis par les saints ne sont pas des péchés; que c'est faire une injure à Jésus-Christ d'éprouver de la crainte d'une manière quelconque; si l'on agit, parle, prie ou chante comme si l'on n'était plus pécheur du tout, on n'est pas antinomien comme ceux qui pensent que Dieu est trop bon pour jeter personne en enfer, mais on est bien réellement dans la voie de l'antinomianisme, et au bout de cette voie se trouve souvent la plus grande immoralité. Les premiers qui la frayèrent furent les gnostiques. Ils commençaient à paraître vers la fin de la vie des apôtres, et plusieurs d'entre eux ne tardèrent pas à justifier par leur vie l'épithète d'abominables que Pierre leur inflige. Or je prie mes lecteurs de remarquer que, selon les expressions dont il se sert, il y a, en effet, de l'entraînement dans les doctrines antinomiennes, si affreux que soient les résultats auxquels elles conduisent souvent. Ce qui les rend entraînantes, c'est d'un côté leurs rapports avec les penchants naturels de notre cœur, ou ce que l'apôtre

(**II Pierre 3** : 18.)

appelle les convoitises de la chair; d'un autre côté, la prétention qu'elles élèvent de glorifier par-dessus tout la grâce infinie du Seigneur et la valeur de son sacrifice. Elles ont ainsi de quoi séduire à la fois le vieil homme et l'homme nouveau. C'est pourquoi, soyez sur vos gardes.

4629. (18.) Est-ce donc que l'apôtre aurait peur, comme tant de gens aujourd'hui, de la doctrine de la grâce? La rejetterait-il à cause des abus qu'on en fait? Complétant au contraire ce qu'il avait écrit dans sa première épître (1 Pierre **1** : 13; **5** : 12), il nous dit maintenant : « Croissez dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur Jésus-Christ, » vrai moyen de faire des progrès dans la sainteté, de n'être pas pris au dépourvu par le jour du Seigneur et d'obtenir une riche entrée dans son royaume éternel. L'apôtre Pierre est, comme on le dirait de nos jours, l'homme du progrès. Il a commencé l'une et l'autre de ses épîtres en disant : « Grâce et paix vous soient multipliées; » il a dit plus en détail ce qui doit se multiplier en nous (2 Pierre **1** : 5-8), et s'il nous invite ici à croître dans la grâce, il a parlé ailleurs de la manière dont se fait cet accroissement (1 Pierre **2** : 2, 3). Ecoutez, mes chers lecteurs, avec un profond sérieux, ces dernières paroles d'un des plus chers disciples de Jésus; de celui qui contribua si puissamment à la fondation de l'Eglise; de celui qui, après avoir été bien près de l'abîme, en fut retiré par un amour plus grand que sa présomption; de celui qui, vif et bouillant par nature, conserva de son premier caractère et sous l'impulsion du Saint-Esprit la disposition à marcher toujours en avant : en avant dans le zèle pour Dieu, en avant dans la vie de Dieu. Près de voir le Seigneur, il disait aux rachetés de Jésus, à ceux qu'il appelait ses bien-aimés : « Croissez dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ. A lui la gloire, et maintenant et jusqu'au jour de l'éternité. Amen. » Joignons notre amen au sien; c'est la meilleure manière de prendre congé de ce fidèle serviteur de Dieu, la meilleure aussi d'honorer les grâces qui lui furent faites et de recueillir les fruits de son apostolat. — Encore un apôtre que nous voyons se retirer de la scène du monde après y avoir déposé son témoignage! Nous touchons bientôt au terme de ces Etudes; j'ose espérer que, par elles, mes bien-aimés lecteurs croissent dans la connaissance de Jésus-Christ; puissent-ils croître aussi dans sa grâce! ou plutôt, que la connaissance qu'ils ont de lui soit cette connaissance même dans laquelle se trouvent la grâce et la paix! (**1** : 2.)

ÉPITRE DE JUDE.

CCCXLII. — L'antinomianisme; exhortations.

4630. L'auteur de cette épître, Jude ou Judas, se distingue de celui chez qui Paul se rendit à Damas (Actes 9 : 11) et de Judas surnommé Barsabas (Actes 15 : 22, 32), en se désignant comme le frère de Jacques; par où il faut entendre l'auteur de l'épître, le vénérable ancien de l'Eglise de Jérusalem. Notre Judas était donc, comme Jacques, frère du Seigneur (Matth. 13 : 55; Marc 6 : 3), et nous devons voir en lui l'apôtre désigné aussi dans les Evangiles sous les noms de Lebbée et de Thaddée, bien que quelques-uns soient d'une autre opinion [2951]. La dernière fois qu'il a été fait mention de lui, c'est quand nous l'avons vu adresser au Seigneur cette question : « Comment se fait-il que tu te feras connaître à nous et non pas au monde? » (Jean 14 : 22.) On ignore d'ailleurs ce qu'il devint depuis la Pentecôte ou plutôt depuis qu'il eut quitté Jérusalem avec tous les autres, plusieurs années après cet événement.

4631. On ignore également à quelle époque et à qui Judas écrivit sa lettre. Cependant, on conclut du verset 17 qu'elle fut composée assez tard; très probablement après la mort de Paul et de Pierre, par conséquent après celle de Jacques frère de Jean (Actes 12), et de plusieurs autres sans doute, dont la mort ne nous est racontée nulle part avec certitude. Quant à ceux qui devaient la lire les premiers, ils sont, comme dans la seconde épître de Pierre, désignés en termes généraux (1); mais ces termes rappellent les doctrines fondamentales de la foi. Pour Jude, non moins que pour ses frères dans l'apostolat, tout vient en première ligne d'un appel de Dieu; puis, ce qui caractérise ceux qui ont reçu cet appel d'une manière efficace, c'est qu'ils sont sanctifiés, sanctifiés en Dieu le Père, c'est-à-dire par un effet de leur communion avec lui; enfin, ceux que le Père appelle et sanctifie, œuvre spéciale du Saint-Esprit, Jésus-Christ les conserve, les garde, car il ne saurait avoir souffert en vain. C'est sur eux que sont invoquées toutes les grâces de Dieu, miséricorde, paix et amour, pour qu'elles se multiplient dans leurs âmes (2).

4632. Si l'on compare cette épître avec la seconde de Pierre, on ne saurait douter que Jude ne l'eût sous les yeux; car sans la citer expressément et sans la copier, à bien dire, il en reproduit plusieurs

idées, le Saint-Esprit ayant voulu, de la sorte, les mettre en plus grand relief. On a vu quelque chose de semblable pour le prophète Michée, relativement à Esaïe. Mais si nous continuons le parallèle, nous remarquerons que, dans l'épître de Pierre, ce qui est dit des faux docteurs est une prophétie; tandis que, dans celle de Jude, il s'agit, hélas! d'un fait accompli. Puis, tandis que, chez l'un, il n'est question que des docteurs; chez l'autre, on voit déjà le mal envahissant l'Eglise même. Enfin, tandis que Pierre introduit ce sujet occasionnellement, Judas en fait le fond principal de son exhortation. Il écrit à ses frères « touchant le salut qu'ils possédaient en commun, les suppliant de combattre pour la foi qui a été transmise une fois aux saints » (3). La foi est la propriété des saints; une propriété déterminée qui leur a été transmise par les hommes inspirés de Dieu; une propriété continuellement menacée, et qui ne se conserve pas sans efforts et sans beaucoup de luttes.

4633. (4-19.) La foi des saints est attaquée par le péché non moins que par l'erreur. Au moment où l'apôtre écrivait, de fausses doctrines, semées par des hommes dépourvus de sainteté, avaient déjà gagné du terrain dans l'Eglise; en sorte qu'il importait de prémunir les disciples contre la contagion de l'hérésie et du vice. Ceux qui se laissent séduire par les fausses doctrines les propagent ordinairement avec plus de zèle que les inventeurs (Matth. 23 : 15). Tandis que les docteurs spéculent et écrivent, leurs adhérents parlent et agissent; or chacun sait combien est puissante sur la multitude la parole des ignorants et quel est l'entraînement de l'exemple. Le premier crime que l'apôtre reproche à ces impies, c'est de changer la grâce de Dieu en impudicité et de renier l'autorité souveraine de Jésus-Christ, Dieu et Seigneur. Bien que l'antinomianisme (car c'est bien de cela qu'il s'agit, comme dans l'épître de Pierre), bien, dis-je, que l'antinomianisme ne recèle pas toujours une telle immoralité, il ne laisse pas d'être une doctrine impie. Sous prétexte d'exalter la grâce, les promoteurs de cette hérésie abolissent la loi, malgré ce qu'en ont dit et Jésus-Christ et ses apôtres (Matth. 5 : 17; Rom. 3 : 31). A force de glorifier Christ uniquement comme Sauveur, ils le privent de ses droits de seigneurie, et c'est ainsi qu'ils mettent Christ au service du péché (Gal. 2 : 17). Puis, en se prétendant suffisamment conduits par le Saint-Esprit pour n'avoir plus besoin des préceptes de la Parole, ils ouvrent une large voie à l'accomplissement des désirs de la chair. De tels hommes, dit l'apôtre, sont inscrits dès longtemps pour le

jugement, et ils peuvent lire leur sentence dans le sort que Dieu a fait aux impies de tous les siècles.

4634. Voyez effectivement ce que devinrent dans le désert ceux qui, délivrés du joug égyptien, se révoltèrent contre l'Eternel; voyez l'état des anges déchus; voyez la terrible destruction de Sodome et de Gomorrhe! Les premiers périssent, et pas un d'eux n'entre au pays de Canaan; les autres, devenus des anges de ténèbres, sont des prisonniers qui attendent dans les chaînes l'exécution de leur arrêt de mort, et le territoire occupé jadis par les villes de la plaine du Jourdain, semble brûler encore, offrant une redoutable image du feu préparé aux anges de Satan et aux hommes sans piété. Ceux-ci, livrés à leur propre sens, prenant leurs rêves pour des réalités, souillent leur chair de toutes manières et se soulèvent contre l'autorité établie de Dieu, soit dans l'Etat, soit dans l'Eglise. C'est sur ce dernier point que le Saint-Esprit insiste particulièrement, en citant un fait qui ne nous est pas révélé ailleurs et qui demeure enveloppé d'une grande obscurité. Aucune des explications qu'on a données de ce passage ne me satisfait entièrement; je préfère donc m'en tenir à l'instruction dont l'Esprit de Dieu l'accompagne. Mais je dois commencer par en faire sentir la nécessité.

4635. On ne saurait douter que, par la grâce qui leur a été faite, les rachetés de Jésus-Christ ne soient réellement plus rois que tous les rois de la terre; il est incontestable, en même temps, que, dans l'Eglise, ils sont tous également revêtus des fonctions sacerdotales (1 Pierre 2 : 9). On ne saurait douter non plus qu'un jour ne doive venir où les saints régneront avec leur Sauveur et où ils exerceront avec lui le jugement, même sur les anges qui ne conservèrent pas leur origine (Dan. 7 : 18, 27; 1 Cor. 6 : 3). Conclure de là que les disciples de Jésus-Christ ne doivent aucune obéissance à l'autorité civile, parce qu'il a plu au Père de leur donner le royaume (Luc 12 : 32), et qu'ils n'ont à reconnaître aucun conducteur dans l'Eglise, parce qu'ils sont tous conduits par l'Esprit de Dieu (Rom. 8 : 14), c'est ce que ne fera jamais celui dont la foi est réelle, vivante et éclairée. S'il croit aux promesses, il croit aussi aux commandements, et les commandements, à ces deux égards, sont précis (Rom. 13 : 1-6; Héb. 13 : 17). Mais supposez la foi morte de l'antinomien, alors la révolte contre tout établissement humain dans l'Etat (1 Pierre 2 : 13) et contre toute administration régulière dans l'Eglise (Rom. 12 : 8; 1 Thess. 5 : 12; 1 Tim. 5 : 17) devient très possible, l'antinomien ne considérant

(**Jude** 4-19.)

pas que se soulever contre l'autorité établie de Dieu, c'est se soulever contre l'autorité de Dieu lui-même. Or, cette supposition s'est réalisée, en certains temps, d'une manière effrayante. De nos jours même, outre l'impiété qui règne dans le monde christianisé et qui se traduit par tant d'insubordination et d'anarchie, on a, dans le sein de l'Eglise, le spectacle de certains désordres qui proviennent toujours de quelque conception antinomienne et d'un abus de la liberté (1 Pierre **2** : 16).

4636. Mais malheur à ceux qui poussent l'antinomianisme jusqu'à ses conséquences! Oui, malheur à eux, parce qu'ils marchent dans le chemin de Caïn, qui offrait un culte à l'Eternel et qui fut meurtrier; de Balaam, qui prophétisait au nom de l'Eternel et qui faisait de l'argent son Dieu; de Coré et de ses complices, qui, sous prétexte que tous les membres de l'assemblée étaient consacrés, se révoltèrent contre Moïse et Aaron. Au temps de l'apôtre, des hommes de ce caractère se rencontraient avec l'Eglise dans ses agapes; mais ils y étaient d'horribles taches, et c'est par des images pleines de force et de vérité que le Saint-Esprit caractérise de nouveau, et leur indignité et la fin qui leur est réservée (2 Pierre **2** : 17-22). Comme des nuées que le vent chasse dans une chaude journée d'été et qui passent sans répandre la pluie bienfaisante qu'attendait le cultivateur; comme un arbre qui annonce au printemps des fruits superbes que la pourriture détruit avant la maturité, ou plutôt comme un arbre mort dans ses racines; comme des vagues impétueuses qui, blanches à la surface, sont pleines du limon qu'elles ont soulevé et dont l'éclat n'est que de l'écume; enfin, comme ces étoiles filantes, qui brillent un instant et disparaissent : tels sont les hommes qui, invoquant le nom de Christ, ne se retirent pas de l'iniquité (2 Tim. **2** : 19).

4637. Ils ressemblent donc, en définitive, aux impies d'avant le déluge, sur lesquels le pieux Enoch prononça la parole foudroyante qui se lit ici. Conservée par la tradition des Juifs, le Saint-Esprit, en la citant, atteste l'authenticité de cette parole, qui nous est une preuve des avertissements que Dieu fit adresser aux impies de ce temps-là [186]. Nous y voyons de plus que s'il n'a pas renvoyé de déluge sur la terre, ce n'est pas que le monde ait été moins méchant depuis Noé, puisque l'apôtre applique aux impies de son époque ce qu'Enoch avait dit de ses contemporains [217]. Puis, les ayant encore caractérisés par quelques traits pleins de vérité, il rappelle que les apôtres, ses collègues, avaient aussi prophétisé sur ces mo-

queurs qui marcheraient selon leurs désirs (1 Tim. 4 : 1; 2 Pierre 3 : 3); gens entièrement charnels, dit Jude après Paul; gens qui n'ont que l'âme et non l'Esprit [3960]; gens qui finissent toujours par se séparer de l'Eglise, lorsque celle-ci est vraiment ce qu'elle doit être (19). Ce genre de séparation n'a aucun rapport avec celle que Paul dut provoquer à Ephèse (Actes 19 : 9).

4638. (20, 21). Reposons-nous de ce triste tableau en méditant les admirables exhortations par lesquelles Judas termine son épître. Il l'a commencée en suppliant les saints de combattre pour la foi, et maintenant il les invite à s'édifier eux-mêmes sur leur très sainte foi. La foi de l'antinomien n'est pas sainte, mais oui bien la foi vraie ; car elle a pour auteur le Saint-Esprit, elle nous unit intimement au Saint d'Israël, elle nous met en possession des saintes promesses de Dieu, et par cela même elle nous sanctifie. Il ne suffit pas à cet effet que nous nous sentions toujours prêts à combattre pour la vérité; il faut que la vérité, solidement établie dans nos cœurs, y devienne le fondement sur lequel s'élève tout l'édifice de notre salut : justification et sanctification. Après quoi, nous prierons par l'Esprit-Saint; c'est-à-dire que nous présenterons à Dieu des prières qui ne seront pas le fruit d'un pénible travail de mémoire ou d'une savante méditation, mais celui d'une impulsion réelle de l'Esprit. Ces deux devoirs, joints à l'attente du Seigneur Jésus-Christ, nous sont présentés comme le moyen de nous conserver dans l'amour de Dieu, qu'on entende par là notre amour pour lui, ou son amour pour nous. Voilà certainement le chrétien complet et réel. Vivre en regardant à « Celui qui vient, » s'affermir dans la foi, fonder sur elle toute son activité, prier par le Saint-Esprit dont on est devenu le temple, et demeurer ainsi dans l'amour de Dieu : tel est, dis-je, le chrétien, à le considérer isolément.

4639. (22, 23.) Mais il vit au milieu des hommes, et son plus vif désir est d'en sauver le plus grand nombre possible. Dans ce but, il emploie tous les moyens à sa portée et sollicite, sur tous les tons, les pécheurs à se convertir. Usant de ce tact que donne la charité, s'il parle aux uns avec compassion et tendresse, il fait pour d'autres, s'il le faut, gronder les tonnerres de la loi, afin de ravir hors du feu ceux qui s'y jettent par la plus inconcevable insouciance. Quant à lui-même, il a horreur de l'atmosphère de péché dans laquelle il est obligé de vivre; mais si ses yeux et ses oreilles se trouvent en contact perpétuel avec des souillures de toute espèce, son cœur les repousse résolûment. Non par une sainteté qui lui soit propre, ni par ses forces

(Jude 24, 25. I Jean 5 : 13.)

naturelles, ni même par l'efficace de sa piété. Hélas ! de quels péchés ne se souillera-t-il pas s'il est un instant abandonné à lui-même ! C'est ce que l'apôtre rappelle dans sa belle doxologie. Dieu est le seul sage ; Dieu est notre Sauveur (ou notre Sauveur est Dieu) ; c'est par lui seul que nous pouvons être gardés ; à lui seul enfin qu'appartient la gloire de ce qu'il peut y avoir de bon au dedans de nous ! (24, 25.)

—

PREMIÈRE ÉPITRE DE JEAN.

CCCXLIII. — Données historiques. Certitude historique du salut ; la communion avec Dieu ; le péché dans les fidèles ; aimer Dieu et garder ses commandements ; l'avocat céleste ; l'amour du monde ; les antichrists ; les christs.

4640. Ceci, non plus que l'épître aux Hébreux, n'est pas, à bien dire, une lettre ; car on n'y voit ni adresse, ni salutations. C'est plutôt un traité ou un discours religieux, destiné à ceux qui croient au nom de Jésus-Christ, (5 : 13). Quoique l'écrivain ne se nomme pas, il est facile de reconnaître à la doctrine, comme au style, l'auteur du quatrième Evangile. Par là, je n'entends pas que la doctrine de l'Evangile et de l'Epître soit la doctrine de Jean et non celle de Jésus-Christ ; mais, de même que notre apôtre eut surtout pour mission de conserver à l'Eglise certains discours de notre Seigneur, il reçut aussi la mission de rappeler ici aux fidèles les vérités spéciales qu'il avait dû mettre en saillie dans l'Evangile, vérités dont le fond est la substance de tous les écrits du Nouveau Testament.

4641. Le premier siècle de l'ère chrétienne tendait à sa fin, les apôtres s'étaient tous endormis dans le Seigneur comme Etienne, le premier martyr ; Jean, seul, restait debout, le plus jeune des douze, selon toute apparence, et celui que le Seigneur avait réservé pour lui servir de témoin devant deux ou trois générations [3589]. Depuis le voyage apostolique que Pierre et Jean firent ensemble à Samarie (Actes 8 : 14), le livre des Actes ne nous a plus parlé du disciple bien-aimé de Jésus. Nous voyons seulement, par une lettre de Paul, qu'il était encore à Jérusalem lors du quatrième voyage de l'apôtre des Gentils, et qu'il était compté comme une des colonnes de l'Eglise (Gal. 2 : 9). Que devint-il ensuite ? C'est ce que nous n'irons pas de-

(**I Jean 1** : 1-4.)

mander à des traditions qui, la plupart du temps, manquent de toute certitude. Il paraît néanmoins incontestable que Paul, Pierre, Jacques et les autres étant morts, Jean passa les dernières années de son long ministère au milieu des Eglises de l'Asie Mineure et notamment à Ephèse. C'est là qu'il aurait écrit ses trois lettres, mais assez longtemps après l'Evangile, bien que plusieurs théologiens pensent le contraire. Cependant, si l'on traduit littéralement le verset 19 du chapitre **21** de l'Evangile : « glorifiera » et non « glorifierait, » on acquiert la conviction que Pierre vivait encore lorsque Jean l'écrivit. D'un autre côté, tout dans ses épîtres atteste que l'Eglise commençait, pour ainsi dire, à vieillir; aussi pense-t-on qu'elles ont pu être écrites plus de vingt ans après la mort de Pierre, vers l'an 90.

4642. A cette époque s'accomplissaient de plus en plus les sinistres prédictions de Paul, de Pierre et du Seigneur lui-même, sur les plaies intestines de l'Eglise, plus dangereuses pour elle que les persécutions. Les Eglises, partout considérablement accrues, comptaient dans leur sein des hommes qui, prétendant avoir reçu des lumières supérieures à celles des premiers disciples, interprétaient les Ecritures au gré de leurs imaginations et finissaient par construire un système religieux subversif de l'Evangile. D'autres, s'attaquant au mystère de l'incarnation du Fils de Dieu, cherchaient à l'expliquer ou à l'écarter, en niant la divinité du Sauveur, et la plupart en niant son humanité. Dans les Eglises enfin, se trouvaient, en nombre croissant, des chrétiens de nom, qui, abusant de la grâce de Dieu, abolissaient toute idée d'obligation morale. C'est-à-dire que l'Eglise, à cette époque, n'était déjà que trop ce qu'elle est devenue de plus en plus dans la suite des siècles et ce qu'elle est de nos jours, selon les prophéties mêmes de Jésus-Christ. (Matth. **13** : 25, etc.). L'étude de cette épître est donc d'un intérêt actuel et d'une importance infinie. Je prie mes lecteurs de s'y livrer avec cette conviction et par conséquent avec un profond sérieux; et que le Seigneur nous aide !

4643. (**1** : 1-4.) L'apôtre commence par rappeler tout à la fois la certitude historique du salut, la divinité et l'humanité du Sauveur, les effets actuels et immédiats de sa grâce. Il avait dit, dans les premières lignes de l'évangile : « Au commencement était la Parole... et cette Parole était Dieu... en elle était la vie... et cette Parole a été faite chair; » vous retrouvez ici les mêmes idées. Ce que Jean prêchait dans sa vieillesse, après soixante ans de ministère, ce que ses collègues avaient annoncé comme lui et ce dont ils avaient rendu témoi-

gnage au prix de leur sang, c'est ce qu'ils avaient entendu, vu, contemplé et touché, au sujet de la Parole qui vit et qui fait vivre : de là vient qu'ils en parlaient avec une si parfaite assurance. Il ne s'agissait pas ici d'une voix, comme celle qu'entendirent souvent les anciens prophètes, sans qu'ils vissent personne : les apôtres ont vu celui qui est la Parole. Ils ne l'ont pas vu dans une courte apparition, comme Josué, Gédéon, Manoah, ou même Abraham à Mamré; ils ont pu, durant plus de trois ans, le contempler tout à leur aise. Ils ne l'ont pas seulement contemplé; ils l'ont touché, et qui pouvait mieux le dire que celui qui s'asseyait à côté de lui? (Jean 13 : 23.) Jésus-Christ a donc été réellement un homme. D'un autre côté, il est la Parole qui était dès le commencement, la Parole de la vie, la Vie même; c'est-à-dire la source, non-seulement de toute existence matérielle, mais encore de toute vie spirituelle et éternelle; car c'est par lui seul que les pécheurs sont crées de nouveau (Eph. 2 : 10). Jésus-Christ est donc réellement Dieu, dans l'unité avec le Père et le Saint-Esprit. Mais pourquoi Dieu (la Parole) a-t-il été manifesté en chair? (1 Tim. 3 : 16.) Pourquoi a-t-il voulu que ce grand mystère de piété fût annoncé au monde? C'est pour y former une société nouvelle, celle des enfants de Dieu, la foi en ce mystère étant le moyen par lequel les âmes s'unissent les unes aux autres et toutes ensemble à Dieu le Père et à son Fils Jésus-Christ (Eph. 1 : 10; 2 : 13-18) : tel est le premier effet du salut. Il a pour second effet actuel et immédiat, de remplir nos cœurs d'une parfaite joie, comme nous le disent les apôtres d'un accord unanime. Sans parler de Paul, dans les épîtres duquel cette doctrine abonde; voyez 1 Pierre 1 : 18; Jacq. 1 : 2.

4644. (5-7.) Si donc nous avons reçu et cru la promesse du salut qui est en Jésus-Christ, nous devons nous sentir en relations étroites avec tous ceux qui possèdent cette même foi; en relations non moins intimes avec le Seigneur, objet de cette foi; et par là nous goûtons de toutes les joies la seule vraiment pure et permanente. Mais Dieu est lumière, ajoute l'apôtre. C'est ce qui ressort de toute l'Ecriture et ce que proclament en particulier ses promesses. « Si donc nous disons que nous avons communion (mieux, communication) ou société avec lui, et que nous marchions dans les ténèbres, nous mentons, et nous ne pratiquons pas la vérité. » A prendre ce mot « lumière » dans son premier sens, la déclaration de l'apôtre est d'une vérité évidente. Une âme qui marche dans les ténèbres; c'est-à-dire une âme qui ignore ce qu'est Dieu et ce qu'elle est elle-même; qui s'inquiète peu de la

vie éternelle et qui ne sait si elle y va ou non ; qui, faute de notions claires sur la volonté de Dieu, appelle le mal bien et le bien mal ; une telle âme ne saurait être en communion avec le Seigneur, elle n'est pas de sa société : la connaissance ou l'illumination divine est le principe de tout [4609]. Mais il y a un autre sens à donner au mot « lumière » (2 Cor. 6 : 14; Eph. 5 : 8). « Dieu est lumière, » cela veut dire DIEU EST SAINTETÉ. Marcher dans les ténèbres, c'est vivre, ouvertement ou en secret, dans quelque habitude de péché. Or, si quelqu'un vit ainsi, et qu'il dise avoir communication avec Dieu, il fait plus que de se tromper, il ment; s'il professe la vérité ou la saine doctrine, il ne la pratique pas. Vivons-nous au contraire de la vie sainte dont nous avons vu si souvent le tableau tracé par le Seigneur et par ses apôtres? alors il est sûr que nous appartenons à la société des enfants de Dieu et que nous avons part à l'aspersion et à la purification du sang de Jésus-Christ.

4645. (8-10.) Mais vivre d'une vie sainte, ce n'est pas dire qu'on ait cessé d'avoir affaire avec le péché. Au contraire, quand nous prétendrions que nous n'avons plus de péché dans notre cœur, nous nous ferions la plus coupable des illusions, et nous ne serions pas moins hors de la vérité que ceux qui s'estiment possesseurs de la lumière, tandis qu'ils marchent au sein des ténèbres. Si donc nous avons reçu Christ, nous n'hésiterons pas à nous reconnaître pécheurs, et, nous approchant de lui avec le sentiment de notre misère, nous le trouverons toujours « fidèle et juste » pour nous procurer deux grâces qui se lient, et qui nous sont aussi nécessaires l'une que l'autre : le pardon de nos péchés et la purification de nos souillures, ou en d'autres termes, la *justification* et la *sanctification*. La promesse du Seigneur est positive, et à moins de manquer à sa parole, par conséquent à la justice, il est tenu de l'accomplir.

4646. L'apôtre semble reprendre au verset 10, et dans les mêmes termes, l'idée du verset 8; mais il y a une différence à laquelle les traducteurs n'ont pas toujours fait droit. Dans le verset 8, l'apôtre parle de ceux qui méconnaissent le péché demeurant en eux ; et, dans le verset 10, de ceux qui prétendraient n'avoir pas commis de péché ou n'en plus commettre maintenant, malgré le péché qui demeure dans leur cœur. Or si les premiers se séduisent eux-mêmes et si leur illusion même atteste que la vérité n'habite pas en eux (car si elle y habitait, elle les éclairerait sur leur véritable état, Eph. 5 : 13) ; les seconds, plus coupables encore, font Dieu menteur, vu qu'ils donnent

(**I Jean 2** : 1, 2; 3-6.)

un démenti formel à sa Parole (1 Rois, 8 : 46). Que dire, après cela, des chrétiens qui estiment qu'on peut atteindre ici-bas la perfection? Pour défendre cette thèse, il faut, ou soutenir qu'on est parfait lors même qu'on a le péché dans le cœur, pourvu qu'on ne le commette pas, ce qui est soutenir que la convoitise n'est pas un péché (Rom. 7 : 7); ou bien, qu'on peut arriver à une pureté intérieure telle, que les actes extérieurs du péché ne sauraient la ternir, comme si le corps pouvait pécher sans que l'âme pèche; deux thèses qui ont été soutenues, mais qui ne sont, ni l'une ni l'autre, selon la vérité de Dieu.

4647. (2 : 1, 2.) Et pourquoi ceci est-il écrit? C'est afin que nous ne péchions point. Se prétendre parfait, n'est pas le moyen de le devenir. Dans le sentiment de nos péchés, plus nous croirons de cœur que Jésus-Christ nous a purifiés par son sang, plus nous éprouverons le besoin et le désir de faire mourir en nous l'homme terrestre. Cependant, quelles que soient notre vigilance et nos prières, quelque persévérance que nous mettions dans nos efforts, et, bien que remportant habituellement la victoire, nous tomberons encore, notre conscience aura mille reproches à nous faire et Satan pourra toujours essayer de nous accuser devant Dieu. Mais nous avons un avocat, ou un défenseur auprès du Père, savoir Jésus-Christ, le Saint et le Juste. « Approchons-nous donc avec assurance du trône de la grâce » (Héb. 4 : 16), en nous appuyant sur l'expiation que le Seigneur a faite de nos péchés; expiation complète, expiation d'une valeur infinie, trésor de grâce que les transgressions du monde entier ne sauraient épuiser. Après avoir lavé les péchés d'un Jean, d'un Pierre, d'un Paul et des dèles de son temps, le sang de Jésus-Christ a lavé ceux des élus de tous les temps, et il est capable de laver pareillement les souillures des hommes, quels qu'ils soient, qui, d'ici à la fin des siècles, se convertiront à lui. Si donc, malgré tout notre travail, nous péchons encore chaque jour, nous ne cessons pas, pour cela, de trouver auprès de lui la parfaite expiation qui nous est nécessaire. Remarquez cependant que le Saint-Esprit ne dit pas : « Quand quelqu'un péchera, » mais « Si quelqu'un a péché; » c'est-à-dire qu'il y aurait un énorme abus de la grâce de Dieu, un odieux antinomianisme, à se proposer de pécher, en s'encourageant par la pensée qu'après s'être « vautré au bourbier » (2 Pierre 2 : 22), on ira se laver vers Jésus-Christ.

4648. (3-6.) En effet, tout ceci suppose la vraie foi, ou, pour parler avec Jean, tout ceci suppose que nous connaissons Dieu. Or, connaître Dieu et aimer Dieu, c'est une seule et même chose : on ne peut l'aimer

(**I Jean 2** : 7-11; 12-14.)

sans le connaître; on ne peut le connaître sans l'aimer. Mais « celui qui dit : Je l'ai connu, et qui ne garde pas ses commandements, est menteur, et la vérité n'est point en lui. » Voici donc la première marque à laquelle nous pourrons savoir si nous aimons Dieu, ou si nous croyons en Jésus-Christ, ou encore si nous sommes convertis. Gardons-nous les commandements de Dieu? observons-nous sa Parole? marchons-nous comme Christ a marché? N'allons pas prendre certaines impressions pour de la foi, ni certaines émotions pour de l'amour. Obéir, c'est aimer, et qui n'obéit pas, n'aime pas (Jean **14** : 21). Se dire possesseur de la vérité et penser appartenir à Jésus-Christ, tout en vivant dans le mal, c'est une effroyable contradiction : c'est de l'antinomianisme, comme lorsqu'on dirait : « Péchons, afin que la grâce abonde ! »

4649. (7-11.) Parmi les commandements de Dieu, il en est un surtout qui ne cesse de nous être rappelé par les apôtres. Jean ne le reproduit pas dans sa teneur, mais on voit bien de quoi il s'agit. Ce commandement n'était pas nouveau, puisque l'Eternel l'avait déjà donné par le ministère de Moïse (Lévit. **19** : 18); toutefois, le disciple bien-aimé, répétant la parole de son Maître (Jean **13** : 34), déclare que ce commandement avait pris dans la bouche de Jésus un nouveau caractère, et qu'en pratique, il avait pris aussi quelque chose de nouveau, depuis que la vraie lumière avait lui dans le monde. Voici donc encore une manière de savoir si vous êtes éclairés par la lumière du Seigneur, ou autrement, si vous êtes convertis. Aimez-vous les frères; non pas seulement ceux à qui vous donnez ce titre, mais tous ceux auxquels il appartient de droit? En ce cas, vous êtes dans la lumière, et cet amour même vous garantira d'une foule de péchés (Rom. **13** : 10). Mais si vous éprouvez de la haine pour quelqu'un de vos frères en la foi, vous êtes dans les ténèbres et vous ne savez où vous allez. Il faut en effet que vos yeux soient singulièrement obscurcis pour ne pas voir ce qu'il y a toujours d'aimable dans un disciple de Jésus-Christ, nonobstant ses défauts et ses torts; puis, quel aveuglement dans la confiance antinomienne d'un prétendu chrétien qui croit tenir le chemin du ciel, bien que la haine remplisse son cœur! Ce ne seront pas, si vous le voulez, des haines violentes; mais de la froideur, des soupçons, du ressentiment, de l'aigreur ou de l'amertume, une certaine répugnance à se voir, à s'entretenir... et tout cela, certes, n'est pas de l'amour fraternel.

4650. (12-14.) On a cru voir ici le langage d'un vieillard qui, appe-

(**I Jean 2** : 15-17.)

santi par l'âge, répète ses paroles plus qu'il ne le faut. Cette idée n'est nullement injurieuse à l'inspiration des Ecritures; car le mystère de l'inspiration suppose, chez l'écrivain, le maintien entier de son individualité; et quel plus digne organe du Saint-Esprit qu'un vieillard comme Jean, même en admettant que son style ait pu se ressentir du fardeau des années! Mais non, il n'y a pas ici de vaines redites. L'apôtre s'adresse expressément aux fidèles de tout âge : aux petits enfants, aux pères de famille, aux jeunes gens. Il leur écrit avec confiance, parce que leurs péchés leur sont pardonnés à cause de Jésus-Christ, première grâce de laquelle découlent toutes les autres; parce qu'ils connaissent celui qui est dès le commencement, savoir notre Seigneur Jésus-Christ; parce qu'en lui, ils connaissent Dieu comme Père et qu'ils ont vaincu le malin. Et puisque j'ai parmi mes lecteurs beaucoup de jeunes gens, au moins je le suppose, je veux qu'ils remarquent ce que l'apôtre leur dit en particulier : « Je vous écris, jeunes gens, parce que vous êtes forts, et que la Parole de Dieu demeure en vous, et que vous avez vaincu le Méchant » ou le Malin, c'est-à-dire le diable. Il y a dans la jeunesse, une vigueur, un ressort, un besoin d'agir qui ne se retrouve pas plus tard. C'est aussi l'âge des passions fougueuses qui entraînent loin de Dieu. Mais par cela même, il n'est pas de spectacle plus beau et plus édifiant, aux yeux des hommes pieux et des anges, que celui de jeunes gens qui, donnant à Dieu la force et la fleur de leur existence, animés d'une vraie foi et nourris de la Parole de Dieu, vivent d'une vie aimable et sainte, ayant remporté la victoire sur Satan. Forts de la force de Dieu et de celle qui appartient à leur âge, de quelle bénédiction ne peuvent-ils pas être pour le monde! Aussi a-t-on remarqué que, dans tous les temps et sauf quelques rares exceptions, Dieu a commencé les œuvres de sa grâce par des hommes jeunes encore. Après cela, il n'est pas moins touchant de voir de petits enfants confesser leurs péchés à Dieu, en recevoir le pardon pour l'amour de Jésus-Christ et tendre leurs faibles mains vers le Père qui est dans le ciel; tout comme enfin de voir les pères, à leur tour, se faire petits pour aller à Celui qui est dès le commencement (Matth. **18** : 3). Dans tous les cas, il faut avoir connu Dieu et vaincu le malin, être en un mot vraiment converti, pour aimer les enfants de Dieu comme ses frères.

4651. (15-17.) Voici une autre marque à laquelle vous pouvez savoir si vous aimez Dieu, et par conséquent si vous êtes convertis. Qui aime le monde, n'aime pas Dieu, car « l'affection pour le monde est de

l'inimitié pour Dieu » (Jacq. 4 : 4). Or l'apôtre va nous dire comment et en quoi la créature nous sépare du Créateur. Tout ce qui est dans le monde excite et nourrit nos mauvais désirs, non par l'effet de l'institution divine, mais à cause du péché qui est en nous. Depuis la chute, les relations de l'homme avec les choses ont été changées et tout est devenu pour lui l'occasion de nouvelles chutes, même les jouissances les plus innocentes, les biens les plus simples, les prétentions les plus naturelles. La chair a ses convoitises; ce sont les plus grossières et les plus dégradantes : gourmandise, ivrognerie, impudicité, nonchalance, amour de ses aises et de tout ce qui flatte les sens. Les yeux ont leurs convoitises : non-seulement celles dont le Seigneur parle dans son sermon de la montagne et qui se rattachent aux convoitises de la chair (Matth. 5 : 28), mais le désir de posséder ce qu'on voit, d'accroître ses biens terrestres; l'amour de l'argent, en un mot, convoitise non moins vile et non moins démoralisante que les autres. « L'orgueil de la vie, » dit enfin l'apôtre, genre de convoitise plus noble, mais tout aussi funeste. Depuis le philosophe qui prétend sonder toutes choses par les seules lumières de la raison, jusqu'à l'artisan qui s'estime le plus habile entre ses compagnons; depuis l'écrivain que soutient, dans ses laborieux travaux, l'espérance de voir son nom passer à la postérité, jusqu'au diseur de bons mots qui se plaît à l'idée qu'on va répétant ses tristes plaisanteries; depuis le conquérant qui répand le sang à grands flots pour la gloire de son trône, jusqu'à la jeune fille tout heureuse des regards qu'un ruban attire sur elle; que de formes l'orgueil ne prend-il pas? et n'est-il pas vrai qu'il semble à lui seul remplir toute la vie? Or, ni la convoitise de la chair, ni celle des yeux, ni l'orgueil de la vie ne viennent de Dieu, quand même il est des hommes qui sont assez insensés pour affirmer le contraire. Tout cela est du monde; de ce monde, dis-je, qui, sous la malédiction divine, marche à la rencontre du feu prêt à le consumer (2 Pierre 3 : 10). Dieu et le monde : rien de plus opposé. Aimer l'un, c'est haïr l'autre. Si donc nous voulons vivre éternellement, ne nous attachons pas à ce qui doit périr : ce serait vouloir périr avec lui. « Crucifions plutôt la chair avec ses passions et avec ses désirs » (Gal. 5 : 24). En faisant ainsi, nous pratiquerons la volonté de Dieu, et nous avons vu tout à l'heure qu'obéir c'est aimer.

4652. (18-23.) Si l'on considère l'âge avancé de l'apôtre et sa longue expérience de la vie chrétienne, on comprend qu'il pût donner à tous ses lecteurs le nom de « petits enfants; » mais c'était aussi, dans sa

bouche, un terme d'affection. Cette expression caressante lui vient au moment où il doit rappeler des faits très affligeants, dont les fidèles ne peuvent se consoler que dans les liens de l'amour fraternel. Il y avait déjà beaucoup d'antichrists, précurseurs de « l'homme du péché, » le grand antichrist [3861]. Et comme la révélation de cet antichrist doit avoir lieu « à la dernière heure, » ou sur la fin des derniers temps, en entendant par les derniers temps l'économie évangélique, l'apparition de ces nombreux antichrists devait naturellement diriger la pensée sur la dernière heure; d'autant qu'il est dans la volonté de Dieu que nous vivions comme si elle était à la porte. Ce qui rendait ces antichrists fort dangereux, c'est qu'ils étaient sortis du milieu des disciples. Mais, en contredisant par leurs systèmes et par leurs pratiques la doctrine des apôtres, ils faisaient bien voir qu'ils n'avaient pas appartenu réellement à leur société. Jean n'ignorait pas que ces hérétiques et leurs adhérents refuseraient de recevoir sa lettre; aussi n'est-ce pas à eux qu'il s'adresse, mais à ceux qui, ayant l'onction du Saint-Esprit et par là une foi véritable, savaient discerner l'erreur de la vérité. L'apôtre dit « mensonge, » et non pas erreur, parce que les erreurs de cette nature ont leur source dans l'esprit de mensonge dont Satan est le père; parce qu'elles sont en opposition directe avec les déclarations formelles de la Parole de Dieu, qui sont la vérité; parce que ceux qui les propagent, mentent souvent à leur conscience; parce qu'elles ouvrent aux âmes des voies trompeuses; parce que, dans tous les cas, elles ne procèdent pas de l'amour du vrai, bien que leurs inventeurs et leurs promoteurs prétendent le contraire.

4653. Les antichrists dont il est ici question, étaient ces mêmes impies au sujet desquels Pierre avait prophétisé (2 Pierre 2 : 1). « Reniant le Souverain qui les avait rachetés, » ils se refusaient à voir en Jésus le Christ de Dieu, et ils en attendaient un autre qui réalisât mieux leurs conceptions. Il fallait, pour cela, qu'ils rejetassent la divinité suprême de Jésus-Christ; et, en reniant le Fils, ils reniaient le Père. Toute leur religion s'adressait à un Etre qui n'existait que dans leur imagination ; en sorte qu'ils étaient comme les païens, sans Dieu dans le monde (Eph. 2 : 12). Oui, mes chers lecteurs, plus vous y réfléchirez, en observant ce qui se passe autour de vous et en vous rendant compte de ce que vous étiez vous-mêmes avant votre conversion (si du moins vous êtes convertis), plus aussi vous vous convaincrez qu'il n'y a de vraie foi, de vrai culte, de vraie piété, de vraie re-

ligion, de vrai Dieu, en un mot, que pour celui qui reçoit Jésus-Christ. En conséquence, ceux qui prétendent posséder Dieu tout en rejetant Jésus-Christ, se font la plus grossière et la plus funeste des illusions. Et que sera-ce, s'ils s'arrogent néanmoins le titre de chrétiens, s'ils s'estiment peut-être disciples de Christ plus que personne et s'ils se présentent au monde comme ses ministres? Quelque impossible que la chose puisse sembler, c'est pourtant ainsi qu'elle se passe de nos jours, le mal ayant empiré à mesure que « la dernière heure » approche. Du temps des apôtres, les antichrists se séparaient de l'Eglise; aujourd'hui, ils y demeurent, ils y règnent, ils y sont pasteurs et docteurs : en quelques lieux même, ils constituent tellement l'église que, pour être fidèles à Jésus-Christ, les rachetés sont obligés de sortir d'une société qui n'a, de l'Eglise, que le nom et certaines formes mensongères.

4654. (24-29.) L'exhortation que nous lisons dans ces versets, acquiert donc une valeur croissante. Entourés, comme nous le sommes et comme nous le serons peut-être toujours plus, de prétendus chrétiens qui, par leur antichristianisme, préparent le règne horrible du grand antichrist, il faut que, nous détournant des idées nouvelles en matière de foi, la bonne vieille doctrine du salut demeure en nous; que, de cette manière, nous demeurions dans le Père et dans le Fils, pour retenir la vie éternelle, objet des promesses. Prenez donc garde à ceux qui pourraient vous égarer. C'est ce que vous ne manquerez pas de faire, si, au lieu d'être vous-mêmes des antichrists, vous marchez parmi les *christs* du Seigneur; car c'est, comme vous le savez, ce que veut dire le mot *oints* (Zach. 4 : 14; Ps. 105 : 15). Les élus de Dieu ont tous sur leur personne l'onction sainte de son Esprit. Réveillés, éclairés, régénérés, instruits, dirigés, sanctifiés, consolés et gardés par cet Esprit, ils ne courent pas après le premier docteur venu et ne se laissent pas entraîner à tout vent de doctrine. Par le Saint-Esprit, ils demeurent dans la vérité que le Saint-Esprit leur a enseignée. L'onction qu'ils ont reçue est une réalité, et ils ne l'abandonneront pas pour se repaître d'illusions et de mensonges. Comme elle les met en communication constante avec le Seigneur, ils ne redoutent pas le moment de son arrivée, et ils se présenteront devant lui avec assurance lorsqu'il sera manifesté. Mais l'apôtre ne saurait oublier qu'outre l'antichristianisme qui renie Jésus-Christ en théorie, il en est un qui le renie en pratique (Tite 1 : 16). Ayons peur d'une assurance qui marcherait de front avec une vie de péché. Le Seigneur est

le Saint et le Juste, et à ceci l'on reconnaît ceux qui ont été engendrés par son Esprit, c'est qu'ils pratiquent la justice. En cet endroit, le mot « justice » veut dire tout ce qui est bien; mais quand on voit la Bible donner à ce mot un sens si général, on sent plus vivement encore l'importance des devoirs de la justice proprement dite [4486-4489].

CCCXLIV. — L'amour des enfants de Dieu; la délivrance du péché; la bienfaisance; le discernement des esprits; Dieu est amour; l'amour parfait; foi, amour et obéissance; l'assurance de la foi; le monde; divinité de Jésus-Christ.

4655. (3 : 1.) Si nous avons eu part au réengendrement spirituel dont tous les apôtres nous parlent après Jésus-Christ, nous sommes, par adoption, revêtus de la qualité d'enfants de Dieu (Rom. 8 : 15), et l'apôtre nous engage à considérer la grandeur de l'amour que Dieu nous a témoigné en consentant à devenir notre père. On peut rendre aussi d'une autre manière les paroles de Jean : « Voyez quel amour le Père nous a donné, afin que nous fussions appelés enfants de Dieu! » Selon cette traduction, le Saint-Esprit inviterait les fidèles à considérer l'amour qu'il a répandu dans leurs cœurs en les renouvelant (Rom. 5 : 5). Jean reviendrait de la sorte au sujet dont il s'était momentanément écarté (2 : 7-11), et il y revient par un appel indirect à la conscience chrétienne de ses lecteurs, mais par un appel plein de force. S'il est un fait incontestable, c'est qu'il n'y a jamais eu dans le monde d'amour vrai pour Dieu et pour le prochain, autrement que par l'action régénératrice de l'Esprit de Christ. Si l'on vit quelque chose de cet amour chez un Joseph, un Moïse, un Samuel, un David, un Jérémie, et généralement chez les fidèles de l'ancienne alliance, c'est qu'eux aussi reçurent quelques grâces de l'Esprit de Dieu; l'amour toutefois, la charité n'existe dans sa plénitude et d'une manière sensible à tous les regards, que depuis la mort de Jésus-Christ et l'effusion du Saint-Esprit sur son Eglise. Aussi les noms de Père, pour Dieu, d'enfants de Dieu et de frères, pour les croyants, ne datent-ils proprement que de cette époque. Si donc c'est par la foi qu'on est fait enfant de Dieu, c'est par l'amour qu'on se montre tel aux yeux du monde. Mais, bien que le monde ait été souvent comme contraint d'admirer la fraternité qui règne entre les vrais disciples de Jésus-Christ, au fond il ne la comprend pas, il ne veut pas de cette fraternité

(**I Jean 3** : 2, 3; 4-15.)

sainte : il lui en faut une autre, et même il hait ceux qui ne s'aiment que parce qu'ils aiment Dieu en Christ (Jean **17** : 25; **15** : 18). C'est ce que l'apôtre exprime, quand il dit : « Le monde ne nous connaît pas, parce qu'il ne l'a point connu. » Voyez, en conséquence, mes chers lecteurs, si vous êtes rejetés du monde, et s'il vous rejette parce que vous aimez autre chose et autrement que lui ! Quel malheur, au contraire, si vous alliez être de ceux qui, aimés du monde, n'aiment pas les enfants de Dieu !

4656. (2, 3.) Votre conscience est-elle en paix de ce côté, le Saint-Esprit lui-même doit « rendre témoignage avec votre esprit, que vous êtes enfants de Dieu, » et que vous l'êtes dès maintenant (Rom. **8** : 16). Mais bien que ses enfants et ses héritiers, nous ne sommes pas encore ce que nous serons une fois (Rom. **8** : 23-25). C'est quand Jésus-Christ, notre Sauveur, reparaîtra plein de gloire, que nous jouirons aussi, dans leur totalité, des priviléges de notre adoption ; parce que, dit saint Jean, nous verrons alors le Seigneur. Or si, en le contemplant par la foi, nous avons obtenu déjà quelque ressemblance avec lui, que ne sera-ce pas quand « nous le verrons tel qu'il est » et que nous lui serons décidément faits semblables ? (1 Cor. **15** : 49 ; **13** : 12). Telle est l'espérance des enfants de Dieu [1635]. Mais de cette espérance résulte nécessairement un travail sur soi-même, en vue de se purifier comme Jésus-Christ lui-même est pur. La purification est l'œuvre de Dieu, en ce sens qu'elle est produite par le sang de Christ et par l'Esprit de sa grâce ; mais elle ne se fait pas sans notre concours ; et, si nous sommes enfants de Dieu, ce que nous voudrons par-dessus tout comme lui, c'est notre sanctification (1 Thess. **4** : 3).

4657. (4-15.) Voilà comment l'apôtre ramène l'idée fondamentale de toute l'épître ; savoir, que la sainteté est le fruit et la preuve de la foi, cette sainteté dont une des branches mères est l'amour fraternel. Le raisonnement est d'ailleurs parfaitement simple, en notant bien toutefois que l'apôtre dit indifféremment « pratiquer le péché » et « pécher. » Celui qui pèche ou qui pratique le péché, qui ne lutte pas contre le mal et qui s'y laisse aller sans trop de scrupule ; en d'autres termes, celui qui ne se purifie pas soi-même, celui-là est dans les liens de l'iniquité. Or Jésus-Christ étant venu pour ôter nos péchés, il est clair que l'homme qui vit dans le péché, n'est pas un racheté de Jésus-Christ. Cette vérité n'est pas moins évidente, quand on considère qu'il n'y a point de péché en Jésus-Christ. Si donc quelqu'un vit dans le péché, il n'est pas en communion avec Jésus-Christ ; la vie

de Christ ne circule pas dans son âme. « Petits enfants, dit l'apôtre, que personne ne vous égare. » Quand on ne tire pas sa vie morale de Jésus-Christ, on la tire du Diable. Celui-ci pèche dès le commencement et Jésus-Christ est venu pour détruire ses œuvres. D'où il résulte que l'homme engendré de Dieu ne saurait pratiquer le péché; il ne saurait recommencer sa coupable carrière d'autrefois, et s'il pèche encore, c'est en dépit de lui-même (Rom. 7 : 13-24); car la semence de Dieu, c'est-à-dire la Parole de la régénération demeure en lui pour le sanctifier (1 Pierre 1 : 23; Jacq. 1 : 18; Eph. 1 : 13). « En ceci donc se manifestent les enfants de Dieu et les enfants du diable. » Les premiers pratiquent le bien et ils aiment leurs frères; les seconds, nouveaux Caïns, haïssent les enfants de Dieu, à cause du contraste qui existe dans leurs vies (1 Pierre 4 : 4). « Ne vous étonnez donc pas si le monde vous hait, » vous qui espérez en Dieu par Jésus-Christ. Puis, sans trop vous arrêter à ce que fait ou ne fait pas le monde, remarquez, pour la troisième ou quatrième fois, à quoi vous pouvez savoir si, de « morts en vos fautes » que vous étiez (Eph. 2 : 1), vous avez été faits participants de la vie de Jésus-Christ. Aimez-vous les frères? Question redoutable, puisque si l'on n'aime pas, on hait; et si l'on hait, on est homicide; et si l'on est homicide, on demeure dans la mort, bien loin d'avoir en soi le principe de la vie éternelle. N'existe-t-il pas bon nombre de chrétiens qui n'ont jamais pesé sérieusement cette parole?

4658. (16-22.) Voulons-nous d'ailleurs savoir ce que c'est qu'aimer? Regardons à Jésus-Christ. Il a abandonné sa vie pour nous! Soyons également prêts à donner notre vie pour nos frères. C'est ce qui peut nous être demandé, soit lorsqu'il s'agirait de les délivrer d'un danger mortel, en nous exposant nous-mêmes à la mort; soit lorsqu'il y aurait à souffrir le martyre pour la confirmation de leur foi, ce qui est arrivé à tant de chrétiens. Dans le cours ordinaire des choses, l'amour des frères se traduit en esprit habituel de sacrifices, de renoncement à nos goûts et à notre volonté propre dans l'intérêt d'autrui. Voulons-nous donc savoir si nous donnerions au besoin notre vie, demandons-nous ce que nous faisons habituellement pour nos frères et en particulier pour ceux qui sont la proie de l'indigence. Avons-nous réellement pitié d'eux, et leur accordons-nous une part suffisante de nos biens? C'est une question sérieuse. Rappelez-vous ce qui a été dit ailleurs [4053], et pesez attentivement les considérations que le Saint-Esprit nous présente ici. L'homme qui n'exerce pas la bienfaisance

(**I Jean 3** : 23, 24. **4** : 1-3.)

n'aime pas Dieu. Aimer seulement de paroles, et non en œuvres, ce n'est pas aimer réellement. Suivant la manière dont nous témoignons à nos frères de l'amour, nous connaissons si nous sommes de la vérité, ou autrement si nous sommes convertis. En conséquence, il n'est pas de devoir dont la pratique contribue plus à assurer nos cœurs devant Dieu; c'est-à-dire à nous placer dans de bons rapports avec lui. Cela ne signifie pas que nos aumônes effacent nos péchés, assurément; mais si notre cœur ou notre conscience nous accuse d'avarice ou de dureté, Dieu est plus grand et plus saint que notre cœur, il en connaît mieux que nous les secrets : concluez! Si, au contraire, notre cœur ne nous reprend pas; si nous pouvons nous rendre témoignage que nous secourons nos frères dans la mesure à la fois de leurs besoins et de nos facultés, en y mettant de l'empressement, « nous avons assurance devant Dieu, » dit le Saint-Esprit; et quand, à notre tour, pauvres mendiants, nous lui demandons quelque chose, il nous l'accorde, « parce que nous gardons ses commandements et que nous pratiquons les choses qui sont agréables devant lui. » En généralisant cette doctrine, qui est tout l'opposé de l'antinomianisme, nous arrivons à ce double résultat : savoir, que non-seulement la foi qui est sans les œuvres est morte, mais encore que les grâces de Dieu se proportionnent à la manière dont, par sa grâce, nous obéissons à ses commandements [369, 370].

4659. (23, 24.) Le commandement de Dieu se résume en deux points qui se touchent jusqu'à se confondre : Crois et aime. Crois au Seigneur Jésus, et, par lui, tu aimeras tes frères, selon l'ordre qu'il nous en a donné. Or celui qui croit et qui aime demeure en lui et Jésus-Christ demeure en cet homme. La foi, mais la foi opérante par l'amour (Gal. **5** : 6), voilà donc toujours ce qui nous unit avec le Seigneur. Cette foi est l'œuvre du Saint-Esprit. En nous la donnant, il nous donne Christ (Jean **16** : 14, 15); par elle, il nous rend attentifs aux commandements du Seigneur et il incline nos cœurs à les pratiquer; en sorte que, s'il y avait en nous un esprit de désobéissance et tout à la fois d'assurance, cette assurance ne nous viendrait pas du Saint-Esprit.

4660. (**4** : 1-3.) Un autre fruit de la vraie foi, et l'Apôtre en a déjà touché un mot (**2** : 26, 27), c'est de nous rendre défiants envers les hommes qui cherchent à nous endoctriner. La foi est l'union de l'âme avec Jésus-Christ, union sainte et jalouse comme celle du mariage (2 Cor. **11** : 2). Autant donc nous accepterons sans balancer tout ce

(**I Jean 4** : 4-6.)

que le céleste Epoux nous dit dans sa Parole, autant nous serons sur nos gardes contre les interprétations qui nous en sont données par les hommes et contre leurs vaines imaginations. Il ne suffira pas qu'ils se présentent comme prophétisant par l'Esprit, nous examinerons sérieusement si cet Esprit est celui de Dieu; car ce pourrait être l'esprit de Satan, l'inspirateur de cette multitude de faux docteurs et de faux prophètes qui sont dans le monde. L'apôtre prémunit ses lecteurs contre ceux qui, à cette époque, révoquaient en doute la venue de Jésus-Christ en chair, c'est-à-dire son humanité. Ils estimaient qu'il n'y avait eu qu'une apparition prolongée du Fils de Dieu, apparition dans laquelle il n'avait pas été plus réellement un homme que lorsqu'il se fit voir à Manoah, par exemple, et ils renversaient ainsi la doctrine de l'expiation et de la substitution (Rom. **5**). Ces docteurs n'étaient pas moins des antichrists que ceux qui niaient la divinité du Sauveur; car c'était toujours se mettre en contradiction avec la Parole, qui le déclare « Dieu manifesté en chair. » L'erreur en question s'est reproduite de nos jours sous une autre forme. Tout en admettant l'idée du Christ comme symbole d'un système de philosophie religieuse, on a rejeté le Christ historique. Des gens qui se sont donnés pour des docteurs dans l'Eglise ont prétendu que Jésus-Christ n'a jamais existé; que tout ce qui nous est raconté de lui est une fable, ou, comme ils disent, un mythe, sous le couvert duquel les inventeurs ont voulu faire le tableau de l'humanité souffrante et prophétiser sa restauration par la souffrance même. C'est la plus haute expression de ce qu'on appelle le *rationalisme*, et c'est bien là certainement un esprit d'antichrist.

4661. (4-6.) Quand on pense aux diverses formes que cet esprit a revêtues et qu'il peut revêtir encore; quand on considère la facilité avec laquelle l'erreur s'insinue dans les âmes, l'habileté que Satan déploie pour l'y faire pénétrer (2 Cor. **11** : 3), l'active propagande qu'il exerce par les livres et par les prédications, on se demande comment de simples fidèles, ignorant le monde et ses ruses, pourront échapper? Or non-seulement ils le peuvent, mais encore la victoire leur est assurée, à cause du Saint-Esprit qui est en eux et qui est plus puissant que Satan, le prince de ce siècle. Ecoutés du monde, les faux prophètes ne sauraient l'être d'un enfant de Dieu marchant dans la simplicité de la foi. Le monde les écoute, parce qu'il n'écoute pas Dieu; le fidèle disciple de Jésus ne les écoute pas, parce qu'il écoute Dieu et ses serviteurs parlant dans les Ecritures. « C'est à cela, dit

(I Jean 4 : 7-12; 13-17.)

l'apôtre, qu'on reconnaît l'esprit de la vérité et l'esprit de l'égarement. »

4662. (7-12.) Mais l'apôtre en revient toujours au signe le plus certain. Il se pourrait qu'on se montrât plein de zèle pour la saine doctrine et que néanmoins on ne fût pas un enfant de Dieu. L'amour chrétien, sans doute, est impossible avec la profession de doctrines antichrétiennes; mais la connaissance et la défense de la vérité qui ne sont pas accompagnées de l'amour chrétien n'ont que les apparences de la foi : c'est pur esprit de système. L'enfant de Dieu aime, et il donne en aimant la preuve qu'il connaît Dieu comme il faut le connaître; car si Dieu est vérité, DIEU EST AMOUR. Il nous a manifesté cet amour par l'envoi de son Fils, son unique, afin de nous donner en lui la vie spirituelle et la vie éternelle. Il nous a aimés quand nous n'étions nullement aimables, et c'est parce qu'il nous a aimés que son Fils a fait l'expiation de nos péchés et nous a réconciliés avec Dieu. La conséquence en est que nous *devons* nous aimer les uns les autres. Cet amour, chose admirable, nous est représenté comme une sorte d'anticipation sur la vision béatifique de Dieu. Tant que nous sommes dans cette enveloppe mortelle, nous ne pouvons voir Dieu, et ce qui fera notre bonheur, quand nous le verrons, c'est que nous aimerons sans mélange d'égoïsme; plus donc notre charité va s'épurant et se perfectionnant, plus notre cœur est, pour ainsi dire, dans le ciel, Dieu demeurant en nous et son amour s'y épanouissant.

4663. (13-17.) Puis, si nous demeurons en Dieu et qu'il demeure en nous, nous en aurons la certitude par la présence intérieure du Saint-Esprit. Les apôtres avaient vu Jésus-Christ de leurs propres yeux; mais c'est par le Saint-Esprit qu'ils ont saisi sa pensée et qu'ils lui ont rendu témoignage. Ce même Esprit est l'auteur de notre foi en Jésus comme Sauveur et comme Fils de Dieu, et si nous confessons franchement Jésus-Christ, nous avons, dans ce fait, une garantie de notre communion avec Dieu. Or, connaître Jésus-Christ et croire en lui, c'est connaître l'amour de Dieu et y croire; car c'est en Jésus-Christ que Dieu nous a donné la preuve éclatante qu'il est amour. Puis, en demeurant dans l'amour de Dieu, l'on demeure en Dieu et l'on a Dieu en soi. Telle est donc la marche du rétablissement de son image au dedans de nous : la connaissance, la foi, l'amour. Avec ces grâces dans le cœur, on marche d'un pas assuré vers le jour du jugement.

(I Jean 4 : 18-21. 5 : 1-5.)

4664. (18-21.) L'amour parfait est celui qui, « procédant d'un cœur pur, d'une bonne conscience et d'une foi sans hypocrisie, » vient de Dieu et a Dieu pour dernier terme. Où règne cet amour, la crainte du jugement ne saurait exister. Cette crainte, qu'il ne faut pas confondre avec la crainte de Dieu (1 Pierre 1 : 17), est une punition du péché (Gen. 3 : 10), un sentiment pénible, une angoisse incompatible avec l'amour pour Dieu, lequel a sa source dans l'amour qu'il nous a témoigné. Les fidèles aiment Dieu, parce que Dieu les a aimés le premier. Mais Dieu nous ayant aimés avant que nous l'aimassions, comment pourrions-nous craindre de comparaître devant lui, maintenant que, par sa grâce, nous l'aimons? Si donc nous éprouvons un effroi quelconque à la pensée du jugement (ce qui ne veut pas dire que cette pensée n'ait rien de sérieux), tenons pour certain que notre amour pour Dieu est plein d'imperfections, si même il existe. On se récrie peut-être et l'on dit : Eh! oui, nous aimons Dieu, et pourtant nous avons peur! Quoi! vous aimez et vous avez peur! Il faut qu'il y ait là quelque malentendu. Ne serait-ce point que, tout en prétendant aimer Dieu, vous n'aimez pas vos frères? Mais vos frères portent l'image de Dieu, et celui qui a dit : « Tu aimeras l'Eternel ton Dieu, » a dit aussi : « Tu aimeras ton prochain : » deux commandements qui n'en forment qu'un dans la pratique. Voilà donc votre illusion : Qui n'aime pas son frère, n'aime pas Dieu; le Saint-Esprit ne saurait trop le redire.

4665. (5 : 1-5.) En résumé, s'il est plusieurs marques auxquelles on reconnaît ceux qui sont nés de Dieu, telles que leur sainte joie, leur attachement à la saine doctrine, le sentiment qu'ils ont de leurs péchés et la confession qu'ils en font, ainsi que du nom de Jésus-Christ leur Sauveur; ce qui les caractérise par-dessus tout, c'est leur amour pour celui qui les a engendrés de nouveau et pour leurs frères en la foi, membres comme eux de la famille de Dieu. Or, de même que l'amour pour les enfants de Dieu sert à la fois de preuve et de contrôle à notre amour pour Dieu lui-même, l'amour pour Dieu sert de contrôle, sinon de preuve, à notre amour pour les enfants de Dieu. C'est-à-dire qu'on pourrait appeler amour fraternel, ce qui ne serait qu'un étroit esprit de coterie et un zèle sectaire fort odieux. Votre conscience semble-t-elle donc vous attester que vous aimez vos frères, voyez si elle vous atteste également que vous aimez Dieu en eux, et plus qu'eux! Ce n'est pas tout. L'amour est un de ces sentiments dont il n'est pas impossible de se rendre compte, indépendamment de ses

(**I Jean : 5** : 6-13.)

manifestations, mais sur lequel il est néanmoins facile de se faire des illusions, en prenant pour de l'amour ce qui ne serait que les élans de l'imagination ou les émotions stériles d'une vaine sensibilité. C'est pourquoi le Saint-Esprit nous donne ici comme preuve et contrôle de l'amour de Dieu et des frères, l'obéissance aux commandements du Seigneur. Il faut donc le redire, la question : Aimez-vous? revient à celle-ci : Obéissez-vous? Question foudroyante pour l'antinomien; question pleine de consolation pour les chrétiens sincères. Quand ils sondent leur cœur, ils n'y voient pas ces ardeurs, ces transports, ces étreintes qui leur sembleraient devoir caractériser l'amour pour Dieu; mais ils peuvent y voir, ils y voient la résolution bien arrêtée de faire la volonté de Dieu et de régler leur vie sur son commandement. Cette règle ne leur paraît pas dure; et loin de se sentir malheureux sous ce joug, ils ne voudraient pas n'y être point assujettis (Matth. **11** : 30). Pourquoi cela? Par la raison même qu'ils croient en Jésus-Christ. « Le monde, a dit un ancien, nous séduit par ses erreurs, par ses terreurs et par ses faveurs. » C'est l'amour du monde qui rend odieux et impossibles au pécheur non converti les commandements de Dieu, c'est ce qui reste en nous de cet amour dépravé, qui excite encore si souvent nos résistances et nos révoltes : la « convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie; » mais, après tout, si nous croyons, nous sommes victorieux du monde et l'obéissance à Dieu ne nous est point à charge.

4666. (6-13.) Tout vient tellement de la foi, soit notre amour pour Dieu et notre obéissance, soit aussi notre amour pour les frères et notre assurance devant Dieu, que l'Apôtre prend ce sujet à part, afin de le traiter avec une certaine ampleur. L'*objet* propre de la foi est Jésus, le Fils de Dieu, le Christ, qui a reçu l'eau du baptême à l'entrée de son ministère et qui a répandu son sang sur la croix au sortir de ce monde, nous ayant apporté, au moyen de l'eau et du sang, la purification et l'expiation. C'est ce dont rend témoignage le Saint-Esprit; en sorte que notre foi a pour *fondement* le témoignage de Dieu, le Père, la Parole et le Saint-Esprit; témoignage céleste, qui a son correspondant sur la terre, au moyen de l'Esprit, de l'eau et du sang. Il résulte de ce fait, que la *certitude de la foi* est supérieure à toute autre certitude morale; car si le témoignage des hommes est digne d'être reçu, celui de Dieu l'est bien plus encore. Il y a d'ailleurs dans la foi une *réalité* dont l'incrédule ne saurait avoir aucune idée, lui qui traite Dieu comme s'il était menteur. Par l'expérience

(**I Jean 5** : 14-18; 19, 20.)

que les fidèles font des secours, des consolations, des lumières de la foi, celle-ci devient pour eux une sorte d'*intuition* : possédant le témoignage de Dieu en eux-mêmes, ils ne pourraient pas plus douter de la puissance du Saint-Esprit et de l'efficace du sang de Jésus, qu'ils ne doutent de leur misère, ou de la lumière du soleil, pour passer à un autre ordre d'idées. Puis, *l'effet* de la foi étant de nous unir à Jésus-Christ, nous avons en lui la vie éternelle, non comme un salaire, mais comme un don (Rom. **6** : 23). Enfin, ces grandes choses sont écrites en faveur de ceux qui croient, afin qu'ils *sachent* qu'ils *ont* la vie éternelle et qu'ils croissent dans la foi au Fils de Dieu. La vie éternelle leur appartient dès à présent, et il faut qu'ils le sachent : c'est en cela que consiste essentiellement l'*assurance de la foi*.

4667. (14-18.) Un des plus grands priviléges de celui qui croit, c'est la certitude que ses prières sont écoutées de Dieu (Jean **16** : 23). Le monde n'admet pas l'efficacité de la prière parce qu'il ne prie pas, ou qu'il prie mal; mais nous, disciples et rachetés de Jésus, *nous savons* que nos prières sont exaucées et que la fidélité de Dieu égale sa puissance : nous le savons, parce que nous l'avons expérimenté. Le chrétien peut donc, avec confiance, prier pour un frère qui est tombé dans quelque péché, et en exaucement de ses prières, le Seigneur rendra la vie à ce pauvre frère (Luc **15** : 32). Il est toutefois un péché qui va à la mort et pour lequel il serait inutile de prier. C'est, sans doute, celui que notre Seigneur appelait le blasphème contre le Saint-Esprit, celui que Paul et Pierre ont décrit plus au long, celui d'un homme qui, après avoir connu et confessé le Seigneur, lèverait l'étendard de l'Antichrist (Matth. **12** : 31; Héb. **6** : 4-8; **10** : 26, 27; 2 Pierre **2** : 20-22). Ce péché-là conduit à la mort, d'une manière irrémissible, et tel doit être notre respect pour les saints décrets du Seigneur, que nous ne devons pas prier pour que ce péché soit pardonné à ceux qui peuvent l'avoir commis. L'apôtre rappelle, là-dessus, que celui qui est engendré de Dieu ne pèche point; ce qui veut dire, comme plus haut, qu'il ne vit plus dans la pratique du péché et que, par conséquent, il ne saurait commettre le péché irrémissible. Il est gardé par sa très sainte foi (1 Pierre **1** : 5) et, dans ce sens, il se garde lui-même. Puis le diable a beau rôder autour de lui (1 Pierre **5** : 8), il ne peut le toucher; c'est-à-dire qu'il ne peut le tuer, car l'attouchement du diable est mortel. Voilà ce que nous *savons*, dit l'apôtre.

4668. (19, 20.) Ce que nous *savons* encore, nous qui croyons, c'est que nous sommes de Dieu ; nous lui appartenons, sa vie se développe

et doit s'accomplir en nous ; tandis que le monde, « le monde entier gît dans le mal, » parole douloureuse à laquelle toute la Bible, non moins que l'histoire de tous les peuples et notre propre expérience, rend le plus éclatant témoignage. Le monde entier, malgré toutes ses agitations, ne serait qu'un cadavre gisant dans le péché, s'il ne s'y trouvait un certain nombre d'âmes que le Seigneur a élues dans le monde et qui ne sont pas du monde, comme lui-même n'est pas du monde (Jean 15 : 19 ; 17 : 16). Aussi, quoi qu'en puisse dire ce monde incrédule, nous *savons* que le Fils de Dieu est venu et qu'il nous a donné l'intelligence pour connaître celui qui, seul, est le Véritable ; nous *savons* que nous sommes dans le vrai, nous qui, par la foi, appartenons à ce Véritable, qui sommes un avec lui et qui participons à sa vie et à sa sainteté ; nous *savons* enfin que c'est Jésus-Christ qui est, lui, le Dieu véritable et la vie éternelle.

4669. (21.) Jean termine donc son épître comme il l'avait commencée ; il la termine en proclamant l'éternelle divinité du Fils de Dieu, base de tout vrai christianisme. Et ce qui rend cette dernière proclamation particulièrement remarquable, ce sont les paroles qui la suivent immédiatement. Rendre à Jésus-Christ les honneurs divins, ce n'est donc pas de l'idolâtrie. Loin de là ; car l'adoration de Jésus-Christ en est le sûr préservatif. C'est pour cela même, on peut bien le dire, qu'il est venu dans le monde, et si nous voulons que les autels des faux dieux soient partout renversés, faisons porter aux peuples païens le nom devant lequel tout genou doit se ployer, sur la terre comme dans le ciel.

—

SECONDE ET TROISIÈME ÉPITRES DE JEAN.

CCCXLV. — L'amour dans la vérité ; Caïus et Diotrèphe. — Considérations générales sur les épîtres.

4670. Il est facile de reconnaître dans ces deux courtes lettres l'auteur de la précédente : même fond d'idées, même style. Jean s'y donne le simple titre d'ancien, peut-être à cause de son grand âge, peut-être aussi parce qu'il remplissait à Ephèse les fonctions d'un des anciens de l'Eglise. Quant à la dame élue, ou à l'élue Kyria (on peut traduire des deux manières), et à ce Caïus ou Gaïus auxquels il

s'adresse, on ignore qui ils étaient; mais on voit sans peine ce qu'ils étaient et dans quel but l'apôtre leur écrit. Ces deux billets, d'ailleurs, comme l'épître à Philémon, servent à nous montrer les premiers prédicateurs de l'Evangile dans leurs relations privées, afin qu'ils nous y soient en modèles non moins que dans leur caractère public. La grande ressemblance entre ces lettres et la précédente, jointe à leur parfaite simplicité, me dispensent de longues explications; aussi bien dois-je avouer qu'il me tarde d'arriver à l'Apocalypse et au terme de ce long travail.

4671. (1-3.) « Ils disent et ne font pas! » Ainsi parlait des pharisiens celui qui est le Véritable (Matth. **23** : 3). On ne pourrait adresser ce reproche à ses apôtres; car s'ils nous recommandent l'amour fraternel, ils nous en donnent tous l'exemple. Vous vous rappelez la charité de Paul, et vous avez ici celle de Jean. Il aime sincèrement la sœur en Christ à laquelle il écrit, et il n'aime pas moins ses enfants, à cause de la vérité qui est en eux et qui, devant demeurer avec nous éternellement, nous unit les uns aux autres par le plus indissoluble des liens. Paul avait déjà représenté la vérité et la charité comme les éléments essentiels de toute vie et de tout progrès (Eph. **4** : 15); le vœu exprimé par Jean renferme au fond la même idée : « Grâce, miséricorde, paix soient avec vous... dans la vérité et l'amour! »

4672. (4-8.) Sur ce titre de « Madame, » que l'apôtre donne à sa correspondante, ferai-je remarquer comment l'égalité et la fraternité chrétiennes sont loin de niveler les rangs, et comment l'apôtre Jean, ce saint vieillard, nous instruit à rendre l'honneur à qui l'honneur est dû? (Rom. **13** : 7.) Mais je passe là-dessus, pour m'arrêter à ce qui fait l'essentiel de la lettre. Evidemment composée en même temps que l'écrit auquel nous avons consacré nos dernières Etudes, elle résume toute la pensée de l'apôtre. Le premier devoir des chrétiens est de marcher dans la vérité; car hors de la vérité, il n'y a pas de communion possible avec Dieu. Puis, ils doivent s'aimer les uns les autres et vivre selon les commandements du Seigneur, ce qui est l'effet de l'amour. Il faut enfin qu'ils soient sur leurs gardes, de peur qu'ils ne se laissent entraîner par les séductions antichrétiennes de ceux qui ne confessent point Jésus-Christ venu en chair.

4673. (9-11.) Ce que nous avons ici de particulier, ce sont des directions sur la conduite à tenir envers ceux qui, tout à la fois, vivent dans le péché et abandonnent la doctrine du Christ. De telles gens n'ont aucune relation vraie avec Dieu, et s'ils viennent à nous, appor-

tant une autre doctrine, ou plutôt, comme dit l'apôtre, n'apportant pas celle-là, nous ne devons pas les recevoir dans nos maisons, ni leur dire : « Joie te soit ! » C'était la forme ordinaire de la salutation ; mais dans la bouche du chrétien toute parole a sa valeur. Il ne dira point à quelqu'un : « Je suis à vous de tout mon cœur, » parce que son cœur doit appartenir à Dieu tout entier ; et dire : « Joie te soit ! » à celui qui n'a point Dieu, c'est le tromper cruellement. C'est lui faire croire qu'on peut être heureux hors de Dieu ; or, en l'affermissant ainsi dans sa voie, on participe à ses mauvaises œuvres. Il est pénible assurément de traiter avec une apparence de dureté un ancien ami peut-être ; mais il y a plus d'amour véritable à l'avertir comme Dieu le veut, qu'à lui dissimuler notre sentiment sous prétexte de charité. On raconte que le vieil apôtre s'étant rencontré quelque part avec l'un des antichrists de son temps, s'enfuit à la hâte, dans la crainte que la maison où ils étaient ne s'écroulât sur eux, par un jugement du Seigneur. Qu'il y a loin de là à ce *latitudinarisme* qui traite de la même manière l'erreur, même grossière, et la sainte vérité de Dieu !

4674. (3 Jean 1-8). Cinq fois le mot *vérité* dans ce petit nombre de lignes ! C'est qu'en effet, pour l'apôtre Jean, la vérité allait avant tout. Non pas, il est vrai, la vérité abstraite, mais cette vérité qui apprend *à marcher* et dans laquelle marchent en effet tous ceux qui sont nés de Dieu. Ainsi, l'enfant de Dieu n'a pas deux manières d'aimer. C'est toujours « dans la vérité » qu'il aime ses frères. Il les aime d'un cœur sincère et sans hypocrisie ; il les aime par amour pour la vérité qu'ils ont reçue et pour celui qui est la vérité. Remarquez, après cela, le bel éloge que l'apôtre fait de son bien-aimé Caïus. Est-il beaucoup de mes lecteurs auxquels on pût dire : Plût à Dieu que votre corps se portât aussi bien que votre âme ! N'y en a-t-il pas même parmi eux qui ne se demandent jamais comment leur âme va ? Quant à Caïus, preuve qu'il était de ceux qui « se gardent eux-mêmes et que le diable ne touche point » (1 Jean 5 : 18), sa prospérité temporelle et sa santé notamment, laissaient plus à désirer que sa prospérité spirituelle. Heureux Caïus ! Il vivait, paraît-il, à une certaine distance de l'apôtre ; mais des frères, en voyage pour l'Evangile, avaient passé chez lui, et, à leur retour, ils avaient raconté devant toute l'Eglise, son attachement à la saine doctrine et l'amour avec lequel il les avait reçus. Ces frères, missionnaires de l'époque, avaient fait une tournée d'évangélisation parmi les païens, et comme ils ne demandaient rien

à ceux qu'ils évangélisaient, il importait que les saints leur fissent accueil, qu'ils les accompagnassent et qu'ils vinssent à leur aide d'une manière digne de Dieu. Par là, ils s'associaient à leurs travaux et secondaient les progrès de la vérité. Mes lecteurs voient d'eux-mêmes combien tout ceci est applicable à l'œuvre actuelle des missions et même à celle de l'évangélisation en pays soi-disant chrétiens. Tout ce que nous faisons, personnellement ou par nos dons, pour les prédicateurs de l'Evangile, nous le faisons pour le Seigneur, et, de la sorte, nous sommes missionnaires nous-mêmes.

4675. (9-11.) Voici un homme qui, sans être proprement un antichrist, du moins à en juger par les paroles de l'apôtre, faisait autant de mal dans l'Eglise que Caïus y faisait de bien. Enflé probablement de la place qu'il y occupait ou de ses dons spirituels, comme certains Corinthiens du temps de Paul, Diotrèphe aimait à primer au sein d'une société où « celui qui veut être le plus grand doit être l'esclave de tous » (Matth. **20 : 27**). Dans son orgueil, il traitait avec un certain mépris les enseignements du vieil apôtre et il ne craignait pas de tenir de mauvais propos contre lui. Encore s'il n'avait fait que cela (remarquez l'humilité de Jean et son abnégation!) mais il refusait de reconnaître pour frères ceux qui n'acceptaient pas ses prétentions, il empêchait les autres de les accueillir et même il les chassait de l'assemblée. C'était un grand désordre auquel l'apôtre se proposait de porter remède, s'il pouvait aller jusqu'à Diotrèphe. En attendant, il donne à Caïus un avis qui, soit dans le cas particulier, soit en toute circonstance, doit être pris par nous en sérieuse considération. Le mauvais exemple est si entraînant pour nous pauvres pécheurs, que même un Caïus doit être mis sur ses gardes pour ne pas imiter un Diotrèphe! Voici pourtant une considération qui devrait nous être un préservatif infaillible; c'est que celui qui pratique le mal, fût-il un ange de lumière, ne connaît pas Dieu.

4676. (12-15.) Mais s'il est, dans l'Eglise, des Diotrèphe qu'il faut éviter, on y rencontre aussi, grâce à Dieu, des Démétrius auxquels tous rendent témoignage. La vérité même qu'ils professent, qu'ils pratiquent, qu'ils honorent, atteste qu'ils lui appartiennent réellement. Ce Démétrius était peut-être en des circonstances propres à développer aussi chez lui l'esprit de domination, ce qui est le péché d'un si grand nombre de conducteurs des Eglises; c'est pour cela, sans doute, que l'apôtre en fait cette mention honorable dans sa lettre à son ami Caïus. Il y avait d'ailleurs beaucoup de choses dont il au-

rait eu à lui parler ; mais soit qu'elles fussent d'une nature trop intime pour être confiées au papier, soit, comme il le dit, parce qu'il espérait d'aller bientôt le voir, lui et tous les frères de la localité, il se réservait la joie de s'entretenir avec lui bouche à bouche. Il finit donc en le bénissant. « Paix te soit ! » paix dans le cœur, paix avec tous, paix avec Dieu par Jésus-Christ, paix au souvenir du passé, paix à la perspective de l'avenir. Il le salue au nom des amis d'Ephèse, si c'est bien de là que Jean écrivit cette lettre, et il le prie de saluer les amis un à un; car le vieil apôtre les connaissait tous et il eût été trop long de les nommer. — C'est ici, pour la première fois dans les Epîtres, que nous trouvons le mot d'*ami* appliqué aux frères. Mais on le lit Actes **27** : 3, et le Seigneur avait dit : « Vous êtes mes amis, si vous pratiquez tout ce que je vous commande » (Jean **15** : 14.) Or, il est clair que ceux qui sont les amis de Jésus doivent avoir les mêmes amis que lui. Cette amitié est fort différente des amitiés qui lient et si souvent désunissent les mondains ; aussi est-elle habituellement appelée d'un autre nom : l'Amour ou la Charité.

4677. Parvenu à la fin des Epîtres, je devrais peut-être, à l'exemple de beaucoup d'auteurs, dire quelle part le Saint-Esprit semble avoir assignée à chaque apôtre dans l'œuvre commune. Paul fut, selon quelques-uns, l'apôtre de la grâce ; Pierre, de l'espérance ; Jacques, des œuvres, et Jean, l'apôtre de la charité. Mais sans contester en effet que chacun d'eux peut avoir reçu sa mission spéciale et une mission conforme à son caractère particulier, il y a souvent dans ces parallèles antithétiques plus de brillant que de vrai. Ainsi, quand on dirait que Jean est l'apôtre de la vérité, de l'amour et de l'obéissance, on parlerait certainement plus juste ; mais alors, il ne serait pas aussi facile de lui faire une place à part, attendu qu'on trouve tout cela dans les trois autres, et notamment chez Paul. A bien dire, Paul seul est complet, j'entends ses épîtres. La raison en est, non pas qu'il ait été réellement supérieur à ses collègues, mais qu'il a écrit à lui seul cinq fois autant que les trois autres réunis. Supposez Jean, Pierre et même Jacques composant autant de lettres que Paul, au sein de circonstances analogues, et ils seront Paul lui-même, comme le prouvent certains passages de leurs lettres, passages qu'il suffirait de développer pour avoir ou l'épître aux Romains, ou telle autre.

4678. Cet admirable accord est ce qu'il me paraît beaucoup plus

utile de signaler. On pourrait faire une Harmonie des Epîtres, comme on en a fait si souvent pour les Evangiles, et l'on acquerrait une conviction toujours plus profonde qu'un seul et même Esprit a opéré avec efficace, pour nous révéler, par des voix diverses, une seule et même doctrine (1 Cor. 12 : 11). Cette doctrine, c'est que nous sommes tous par nature de pauvres pécheurs dignes de la malédiction ; c'est que, dans son amour éternel, Dieu s'est choisi un peuple parmi ces pécheurs; qu'il régénère un à un ceux qui appartiennent à ce peuple élu ; que, pour les régénérer, le Saint-Esprit les illumine, leur donne la repentance et la foi en Jésus-Christ ; que par cette foi, le pécheur est justifié, sanctifié, consolé, fait héritier du ciel, pour la gloire du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Toute cette doctrine repose sur le dogme fondamental de la divinité de Jésus-Christ et à la fois de son humanité. Ce dogme lui-même se rattache également à deux faits fondamentaux : la mort du Sauveur et sa résurrection.

4679. L'harmonie des enseignements apostoliques n'est pas moins remarquable en ce qui touche à l'*eschatologie*, ou à la science prophétique des derniers temps. Celui qui est venu en chair pour la souffrance, doit revenir en chair pour la gloire ; de grandes défections dans l'Eglise, de terribles catastrophes dans le monde, précéderont ce retour ; ce sera l'œuvre des siècles, et toutefois chaque fidèle doit vivre comme si le jour du Seigneur allait arriver demain. Ce n'est qu'une indication sommaire, mais elle me conduit naturellement au dernier livre de la Parole de Dieu. Jean, survivant à tous ses collègues, a été le Daniel de la nouvelle alliance. C'est par sa plume surtout que le Seigneur a jugé bon de compléter les prophéties relatives aux derniers temps, et ce complément de la prophétie, c'est l'*Apocalypse*.

—

L'APOCALYPSE.

CCCXLVI. — Introduction. Le Seigneur se révèle à Jean, son apôtre.

4680. Ce que nous appelons l'Apocalypse de saint Jean, le texte sacré l'appelle « Apocalypse de Jésus-Christ. » On a fait de ce mot le synonyme d'*obscurité*, tandis qu'il signifie au contraire *révélation*, ainsi qu'on l'a traduit au commencement du premier verset. Il est vrai qu'une révélation des choses à venir et célestes ne saurait jamais

(**Apocalypse 1** : 1; 2; 3.)

avoir la clarté des événements passés et terrestres; toujours est-il qu'elle met en lumière ce qui, sans elle, nous fût demeuré complétement inconnu. Ceci donc est une révélation qui, servant de couronnement aux révélations précédentes, se rapporte comme toutes les autres à Jésus-Christ, et où Jésus-Christ se présente à nous, pour la dernière fois, comme le révélateur suprême (Luc **10** : 22).

4681. (**1** : 1.) Il nous apparaît d'abord en cet état de dépendance qu'il a acceptée, pour venir dire à ses frères les choses que le Père lui a données et qu'il a apportées au monde comme un ange eût pu le faire (Jean **17** : 8). Mais il n'est pas un simple ange; il est l'Ange par excellence, l'Ange de l'alliance (Malachie **3** : 1), et il va révéler à son esclave ou serviteur Jean, ce qui devait arriver bientôt, le chargeant d'en informer tous les serviteurs de Dieu. Après quoi, je fais remarquer que ces choses qui devaient arriver bientôt, n'étaient pas les événements quelconques de ce monde, mais seulement ceux qui se rapportaient au retour du Seigneur.

4682. (2.) Quant à celui qui fut l'heureux dépositaire de cette dernière révélation de Jésus-Christ, il est facile d'y reconnaître, comme il le dit, le disciple qui, plus qu'aucun autre, parmi les douze, reçut la mission d'attester la Parole de Dieu et le témoignage de Jésus (1 Jean **1** : 1). C'est Jean, celui qui entra l'un des premiers au service du Seigneur et qui annonça l'évangile bien des années encore depuis que ses collègues eurent été retirés du monde. Après avoir écrit les lettres que nous venons d'étudier, il continua son ministère, dans l'Asie Mineure, et ce fut là qu'il écrivit son Evangile, le Saint-Esprit lui ayant remis en mémoire les choses qui devaient en faire le sujet, pour compléter les trois autres. Cet évangile, vous pouvez vous en souvenir, contient essentiellement le témoignage que le Seigneur se rendit à lui-même. Il en est ainsi de l'Apocalypse. Jean y raconte ce qu'il a vu et entendu; mais ce qu'il a vu et entendu, c'est Jésus-Christ et les faits relatifs à son règne.

4683. (3.) Ce livre-ci d'ailleurs se distingue de tous les livres du Nouveau Testament, en ce qu'il est d'un bout à l'autre une prophétie; car, là même où il semble ne parler que du temps présent, il y a des intentions manifestement dirigées vers l'avenir. Or, le Saint-Esprit proclame « bienheureux, celui qui lit et ceux qui écoutent les paroles de la prophétie. » L'Apocalypse, il est vrai, présente de grandes difficultés, et c'est ce qui en détourne maint lecteur. Ces difficultés résultent, non pas seulement de ce qu'une partie des oracles contenus

dans ce livre ne sont pas encore accomplis, mais surtout de ce que les faits y sont annoncés sous le voile de l'allégorie; en sorte que, même après l'accomplissement, il peut rester quelque doute dans l'esprit du lecteur, non sur la vérité de la prophétie, mais sur l'interprétation qu'on en donne. De plus, il faut, pour comprendre l'Apocalypse, des connaissances historiques plus approfondies qu'on ne les possède communément. Cette difficulté, du reste, n'agit pas avec moins de force en ce qui concerne les anciens prophètes, par exemple Daniel. Rien n'est plus clair que son oracle sur les Quatre Monarchies; mais encore faut-il, pour en avoir une parfaite intelligence, connaître quelque peu l'histoire des Perses depuis Cyrus, celle des Grecs depuis Alexandre, et celle des Romains depuis Pompée, histoire sur laquelle la Bible elle-même ne nous donne pas de renseignements suffisants. Avouons donc que ces prophéties offrent surtout de l'intérêt aux personnes qui ont une certaine culture littéraire.

4684. Cependant, à l'époque même où l'apôtre écrivait, l'Apocalypse était plus difficile à comprendre pour les plus savants, qu'elle ne l'est aujourd'hui pour les plus simples; attendu que les événements qui se sont déroulés durant les dix-sept siècles et demi qui nous séparent du siècle apostolique, doivent nécessairement avoir jeté quelque jour sur ces prophéties. Cela n'empêche pas qu'alors déjà le Saint-Esprit ne déclarât « bienheureux, celui qui lit et ceux qui écoutent les paroles de la prophétie, et qui gardent les choses qui y sont écrites. » Il n'est donc pas nécessaire de comprendre à fond pour être édifié, consolé, réjoui, sanctifié par la parole prophétique du Seigneur; car une lueur d'espérance change quelquefois du tout au tout la situation morale d'un individu. Je ne promets pas à mes lecteurs de leur rendre l'Apocalypse aussi claire que l'Evangile, ou même que les Epîtres les plus difficiles à entendre. Je commencerai plutôt par leur confesser que je ne la comprends pas partout. Je ne laisserai pas cependant de leur attester, pour en avoir fait l'expérience, par la grâce de Dieu, qu'il y a un grand bonheur à lire, à écouter et à garder les paroles sublimes de ce livre. Et si le temps de leur accomplissement était proche au moment où l'apôtre du Seigneur écrivait, il l'est certes bien davantage maintenant (2 Pierre 3 : 8).

4685. (4, 5). L'apôtre adresse ces saintes pages à l'Eglise de tous les temps, sous le couvert, pour ainsi dire, de sept Eglises ou assemblées de l'Asie Mineure, auxquelles le Seigneur va se faire entendre dans sept épîtres. Pourquoi donc à sept Eglises, plutôt qu'à huit, dix,

douze ou vingt? En avançant dans la lecture de l'Apocalypse, vous verrez que le nombre sept y joue un rôle considérable. C'était, depuis la création du monde, un nombre sacré, et en même temps un nombre qui marquait la plénitude et l'achèvement; en sorte que sept noms d'Eglises peuvent signifier la totalité des Eglises.

4686. La salutation de l'apôtre ressemble d'ailleurs à celles des épîtres de Paul, quant au vœu qu'il y exprime. C'est toujours la grâce et la paix, le principe et le fruit de la foi. Mais Celui de la part duquel il bénit les Eglises reçoit un nom que nous ne lui avions pas encore vu et qui est en rapport avec la nature prophétique du livre. Il est appelé le Qui est, et qui était, et qui vient (vraie traduction). Puis le Saint-Esprit, avec les grâces qu'il distribue, est nommé les Sept Esprits qui sont devant le trône de Dieu. Enfin, le nom de Jésus-Christ est accompagné d'épithètes qui ne présentent pas le Seigneur autrement que nous ne le connaissons par ses paroles et par celles des apôtres, mais qui ne laissent pas d'avoir ici quelque chose de nouveau et de frappant dans leur réunion.

4687. On pourrait croire au premier abord qu'en cet endroit comme ailleurs, l'Ecriture a voulu rendre témoignage au Père, au Fils et au Saint-Esprit (Matth. 28 : 19); mais, nulle part, que je sache, le Père ne nous est représenté comme Celui qui vient. C'est plutôt ainsi que le Christ était désigné par les prophètes, et à ce titre qu'on l'attendait, lors de sa première apparition. (Malachie 3 : 1; Jean 4 : 25; Luc 7 : 19). Nous avons vu que les apôtres, dans presque toutes leurs épîtres, nous parlent encore de lui comme de « Celui qui vient » (Héb. 10 : 37); parce qu'en effet le retour du Seigneur est l'objet de notre foi maintenant, non moins que sa première venue. Si d'ailleurs vous comparez successivement le verset 11e de ce chapitre avec les versets 18 et 8, en revenant au verset 4, vous partagerez, je pense, la conviction où je suis, que Jean bénit les Eglises de la part de Celui qui EST de toute éternité dans le sein du Père, qui FUT pendant un temps sur la terre, et qui SERA bientôt visible dans sa gloire, car il vient. C'est donc de la part de Jésus, Fils de Dieu, qu'il les bénit. C'est ensuite de la part de l'Esprit, de cet Esprit de Christ qui répand abondamment sur les rachetés les richesses et la plénitude de ses grâces. Enfin, c'est de la part de Jésus en tant que Fils de l'homme, ou Médiateur, ou Christ; le *témoin* du Dieu vivant auprès de l'humanité, le *fidèle* administrateur des promesses de Dieu, le *premier-né* ou le chef de la famille des ressuscités, et bien plus réellement *roi* que tous

les rois de la terre. En sorte que le vœu de l'Apôtre serait, dans sa forme même, une révélation de Jésus-Christ, comme tout le reste du livre; une révélation, dis-je, de sa gloire, en tant que Dieu et homme tout ensemble.

4688. (5, 6.) Puis, se faisant le représentant des Eglises auxquelles il s'adressait, ou, pour mieux dire, de toute l'Eglise des élus, l'Apôtre célèbre par un cantique la gloire et le pouvoir de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ. Expression de la foi et de la reconnaissance des rachetés, ce cantique exalte l'amour du Sauveur et les fruits merveilleux de son sacrifice. C'est parce qu'il nous aime, qu'il a donné sa vie pour nous : c'est par l'effusion de son sang que nous avons le pardon de nos péchés et la purification de nos souillures. Ensuite, s'il est vrai qu'en sa qualité de Christ, il est Sacrificateur et Roi, il n'est pas moins vrai que, par notre union avec lui, nous devenons, à notre tour, rois et sacrificateurs à son Dieu et Père. J'exhorte ceux qui lisent ces lignes à y réfléchir. Croient-ils à l'amour de Jésus-Christ et à l'efficacité de son sacrifice? Se sont-ils approchés de lui pour être lavés dans son sang? C'est à cette seule condition qu'on peut, sans épouvante, sonder les mystères de l'Apocalypse et porter ses regards sur le dernier avénement du Seigneur.

4689. (7, 8.) « Voici, il vient avec les nuées (Matth. **26** : 64), et tout œil le verra, même ceux qui l'ont percé, et toutes les tribus de la terre se frapperont la poitrine à cause de lui. » C'est-à-dire que, lors de sa prochaine venue, le Seigneur ne recommencera pas une carrière terrestre semblable à la première. Il apparaîtra subitement dans la plénitude de la gloire céleste (Matth. **24** : 27), et il sera vu, non-seulement des siens, comme après sa résurrection, mais de ceux mêmes qui le crucifièrent. Jour de lamentation pour les incrédules de toutes les tribus de la terre; jour dont nul ne pourra fuir la redoutable clarté, ce que marque cette double affirmation : « Oui, amen. » — « Je suis l'alpha et l'oméga, commencement et fin, dit le Seigneur » par la bouche de Jean, après l'avoir dit autrefois par Esaïe (Es. **41** : 4); et ce Seigneur, c'est « le Qui est, et qui était et qui vient. » — Tel est le magnifique préambule de l'Apocalypse : en voici maintenant l'introduction proprement dite.

4690. (9.) L'île de Patmos, aujourd'hui Palmosa, est la plus septentrionale des Sporades, en face de Milet et par conséquent d'Ephèse. Jean, vieillard âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, avait été jeté sur cette terre d'exil, dans la persécution dirigée contre les disciples

de Jésus-Christ, par l'empereur Domitien. Au cruel Néron, le premier empereur qui ait trempé ses mains dans le sang des chrétiens, avait succédé, l'an 68, l'empereur Galba; à Galba, Othon, Vitellius et Vespasien, tous les trois en 69. Au moment où Vespasien fut proclamé empereur par ses soldats, il faisait la guerre contre les Juifs, avec son fils Tite [4224], et ce fut sous le commandement de celui-ci que les armes romaines accomplirent les jugements de Dieu contre la cité coupable qui avait rejeté le Seigneur (Luc **19** : 43, 44). C'est à ce Tite, prince d'ailleurs généreux, qu'avait succédé, l'an 81, son frère Domitien, surnommé le second Néron, à cause de ses mœurs sanguinaires. L'apôtre Jean, qui, selon la prophétie de son maître, avait survécu à la ruine de Jérusalem [3589], continuait d'annoncer la Parole de Dieu et de rendre témoignage à Jésus-Christ, lorsqu'il fut enveloppé dans l'horrible persécution qui sévit quelques années après. Admirablement épargné quant à sa vie, il s'était vu reléguer dans l'île sauvage de Patmos. C'est là qu'il attendait Jésus avec patience, se souvenant de sa croix et plein de foi en son règne, lorsque ce même Jésus lui révéla sa gloire, ainsi que nous allons le voir.

4691. (10.) C'était le jour qu'à cette époque déjà l'on distinguait en l'appelant le jour du Seigneur; le premier de la semaine, celui où les frères tenaient leurs assemblées par souvenir de la résurrection de Jésus-Christ, et que le Seigneur a voulu rendre toujours plus mémorable en le choisissant pour mettre le sceau à ses révélations. Car, depuis ce dimanche, il n'a plus fait entendre sa voix personnellement.

4692. « Je fus en esprit. » Par cette expression, qui a quelque obscurité, il faut entendre sans doute un état d'âme comme celui que Paul décrit dans la seconde aux Corinthiens (**12** : 1-4). Bien qu'en pleine possession de ses facultés et de ses sens, notre saint vieillard vit et entendit une foule de choses qui n'avaient d'existence que dans son esprit et de réalité que dans la pensée du Seigneur. C'est-à-dire que les impressions sensibles dont il fut le sujet, avaient leur objet, non point au dehors de lui, mais dans sa propre âme, par la volonté et par la puissance de Dieu, qui lui révélait de grandes réalités sous ces apparentes hallucinations. Il y a donc ces deux points qu'il ne faut pas oublier en lisant l'Apocalypse : l'un, que les personnes et les choses avec lesquelles Jean fut mis en rapport, n'existèrent que dans son entendement; l'autre, que la présence de ces images dans son entendement, ne fut pas le produit d'un cerveau malade, mais l'effet de la puissance suprême du Seigneur, lequel était bien réellement là,

(**Apocalypse 1** : 10, 11; 12-16; 17, 18.)

en Esprit et en personne, avec son bien-aimé disciple. A quoi j'ajoute que, même quant au Seigneur, les diverses apparences sous lesquelles il se présenta dans ces visions, peuvent bien avoir été en effet de simples apparences. C'est ce qui est sûr tout au moins de l'agneau qu'on voit immolé, au chapitre **5** : verset 6.

4693. (10, 11.) Il est difficile de savoir si l'apôtre dut écrire immédiatement ce qu'il voyait et entendait, ou s'il le fit seulement après que les visions eurent achevé leur cours. Cette dernière supposition me paraît la plus vraisemblable, et cela expliquerait certaines formes du récit que mes lecteurs remarqueront d'eux-mêmes à l'occasion. Mais il fallut pour cela que le Saint-Esprit lui remît en mémoire ce qu'il avait vu et entendu, comme lorsqu'il rédigea son Evangile (Jean **14** : 26). L'ordre d'écrire ce qu'il voyait parvint à Jean quand il n'avait encore rien vu, et ce fut par une voix éclatante comme une trompette. La trompette servait aux Israélites pour annoncer le renouvellement du mois et les fêtes solennelles, pour inviter au combat et pour convoquer les assemblées du peuple. Telle est l'Apocalypse : une grande voix qui nous parle du renouvellement de toutes choses et des guerres de l'Eternel contre Satan; voix adressée aux assemblées ou aux Eglises, notamment à celles d'Ephèse, de Smyrne, de Pergame, de Thyatire, de Sardes, de Philadelphie et de Laodicée. Ce sont les sept Eglises mentionnées plus haut, et le Seigneur les nomme dans l'ordre où elles se présentaient, à partir de Patmos.

4694. (12-16.) Le son de la trompette était arrivé de derrière; c'est pourquoi Jean (toujours en esprit) se retourna et vit alors celui qui venait de parler. Il s'était nommé l'alpha et l'oméga (première et dernière lettre de l'alphabet grec), le premier et le dernier, et, plus haut (8), le commencement et la fin. Avant que les choses visibles et les invisibles fussent créées, il existait et il leur donna l'être; toutes choses viendraient à cesser, qu'il subsisterait encore et c'est lui qui les aurait mises à néant. Voilà Celui qui apparut à Jean, au milieu de sept chandeliers d'or plus magnifiques sans doute que le superbe chandelier à sept branches qui avait cessé d'éclairer le temple de Jérusalem. Il était là, semblable à un fils d'homme; mais il y avait quelque chose de si effrayant dans son aspect, que le disciple bien-aimé ne sut y reconnaître l'ami doux et humble dans le sein duquel sa tête avait si souvent reposé. C'est que le Seigneur se montrait à ce moment tel qu'il sera quand il viendra pour juger le monde.

4695. (17, 18.) Or, bien que celui qui croit n'ait pas à redouter le

jugement à venir, notre vieil apôtre était encore sur la terre, dans la lutte avec le péché. En présence de son juge, il eut peur; mais la main du Seigneur se posa sur lui, et une voix, qui sûrement n'était plus, comme la précédente, le son éclatant de la trompette, une voix pleine de charme et de puissance, dit à Jean : « Ne crains point! je suis le premier et le dernier, et celui qui vit, et j'ai été mort; et voici, je suis vivant aux siècles des siècles, amen; et j'ai les clefs du séjour de la mort et de la mort » elle-même. Sans m'arrêter sur des paroles que nous retrouverons bientôt, je ferai seulement observer que ces mots : « Ne crains point! » sont adressés à l'Eglise universelle des élus dans la personne de Jean, de même que cette Eglise chantait avec lui le cantique (5, 6). Placés en tête de l'Apocalypse, ils nous disent que si la plupart des visions renfermées dans ce livre sont effrayantes, elles ne le sont pas du moins pour ceux qui, par une foi semblable à celle de Jean, appartiennent à Jésus-Christ.

4696. (19, 20.) L'ordre d'écrire est répété, sous une forme dans laquelle on croit voir la division fondamentale de tout le livre. « Ecris les choses que tu as vues; » c'est-à-dire, pense-t-on, la vision qui vient de nous occuper; puis « les choses qui sont, » c'est-à-dire, l'état des sept Eglises et les avertissements que le Seigneur va leur faire adresser; enfin « celles qui doivent arriver après celles-ci, » c'est-à-dire les visions et les prophéties qui commencent au chapitre 4 et qui remplissent la fin du livre. Mais ces choses seront exposées en « mystère, » comme les sept étoiles que l'apôtre avait vues sur la main droite du Seigneur. Cela signifie que la vision n'aura pas pour objet sensible les choses mêmes qui en seront les objets réels selon la pensée de Dieu, mais seulement leurs images, ou des emblèmes et des symboles qui les représenteront d'une manière plus ou moins mystérieuse, cachée, enveloppée. Comment pourrait-il en être autrement, quand il s'agit de raconter l'avenir, c'est-à-dire des événements, des personnages, des désordres, des luttes, des défaites et des victoires qui n'existent pas encore? Même lorsqu'il s'agira de réalités actuelles, le Seigneur les fera voir à Jean sous des emblèmes : ainsi les sept Eglises; à plus forte raison le fera-t-il pour celles qui n'étaient pas alors existantes. Ce n'est pas tout; les sept étoiles, par exemple, que Jean avait vues sur la main du Fils de l'homme, n'étaient pas sept étoiles véritables; quoi de plus évident! mais sept étoiles telles qu'elles apparaissent dans le firmament. Ces étoiles « étaient, » c'est-à-dire représentaient les anges des Eglises ou l'ensemble de leurs conducteurs spirituels,

(**Apocalypse 1** : 19, 20.)

désignés sous ce nom symbolique, non-seulement selon l'usage de la Synagogue [3988], mais encore parce que les anciens et les ministres doivent être, dans les Eglises, comme des anges ou des messagers de Dieu. Quant aux Eglises elles-mêmes, elles avaient leur symbole dans les sept chandeliers; car toute Eglise, comme tout fidèle, est une lampe allumée, qui doit être mise sur le chandelier, pour éclairer tout autour (Matth. **5** : 15).

4697. Relisez maintenant ce premier chapitre, et vous verrez qu'il est bien réellement une révélation de Jésus-Christ; de Jésus-Christ, Dieu et homme tout à la fois; de Jésus-Christ, sauveur de nos âmes et chef de l'Eglise; de Jésus-Christ, vivant au siècle des siècles et nous annonçant son retour pour juger le monde. Relisez en particulier le verset 9, et demandez-vous si, « participant de la tribulation, du royaume et de l'attente patiente de Jésus-Christ, » vous pouvez vous compter parmi ceux dont le bienheureux apôtre se disait le frère. Savez-vous ce que c'est que souffrir quelque chose pour le nom de Christ? Avez-vous saisi par la foi son royaume inébranlable? (Héb. **12** : 28.) Attendez-vous avec patience et persévérance la manifestation de sa gloire? Il n'est pas, dans la Bible, de livre qui soit plus propre que l'Apocalypse à nous instruire de notre véritable état devant Dieu, ainsi que vous le verrez par la suite de ces Etudes.

CCCXLVII. — Les sept Épîtres de Jésus-Christ.

4698. Nous avons eu quatorze épîtres de Paul, deux de Pierre, une de Jacques, une de Jude et trois de Jean; ici, nous en avons sept de Jésus-Christ lui-même. Elles diffèrent des précédentes comme la parole du roi diffère de celle de ses ambassadeurs, même quand ils ne font que transmettre les instructions de leur maître. Il y a beaucoup d'autorité dans les écrits inspirés à Paul et à ses collègues; mais il y en a bien davantage, et cela se comprend, dans les déclarations et les exhortations sorties de la bouche même du Seigneur (Matth. **7** : 29).

4699. Les sept épîtres se ressemblent extrêmement par la forme. Elles peuvent toutes se diviser en cinq parties. D'abord, une introduction, dans laquelle le Seigneur se caractérise ou se qualifie de diverses façons, mais toujours d'une manière très significative. Puis, le tableau de l'état spirituel de chaque Eglise. En troisième lieu, un discours contenant, suivant les cas, des éloges, des réprimandes, des

exhortations, des menaces. Après cela, une invitation à être attentif, et le tout se termine par des promesses. Cependant, sur ces deux derniers points, l'ordre n'est pas le même dans les sept épîtres.

4700. Rapprochées les unes des autres, les paroles d'introduction nous présentent notre Seigneur Jésus-Christ dans la plénitude de son être et de ses offices ou de son œuvre (**2** : 1, 8, 12, 18 ; **3** : 1, 7, 14). Puis, vous remarquerez que, dans les cinq premières épîtres, le Seigneur se caractérise en reprenant purement et simplement quelques-uns des traits de la vision du chapitre premier (12-18).

4701. (**2** : 1.) « Il tient les sept étoiles dans sa main droite. » C'est donc lui qui est le chef suprême de l'Eglise, et les vrais conducteurs des âmes sont ceux qui se laissent comme porter et conduire par lui. Bien plus, « il marche parmi les chandeliers d'or ; » d'où il suit qu'il est toujours présent au milieu des Eglises, informé de tout ce qui s'y passe et près de quiconque a besoin de lui. « Le premier et le dernier, » il est Dieu au-dessus de toutes choses, béni éternellement. Toutefois, « il a été mort et il a repris la vie » (8). Réellement devenu un homme semblable à nous en toutes choses excepté le péché ; ayant participé à la chair et au sang comme les enfants, il a connu la mort (Héb. **2** : 14). Mais il n'était pas possible qu'il fût retenu dans ses liens (Actes **2** : 24) ; c'est pourquoi, il a repris la vie, et maintenant nous ne devons plus chercher parmi les morts celui qui est vivant (Luc **24** : 5). « Il a le glaive aigu à deux tranchants » (12) ; car il est lui-même la Parole de Dieu, cette Parole qui « pénètre jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles » (Héb. **4** : 12). Il est « le Fils de Dieu ; » fils comme personne d'autre ne l'est (Ps. **2** : 7, 12), car il est d'une même nature avec le Père (Jean **10** : 30). « Il a les yeux comme une flamme de feu ; » c'est-à-dire que son regard pénètre dans le cœur de ses adversaires et les consume ; et « ses pieds, » la seule partie du corps que ne recouvre pas sa longue robe (**1** : 13), « sont semblables à de l'airain ardent » (**2** : 18), ce qui représente, je pense, la gloire ineffable de sa parfaite pureté. « Il a les sept Esprits de Dieu et les sept étoiles » (**3** : 1). Le Seigneur, écrivant aux Eglises, insiste sur ce fait important, que leurs conducteurs (les étoiles) sont ses ministres, les organes particuliers de son Esprit, et que cet Esprit lui-même, qui est l'Esprit de Dieu, UN par essence, *un* avec le Père et le Fils, se multiplie en quelque sorte selon le nombre des Eglises et leur est distribué par la grâce de Jésus. « Il est le Saint : » sans défaut et sans tache, irrépréhensible et incapable de se plaire au

(**Apocalypse 2. 3. 2**: 2, 3.)

mal; « le Véritable » : source de tout ce qui est vrai et dans l'impossibilité d'induire qui que ce soit en erreur. Possédant « la clef de David, » signe d'autorité, il gouverne le peuple de Dieu, comme l'avait fait le fils d'Isaï, son illustre type et son père selon la chair. « Il ouvre et personne ne ferme, il ferme et personne n'ouvre » (7); c'est-à-dire qu'il a tout pouvoir dans le royaume de Dieu : le pouvoir de pardonner les péchés et celui de condamner, le pouvoir de rendre la vie et celui d'envoyer à la mort. Enfin, « il est l'Amen, le Témoin, le Fidèle et Véritable, le principe ou le commencement de la création de Dieu » (14). — « Amen, amen, je vous dis! » Ainsi s'exprimait le Seigneur dans les jours de sa chair; savoir lorsqu'il vécut parmi les hommes pour rendre témoignage à la vérité éternelle et à l'amour du Père. Fidèle à sa parole, vrai dans ses enseignements, créateur de toutes choses (Jean **1** : 1-3); tel est Celui qui va parler aux Eglises et qui commence par dire à chacune d'elles : « Je connais tes œuvres. »

4702. Ce mot semble s'adresser à l'ange de chaque Eglise, et nous avons vu que l'ange représente symboliquement les conducteurs ou anciens, dont le devoir n'est pas seulement de parler, mais d'agir. Les anciens, à leur tour, sont les représentants naturels de l'Eglise qu'ils dirigent; en sorte que, s'adresser à l'ange d'une Eglise, c'est s'adresser à l'Eglise elle-même. Et si l'on doit voir dans les sept Eglises de l'Apocalypse comme un abrégé de l'Eglise universelle, c'est par conséquent à nous aussi que le Seigneur fait entendre cette redoutable parole : « Je connais tes œuvres » (**2** : 2, 9, 13, 19; **3** : 1, 8, 15). Quoi donc! Est-ce que le salut est par les œuvres? Non; mais le jugement porte sur les œuvres, parce que ce sont les œuvres qui attestent la foi (Matth. **25** : 19-30, 35-46). Si cela est vrai de chaque chrétien pris individuellement, ce ne l'est pas moins d'une Eglise. C'est par ses œuvres, et seulement par là, qu'elle se rend digne de son Rédempteur et de son Epoux. Nous allons voir quelle espèce d'œuvres il attend des assemblées qui invoquent son nom, et quel est le jugement qu'il porte sur elles selon leurs œuvres.

4703. (**2** : 2, 3.) Ici, nous prenons à part chacune des sept Eglises; car si elles se ressemblaient dans leur profession, elles ne se ressemblaient guère dans leur activité. Nous avons d'abord celle d'Ephèse. Fondée plus de quarante ans avant les visions de l'Apocalypse, elle avait eu le bonheur de posséder longtemps le saint vieillard qui lui écrit maintenant sous la dictée de Jésus-Christ. Cette Eglise n'avait pas été oisive ni stérile dans la connaissance de la vérité, car le Seigneur

rend témoignage à son travail. En elle se trouve d'ailleurs ce vrai caractère de la foi, qui consiste à vivre dans l'attente du retour de Jésus et à combattre vigoureusement contre le péché, par un effet même de cette attente. Elle avait écarté de son sein les méchants, et, se souvenant des avertissements de Paul (Actes **20** : 29, 30), lorsqu'il s'était présenté à elle des hommes qui se disaient envoyés de Jésus-Christ ou des Eglises (car il y avait des apôtres de ces deux sortes, 2 Cor. **8** : 23), elle les avait soigneusement éprouvés, selon le précepte de Jean (1 Jean **4** : 1), et elle n'avait pas hésité à repousser comme menteurs ceux qui ne lui apportaient pas le véritable évangile. De plus, l'Eglise d'Ephèse avait eu considérablement à souffrir dès le temps de Paul, et elle l'avait supporté sans abandonner son espérance et sans se lasser dans la propagation de la vérité. Voilà, certes, pour l'Eglise de tous les temps, un modèle qu'on ne saurait trop recommander.

4704. (4-6.) Mais, hélas ! une Eglise ne saurait être plus parfaite que ceux dont elle se compose. S'il est vrai que, chez les fidèles les plus avancés, il se trouve encore des restes du vieil homme, il ne faudra pas s'étonner que les Eglises aussi, même les plus pures, aient leurs grandes misères. Nous ne dirons pas pour cela qu'elles ont apostasié. Cependant, lorsqu'une Eglise entière s'alanguit; lorsque, poursuivant peut-être les mêmes œuvres, elle les fait sans zèle, sans entrain, sans amour pour le Seigneur et pour les âmes, il y a là une dégradation qui ne saurait être le crime de quelques-uns seulement. C'est pourquoi le Seigneur parle à cette Eglise comme s'il y avait tout à recommencer, et son exhortation rappelle ce qu'il disait à Pierre dans une circonstance semblable (Luc **22** : 32). Quand une Eglise est tombée, il faut qu'elle se souvienne de son état précédent, qu'elle rebrousse chemin vers les témoignages de l'Eternel et qu'elle se remette à l'œuvre tout de nouveau. A défaut de quoi, le Seigneur lui enlèvera sa lumière, ce qui n'est que trop arrivé à celle d'Ephèse, autrefois si florissante et maintenant anéantie. Au moment où Jésus-Christ lui écrivait, elle haïssait encore les œuvres des nicolaïtes, espèce de sectaires antinomiens, selon toute apparence; mais, insensiblement, elle en vint à se familiariser avec l'erreur et avec le péché, et, plus de quatre siècles après les visions de l'Apocalypse, la menace du Seigneur s'accomplit à son égard.

4705. (9, 10.) Laissant de côté le verset 7, pour le reprendre bientôt, passons à la seconde épître. Smyrne, au nord d'Ephèse, avait reçu

(**Apocalypse 2** : 13-16; 19-25.)

l'Evangile on ne sait de quel apôtre, ni quand; mais nous voyons ici que cette ville possédait une Eglise fort inquiétée par les adversaires, pauvre des biens de ce monde et riche dans la foi, insultée surtout par les Juifs de la Synagogue, qui était une congrégation de Satan, comme les meurtriers de Jésus s'en étaient montrés les fils (Jean **8** : 44). Le Seigneur annonce à cette Eglise, déjà si éprouvée, que l'avenir lui préparait de plus grandes tribulations encore, que Satan déchaînerait contre elle ses adhérents, et qu'elle aurait entre autres à souffrir une persécution de dix jours, un jour signifiant symboliquement une année, à ce qu'on pense généralement. Mais le Seigneur l'exhorte à ne pas se laisser émouvoir par la crainte, lui promettant pour couronne la vie éternelle, si, fidèle à son Sauveur, elle préférait la mort à l'apostasie (2 Tim. **4** : 8). C'est une prédiction qui s'est réalisée en ceci, pense-t-on, que Smyrne compte encore de nos jours 14,000 chrétiens, chrétiens de nom pour la plupart sans doute, mais qui, par ce nom même, rappellent toutefois celui de Jésus-Christ, au sein de populations toutes musulmanes.

4706. (13-16.) Pergame, non loin de Smyrne, est actuellement une petite ville où il n'y a qu'une poignée de chrétiens. Après avoir été pendant assez longtemps la capitale d'un royaume, elle était demeurée une des forteresses du polythéisme. C'est pour cela sans doute que le Seigneur la désigne comme le trône de Satan. L'Eglise de Pergame s'était vue persécutée; Antipas, un de ses anciens peut-être, avait subi le martyre, et l'Eglise avait néanmoins persévéré dans la foi. Cependant, il s'y trouvait des hommes qui, pour éviter, pense-t-on, de nouvelles souffrances, engageaient les chrétiens à se mêler aux fêtes païennes. Il en était aussi qui marchaient dans les voies antinomiennes des nicolaïtes : « Ce que je hais, » dit le Seigneur pour la seconde fois (6). « Convertis-toi, ajoute-t-il, sinon je viens à toi promptement, et je leur ferai la guerre avec le glaive de ma bouche; » car c'est sa Parole qui nous jugera au dernier jour (Jean **12** : 48).

4707. (19-25.) A l'est de Pergame, on voyait Thyatire, aujourd'hui Ak-Hissar. C'était de là qu'était originaire la marchande de pourpre, nommée Lydie, qui fut un des premiers fruits de la prédication de Paul dans la ville de Philippes (Actes **16** : 14). L'Eglise de Thyatire ne reçoit d'abord que des éloges. Son état spirituel était même supérieur à celui d'Ephèse, car ses dernières œuvres surpassaient les premières. Mais une femme, qui se disait prophétesse, entraînait les âmes vers l'idolâtrie, sous prétexte sans doute que « l'idole n'est rien, »

comme dit Paul (1 Cor. 8 : 4). Le Seigneur la menace, elle et ses adhérents, de la châtier d'une manière exemplaire, afin que les Eglises sachent « qu'il scrute les reins et les cœurs » (1 Chron. 28 : 9) ; observation qui montre assez nettement que la fornication reprochée à Jésabel et à ses enfants, ou à ses disciples, était, comme ailleurs dans l'Ecriture, une tendance à l'idolâtrie. Ce qui vient ensuite pourrait faire conjecturer que les membres de l'Eglise qui entraient dans cette mauvaise voie, se vantaient de connaître mieux que les autres les profondeurs de Satan. Qui sait même s'ils ne se rapprochaient pas des idolâtres sous prétexte de pénétrer leurs odieux mystères ? Du reste, le Seigneur sait toujours faire la différence entre les coupables et les innocents, et il invite ceux-ci à retenir fermement ce qu'ils avaient, c'est-à-dire leur foi et leur activité dans son service.

4708. (3 : 1-4.) Voici maintenant un autre tableau. A Thyatire, c'était le petit nombre qui s'égarait ; à Sardes, au contraire, comme de nos jours, c'était la multitude. Il n'y avait pas, si l'on veut, de graves reproches à lui adresser. Pas d'idolâtrie, pas de Balaam, ni de nicolaïtes, ni de Jésabel ; mais il n'y avait qu'une vie apparente : après tout c'était la mort, en sorte que leurs œuvres n'avaient non plus que l'apparence. Cependant, comme il y avait à Sardes quelques personnes à qui le Seigneur pouvait rendre un meilleur témoignage, il dit à l'Eglise, dans la personne de son ange : « Sois vigilant, et affermis les restes qui s'en vont mourir. » Et pourquoi vigilant ? Par la raison cent fois alléguée, que « le Seigneur vient, et qu'il viendra au jour et à l'heure où on ne l'attend pas. »

4709. (8-11.) Philadelphie, aujourd'hui Alacher, au sud-est de Sart, l'ancienne Sardes, a traversé merveilleusement les dévastations dont l'Asie Mineure fut si souvent le théâtre, dans les siècles postérieurs à l'Apocalypse. Celui qui ouvre et personne ne ferme, avait ouvert devant cette Eglise une porte que nul ne pouvait fermer. Un peu de force, mais de celle que donne le Saint-Esprit ; l'attachement à la Parole du Seigneur et la fidélité à glorifier son nom : voilà ce qui caractérisait l'heureuse Eglise de Philadelphie. Aussi le fils de David, le Saint, le Véritable, lui annonce-t-il qu'il la glorifiera devant les Juifs, ses adversaires. Et parce que les fidèles de Philadelphie ont gardé la Parole du Seigneur et qu'ils ont attendu patiemment sa venue, il les gardera, lui aussi, lorsque les grandes persécutions fondront sur l'Eglise. « Voici, je viens promptement. Retiens ce que tu as, afin que personne ne prenne ta couronne. »

(**Apocalypse 3** : 15-20. **2** : 7-11; 17, 29. **3** : 6, 13, 22.)

4710. (15-20.) Nous avons enfin l'épître à l'ange de l'Eglise de Laodicée, Eglise dont il est fait mention dans l'épître aux Colossiens (Col. **4** : 13, 16). C'est de toutes la plus sévère. Le Seigneur reproche aux Laodicéens leur tiédeur et la bonne opinion qu'ils avaient d'eux-mêmes, funestes dispositions qui vont généralement ensemble. Il leur conseille de chercher auprès de lui les vraies richesses, le vêtement du salut et la lumière. Il n'a pas cessé de les aimer, malgré leur indifférence. C'est pour cela qu'il les châtiera, les appelant de la sorte à la conversion, et leur promettant en échange le retour de sa grâce et de sa paix.

4711. (**2** : 7-11, 17, 29; **3** : 6, 13, 22.) « Que celui qui a des oreilles, entende ce que l'Esprit dit aux assemblées. » Ici, comme dans l'Evangile, où vous vous souvenez bien de l'avoir lue plus d'une fois, cette exhortation est destinée à faire pénétrer dans la conscience de chacun, des leçons et des avertissements adressés à la multitude. Nous avons donc à reprendre les sept épîtres et à nous en appliquer le contenu. Notre foi est-elle active comme à Ephèse, et dirige-t-elle ses espérances sur le prochain retour de Jésus-Christ? Nous tenons-nous éloignés des méchants et particulièrement des docteurs de mensonge? Et s'il nous semble qu'il y ait diminution dans notre zèle et dans notre charité, pensons-nous sérieusement et avec repentance à retrouver notre première ferveur? La sainteté de notre conduite et la précision de notre foi, font-elles de nous de ces gens à part que le monde ne saurait aimer et que souvent il menace? Cette haine du monde nous ébranle-t-elle, ou bien nous sentons-nous réellement prêts à donner notre vie plutôt que de livrer à Satan notre couronne, c'est-à-dire la royauté et la gloire immortelle que Jésus-Christ nous a procurées? Peut-être avons-nous, comme les fidèles de Pergame, affronté la persécution et confessé hautement Jésus-Christ au milieu de populations irritées; mais la paix ayant été rendue à l'Eglise, ne se pourrait-il pas que nous nous fussions mis à suivre dans ses habitudes de légèreté, ce même monde qui, ne pouvant nous détruire, cherche, comme Balaam, à nous perdre par le relâchement; et n'y aurait-il pas au milieu de nous des tendances nicolaïtes, plus fâcheuses que la persécution? Oh! si le Seigneur pouvait dire à notre sujet que nos dernières œuvres surpassent les premières! Si l'on nous voyait faire des progrès dans l'humilité, dans la douceur, dans le désintéressement, dans la charité! Si Jésus-Christ pouvait du moins nous rendre le témoignage que nous retenons fermement ce que nous avons, en attendant sa venue! S'il

(**Apocalypse 2** : 7.)

nous savait pleins de vigilance, pour affermir les restes qui s'en vont mourir, pour ranimer en nos propres âmes les étincelles de l'amour de Dieu qui y déposent encore, pour nous rappeler ce que nous avons reçu et entendu, et pour le garder! Si, avec la force que le Seigneur donne (toujours petite à cause de notre petite foi, mais toujours puissante par la puissance du Saint-Esprit), nous avions habituellement la Parole de Dieu dans le cœur, et que de la sorte elle parût sur nos lèvres telle qu'une eau limpide sortant de la source où Dieu l'a mise! Si nous étions des témoins vivants de l'amour de Dieu et des instruments de conversion pour beaucoup d'âmes ! ! ! Au lieu de cela, le Seigneur n'aurait-il point à dire de nous que nous ne sommes ni froids, ni bouillants, et qu'étant du nombre des tièdes, il ne peut que nous vomir de sa bouche? Ah! prenons garde à nous ! Il est facile de se croire spirituellement riche, tandis qu'on est malheureux et misérable, et pauvre et aveugle et nu. Or c'est le vrai chemin de la misère éternelle. Admirez cependant l'infinie bonté du Seigneur. Il vous invite encore et il veut vous relever de votre misère. Peut-être sa juste main s'appesantit-elle sur vous; mais cela même est une preuve qu'il vous aime, et qu'il veut, non votre mort, mais votre conversion et votre vie. Voyez! il vous supplie de lui ouvrir l'entrée de votre âme! C'est vous qui devriez, comme de pauvres mendiants, heurter à la porte (Jean **10** : 7), et c'est lui qui s'y tient et qui heurte peut-être depuis longtemps! Ah! si vous ne l'avez pas fait encore, ouvrez-lui donc enfin, et qu'il entre, et qu'il s'asseye, et qu'il y ait entre vous et lui la plus étroite et la plus inviolable société, selon sa promesse.

4712. (**2** : 7.) Cette promesse en suppose et en renferme une foule d'autres : recueillons-les dans les sept épîtres. Comme il s'agit de grâces qui se réaliseront au retour de notre Seigneur et dans une économie fort différente de celle où nous vivons, vous vous expliquerez très bien pourquoi les promesses sont exprimées en ce langage figuré qui peut seul rendre un ordre de choses pour lequel nos langues n'ont pas de mots, parce que nous ne saurions en avoir l'idée nette et précise. C'est déjà par figure que la vie du chrétien est appelée un combat, et l'issue de cette lutte, une victoire. Or à celui qui, par la foi, aura remporté la victoire (1 Jean **5** : 4), le Seigneur promet de « donner à manger de l'arbre de la vie qui est au milieu du paradis de Dieu, » allusion évidente à l'état de l'homme avant le péché. En effet, il est certain que Jésus-Christ est venu, second Adam, réparer la ruine du premier. Si donc, créés de nouveau par le Saint-Esprit,

(**Apocalypse 2** : 11; 17.)

nous avons été rendus participants de la vie divine en Jésus; si, par cette vie et la force qu'elle donne, nous avons combattu le bon combat et finalement triomphé de Satan, la conséquence naturelle, selon le plan de la grâce de Dieu, c'est que nous devrons être, un jour, réintégrés dans le bonheur parfait dont jouissait Adam avant la chute, et dont l'arbre de vie était le signe et le gage.

4713. (11.) « Celui qui vaincra n'aura rien à souffrir de la seconde mort. » Toute la Bible parle de la mort: l'Apocalypse parle de la mort seconde. C'est ce qui est nommé ailleurs le feu éternel, la perdition, la condamnation, le jugement ou simplement la mort. Mourir est un événement sérieux même pour le fidèle, et quelle horrible catastrophe pour l'inconverti! Or, que sera-ce, je vous prie, qu'une seconde mort, sinon une agonie perpétuelle, une privation complète de toute vie de Dieu, l'entière disparition des grâces qui adoucissent les peines d'ici-bas et même les dernières souffrances des incrédules? Mais maintenant, « il n'y a plus de condamnation pour ceux qui, en Jésus-Christ, marchent non selon la chair, mais selon l'Esprit » (Rom. **8**:1), et si la part des méchants est une punition éternelle, savoir la seconde mort, celle des justes est une vie éternelle, qui est « le don de Dieu par Jésus-Christ notre Seigneur » (Matth. **25** : 46; Rom. **6** : 23).

4714. (17.) « A celui qui vaincra, je lui donnerai de la manne cachée; et je lui donnerai un caillou blanc, et sur le caillou, un nouveau nom écrit, que nul ne connaît, sinon celui qui le reçoit. » Jésus-Christ est le pain de vie, un pain plus réellement descendu du ciel que la manne des Israélites (Jean **6** : 50). C'est une manne cachée à ceux dont le dieu de ce siècle aveugle les yeux, cachée en Dieu dans le ciel. Jésus-Christ donc, la vie des fidèles et leur force dans le combat, demeure leur vie et sera leur triomphe après la victoire. Dans les républiques anciennes, chacun écrivait sur un caillou blanc le nom du citoyen qu'il choisissait pour certaines charges publiques; ainsi, celui qui vaincra aura, dans sa victoire même, une dernière preuve de l'élection divine dont il fut l'objet, et il recevra un nom en rapport avec son nouvel état. Maintenant, il est appelé saint et fidèle; alors, il portera un titre qu'il nous est impossible d'imaginer, non plus que la position qu'il occupera dans le paradis de Dieu. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que les plus beaux et les plus grands noms de la terre ne sont rien au prix de celui-là. Et puis, ici comme ailleurs, le nom est mis pour la chose. Ils auront un nouveau nom; c'est dire qu'ils seront entièrement renouvelés.

(**Apocalypse 2** : 26. **3** : 5; 12; 21.)

4715. (26.) « A celui qui vaincra... je lui donnerai autorité sur les nations; et il les paîtra avec une verge de fer, et elles seront brisées comme des vases de potier, comme moi aussi je l'ai reçu de la part de mon Père; et je lui donnerai l'étoile du matin. » Sans rien préjuger sur la nature du règne futur de notre Seigneur, nous tenons pour certain qu'il doit régner, régner sur les nations, les briser avec un sceptre de fer et les mettre en pièces comme un vase de potier, ainsi qu'il est dit au psaume **2**. Or, le sens de la promesse (et combien n'est-elle pas magnifique!), c'est que les fidèles partageront la gloire à venir de leur Rédempteur, quelle qu'elle soit. Après quoi, Jésus-Christ étant lui-même l'Etoile du matin (**22** : 16), vous voyez qu'il promet de se donner alors tout entier à ses disciples obéissants. C'est ce qui a déjà lieu sans doute pendant cette vie; mais rien de ce qui se rattache à notre salut n'a sa parfaite réalisation, aussi longtemps que le Seigneur n'est pas entré dans la plénitude de son règne. Nous le posséderons donc, et avec lui il n'y a plus de soir. Il est l'étoile du matin; plus douce à la vue que le soleil, douce surtout pour celui qui a trouvé la nuit longue.

4716. (**3** : 5.) Le vêtement blanc était, chez les anciens, la robe du triomphateur; le blanc est le symbole de la pureté : ceci donc est le manteau de la justice d'Esaïe, la robe de noces de l'Evangile. Le nom du vainqueur est d'ailleurs inscrit dans le livre de la vie, et qui oserait, qui pourrait l'en effacer, puisque Jésus déclare qu'il l'y maintiendra? Non-seulement cela, mais encore quand il proclamera, devant le Père et ses anges, les âmes qui lui furent données, c'est avec joie qu'il confessera ceux qui auront confessé son nom devant les hommes. Alors, les pauvres pécheurs qui sortiront victorieux de la lutte entreront dans le temple de Dieu pour y occuper à toujours la place d'honneur qui leur est assignée, et le Seigneur écrira sur eux le nom de son Dieu, car ils lui appartiennent; le nom de la Jérusalem céleste dont ils sont devenus les citoyens, et le nouveau nom que Jésus recevra dans sa gloire, comme ils auront eux-mêmes un nouveau nom (12). Pour couronner ces sublimes promesses, le Seigneur déclare que, si sa victoire contre Satan l'a fait asseoir dans le trône de son Père, ceux qui vaincront à son exemple et par son amour recevront de lui l'inconcevable honneur de s'asseoir dans son propre trône (21). Dites, ô vous qui lisez ces lignes, que voudriez-vous que le Seigneur fît de plus pour de misérables pécheurs tels que vous? Et quelle ne doit pas être la dureté des cœurs qui demeurent insensibles à tant de grâce!

(**Apocalypse 2. 3. 4 : 1.**)

4717. (2, 3.) L'étude des sept épîtres étant ainsi épuisée, je dois à mes lecteurs de leur faire part d'une opinion que je ne saurais rejeter entièrement. On pense qu'outre leur application directe aux sept Eglises nommées; outre leur application indirecte à l'Eglise universelle comme instruction et comme source d'encouragement et de consolation, les sept épîtres ont un sens prophétique consistant en ce que les destinées de l'Eglise, dans ses diverses phases, depuis Jean jusqu'à la fin du monde actuel, y seraient représentées symboliquement et dans leur suite historique. A l'appui de cette manière de voir, on fait remarquer que le Seigneur a choisi sept Eglises dont les noms et l'état moral se prêtaient admirablement à ce but. Ephèse (mot qui veut dire *désir*), l'Eglise du premier zèle, représenterait l'Eglise des temps apostoliques; Smyrne (*amertume*), représenterait l'Eglise persécutée dans le deuxième et le troisième siècle; Pergame (*élévation*), l'Eglise acceptée par le monde, reconnue, protégée, dominante; Thyatire (*consommation des victimes*), l'Eglise retournant aux pratiques idolâtres; Sardes (*résidu*), l'Eglise reconquérant la vérité, dans une petite partie de ses membres au seizième siècle; Philadelphie (*amour des frères*), l'Eglise vivifiée par la foi et la charité; Laodicée enfin (*le jugement du peuple*) serait l'Eglise des derniers temps, temps encore à venir. On voit, par cette esquisse, que l'Eglise aurait actuellement atteint la période Philadelphie; mais, hélas! malgré les efforts qui se font de nos jours entre les chrétiens évangéliques afin de manifester l'union des fidèles et de la resserrer, avouons que, pour le plus, nous serions au point de départ de cette heureuse période.

CCCXLVIII. — Les sceaux.

4718. (**4 : 1.**) Après avoir entendu et peut-être écrit les exhortations que le Seigneur voulait adresser aux sept Eglises, Jean leva les yeux et il vit comme une ouverture qui se serait faite dans le ciel. Ce magnifique rideau d'azur qui semble nous dire qu'au delà est la vraie lumière, se déchira, pour ainsi dire, et une voix, la voix même du Seigneur (**1 : 10**), dit à Jean de monter dans le temple céleste, afin d'y voir les choses qui devaient arriver après. Non pas, comme quelques-uns le pensent, après que le Seigneur aura fait asseoir sur son trône tous ses rachetés, mais après le siècle apostolique qui se terminait alors et auquel appartenait essentiellement le contenu des sept

épîtres. Cela peut signifier aussi tout simplement : Monte, et tu auras de nouvelles visions.

4719. (2.) Jean répète qu'il fut, ou qu'il devint « en esprit » (**1** : 10). La voix seule, à ce que je pense, était réelle ; mais l'ouverture dans le ciel, l'ascension de l'apôtre et le magnifique spectacle qui semble s'offrir à ses yeux, tout cela n'avait aucune réalité objective. C'est ce qu'on oublie lorsqu'on fait des vingt-quatre anciens, par exemple (4), des hommes qui, après avoir été morts, avaient dû ressusciter pour pouvoir apparaître autour du trône de Dieu. C'est *en esprit* que Jean voit et le trône, et les anciens, et les quatre êtres vivants, et celui qui est assis sur le trône, et l'arc-en-ciel et les anges ; en esprit qu'il entend des tonnerres, et des voix et des cantiques. Pour le redire encore, il s'agit ici d'un état extatique produit par la puissance du Saint-Esprit, état au moyen duquel l'apôtre vit en symboles ce qu'il plut au Seigneur de lui révéler de cette manière et non d'une autre.

4720. (2-11.) La vision tout entière est une vision de la gloire du Seigneur. C'est ce que figurent le trône sur lequel il est assis, l'aspect de son visage, l'arc-en-ciel dont sa tête est couronnée, la magnifique assemblée qui forme sa cour et les hymnes saints dont il est l'objet. Jésus est maintenant dans la gloire ; c'est en vue de sa gloire qu'il dirige les événements de ce monde et c'est dans sa gloire qu'il doit bientôt revenir : voilà ce que proclame la vision sous cette forme symbolique.

4721. Il faut, pour les prophéties allégoriques, comme pour les paraboles, commencer par se rendre compte de la pensée principale ; puis ne pas oublier qu'il s'y trouvera, comme dans les paraboles, des détails qui peut-être sont, par eux-mêmes, tout à fait insignifiants, bien qu'ils fussent nécessaires pour compléter l'allégorie. Par exemple, dans la parabole des Vierges (Matth. **25**), il n'y a pas à s'informer de ce que signifie le nombre cinq, qui est celui des vierges sages et aussi celui des vierges folles. Je ne veux pas assurément détourner mes lecteurs de chercher la pensée du Seigneur, même dans les plus petites choses ; mais je désire qu'ils n'aillent pas vainement imaginer du mystère là où il n'en existe point. L'exemple que je viens de donner de la parabole des Vierges me conduit à faire remarquer, à l'appui de mes observations précédentes, que les paraboles prophétiques et les visions de l'Apocalypse, semblables souvent pour le fond, ne le sont pas moins pour la forme. Toute la différence est que, dans les paraboles, l'allégorie est exposée sous forme de récit ; dans l'Apoca-

lypse, elle est montrée aux yeux de l'entendement. Supposez le Seigneur produisant dans l'âme de ses disciples, assemblés sur le mont des Oliviers, un état d'extase comme celui de Jean à Patmos, et faisant passer devant eux des armées de combattants, des villes assiégées, des faux Christs faisant des miracles, des martyrs montant sur le bûcher, des vierges avec leurs lampes, des serviteurs avec leurs talents, un Berger-Roi avec ses brebis et ses boucs : voilà les chapitres 24 et 25 de saint Matthieu tout semblables à l'Apocalypse [3370-3386].

4722. Pour en revenir à la vision qui nous occupe, elle rappelle particulièrement celles d'Esaïe 6 et d'Ezéchiel 1, non-seulement par son intention fondamentale, mais aussi dans plusieurs de ses circonstances. Je laisse à mes lecteurs le soin d'en faire le rapprochement. Celui qui est assis sur le trône me paraît être notre Seigneur Jésus-Christ, par qui seul Dieu s'est fait voir aux hommes pécheurs, même en esprit (Jean 1 : 18). Son aspect est resplendissant de gloire ; mais ce n'est pas une gloire qui doive effrayer ses rachetés, ce que figure l'arc-en-ciel de couleur verte comme l'émeraude. Bien que, dans un sens, il ne puisse céder sa gloire à personne (Esaïe 42 : 8), il se plaît à la faire rejaillir sur ceux que le Père lui a donnés, afin qu'ils le glorifient d'autant plus lui-même (Jean 17). C'est là ce que signifient ces vingt-quatre trônes que vous voyez autour de celui du Seigneur, et ces vingt-quatre anciens assis sur les trônes. Le nom d'ancien étant le titre qu'on donnait aux chefs du peuple d'Israël et de la synagogue, comme aux conducteurs des Eglises, je ne doute pas qu'il ne faille voir dans ce symbole une représentation des rachetés du Seigneur sous les deux économies, la première ayant eu, au point de départ, douze patriarches, et la seconde, douze apôtres. De ce que Jean les voit, nous ne conclurons pas qu'à cette époque les élus de Dieu morts auparavant fussent déjà dans la gloire céleste ; car ce fut « en esprit » qu'il les vit. Mais nous en conclurons qu'un jour viendra très certainement où ils partageront la grandeur et la puissance de leur Rédempteur. Vous remarquez sur eux les insignes de la victoire ; c'est d'eux par conséquent qu'il était déjà question dans les sept épîtres (3 : 21).

4723. Les éclairs et les tonnerres sont les symboles de la puissance de Dieu dans la nature, et les voix qui accompagnent ces magnifiques phénomènes sont les symboles de la puissance de Dieu dans le monde moral. Devant le trône, sept torches allumées sont l'emblème

du Saint-Esprit et de ses grâces, nombreuses, variées et parfaites, ce que marque le nombre sept. Une mer transparente, solide et brillante comme le cristal, allusion peut-être à la grande cuve du tabernacle, est le signe d'une pureté et d'une paix inaltérables. Mais c'est tout près du trône qu'était le spectacle le plus extraordinaire. A chacune des quatre faces, on voyait, non pas une bête, comme quelques-uns ont traduit, mais un être animé, vivant, qui, n'étant ni homme, ni ange, participait des deux, comme pour représenter l'Eglise des quatre vents du ciel sous sa gloire angélique, ou plus particulièrement ceux qui, au sein de l'Eglise glorifiée (car il y aura des degrés dans la gloire, Luc 19), rempliront les fonctions qu'exercent, au milieu des anges, les chérubins et les séraphins avec qui nos quatre êtres vivants ont une si étroite ressemblance. Tout en eux dénote la vigilance (les yeux), l'activité (les ailes), la force (lion), la persévérance (veau ou bœuf), la sensibilité (homme), la pénétration et l'empire (aigle à ailes étendues). Leur occupation est de louer le Seigneur jour et nuit, c'est-à-dire constamment, car au ciel il n'y a plus de nuit; et ce sont eux qui, donnant le ton à la multitude des bienheureux, chantent le cantique des élus et des anges, cantique où ils célèbrent la sainteté suprême et la toute-puissance de Celui qui était, et qui est, et qui vient (8). Or, quand les quatre êtres vivants donneront ainsi gloire, honneur et actions de grâces à Celui qui est assis sur le trône, les vingt-quatre anciens se prosterneront devant Lui, et, lui faisant hommage de la couronne qu'ils lui doivent, ils célébreront par leur cantique la puissance créatrice et conservatrice du Seigneur (11). Mais si les anciens et les êtres vivants représentent l'Eglise glorifiée avec sa hiérarchie, et si nous faisons partie de cette Eglise que le Seigneur appelle à la gloire, il est clair que, dès ici-bas, nous joindrons avec bonheur notre voix à celle de nos frères pour chanter la sainte puissance du Seigneur notre Dieu.

4724. (5 : 1-4.) Le livre que Jean vit (en esprit) dans la main du Seigneur, était un parchemin roulé, selon la forme des livres d'autrefois. Il était écrit des deux faces, et à l'une des extrémités sans doute, pendaient sept sceaux qu'il fallait rompre un à un pour pouvoir dérouler successivement tout le parchemin. Or, ce livre renfermait la description de choses si grandes et si importantes, que ce fut un ange même et un ange puissant qui demanda qu'on en fît l'ouverture; et ces choses étaient tellement le secret du Très-Haut, que personne, ni dans le ciel, ni sur la terre, ne fut trouvé digne d'ouvrir le

livre, car il fallait pour cela briser les sceaux que l'Eternel lui-même y avait apposés. Les larmes que Jean répandit à cette vue, furent des larmes très réelles, car tout cela était pour lui des réalités. Il savait que c'est le péché qui nous a séparés de la connaissance de Dieu et de ses plans; nous-mêmes, nous aurions à répandre les pleurs d'un désespoir éternel, si Dieu, dans sa miséricorde, n'avait daigné se révéler à nous.

4725. (5, 6.) De ce que Jésus-Christ paraît ici pour ouvrir le livre que tenait en sa main droite Celui qui était assis sur le trône, quelques-uns ont conclu que ce dernier ne saurait être le Fils de Dieu, mais Dieu le Père dans l'exercice de sa souveraineté. Or, n'est-ce pas oublier que nous avons là de purs emblèmes et que Jean les aperçut « en esprit » et non des yeux de son corps? Nulle part ce n'est plus manifeste. Comme c'est en esprit, on ne saurait le méconnaître, que Jean vit symboliquement le Seigneur représenté par un agneau égorgé, c'est de même en esprit et symboliquement qu'il le voit, lion de Juda et racine de David, prendre le livre pour l'ouvrir, de même que c'était déjà symboliquement et en esprit qu'il l'avait vu revêtu de sa gloire (4 : 2, 3). Dans les trois cas, nous avons donc le Seigneur : le Seigneur glorifié, le Seigneur Christ ou Médiateur, le Seigneur enfin, victime expiatoire; ce qui est fort semblable aux données du chapitre 1er [4687]. Vous comprenez du reste pourquoi il est appelé le lion de Juda et la racine de David, et vous savez aussi quelle est la victoire qu'il a remportée et de quelle manière. Si vous l'ignoriez, vous l'apprendriez de cet Agneau que vous voyez au milieu du trône et au milieu par conséquent des quatre êtres vivants et des vingt-quatre anciens, car c'est pour eux qu'il est mort. Il est là comme égorgé; et pourtant il est plein de puissance, ce que désignent les sept cornes; de même que ses yeux, également au nombre de sept, désignent les grâces que son Esprit a répandues sur la terre depuis qu'il fut immolé. C'est donc par sa mort qu'il a vaincu Satan et par sa mort qu'il a acquis le droit de nous révéler les secrets du Très-Haut.

4726. (7-10.) Au moment où l'Agneau prend le Livre, les représentants de l'Eglise glorifiée, se prosternant et réalisant le type de l'oblation des parfums dans la sacrificature lévitique, chantent un cantique nouveau, c'est-à-dire un cantique excellent et qui eût été impossible si Jésus-Christ n'avait pas fait toutes choses nouvelles. C'est le quatrième de l'Apocalypse. Celui-ci, plus semblable au premier qu'aux deux autres (1 : 5, 6; 4 : 8, 11), célèbre la miséricorde

de Dieu dans l'œuvre de la Rédemption. Jésus-Christ a versé son sang pour l'expiation de nos péchés; il s'est acquis ainsi nos personnes, afin de les présenter à Dieu; il nous a faits rois et sacrificateurs pour la plus grande gloire de Celui qui l'a envoyé et pour que nous lui rendions un vrai culte; enfin, c'est par lui et avec lui que nous régnerons sur la terre où la justice habite (2 Pierre 3 : 13) : tel est le cantique des rachetés. Le chanteront-ils en ces mêmes termes, au jour de leur rassemblement? Je l'ignore; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que ce cantique de l'Eglise glorifiée est le même au fond que le cantique de l'Eglise ici-bas. La vie éternelle, ses occupations et ses joies ne sauraient être essentiellement différentes de la vie actuelle; c'est pourquoi, chanter maintenant toute espèce de chansons, et refuser la louange à Celui qui nous a lavés par son sang, ce n'est pas se préparer aux cantiques de l'éternité. Mais, pour célébrer les louanges de l'Agneau, il faut avoir senti ses péchés, les avoir portés au pied de la croix, en avoir reçu le pardon et vivre sous la conduite du Saint-Esprit. En est-il ainsi de vous, mes chers lecteurs?

4727. (11-14.) Ce n'est pas assez que la gloire du Seigneur soit célébrée par ses rachetés. Il faut encore que toutes les intelligences célestes l'adorent (Hébr. 1 : 7). Aussi l'Apôtre entendit-il, à ce moment, la voix d'anges innombrables qu'il n'avait pas encore vus, semble-t-il, et qui entouraient de leurs phalanges serrées, et le trône, et les quatre êtres vivants, et les anciens. Or, de quoi louent-ils le Seigneur, ces anges? de ce qu'il a été égorgé. Toutefois ce n'a pas été pour eux. Mais c'est en la mort de Jésus-Christ qu'ils ont appris à connaître l'immense miséricorde de l'Eternel et que leur amour pour nous leur a donné tant de saintes joies (Luc 15 : 10). En quoi d'ailleurs font-ils consister la gloire du Seigneur? En sept choses qui composent la perfection suprême : puissance, richesse, sagesse, force, honneur, gloire et bénédiction. Puis, vient une voix qui, semblant partir de la création tout entière, glorifie à son tour Celui qui, après avoir été tel qu'un agneau égorgé, s'est assis sur le trône; car la création elle-même doit participer à la glorieuse liberté des enfants de Dieu (Rom. 8 : 21). A la fin de ce cantique, qui est le sixième de l'Apocalypse, les quatre êtres vivants, dont la voix s'était fait entendre la première dans le concert céleste, dirent tous ensemble : Amen! et les vingt-quatre anciens se prosternèrent et adorèrent Celui qui est vivant au siècle des siècles.

4728. Quel sublime spectacle! Ce fut ainsi que le Seigneur prépara

(**Apocalypse 6 : 1-8.**)

son disciple aux prophéties contenues dans le livre scellé de sept sceaux. Ces prophéties, vous allez le voir, devaient annoncer les jugements de Dieu sur le monde; or, la vision des magnificences du ciel, avant l'ouverture des sceaux, était destinée à montrer deux choses : la première, que les jugements de Dieu sur le monde se rattachent à la gloire future de notre Seigneur; la seconde, que l'Eglise des élus de Dieu n'a rien à redouter de la colère divine, et que, dans tous les cas, il y a pour elle un lieu de sûreté.

4729. (6 : 1-8.) Il existe entre les quatre premiers sceaux des ressemblances qui ne sauraient échapper à personne. Au moment où chacun d'eux se rompt, l'Apôtre en est averti par un des quatre êtres vivants, qui lui dit : « Viens et vois; » et ce qu'il voit, c'est successivement quatre chevaux montés par quatre cavaliers. Le premier est un conquérant, c'est de toute évidence; le second, un homme qui promène partout le fléau de la guerre; le troisième y apporte la famine; le quatrième, appelé la mort, est le roi de tous les fléaux réunis. Quand on voit le nom qui est donné à ce quatrième cavalier et le nom de son sinistre écuyer, on ne peut douter qu'il ne soit, ainsi que ses prédécesseurs, une figure purement symbolique. Puis, si l'on relit la prophétie du mont des Oliviers, prophétie qui contient en germe toute l'Apocalypse [3370-3375], on ne peut douter que nous n'ayons ici, sous forme de vision et en hiéroglyphes, ce que nous lisons là sous forme d'exposition et en toutes lettres (Luc 21 : 9-11). Maintenant, la prophétie s'est-elle accomplie une seule fois, ou l'accomplissement s'en est-il reproduit de siècle en siècle et généralement dans ce même ordre? C'est une question que je voudrais pouvoir approfondir.

4730. Mais j'éprouve ici un embarras que je ne saurais dissimuler. J'ai bien des lecteurs, je le suppose, qui ne connaissent guère l'histoire du monde que par ce qui nous en est raconté dans l'Ancien Testament. C'est pour eux surtout que je me plais à écrire ces Etudes, et s'ils ont pu me suivre jusqu'ici, je ne voudrais pas me lancer tout à coup dans des développements historiques qui dépasseraient leur portée. Je l'éviterai donc le plus qu'il me sera possible. Pour cela, je me garderai d'entasser des noms propres et des dates. Mes explications en demeureront fort incomplètes; mais je tâcherai du moins de n'omettre rien de ce qui va directement à l'édification.

4731. Nous savons par l'Ancien Testament que, depuis le temps de Daniel, quatre monarchies, y compris celle de Nébucadnetzar, devaient se succéder dans une partie du globe qu'on est convenu d'appeler la

(**Apocalypse 6** : 9-11.)

terre prophétique ; et j'ai dit, avant de commencer l'étude des Evangiles, comment cette prophétie s'est réalisée de point en point. Aux Assyriens succédèrent les Perses de Cyrus, aux Perses les Grecs ou Macédoniens d'Alexandre le Grand, et à ceux-ci les Romains. La Judée faisait partie du quatrième empire, lorsque Jésus-Christ naquit à Bethléhem, sous le règne de César-Auguste, et ce fut sous Tibère, son successeur, qu'il souffrit le supplice de la croix. Par là déjà, la quatrième monarchie est de beaucoup la plus considérable. Dans le livre des Actes, j'ai eu l'occasion de nommer les empereurs Caligula, Claude et surtout Néron, qui exerça la première persécution contre les chrétiens et fit entre autres mourir les apôtres Paul et Pierre. Après Néron, ai-je dit il n'y a pas longtemps, régnèrent successivement Galba, Othon, Vitellius, Vespasien et Tite, sous lequel on avait vu, l'an 70, un des jours du Fils de l'homme, dans la destruction de Jérusalem [3273]. J'ai dit de plus que Tite avait été remplacé par Domitien et que celui-ci était encore sur le trône lorsque Jean eut les visions de Patmos. Maintenant, ce qui semble naturel, c'est de s'informer s'il y eut peu de temps après, dans l'empire romain, appelé *la terre* parce qu'il occupait alors toute la terre prophétique, une suite d'événements qui puissent avoir été figurés par les quatre cavaliers. En effet, et sans dire que, prévus également de Dieu, des événements tout semblables n'aient pu se reproduire en d'autres temps et ne doivent pas se reproduire encore avant la fin du monde, il se trouve que, durant deux cents ans environ, à partir de Domitien, et sous trente-huit empereurs, il y eut d'abord une période de grandes conquêtes, puis d'horribles guerres civiles, après cela de grandes chertés, et, sur la fin de la période, un tel concours de maux, que l'empire semblait menacé d'une prochaine destruction. Ainsi passèrent l'un après l'autre les chevaux blanc, roux, noir et livide, le cheval ayant d'ailleurs été l'emblème bien connu de l'empire romain comme l'ours, par exemple, est celui de Berne, et le coq, celui des Gaulois.

4732. Les objets que l'ouverture du cinquième et du sixième sceau révèle aux yeux de Jean, sont d'une nature tout autre, et vous les retrouverez sans peine, comme sans étonnement, dans la prophétie du mont des Oliviers. Ici, nous voyons à l'intérieur du temple de Dieu et sous son autel, les âmes de ceux qui durent donner leur vie pour la cause de l'Evangile (9-11) ; puis, une immense commotion qui bouleverse le ciel et la terre, qui jette la terreur dans tous les rangs de la

(**Apocalypse 6** : 9-11; 12-17.)

société et qui a pour effet définitif la gloire de l'Agneau, juge des vivants et des morts (12-17).

4733. (6 : 9-11.) Depuis le cruel Néron, les disciples du Crucifié avaient essuyé de fréquentes persécutions, ce qui a fait dire que, durant les trois premiers siècles, l'Eglise avait eu pour semence le sang des martyrs. Mais la plus terrible et la plus longue fut celle de l'empereur Dioclétien, l'an 303. Elle fut poussée avec une telle fureur qu'au bout de dix ans on fit frapper une médaille qui devait consacrer à perpétuité l'éclatante destruction du nom chrétien. Cette époque est généralement appelée l'*ère des martyrs*, et la plupart des commentateurs estiment, avec raison je pense, qu'elle est spécialement prophétisée (mais non pas exclusivement, à mon avis), sous les emblèmes que la rupture du cinquième sceau avait offerts aux regards de Jean. Ce sont bien des emblèmes, vus en esprit, et non des êtres réels; car on ne saurait *voir* des âmes, encore moins les voir vêtues de longues robes blanches, ni surtout voir les âmes d'individus qui n'étaient pas encore nés.

4734. (12-17.) Le tableau du sixième sceau est donc aussi un tableau symbolique. Or, quand on rencontre ces mêmes images dans Esaïe (13 : 10), à l'occasion de la révolution politique qui plaça le grand Cyrus, restaurateur du peuple d'Israël, sur le trône du persécuteur Nébucadnetzar, on admet sans peine l'interprétation qui voit ici l'immense révolution politique et religieuse dont l'empire romain fut le théâtre, peu d'années après la persécution de Dioclétien. Constantin, plus illustre par ses victoires et par l'habileté de son administration que par sa piété, se déclara publiquement pour le christianisme; non content de mettre un terme aux souffrances des chrétiens, il fit de leur religion la religion dominante, et il sembla aux païens que la terre allait s'entr'ouvrir sous leurs pas, pour venger le sang des disciples de Jésus-Christ.

4735. J'admets donc sans difficulté le sens que je viens d'assigner au cinquième et au sixième sceau, après tant d'interprètes respectables. Mais, selon le système que j'ai suivi dans tout le cours de ces Etudes et auquel je m'attache toujours plus, il me semble impossible que cette explication épuise entièrement la prophétie. Elle dit sans doute ce que nous venons de voir, et combien la prescience du Seigneur n'y est-elle pas admirable! mais elle dit plus encore. De même que les quatre premiers sceaux sont une figure des événements du monde extérieur, notamment de la quatrième monarchie, à peu près

(**Apocalypse 6** : 12-17.)

dans tous les temps : conquêtes, discordes civiles, famines et mortalité; les deux suivants se rapporteraient à la cinquième monarchie de Daniel, au royaume des cieux, ou, pour le dire autrement, aux destinées de l'Eglise dans le monde. Le cinquième sceau nous la montre souffrante et persécutée, comme l'a été son chef; dans le sixième, nous voyons celui-ci se préparant à exercer la justice sur les ennemis de son peuple, le grand événement de ce sceau étant une réponse évidente aux plaintes des martyrs (10). De cette manière, la prophétie devient une lumière et une consolation pour tous les temps.

4736. Lors donc que nous entendons parler de guerres et de bruits de guerre; que les hommes semblent vouloir tous s'égorger; que des saisons malheureuses menacent de détruire notre subsistance jusque dans les entrailles de la terre, et que, de diverses manières, l'ange destructeur frappe autour de nous, n'en soyons point étonnés : toutes ces choses se sont déjà vues, elles ont été annoncées par la Parole de Dieu et ce n'est en somme que le juste châtiment des crimes du genre humain. Au milieu de ce déluge de misères, notre devoir est de rendre un témoignage toujours plus franc, plus ferme et plus fidèle au Seigneur notre Dieu. Dans les premiers temps, les païens imputaient tous leurs maux aux adorateurs de Jésus, et c'était fréquemment le prétexte des persécutions. S'il n'en est pas de même aujourd'hui, nous savons cependant que le moindre prétexte suffit au monde pour assouvir, sur les disciples, la haine qu'il porte au Maître. Vous donc qui avez quelque chose à souffrir pour votre foi, voyez ces âmes recueillies par le Seigneur sous l'autel de son saint temple; voyez ces martyrs revêtus de longues robes blanches. Le Seigneur leur a tenu parole (Luc **18** : 7); il en usera de même à votre égard et à l'égard de tous ceux qui auront encore à souffrir pour sa cause. Car c'est une observation qu'il ne faut pas négliger. Si les martyrs que Jean vit prophétiquement recueillis dans leur repos, sont les martyrs de la primitive Eglise, il est dit qu'ils devaient être là, « jusqu'à ce que fussent accomplis leurs compagnons d'esclavage et leurs frères, qui allaient être mis à mort comme eux. » En conséquence, la persécution du peuple de Dieu devait continuer, même après la grande révolution prophétisée par la vision du sixième sceau.

4737. Celle-ci, entendue dans le sens large que je lui ai donné et qui n'exclut pas l'application qu'on en fait à Constantin, nous transporte par la pensée au grand jour de la colère de l'Agneau. La colère

(**Apocalypse 7** : 1-9; 9-12.)

de l'Agneau! Quelle rencontre de mots! Quelle impossibilité! car vit-on jamais un agneau se mettre en colère, et se pourrait-il que notre miséricordieux Rédempteur se montrât jamais irrité? Eh! oui, même durant les jours de sa chair, quand il fut sur la terre, victime douce, patiente et inoffensive, il manifesta sa sainte colère aux méchants (Marc 3 : 5; Jean 2 : 15); et, après leur en avoir lui-même prédit pour plus tard l'explosion (Luc 19 : 27), il la leur a fait annoncer par ses apôtres (2 Thess. 1 : 6-10). La colère de l'Agneau! Si un homme violent et irrascible se met en colère, on se range et on laisse passer son emportement; mais qu'un homme doux et calme se montre irrité, qu'il menace, qu'il s'apprête sérieusement à punir, on comprend que le coup va être aussi terrible qu'inévitable. Tel sera Jésus, au jour de sa venue, pour ceux qui n'auront pas voulu qu'il régnât sur eux.

4738. (7 : 1-9). Mais voici un autre tableau. C'est celui du bonheur des élus. Mêlés ici-bas avec les impies, comme le bon grain avec l'ivraie, ils se ressentent des maux communs à tous les hommes, et cela sans injustice, tant il demeure encore de péché dans leur cœur et dans leur vie. Mais, sans compter que Dieu les ménage fort souvent au milieu des calamités publiques et qu'il les y soutient par ses consolations, ils seront décidément traités d'une tout autre manière que le monde, lorsque le grand jour de la colère sera venu. Ces 144,000 scellés des douze tribus d'Israël ne me paraissent pas désigner nécessairement des Juifs en tant que Juifs; mais le peuple juif ayant été, pour un temps, le peuple élu, il est facile de s'expliquer comment, dans une prophétie symbolique, l'Israël type est là pour marquer la place du véritable Israël. Douze mille de chaque tribu! hélas! notre Seigneur l'a dit : Il y en a beaucoup d'appelés, et peu d'élus. Cela n'empêche pas que lorsque les rachetés de toutes nations et tribus, et peuples et langues, seront réunis devant le trône et devant l'Agneau, cela ne forme une grande foule que personne ne pourra compter.

4739. (9-12). Ils sont tous revêtus de longues robes blanches, comme les martyrs du cinquième sceau, et ils tiennent en leurs mains des palmes, symboles de la victoire. Ce sont donc ceux auxquels le Seigneur faisait de si magnifiques promesses à la fin des sept épîtres. Ainsi, nous avons là des triomphateurs; mais ils sont loin de s'attribuer l'honneur de la victoire, car ils crient à grande voix : « Le salut est par notre Dieu, qui est assis sur le trône et par l'Agneau. » Combien ce cantique dut frapper agréablement les oreilles du vieil

apôtre et lui réjouir le cœur ! Il y voyait la confirmation de sa foi et de la doctrine qu'il avait toujours prêchée. Nous-mêmes, si nous mettons en Jésus-Christ toute notre espérance, nous lisons ici l'attestation la plus forte que cette espérance ne sera pas trompée. Ce n'est pas tout. A supposer que, dans la contemplation du livre scellé, Jean eût pu oublier la grande vision qui en avait précédé l'ouverture et qui était pourtant toujours sous ses yeux, en esprit, avec quel intérêt son attention ne dut-elle pas s'y reporter, lorsqu'il vit les anges qui entouraient le trône, et les anciens et les êtres vivants, tomber sur leur face devant le Seigneur et qu'il entendit sortir de leur bouche ce nouveau cantique : « Amen. La bénédiction, et la gloire, et la sagesse, et l'action de grâces, et l'honneur, et la puissance, et la force à notre Dieu, aux siècles des siècles, amen ! » Encore sept paroles d'adoration, comme ci-dessus (5 : 12) ; mais, tandis que, la précédente fois, l'adoration s'adressait à l'Agneau, pour la gloire de Dieu, cette fois elle va directement à celui qui est devenu notre Dieu par Jésus-Christ.

4740. (13-17.) On s'étonne que Jean n'ait pas compris tout de suite qui étaient ces personnages revêtus de longues robes blanches. Il se peut que, dans son humilité, il se soit refusé à croire qu'ils eussent été jadis de pauvres pécheurs tels que lui. Mais sa réponse à celui des vingt-quatre anciens qui lui adressa la parole, n'exprimerait-elle pas simplement le désir de s'entendre dire ce que son cœur et sa foi devinaient ? Ils viennent de la grande tribulation, lui dit l'ancien. Ce sont donc des êtres qui ont vécu sur la terre, où la souffrance est le lot de tout homme, et la persécution si souvent celui des fidèles. Leurs robes sont blanches ; mais c'est uniquement parce qu'ils les ont lavées avec le sang de l'Agneau, eux, pauvres pécheurs reçus par grâce dans l'assemblée des justes, en vertu de l'expiation de Jésus-Christ. Maintenant adorateurs de Dieu pour l'éternité, les voilà devant son trône, à l'abri des vicissitudes de la vie et jouissant d'un bonheur sans mélange, parce que l'Agneau les paît (non avec une verge de fer, comme les nations), et qu'il les guide vers les sources vivantes des eaux. Ils sont donc hors de la vallée des misères et Dieu lui-même s'est chargé d'essuyer leurs larmes ! — Que mes lecteurs rapprochent ceci de la fin du chapitre précédent et qu'ils choisissent ! Ou plutôt, j'espère que leur choix est fait, et que la grâce de Dieu ne leur a pas été annoncée en vain.

(**Apocalypse 8** : 1; 2-5; 6-12.)

CCCXLIX. — Les trompettes et le petit livre ouvert.

4741. (8 : 1.) Après un entr'acte d'environ demi-heure, pendant lequel Jean put se recueillir, et avec l'ouverture du septième sceau, commence une nouvelle série de visions. Il est généralement reconnu que les prophéties qui se rattachent au son de guerre des sept trompettes, appartiennent toutes à la portion du livre scellé que retenait le septième sceau. Mais combien il est évident que tout ceci est emblématique! Car, qu'est-ce qu'on peut voir dans un livre? des hiéroglyphes. Soit; mais des hiéroglyphes qui font entendre des voix et des tonnerres!!! Puis, de ce que les sept trompettes sont contenues dans le septième sceau (manière de parler abrégée), conclura-t-on que les événements figurés dans les trompettes, doivent tous s'accomplir ou s'être accomplis après les événements des six premiers sceaux? En d'autres termes, est-ce que l'Apocalypse est construite de telle sorte que toutes les prophéties s'y présentent dans leur suite historique, sans aucune interruption ni aucun intervertissement? C'est ce dont il est permis de douter.

4742. (2-5.) Ce que l'apôtre vit (en esprit), lorsque l'Agneau eut brisé le septième sceau, ce furent sept anges, à chacun desquels on donna une trompette; ce sont les sept anges qui se tiennent devant Dieu, mais ils n'avaient pas encore été spécifiés. Et comme ils tenaient les trompettes en leurs mains, parut un autre ange exerçant les fonctions de la sacrificature céleste, et par conséquent représentant notre Seigneur Jésus-Christ, si ce n'était Jésus-Christ lui-même. Il se tenait près de l'autel d'or où l'apôtre avait vu les âmes des martyrs, et, comme correspondance à leurs prières, l'Ange-Sacrificateur offrait des parfums dont la fumée montait en épais tourbillons devant Dieu : c'était l'exaucement des prières des saints (Luc 18 : 7, 8). Puis, « l'Ange prit l'encensoir et le remplit du feu de l'autel, et le jeta sur la terre; et il y eut des voix et des tonnerres, et des éclairs et un tremblement de terre. » Voici donc la colère de Dieu qui va s'appesantir sur le monde et principalement sur la terre prophétique christianisée, pour la châtier de ses impiétés; car c'est de l'autel que sort le feu, de ce même autel d'où se sont élevées les prières des saints. Le jour du Seigneur sera pour les uns le jour de la délivance; pour les autres, le jour terrible du châtiment.

4743. (6-12.) Il faut faire, sur les quatre premières trompettes, la

même observation que sur les quatre premiers sceaux. Les événements qu'elles signalent doivent avoir entre eux de grands rapports, ce qu'indique la forme même de la prophétie. Nous y voyons successivement frappés, la terre, la mer, les fleuves et les astres. Cependant, ce n'est, dans tous les cas, qu'une destruction partielle, en sorte qu'il ne peut être ici question du dernier jugement. Ces fléaux seraient-ils donc les mêmes que ceux qui étaient figurés par les quatre cavaliers des quatre premiers sceaux ? On ne le pense pas; mais voici, sommairement, ce que l'histoire nous raconte.

4744. Vers la fin du siècle même qu'illustra Constantin, les peuples barbares du nord de l'Europe et de l'Asie commencèrent leurs terribles irruptions vers le sud. A cette époque, l'empire romain faisait tout entier profession de l'Evangile, mais c'était une profession généralement démentie par les œuvres; le christianisme, des meilleurs même, se mélangeait d'idées et de pratiques juives et païennes; et, bien que sous Constantin l'Eglise eût proclamé la divinité de Jésus-Christ contre les ariens, sectaires qui la rejetaient, l'erreur demeurait dans beaucoup d'esprits et se prêchait ouvertement chez l'un de ces peuples envahisseurs dont je viens de parler et qu'on appelait les Goths. Ceux-ci d'abord, puis les Vandales, les Huns et les Hérules, furent chargés par le Seigneur de châtier les péchés de ceux qui se nommaient orthodoxes. Ce fut comme serait une grêle, mêlée de feu et de sang, qui abîmerait tout; comme un volcan en pleine éruption, qui couvrirait la mer entière de sa lave brûlante; comme une étoile, qui, touchant la terre, en dessécherait immédiatement les fleuves et les sources. Ces images sont colossales, mais elles ne l'étaient pas trop pour prophétiser les dévastations de l'empire romain par les barbares; surtout, si l'on ajoute au sang versé durant un siècle, aux flottes détruites, aux villes saccagées, l'influence funeste que ces invasions exercèrent sur les institutions politiques et religieuses du monde prétendu chrétien.

4745. Les barbares renoncèrent bientôt à leurs faux dieux; mais ce qui semblait un gain pour l'Eglise faillit la renverser de fond en comble. D'un côté, les nouveaux venus embrassèrent généralement l'arianisme; d'un autre côté, pour leur complaire, les conducteurs de l'Eglise introduisirent toujours plus de coutumes païennes au sein de la chrétienté. L'invocation des saints, le culte des images et des reliques, une foule de superstitions rendirent amères et mortelles les eaux du sanctuaire. Alors commença ce qu'on appelle, en histoire, le

moyen âge, temps de ténèbres aussi épaisses que si le soleil, la lune et les étoiles perdaient le tiers de leur clarté. Au moment de l'invasion des barbares, on distinguait dans l'empire romain, l'empire d'Occident, ayant Rome pour capitale, et l'empire d'Orient, dont la capitale était Constantinople. Ce fut l'empire d'Occident en particulier que les barbares occupèrent. Là surtout se formait insensiblement un pouvoir antiévangélique d'autant plus dangereux qu'il s'exerçait au nom de Jésus-Christ. C'était le pouvoir de l'évêque de Rome ; car, à cette époque, il n'y avait plus, comme au temps des apôtres, plusieurs évêques dans une Eglise (Philip. 1 : 1). On voyait au contraire plusieurs Eglises sous un seul évêque, et celui de Rome aspirait même à devenir l'évêque des évêques. Or, aussi longtemps qu'il y eut un empereur à Rome, le pasteur de cette Eglise ne pouvait naturellement occuper que la seconde place; mais l'an 476, Odoacre, roi des Hérules, renversa l'empire d'Occident, ou en éteignit le soleil, et, dès ce jour, il n'y eut plus d'empereur dans l'antique ville des Césars. Celui qui faisait obstacle fut ôté du milieu (2 Thess. 2 : 7). Voilà donc ce qui me paraît avoir réalisé les catastrophes symboliques des quatre premières trompettes; savoir les invasions des barbares, et à la fois leurs résultats religieux et politiques, selon l'oracle de Daniel [2447].

4746. (13.) Comme l'apôtre en était là de sa redoutable vision, et au milieu de l'obscurité qui, par l'affaiblissement de la clarté du soleil et des astres, régnait autour de lui, ses regards furent attirés sur un nouveau signe dans le milieu du ciel. C'était un ange qui traversait l'espace en criant : « Malheur, malheur, malheur à ceux qui habitent sur la terre (la terre prophétique), à cause des autres voix de la trompette des trois anges qui vont sonner de la trompette ! » Qu'est-ce donc qu'il pouvait y avoir de plus terrible que les maux annoncés par les quatre premières trompettes? C'est ce qui va nous être dit.

4747. (9 : 1-12.) La plupart des interprètes à moi connus s'accordent sur ce point, que les malheurs annoncés aux sons guerriers de la cinquième et de la sixième trompette, devaient concerner l'empire romain d'Orient, après la ruine de l'empire d'Occident; puis, ils estiment que la cinquième prophétisait les Arabes ou Sarrasins, et la sixième les Turcs; par conséquent, l'une et l'autre le mahométisme. Au commencement du septième siècle, parut Mahomet, comme une étoile qui tomberait du ciel sur la terre. Il semblait avoir en main la puissance de l'enfer, et, des contrées d'où viennent les sauterelles, l'Arabie, les sectateurs du faux prophète étendirent leur domination

(**Apocalypse 9** :13-19.)

sur la portion de l'Asie et de l'Afrique appartenant à l'empire romain, jusqu'en Espagne. Les premières guerres de l'islamisme durèrent de l'an 612 à l'an 762, époque où les califes se fixèrent à Bagdad, et ce sont, pense-t-on, ces 150 années que la prophétie annoncerait sous l'expression symbolique de cinq mois, soit 150 jours. Quant au sens qu'il faut assigner à la description emblématique des armées musulmanes, peut-être certains commentateurs y attachent-ils trop d'importance. L'ensemble est frappant de vérité. Les mahométans marchèrent à la conquête du monde comme une nuée de sauterelles qui fond sur une contrée pour la ravager, et pourtant, il s'en faut qu'ils aient fait une œuvre de destruction semblable à celle des barbares des premières trompettes. Ils ramenèrent plutôt une certaine civilisation au milieu de la barbarie. Cependant il fallait abjurer Jésus-Christ ou payer le tribut, et tous ceux qui n'avaient pas été scellés par le Saint-Esprit pour le jour de la rédemption, abjurèrent misérablement. Ainsi disparurent maintes Eglises fondées jadis par les apôtres, selon la prophétie dont l'une d'elles avait été particulièrement le sujet (2 : 5). Le vrai roi des sauterelles était donc en réalité l'ange de l'abîme, le destructeur, ou Satan.

4748. (13-19.) Cependant, l'empire d'Orient subsistait encore, bien qu'infiniment diminué, puisque l'Asie et l'Afrique lui avaient été enlevées par les Sarrasins. Ceux-ci, dont les possessions furent divisées en quatre sultanies, semblaient comme liés sur les bords de l'Euphrate, et plus de six cents ans s'écoulèrent pendant lesquels, souvent attaqués et battus par les soi-disant chrétiens d'Europe, ils ne songèrent pas à étendre leurs conquêtes. Mais bientôt les Turcs, peuple tartare venu du centre de l'Asie, s'asservissent les Sarrasins; ils partent de Bagdad l'an 1057, avec leurs innombrables armées de cavalerie, traversent l'Asie Mineure, passent l'Hellespont, assiégent Constantinople, et, employant avec un succès prodigieux la poudre à canon, ils s'emparent du siége de l'empire, le 29 mai 1453. On a calculé que ce dut être 396 ans et quatre mois après leur départ de Bagdad, et l'on estime que c'est ainsi qu'il faut entendre l'heure, le jour, le mois et l'année du verset 15 : un an faisant 365 jours ou 365 ans; un mois, 30 ans; un jour, un an, et une heure, 4 mois. Mais cela peut signifier aussi d'une manière générale un événement décisif dont on peut fixer la date précise, comme est la prise d'une capitale. Ce qu'il y a de sûr, dans tous les cas, c'est que le rouge, le bleu et le jaune (17) sont encore à présent les couleurs sacrées des Turcs. La prise de Constan-

tinople mit fin à l'empire d'Orient, et voici quatre siècles que les Turcs possèdent les belles et illustres contrées d'où Alexandre le Grand était parti jadis pour faire la conquête de l'Asie et où avaient fleuri les Eglises de Thessalonique et de Philippes, si chères à l'apôtre Paul et encore plus au Seigneur. Le monde chrétien tout entier put se croire à deux doigts de sa ruine; mais le Seigneur se souvint de ses compassions, et il ne fut permis aux Turcs de tuer que la troisième partie des hommes; c'est-à-dire que la chrétienté ne fut pas anéantie. Elle le fut si peu, que, moins d'un siècle après, la lumière de l'Evangile y reparut presque aussi brillante que dans les premiers temps. Mais n'anticipons pas.

4749. (20, 21.) « Le reste des hommes qui ne furent pas tués par ces plaies; » c'est-à-dire les soi-disant chrétiens de Grèce, d'Italie, d'Espagne, d'Angleterre, de France, de Suisse, d'Allemagne, « ne se convertirent pas de l'œuvre de leurs mains. » Entre leurs mains, la religion si pure, si sainte, si spirituelle, si bienfaisante des apôtres de Jésus-Christ et des premiers disciples, était devenue un tissu d'absurdités, de mensonges et de superstitions, qui avaient donné le jour à toutes sortes de débordements et de crimes. « Ils adoraient les démons, » ou, selon le sens du mot grec, des demi-dieux, tels que les anges, les saints, la vierge Marie, « et des idoles d'or, et d'argent, et d'airain, et de pierre, et de bois, qui ne peuvent ni voir, ni entendre, ni marcher. Et ils ne se convertirent point de leurs meurtres, ni de leurs enchantements, ni de leur fornication, ni de leurs vols. » On aurait pu croire que le fléau turc et la menace constante du cimeterre effrayeraient à salut le monde chrétien, mais jamais au contraire il n'avait montré tant de corruption et tant d'impiété.

4750. (**10** : 1-7.) Le chapitre **10**, et le suivant jusqu'au verset **14**, renferment une vision qui se rattache à la sixième trompette, bien que la suite des événements qui y figurent puisse avoir commencé au son des trompettes précédentes, comme je le crois. C'était déjà un ange puissant qui avait demandé l'ouverture des sceaux (**5** : **2**); mais celui-ci en est un autre. Si vous considérez, non-seulement d'où Jean le vit venir, mais quel était son vêtement, ce qu'il avait pour couronne, ce qui nous est dit de sa face et de ses pieds, non moins que l'autorité qu'il paraissait exercer sur la mer et sur la terre, vous penserez peut-être avec moi que nous avons encore ici une révélation du Seigneur Jésus. Il tenait en sa main un petit livre ouvert; il cria d'une grande voix semblable au rugissement du lion; et, quand il cria, il y

(**Apocalypse 10** : 1-7.)

eut un bruit comme celui que feraient sept tonnerres. Au milieu de ce fracas, l'apôtre entendit une prophétie, qu'il allait écrire, lorsqu'il lui fut défendu de le faire. Quelques interprètes se sont demandé quelle put être cette prophétie et pourquoi elle ne dut être connue que de Jean. Là-dessus, ils se sont permis diverses conjectures et ils ont donné carrière à leur imagination. Mais n'est-ce pas le cas ou jamais de se rappeler ce qui est dit au Deutéronome : « Les choses cachées appartiennent à l'Eternel? » (Deut. **29** : 29.) Tout est obscur dans cette portion de l'Apocalypse, et d'une obscurité volontaire. Ce n'est pas, comme ailleurs, parce que les symboles et les emblèmes peuvent donner lieu à des interprétations diverses; mais, outre les tonnerres qui profèrent des voix et la défense d'écrire ce que les voix ont dit, remarquez cet ange puissant qui lève la main vers le ciel, pour jurer par l'Eternel, créateur de toutes choses, que « le temps » le temps de quoi? « ne sera pas encore » (vraie traduction), et que le mystère de Dieu, mais quel mystère? ne sera accompli que sous la septième trompette ! Cependant, ce que je vois ici, avec tous les commentateurs, c'est qu'on ne saurait attendre ce qu'on appelle la fin du monde, avant que la septième trompette ait sonné (1 Cor. **15** : 52). Observation nécessaire, car, dans les siècles passés et même de nos jours, bien des chrétiens, en voyant les calamités de leur époque, ont cru mal à propos que la fin de toutes choses arrivait. La proximité des objets les grossit; les événements contemporains nous semblent n'avoir jamais eu leurs pareils, et c'est ainsi qu'on se laisse facilement troubler (Matth. **24** : 6). Mais non; la septième trompette n'a pas encore sonné, et nous sommes toujours dans les temps de la sixième. Quelques-uns, je le sais, sont d'une autre opinion ; or, en vérité, tant que Constantinople sera occupée par les musulmans, pourra-t-on dire que le second malheur, le malheur turc, est passé? (**11** : 14.)

4751. Il est d'autre part des chrétiens qui estiment que non-seulement la septième trompette, mais aucune des trompettes n'a encore fait entendre sa voix. Ils vont même jusqu'à penser que tous les événements prédits dans le livre scellé, et les cavaliers, et les âmes des martyrs, et la grande révolution du sixième sceau, que tout cela, dis-je, non moins que les trompettes, est encore à venir. Pour abréger, on appelle ces interprètes les *futuristes*. On pourrait aussi les désigner sous le nom de *littéralistes*, parce qu'ils s'efforcent d'interpréter l'Apocalypse comme si Jean avait vu les choses en réalité et non « en esprit, » méconnaissant ainsi le caractère emblématique et hiérogly-

phique de ce livre. Je ne sais si l'on ne pourrait pas les dire aussi *judaïsants*, à cause du rôle principal qu'ils y font jouer aux Juifs, à Jérusalem et à la Judée, ce qui vient de leur littéralisme. Je crois avoir étudié ce système avec quelque soin; mais il m'a été impossible de l'admettre, malgré ce qu'il a souvent de très spécieux. Dire ici mes raisons, c'est ce que je ne pourrais sans allonger mon travail outre mesure.

4752. (8-11.) Le petit livre ouvert que Jean vit dans la main de l'ange, est, comme tout le reste, un emblème, et nous avons eu quelque chose de semblable dans Ezéchiel **3** : 1-3. Quand Dieu nous révèle ses pensées, elles deviennent pour nous comme un livre ouvert et nous devons en faire la nourriture de notre âme. Cette révélation, en ce qui concerne l'avenir, nous procure une satisfaction toute particulière, mais elle a aussi ses amertumes; car l'avenir, non moins que le passé, est, pour le monde, plein de malédictions, et, pour l'Eglise, plein de tribulations. N'importe; notre devoir est de prendre ce que Dieu nous donne, et l'accomplissement du devoir est toujours doux.

4753. (**11** : 1.) Pour m'en tenir aux traits les plus saillants de la prophétie contenue dans ce chapitre, je ferai d'abord remarquer qu'il y est question de l'Eglise, appelée le temple de Dieu comme en plusieurs autres endroits (2 Thess. **2** : 4). Elle est appelée aussi la ville sainte, selon le nom de Jérusalem, type de l'Eglise. Comme elle ne manque jamais de recevoir le contre-coup des révolutions politiques et des calamités générales, ses destinées se trouvaient implicitement annoncées sous le son des six premières trompettes, sans parler des sceaux; mais le Seigneur a voulu lui faire une place à part dans la prophétie, de même que dans le monde. Nous la voyons donc ici, j'entends la vraie Eglise, réduite à un petit reste facile à mesurer et à compter, au milieu des nations devenues chrétiennes de nom, mais qui ne laissent pas d'opprimer le peuple du Seigneur pendant 42 mois (2), ou 42 fois 30 jours, ou 1260 ans, espace de temps durant lequel le Seigneur ne cessera pas toutefois d'avoir ses témoins sur la terre prophétique (3). Il n'y en aura pas beaucoup, mais il y en aura suffisamment, ce qu'indique le nombre deux (2 Cor. **13** : 1; 1 Tim. **5** : 19), et ils prophétiseront ou prêcheront dans le deuil, car ils auront beaucoup à souffrir de la part du monde. Nonobstant le mépris dont ils seront les objets, il n'y aura de lumière et de grâce que par eux. De plus, le mal qu'on voudra leur faire retombera sur les persécuteurs,

et les plaies qui frapperont maints royaumes (4, 5, 6), comme autrefois l'Egypte, en seront souvent, d'une manière sensible, la conséquence immédiate et la punition. Il pourra même arriver des moments où il semblera que la persécution ait fait disparaître toute lumière évangélique; mais celle-ci se ranimera par la puissance de Dieu, et il y aura comme une résurrection des témoins de la vérité (7-12).

4754. (1-13.) Entendue de la sorte, la prophétie a certainement reçu son accomplissement en divers temps et de diverses manières. J'en appelle à ceux de mes lecteurs qui connaissent l'histoire de l'Eglise. Quant aux autres, deux mots pourront suffire. Les protestants, même les moins instruits, savent qu'il y a 350 ans, l'Europe, généralement soumise au pape, était tout entière dans les plus profondes ténèbres en ce qui concerne Dieu; si bien que beaucoup de prêtres même étaient hors d'état de lire la Bible, et que nul d'entre eux, pour ainsi dire, ne songeait à l'étudier. Eh bien! le Seigneur avait ses témoins, au milieu de cette immense défection : en Italie, les vaudois du Piémont; en Allemagne, les moraves; en Angleterre, les lollards, sans parler de quelques autres. Ces heureux disciples, toujours persécutés par un monde qui n'était pas digne d'eux, cherchaient la vie de leur âme dans l'Ancien et le Nouveau Testament, les deux témoins par excellence. Peu avant que la Réforme éclatât, la voix des fidèles, comme celle de la Bible, semblait avoir été étouffée; mais il y eut une résurrection, par le moyen de Zwingli, de Luther, de Calvin et de leurs associés. Je cite ceci comme exemple, et non pas avec la pensée que ce fait ait entièrement épuisé le sens de la prophétie.

4755. On ne saurait méconnaître cependant que, dans cet endroit, le Seigneur n'ait eu principalement en vue une période déterminée de l'histoire de son peuple. La durée de cette période est marquée aux versets 2 et 3, en des termes qui, bien que différents, conduisent au même résultat; par la raison que 42 mois comptés à 30 jours, donnent 1260 jours. D'où il suit que la prédication des témoins de la vérité devait égaler, en durée, l'oppression de la vraie Eglise par le monde christianisé. C'est après cela que tout témoignage devait cesser pendant trois jours et demi, sauf à reparaître avec un éclat propre à remplir le monde de confusion et à magnifier la gloire de Dieu. Quelques interprètes (ce sont les *futuristes*), entendant les 42 mois et les 1260 jours, de mois et de jours naturels, pensent que la période en question n'a pas encore commencé, et de plus, ils voient dans les deux témoins deux hommes, tels que Moïse et Elie, qui mourront et ressusciteront

(**Apocalypse 11** : 14; 15-17.)

réellement, comme il est dit ici. D'autres, entendant par les 1260 jours autant d'années, selon le langage symbolique de la prophétie et ainsi que je l'ai fait moi-même en Daniel [2448], pensent, non-seulement que cette période a commencé, mais encore qu'elle est terminée. Sans entrer dans l'examen de ces deux systèmes d'interprétation, je me borne à dire que je me range à l'opinion des commentateurs qui estiment que la période dont il s'agit a commencé depuis longtemps, qu'elle approche certainement de son terme, mais qu'elle n'est point achevée. L'Eglise, dans l'enceinte de la terre prophétique de l'ancien empire romain, où Jésus-Christ a été crucifié, est encore, au milieu du monde chrétien, une minorité souvent persécutée, toujours plus ou moins opprimée, méprisée, méconnue, et les témoins de Jésus y prophétisent vêtus de sacs. Après cela, je pense bien qu'à la fin des 1260 jours prophétiques, Satan excitera contre eux une persécution plus terrible qu'aucune des précédentes. Cette persécution ne durera que trois ans et demi, et ce sera la dernière victoire de l'adversaire, mais une victoire qui lui sera fatale. Dans tous les cas donc, nous avons ici une de ces prophéties non accomplies que je me suis toujours abstenu d'expliquer. C'est quand les 1260 ans seront incontestablement achevés, qu'on pourra marquer avec certitude le moment où ils commencèrent.

4756. (14.) Si, comme on ne saurait en douter, la vision du petit livre ouvert se rattache aux six premières trompettes, et spécialement à la sixième, soit au second *malheur!* le malheur turc, il en résulte qu'à la fin des 1260 ans, la puissance turque et par conséquent le mahométisme aura fait son temps, et il est impossible de ne pas voir, de nos jours mêmes, le déclin de cette puissance, jadis si redoutée. A ce moment aussi, comme je viens de le dire, les deux témoins achèveront leur témoignage; la bête qui monte de l'abîme leur fera sa dernière guerre, et c'est peut-être alors que s'accompliront de point en point les détails de la prophétie. Ceci sera l'affaire de trois jours et demi, ou trois ans et demi, et le second malheur étant ainsi passé, voici, le troisième malheur viendra promptement : il viendra au son de la septième trompette. Mais quoi! ce malheur débute par un chant de triomphe! De grandes voix disent dans le ciel : « Les royaumes du monde sont devenus les royaumes de notre Seigneur et de son oint; et il régnera aux siècles des siècles. » Puis, nos vingt-quatre anciens, c'est-à-dire l'Eglise fidèle, chante également l'hymne de la victoire (15-17). Où donc est le malheur? Le voici : « Les na-

tions se sont émues de colère ; et ta colère est venue, et le temps de juger les morts et de donner le salaire à tes esclaves les prophètes, et aux saints, et à ceux qui craignent ton nom, aux petits et aux grands, et de détruire ceux qui détruisent la terre » (18). Par où vous voyez que la septième trompette nous transporte au jour du jugement, jour de la délivrance finale des élus, mais jour particulièrement terrible pour les ennemis de Dieu. Cependant, nous n'avons ici que l'annonce de cette dernière catastrophe. La description détaillée en viendra plus tard ; car les visions relatives aux luttes de l'Eglise ne sont pas achevées.

CCCL. — La femme; le dragon et les deux bêtes; victoire de l'Agneau.

4757. (19; **12**.) De l'aveu de tous, le chapitre **12** est un des plus difficiles quand on veut entrer dans une explication trop minutieuse des détails. La prophétie y rétrograde manifestement; car la dernière trompette (**11** : 15) nous a ouvert une ère pendant laquelle il ne saurait y avoir place pour les événements de cette vision. Comparez d'ailleurs le verset 6 de notre chapitre avec les versets 2 ou 3 du précédent; voyez de plus, au verset 14, ces trois temps et demi qui rappellent si évidemment la période prophétique de Daniel **7** : 25; **12** : 7, et vous vous convaincrez qu'il s'agit au fond des mêmes faits dans les deux chapitres. Après comme avant le son guerrier de la septième trompette, le Seigneur a voulu prévenir son peuple des malheurs qui l'attendaient, mais non sans y ajouter des paroles d'encouragement. La prophétie des deux témoins avait donc introduit l'Eglise sur la scène des visions qui se rapportaient essentiellement à l'empire romain, quatrième monarchie de Daniel; la vision de la femme et du dragon reprend cette prophétie sous de nouvelles images et en la complétant : la femme correspond au temple de Dieu et à la ville sainte du chapitre **11**, et le dragon, à la bête qui monte de l'abîme.

4758. (1, 2.) Deux passages entre autres, l'un des Evangiles, l'autre de l'épître aux Galates, me paraissent jeter un grand jour sur les principaux emblèmes de la vision (Jean **16** : 21, 22; Gal. **4** : 19). La femme que notre apôtre vit en travail d'enfantement, est l'image de l'Eglise vivante et fidèle; de cette Eglise qui est pour ainsi dire une continuation de Jésus-Christ (Eph **1** : 23), et qui, depuis la Pentecôte jusqu'à nos jours, souffre et combat, afin d'amener des enfants à la gloire (Héb. **2** : 10). Elle a pour vêtement magnifique Christ lui-même,

le soleil de la justice (Gal. 3 : 27) : elle est supérieure à tout ce qui est changeant, variable, comme à toute lumière et à toute autorité empruntée; sa tête a pour couronne douze étoiles, savoir les douze anges par excellence de l'Eglise ou les douze apôtres.

4759. (3, 4.) Le grand dragon roux qui a sept têtes et dix cornes, et sur ces têtes sept diadèmes, est l'emblème incontestable de celui qui égare toute la terre et que l'Ecriture nomme le Satan ou le diable, car cela nous est dit au verset 9. Mais c'est Satan monarque, monarque puissant et multiple; et, bien qu'il n'y ait pas identité parfaite entre ce monstre et la quatrième bête de Daniel, puisque celle-ci n'avait qu'une tête (Dan. 7 : 7), ses dix cornes suffisent pour la faire reconnaître : il n'y a pas besoin qu'on nous dise, ce qui est vrai, que, deux cents ans après l'Apocalypse, les empereurs romains faisaient porter devant le front de leurs armées une figure de dragon revêtue de pourpre. Ceci donc est l'empire romain dans son antagonisme contre l'Eglise de Dieu. A toutes les époques, le pouvoir politique fit à l'Eglise tout le mal qu'il est permis à Satan de lui faire; car on ne sait ce qui lui fut le plus funeste, des persécutions de l'empire païen ou de la protection de l'empire devenu chrétien. Si la persécution tenta d'étouffer la voix des docteurs fidèles et si elle y réussit quelquefois, la protection parvint toujours à les corrompre, et c'est là peut-être ce que signifie le verset 4.

4760. (5, 6.) Dès les premiers jours, Satan a voulu ruiner l'œuvre du Seigneur (Luc 22 : 31; Act. 5 : 3; 1 Thess. 2 : 18; 2 Cor. 11 : 14; 1 Tim. 5 : 15). Toutefois, il n'a pu empêcher l'enfantement du peuple qui, en Christ, doit paître toutes les nations avec une verge de fer (2 : 26, 27). Cet enfant, ce fils, né de la femme, me paraît donc être le peuple de Dieu, tel qu'il se forme par le Saint-Esprit dans le sein de l'Eglise; en sorte que, soit la femme, soit son fils, seraient l'Eglise, mais l'Eglise envisagée sous deux aspects différents. La femme, c'est l'Eglise dépositaire de la vérité et propageant l'Evangile, l'Eglise missionnaire dès les temps des apôtres jusqu'à nos jours; l'enfant, c'est l'Eglise recevant la vérité, embrassant l'Evangile : ce sont les âmes converties une à une et sauvées par la foi. Ces âmes ont leur refuge vers Dieu et il les recueille dans son sein, en dépit du dragon, de ses assauts et de ses victoires. L'Eglise fidèle et faisant œuvre, est ici-bas dans un véritable désert; mais elle y est nourrie par l'Eternel, comme Israël, après la sortie d'Egypte; comme Elie fuyant loin de Jésabel.

4761. (7-10.) Après cela, Jean eut devant les yeux de son esprit un

spectacle extraordinaire, bien propre à l'encourager, ainsi que nous. C'était une guerre dans le ciel. Le lieu de la scène ne saurait être autre chose que celui où l'apôtre avait vu la femme (3), savoir le ciel de la terre prophétique, ou les principes politiques et religieux qui devaient régir l'empire romain. Ces principes mêmes se trouvent représentés par les deux armées belligérantes : d'une part, l'archange Michel et ses anges (Jude 9 ; Dan. 12 : 1) ; d'autre part, Satan et ses anges. Or, voici une bonne nouvelle : Satan ne sera pas toujours le plus fort. Non-seulement il doit se voir, un jour, définitivement vaincu par le Seigneur; mais encore la vérité aura ses triomphes sur la terre. C'est ce que l'histoire de l'Eglise nous montre à diverses époques. Comme ces victoires eurent toujours pour effet d'affermir la foi et de diriger les regards sur la victoire finale, il arriva souvent aux fidèles de s'écrier avant le temps, mais non sans quelque raison : « Maintenant est venu le salut, et la puissance et le royaume de notre Dieu et l'autorité de son Christ, parce que l'accusateur de nos frères, qui les accusait jour et nuit devant notre Dieu, a été précipité » (Dan. 7 : 13, 14).

4762. (11.) Et remarquez, je vous prie, à qui revient tout l'honneur de ces victoires : non aux grands docteurs, à cause de leur science; mais aux fidèles, à cause du sang de l'Agneau et à cause de la parole de leur témoignage, et parce qu'ils n'ont pas craint la mort; donc, aux docteurs aussi, mais à cause de leur foi. Chercher la purification de ses péchés dans le sang de Jésus-Christ, et nulle part ailleurs; confesser franchement devant les hommes les saintes doctrines du salut; le faire sans s'inquiéter des moqueries et des menaces, des supplices mêmes, s'il le faut : voilà comment on s'enrôle sous la bannière de Michel et de ses anges, et comment on parvient à remporter des victoires signalées contre Satan.

4763. (12-17.) C'est pourquoi, ceux qui, par la foi, sont citoyens du ciel, ont à se réjouir, quoi qu'il arrive; mais quant à ceux qui, bien que professant l'Evangile, ne tournent leurs pensées que vers les choses de la terre, le Saint-Esprit leur fait encore entendre ce terrible mot : Malheur! En effet, l'odieux dragon, le calomniateur des enfants de Dieu (10), celui qui ose même les accuser devant l'Eternel (Job 1), ne se tiendra pas pour battu qu'il n'ait été détruit. Les défaites l'irritent. Il renouvelle ses attaques avec d'autant plus de rage que son temps est limité, et il le sait. Il ne cesse donc de se dresser contre la femme; mais, pendant toute la durée de l'épreuve, celle-ci a son refuge assuré, et le Seigneur l'y porte comme sur des

ailes d'aigle (Exode **19** : 4). C'est-à-dire que Satan peut l'opprimer, non l'écraser. Il voudrait qu'elle prît ses poisons; mais elle est nourrie dans le désert par Celui qui l'y tient cachée. Que sont, en attendant, ces eaux qui sortent par torrent de la bouche du dragon, qu'il jette après la femme pour l'engloutir, et que la terre absorbe? Sur ce point, comme sur tant d'autres, on a voulu préciser, et chacun l'a fait à sa manière. Pour moi, je continue de m'en tenir à une interprétation générale. Je vois dans ces eaux, ce déluge d'erreurs qui, de siècle en siècle, a couvert la terre, par la puissance de Satan; erreurs qui menacèrent cent fois de faire disparaître la vérité. Mais l'Eglise, la vraie Eglise, est toujours merveilleusement préservée : le monde seul se laisse entraîner. Il adopte l'erreur. De cette manière, il l'absorbe; car c'est par cela même qu'il avertit l'Eglise du danger. Enfin, quand, par diverses raisons, Satan ne peut attaquer l'Eglise dans son ensemble, ne croyez pas qu'il se tienne en repos. Il ne dédaigne pas les petits profits, si j'ose me servir de cette expression familière. Partout où se trouve quelque âme vraiment désireuse de faire la volonté de Dieu et de rendre témoignage à Jésus-Christ, soyez sûr, comme le dit Pierre, que « Satan est là comme un lion rugissant, cherchant quelqu'un à engloutir » (1 Pierre **5** : 8).

4764. Si je n'écoutais que mon inclination, je m'en tiendrais à l'exposition que je viens de faire de ce chapitre, parce que je la crois plus vraie, dans sa généralité, que les interprétations spéciales que j'en ai lues, et par le motif d'ailleurs que cette manière de l'entendre suffit pleinement à l'édification. Je dois cependant ajouter, comme je l'ai fait à l'occasion des deux témoins [4755], que la vision de la femme et du dragon paraît devoir occuper dans l'histoire une place déterminée, ce qu'indiquent les 1260 jours du verset 6, et les trois temps et demi du verset 11. Bien plus, ce dernier verset, en reportant forcément notre attention sur la prophétie de Daniel (Dan. **7** : 25), nous interdit absolument de donner pour point de départ à cette période les premiers temps de l'Eglise. Nul doute que, dès l'origine, Satan ne lui ait fait la guerre, comme il attaqua Jésus lui-même à l'entrée de son ministère, après avoir voulu le faire périr par les mains d'Hérode (Matth. **4** et **2**); mais la vision n'a pas pour objet la guerre entière de Satan. Elle ne la prend qu'à un moment donné et nous fait en larges traits le tableau de ce qu'elle devait être pendant 1260 ans. Ces 1260 ans sont-ils écoulés? Je réponds ici de la même ma-

nière que pour la période du témoignage de l'Eglise [4755]. Non, ils ne le sont pas; et par conséquent, il est plus ou moins téméraire de vouloir dire exactement quand ils ont commencé.

4765. (17; **13** : 1, 2.) Comme Jean était sur le sable de la mer, ou qu'il lui semblait y être, il vit (en esprit) monter du sein des ondes agitées, image des révolutions politiques, une bête qui avait sept têtes et dix cornes. C'est évidemment la même que dans la vision précédente; avec cette différence néanmoins, que les diadèmes qui, tout à l'heure, étaient sur les sept têtes, couronnent maintenant les dix cornes. Alors, il s'agissait de l'empire romain tel qu'il existait au temps de l'apôtre; mais le voici à l'époque où, selon Daniel, « dix rois se sont élevés de ce royaume; » époque encore bien éloignée lorsque Jean eut la vision, car elle est nécessairement postérieure à l'invasion des barbares [2447, 4744, 4745]. Mais si les diadèmes sont sur les cornes, il y a sur les têtes un nom de blasphème. En effet, et pour m'en tenir à ce seul point, la ville qui, de tout temps, fut la capitale du monde romain, a reçu et porte encore un nom qui n'est pas mal blasphématoire. On l'appelle *la ville éternelle*, et c'est ainsi qu'on divinise le lieu où se firent constamment adorer ceux qui y occupèrent le trône : les empereurs d'abord, puis les papes. La bête que vit Jean participait d'ailleurs à la nature du léopard macédonien, de l'ours persan et du lion assyrien (Dan. **7** : 6, 5, 4), parce que la quatrième monarchie, mes lecteurs s'en souviennent, avait étendu son empire sur les pays occupés successivement par les trois autres. Enfin, revêtu d'une puissance bien supérieure à celle des empires précédents, le système romain, sous ses diverses formes, devait se montrer le plus cruel ennemi du peuple de Dieu. C'est pour cela qu'il nous est présenté comme le principal ministre du dragon ou de Satan.

4766. (3-10.) La bête à sept têtes et à dix cornes est donc l'empire romain. Jean vit une de ces têtes comme égorgée à mort, puis après cela guérie. C'est un symbole difficile à comprendre, et les quelques mots du chapitre **17** qui s'y rapportent, ne me paraissent pas l'éclaircir. En attendant, l'histoire de Rome, depuis l'invasion des barbares, n'a que trop accompli la prophétie. Ce qui, sous le nom de christianisme, devint bientôt la religion dominante, fut la pire des idolâtries, une idolâtrie comme celle des Israélites lorsqu'ils adorèrent l'Eternel devant le veau d'or. Sur tous les points de l'ancien empire romain, les princes renouvelèrent le crime de Jéroboam, en faisant intervenir leur autorité dans les choses de Dieu; en sorte qu'ils

devinrent pour les peuples l'objet d'une véritable adoration, car les consciences leur furent assujetties (4). Mais adorer l'homme, c'est adorer Satan. Quant à cette bouche qui fut donnée à la bête et qui proférait de grandes choses et des blasphèmes, et qui reçut le pouvoir de faire la guerre aux saints pendant quarante-deux mois (5), on y reconnaît avec admiration la petite corne de Daniel, avec sa bouche audacieuse (Dan. 7 : 8, 20, 21, 25). « Le pape et l'empereur, ces deux moitiés de Dieu, » a dit un poëte moderne. Et ce poëte, qui n'a voulu faire autre chose que de résumer toute l'histoire dans un vers frappant, se trouve avoir résumé d'un même coup toute la prophétie, qui parle à la fois de puissance et de blasphème. Ajoutez-y les torrents de sang que le pouvoir civil et le pouvoir ecclésiastique, dans leur union impie, ont répandus sur la terre pour établir et conserver leur autorité; ajoutez-y encore la facilité avec laquelle ils obtinrent, dans tous les temps et en matière de foi, la criminelle obéissance de ceux dont les noms n'étaient pas inscrits au livre de vie de l'Agneau; ajoutez-y enfin les châtiments par lesquels le Seigneur a vengé sur tant de papes et de rois le sang de ses élus, et vous aurez, dans l'histoire des temps passés, l'accomplissement de la vision. Or rien n'est plus propre à affermir la patience et la foi des saints, que le spectacle qui leur est offert à cet égard par les récits de l'histoire, étudiés à la lumière de la prophétie.

4767. Cependant, l'accomplissement de cet oracle n'est pas à son terme, du moins je ne le pense pas. Les quarante-deux mois de cet endroit-ci, correspondant aux trois temps et demi de Daniel, doivent indiquer la période même pendant laquelle la femme est nourrie dans le désert (12 : 6, 14), la ville sainte, foulée aux pieds et le témoignage de l'Eglise, méconnu (11 : 2, 3). Or, quelles que soient les modifications que les siècles passés ont apportées à la situation de la vraie Eglise au sein de la terre prophétique, cette situation n'est pas assez différente de ce qu'elle a pu être jadis, pour qu'on puisse envisager comme écoulés les 1260 ans de son oppression. J'en dirai tout autant de l'empire et de la papauté. Bien que les trois derniers siècles, et les derniers soixante ans en particulier, aient considérablement altéré les antiques institutions politiques et religieuses de l'Europe, il faudrait être aveugle pour ne pas voir qu'en tout ce qu'elles avaient d'essentiel, elles subsistent encore, sous une forme ou sous une autre. Le temps de la quatrième bête n'est pas achevé. Elle a encore une bouche qui profère de grandes choses et des blasphèmes; car ne

dit-elle pas, par exemple, qu'il est dangereux de lire la Bible, et ne la voit-on pas toujours en guerre contre les saints, remportant çà et là de lamentables victoires?

4768. Par cela même que les quarante-deux mois donnés à la bête ne sont pas expirés, il se peut que l'avenir nous prépare de sa part une guerre plus terrible que les précédentes. Il se pourrait même, et je le crois, que cette portion de la prophétie concernât surtout la dernière forme que prendra l'antichrist romain et les ravages de courte durée que fera, sur la fin des 1260 ans, et peut-être pendant 1260 jours réels, l'impiété venue à son comble. C'est alors que plusieurs traits de la prophétie, jusqu'ici fort difficiles à expliquer, acquerront une grande clarté par leur accomplissement. C'est alors aussi que les saints auront besoin plus que jamais de regarder avec patience et avec foi vers Celui qui vient; alors, qu'on verra clairement qui sont ceux dont les noms sont écrits au livre de vie de l'Agneau; alors enfin que l'épée tuera la bête, parce qu'elle a frappé de l'épée (Matth. **26** : 52). N'y aurait-il pas moyen cependant de déterminer, au moins d'une manière approximative, le moment de la délivrance? Quelques-uns l'ont tenté; mais ce qui rend la chose impossible, c'est que le pouvoir papal s'est formé graduellement, en sorte qu'on ne sait au juste quelle époque on doit prendre pour point de départ. Désireux de voir la fin d'un système d'iniquité que Dieu supporte avec une patience incompréhensible, la plupart des interprètes me paraissent avoir pris ce point de départ beaucoup trop en arrière. Pour moi, je ne me sens pas libre de proposer un autre système, tant j'ai peur de mettre ma pensée à la place de celle du Saint-Esprit. Je me borne à faire observer qu'il en sera peut-être de la captivité de l'Eglise, au temps de Rome, la quatrième monarchie, comme il en fut de la captivité du peuple de Dieu au temps de Babylone, la première monarchie. Soixante-dix ans avaient été assignés pour sa durée; mais d'où fallait-il les compter? De l'an 606, ou de l'an 588? [2478.] Par la volonté de Dieu, il y avait incertitude, et l'événement a prouvé qu'on pouvait également prendre l'une ou l'autre de ces dates pour point de départ. Je pense qu'il en sera de même des 1260 ans : la prophétie qui s'y rapporte est susceptible de plusieurs accomplissements successifs.

4769. (11-18.) Qu'est-ce maintenant que cette autre bête, qui, montant, non de la mer, mais de la terre, a deux cornes comme un agneau et parle comme un dragon? C'est ce qui, tout à l'heure, était la bouche

de la première bête (5); c'est la petite corne de Daniel (Dan. **7** : 8, 20-22). Le pape s'attribue la qualité de vicaire de Jésus-Christ, l'agneau de Dieu; il prétend être son représentant sur la terre et il donne sa parole comme infaillible, blasphème insolent que le Saint-Esprit avait annoncé par la bouche de Paul, en disant « que l'homme de péché s'assiérait comme Dieu dans le temple de Dieu, se produisant lui-même en qualité de Dieu » (2 Thess. **2** : 4). Ici, ce même blasphème est tout entier dans la vision des deux cornes semblables à celles d'un agneau et de la bouche qui parle comme un dragon. S'arroger les honneurs divins, tout en faisant l'œuvre de Satan, quelle abomination! quel mystère d'iniquité! (2 Thess. **2** : 7.) Et c'est pourtant là ce que font les papes. Ce qui caractérise leur pouvoir, bien qu'immense, c'est d'être emprunté. Non-seulement ils doivent aux princes de la quatrième monarchie le territoire sur lequel ils règnent en souverains temporels, mais encore ils auraient été incapables de faire la guerre au peuple fidèle, si la bête, c'est-à-dire la puissance civile, ne leur eût prêté son autorité (12). Les papes, en échange, furent toujours les admirateurs et les fauteurs du despotisme politique. Quant aux miracles de l'Eglise romaine (13-15), nul n'ignore que c'est le moyen par lequel les papes maintiennent leur influence au milieu de populations ignorantes et superstitieuses (Matth. **24** : 24; 2 Thess. **2** : 9). On sait pareillement que là où l'esprit de Rome règne sans partage, les premiers droits du citoyen sont refusés à quiconque rejette l'autorité du saint-père, comme il ose se nommer (16, 17). Tout ceci est la réalisation historique de l'admirable prescience du Très-Haut; cependant, je me joins à ceux qui entrevoient à cette prophétie un accomplissement à venir qui la rendra plus merveilleuse encore. Alors peut-être on comprendra mieux qu'aujourd'hui ce qui est dit, par exemple, de l'image de la bête (14 et 15).

4770. Les Grecs, comme tous les anciens peuples, écrivaient les chiffres au moyen des lettres de l'alphabet. Le nombre de la bête, ou le nombre de son nom, doit donc être une réunion de lettres qui, tout en formant par addition le nombre 666, soit un nom d'homme, ou du moins un nom facilement applicable à un homme (18). Or il se trouve que les lettres par lesquelles on écrivait en hébreu *Romiïth*, et en grec *Lateinos* ou aussi *Apostatès*, représentent le nombre 666 : *Romiïth* veut dire *Romaine*, *Lateinos*, *latin*, et *Apostatès*, *apostat*. Sur quoi l'on peut faire observer que le mot grec qui se lit dans la seconde épître aux Thessaloniciens (**2** : 3), et qu'on a traduit par *révolte*

et par *défection*, est précisément le mot *apostasie*. De plus, l'Eglise du pape s'appelle elle-même l'Eglise *Romaine*, et tout le culte de cette Eglise se célèbre en *latin*, comme c'est en latin que le pape s'adresse aujourd'hui même aux peuples qui acceptent ses lois. Mais il y a d'autres noms dont les lettres réunies forment le nombre 666, et peut-être le dernier antichrist est-il destiné à réaliser cette prophétie d'une manière encore plus frappante, ainsi que la vision tout entière contenue en ce chapitre.

4771. (14 : 1-5.) Le Seigneur, cependant, ne pouvait laisser son vieux disciple sous les douloureuses impressions qu'avaient dû lui causer la vision de la femme poursuivie par le dragon et celle des deux bêtes liguées contre Dieu et contre les saints. Déjà sans doute il lui avait été dit que le dragon ne serait pas, en définitive, le plus fort (12 : 7-12), et il avait pu comprendre que la bête recevrait un jour sa rétribution (13 : 10); mais il fallait quelque chose de plus pour la consolation de l'apôtre et de ses frères. Il vit donc l'Agneau qui se tenait sur la montagne de Sion, à l'abri de toute atteinte de l'ennemi. Il avait avec lui ses rachetés au nombre de 144,000 (douze fois douze, multipliés par mille), les mêmes assurément que nous avons vus après l'ouverture du sixième sceau (7 : 4-8), représentation emblématique de l'Eglise vivante, comme les témoins du chapitre 11 et la femme du chapitre 12. Ils ont, écrit sur leur front, le nom du Père de notre Seigneur Jésus-Christ, en signe qu'ils lui appartiennent (3 : 12), de même que les sectateurs de la bête ont reçu à la main ou au front l'empreinte de leur servitude (13 : 16). Voici donc les saints du Souverain (Dan. 7 : 27). Du lieu où ils sont, l'apôtre entend venir une voix comme de grandes eaux et comme de grands tonnerres; mais cette fois, c'est la voix retentissante d'un chœur immense qui fait vibrer les cordes de cent quarante-quatre mille harpes. Le cantique qui est chanté, c'est le cantique excellent et toujours nouveau des anciens prophètes (Ps. 33 : 2, 3; 96 : 1; 98 : 1-3; Esaïe 24 : 16; 42 : 10-12) : nul ne peut l'apprendre s'il n'a été acheté à grand prix par le sang de l'Agneau (5 : 9, 10; 7 : 10).

4772. L'idolâtrie étant partout représentée dans la Bible sous l'image de l'adultère et de la prostitution, on conçoit que les élus du Seigneur soient caractérisés par l'horreur qu'ils eurent toujours pour cette affreuse dégradation morale, surtout après une vision dans laquelle l'idolâtrie nous a été indiquée comme le grand crime de la bête et de ses adhérents. Mais au lieu de s'adonner au culte des saints et des anges,

(**Apocalypse 14** : 6, 7; 8.)

les rachetés de Jésus-Christ ne veulent suivre que lui et ils le suivent où qu'il les mène, par la raison précisément qu'il se les est acquis. Fruit précieux de la mort du Sauveur (Jean **12** : 24), fruit consacré, comme l'étaient, sous la loi, les prémices (Exode **23** : 19), ils sont conduits par l'Esprit de vérité et ils sont entièrement lavés de leurs souillures par le sang de Jésus. Ainsi donc, si grande que soit la puissance de la bête, elle ne saurait prévaloir contre la foi simple, mais ferme, de ceux que le Père a marqués de son sceau [4654].

4773. (**14** : 6, 7.) Un ange différent de celui qui avait sonné la septième trompette parut alors par le milieu du ciel, portant l'Evangile éternel à ceux qui habitent sur la terre. L'Evangile, c'est la Bonne Nouvelle ou la Parole éternelle du salut éternel, Parole qui n'a jamais cessé d'être plus ou moins clairement prêchée, nonobstant les fureurs de la bête. Mais ce fut à l'époque de la Réformation surtout que cette prophétie commença de se réaliser. La Bible, traduite dans les diverses langues de la terre prophétique, redevint en peu d'années le patrimoine des peuples de l'Europe; elle sembla même, pendant un certain temps, dissiper les ténèbres des portions de l'ancien empire romain où la bête à deux cornes exerçait le plus d'influence, et ce que les réformateurs ne cessaient de crier à tout le monde, c'était: « Craignez Dieu, » et non le pape ou l'empereur; « donnez-lui gloire, » et non aux hommes qui sont tous menteurs et incapables de sauver; et plutôt que de vous prosterner devant l'œuvre de vos mains, « adorez celui qui a fait le ciel, et la terre, et la mer, et les sources des eaux! » Enfin, comme Jean-Baptiste, ils invitaient leurs auditeurs à se convertir, parce que l'heure du jugement de Dieu était venue. Cette voix solennelle, qui n'était que l'écho affaibli de la grande voix du Tout-Puissant, s'est fait entendre de nouveau plusieurs fois depuis la Réforme et de grands réveils religieux se sont opérés par là, surtout depuis que la diffusion de la Bible, dans ce présent siècle, a porté le livre de Dieu, au moyen de nombreux missionnaires, chez tant de peuples qui n'en avaient pas entendu parler auparavant. Marchons-nous vers une époque plus glorieuse encore sous ce rapport, que celle de la Réformation et que la nôtre? Je le pense, avec beaucoup de chrétiens. Oh! qu'il sera beau le jour où, pour la dernière fois, l'ange « volera par le milieu du ciel, ayant la Bonne Nouvelle éternelle, afin de l'annoncer à ceux qui habitent la terre! »

4774. (8.) C'est alors aussi qu'on verra tomber avec éclat la Babylone des derniers temps; soit qu'il faille entendre par là le monde des

impies, car Babylone est toujours dans l'Ecriture le nom donné à l'impiété; soit plutôt qu'on doive entendre sous ce nom la ville qui fut et qui sera, jusqu'à la fin, orgueilleuse, dissolue, persécutrice et idolâtre, telle que la Babylone d'autrefois. Ce n'est donc pas sur les bords de l'Euphrate, mais sur ceux du Tibre, qu'il faut chercher celle qui « a donné à boire à toutes les nations du vin de la fureur de sa fornication. » Maintenant encore, Rome pousse partout ses missionnaires sur les pas des messagers de la Bonne Nouvelle, pour apprendre aux peuples éloignés l'adoration de Marie et des saints; pour les forcer à se prosterner devant le pape et les images qu'il bénit. Mais encore un peu de temps (Hébr. **10** : 37), et le peuple de Dieu pourra dire avec l'ange de l'Apocalypse : « Elle est tombée, elle est tombée, Bayblone la grande ville, » et les prophéties de l'Ancien Testament contre la cité des Caldéens s'accompliront une seconde fois, mais dans leur acception symbolique. Daniel entre autres, avait vu quatre bêtes se succédant sur la terre; quatre bêtes dont la dernière surtout rappelait la première plus que les deux autres. Or, la première était la Babylone antique, comme la seconde est la Babylone moderne : la chute de celle-ci doit précéder la chute de tout ce qui s'oppose à Dieu.

4775. (9-13.) Malheur donc à celui qui adore la bête et son image! malheur à qui accepte sa domination, se laissant marquer au front ou sur la main, comme on marquait les esclaves! Après avoir bu dans la coupe du pape et s'y être enivré jusqu'à la folie et à l'abrutissement, « il boira aussi du vin du courroux de Dieu; il sera tourmenté dans le feu et le soufre devant les saints anges et devant l'Agneau; la fumée de son tourment montera aux siècles des siècles, et il n'aura de repos ni jour, ni nuit. » Menace terrible, et qui doit nous faire souvenir des menaces semblables que le Seigneur adresse à tous les ouvriers d'iniquité, soit qu'ils vivent en incrédules déclarés, soit qu'ils professent la foi, mais une foi sans vie (Matth. **7** : 23; Luc **19** : 27; Matth. **25** : 41; Marc **9** : 44). «Ici est l'attente patiente des saints; ici, ceux qui gardent les commandements de Dieu et la foi de Jésus» (12). Cette proclamation rappelle les paroles toutes semblables du chapitre précédent (**13** : 10), paroles qui reparaissent également après la proclamation des jugements de Dieu contre les persécuteurs de son peuple. Elle nous montre clairement quels sont ceux qui échapperont à la colère du dernier jour. Attendre avec patience l'accomplissement des promesses et garder les commandements de Dieu par la foi en Jésus-Christ, tel est, en deux mots, le caractère des élus et des

saints. C'est d'eux aussi qu'une voix du ciel déclare bienheureux le départ de ce monde (13). Après avoir vécu dans le Seigneur, c'est dans le Seigneur qu'ils meurent; leurs travaux ont été rudes, mais ils vont se reposer; ils ont glorifié le Père céleste par leurs œuvres, et leurs œuvres, œuvres de la foi, fruits du Saint-Esprit, vont attester qu'ils étaient vraiment enfants de Dieu, les héritiers et les cohéritiers de Jésus.

4776. (14-20.) Voici donc à la fois le temps de la moisson et de la vendange. Selon les prédictions de Jésus même (Jean **5** : 22; Matth. **24** : 30; **26** : 64), nous le voyons ici dans son humanité glorifiée, prêt à moissonner son champ, afin de recueillir son blé dans son grenier. Puis, ses élus étant retirés de devant le mal, il frappera la terre et ses coupables habitants, car le péché sera parvenu à sa maturité. La misère des réprouvés nous a souvent été dépeinte, dans le livre de Dieu, sous des images bien lugubres; mais il n'en est pas de plus saisissantes que celle qui est maintenant sous nos yeux : ce sera comme un lac de sang humain, recouvrant une multitude innombrable de cadavres. O mon Dieu, donne aux cœurs légers la frayeur de tes jugements, afin qu'ils apprennent de toi-même à fuir la colère à venir! donne à tes serviteurs, les élus et les saints, de se rappeler le jour terrible de la vendange, quand ce ne serait que pour les remplir de pitié envers le monde, et pour les stimuler à parler de ta grâce aux pauvres pécheurs !

CCCLI. — Les sept fioles. La grande prostituée; Babylone jugée; destruction de la bête et du faux prophète.

4777. Mes lecteurs auront pu remarquer que chaque section de l'Apocalypse se termine à peu près de la même manière. D'abord les sept épîtres, dont la dernière surtout dirige nos regards sur l'avénement du Seigneur; puis les diverses visions qui se sont succédé jusqu'ici. La première (**4**, **5**, **6** et **7**), nous offre, dans les événements du sixième sceau, et dans la première apparition des 144,000 scellés, avec la foule innombrable des élus échappés à la grande tribulation, un spectacle qui ne se réalisera que lorsque le Seigneur reviendra pour la gloire. La seconde (**8**, **9**, **10** et **11**) nous a conduits jusqu'au moment où la septième trompette sonnera, et nous y voyons clairement que ce sera le temps du règne de Jésus-Christ et de ses rachetés. Enfin, les chapitres **12**, **13** et **14**, après nous avoir fait rétrograder,

(**Apocalypse 15. 16. 15** : 1-4.)

pour nous montrer, par une nouvelle vision, la lutte actuelle de Satan contre le Seigneur et les siens, nous ont ramenés à l'époque de la victoire définitive de Celui qui doit moissonner et vendanger la terre. Tout ceci nous dit nettement quel est le sujet principal de l'Apocalypse et dans quels sentiments le Seigneur veut que ses rachetés vivent, en vue de l'avenir. C'est ce que nous allons reconnaître de plus en plus.

4778. (**15, 16.**) On aura compris aussi que le son de chaque trompette, comme l'ouverture de chaque sceau, marque non pas un événement, mais l'entrée d'une période tout entière ; que, par exemple, la cinquième trompette annonçait la période des Sarrasins, de même que la vision du cinquième sceau se rapportait à la période des persécutions sous les empereurs païens. La sixième trompette pareillement avait sonné le temps entier de la domination turque, et non pas seulement leur invasion. C'est pourquoi je partage l'opinion de ceux qui pensent que la septième trompette ne se fera pas entendre, tant que la puissance musulmane occupera une partie de l'ancien empire romain. Par cela même, je ne saurais penser qu'aucune des sept plaies dont la prophétie va nous occuper ait eu jusqu'ici son accomplissement. Or, j'ai toujours eu pour principe d'apporter une grande réserve dans l'explication des prédictions non accomplies, et il n'y a pas de raison pour m'en départir sur ce point particulier.

4779. (**15** : 1.) Si les plaies dont il va être question ne se sont pas encore fait sentir, nous sommes sûrs, d'un autre côté, qu'il n'y aura plus rien après; car il est dit que c'est l'effusion suprême du courroux de Dieu. Nous retrouvons ici (2) la mer de verre (**4** : 6), comme nous allons retrouver plus bas le temple de la tente du témoignage et que nous en verrons sortir des anges revêtus d'une sorte de costume sacerdotal (5, 6). Mais la mer de verre est mêlée de feu, par allusion aux terribles fléaux qui vont être répandus sur le monde. Ce feu toutefois n'empêche pas que les vainqueurs de la bête ne se tiennent sur la mer de verre, parce qu'ils n'ont rien à redouter des jugements de Dieu : le Fils de l'homme, le Seigneur est avec eux, comme il fut avec les trois jeunes hommes dans la fournaise (Dan. **3**). Ils ont en main des harpes divines et ils chantent le cantique de la rédemption (3, 4), savoir le premier de ceux que nous avons lus dans la Bible (Exode **15** : 1-19; Deut. **32** : 1-43) et qui n'est pas autre, après tout, que celui des rachetés de l'Agneau (**1** : 5, 6; **7** : 10). Ils célèbrent la grandeur des œuvres de Dieu, la justice et la vérité de

(**Apocalypse 15** : 5-8. **16** : 1-21.)

son gouvernement; ils l'appellent le Seigneur Dieu tout-puissant, le Roi des saints, le Saint par excellence, et ils voient approcher le moment où les nations reconnaîtront sa divine majesté, parce que la force de ses lois sera manifestée.

4780. A raison de ce qui est dit ici des vainqueurs de la bête, quelques personnes ont pensé que les élus de Dieu seront recueillis dans la gloire avant que les sept plaies frappent la terre. Mais non; car il est expliqué au verset 8, que « nul ne pouvait entrer dans le temple, jusqu'à ce que fussent accomplies les sept plaies des sept anges. » Aussi les vainqueurs de la bête ne sont-ils pas dans le temple lorsque la vision commence : ils y entreront une fois, nous le verrons bien; mais, pour le présent, ils sont sur la mer de verre qui est devant le temple et qui est mêlée de feu. Nous avons donc ici plutôt l'emblème de l'Eglise qui combat encore, mais qui triomphe en espérance, et qui s'affermit, et se console, et se sanctifie en chantant la gloire de son Dieu.

4781. (5-8.) L'Eternel ne châtie pas volontiers (Lam. **3** : 33). C'est peut-être pour nous le rappeler, que nous voyons, non pas le Seigneur en personne, ni même un de ses anges, mais un des quatre êtres vivants de la première vision, remettre aux sept anges les terribles fioles remplies du courroux du Dieu vivant. Ces fioles d'or toutefois sont précieuses et magnifiques, comme tout ce qui appartient à Dieu. Quant à la fumée dont le temple fut rempli par l'effet de la gloire de Dieu et de sa puissance, c'est un emblème qui rappelle plusieurs faits analogues de l'Ancien Testament (Exode **19** : 18; 1 Rois **8** : 10-11; Esaïe **6** : 4).

4782. (**16** : 1-21.) Cependant, les jugements du Très-Haut ne peuvent s'exercer qu'à son ordre. Ce fut une voix sortant du temple qui dit aux anges : « Allez, et versez sur la terre les fioles du courroux de Dieu. » Aussitôt, ce courroux frappa successivement la terre, la mer, les fleuves et le soleil, comme aux quatre premières trompettes (**8** : 7-12). Mais alors le châtiment n'était que partiel (le tiers de la terre, le tiers de la mer, etc.), tandis qu'il est universel maintenant. Des ulcères rongeants, du sang à boire, un incendie qui dévore tout, des ténèbres et des tremblements de terre, horribles fléaux! Rappelons-nous toutefois le caractère général des visions de l'Apocalypse. Ce que versent les fioles, comme les fioles elles-mêmes, ne sont que les symboles des choses réelles. Or, ces choses que seront-elles? Je l'ignore, et personne assurément ne saurait le dire.

(**Apocalypse 16** : 1-21).

4783. La vision exprime assez clairement, néanmoins, qui sont les malheureux sur lesquels fondront ces plaies : ce seront ceux qui auront l'empreinte de la bête et qui adoreront son image (2); ceux qui auront versé le sang des saints et des prophètes (6) ; ceux qui, écoutant le dragon et la bête et le faux prophète (celui-ci est la bête à deux cornes du chap. **13**), font la guerre à Dieu et se préparent à lui livrer une dernière bataille, bataille dans laquelle ils seront vaincus (13-16). La vision nous dit, en outre, une chose qui est bien d'accord avec l'histoire générale des voies de Dieu envers les hommes ; c'est qu'il ne leur infligera pas ses derniers jugements sans avoir préalablement épuisé tous les appels de sa grâce. Par conséquent, il en sera d'eux alors, comme de quiconque aura « foulé aux pieds le Fils de Dieu et estimé profane le sang du testament par lequel il a été sanctifié, et qui aura outragé l'Esprit de la grâce (Héb. **10** : 29) : ils ne se convertiront point de leurs œuvres pour donner gloire à Dieu ; au contraire, ils le blasphémeront (9, 11, 21).

4784. Si terribles que soient les jugements de Dieu, ils ne dépasseront, ni ses droits sur ses créatures révoltées, ni ce qu'il leur dénonça de tout temps dans sa Parole et dans leur conscience. Aussi entendons-nous les anges de l'Eternel s'écrier, à la vue de ces sublimes et épouvantables manifestations du pouvoir divin : « Tu es juste, Seigneur, le Qui est, et qui était, et LE SAINT, parce que tu as exercé ces jugements... Oui, Seigneur Dieu tout-puissant, tes jugements sont véritables et justes ! (5, 7.) » Il nous est difficile, à nous, pécheurs dignes de tout châtiment ; oui, même après avoir trouvé grâce, il nous est difficile de sentir et de parler comme les anges du ciel. Et pourtant, ne devons-nous pas vouloir ce que Dieu veut ? Ne devons-nous pas nous réjouir de ce qui réjouit les intelligences célestes ? Si les anges sont pleins de joie à la conversion d'un pécheur (Luc **15**), ils célèbrent aussi par leurs cantiques la destruction des impies, parce que tout est pour la gloire de Dieu : ses jugements, non moins que sa grâce.

4785. Enfin, c'est pour nous qui croyons, et non pour le monde incrédule, qu'au milieu de ces sinistres visions, se fait tout à coup entendre une voix dont il ne nous est pas difficile de reconnaître les accents, bien que le nom de celui qui parlait ne soit pas indiqué (15). « Voici, je viens comme un voleur, » dit le Qui est, qui était et qui vient (**1** : 4-8). C'est déjà ce qu'il avait fait écrire à l'Eglise de Sardes (**3** : 3) et ce que deux de ses apôtres avaient déclaré précédemment

(1 Thess. 5 : 2; 2 Pierre 3 : 10). Or, bienheureux celui qui veille (Luc 12 : 35-40) et qui garde ses vêtements, afin qu'il ne marche pas nu, et qu'on ne voie pas sa honte! » (3 : 18.) Ceux de mes lecteurs qui ont revêtu Christ par la foi, écouteront avec reconnaissance l'avertissement qu'il leur adresse, et je n'ai pas besoin de leur dire ce qu'ils ont à faire pour garder la robe de noces dont sa grâce les a couverts.

4786. Dès le chapitre **14** (8), nous avons eu la proclamation de la chute de Babylone. Au chapitre **16** (19), pendant que la septième fiole versait sa part du courroux de Dieu, nous avons entendu ces paroles : « Et Babylone la grande fut rappelée en mémoire devant Dieu, pour qu'il lui donnât la coupe du vin de la fureur de sa colère. » Maintenant, l'un des anges qui avaient les sept fioles va nous montrer le jugement de la grande prostituée, dont le sort se confond avec celui de Babylone la grande. Ceci donc arrivera dans le temps de la septième plaie.

4787. (**17**: 1-18.) La femme que Jean vit « en esprit, » représente une ville, la grande ville qui, au temps de l'apôtre, avait le royaume sur tous les rois de la terre prophétique. Après la chute du trône impérial, cette ville a vu s'élever, dans ses palais, un pouvoir qui se prétend supérieur à tous les pouvoirs du monde, et qui, de nos jours encore, exerce sur les empereurs et sur les rois une influence quelquefois irrésistible. Ce pouvoir, c'est le pape. La Rome papale est une grande prostituée (1), car elle est le centre et le point de départ de la plus effroyable idolâtrie; elle s'est fait adorer par les rois et elle a toujours caressé ceux qui alimentaient le plus ses superstitions : il n'est pas étonnant, après cela, que les peuples aient bu dans sa coupe enchantée, jusqu'à l'ivresse et à l'abrutissement (2). La femme est assise à la fois sur les grandes eaux et sur une bête couleur d'écarlate, pleine de blasphèmes, ayant sept têtes et dix cornes (1, 3). Quand la bête parut pour la première fois (**13** : 1), il y avait sur ses têtes un nom de blasphème; ici elle est pleine de noms de blasphème. Les grandes eaux d'ailleurs sont des peuples, et des foules, et des nations et des langues (15); savoir, les masses ignorantes et corrompues dont le pape exploite la crédulité, et qui soutiennent en définitive un système de religion sensualiste où elles trouvent la satisfaction de leurs instincts religieux, sans devoir renoncer à leurs mauvaises œuvres. La bête à sept têtes et à dix cornes, nous la connaissons; nous savons ses relations avec le grand dragon roux (**12**, **13**), et il nous est dit ici expressément que les sept têtes sont sept montagnes

sur lesquelles la femme est assise (9). Or, il est de notoriété que Rome est bâtie sur sept collines, et que les dix cornes sont des rois qui, au temps de l'apôtre, n'avaient pas encore reçu le royaume (12), parce qu'en effet ils ne s'élevèrent qu'après la chute de l'empire d'Occident [2447].

4788. L'ange des fioles nous montre la femme « revêtue de pourpre et d'écarlate, et parée d'or, de pierres précieuses et de perles » (4). Or, écoutez ceux qui ont vu le pape entouré de ses cardinaux et de ses évêques, dans quelque fête solennelle; ils vous diront avec quelle scrupuleuse fidélité l'Eglise de Rome semble avoir pris à tâche d'accomplir les prophéties dirigées contre son horrible orgueil. Et la femme « avait en sa main une coupe d'or, pleine des abominations et de l'impureté de son idolâtrie, et sur son front, un nom écrit : Mystère, Babylone la grande, la mère des fornicateurs et des abominations de la terre » (5), nom que lui donne le Saint-Esprit, tandis qu'elle ose s'appeler la Sainte-Mère-Eglise! Or, si vous sallez visiter les pays assujettis au joug honteux et dégradant du papisme, vous trouverez dans toutes les églises quelque figure de saint ou de sainte devant laquelle de pauvres gens s'agenouillent dévotement; et si vous leur demandez d'où leur vient cette image, cette relique? ils vous diront : de Rome; où ces pécheurs ont été déclarés saints et institués dieux? ils vous diront encore : à Rome. — Quant au mot mystère qui se lit ici, nous savons qu'il y a un mystère de Dieu (Apoc. 10 : 7; 1 Tim. 3 : 9, 16), et un mystère d'iniquité (2 Thess. 2 : 7), et que ces deux mystères s'accompliront en même temps.

4789. « Et Jean vit la femme ivre du sang des saints et du sang des témoins de Jésus; et en la voyant, il fut saisi d'un grand étonnement... » (6, 7.) Précisément comme Daniel, lorsqu'il vit la petite corne de la bête; mais c'est que la petite corne n'est autre que la prostituée. Or, l'étonnement était légitime autant que prophétique. Le pape crée des saints et, quand il le peut, il tue ceux que la Parole de Dieu appelle les saints et les fidèles! Il se dit le vicaire ou le remplaçant de Jésus-Christ (ce qui est un des sens du mot antichrist), et il a versé par torrents le sang des témoins de Jésus-Christ! Est-ce donc que le pape a eu de tout temps des tribunaux et des gendarmes pour assouvir sa haine contre les vrais serviteurs de Dieu? Non : le pape est, par lui-même, sans force, en comparaison de tout le mal qu'il a pu faire; mais voici l'explication de ce mystère : c'est que la femme est portée par la bête qui a sept têtes et dix cornes [4766]. En

(**Apocalypse 18 : 1-24.**)

d'autres termes, c'est le pouvoir civil qui a prêté sa force au pouvoir spirituel (13). Ainsi coalisés, ces deux pouvoirs ont fait la guerre à Jésus-Christ, et ils ne lui ont pas encore livré leurs dernières batailles. Mais l'Agneau les vaincra, parce qu'il est le Seigneur des seigneurs et le Roi des rois; et avec lui seront victorieux les appelés, les élus, les fidèles (14). Le moyen dont il se servira pour châtier la prostituée sera vraiment merveilleux; car il tournera contre elle ce même pouvoir politique dont elle avait fait l'instrument de ses passions sanguinaires (16). Les accomplissements partiels que cette prophétie a déjà reçus en divers temps, sont un gage assuré de l'accomplissement plus complet qu'elle doit recevoir un jour.

4790. L'oracle jusqu'ici me paraît assez clair. Mais il n'existe aucune prophétie qui, par la volonté de Dieu, n'ait ses obscurités. Les traits de la vision qui se rapportent à la bête sont beaucoup plus énigmatiques que ceux qui se rapportent à la prostituée. Par le fait, ceci est de la religion, et cela de la politique : on comprend sans peine de quel côté le Seigneur a dû jeter le plus de lumière. Dans la nécessité où je suis de me restreindre, je ne dirai pas de quelle manière on cherche à expliquer les versets 8, 10, 11 et 17. Je me borne à faire observer que si, lors de sa première apparition (**12 : 3**), la bête avait un diadème sur chacune de ses têtes, tandis qu'elle n'en avait point sur ses cornes; et si, lors de sa seconde apparition (**13 : 1**), elle avait un diadème sur chacune de ses cornes, tandis qu'elle n'en avait pas sur ses têtes, nous la voyons ici sans diadème quelconque (3). Comme la prophétie n'est pas toute accomplie, il est plus sage de laisser au temps le soin de l'expliquer.

4791. J'en dis autant des chapitres suivants, dont il faut, pour ainsi dire, se contenter de donner l'analyse. Un ange puissant proclame la chute de Babylone et son entière ruine pour prix de ses abominations (**18 : 1-3**); une voix du ciel invite le peuple de Dieu à sortir du milieu d'elle, de peur d'être enveloppé dans la catastrophe (4-8); les rois et les marchands qui avaient été en relations avec elle, se lamentent sur son funeste sort, tandis que les apôtres et les prophètes sont invités à s'en réjouir (9-19, 20); son entière destruction est représentée par la chute d'une grande meule dans la mer, et sa désolation est décrite dans le style élevé des anciens prophètes (21-24).

4792. Que le nom de Babylone soit un nom allégorique, c'est ce qui résulte de la teneur générale de l'Apocalypse, prophétie toute en paraboles, en emblèmes et en hiéroglyphes; et que cet oracle-ci ne

soit pas encore accompli, c'est ce qui est d'une telle évidence que les interprètes sont unanimes sur ce point. Babylone, je l'ai déjà dit [4774] c'est en général le monde idolâtre, impie, matérialiste, sensuel, faisant argent de tout et ne songeant qu'à satisfaire ses convoitises (1 Jean **2** : 16). C'est avec ce monde, toujours hostile à la vraie piété, que les enfants de Dieu sont invités à n'entretenir aucune communauté d'esprit, « afin de ne pas recevoir ses plaies; » car le jour vient et il approche, où Dieu le jugera. Mais la Babylone de l'Apocalypse est quelque chose de plus spécial. Par le rapprochement des passages où il en est fait mention (**14** : 8; **16** : 19; **17** : 5), on acquiert la certitude que Babylone est identique avec la grande prostituée, appelée aussi la grande ville (**17** : 1, 18), siége du faux prophète ou de la bête à deux cornes (**16** : 13; **13** : 11), et que la bête à deux cornes est la petite corne de Daniel. Il s'agit donc ici particulièrement de Rome, centre de la quatrième monarchie de Daniel, sous sa forme définitive; car il me semble impossible d'entendre la prophétie du chapitre **18** comme si elle n'était que le développement de la prophétie précédente. Au chapitre **17**, la Rome papale est dévastée par la bête sur laquelle elle sera assise à cette époque, et qui n'est pas différente au fond de celle qui lui sert de point d'appui maintenant; tandis qu'au chapitre **18**, Babylone est détruite, entièrement détruite, par la puissance immédiate du Seigneur : c'est du moins ainsi que je l'entends. Selon quelques-uns, le pape d'alors professerait ouvertement l'incrédulité. Après avoir été l'Antichrist, dans le sens de vicaire de Jésus-Christ, il deviendrait l'Antichrist, dans le sens d'ennemi déclaré de Jésus-Christ. Il est bien vrai que le monde actuel est plus incrédule que bigot [3860, 3861]; mais on passe facilement d'un de ces extrêmes à l'autre. D'ailleurs, le romanisme fut-il jamais autre chose, en définitive, que la négation des Ecritures et le détrônement du Seigneur Jésus-Christ?

4793. Au chapitre **19**, acclamations dans le ciel, en réjouissance du jugement de la grande prostituée (1-5); jugement de la bête et du faux prophète (6-21) : telle est la division du chapitre. Mais la seconde partie peut se subdiviser en deux sections : louange à Dieu de ce que la gloire de l'Agneau va s'accomplir (10-6); destruction de la bête et du faux prophète (11-21).

4794. (1-5.) Ecoutez maintenant, mes chers lecteurs, ces alleluia redoublés qui font du bien à l'âme, après les terribles prophéties que nous venons de lire. Il est sûr que, pour se réjouir de pareilles ca-

tastrophes, il faut envisager les choses de haut. Une voix sortant du trône, s'adresse à tous ceux qui servent Dieu et qui le craignent, grands et petits, les invitant à louer l'Eternel de concert avec la foule nombreuse des intelligences célestes et avec les vingt-quatre anciens et les quatre êtres vivants qui, dans la vision même, se prosternèrent et adorèrent Dieu assis sur le trône, disant : Amen! Alleluia! — Et pourquoi ces alleluia? Parce que les jugements de Dieu sont véritables et justes (**16 : 7**) ; parce que la grande prostituée corrompait toute la terre par ses idolâtries; enfin parce qu'elle avait répandu le sang des serviteurs de Dieu. Voudrions-nous que de telles abominations restassent impunies? Ne comprendrons-nous pas que si le salut du peuple de Dieu est intéressé à la destruction du mystère de l'iniquité, la gloire et l'honneur et la puissance du Seigneur ne le sont pas moins?

4795. (6-10.) D'ailleurs, nous demandons tous les jours à Dieu que son règne vienne (Matth. **6 : 10**) ; et voici une autre voix, « comme la voix de grandes eaux et comme la voix de forts tonnerres, qui dit à son tour : Alleluia! parce que le Seigneur Dieu tout-puissant est entré dans son règne. Réjouissons-nous et soyons dans l'allégresse et donnons-lui gloire, parce que les noces de l'Agneau sont venues, et que sa femme s'est préparée. » Cette femme, qui est l'Eglise fidèle, n'est pas vêtue d'écarlate comme la prostituée, mais le vêtement qu'elle porte et qui lui a été donné, c'est un fin lin, pur et éclatant; car elle a exercé une sainte sacrificature et elle a reçu la robe de noces, savoir la justification par la foi en Jésus. Ainsi donc, le jugement de la prostituée, ou de Babylone, se lie au retour même de notre Seigneur, à son entrée dans son règne; et comment ne nous réjouirions-nous pas de voir enfin couronné de gloire et d'honneur, celui qui s'est abaissé jusqu'à la croix pour nous sauver et qui est maintenant encore l'objet de tant de mépris et d'incrédulité? D'ailleurs, ce sera le moment où s'accompliront toutes les promesses qui sont faites aux rachetés de Jésus. Elles sont certaines et infaillibles, ces promesses; mais pour les attester encore plus, celui qui parlait à Jean voulut qu'il écrivît ces mots : « Bienheureux sont ceux qui sont appelés au souper des noces de l'Agneau, » comme il lui avait été dit précédemment : « Ecris : Bienheureux les morts qui désormais meurent dans le Seigneur. Oui, dit l'Esprit, afin qu'ils se reposent de leurs travaux et que leurs œuvres les suivent. » Jean crut que c'était le Seigneur lui-même qui venait de lui parler, car il tomba devant ses pieds

pour l'adorer; mais il lui fut dit : « Garde-t'en bien! je suis ton compagnon d'esclavage et celui de tes frères qui ont le témoignage de Jésus. Adore Dieu! » avertissement d'autant mieux en place, que l'adoration des saints et des anges est un des grands crimes de la prostituée.

4796. (11-21.) Alors Jean eut devant les yeux un spectacle d'une grandeur incomparable. Le ciel s'ouvrit, comme au commencement de toutes ces visions (**4** : 1), et il laissa voir l'armée des anges montés sur des chevaux blancs et ayant à leur tête le Seigneur Jésus, monté lui-même sur le cheval des triomphateurs. C'est bien lui. Vous le reconnaissez aisément. Qui d'autre que lui est appelé dans la Bible le fidèle et véritable (**3** : 14), la Parole de Dieu (Jean **1** : 1), le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs (**17** : 14)? Or, le voici qui vient, avec des yeux pénétrants comme une flamme de feu (**2** : 18) et la tête ornée de nombreux diadèmes, tandis que la bête n'en eut jamais qu'un sur chacune de ses têtes ou sur chacune de ses cornes. Il vient, revêtu d'un vêtement qui crie à ceux qu'il a rachetés par son sang : Ne craignez pas! Il vient, pour juger et faire la guerre en justice, pour frapper les nations du glaive aigu qu'il a dans sa bouche, pour les paître avec une verge de fer et pour fouler la cuve du vin du courroux et de la colère du Dieu tout-puissant (**1** : 16; **14** : 20). Ceci semble nous ramener à la vision de la sixième fiole (**16** : 12-16), et rien n'est saisissant comme les images par lesquelles il a plu à Dieu de représenter les résultats de la dernière lutte de l'impiété contre le Roi des rois. « La bête et le faux prophète sont saisis et jetés vivants dans le lac de feu brûlant, dans le soufre. Et le reste fut tué par le glaive sortant de la bouche de celui qui était monté sur le cheval, et tous les oiseaux se rassasièrent de leur chair. » Ce ne sont là que des emblèmes; mais ce qu'ils signifient est aussi effrayant qu'indubitable.

CCCLII. — Satan lié; règne de mille ans; Satan délié et vaincu. Le nouveau ciel et la nouvelle terre ou la Jérusalem céleste. Dernières paroles de Jésus.

4797. Un ange lie Satan et l'enferme dans l'abîme pour mille ans; état de l'Eglise pendant cette glorieuse période. Satan, délié, séduit de nouveau le monde et excite une guerre terrible contre l'Eglise; les agresseurs sont détruits par le feu du ciel, et Satan est jeté dans le lac de feu. Jugement universel et son issue définitive. Telle est l'a-

nalyse sommaire du chapitre 20, prophéties encore plus difficiles à interpréter que les précédentes, parce qu'il n'y a, dans le temps présent, aucune donnée propre à nous fournir l'idée d'un ordre de choses qui sera complétement nouveau.

4798. La dernière vision nous a montré la bête et le faux prophète jetés, avec leurs adhérents, dans le lac de feu brûlant, dans le soufre; mais ceci ne suffit pas pour la délivrance du monde. Tant que le diable sera libre, il lui sera facile de se former parmi les hommes des instruments contre Dieu. Mais si, par un mystère vraiment insondable, l'Eternel a pu permettre que Satan séduisît les nations durant tant de siècles, le moment approche où l'on verra que l'ange du mal n'est pas le plus fort (Luc 11 : 22). Lié d'une chaîne, il sera jeté dans l'abîme et un sceau sera mis sur sa prison. Ce langage symbolique signifie qu'il n'aura plus la puissance d'égarer les nations; la chose même est dite en propres termes. Est-ce donc que le péché sera complétement banni du monde? On ne le pense pas; mais Satan ne sera plus là pour le fomenter et pour susciter des ligues contre le Seigneur et contre son peuple. Le bien l'emportera sur le mal, la foi sur l'incrédulité, la charité sur l'égoïsme, la piété sur le formalisme; la connaissance sera augmentée (Dan. 12 : 4), la paix et la justice régneront sur la terre (Esaïe 11 : 6-10), et c'est ainsi, je pense, que s'accomplira cette parole : « Et je vis des trônes, et ils s'assirent dessus; et le jugement leur fut donné » (4).

4799. (3; 7-10.) Cet ordre de choses, dont je ne fais qu'indiquer les grands traits, durera mille ans; cela nous est dit six fois dans ce chapitre. Mais, ces mille ans passés, il faudra qu'il y ait une nouvelle et courte explosion du mal dans le monde, par l'influence de Satan. Les hommes qui, à cette époque, n'auront pas la vraie foi, deviendront ses malheureuses victimes; sous son inspiration, Gog et Magog, chef des impies coalisés (Ezéch. 38), s'attaqueront pour la dernière fois au peuple de Dieu, mais Dieu les consumera; Satan sera définitivement jeté dans le lac de feu et de soufre, comme l'avaient été, mille ans auparavant, la bête et le faux prophète, et « ils seront tourmentés, jour et nuit, aux siècles des siècles, » dit Celui qui est le fidèle et le véritable.

4800. Si donc l'histoire du monde a commencé par le honteux triomphe de Satan, lorsqu'il séduisit Eve par sa ruse, elle finira par le glorieux triomphe de Jésus, quand il écrasera la tête du serpent sous ses pieds et sous ceux des fidèles (Rom. 16 : 20). Le repos dont

(**Apocalypse 20** : 1-10.)

la terre jouira pendant les mille ans de la captivité du méchant, et l'effroyable révolte qui suivra sa délivrance momentanée, achèveront de prouver que c'est en effet par lui, et non par l'Eternel, que le mal a envahi le monde et qu'il y a régné, en sorte que sa condamnation finale sera de toute justice. Elle ne le sera pas moins, celle des hommes qui, ayant vécu en des circonstances si particulièrement favorables à la piété, se seront trouvés prêts néanmoins à faire l'œuvre du diable, dans sa dernière lutte contre Dieu. Et nous, mes chers lecteurs, nous qui vivons en des temps moins heureux sans doute que ceux du millénium (on désigne ainsi le règne de mille ans), mais bien moins fâcheux que ceux qui le suivront et même que la période qui le précédera immédiatement, il ne doit pas nous être difficile néanmoins de discerner l'influence actuelle de Satan dans les affaires du monde et de l'Eglise. L'odieux dragon n'a-t-il pas toujours la gueule ouverte contre la femme et sa postérité? (**12** : **17**.) N'est-ce pas toujours sous son inspiration qu'agissent la bête à sept têtes et la bête à deux cornes? (**13** : **1**, **4**; **11**, **12**.) N'est-ce pas lui qui enflamme les convoitises de la grande prostituée et qui anime Babylone la grande? (**17**, **18**.) Et s'il y a encore si souvent, en divers lieux, des persécutions contre les enfants de Dieu, n'est-ce pas Satan et son monde qui s'efforcent ainsi de tuer les témoins de Jésus (**11**) et de ravager « le camp des saints et la ville bien-aimée? »

4801. Pour compléter mon travail sur cette portion de l'Apocalypse, je devrais résoudre deux questions qui se présentent ici naturellement. Mais j'éprouve une grande répugnance à le faire, par la raison d'abord que je ne saurais me donner comme ayant une conviction très arrêtée sur ces points-là; ensuite parce que ce sont vraiment des sujets sur lesquels il a plu à Dieu de ne jeter qu'une lumière, à mon avis, incertaine. Il faut donc consentir à n'y être pas tous d'une même opinion. Quelques mots cependant.

4802. Un nombre croissant de fidèles pensent qu'à l'ouverture du millénium il se fera une première résurrection des justes, et, à la fin du millénium, une première résurrection des méchants; que ceux-là régneront avec Christ, personnellement et visiblement présent sur la terre pendant les mille ans, et que ceux-ci formeront l'armée de Satan dans sa dernière guerre contre le camp des saints et la ville bien-aimée (4-6). Puis, par cette ville bien-aimée, plusieurs entendent Jérusalem restaurée et habitée par Israël et par son roi, Jésus-Christ. Sans m'arrêter sur ce dernier point qui me paraît secondaire, et pour

(**Apocalypse 20** : 11-13.)

m'en tenir aux deux autres, savoir à la première résurrection, tant des justes que des injustes, et au règne personnel du Sauveur avec ses rachetés, je dirai que l'interprétation littérale des versets qui nous occupent semble en effet conduire à ce résultat. Mais si les prophéties de l'Apocalypse ont partout, comme nous l'avons vu, le caractère de paraboles, si partout elles sont allégoriques et emblématiques, est-il permis de prendre ici au sens littéral des expressions qui peuvent s'entendre dans le sens figuré tout aussi bien que ce qui est dit des deux témoins (**11** : 11) et de l'effet que produira la conversion des Juifs? (Rom. **11** : 15.) Quant à notre Seigneur, il est sûr en effet qu'il doit revenir et que nous le verrons dans son humanité glorifiée (Actes **1** : 11); mais sera-ce à l'ouverture ou à la fin du millénium? Sur ce point encore, la lettre de l'Apocalypse semble favorable à ceux qui l'attendent pour l'inauguration même du règne de mille ans; cependant, il est permis de penser qu'ils pourraient être dans l'erreur. Ce qui demeure vrai, dans tous les cas (en faisant la part du langage symbolique, quant à 1 Thess. **4** : 17), c'est qu'il y aura une résurrection, tant des justes que des injustes (Actes **24** : 15); c'est que ceux qui moururent en Christ ressusciteront premièrement, et qu'après cela, ceux qui seront alors sur la terre seront transmués (1 Thess. **4** : 16; 1 Cor. **15** : 51, 52); c'est que tous seront ravis ensemble dans les nuées à la rencontre du Seigneur en l'air, pour être toujours avec le Seigneur (1 Thess. **4** : 17); et qu'après cela, le reste des hommes reviendront à la vie pour recevoir le jugement (Jean **5** : 28, 29) : c'est ce qui fait le sujet de la fin du chapitre.

4803. (11-13.) Là nous voyons, avec l'apôtre, un grand trône blanc, semblable au trône d'ivoire de Salomon, mais mille fois plus splendide; et, sur ce trône, quelqu'un en qui il est facile de reconnaître Celui qui est mille fois plus grand que Salomon (Matth. **12** : 42). Victorieux maintenant de tous ses ennemis et assis dans le trône de son Père (**3** : 21), il s'apprête à exercer le jugement, parce qu'il est à la fois le Fils de Dieu et le Fils de l'homme (Jean **5** : 22, 27). Enfin donc, le voilà sur ce tribunal devant lequel nous devons être placés et manifestés (Rom. **14** : 10; 2 Cor. **5** : 10). De tout ce que Jean avait vu jusque-là, rien n'avait pu égaler la grandeur de ce spectacle. Il vit ce qui avait été prophétisé par son ancien compagnon d'œuvre : les cieux et la terre passant avec un bruit horrible et se dissolvant (2 Pierre **3** : 10). Il vit la multitude innombrable des trépassés, petits et grands, qui, revenus à la vie, se tenaient devant Dieu prêts à rece-

voir une sentence désormais inévitable. Il vit des livres ouverts, non pas des livres scellés, comme celui où il avait lu l'histoire prophétique du monde actuel (5 : 1), mais ceux qui avaient déjà passé sous les yeux du prophète de Juda (Dan. 7 : 10), rôles immenses dont l'imagination la plus forte ne saurait se représenter ni les dimensions ni le contenu; car c'est là que se trouvent inscrits les noms de tous ceux qui vécurent sur la terre, avec leurs mémoires écrits de la main de Dieu, sans qu'il y manque rien. A côté de ces livres, l'apôtre vit un autre livre, qui est celui de la vie. C'est de ce livre que Jésus parlait quand il dit à ses disciples : « Réjouissez-vous de ce que votre nom est écrit dans les cieux » (Luc 10 : 20). Daniel aussi l'avait vu (Dan. 12 : 1). Paul le connaissait. Bien plus, il savait de qui ce précieux livre porte les bienheureux noms (Philipp. 4 : 3). Et nous, nous le savons également, mes chers lecteurs. En ce livre sont inscrits tous ceux que le Seigneur appelle par sa grâce à la vie éternelle, à moins qu'ils n'en aient été effacés (Apoc. 3 : 5). Là donc sont les vierges sages et les vierges folles; mais une barre a été passée sur le nom des vierges folles, car l'Epoux va leur dire : « Je ne vous connais pas » (Matth. 25 : 12). Par conséquent, croire du cœur en Jésus-Christ, c'est le sûr moyen de trouver son nom écrit dans le livre de la vie; car si quelqu'un croit en lui, il ne verra point la mort (Jean 5 : 24).

4804. (14, 15.) Elles sont grandes et importantes les vérités qui viennent de nous être rappelées sous ces formes allégoriques. Et le trône, et l'immense assemblée qui l'entoure, et ces livres de procédure et de grâce, ne sont autre chose en effet que des symboles. J'en dis autant du lac de feu, image horrible de la seconde mort (2 : 11). Tout ceci est tellement un langage emblématique, qu'on ne saurait trop comment se représenter la mort jetée dans la seconde mort. Ce dernier trait néanmoins nous rappelle la parole prophétique citée par l'apôtre Paul, dans un chapitre dont la portion de l'Apocalypse qui nous occupe est le magnifique développement (1 Cor. 15 : 54). Là toutefois, le Saint-Esprit ne parlait que de la résurrection des fidèles; tandis qu'ici nous lisons : « Et quiconque ne fut pas trouvé écrit dans le livre de la vie, fut jeté dans le lac de feu : » arrêt foudroyant, tout semblable à celui qui termine la grande prophétie du mont des Oliviers (Matth. 25 : 46), et devant lequel nous n'avons autre chose à faire qu'à nous incliner, « veillant et priant en tout temps, afin que nous soyons jugés dignes d'éviter toutes ces choses qui doivent arriver et de subsister devant le Fils de l'homme » (Luc 21 : 36).

(**Apocalypse 21** : 1-4; 5-8.)

4805. (**21** : 1-4.) Maintenant que la bête, et le faux prophète, et l'ancien dragon, et tous ceux qui pratiquent l'iniquité ont subi leur jugement; maintenant que les cieux et la terre d'à présent ont passé et que la mort n'est plus, ni le lieu invisible ou le séjour des morts, le moment est venu de faire apparaître le ciel nouveau et la terre nouvelle annoncés par les prophètes de l'Ancien et du Nouveau Testament (Esaïe **65** : 17; **66** : 22; 2 Pierre **3** : 13). C'est encore une vision emblématique; car qu'est-ce qu'un ciel et une terre sans soleil et sans lune? (23.) Et la ville sainte que vit l'apôtre, cette « Jérusalem qui descendit, d'auprès de Dieu, préparée comme une épouse ornée pour son mari » (2), qu'est-ce, sinon l'image de l'Eglise des premiers-nés dont les noms sont écrits dans le ciel (Héb. **12** : 13), la ville dont Dieu est l'architecte et l'ouvrier, la cité qu'Abraham attendait par la foi, et qui, ailleurs déjà, est appelée la Jérusalem céleste? (Héb. **11** : 10; **12** : 22.) C'est le séjour même de la gloire de Dieu, le séjour aussi de la paix, des consolations et des saintes joies, non parce qu'on y goûtera toutes sortes de jouissances matérielles, comme dans le paradis rêvé par l'imagination corrompue de Mahomet, ni parce qu'on y retrouvera un père, une épouse, des enfants longtemps pleurés ici-bas, ce qui est le paradis des âmes sensibles; ni même parce qu'on y sera recueilli dans la douce société des enfants de Dieu de tous les siècles, depuis Abel le juste; mais parce qu'on y sera pour toujours avec Dieu, devenu de la façon la plus intime NOTRE DIEU (1 Jean **3** : 2).

4806. (5-8.) Que celui qui était assis sur le grand trône blanc fût bien notre Seigneur Jésus-Christ lui-même, c'est ce qui paraît ici avec évidence; car il proclame son nom, en disant : « Je suis l'Alpha et l'Oméga, le commencement et la fin » (**1** : 8). C'est par lui que les choses qui existent maintenant ont été faites (Jean **1** : 3), et c'est aussi lui qui fera toutes choses nouvelles. Il a dit sur la croix : « Tout est accompli, » et il reproduit la même pensée en disant : « C'est fait! » Tout ce qui devait prendre fin a fini; tout ce qu'il fallait pour la gloire de Dieu et de ses élus, se trouve achevé. Pendant les jours de sa chair, bien qu'en d'autres termes, il disait déjà à la Samaritaine et aux Juifs assemblés : « A celui qui a soif, je donnerai gratuitement de la fontaine de l'eau de la vie » (Jean **4** : 10, 14; **7** : 37, 38). C'est lui enfin qui faisait tout à l'heure de si grandes promesses à ceux qui vaincront Satan, et qui dit à ce moment : « Celui qui vaincra héritera de toutes choses, et je lui serai Dieu et il me sera fils » [4712-4716]. Héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ! C'est aussi ce que le Saint-Esprit

(**Apocalypse 21** : 9-27. **22** : 1-5.)

avait proclamé par la bouche de Paul (Rom. **8** : **17**). « Mais pour les timides, et les incrédules, et les abominables, et les meurtriers, et les fornicateurs, et les enchanteurs, et les empoisonneurs, et les idolâtres et tous les menteurs, leur part, dit le Seigneur juste juge, leur part est dans le lac brûlant de feu et de soufre : c'est la seconde mort. » Tu n'es ni meurtrier, ni abominable, ô toi qui lis ces lignes; mais ne serais-tu point du nombre des timides et des menteurs? Aimes-tu la vérité et la confesses-tu franchement?

4807. (9-27.) L'apôtre nous avertit, pour la quatrième fois, que tout ce qui lui arrivait, comme tout ce qu'il voyait, se passait « en esprit. » Comment en douter, du reste, quand on examine les détails de cette dernière vision? Un des anges qui avaient présidé à l'achèvement du siècle (Matth. **24** : 3) en versant les fioles des dernières plaies, invite le saint vieillard à le suivre sur une montagne, d'où il lui fait contempler la gloire de Dieu dans l'Eglise céleste ou dans la nouvelle Jérusalem. Grande et sainte, l'Eglise descend d'auprès de Dieu, car c'est par la grâce de Dieu qu'elle est sainte et grande. Aucun ennemi ne saurait plus l'atteindre, car ses murailles sont hautes et fortes, et des anges en gardent les portes. Elle forme un ensemble immense, bien uni et inébranlable; car elle est semblable à un cube de douze mille stades. Et puis, voyez quelle magnificence! Tout n'y est que pierres précieuses et or. Il est vrai que c'est une Eglise ou une ville sans temple; mais le Seigneur Dieu tout-puissant en est le temple, ainsi que l'Agneau. Il est vrai encore qu'il n'y a ni soleil, ni lune pour l'éclairer; et toutefois, il n'y fait jamais nuit, parce que la gloire de Dieu l'illumine et que l'Agneau lui sert de lampe; aussi a-t-il pu être dit qu'elle jouit d'une lumière sept fois plus grande que celle du soleil (Es. **30** : 26). Les gloires de la terre pâlissent devant une telle splendeur; mais il faut bien le répéter, ce qui fait essentiellement la différence, c'est qu'il n'y aura là « rien qui souille, ni qui commette l'abomination et le mensonge; mais seulement ceux qui sont écrits dans le livre de vie de l'Agneau. »

4808. (**22** : 1-5.) « La place de la ville était d'or pur, avec la transparence du verre » (**21** : 21). Or, au milieu de cette place coulait un fleuve d'eau vivifiante, resplendissante comme du cristal et sortant du trône de Dieu et de l'Agneau (Ezéch. **47** : 1-12). Des deux côtés du fleuve, une plantation d'arbres dont le fruit donne la vie et dont les feuilles guérissent toute plaie, dit aux yeux que l'Eden est retrouvé, que la mort est devenue impossible, aussi bien que le péché, cette

(**Apocalypse 22** : 6-9; 10; 11.)

horrible et funeste blessure faite aux hommes par Satan. Pour l'exprimer d'une autre manière : « Il n'y a plus de malédiction, » parce que l'Agneau l'a enlevée. « Le trône de Dieu et de l'Agneau est là; ses esclaves lui rendent leur culte; ils voient sa face; son nom est sur leur front; pour eux toutes ténèbres ont disparu, parce que le Seigneur Dieu les éclaire, et ils régneront aux siècles des siècles. »

4809. (6-9.) Alors quelqu'un que l'apôtre appelle IL, et qui est manifestement le Seigneur lui-même, voulut graver dans le cœur de son bien-aimé disciple les choses qu'il avait vues et entendues, et il lui dit : « Ces paroles sont certaines et véritables; et le Seigneur, le Dieu des saints prophètes, a envoyé SON ANGE, pour montrer à ses esclaves les choses qui doivent arriver bientôt. Voici, je viens promptement! bienheureux celui qui garde les paroles de la prophétie de ce livre! » C'est presque en ces mêmes termes que l'apôtre commença le récit de ses visions, lorsqu'il se mit à le rédiger (**1** : 1-3). Or, il nous raconte avec naïveté, que, pour la seconde fois, il confondit l'ange qui lui expliquait la vision avec celui qui s'y révélait personnellement (**19** : 10). Et nous, mes chers lecteurs, nous tomberions dans une erreur pareille, si nous allions contempler avec une sorte d'adoration les magnificences du ciel, au lieu d'adorer le Seigneur lui-même.

4810. (10.) Lorsque, près de six cent cinquante ans auparavant, le Seigneur avait annoncé au vieux prophète Daniel les choses mêmes qu'il venait de révéler à l'apôtre Jean, il avait dit : « Scelle la vision, car elle n'arrivera pas de longtemps. » Cette fois, il dit au contraire : « Ne scelle pas les paroles de la prophétie de ce livre; le temps est proche. » En effet, si ce qui marque la longueur du temps, c'est à la fois le nombre des années et la variété des événements, la prophétie, en ce qu'elle avait d'essentiel, était bien plus loin de s'accomplir à l'époque du prophète qu'à celle de l'apôtre. Alors, il fallait que la monarchie des Mèdes et des Perses succédât à celle des Assyriens, la monarchie d'Alexandre à celle de Cyrus, et que vînt enfin celle des Romains. Aux jours de Jean, tous ces préliminaires sont accomplis; la bête s'est levée de la mer et elle n'a plus qu'à se montrer sous ses diverses formes. Voilà pourquoi le Seigneur dit à son apôtre : « Ne scelle pas les paroles de la prophétie de ce livre; » et il a voulu que, de siècle en siècle, les croyants pussent dire : « Le temps est proche. »

4811. (11.) Dans l'Apocalypse, tout est en énigmes, même les exhortations. « Que celui qui est juste soit encore justifié, et que celui

qui est saint soit encore sanctifié. » Cela veut dire, sans doute, qu'en vue de l'éternité qui s'approche, celui qui croit aux promesses et qui possède ainsi la justice de la foi, doit persévérer dans cette foi, y faire des progrès, affermir par là son élection et sa vocation ; et de même, que celui qui est saint par son union avec Christ et par la grâce du Saint-Esprit, doit marcher d'un pas toujours plus ferme dans la sainte voie que le Seigneur lui a ouverte. Ce serait donc l'équivalent de l'exhortation par laquelle l'apôtre Pierre termine sa prophétie sur les derniers temps : « Croissez dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur Jésus-Christ » (2 Pierre 3 : 18). Mais que signifient ces mots : « Que celui qui agit injustement, agisse injustement encore, et que celui qui est sale se salisse encore ? » Envisagés d'une manière générale, ils veulent dire, je pense, que, si les élus de Dieu vont s'affermissant de plus en plus dans la foi et dans la sainteté, les pécheurs non convertis, au contraire, vont toujours en empirant; puis, dans leur relation avec l'ensemble de l'Apocalypse, ces mots signifieraient que, plus on avancera vers la fin des temps, plus il sera manifeste que le monde entier gît dans le mal (1 Jean 5 : 19) : au lieu de s'améliorer, il se pervertira, et l'Antichrist, en particulier, loin de se convertir, se rendra toujours plus digne de la destruction.

4812. (12, 13.) Pour la seconde fois (7), et il le répétera encore (20), celui qui est l'Alpha et l'Oméga, commencement et fin, le premier et le dernier, nous déclare « qu'il vient promptement et que son salaire est avec lui, pour rendre à chacun comme sera son œuvre. » Promptement! et voilà près de mille huit cents ans que cette parole a été prononcée ! Mais, au calendrier de l'éternité, mille huit cents ans ne font pas deux jours (2 Pierre 3 : 8). Cela veut dire d'ailleurs que la venue du Seigneur sera subite comme l'éclair (Matth. 24 : 27), et, pour les hommes du monde, inattendue comme le larron (Apoc. 3 : 3). Si du reste il vient, c'est pour rendre à chacun selon son œuvre. Il est dit ailleurs : Selon ses œuvres (20 : 12) ; mais ici la question du jugement se simplifie. Il s'agira de savoir si l'on a fait l'œuvre de Dieu ou non ; si l'on a vécu pour lui ou pour le monde; si l'on a marché, non selon la chair, mais selon l'Esprit (Rom. 8 : 1).

4813. (14, 15.) La forme du discours montre que c'est Jean qui prend ici la parole; car il dit : *ses* commandements. Il est ému de ce qu'il vient d'entendre et il proclame bienheureux ceux qui entreront par la porte dans la ville, pour y manger du fruit de l'arbre de la vie; et le Saint-Esprit lui fait déclarer, ici comme dans ses épîtres, qu'on

(Apocalypse 22 : 16, 17; 18, 19, 20.)

reconnaît à leur obéissance ceux qui aiment Dieu. Puis il ajoute que, hors de la ville, seront non-seulement les grands criminels, mais encore quiconque aime et pratique le mensonge; or vous vous souvenez de ce qu'il entend par là (1 Jean 2 : 22).

4814. (16, 17.) Voici maintenant le Seigneur qui, pour terminer, se nomme par le doux nom de Jésus. Il est la racine de David, car il est son créateur et son Dieu; il en est la race, car il est son fils selon la chair; il est l'étoile resplendissante du matin (2 : 28), car il n'y a de jour que pour ceux sur lesquels il luit. Il a envoyé Jean comme son ange ou son messager auprès des Eglises, afin de leur rendre témoignage de ce qu'il avait vu et entendu, dans ce dimanche, le plus merveilleux de ceux qui ont suivi le dimanche de la résurrection de notre Seigneur. Et que faut-il désormais? Il faut que, par le Saint-Esprit dont elle est le temple, l'Eglise de tous les siècles, l'épouse bien-aimée de Jésus-Christ lui dise : Viens. Il faut que cette voix de l'Esprit et de l'Epouse soit tellement nette et distincte, que le monde l'entende, et qu'il y ait, chaque jour, quelque âme nouvelle qui dise : Viens. Et il faut que celui qui a soif, vienne; et que celui qui veut, prenne de l'eau de la vie gratuitement. Oh! que c'est une bonne chose d'avoir soif de Dieu, du Dieu fort et vivant! de pouvoir dire avec David : « Quand entrerai-je et me présenterai-je devant la face de Dieu! » (Ps. 42 : 2.) Oh! quelle merveille que cette grâce du Seigneur, grâce tellement gratuite, qu'il n'y a qu'à vouloir! (Jean 5 : 6.) Non-seulement la source du salut est ouverte à quiconque s'en approche, mais elle s'approche elle-même de quiconque y veut boire!

4815. (18, 19, 20.) « Vous n'ajouterez rien à la parole que je vous annonce, et vous n'en retrancherez rien, » avait dit l'Eternel par la bouche de Moïse (Deut. 4 : 2; 12 : 32). Par la bouche de Jean, son fidèle témoin, il répète, au sujet de la prophétie, cette même injonction. Ainsi, le dernier des apôtres, comme le plus ancien des prophètes, a reçu du Saint-Esprit la charge de nous dire que l'Ecriture est parfaite. Quel est en effet celui de mes lecteurs qui voudrait retrancher quelque chose du saint Livre de Dieu? Quel est celui dont la main téméraire oserait y ajouter, je ne dirai pas une page, mais un mot, un seul mot? Nous avons donc ici une des marques auxquelles on reconnaît ceux dont les noms sont écrits dans le livre de la vie : c'est le respect qu'ils ont pour la lettre, non moins que pour l'esprit du Livre même qui renferme leurs titres à l'héritage céleste. Mais tout en respectant l'intégrité matérielle des Ecritures, on y ajoute ou l'on

y retranche, lorsqu'on se permet de les faire parler à son gré ou qu'on demeure sourd à leurs invitations. Hélas ! il en est beaucoup qui commettent ce crime sans le vouloir ! Mais malheur à ceux qui s'y abandonnent sans scrupule. Pour moi, je puis dire, en achevant ce long travail, que s'il m'est arrivé d'ajouter ou de retrancher, je l'ai fait involontairement, et je prie Dieu que cela ne porte de dommage à aucun de mes lecteurs. En tout cas, et au moment de me séparer d'eux, je ne saurais les inviter avec trop d'instances à ne donner leur entière confiance qu'à Celui qui est seul l'infaillible Vérité et qui rend témoignage aux choses de Dieu, comme personne ne saurait le faire. Qu'ils écoutent en particulier, dans un profond sérieux, la dernière parole qui soit sortie de sa bouche, après quoi la Révélation de Dieu a été close : *Oui, je viens promptement. Amen.* En quittant ses disciples, plus de cinquante ans avant l'Apocalypse, il leur avait dit : « Voici, je suis avec vous tous les jours, jusqu'à l'achèvement du siècle. Amen » (Matth. 28 : 20); et, selon sa promesse, il n'a pas cessé d'être dès lors avec les fidèles, par le Saint-Esprit. Maintenant, il laisse son Eglise en lui disant : *Oui, je viens promptement. Amen.* Les fidèles doivent être assurés que, selon cette nouvelle promesse, ils le verront revenir personnellement, à la fin de ce qu'il a appelé le siècle ou l'économie actuelle.

4816. Or, dans quelle disposition devons-nous attendre le retour du Seigneur, si ce n'est en disant avec son bien-aimé disciple : « Oui, viens, Seigneur Jésus ? » Nous avons admiré la foi des Israélites pieux qui, s'appuyant sur la Parole de l'Eternel, attendaient la consolation promise; nous avons estimé bienheureux un Zacharie, une Elizabeth, un Siméon, lorsqu'ils virent enfin Celui en qui ils croyaient : à nous maintenant d'imiter leur foi, pour avoir part à leur bonheur. Vivons dans l'attente de Celui qui vient, et puissions-nous être trouvés tous au nombre de ceux qui, « ayant combattu le bon combat et ayant gardé la foi jusqu'au terme de leur course, auront aimé son apparition » (2 Tim. 4 : 7, 8).

4817. (21.) Pour cela, que vous faut-il, mes chers lecteurs, et que me faut-il à moi-même? Ne cherchons pas la réponse ailleurs que dans ce dernier verset de la Bible. Il nous rappelle que, sauvés par la grâce ou par l'amour infini du Seigneur, notre développement spirituel ne peut se faire que par cette même grâce. En conséquence, c'est avec un sérieux toujours plus profond et avec une affection croissante, que je vous dis encore une fois, et comme devant Celui

qui vient bientôt : « Que la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ soit avec vous tous. Amen ! »

CCCLIII. — Chronologie.

4818. Au commencement du troisième volume de ces Etudes, j'ai donné à mes lecteurs la Chronologie des Evangiles, en même temps que leur Harmonie, l'une et l'autre combinées de la manière qui me paraît la plus probable. Je crois devoir la reproduire ici d'une manière tout à fait sommaire, en la faisant suivre de la Chronologie des Actes des apôtres. J'y ajoute les principales dates de l'histoire de l'Empire et de l'Eglise depuis le siècle apostolique, afin de faciliter les recherches ultérieures qu'on voudrait faire sur les prophéties de l'Apocalypse. Je reprends donc la chronologie où je l'ai laissée [2590].

	Avant l'ère chrétienne.
4819. Naissance de Jean-Baptiste annoncée à Zacharie. . .	5
Naissance de Jésus-Christ	4
	De l'ère chrétienne.
Jésus dans le temple	8
Tibère, empereur romain	14
Jean-Baptiste prêche	28
Jésus entre dans son ministère	29
Mort de Jésus-Christ	33
Ponce-Pilate est révoqué par l'empereur	36
Caïus Caligula, empereur romain	37
Conversion de Paul ; baptême de Corneille	39 ou 40
Claude, empereur romain	41
Retour de Paul à Jérusalem	42 ou 43
Second voyage de Paul à Jérusalem ; mort de Jacques . . .	44
Troisième voyage de Paul à Jérusalem ; le Concile	50
L'Evangile en Europe	52
Quatrième voyage de Paul à Jérusalem	53 ou 54
Néron, empereur	55
Cinquième voyage de Paul à Jérusalem	58
Paul à Rome	61
Persécution de Néron	64
Destruction de Jérusalem	70
Domitien, empereur	81
Persécution de Dioclétien	303
Edit de Constantin en faveur des chrétiens	313

L'invasion des Barbares commence 338
Odoacre, chef des Hérules, supprime le titre d'empereur d'Occident 476
Justinien, empereur d'Orient, prête aux évêques de Rome l'assistance du bras séculier 529
Le pape Boniface III obtient de l'empereur Phocas le titre d'Evêque universel 607
Mahomet. 612
Les califes à Bagdad 762
Charlemagne couronné par le pape, empereur d'Occident, titre rétabli en sa faveur 800
Les Turcs s'ébranlent. 1057
Les croisades . . . . . de 1096 à 1291
Prise de Constantinople par les Turcs 1453
La Réformation 1517
La Révolution française, le pouvoir papal abaissé 1789
Fondation de la Société Biblique 1804
L'empereur d'Allemagne, François II, est contraint par Napoléon à quitter le titre d'empereur des Romains 1806

CCCLIV. — Table analytique.

4820. Abaissement (l'), 3157, 3477, 4509. *Voyez* Humiliation de Jésus-Christ.
Abus (l') des Ecritures, 2708, 4627, 4628; — de la Grâce, 3024, 3973, 3989, 4120, 4123, 4647.
Accord des apôtres dans la doctrine. *Voyez* Harmonie.
Acheminements (les) à la foi, 2749, 3118, 3291, 3716, 3729, 3734.
Action (l') de grâces, 2895, 3668, 3851, 4033, 4129, 4161, 4194, 4259, 4350, 4382, 4387, 4410, 4437, 4463, 4499, 4795.
Actions (les) indifférentes, 4463.
Adoption (l'), 4134, 4352, 4655, 4656.
Adultère (l'), 2852.
Afflictions (les), 4045, 4115, 4134, 4272, 4278, 4300, 4304, 4589, 4590, 4697, 4710, 4736.
Affranchissement (l') des fidèles, 3901, 3902, 3904-3906, 4122, 4125, 4454.
Agapes (les), 3989, 4072.
Aimer Dieu, 4137, 4648; — Jésus-Christ, 3142-3414, 3439, 3470, 3585, 4016, 4260, 4404. *Voyez* Amour.
Aliment (l') véritable, 2788, 2789.
Alliances (les deux). *Voyez* Ancien (l') Testament et le Nouveau.
Amitié (l') chrétienne, 4676.
Amour (l'), 3919, 3936, 3946, 3981, 3996, 3997, 3999, 4015, 4163, 4164, 4166-4171, 4174, 4232, 4284, 4286, 4312, 4313, 4321, 4363, 4370, 4378, 4458, 4483, 4487-4489, 4501, 4514, 4615, 4658, 4662, 4664, 4665, 4672, 4676; — de Dieu, dans ses châtiments, 2609, 3293, 4115, 4590; — dans la rédemption, 2761, 2762, 3226-3235, 3414, 4028, 4086, 4106, 4116, 4352, 4359, 4360, 4363, 4574, 4638, 4655, 4662, 4664; — des ennemis, 2861-2864, 3696, 4169; — fraternel, 3404, 3440, 3470, 3828, 3833, 3838, 3848, 3903, 4016, 4033, 4043, 4046, 4049, 4051, 4056, 4059, 4062, 4078, 4165, 4169, 4267, 4277, 4500, 4596, 4611, 4649, 4655, 4658, 4662, 4664, 4671, 4672, 4674; — de Jésus pour les siens, 3156, 3388, 3391, 3439, 3480, 3494, 3528, 3533, 3573, 4363; — du monde, 2902, 4327, 4329, 4651; — de la paix, 2835, 2949; — du prochain, 2914, 2965, 3170, 3848, 3907; — des richesses, 2898, 2901, 2902,

3196-3199, 3242, 3253, 3329, 3389, 3945, 3946, 4379, 4380, 4383, 4384, 4598, 4651.
Ancien (l') Testament et le Nouveau, 3568, 3573, 3642, 3659, 4040, 4041, 4140, 4246, 4261, 4537, 4545, 4548, 4549, 4554, 4555, 4578, 4593, 4594.
Anciens (les), 3742, 3747, 3774, 3778, 3847, 3925-3928, 3939, 4022, 4076, 4289, 4291, 4340, 4498, 4702. *Voyez* Conducteurs spirituels.
Anges (les), 2606, 2612, 2633, 2712, 3000, 3021, 3093, 3229, 3361, 3474, 3550 3552, 3554, 3628, 3677, 3748, 4539, 4541, 4727.
Antichrist (l'), 3861, 4770. *Voyez* Mystère (le) de l'iniquité.
Antichrists (les), 4652-4654, 4660. *Voyez* Mystère.
Antinomianisme (l'), 2842, 2844, 4299, 4315, 4618, 4628, 4633-4637, 4647, 4648, 4654.
Apostasie (l'), 4561, 4580, 4581, 4592, 4619, 4667.
Apostolat (l'), 3686, 3688, 3754, 3888, 3917, 3951, 3962, 3965-3967, 4021, 4055, 4085, 4252, 4436.
Apparences du mal, 3854, 3936.
Appels (les) à la conscience, 2783, 3639, 3716, 4064, 4219; — de la grâce, 2810, 3167, 3357, 3569, 3647, 4233, 4385.
Armes (les) de la foi, 3844, 4048, 4281, 4402.
Ascétisme (l'), 4444-4447, 4449.
Assurance (l') de la foi, 3984, 4138, 4666. *Voyez* Certitude.
Attente (l') de Jésus-Christ, 3864, 3952, 4026, 4260, 4424, 4506, 4623, 4624, 4638, 4697, 4703, 4816.
Aumône (l'), 2677, 2867-2870, 2986, 3310, 3369, 3651, 3728, 3729, 3910, 4013, 4030, 4052, 4053, 4075, 4169, 4375, 4495, 4658.
Austérités (les) excessives, 2733, 3941.
Autonomie (l') de l'Eglise, 3264, 3632, 3633, 3688, 3754.
Autorité (l') spirituelle, 3306, 4027, 4290.
Avarice (l'). *Voyez* Amour (l') des richesses.
Avénement (l') futur du Seigneur. *Voyez* Second avénement.
Avertissements (les) de la charité, 3848, 3866.

Baptême (le), 2673, 2766, 3591, 3593-3595, 3597, 3644, 3704, 3713, 3737, 3793, 3787, 3954, 4121, 4280, 4451, 4560; — de feu, 2681, 3204, 3635, 3744; — du Saint-Esprit, 2681, 3625, 3737, 3870, 4133, 4280, 4451.
Bénédiction (la), 3960, 4350.
Bien (le vrai), 3834, 3867, 3913, 3917, 4066, 4184, 4187, 4258, 4432, 4481, 4499, 4532, 4606, 4686, 4817; — vient de Dieu, 4306, 4605.
Bienfaisance (la). *Voyez* Aumône (l').
Bienfaits (les) de l'épreuve, 2609, 3724.
Blasphème (le) contre le Saint-Esprit, 2988, 2989, 3194, 3706. *Voyez* Péché (le) irrémissible.
Bonheur (le) du croyant, 2626, 2790, 3578; — le secret du, 4277; — le vrai, 2626, 2827-2839, 2956, 3090, 3165, 3182, 3218, 3396, 3683, 4308, 4514, 4805.
Bonté (la) et la sévérité de Dieu, 4156, 4381.

Cantique (le), 2649, 4339, 4350, 4688, 4726, 4779.
Caractère des élus, 3154, 3457, 3834, 4045.
Célibat (le), 3288, 3976, 3979.
Cène (la), 3426, 3427, 3649, 3653, 3990, 3991, 4072.
Certitude (la) du salut, 4117, 4119, 4564, 4568, 4578. *Voyez* Assurance (l') de la foi.
Chair (la) et ses œuvres, 3908, 4134.
Chant (le) des louanges de Dieu, 3437, 3796, 4339, 4461.
Charité (la). *Voyez* Amour (l').
Chemin (le) de la vie, 2915, 3155, 3211, 3410.
Chrétien (le nom de), 3741, 4233, 4287.
Christ en nous, 3438, 4065, 4121, 4122, 4363, 4442; — le tout du fidèle, 3964, 4048. *Voyez* Jésus.
Christs (les), 4037, 4654; — les faux, 3274, 3371, 3373.
Circoncision (la vraie), 4451, 4516.
Civil (le) et le religieux, 3132, 3196, 3359, 3360, 4492.
Cœur (le), 2963, 3082.
Colère (la), 2848, 2948, 4307, 4374; — permise, 2948, 4374.
Combat (le) de la foi, 3204, 3205, 3435, 3436, 3921, 3946, 3984, 4134, 4192, 4399, 4424, 4455, 4504, 4507.
Communiants (les) indignes, 3432, 3990; — les vrais, 3424, 3991.
Communion (la) fraternelle, 3649, 3742, 4643.
Communisme (le), 3652, 3656, 3671, 3673.
Condescendance (la). *Voyez* Faibles (les) en la foi.
Conducteurs (les) spirituels, 3912, 4599, 4603, 4604. *Voyez* Anciens.
Confession (la), 4342, 4645; — de la foi, 3127, 3193, 3194, 3195, 3539, 3946, 4148, 4278.
Confiance (la), 4291, 4292, 4551, 4579; — la fausse, 2675, 4562.
Confirmation (la) du baptême, 3705.
Connaissance (la) du devoir, 3836, 4438, 4501;

— de Dieu, 3457, 3902, 3952, 4354, 4438, 4501, 4609, 4611, 4648, 4650, 4675; — de Jésus-Christ, 3455, 3470, 3993, 4354, 4438, 4629, 4650; — de soi-même, 4127; — (la fausse), 3948, 3955, 3981.
Conscience (la), 2899, 2900, 3678, 3679, 3921, 4209, 4240, 4280.
Consécration (la) de soi-même, 4161, 4269, 4462.
Consolations (les) de la charité, 3838, 4243; — de Dieu, 3408, 3409, 3412, 4066.
Contentement (le), 2705, 3945, 4531.
Conversion (la), 2675, 3206-3208, 3211-3215, 3226-3235, 3251-3259, 3302, 3319, 3352, 3527, 3575, 3644, 3666, 3716, 3738, 3797, 3958, 4162, 4229, 4343, 4453, 4560; — et ses fruits, 2677, 3703, 3708, 3716, 3717, 3829, 4453; — précoce, 2628, 4422; — ou la mort, 2676, 3207, 3789, 4550.
Convoitise (la). *Voyez* Désirs (les mauvais).
Courage (le), 3639, 3661, 3665.
Crainte (la) de Dieu, 4263, 4266; — des hommes, 3117, 3148, 3343, 3502; — de la mort, 4543, 4664.
Crédibilité (la) des Ecritures, 3605, 3682, 3783, 3882, 3941, 3942, 3949, 4039, 4040, 4042, 4141, 4615.
Croix (la), 3895, 3896, 3911, 3955, 3956, 3958, 4088, 4361, 4451.
Crucifiement (le) de la chair, 3911, 4046, 4125.
Culte (le), 2629, 2785, 2866, 2867, 2876, 2937, 3425, 4072, 4161, 4595, 4602.

Décision (la), 3740, 4015.
Découragement (le), 2975, 3566.
Défense (la) de soi, 2860, 3476, 3485, 3799, 4054-4064, 4203, 4207, 4217, 4223, 4227.
Démoniaques (les), 2811-2813, 3009-3011, 3794.
Derniers (les) temps, 3931, 4419, 4620, 4679. *Voyez* Fin (la) du monde.
Désirs (les mauvais), 4263, 4305, 4327, 4372, 4651; — (les saints), 2831, 3022, 3124, 4329, 4372.
Despotisme (le) spirituel, 3364-3367, 4676.
Devoir (le), 3983, 4453, 4473.
Devoirs (les) envers les siens, 2800, 3533, 3937; — prochains, 2679.
Dévotion (la fausse et la vraie), 4309-4311.
Dévouement (le). *Voyez* Renoncement.
Diacres (les), 3686, 3687, 3929, 4290, 4498.
Dieu, dans la nature, 3808, 3810.
Difficultés du salut, 2915, 2978, 3211, 3223-3225, 3248, 3299.
Dimanche (le), 3576, 3578, 4013, 4072, 4691.
Discernement (le) spirituel, 3853, 4660.
Disciples (les) et leurs divers noms, 3596, 3720, 3727, 3741, 3959, 4086, 4257, 4436, 4522, 4676, 4714.
Discipline (la), 3939, 3968-3970, 4427, 4672, 4675, 4703.
Disputes (les). *Voyez* Divisions (les).
Diversité (la) des dons, 3995, 4164.
Divinité (la) de Jésus-Christ, 2696, 2713, 2714, 2748, 2759, 2770, 2771, 2920, 2931, 3026-3031, 3033, 3135, 3140, 3267, 3411, 3656, 3946, 3951, 4141, 4440, 4509, 4538, 4539, 4608, 4643, 4668, 4669, 4689, 4694, 4701, 4814.
Divisions (les), 3909, 3918, 3944, 3953, 3954, 3964, 4325-4327, 4418, 4502, 4523.
Divorce (le), 2855, 3250, 3287, 3977.
Docteurs (les), 3753, 4321-4323, 4325, 4369, 4370, 4413; — (les faux), 2916, 2961, 2962, 3034, 3082, 3155, 3180, 3181, 4057, 4076, 4192, 4617-4619, 4633, 4660, 4679, 4703; — à foi morte, 2917, 4057.
Doctrine (la), 4026, 4028, 4183, 4316, 4552, 4678. *Voyez* Force (la).
Dogmatisme (le). *Voyez* Doctrine (la).
Domestiques (les). *Voyez* Esclaves (les).
Dons extraordinaires du Saint-Esprit, 3625, 3704, 3705, 3870, 3995, 3998, 4004, 4087, 4286, 4341, 4368, 4369; — spirituels, *voyez* Dons extraordinaires.
Douceur (la), 2830, 3909, 3946, 4027, 4277, 4278, 4366, 4367, 4528.
Doutes (les) des fidèles, 2609, 2972-2976, 4520. *Voyez* Incrédulité (l') des croyants.
Droiture (la), 2724, 3674, 3716, 4591.

Economies (les deux). *Voyez* Ancien (l') Testament et le Nouveau.
Edifice (l') de Dieu, 3962, 3964, 3974, 4269, 4361, 4417, 4546; — ce qui l'édifie, 3981, 3987, 4284, 4638.
Education (l'), 4394, 4395, 4469.
Effets contraires de l'Evangile, 2651, 4039.
Egalité (l') en Christ, 3995, 4312, 4672.
Eglise (l'), 2768, 3584, 3622, 3688, 3649-3651, 3827, 3846, 3888, 3930, 3931, 3962, 4163, 4164, 4288, 4417, 4423, 4642, 4643, 4644, 4704; — hellénisté, 3739, 3753, 3879; — juive, 3652, 3653, 3670, 3671, 3672, 3685, 3738, 3777, 4052, 4197; — d'entre les païens, 3766, 3774-3776, 3800, 3803, 3815, 3918.
Egoïsme (l'), 3217, 4389, 4459, 4508.
Election (l') de grâce, 3165, 3166, 3441, 3457,

3761, 3829, 3830, 4137, 4142, 4151, 4239, 4257, 4263, 4265, 4351, 4352, 4412, 4417, 4564, 4613, 4714.
Endurcissement (l'), 4153, 4547, 4548.
Enfants (les), 3289, 3346, 4393, 4468, 4473; — du diable, 3137, 4657; — de Dieu, 2698, 3900, 3901, 4263, 4655, 4657.
Epreuves (les) de la foi, 3668, 3722, 4260, 4287, 4300, 4581.
Erreurs, compatibles avec la foi, 3748, 3963, 4523; — contraires sur la cène, 3430, 3431, 3991; — romanistes, 2619, 2729, 2991, 3264, 3428, 3429, 3460, 3629, 3630, 3733, 3888, 3922, 3930, 4136, 4191, 4254, 4255, 4279, 4298, 4344, 4392, 4576, 4597, 4602, 4626; — subversives de la foi, 3890, 3906, 3963, 4619, 4652, 4653.
Eschatologie (l'), 4679. *Voyez* Derniers (les) temps.
Esclavage (l'), 4192; — du péché, 3137, 4123, 4124, 4264, 4353; — (le saint), 4021, 4085, 4123, 4124, 4298.
Esclaves (les), 3943, 4025, 4272, 4397, 4470, 4471, 4473.
Espérance (l'), 3828, 3829, 3844, 4021, 4112, 4116, 4259, 4262, 4265, 4402, 4503, 4519, 4564, 4579, 4656.
Esprit (l') de parti, *voyez* Divisions; — prêtre, *voyez* Despotisme (le) spirituel.
Estime (l') des hommes. *Voyez* Monde (l'estime du).
Evangile (l'). *Voyez* Bonne (la) Nouvelle.
Evêques (les). *Voyez* Anciens (les).
Examen (l') de soi-même, 3909, 3990, 4065, 4280.
Exhortation (l'), 3846, 4122, 4579.
Expiation (l'), 3307, 3479, 4105, 4273, 4279, 4281, 4441, 4538, 4543, 4647, 4726.

Faibles (les), 3782, 3848, 3909, 3974, 3981, 3983, 3987, 4176-4182.
Faiblesse (la), 3502, 3504, 3509.
Famille (la), 4464, 4465, 4473, 4474.
Fautes (les) légères, 2849.
Femme (la), 2985, 3792, 3924, 3929, 3988, 4024, 4190, 4274, 4275, 4390, 4466, 4473.
Fermeté (la) dans la doctrine, *voyez* Force; — dans la foi, 4015, 4038, 4291, 4292, 4402, 4452, 4546, 4551, 4611, 4613, 4705, 4709.
Fêtes (les) du monde, 2732, 3054.
Fidélité (la) à Dieu, *voyez* Fermeté dans la foi; — de Dieu, 3855, 3864, 3985, 4036, 4259, 4579, 4631, 4639, 4645, 4701.
Fin (la), du monde, 3249, 3375, 4620-4623.
Foi (la), 2698, 2772, 2790, 2804, 2923, 2927, 2967, 2984, 3015, 3066, 3068-3075, 3124, 3176, 3271, 3308, 3309, 3319, 3321, 3341, 3347, 3350, 3377, 3470, 3527, 3578, 3579, 3591, 3597, 3662, 3670, 3719, 3764, 3798, 3829, 4021, 4042, 4106, 4112, 4113, 4121, 4265, 4302, 4424, 4549, 4560, 4582-4588, 4611, 4632, 4666; — apparente, 2747, 3864, 4231, 4710; — (assurance de la), 4666; — (certitude de la), 4666; — (effets de la), 4666, — et l'espérance, 4021; — l'espérance et l'amour, 3828, 3829, 3844, 4024, 4116, 4354, 4355, 4437, 4563; — faible, 3008, 3066, 3452, 3481, 4044, 4112, 4197; — faisant naufrage, 3921; — faisant œuvre, 3828, 4028, 4030, 4317, 4318, 4320, 4454, 4703; — (fondement de la), 4666; — et ses grâces, 3125, 3896, 4112, 4437, 4453; — montrant son efficace par l'amour, 2984, 3380, 3798, 3907, 3908, 4284, 4483, 4659; — morte, 2917, 3032, 3158, 3212, 3315, 3377, 3379, 3380, 3390, 3673, 3707, 4314-4318, 4321, 4512, 4524, 4549, 4561, 4562, 4708, 4710; — naissante, 2720, 2792, 3343, 3394, 3536, 3764; — obéissante, 2623, 2624, 4086; — (l'objet propre de la), 4113, 4666; — obscure, 2823, 3333; — et les œuvres, *voyez* Œuvres; — (les progrès de la), 2738, 2797, 3067, 3088, 4258, 4446; — (puissance de la), 3103, 3267, 3690, 4259; — purifiant le cœur et la vie, 3781, 4121, 4320, 4417, 4453, 4638; — sauvant le pécheur, 2633, 2923, 2954, 2984, 3897, 4359, 4360, 4441, 4558, 4608; — simple, 3153; — victorieuse, 4044, 4048, 4138, 4665; — vivante, 2918, 2965, 2966, 3315, 3377-3379, 3385, 3438, 3539, 3696, 3713, 3905, 4133, 4148, 4314, 4453, 4549.
Force (la) des Eglises, 3787, 3958, 4370; — des fidèles, 3863, 3948, 4015, 4330, 4400, 4439, 4507, 4508, 4525, 4531, 4547, 4661, 4714; — des ministres du Seigneur, 3932, 3948, 4023, 4423.
Formalisme (le), 3079, 3185-3188, 3497, 4444-4484. *Voyez* [2592] L'Esprit et la Forme. Culte. Formalisme.
Fraternité (la). *Voyez* Amour (l') fraternel.
Fréquentation (la) des assemblées, 4579.

Géographie, de l'Asie Mineure, 3722, 3759, 3768, 3773, 3776, 3868, 4073, 4079, 4235, 4236; — de l'Europe évangélisée par les apôtres, 3791, 3801, 3805, 3812, 4235, 4242, 4243; — de la Galilée, 2722, 2739; — de la Judée, 2740, 2765, 3710, 3714, 3727, 3729, 3730; — du mont des Oliviers, 3332, 3335;

— de la Palestine, 2776; — de la Syrie, 3739, 3755.
Gloire (la) de Christ, 2645, 2648, 2655 et suiv., 2665, 2699, 2769, 3093-3100, 3339, 3403, 3451, 3454, 3526, 3535, 3546, 3591, 4509, 4541, 4701, 4720, 4722, 4725, 4727; — de Dieu, 2645, 3334, 3340, 3403, 3454, 3470, 3957, 4137, 4185, 4293, 4353, 4354, 4364, 4429, 4501, 4532, 4639; — (actuelle) des fidèles, 3957, 3959, 4058, 4115, 4137, 4303, 4359, 4453, 4503, 4753; — (future), 3434, 3467, 3971, 4134, 4137, 4359, 4453, 4656, 4715, 4716, 4722, 4723, 4726, 4738-4740, 4807.
Glorification (la) de Dieu par les fidèles, 2841, 3438, 3459, 3831, 3857, 3987, 4068; — des fidèles par Jésus-Christ, 3467, 3857.
Grâce (la), 3716, 3780, 3855, 3867, 4026, 4060, 4105, 4118, 4119, 4132, 4150, 4152, 4294, 4353, 4360, 4481, 4601, 4606, 4814; — souveraine de Dieu, 2806, 3115, 3116, 3166, 3301-3303, 3305, 3316, 3414, 3470, 3889, 4132, 4143-4145, 4352, 4608; — et la loi, *voyez* Œuvres (les).
Grandeur (la) de Jean-Baptiste, 2608, 2976; — de Jésus-Christ, 2621, 2681, 2682, 2689, 3332.
Grandeurs (les) du monde, 2706, 3751.

Haine (la) du monde, contre Dieu, 3443, 3444, 4327; — contre les fidèles, 3372, 3442, 3443, 4282, 4657; — contre Jésus-Christ, 2807, 3348, 3443, 3485, 3541, *voyez* Persécution (la).
Harmonie (l') des enseignements apostoliques, 3763, 3782, 3891-3893, 4197, 4198, 4212, 4251, 4256, 4259, 4294, 4319, 4388, 4466, 4677, 4678, 4679; — des Evangiles, 2599, 2600, 3607, 3609, 3610.
Héritage (l'), 4028, 4134, 4259, 4354, 4574.
Homme (l') charnel ou naturel, 3960, 3961, 4026, 4028, 4116, 4127, 4128, 4132, 4175, 4264, 4333, 4358, 4371-4376, 4385, 4400, 4441-4443, 4451, 4455, 4668; — spirituel, 2756, 2769, 3960, 4045, 4046, 4131, 4132, 4160, 4268, 4269, 4363, 4372, 4415, 4443, 4456, 4665, 4667, 4668.
Hospitalité (l'), 4169, 4285.
Humanité (l'), de Jésus-Christ, 2617, 2703, 2771, 3534, 4509, 4541, 4542, 4643, 4660, 4701, 4814.
Humiliation (l') de Jésus-Christ, 2640, 2644, 2667, 2689, 2694, 3391, 3417, 3418.
Humiliations (les) salutaires, 3587, 4061, 4303.
Humilité (l'), 2686, 2767, 2966, 2983, 3083, 3107-3112, 3216, 3281, 3306, 3309, 3392, 3661, 3957, 3966, 4060, 4163, 4164, 4166-4171, 4290, 4330, 4366-4368, 4508, 4520, 4607, 4675.
Hypocrisie (l'), 3086, 3087, 3185-3188, 3190-3193, 3343, 3491, 3673, 3674, 3893, 4221.
Idolâtrie (l'), 2707, 3771, 3782, 3985, 3986, 4282, 4379, 4669, 4706, 4707, 4772, 4796.

Illumination (l') divine, 3088, 3134, 3836, 4354, 4355, 4386, 4644, 4663.
Imitation (l') des imitateurs de Jésus-Christ, 3987, 4524; — de Jésus-Christ lui-même, 3395, 3829, 3987, 4378.
Impiété (l'), 4620.
Imposition (l') des mains, 3688, 3719, 3754, 3870, 3935, 3940, 3942.
Impureté (l'), 3782, 3837, 3974, 3975, 4049, 4371, 4379-4381, 4383, 4384, 4597.
Imputation de la justice. *Voyez* Justification (la).
Incarnation (l') du Fils de Dieu, 2616, 2617, 2699, 3363, 3534, 3930, 4085, 4440, 4441, 4543, 4555, 4643. *Voyez* Humanité (l') de Jésus-Christ.
Incrédulité (l'), 2763, 2764, 2772, 2804, 3214, 3220, 3258, 3314, 3331, 3347, 3356, 3444, 3482, 3491, 3520, 3562, 3795, 3809, 4150, 4547, 4548; — des croyants, 2609, 3335, 3561, 3564, 3567, 3577, 3718.
Indécision (l'), 4302.
Indéfectibilité (l') des fidèles, 4563, 4564.
Indulgence (l'), 4284.
Infaillibilité (l') de l'Eglise, 3264.
Inquiétudes (les), 2904-2907, 3172, 3173, 3198, 4059, 4528.
Inspiration (l'), 2596-2598, 3606-3610, 3632, 3641, 3783, 3822, 3825, 3958, 4068, 4154, 4261, 4349, 4388, 4422, 4492, 4493, 4506, 4626, 4650, 4815.
Insultes (les), 2848, 3139, 3149, 3150, 3158, 3485.
Intentions (les bonnes), 3352.
Intercession (l') de Jésus-Christ, 3456-3464, 3465. *Voyez* Jésus, Médiateur.
Interprétation (l') des Ecritures, 3711.
Ivrognerie (l'), 4387.

Jésus, abandonné de Dieu, 3529; — accueilli par les élus, 2698, 3154; — accusé, 3485, 3497, 3498, 3501, 3507; — achevant son œuvre dans les élus, 3855, 4500, 4522, 4544, 4605, 4631; — Agneau (l') de Dieu, 2749, 2720, 4725; — agonisant, 3473, 4555, 4556; — l'Apôtre par excellence, 4546; — avili,

3505; — le Berger des brebis, 3154, 3156, 3380, 4273, 4289, 4600, 4605; — calomnié, 3486; — celui qui vient, 2786, 4581, 4686, 4687, 4689; — chef (tête) et époux de l'Eglise, 3631, 3688, 3775, 4055, 4370, 4392, 4440, 4452, 4701; — le chemin, 3410, 3579; — le Christ, 2688, 2698, 2786, 3089, 3489, 4339; — condamné, 3489; — couronné d'épines, 3506; — crucifié, 3518, 3523, 4273, 4509; — délivré, 4556, 4695; — distribuant le Saint-Esprit, 3574, 3680, 4450, 4701; — docteur, 3620, 3621; — sa famille, 2991; — Fils de Dieu, 2622, 2687, 3489, 3533, 3534, 4551, 4701; — flagellé, 3506; — garrotté, 3477; — grâce de, 2699, 2711, 2779, 4409; — insulté, 3526, 3527; — juge de tous, 3027, 3382, 4423, 4701; — la lumière, 2696, 2698, 3134, 3341, 3347, 4443; — maudit, 3517, 4556; — médiateur, 3574, 3899, 3922, 4136, 4647; — ses miracles, 3619, 3620; — modèle de l'enfance, 2664, 2665, 2667; — modèle parfait, 3395, 4273, 4509; — moqué, 3503; — mort, 3542, 4695; — mourant, 3530; — obéissant, 3157, 3463, 4509, 4555, 4557; — outragé, 3488; — pain vivifiant, 3071, 3073, 4714; — la Parole, *voyez* Parole (la) de Dieu; — patient 4272; — pauvre, *voyez* Pauvreté de Jésus-Christ; — sa personne, 3610; — portant sa croix, 3519; — prince, 3680, 4701; — prince de la vie, 4542; — rejeté, 2696, 2698; — représentant des pécheurs, 3409, 3493, 3520, 4121; — restaurateur de l'homme déchu, 2711; 4118, 4119; — roi, 3499, 3524, 4796; — le Saint, 3660, 4701; — Sauveur, 2620, 2629, 2643, 2790, 3114, 3310, 3347, 3660, 3680, 4028, 4542, 4551, 4814; — souffleté, 3485; — source de tout bien, 3660, 3680, 4028, 4046, 4409, 4443, 4710; — souverain Sacrificateur, 3453, 3660, 4136, 4544, 4551, 4553-4555, 4565-4578; — tenté, 2702, 3092, 4544, 4551, 4557; — trahi, 3475; — la vérité, 2699, 3410, 4668, 4701; — versant des larmes, 4555; — victorieux de Satan, 3165, 3179; — la vie, 2696, 3070-3075, 3321, 3660, 4409, 4451, 4453, 4503, 4643, 4714; — sa vie, 3611-3619.

Jeûne (le), 2874, 2875, 2935-2937, 3717, 3753.

Jeunes (les) gens, 3933, 4013, 4290, 4418, 4650.

Joie (la) de la foi, 3417, 3439, 3450, 3601, 3713, 3767, 3829, 3830, 3849, 4033, 4065, 4260, 4300, 4339, 4382, 4387, 4402, 4515, 4527, 4643.

Judaïsants (les), 3738, 3777, 3779, 3780, 3787, 3817, 3886, 3887.

Jugement (le), 3164, 3183, 3203, 3212, 3213, 3254, 3276, 3312-3317, 3358, 3373, 3377-3383, 3842, 3965, 4045, 4263, 4282, 4313, 4560, 4621, 4775, 4803, 4804, 4812.

Jugements (les) de Dieu, 3697, 3750, 3991, 4288, 4618, 4728-4737, 4775, 4780-4785, 4796; — téméraires, 2908, 2909, 2960, 3329, 4332.

Jurements (les), 2858, 2859, 4337.

Justice (la), 2678, 2685, 3310, 3945, 3971, 4026, 4486-4489, 4654; — de la foi, 2832, 2846, 3895, 3946, 4089, 4402; — de la loi, 3168, 3268, 3296, 3897, 4101, 4148; — (la propre), 2845, 2934, 2981, 3152, 3236, 3237, 3280, 3298, 3309, 3352, 3887, 3895, 4146, 4147, 4517, 4518; — de sainteté, 2831, 2846, 3895.

Justification (la), 2990, 3385, 3762, 3763, 3895, 3897, 3972, 4028, 4089, 4104-4113, 4129, 4130, 4137, 4148, 4175, 4319, 4320, 4442, 4608.

Larmes (les saintes), 3323, 3325, 3335, 4076, 4078, 4331, 4555.

Latitudinarisme (le), 4515, 4673.

Légèreté (la), 4036, 4221.

Liberté (la vraie), 3137, 3138, 3905, 3907, 3978, 4124, 4313. — *Voyez* Affranchissement (l').

Livres (les mauvais), 4381.

Loi (la), 2842, 2844, 3168, 3297, 3362, 3780, 3781, 3895, 3899, 3919, 4126-4128, 4577; — sous la grâce, 2843, 4107, 4130, 4131, 4313, 4649, 4659; — opposée à la grâce, *voyez* Œuvres.

Lumière (la), 4043, 4372, 4644, 4649.

Magie (la), 3703, 3873, 3874.

Maîtres (les), 4398, 4472, 4473.

Maladie (la), 4340, 4341.

Mariage (le) 2733, 2855, 3976, 3979, 4391, 4467 4597.

Maris (les), 4276, 4390, 4391, 4467, 4473.

Mauvaise foi (la) de l'incrédulité, 3120, 3121, 3177, 3179, 3562.

Médisance (la), 4332.

Ménagements (les) de la charité, 3966, 4035.

Mensonge (le), 4373.

Mépris (le) de la grâce, 3012, 3853, 4047, 4153, 4233, 4247, 4540, 4547, 4561, 4580, 4592, 4594.

Mercenaire (l'esprit), 3236, 3237, 3303, 3944.

Meurtre (le), 2848, 4657.

Ministère (le) de la Parole, 3935, 3936, 4370, 4415, 4423.

Ministères (les), 4367-4369, 4480.

Miracles (les), 2734-2738, 2798, 2818, 2928-2930, 2970, 3535, 3619, 3620, 3655, 3748, 3769.

Misère (la) de l'homme, 2755, 2763, 2913, 3034, 3209, 3226-3235, 3311, 3574, 3736, 3917, 3972, 4028, 4043, 4091-4100, 4102, 4013, 4118, 4331, 4358, 4481.
Misères (les) des croyants, 2977, 3685, 3686, 3785, 3893, 3989.
Miséricorde (la), 2833, 2896, 2960, 4277, 4367, 4377, 4457; — de Dieu, 3133, 3523, 3533, 3911, 3920, 3972, 4028, 4159, 4259.
Mobiles (les) du chrétien, 4026, 4028, 4161, 4378, 4453.
Mondanité (la), 4311.
Monde (le) et ses biens, 2957, 3244, 3245, 3979; — et l'Eglise, 3458, 3461, 3470, 4655, 4668; — et sa gloire, 2957, 3244, 3245, 3979; — et le Seigneur, 3445, 3573. — *Voyez* Siècle (le) présent.
Morale (la) évangélique, 3835, 4378, 4453, 4454, 4501.
Mort (la), 3294, 3325, 3544, 3545, 3695, 3696, 3840, 4045, 4118, 4121, 4122, 4124, 4175, 4283, 4506, 4512, 4713, 4804; — spirituelle. *Voyez* Homme (l') naturel.
Mystère (le) de l'iniquité, 3859-3861, 3931, 4242, 4745, 4749, 4765-4770, 4787-4789, 4793; — de la piété, 2615, 3930.
Mysticisme (le), 4515.

Noms donnés aux rachetés de Jésus-Christ. *Voyez* Disciples.
Nouveaux (les) cieux, 4624, 4805-4808.
Nouvel (le) homme. *Voyez* Homme (l') spirituel.

Obéissance (l'), 2686, 2705, 3392, 3413, 3417, 3438-3440, 3666, 3679, 4263, 4468, 4470, 4558, 4648, 4665, 4672, 4813.
Occasions (les) du péché, 2853. *Voyez* Scandale.
Œuvres (les), 3168, 3269, 3297, 3887, 4702, 4812; — de la foi, 3328, 3385, 4026-4028, 4030, 4121, 4316, 4318, 4319, 4360, 4501, 4658; — mortes, 4317, 4319, 4560, 4708; — par opposition avec la foi, 3894-3900, 3901-3908, 4101, 4104, 4106, 4111, 4121-4123, 4128, 4131, 4152, 4360.
Oisiveté (l'), 4375.
Opposition (l') du monde, 3204, 3205.
Ordre (l') de la grâce, 3145, 4137.
Organisation (l') des Eglises, 3774, 3775.
Orgueil (l'), 3280, 3890, 3964, 4170, 4329, 4332, 4334, 4368, 4457, 4523, 4651, 4675.

Paix (la) 3847, 3866, 4066, 4171, 4326-4329, 4367, 4459, 4511, 4591, 4676; — de Dieu, 2649, 2984, 3015, 3416, 3572, 3573, 3578, 3911, 4037, 4066, 4218, 4326, 4528. — *Voyez* Réconciliation (la) avec Dieu.
Pape (le) *Voyez* Erreurs romanistes; Mystère (le) de l'iniquité.
Paraboles (les), 2918, 2936, 2937, 2961, 2983, 2992-3006, 3170, 3181, 3208, 3216, 3217, 3219, 3224, 3226-3244, 3251-3259, 3266, 3268, 3269, 3278, 3301, 3312-3317, 3352, 3353, 3355-3358, 3438.
Pardon (le), des injures, 2862, 2896, 3262, 3263, 3265, 3266, 3696, 4284, *voyez* Amour des ennemis; Miséricorde (la); — des péchés, 2928, 2984, 3644, 3662, 3736, 4026, 4341, 4353, 4439, 4440, 4451, 4650.
Parents (les), 4394, 4395, 4469, 4473.
Parfaits (les). *Voyez* Disciples.
Parole (la) de Dieu, 3249, 3462, 3934, 4020, 4067, 4077, 4122, 4267, 4268, 4306-4308, 4354, 4381, 4385, 4402, 4415, 4422, 4460, 4550, 4627, 4701, 4706.
Paroles (les) coupables, *voyez* Péchés (les) de la langue; — justifiantes, 2990.
Participation (la) aux péchés d'autrui, 3940.
Partis (les). *Voyez* Divisions (les).
Passions (les), 2816, 2853, 3507, 3514, 4125, 4167, 4270, 4282.
Paternité (la) spirituelle, 3366, 3912, 3967, 4055.
Patience (la), 3946, 4272, 4273, 4301, 4304, 4335, 4336, 4338, 4703; — de Dieu, 3102, 4622, 4625.
Patrie (la vraie), 4045, 4270, 4525, 4585.
Pauvres (les), 3329, 4303, 4335.
Pauvreté (la) de Jésus-Christ, 2639, 2647, 2986, 3106, 4068.
Péché (le), 2854, 3015, 3024, 3138, 3142, 3143, 3482, 4121, 4122, 4305, 4333, 4429, 4547, 4644, 4645, 4657; —dans les fidèles, 4127—4129; —irrémissible, 3432, 3513, 3514, 3673, 4561, 4667, *voyez* Blasphème contre le Saint-Esprit.
Péchés (les) des enfants de Dieu, 2609, 3435, 3484, 3487, 3893; — d'ignorance, 3523; — de la langue, 2989, 2990, 4307, 4309, 4322-4324, 4376, 4381.
Pécheur (le) abandonné, 3400, 3433, 3482, 3513, 3514.
Peines (les) éternelles, 3111, 3212, 3255-3258, 3317, 3383, 3384, 3856, 4713.
Perfection (la), 2865, 4066, 4301, 4363, 4369, 4458, 4501, 4521, 4522, 4646; — de l'Œuvre de Jésus-Christ, 3894, 4376-4378.
Persécution (la), 2836-2838, 2958, 3041-3047, 3128, 3150, 3151, 3331, 3372, 3446, 3491, 3663, 3676, 3683, 3691-3696, 3698-

3700, 3721, 3743, 3767, 3772, 3795, 3796, 3803, 3805, 3816, 3832, 3833, 3856, 3876, 3877, 3904, 4034, 4200, 4287, 4288, 4421, 4443, 4581, 4589, 4733. *Voyez* Opposition (l').
Persévérance (la). *Voyez* Fermeté (la).
Petites choses (les), 3243, 4491, 4492.
Petits enfants (les), 3289-3291, 3346.
Peur (la) de Dieu, 2823, 4317, 4664, 4695.
Piété (la), 3932, 3945, 3946, 4026, 4168, 4421, 4611.
Pharisiens (les), 2674, 2774, 2939, 2988, 3087, 3364-3371, 3663, 3698, 4210.
Philosophie (la). *Voyez* Sagesse (la) de l'homme; — divine, 3959, 4445, 4447, 4450.
Plaisirs (les) du monde, 2732, 3054.
Politique (la) du chrétien, 4271.
Pouvoir (le) civil, 3922; — spirituel. *Voyez* Autorité (l') spirituelle.
Prédicateurs (les devoirs des), 3036-3039, 3163, 3202, 3932, 4075.
Préparations (les) à la foi. *Voyez* Acheminents (les).
Présomption (la), 3305, 3405, 3434, 3472, 3494.
Prétextes (les), 2804, 2805, 2979, 3086, 3637.
Prière (la), 2871, 2872, 2877-2897, 2911, 2912, 2926, 3161, 3174, 3175, 3278, 3350, 3375, 3451, 3453, 3468, 3473, 4283, 4302, 4327, 4328, 4330, 4338, 4340, 4341, 4342, 4403, 4475, 4493, 4501, 4528, 4529, 4638, 4667; — exaucée, 2607, 3308, 3745; — d'intercession, 3855, 3864, 3922, 4034, 4403, 4475.
Primauté (la) de saint Pierre, 3090, 3107.
Priviléges (les) des fidèles, 4115, 4131-4139.
Prix (le) du temps, 3144, 3162, 4386, 4476, 4547.
Procès (les), 3971.
Profession (la) de la vérité, 2596, 2697.
Progrès (le), 4258, 4363, 4370, 4421, 4438, 4501, 4559, 4609, 4612, 4629. *Voyez* Foi (la) faisant des progrès.
Promesse (la), 3645, 3897, 3898, 4085, 4111.
Promesses (les) évangéliques, 2761, 2772, 3074, 3124, 3125, 3321, 3412, 3416, 3449, 3452, 3598, 3599, 3603, 3645, 3737, 3932, 4610, 4712-4716.
Propagation (la) de l'Evangile, 3701, 3702, 3714, 3715, 3726-3737, 3739, 3740, 3751, 3755-3776, 3766, 3788, 3802-3815, 3872, 3880, 4087, 4186, 4190, 4244, 4248, 4502, 4674, 4773.
Prophètes (les faux). *Voyez* Docteurs (les faux).
Prophétie (la), 3853, 4615, 4616, 4683, 4684, 4750, 4752, 4777, 4778.
Prophéties, accomplies, 2614, 2634, 2637, 2662, 2663, 2671, 2712, 2718, 2743, 2803, 2808, 2818, 2949, 3332, 3342, 3354, 3363, 3390, 3397, 3472, 3487, 3497, 3515, 3518, 3519, 3521, 3525, 3526, 3529, 3530, 3537, 3539, 3547, 3568, 3573, 3588, 3589, 3624, 3631, 3638, 3648, 3668, 3675, 3690, 3700, 3701, 3718, 3727, 3744, 3766, 3796, 4074, 4081, 4204, 4209, 4211, 4287, 4690; — non encore accomplies, 3627, 4154, 4764, 4778; — sur les derniers temps, 2968, 3214, 3272-3277, 3279, 3358, 3370-3383, 3489, 3641, 3859-3862, 3931; — sur l'Eglise, 2825, 2992-3006, 3040-3045, 3090, 3356-3358, 3370-3383, 3931, 4617, 4704, 4732-4734, 4744, 4745, 4747, 4753-4774; — sur Jean-Baptiste, 2608; — sur Jésus-Christ, 2629, 2648, 2650; — sur la mort et la résurrection de Jésus-Christ, 2745, 3091, 3105, 3136, 3183, 3204, 3214, 3275, 3304, 3403, 3421, 3447, 3450; — sur le mystère de l'iniquité, *voyez* Mystère; — sur le rétablissement d'Israël, 4155-4159; — sur la ruine de Jérusalem, 2676, 3189, 3214, 3277, 3335, 3353, 3357, 3368, 3370, 3373.
Prosélytisme (le), 2718, 2721, 2787, 2797, 2841, 3019, 3591, 3592, 3627, 3675, 3751, 3753, 4476, 4639, 4703.
Prudence (la), 2910, 3042, 3241-3243, 4192, 4386.
Puissance (la) de Dieu, dans le salut, 4356, 4357, 4359, 4361, 4362; — de la Parole de Dieu, 2635, 2814, 2932, 3570, 3648, 3663, 3763, 3804, 4306, 4550.
Pureté (la), 2834, 3345, 4167.
Purification (la), 3780, 3972, 4026, 4573.

Querelles (les), 4027.
Questions (les vaines), 2784, 3211, 3414, 3626, 4029, 4416, 4418, 4490.

Rachat. *Voyez* Rédemption.
Rançon (la), 4439. *Voyez* Rachat.
Rapports missionnaires, 3776, 3778, 3779, 4196.
Rationalisme (le), 4660.
Récompenses (les) de la grâce, 3379.
Réconciliation (la) avec Dieu, 2645, 3559, 4046, 4114, 4131, 4440; — avec un frère, 2850.
Reconnaissance (la), 3271, 4382, 4387, 4437, 4439, 4459, 4463, 4530.
Rédemption (la), 2760, 3156, 3171, 3340, 3423, 3479, 3547, 4148, 4264, 4265, 4353, 4439, 4456, 4574.

Régénération (la), 2698, 2751-2758, 3017, 3108, 3792, 3908, 3911, 4028, 4046, 4121, 4162, 4257, 4259, 4267, 4268, 4273, 4306, 4360, 4372, 4441, 4451, 4657.
Relèvement (le), 4343.
Renoncement (le), 3300, 3395, 3671, 3831, 3885, 3910, 3979, 4075, 4077, 4509, 4512, 4513.
Renvoi (le) de la conversion, 4220, 4233.
Réparation (la), 3586, 3722.
Repentance (la), 3233, 3234, 3494, 3643, 4051, 4710.
Repentir (le faux), 3513, 4051.
Repos (le), 3167, 4549, 4775.
Répréhension (la), 2909, 3131, 3477, 3661, 3893, 4526.
Résidu (le), 4151.
Restauration (la), 4118, 4119, 4656, 4663, 4712.
Résurrection (la), 2970, 3321, 3324, 3361, 3840, 4008-4012, 4133, 4259, 4525, 4560, 4802; — (certitude de la) de Jésus-Christ, 3541, 3551, 3552, 3559, 3560, 3563, 3572, 3578, 3638, 3665, 3716, 4006, 4007, 4204, 4228, 4229.
Rétablissement (le) d'Israël, 3626, 4154, 4155, 4157-4159.
Retour (le) de Jésus-Christ. *Voyez* Second avénement.
Retraite (la), 2819, 4073.
Révélation (la), 4537, 4538.
Révélations de Jésus-Christ depuis sa résurrection, 3546, 3554, 3558, 3560, 3563, 3571, 3572, 3578, 3582, 3590, 3600, 3601, 3695, 3716, 3882, 4032, 4206, 4211, 4212, 4697.
Riche (le) et le pauvre, 3251-3254, 4303, 4312.
Riches (les), 3299, 3947, 4303, 4334.
Rome. *Voyez* Mystère (le) de l'iniquité.
Royaume (le) des cieux, 2673, 2992-3006, 3355-3358, 3625, 3626, 4119.
Royauté (la) spirituelle, 4269, 4688.

Sabbat (le), 2940-2947, 3023, 3147, 3540, 3549.
Sacerdoce (le), de Jésus-Christ. *Voyez* Jésus, souverain Sacrificateur; — universel, 4269, 4688, 4726.
Sacrifice (le) de Jésus-Christ, 3338, 3339, 3471-3545, 4105, 4265, 4575, 4602.
Saducéens (les), 2674, 3087, 3663, 3676, 4210.
Sagesse (la), 4026, 4302, 4326, 4354; — de l'homme, 3807, 3955, 4325, 4444-4447, 4450.
Saine (la) doctrine. *Voyez* Force (la).
Saint-Esprit (le), 2617, 2687, 3447, 3449, 3754, 3852, 4136, 4354, 4686; — et ses fruits, 3908, 4131, 4134, 4329, 4376, 4411, 4500, 4663; — promis et donné, 2681, 3125, 3175, 3412, 3414, 3415, 3447, 3573, 3574, 3625, 3635, 3640, 3644, 3669, 3737, 3830, 3901, 3959, 3985, 4037, 4116, 4354.
Sainteté (la), 3978, 4024, 4026, 4027, 4155, 4263, 4644, 4657.
Saints (les), 4546. *Voyez* Disciples (les).
Salaire (le) dû à l'ouvrier, 3039, 3910, 3938, 3982, 4530.
Salut (le), 2630, 2633, 2643, 2683, 2690, 2803, 2924, 2928, 2984, 3015, 3139, 3173, 3211, 3219-3223, 3311, 3347, 3386, 3644, 3762, 3827, 3856, 3889, 3922, 3972, 4028, 4029, 4106, 4131, 4150, 4160, 4261, 4264-4266, 4299, 4320, 4412, 4503, 4510, 4540, 4647, 4713.
Samaritains (les), 2778.
Sanctification (la), 3393, 3438, 3462, 3470, 3662, 3837, 3843, 3845, 3908, 3951, 3972, 4049, 4086, 4124, 4320, 4442, 4507, 4510, 4579, 4590-4592, 4611, 4631, 4639, 4656.
Satan, 2817, 3179, 3180, 3340, 3390, 3401, 4291, 4292, 4330, 4400, 4657, 4667, 4706, 4707, 4759-4763, 4797-4800.
Scandale (le), 2975, 2982, 3110, 3260, 3261, 3893, 3981, 4048.
Scrupules (les), 3981.
Second avénement, 2725, 3272-3277, 3358, 3409, 3489, 3628, 3662, 3841, 3856, 3858, 3946, 3990, 4045, 4135, 4261, 4500, 4505, 4506, 4528, 4575, 4589, 4622-4625, 4656, 4689, 4737, 4756, 4776, 4785, 4804, 4805, 4815.
Sensualité (la), 4651.
Sentiment (le) de sa misère, 2828, 2829, 2983, 3281, 4330, 4645, 4646.
Séparation (la) d'avec le monde, 3871, 3953, 4026, 4049; — du civil et du religieux, 3132, 3359, 3360, 3499.
Serment (le), 2856, 2857.
Siècle (le), 3647, 4162, 4419, 4420.
Sobriété (la), 3843, 3844, 4027, 4262, 4283, 4291, 4292, 4528, 4611.
Sociétés (les) à fuir, 4384.
Solitude (la). *Voyez* Retraite (la).
Soucis (les). *Voyez* Inquiétudes (les).
Souffrances (les) des créatures, 4135; — des enfants de Dieu, *voyez* Afflictions (les); — de Jésus-Christ, 2661, 2987, 3473, 3474, 4033, 4273, 4279, 4541, 4543, 4555, 4589.
Soumission (la) aux autorités, 3360, 4027, 4172, 4173, 4209, 4271, 4635; — mutuelle, 4389; — à la volonté de Dieu, 2765, 4081, 4330.

Spiritualisme (le), 4453, 4454, 4515, 4516.
Substitution (la), 2647, 2687, 3307, 3479, 3493, 4046, 4281.
Support (le) mutuel, 3848.
Synagogues (les), 2801, 3691.
Système (le) volontaire, 3648, 3670.

Témoignage (le) des apôtres, 2595-2606, 3575, 3637, 3665, 3667, 3720, 3725, 3762; — de Dieu, 3030, 4666; — des fidèles, 3575, 3696; — de Jean, 2697, 2719, 2770, 3761; — de Jésus-Christ, 3030, 3134; — de Judas, 3513; — de Paul, 3891, 3892; — de Pilate, 3524.
Tempérance (la). *Voyez* Sobriété (la).
Temples (les) de Dieu. *Voyez* Edifice (l').
Temps (le prix du). *Voyez* Prix (le).
Tentations (les), 2704-2710, 3092, 3985, 4305, 4330. *Voyez* Epreuves (les).
Tenter Dieu, 2709, 3781.
Testaments (les). *Voyez* Ancien (l'), etc.
Théopneustie (la). *Voyez* Inspiration (l').
Timidité (la), 2750, 3343, 4806.
Tolérance (la), 3109, 3114.
Tradition (la), 3079.
Travail (le), 3839, 3865, 4375.
Trinité (la), 2690, 3595, 3827.
Tristesse (la), 3451, 4051.
Types (les) de l'Ancien Testament, 3985.

Union (l') des fidèles avec Jésus-Christ, 3438, 3559, 4046, 4066, 4121, 4125, 4131, 4349, 4359, 4362, 4392, 4415, 4453, 4456, 4519, 4643.
Unité (l') de l'esprit, 3466, 3470, 3671, 3944, 4066, 4354, 4361, 4362, 4367-4369, 4507, 4508, 4523.
Universalité des appels de Dieu, 2761, 3124, 3167, 3646, 3922, 4026, 4107, 4149.

Vaine (la) gloire, 3031, 3343, 3909.
Vengeance (la), 2860, 3848, 4171.
Vérité (la), 3462, 3470, 3500, 4021, 4370, 4402, 4638, 4671, 4672, 4674.
Version (la) des Septante, 3712.
Vertu (la), 4611.
Veuves (les), 3685, 3937, 3980.
Victoire (la), 3340, 3447, 3452, 4192, 4451, 4650, 4665, 4712-4716, 4761, 4762, 4771, 4774, 4789, 4796.
Vie (la) chrétienne, 4026, 4027, 4453, 4507, 4529, 4672, 4674; — divine, 4610-4613, 4668; — éternelle, *voyez* Salut (le); — intérieure, 4045, 4127, 4128, 4519; — nouvelle, 4131, 4453.
Vieil homme (le). *Voyez* Homme (l'), naturel.
Vigilance (la), 3200, 3201, 3375, 3378, 3435, 3843, 3984, 4015, 4076, 4175, 4262, 4284, 4291, 4292, 4386, 4403, 4475, 4625, 4708, 4785.
Vision (la), béatifique.
Visites (les) charitables, 4310.
Vocation (la) divine, 3645, 3831, 3957, 4086, 4137, 4366, 4412, 4546, 4613, 4631; — des fidèles, 2840, 4366; — des gentils, 2649, 3157, 3222, 3353, 3646, 3726, 3729-3737, 3782, 4185, 4246, 4247.
Vœu (le meilleur). *Voyez* Bien.
Voies (les) de Dieu, 3718, 3723, 3724, 3741, 3744, 3749, 3753, 3801, 3802, 3957, 4213, 4223, 4238, 4239, 4244, 4484.
Vol (le), 4375.
Volonté (la) de Dieu, 4162.

Zèle (le), 2742, 3345.

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE.

TABLE DES ÉTUDES

CONTENUES DANS LE QUATRIÈME VOLUME

Etudes. Pages.

CCLXXXVII. I Thessaloniciens. Les Epîtres. — Exposition de la première aux Thessaloniciens; souvenirs; témoignages d'affection 1

CCLXXXVIII. La connaissance; la sanctification; la fraternité; le travail; la prochaine venue de Jésus-Christ; marcher dans la lumière; devoirs de la charité; la joie, la prière; les actions de grâces; ne pas éteindre l'Esprit; s'abstenir de tout mal; conclusion . . 10

CCLXXXIX. II Thessaloniciens. Le retour du Seigneur; manifestation de l'Inique; exhortation à demeurer ferme dans la foi et à mener une vie occupée. . . . 22

CCXC. Actes des apôtres (suite). Quatrième voyage de Paul à Jérusalem, depuis sa conversion; son retour à Antioche. Troisième voyage missionnaire : en Phrygie et en Galatie; long séjour à Ephèse; départ pour la Macédoine . 27

CCXCI. Galates. Données historiques. Sujet de l'Epître 34

CCXCII. La bonne nouvelle; l'apostolat de Paul; argumentation 39

CCXCIII. Exhortations à demeurer dans la liberté par le moyen de la foi; à s'assujettir les uns aux autres par l'amour; à fuir les œuvres de la chair pour porter le fruit de l'Esprit; à remplir les uns envers les autres tous les devoirs de la charité 47

CCXCIV. I Timothée. Données historiques. La foi et la loi; la bonne guerre; la prière d'intercession ; la femme chrétienne; les anciens et les diacres; l'Eglise et le mystère de la piété 54

CCXCV. Devoirs des serviteurs de Jésus-Christ; directions au sujet des veuves, du salaire des anciens et de la discipline; les esclaves, les mercenaires, l'avarice, les riches, le bon dépôt. . . 64

CCXCVI. I Corinthiens. Données historiques. Divisions à Corinthe; la parole de la croix; la vraie sagesse; l'homme naturel et l'homme spirituel; Christ, le seul fondement; le temple de Dieu; exhortations fraternelles. 73

CCXCVII. L'incestueux; discipline; les procès; ce qui est permis n'est pas toujours convenable; l'impureté, le célibat, le mariage, l'esclavage, les veuves, les viandes sacrifiées aux idoles; le salaire dû aux prédicateurs de l'Evangile 83

CCXCVIII. Le devoir; la vigilance; la condescendance; les femmes dans l'église; la cène; l'Eglise; la foi, l'espérance et l'amour; le don de prophétie. 92

CCXCIX. La résurrection des fidèles; projets de l'Apôtre; salutations 103

CCC. Tite. Données historiques. Les anciens; exhortations et directions; la doctrine de la grâce; le salut; exhortations. 109

CCCI. II Corinthiens. Données historiques. Souffrances et consolations; charité de Paul; la prédication de l'Evangile; la Lettre et l'Esprit; la foi; les deux chez-nous; la régénération; la substitution; le ministère de Paul; la séparation d'avec le monde. 117

CCCII. Les deux tristesses; l'aumône; apologie de Paul; exhortations. — Un mot sur les sept premières épîtres de Paul. 126

CCCIII. Actes des apôtres (suite). Paul achève son troisième voyage missionnaire par la Macédoine et la Grèce; retour par Troas, Milet, Tyr et Césarée. Cinquième et dernier voyage à Jérusalem 138

CCCIV. Romains. Introduction. La misère de l'homme. 147

CCCV. La justification par la foi 156

CCCVI. La réconciliation avec Dieu par Jésus-Christ 162

CCCVII. Priviléges du pécheur justifié. . 170

CCCVIII. La doctrine du salut dans ses rapports avec le peuple juif 175

CCCIX. Conséquences morales de la doc-

Etudes. Pages.
trine posée dans l'Epître 187
CCCX. Conclusion de l'Epître, vœux et salutations 197

CCCXI. Actes des apôtres (fin). Paul, arrêté à Jérusalem, mis en prison, puis transféré à Césarée. 203
CCCXII. Paul, prisonnier à Césarée. . . 212
CCCXIII. Paul est transféré à Rome, où son emprisonnement se prolonge. . . 222

CCCXIV. I Pierre. Renseignements historiques. Introduction; proclamation du salut; exhortations générales à la sainteté 230
CCCXV. Caractère des nouveaux convertis; priviléges et devoirs généraux du peuple de Dieu; devoirs envers l'autorité civile; devoirs des domestiques, des femmes, des maris; la voie du bonheur. 239
CCCXVI. Perpétuité de l'œuvre du Christ; le vrai baptême; exhortations diverses. 247

CCCXVII. Jacques. Introduction. La joie dans les tentations; la patience; la prière; le pauvre et le riche; le mal vient de nous, et de Dieu le bien par le moyen de sa Parole; devoirs envers cette Parole 256
CCCXVIII. La fausse et la vraie dévotion; l'égalité par la charité; le jugement de Dieu; la foi morte; la justification par les œuvres 264
CCCXIX. La manie du doctorat; les péchés de la langue; la fausse et la vraie sagesse; la paix; les passions; l'humilité et ses fruits; l'orgueil et ses manifestations. 272
CCCXX. Riche et pauvre; la patience et la joie; la prière en faveur des malades; la confession mutuelle; le chrétien sauvant ses frères. 279

CCCXXI. Ephésiens. Observations préliminaires. — Données historiques. — Partie dogmatique de l'Epître. 285
CCCXXII. Partie morale 296
CCCXXIII. Partie morale (suite). . . . 304
CCCXXIV. Partie morale (suite) 310
CCCXXV. Partie morale (fin). 318

CCCXXVI. II Timothée. Données historiques. Actions de grâces et prières; le salut; les ministres de la Parole; les questions oiseuses; l'édifice et la base. 321
CCCXXVII. Prophéties; inspiration des Ecritures; circonstances de l'Apôtre; salutations 328

CCCXXVIII. Colossiens. Données historiques. Partie dogmatique de l'Epître. 336

Etudes. Pages.
CCCXXIX. Partie morale. 347
CCCXXX. Partie morale (suite). 354

CCCXXXI. Philémon. Données historiques. Le devoir de la justice 362

CCCXXXII. Philippiens. Données historiques; le retour du Seigneur 367
CCCXXXIII. L'union des cœurs par l'humilité; divinité, humiliation, gloire du Sauveur; l'œuvre du salut; Christ, notre justice; l'œuvre du fidèle. 375
CCCXXXIV. Les parfaits; la bourgeoisie céleste; la joie et la modération; la paix de Dieu et la sainteté; le contentement d'esprit; la force du fidèle . . 384

CCCXXXV. Hébreux. Introduction. — Divinité et humanité de Jésus-Christ; Jésus et Moïse comparés. Sérieux avertissements. — La Parole vivante. . . . 390
CCCXXXVI. Sacrificature de Jésus-Christ. Les éléments; l'impénitence finale des apostats et l'indéfectibilité des fidèles. 401
CCCXXXVII. Suprême grandeur du sacerdoce de Jésus-Christ. 407
CCCXXXVIII. Exhortations; la foi; contemplation de Jésus-Christ; côté moral des afflictions; la sanctification; gloire des cieux; le vrai culte. 414
CCCXXXIX. La fraternité; le mariage; l'avarice; l'immuable conducteur des âmes; le culte; les conducteurs des Eglises. 423

CCCXL. II Pierre. Données historiques. La vie de Dieu dans les élus; la prophétie; les faux docteurs 428
CCCXLI. Les impies; la fin du monde; le jour du Seigneur; inspiration des Ecritures; l'antinomianisme; l'accroissement dans la grâce. 435

CCCXLII. Jude. L'antinomianisme. Exhortations. 442

CCCXLIII. I Jean. Introduction. Certitude historique du salut; la communion avec Dieu; le péché dans les fidèles; aimer Dieu et garder ses commandements; l'avocat céleste; l'amour du monde; les antichrists; les christs. 447
CCCXLIV. L'amour des enfants de Dieu; la délivrance du péché; la bienfaisance; le discernement des esprits; Dieu est amour; l'amour parfait; foi, amour, obéissance; l'assurance de la foi; le monde; divinité de Jésus-Christ. 457

CCCXLV. II et III de Jean. L'amour dans la vérité; Caïus et Diotrèphe. — Considérations générales sur les Epîtres. . 466

Etudes. Pages.
CCCXLVI. Apocalypse. Introduction. Le Seigneur se révèle à Jean, son apôtre. 471
CCCXLVII. Les sept Epîtres de Jésus-Christ 479
CCCXLVIII. Les sceaux 489
CCCXLIX. Les trompettes et le petit livre ouvert. 501
CCCL. La femme; le dragon et les deux bêtes; victoire de l'Agneau. 510
CCCLI. Les sept fioles, la grande prostituée, Babylone jugée; destruction de la bête et du faux prophète 521
CCCLII. Satan lié; règne de mille ans; Satan délié et vaincu. Le nouveau ciel et la nouvelle terre ou la Jérusalem céleste. Dernières paroles de Jésus. . . 530
CCCLIII. Chronologie. 541
CCCLIV. Table analytique. 542

FAUTES A CORRIGER:

Pages 50,	titre,	*au lieu de*	Galates **2**,	*lisez* Galates **5**.
78,	lig. 6,	»	notre glorieux,	» le glorieux.
95,	» 4,	»	**5** : 16,	» **4** : 16.
343,	» 13,	»	des vaines chimères,	» des chimères.
421,	» 9,	»	le plus aiguës,	» les plus aiguës.
439,	» 1,	»	par la colère,	» pour la colère.
449,	» 26,	»	1 Pierre **1** : 18,	» 1 Pierre **1** : 8.

BS2343 .B966 v.2
Etudes elementaires et progressives de
Princeton Theological Seminary–Speer Library
1 1012 00055 1681